Rapprochements : proximité résidentielle, parenté pratique et conditions de vie à Santiago, Chili

Consuelo Araos Bralic

▶ **To cite this version:**

Consuelo Araos Bralic. Rapprochements : proximité résidentielle, parenté pratique et conditions de vie à Santiago, Chili. Sociologie. Université Paris sciences et lettres, 2019. Français. NNT : 2019PSLEE068 . tel-03224313

HAL Id: tel-03224313
https://theses.hal.science/tel-03224313

Submitted on 11 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PSL
UNIVERSITÉ PARIS

THÈSE DE DOCTORAT
DE L'UNIVERSITÉ PSL

Préparée à l'Ecole normale supérieure

RAPPROCHEMENTS.
Proximité résidentielle, parenté pratique et conditions de vie à Santiago, Chili

Soutenue par
Consuelo ARAOS B.
Le 24 janvier 2019

Ecole doctorale n° 286
Ecole doctorale de l'école des hautes études en sciences sociales

Spécialité
Sociologie

Composition du jury :

Benoît DE L'ESTOILE Directeur de recherches, CNRS	*Président*
Francisca MARQUEZ Professeur, Université Alberto Hurtado	*Rapporteure*
Joao DE PINA CABRAL Professeur, University of Kent	*Rapporteur*
Thomas PFIRSCH Maître de conférences, Université Polytechnique des Hauts de France	*Examinateur*
Florence WEBER Professeure des Universités, Ecole normale supérieure,	*Directrice de thèse*

ENS | PSL

À Pedro Morandé,
avec gratitude et admiration

En mémoire de *La Comunidad*,
et de ses morts

« L’homme quittera son père et sa mère, et s’attachera à sa femme »

Genèse, 2:24

Cuando salí de mi casa,
muchas lágrimas lloré,
Muchas más lloró mi maire
que me vine y la olvidé.

Al hincarme de ro'illas,
se me parte el corazón,
De ver a mi pobre maire
que me echó su bendición.

De mis hermanos querí'os
de to'os me despedí,
Ellos me jueron siguiendo
cuando me vieron partir.

El camino donde anduve
de lágrimas lo regué,
Al considerarme ingrata
que mis paires los dejé.

A naide le aconsejara
que saliese a padecer,
Un año que ando rodando
y yo sin poder golver.

El que conserva sus paires,
jamás échelos al olví'o,
Así no padezcan tanto
conforme yo hey padecí'o.

Para toda la compaña,
florcita que anda en el adre.
Mucho padecen los hijos
cuando les faltan los paires.

Tonada traditionnelle chilienne.
Recueillie par Violeta Parra en 1959 à
Hualqui, Province de Concepción,
Chile.

Quand j'ai quitté la maison,
j'ai versé beaucoup de larmes
Ma mère a pleuré plus encore
car je m'en suis allée et je l'ai oubliée.

Lorsque je m'agenouille,
mon cœur se brise
En voyant ma pauvre mère,
qui m'a donné sa bénédiction.

A tous mes frères chéris,
j'ai dit adieu,
Ils ont tenté de me suivre
quant ils m'ont vue partir.

Le chemin que j'ai emprunté
est arrosé par mes larmes,
Tant je me suis trouvée ingrate
de quitter mes parents.

Je ne souhaite à personne
d'aller vers une telle souffrance,
Un an en roulant,
et je suis sans retour.

Celui qui conserve ses parents
ne doit jamais les pousser dans l'oubli,
Ainsi ne subira-t-il pas
ce que j'ai enduré.

A toute la compagnie,
une petite fleur qui vole dans l'air.
Les enfants souffrent tant
quand ils sont privés de leurs parents.

(Traduction de Francisco Mañalich et
Camille Rancière)

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les nombreuses personnes qui, tout au long des cinq dernières années, ont fait partie de l'énorme « maisonnée » dont cette thèse est le fruit. Je remercie ma directrice de thèse, Florence Weber, d'avoir guidé généreusement mon processus d'apprentissage en respectant toujours mon autonomie intellectuelle, mais sans hésiter à me remettre sur le bon chemin à chaque fois que je me perdais dans les méandres de la thèse. Je la remercie aussi pour la richesse de son travail, pour sa patience et ses encouragements tout au long de ces années.

Mes remerciements vont aux personnes et institutions qui ont rendu possible le financement de l'ensemble de mon doctorat. À CONICYT et son programme Becas Chile, à la direction de recherche de Pontificia Universidad Católica de Chile (PUC), ainsi qu'à Eduardo Valenzuela et Soledad Herrera de l'Institut de Sociologie de la PUC.

Je remercie mes deux fidèles compagnons d'aventure à Paris, mon mari, Felipe, et mon fils, José, de leur amour et soutien inconditionnels. Je remercie mes parents, Cecilia et Daniel, et ma belle-mère, Ana Luiza, de leur compagnie et aide sans contrepartie, grâce auxquelles cette thèse a pu voir le jour. Merci aussi à tous les membres de ma grande famille : Jo, Rafa, Juaco, Jose, Lore, Feli, Leo, Mariana, Paulo, Bill, et la petite troupe de neveux qui sont nés et ont grandis durant ces années de doctorat. Je remercie Pedro Morandé et Vivianne Dattwyler, parrain et marraine dans mon cheminement de penser.

Ma gratitude va aux professeurs et collègues que j'ai pu rencontrer durant le doctorat, auxquels je dois l'élargissement de mon horizon de connaissance, de ma sensibilité sociologique et anthropologique. Je remercie Benoît de l'Estoile de m'avoir invitée à participer à ses séminaires, projets de recherche et initiatives académiques, au sein desquels j'ai eu l'opportunité de grandir énormément en tant que chercheuse, de me présenter et de participer àdes échanges académiques auprès de chercheurs et chercheuses de premier niveau et dans des universités très prestigieuses de différents pays. Parmi ceux-ci, je tiens à remercier particulièrement les anthropologues du Musée National de Rio de Janeiro : Eugênia Motta, Flávia Dalmaso, Thomas Cortado, André Dumans

Guedes et Federico Neiburg, auprès desquels j'ai eu le privilège de faire partie d'une véritable communauté intellectuelle. Je tiens à remercier João de Pina-Cabral, maître généreux, disponible et sage, de m'avoir ouvert des nouveaux horizons de compréhension.

Je remercie Pascal Mulet de m'avoir accueillie et introduite parmi les doctorants du CMH, faisant ainsi du laboratoire un « lieu » de travail quotidien partagé, et surtout de m'avoir offert une amitié faite d'un dialogue profond et d'une compagnie à toute épreuve. Ma gratitude va aux collègues, amis et amies du laboratoire du Campus Jourdan de l'ENS avec lesquels j'ai partagé de longues journées de travail, des souffrances et des joies, qui ont été toujours disponibles pour relire, corriger et discuter mes textes et idées, et parmi lesquels je suis particulièrement reconnaissante à Clémence Léobal, Diana Ospina Díaz, Amélie Grysole, et Jennifer Bidet.

Je remercie les membres du comité de suivi de thèse, Eleonora Elguézabal, Sibylle Gollac et Ana Perrin-Heredia, de leurs suggestions et orientations pour la rédaction de la thèse. Je remercie tout particulièrement Thomas Pfirsch, non seulement pour sa participation comme jury de mon mémoire de master et au comité de suivi de thèse, mais aussi pour sa générosité dans l'établissement d'un lien académique solide et fructeux.

À Cécile, Mathieu, Clara, Aurélie, Juliana, Victor, Luca, Céline, Mathias, Coline, Ivan, Francisco, Magdalena, Clément, Josefa, Guille, Miguel, Vero, Martín, Simón, et tant d'autres amis et amies qui ont fait et font encore partie de notre famille adoptive à Paris, un grand merci de nous avoir accueillis et de nous offrir leur présence affectueuse.

Ma gratitude va aux amis, amies et fonctionnaires de la Bibliothèque du Campus Oriente de la PUC, compagnons de travail dont le soutien quotidien m'a permis de continuer le travail de rédaction au Chili : Flo, Carla, Fran, Pancha, Gabi, Andrés, Claudia, Javier, Javi, don Luis, don Arturo, Andrea, Pame. Merci à Sandrine Vinkel pour son travail de relecture et correction du français et à José Miguel Ubilla pour son assistance dans l'élaboration des plans.

Je garde pour la fin les plus importants des remerciements. Merci à toutes les personnes qui font la chair de cette thèse de m'avoir ouvert les portes de leurs maisons et de leurs biographies. Merci à Victoria et Luis, source première d'inspiration grâce à laquelle cette thèse existe.

NOTE AU LECTEUR

Par souci d'anonymat, tous les noms et prénoms des personnes enquêtées ont été changés par des noms et prénoms fictifs, en respectant l'origine culturelle du nom ou l'homonymie. Les éléments constituant des informations susceptibles de révéler l'identité des personnes, tels que les lieux de travail ou les adresses de résidence, ont été enlevés.

Considérant le système hispanique à double nom de famille dans lequel Ego hérite du premier nom du père et du premier nom de la mère, les noms fictifs ont été attribués ainsi : le noyau familial de référence auquel Ego appartient est nommé par le nom de famille de l'homme suivi de l'initiale du nom de famille de la femme (ex. les Sabalsa R.). Afin de simplifier la lecture, les noyaux d'origine des conjoints sont identifiés seulement à partir du premier nom de famille ou de l'initiale du premier nom de famille du conjoint concerné (ex. les Sabalsa et les R.)

Les mots indigènes traduits en français ont été mis entre guillemets et en italique (ex. *« passer »*) ; les termes originaux en espagnol ont été mis entre crochets et en italique (ex. [*« pasar »*]). Cependant, certains mots indigènes qui apparaissent fréquemment dans le texte ont été mis entre guillemets et en italique seulement la première fois, et en italique par la suite (ex. *allegamiento* ; *sitio*). Les concepts analytiques non indigènes ont été mis entre guillemets seulement la première fois qu'ils apparaissent (ex. « configuration »), ou bien par la suite afin de les souligner dans le cadre de l'argumentation. Enfin, les concepts issus d'une autre langue que le français ont été mis en italique (ex. *fatum* ; *mutuality of being*).

RÉSUMÉ

Cette thèse vise à comprendre comment la parenté a lieu dans les conditions urbaines actuelles à Santiago, à travers l'étude du phénomène des proximités résidentielles familiales. Sous l'influence des approches dominantes en termes de ménage et des stratégies de survie, l'étude de ce sujet au Chili et en Amérique latine en général a été presque exclusivement restreinte aux morphologies de corésidence intergénérationnelle en milieux démunis. Par rapport à cela, cette enquête est doublement originale. Premièrement, elle propose d'élargir l'unité d'analyse, en passant du ménage, groupe de corésidence, aux « configurations résidentielles de proximité » impliquant plusieurs groupes familiaux quasi-corésidents. Deuxièmement, elle propose une étude comparative entre des milieux socioéconomiques très divers de la ville, l'analyse portant sur 45 cas issus des classes démunies, moyennes et aisées.

À partir d'un terrain mené en plusieurs étapes entre 2006 et 2015 à Santiago, et consistant en 92 entretiens ethnographiques, cette thèse vise trois objectifs. Le premier est de produire un cadre conceptuel pertinent et une unité d'analyse efficace pour saisir les rapprochements résidentiels familiaux observés à Santiago. Le deuxième est de rendre compte de la variabilité morphologique et morphogénétique des configurations résidentielles de proximité familiale étudiées, en fonction de l'hétérogénéité des opportunités et contraintes socioéconomiques et urbaines. Le troisième est d'identifier et comprendre les imbrications de la mise en place des arrangements résidentiels de proximité avec la production des formes et expériences concrètes de la parenté qui ont ainsi lieu.

Au croisement d'une approche configurationnelle, d'une sociologie de la parenté pratique et d'une anthropologie de la maison, cette étude permet d'avancer trois conclusions principales. D'abord, que le désir de combiner autonomie nucléaire et interdépendance intergénérationnelle est un enjeu transversal aux milieux socioéconomiques étudiés. Ensuite, que les morphologies et les processus de morphogenèse par lesquels se réalise concrètement l'expérience de l'interdépendance résidentielle familiale varient fortement en fonction des conditions de vie dans la ville. Enfin, que le rapprochement résidentiel participe au façonnement de styles *sui generis* de la parenté pratique dans trois de ses dimensions fondamentales : la filiation, la conjugalité et la germanité.

ABSTRACT

This dissertation aims to understand how kinship takes place in current urban conditions in Santiago, through the study of the phenomenon of family residential proximities. Framed by dominant household and strategies of survival approaches, the study of this topic in Latin America and Chile has been almost exclusively restricted to intergenerational co-residence morphologies in poor communities. In contrast, this research is doubly original. First, it proposes to broaden the unit of analysis, moving from co-residence at the household level to « residential configurations of proximity » involving several quasi-co-resident family groups. Second, it proposes a comparative study between very diverse socio-economic environments of the city, with cases coming from lower, middle and upper classes.

Starting from a multi-stage fieldwork carried out between 2006 and 2015 in Santiago – consisting of 92 ethnographic interviews for 44 study cases–, this thesis has three main objectives. The first, to produce a relevant conceptual framework and an efficient unit of analysis in order to capture the family residential proximities observed in Santiago. The second is to report on the morphological and morphogenetic variability of the residential configurations of proximity studied, according to the heterogeneity of socioeconomic and urban opportunities and constraints. The third is to identify and understand the interrelationships between the residential configurations of proximity and the production of actual forms and experiences of kinship that take place there.

In the intersection of a configurational approach, a sociology of practical kinship and an anthropology of the house, the results of this thesis allow advancing three main conclusions. First, that the desire to combine nuclear autonomy and intergenerational interdependence is a cross-cutting issue along all of the socioeconomic environments studied. Second, that morphologies and processes of morphogenesis by which the experience of family residential interdependence is concretely realized vary greatly according to conditions of life in the city. Finally, residential proximity contributes to shaping *sui generis* styles of practical kinship in three fundamental dimensions: filiation, conjugality and siblingship.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS 6

NOTE AU LECTEUR 8

RÉSUMÉ 9

ABSTRACT 10

SOMMAIRE 11

TABLE DE FIGURES 14

LEGENDE DES SCHÉMAS GÉNÉALOGIQUES 15

INTRODUCTION GÉNÉRALE 16

I. Contextualisation générale de l'enquête 17

II. Enjeux méthodologiques d'une enquête de longue durée (2006-2015) 30

III. Description des chapitres 44

CHAPITRE 1. LA CATEGORIE *ALLEGAMIENTO* AU CHILI : VARIATIONS SUR UNE CONCEPTION LOCALE DU RAPPROCHEMENT RESIDENTIEL FAMILIAL 47

Introduction 48

I. L'allegamiento comme mot vécu : *ancora*, *fatum*, *praxis* 51

II. Interrogations sémantiques et étymologiques sur le mot *allegamiento* 67

III. Reformulations savantes de la catégorie *allegamiento* 76

Conclusion du chapitre 89

CHAPITRE 2. *« VIVRE A COTE »*, *« PASSER »*, *« RESTER LA »* : DESCRIPTIONS INDIGENES DE LA PROXIMITE VECUE 94

Introduction 95

I. Jacinta *« vit à côté »* 100

II. Silvia *« passe »* tous les soirs 114

III. Amelia peut *« toujours rester là »* 132

Conclusion du chapitre 155

CHAPITRE 3. L'APPROCHE CONFIGURATIONNELLE : NOUVEAUX SENTIERS CONCEPTUELS POUR L'ETUDE DES PROXIMITES RESIDENTIELLES FAMILIALES 160

Introduction 161

I. Autour du « ménage » : constructions et déconstructions d'une unité d'analyse hégémonique 163

II. « Configurations résidentielles familiales » : l'héritage de Norbert Elias et ses déclinaisons contemporaines 186

III. « Configurations résidentielles de proximité » : synthèse et appropriations pour une nouvelle unité d'analyse 201

Conclusion du chapitre 212

CHAPITRE 4. SE RAPPROCHER DANS LA VILLE : UNE CARACTERISATION GLOBALE DES CONFIGURATIONS RESIDENTIELLES DE PROXIMITE A SANTIAGO 215

Introduction 216

I. Spatialités : échelles, frontières et architectures du rapprochement 218

II. Temporalités : processus de rapprochement et modes de l'anticipation 253

III. Relationalités : compositions des rapports intergénérationnels, intragénérationnels et d'alliance 280

Conclusion du chapitre 307

CHAPITRE 5. *« SE FAIRE CLAN »* : FILIATION, CONJUGALITE ET GERMANITE TRAVAILLEES PAR LA PROXIMITE RESIDENTIELLE 312

Introduction 313

I. *« Nous sommes toutes leurs mères »*. Une filiation « totale » 323

II. La *« chambre de la fiancée »* : une conjugalité « souple » 345

III. *« C'est tous ou personne »* : une germanité « en bloc » 363

Conclusion du chapitre 388

CHAPITRE 6. LE CARACTERE MOUVANT DES PROXIMITES : TEMPORALITES LONGUES, SAISONNIERES ET QUOTIDIENNES 391

Introduction 392

I. *Home, sweet home* : mobilité sociale ascendante et production longitudinale de la proximité 397

II. *« Passer de l'autre côté »* : reconfigurations résidentielles saisonnières et luttes entre lignées 421

III. Qui *« bouge »* chez qui ? : circulations résidentielles, hospitalité et gouvernement dans la parenté pratique 439

Conclusion du chapitre **456**

CONCLUSION GÉNÉRALE **459**

I. De l'*allegamiento* aux « configurations résidentielles de proximité », et de retour à *l'allegamiento* **461**

II. La diversité des formes empiriques des configurations résidentielles de proximité et son rapport aux conditions socioéconomiques de vie **472**

III. Des formes sui-generis de filiation, conjugalité et germanité **478**

IV. Proximité résidentielle et puissance familiale **481**

V. Vers une sociologie des styles de domesticité **484**

BIBLIOGRAPHIE **486**

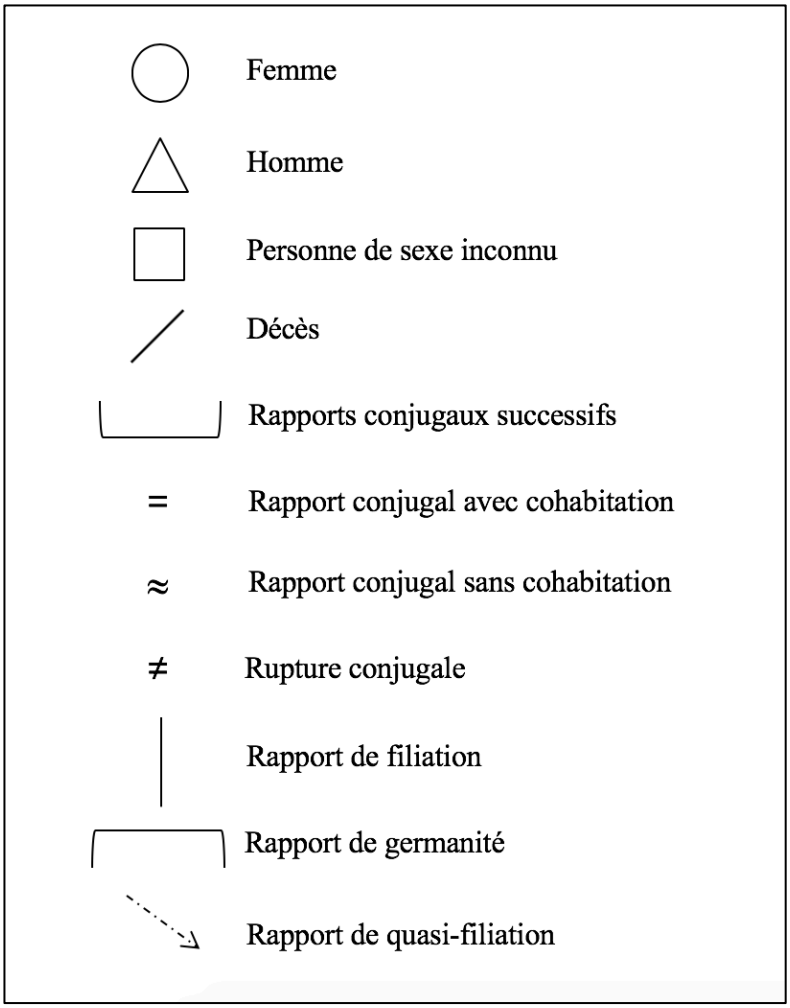
ANNEXE **505**

TABLE DES MATIÈRES **512**

TABLE DE FIGURES

Figure 1 : Distribution résidentielle des ménages selon les niveaux de revenus à Santiago 26
Figure 2 : Distribution résidentielle des ménages selon le groupe socio-économique à Santiago 28
Tableau 1 : Synthèse de la caractérisation des groupes socio-économiques au Chili selon l'AIM 28
Figure 3 : Distribution des cas d'étude selon les arrondissements et L'année d'enquête 39
Figure 4 : Schéma généalogique-résidentiel de Victoria en 2007 53
Figure 5 : Exemple d'une « unité domestique de type complexe » à Mexico selon Lomnitz 1975 85
Figure 6 : Type d'*allegamiento* par déciles de revenus dans la Région Métropolitaine (2011) 86
Figure 7 : Schéma généalogique des Sabalsa R. en 2013 100
Figure 8 : Plan des maisons Sabalsa R. en 2013 104
Figure 9 : Plan de maisons de la fratrie R. avant et après la mort des parents 113
Figure 10 : Schéma généalogique des Vargas E. en 2014 117
Figure 11 : Trajectoire résidentielle du couple Vargas E. par rapport aux parents Erler F. (1989-2014) 125
Figure 12 : Schéma généalogique des Rojas T. en 2015 134
Figure 13 : Photo de la maison d'Amelia depuis la rue en 2015 135
Figure 14 : Le processus de densification du *sitio* des Rojas 1970-2015 141
Figure 15 : Différents exemples de *condominio* 229
Figure 16 : Plan de maison et schéma de parenté chez les Domínguez E. 236
236
Figure 17 : Vue aérienne des maisons des Narvaez O. en 2013 240
Figure 18 : Plan de maisons des Narvaez O. en 2013 240
Figure 19 : Portails et grillages chez les Saldes T. 241
Figure 20 : Façade des maisons parentales chez les Risopatron T. (I) et les Sabalsa R. (II) 242
Figure 21 : Typologie de la spatialisation des configurations résidentielles de proximité 252
Figure 22 : Trajectoire résidentielle du couple Sabalsa R. par rapport aux parents Rocha T. (1977-2014) 264
Figure 23 : Photographies de la Vierge chez les Saldes T. 296
Figure 24 : Schéma de parenté et résidentiel des Domínguez E. (2015) 324
Figure 25 : Plan de maison Domínguez E. (2015) 325
325
Figure 26 : Schèma de parenté des Camposano E. (2014) 366
Figure 27 : Plan de maisons des Camposano E. (2014) (restitution approximée) 374
374
374
Figure 28 : Schèma de parenté des Heldt P. en 2014 406
Figure 29 : Chronologie de la configuration résidentielle des Heldt P. (1971-2006) 407
Figure 30 : Configuration de maisons des Erler F. en 2014 449
Tableau 2 : Synthèse des entretiens réalisées par cas d'étude 505

LEGENDE DES SCHÉMAS GÉNÉALOGIQUES



INTRODUCTION GÉNÉRALE

« The constitution of persons and places are mutually entailed aspects of the same process. In this sense, kinship is geography, or landscape. »
James Leach

Comment la parenté a lieu dans les conditions urbaines actuelles à Santiago, au Chili ? Dans cette thèse, je m'interroge sur le phénomène de l'inscription résidentielle de la parenté dans la capitale d'un pays qui a expérimenté un développement poussé et rapide, mais se caractérise dans le même temps par des niveaux élevés d'inégalité socio-économique et de ségrégation urbaine, en parallèle avec une protection sociale étatique faible.

Ma recherche se situe dans la continuité des travaux qui ont contesté la pertinence des hypothèses issues de la sociologie de la modernisation. Très influentes dans la sociologie de la famille et de la vie domestique jusqu'à présent, ces dernières ont avancé une tendance à la nucléarisation de l'organisation résidentielle de la parenté accompagnant les processus d'urbanisation et de développement économique. Or, malgré le rythme soutenu de ces transformations dans le passé récent du Chili, on n'observe pas une tendance à la distance résidentielle et relationnelle entre noyaux familiaux au sein des groupes de parenté. Comme le montrent plusieurs études récentes, au Chili, les taux de corésidence intergénérationnelle sont élevés et sont restés stables, voire ont augmenté, pendant les périodes de croissance économique et de changements structurels significatifs, comme c'est aussi le cas d'autres pays en Amérique Latine. Dans cette continuité, l'étude approfondie de l'organisation résidentielle de la parenté à Santiago du Chili, que je me propose de réaliser dans le cadre de cette thèse, représente une opportunité privilégiée pour mettre en question les hypothèses liant le développement économique et urbain à une nucléarisation de la vie familiale et, en même temps, pour avancer dans la connaissance des modalités résidentielles par lesquels la parenté se configure dans ce contexte socioculturel et urbain spécifique.

L'enjeu de ma recherche est lié, d'un point de vue théorique, à des auteurs classiques en sciences sociales qui se sont intéressés à ce que Marcel Mauss décrit en termes de « rapport étroit entre l'aspect morphologique de la maison et la structure du groupe complexe qu'elle

abrite » (Mauss 2009 : 439). Dans ce sens, ce qui m'intéresse n'est pas seulement de comprendre comment les individus d'un groupe social donné résolvent « le problème de leur habitation », mais aussi de « prendre les structures des habitations comme indice des structures d'interaction sociale » (Elias 1985 : 17). Ainsi, par le biais de l'étude des configurations résidentielles de proximité, cette thèse a pour enjeu non seulement une étude des arrangements résidentiels en contexte urbain, mais également le rapport entre ceux-ci et les formes de la parenté pratique.

I. Contextualisation générale de l'enquête

I.1. Le point de départ

La démarche, dont cette thèse est l'aboutissement, a commencé en 2006. Dans le cadre d'un master en sociologie à Santiago (Araos 2008), je me suis intéressée à l'étude d'un phénomène localement appelé *« allegamiento »*[1]. Ce mot sert à désigner, dans le langage courant et spécialisé, un mode spécifique de résidence, fortement associé aux populations défavorisées urbaines, où plusieurs noyaux familiaux apparentés partagent un même logement. En étudiant ce phénomène à partir d'une enquête ethnographique menée dans deux bidonvilles, je suis arrivée aux conclusions suivantes. Premièrement, le partage du logement était une situation très durable, et rarement vécue comme transitoire. Bien qu'ayant des opportunités pour accéder à un logement à eux à travers des programmes de logements sociaux, plusieurs des familles étudiées n'avaient pas l'intention de mener les démarches nécessaires. La raison en était qu'ils voulaient rester *« près »* des leurs et que l'offre étatique impliquait de partir *« loin ».* Cela suggérait qu'il y avait quelque chose dans l'*allegamiento* qui n'était pas simplement attribuable au déficit de logements, mais qui relevait d'une certaine marge d'agencement et d'une forme de valorisation des rapports résidentiels au sein de la parenté proche. En lien avec cette première conclusion, j'ai pu observer, dans certains cas, que le partage du quotidien entre des individus apparentés pouvait dépasser les barrières de la corésidence et que les pratiques domestiques et familiales propres de l'*allegamiento* pouvaient

[1] Si de manière standard dans cette thèse je mets les expressions indigènes en italique et entre guillemets, dans le cas du mot *« allegamiento »,* qui apparaît à plusieurs reprises dans ce chapitre, j'enlève les guillemets après sa première apparition, pour rendre plus facile la lecture. Le même critère sera utilisé pour d'autres mots, tels que *« sitio »*, *« condominio »*, *« villa »*, parmi d'autres.

se reproduire aussi après la décohabitation d'une famille corésidente, qui s'installait dans les alentours, ce que j'ai d'abord appelé « *allegamiento* étendu ».

C'est ici que j'ai compris que ce que je voulais étudier, à savoir ce rapport quotidien entre des familles différentes mais apparentées qui vivent d'une certaine manière ensemble, n'était pas *a priori* limité au partage d'une même résidence ; et qu'il fallait dépasser la dichotomie corésidence/non corésidence, puisqu'il existait certaines formes intermédiaires d'organisation résidentielle familiale, liées à des formes de proximité entre des familles qui habitaient dans des logements différents, mais qui continuaient à vivre quotidiennement d'une manière semblable à la corésidence. Enfin, j'ai pu identifier le fait que dans ces contextes, les rapports de parenté montraient des caractéristiques particulières. Ainsi, les liens de filiation étaient extrêmement poussés en termes d'attentes, d'obligations et surtout par rapport à l'exigence d'entretenir une proximité physique, tandis que les exigences en termes de rapports de conjugalité paraissaient à cet égard très faibles. J'ai alors eu l'intuition qu'au sein de ces arrangements résidentiels, il ne se joue pas seulement des questions de stratégies des familles pour faire avec le manque de logements et les difficultés économiques, mais que cela est aussi lié aux formes de constitution des liens de parenté dans la pratique, à la valorisation par les individus de ce qu'est vivre en famille, et aussi aux processus de constitution des identités personnelles.

Ces découvertes ont été le point de départ de la formulation de questions qui m'ont finalement menée à réaliser cette thèse. Si à Santiago, les logiques de rapprochement entre des familles apparentées ne se produisent pas seulement sous la forme stricte de la corésidence et si elles ne sont pas simplement attribuables au manque de logements, alors : des phénomènes similaires ont-ils lieu dans les contextes socio-économiques où les contraintes pour accéder aux logements ne sont pas les mêmes, et où les gens ont plus d'opportunités pour s'installer et vivre *« près »* de leurs parents proches ? Ce qu'on appelle *allegamiento* n'est-il pas seulement une « affaire des pauvres » ? Dans d'autres milieux socio-économiques, la vie domestique des familles apparentées s'organise-t-elle aussi par des proximités résidentielles qui permettent un quotidien partagé ? Est-ce que les traits de la parenté que j'ai observés en milieux défavorisés sont également présents dans les classes moyennes et aisées de Santiago ?

I.2. Questions et objectifs de la thèse

La question générale à laquelle cette thèse veut répondre est la suivante : en quoi consiste sur mon terrain l'expérience de « vivre à proximité des parents proches » dans les milieux socio-économiques très hétérogènes que l'on peut rencontrer dans cette ville gigantesque et fortement stratifiée ?

Cette question large peut être déclinée en trois problématiques spécifiques. D'abord (1), comment saisir conceptuellement et empiriquement une telle proximité ? Comment distinguer entre, d'une part, des « proximités simples », c'est-à-dire des formes de voisinage entre des familles, avec ou sans lien de parenté, dans un contexte urbain avec une forte ségrégation résidentielle en termes socio-économiques, et, d'autre part, des « proximités complexes », c'est-à-dire des formes de rapprochement résidentiel qui entraînent une imbrication de la vie domestique quotidienne entre des familles apparentées ? Quelle unité d'analyse pour capter ce niveau relationnel et spatialement ancré ? Ensuite (2), quelle est la variabilité empirique de ces formations résidentielles de proximité familiale, quant à leur morphologie et aux processus de morphogenèse concrets par lesquels elles ont lieu sur mon terrain ? Quels sont les rapports entre une telle variabilité morphologique et morphogénétique des rapprochements résidentiels familiaux et l'hétérogénéité socio-économique des conditions de vie urbaine rencontrée sur mon terrain ? Enfin (3), quelles sont les formes effectives et expériences de la parenté qui ont lieu au sein de ces formations résidentielles ? En quoi de telles formes et expériences de la parenté convergent ou diffèrent en fonction de la variabilité des rapprochements résidentiels familiaux étudiés, et de l'hétérogénéité des conditions de vie urbaine où elles ont lieu ?

Cette question générale et ces trois problématiques délimitent les objectifs de la thèse. L'objectif général est de saisir empiriquement et comprendre les formes d'organisation de la vie domestique et familiale à Santiago, jusqu'ici négligées par les sciences sociales, caractérisées par une proximité résidentielle durable entre des familles apparentées.

Pour atteindre cet objectif, cette thèse a trois ambitions spécifiques. La première (1) est de produire un cadre conceptuel pertinent et une unité d'analyse efficace pour saisir les rapprochements résidentiels familiaux observés sur mon terrain, mais qui soient aussi potentiellement efficaces pour mener des démarches comparatives dans d'autres contextes. La deuxième ambition (2) est de rendre compte de manière systématique de la variabilité empirique des formations résidentielles de proximité familiale sur l'ensemble de mon terrain, en comparant la diversité de leurs dimensions constitutives en fonction des opportunités et

contraintes socio-économiques et urbaines inégales qui constituent l'horizon du possible des familles et des individus. La troisième ambition (3) est d'identifier et comprendre les corrélations entre la mise en place des arrangements résidentiels de proximité et la production de formes et expériences concrètes de la parenté qui y ont lieu, en mettant en lumière les éléments convergents et divergents selon la variabilité des morphologies et morphogenèses résidentielles et des conditions de vie urbaine qui y sont associées.

I.3. Une sociologie de la parenté pratique en milieux urbains

Cette thèse questionne les hypothèses sociologiques qui ont avancé une tendance à la nucléarisation accompagnant le développement économique et social dans les pays latino-américains et qui ont alors expliqué la persistance des formes non nucléaires d'organisation de la vie domestique et familiale soit comme des résidus ou vestiges des formes de vie « traditionnelles » ou « prémodernes », soit comme des adaptations rationnelles ou des stratégies de survie face aux contraintes matérielles et à la position marginale de certaines populations dans le processus de modernisation. On le verra, cela implique de prendre de la distance par rapport à l'approche dominante du « ménage » dans l'étude de la vie domestique, aux approches structural-fonctionnalistes de la parenté et de la résidence, ainsi qu'à une vision objectivante et formaliste de l'espace résidentiel. En recourant à une sociologie configurationnelle, à la sociologie et l'anthropologie contemporaines de la parenté et de la maison, ainsi qu'aux perspectives constructivistes de l'espace, cette thèse a pour prétention de contribuer à la sociologie de la parenté pratique en milieux urbains contemporains, c'est-à-dire à la compréhension des processus de constitution des liens de parenté et de la sociabilité familiale au sein des contraintes et opportunités produites par des conditions de vie urbaines spécifiques.

Cette thèse a pour ambition de rendre visible des modalités de production de l'espace résidentiel, de structuration de la vie domestique et de constitution des liens de parenté, qui ont été jusqu'ici fortement négligées par les sciences sociales au Chili et en Amérique Latine ; d'établir les bases d'une approche théorique et des outils conceptuels permettant de saisir ces modalités dans leur variabilité empirique, de les analyser et comprendre leur complexité morphologique et morphogénétique ; de comparer les différentes modalités du rapprochement résidentiel familial dans les milieux socio-économiques qui coexistent dans une même ville. À ma connaissance, cette démarche, réalisée dans un but exploratoire et sans prétention de

représentativité statistique quelconque, n'existe pas ailleurs dans la littérature, à l'exception peut-être de l'étude menée par Lomnitz et Lizaur (1986) au Mexique dans les années 1970. Mis à part quelques enquêtes comparées de type quantitatif (Bonvalet 2003 ; Börsch-Supan et al. 2008), l'étude ethnographique en profondeur des proximités résidentielles urbaines n'a été menée qu'au sein d'un seul milieu socio-économique, en l'occurrence les classes populaires (Willmott and Young 1957 ; Willmott and Young 2010 ; Motta 2014 ; Marcelin 1996), les classes supérieures (Pfirsch 2008 ; Pina Cabral 1991), ou les classes moyennes (Cosacov 2017). Mais, une telle démarche n'a pas été menée dans un but explicitement comparatif entre ces trois milieux socio-économiques et dans un même contexte urbain.

Cela dit, cette thèse n'est pas une recherche en études urbaines, ni sur la stratification et les classes sociales. Si l'urbain et la stratification sociale sont des éléments qui participent à la délimitation du sujet de cette thèse, ils ne font pas l'objet d'une déconstruction critique ni de véritables questionnements, mais sont considérés comme des conditions pour ainsi dire données de la production des modes d'inscription résidentielle de la vie domestique et de la parenté pratique. Mais cela n'est qu'une décision contrainte par l'impératif de réalisme pragmatique qui exige la délimitation de la portée d'une thèse. On le verra, mes propres données suggèrent que la ville elle-même et les formes de la stratification sociale qui y ont lieu sont à leur tour reconfigurées par ces pratiques résidentielles familiale. Aborder ces questions constitue par contre une autre démarche de recherche, complémentaire et nécessaire, mais dont je ne me suis chargée dans cette thèse.

I.4. L'étude de la proximité résidentielle familiale au Chili en perspective comparée

En Amérique latine en général et au Chili en particulier, les études systématiques sur les arrangements résidentiels des groupes domestiques sont presque exclusivement des analyses au niveau des unités de corésidence (Palma 2018) et, par conséquent, ils ont été caractérisés dans les termes de « ménages étendus », « ménages complexes » ou « ménages corésidents » (Bongaarts and Zimmer 2001 ; Palma 2018 ; Arriagada 2002). Au-delà de la corésidence, peu d'études ont été menées sur l'inscription résidentielle de la vie domestique et familiale dans la région (Araos 2016). Les données disponibles sont, par contre, assez concluantes et suggèrent que, du moins à cette échelle, le rapprochement résidentiel familial constitue une réalité comparativement très significative en Amérique Latine.

La corésidence familiale dans les pays latino-américains et au Chili

Selon une étude récente (Palma 2018), les ménages étendus (*extended household*) sont courants en Amérique latine et, malgré les différences existantes entre les pays, leur prévalence est loin d'être en déclin. De manière générale, en 1990, 29,4 % des ménages urbains correspondaient à des ménages étendus, tandis qu'une décennie après, ceux-ci atteignaient 28,2% (Palma and Scott 2018 : 2). Plusieurs travaux ont montré que la prévalence relativement haute de ménages complexes est un trait caractéristique du système familial latino-américain (De Vos 1987 ; Iacovou and Skew 2011), et qu'elle est significativement plus élevée qu'en Amérique du nord et dans la plupart des pays européens, et un peu plus basse qu'en Asie (Bongaarts and Zimmer 2001 ; Ruggles 2009).

Ces données apportent des arguments solides contre les hypothèses sociologiques et démographiques de la modernisation, selon lesquelles les ménages en Amérique latine deviendraient plus petits et plus simples comme résultat des processus d'urbanisation et d'industrialisation développés à partir de la deuxième moitié du XXème siècle (Germani 1969), et accélérés pendant les quatre dernières décennies (García et Rojas 2002). Si la taille des ménages s'est effectivement réduite de manière consistante dans tous les pays de la région, la complexité de leurs structures n'a pas suivi une tendance similaire, le nombre de ménages étendus se maintenant constante, voire en augmentant dans la plupart de ces pays (Arriagada 2002 ; Bongaarts and Zimmer 2001 ; Palma 2018). Selon Rugles et Heggennes (2008), « les familles intergénérationnelles […], sont devenues plus courantes dans la plupart des pays », résultats qui « contredisent directement nos attentes sur le fait que le développement économique allait affaiblir les formes familiales traditionnelles » (2008 : 263, 267 ; traduction libre de l'anglais).

Par rapport aux autres pays de la région, le cas chilien semble particulièrement intéressant. Selon Palma (2018), bien que la prévalence des ménages étendus soit proche de la moyenne régionale, elle dépasse largement les pays latino-américains dont le niveau de développement économique et social est similaire, tels l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay. D'après l'auteure, au Chili, les ménages étendus correspondent à environ un quart de la totalité des ménages pour la période comprise entre 1990 et 2011 (2018 : ii).

En outre, la persistance de cette prévalence a lieu dans un contexte de transformations particulièrement radicales et accélérées, d'une part, en termes d'amélioration des niveaux de bien-être, dont la réduction de la pauvreté, l'augmentation des niveaux d'éducation, des améliorations dans l'accès aux logements sociaux (García and de Oliveira 2015 ; Murray and Clapham 2015);, d'autre part, en ce qui concerne la formation familiale, avec, par exemple, la chute dans les taux de mariage et l'augmentation des cohabitations conjugales et des naissances hors-mariage (García et de Oliveira 2015) et enfin, quoique de manière plus nuancée, quant aux rapports de genre, avec notamment une augmentation de l'emploi féminin et des ménages conduits par des femmes (Palma 2018). Enfin, dans la période comprise entre 1990 et 2011, la prévalence des ménages étendus n'est pas seulement restée constante, mais a augmenté de manière significative pour les femmes de 20 à 29 ans, pour lesquelles elle est passée de 38 % en 1990 jusqu'à 54 % en 2011 (Palma and Scott 2018 : 2).

Les proximités résidentielles au-delà de la corésidence

L'évidence empirique que je viens de présenter est très explicite quant aux particularités des pays latino-américains en termes d'organisation résidentielle de la vie domestique et familiale. Or, à quelques exceptions ponctuelles (Lomnitz 1977 ; Lomnitz et Lizaur 1978a ; Cosacov 2017 ; Dureau 2006), la recherche sur l'inscription résidentielle de la vie domestique et familiale, au-delà de cette échelle, est presque inexistante dans la région (Araos 2016). Comme je le montrerai plus tard dans la thèse, cela n'est pas sans conséquences. D'un côté, cela a impliqué une méconnaissance des formes effectives de l'organisation domestique quotidienne et de la parenté urbaine dans les pays de la région. De l'autre, cela a contribué à consolider l'idée que le rapprochement résidentiel familial est un phénomène propre aux pauvres urbains et qu'il constitue une stratégie de survie (Wallace 2002 ; Schmink 1984 ; Hintze 2004 ; Oswald 1991).

L'étude des proximités résidentielles familiales à plusieurs échelles géographiques est par contre bien développée ailleurs, notamment en Europe (Fors and Lennartsson 2008 ; Glaser et Tomassini 2000 ; Pfirsch 2009 ; Shelton et Grundy 2000 ; Tomassini, Wolf et Rosina 2003 ; Bonvalet 2003). Des enquêtes quantitatives comparées ont été systématiquement réalisées depuis un certain temps, notamment dans le cadre des études sur le vieillissement. L'une des plus importantes études en la matière, l'enquête Share (Survey of Health, Aging and Retirement in Europe), a montré un « gradient » Nord-Sud par rapport à la corésidence et à la proximité

résidentielle étroite entre parents et enfants adultes (Börsch-Supan et al. (eds.) 2008), accompagné d'un « contre-gradient » Sud-Nord, dans d'autres formes de solidarité intergénérationnelle, fondées sur la distance géographique relative entre parents et enfants adultes. Ces résultats et d'autres similaires (Fontaine, Gramain et Wittwer 2007 ; Albertini, Kohli et Vogel 2007 ; Albertini et Kohli 2012), conduisent à la conclusion d'un compromis entre deux styles de solidarité intergénérationnelle, l'une fondée sur la coprésence et le rapprochement et l'autre sur l'aide à distance (Isengard et Szydlik 2012), et viennent affiner la distinction trop grossière entre un Centre et un Nord de l'Europe avec des liens familiaux faibles et un Sud avec des liens forts (Reher 1998).

Je reviendrai en détail dans la thèse sur les très rares enquêtes qui ont explicitement abordé le sujet des arrangements résidentiels de proximité entre parents au-delà de la corésidence et au-delà de la pauvreté dans des grandes villes latino-américaines, et qui apportent des résultats très suggestifs (Lomnitz et Lizaur 1978a ; Lomnitz et Lizaur 1978b ; Cosacov 2017 ; Dureau 2006). À travers un ensemble d'enquêtes ethnographiques et qualitatives menées dans la ville de Mexico dans les années 1970, Lomnitz et Lizaur (1978b) posent l'hypothèse que la recherche d'un rapprochement résidentiel durable entre les membres d'un groupe de descendance d'au moins trois générations est transversal aux milieux socio-économiques, quoiqu'elle apparaisse sous des formes matériellement très différentes, prenant la forme prédominante de la corésidence en milieux défavorisés et l'occupation de quartiers, rues ou pâtés de maisons parmi les classes moyennes et aisées. Dans une enquête quantitative beaucoup plus récente sur les « systèmes résidentiels familiaux » urbains à Bogota, en Colombie, Françoise Dureau (2006) a aussi constaté une tendance relativement généralisée des individus à résider près de leurs parents proches. Enfin, dans une étude très récente sur les inscriptions et mobilités résidentielles des classes moyennes à Buenos Aires, en Argentine, Natalia Cosacov (2017) a montré les dynamiques de rapprochement résidentiel entre des parents et leurs enfants adultes. La corésidence n'y est pas la morphologie privilégiée, mais elle est toujours disponible pour faire face aux situations de crise. Cependant, on valorise fortement les opportunités pour vivre *« près, mais non mêlés »*. Enfin, à Santiago, des enquêtes quantitatives menées récemment dans le cadre des études sur le vieillissement, ont commencé timidement à s'intéresser aux rapports quotidiens entre des parents non corésidents. Bien qu'elles n'aient pas encore abordé la question des proximités résidentielles, elles montrent des taux élevés et similaires pour tous les niveaux socioéconomiques de contact quotidien entre

parents âgés et enfants adultes non corésidents (Herrera, Barros et Fernández 2011a ; Herrera, Barros et Fernández 2011b).

Ces découvertes partielles issues d'études menées dans différentes métropoles de l'Amérique latine résonnent fortement avec mes propres résultats d'enquête à Santiago. En s'appuyant sur eux et sur les connaissances solides sur la corésidence, il semble pertinent d'avancer, comme hypothèse de recherche, que le rapprochement résidentiel familial urbain constitue une réalité significative dans les métropoles de l'Amérique latine dans tous les milieux socio-économiques.

I.5. Santiago comme contexte urbain

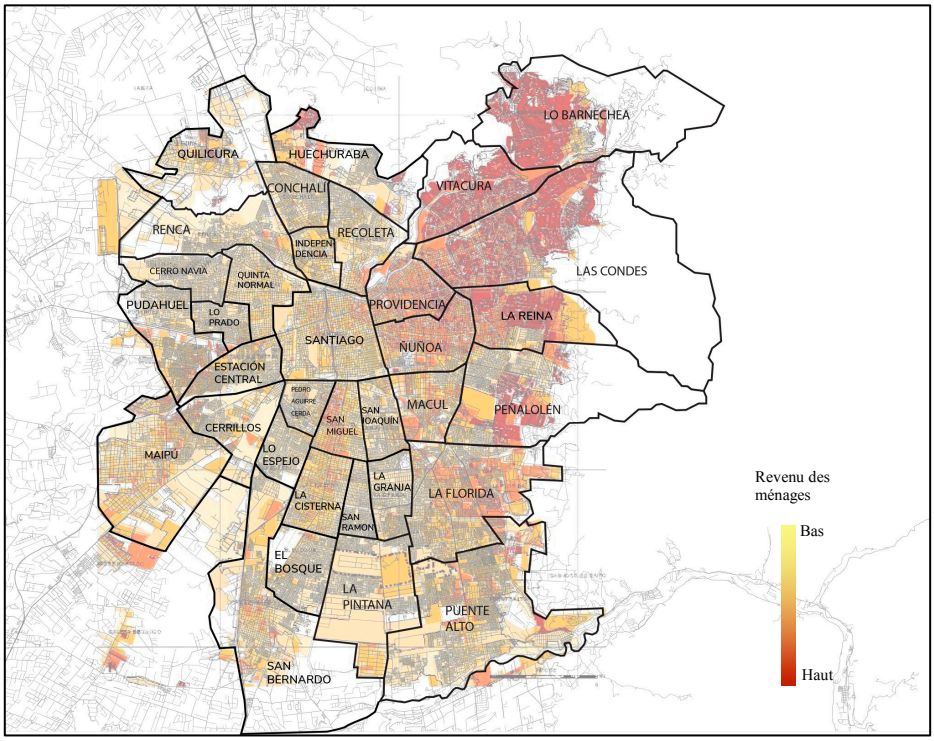
Dans le cadre général des transformations profondes et rapides qui ont caractérisé les quatre dernières décennies au Chili, sa capitale, Santiago, a été le lieu de processus marqués d'expansion et de ségrégation urbaines. L'installation de la dictature de Pinochet à partir de 1973 a notamment entraîne dès les années 1980 un virage économique et politique vers une « nouvelle matrice, un principe inédit de composition politique et économique » qui a fait de la société chilienne un véritable « laboratoire » et « modèle » du système néolibéral (Araujo et Martuccelli 2012 : 29 ; traduction libre de l'espagnol). Si des politiques radicales de privatisation et dérégulation, libéralisation et ouverture économique, et subsidiarité de l'État ont été instaurées pendant la dictature, ce n'est qu'à partir de 1990, au moment de la restauration de la démocratie, que s'est consolidé le « miracle chilien » (Araujo et Martuccelli 2012 : 31). Entre la moitié des années 1980 et la fin des années 1990, la croissance du pays était autour de 7 % du PIB. Entre 1990 et 2000, la pauvreté s'est réduite de 40 % à 20 %, et les classes moyennes ont expérimenté une forte croissance (Contreras et al. 2005). En revanche, cela a été accompagné par le maintien des hauts niveaux d'inégalité économique (*Ibid.*).

Alors que le Chili compte parmi les pays où les inégalités sont les plus grandes en Amérique latine et dans le monde, on y observe une plus grande fluidité de la mobilité en termes comparés (Florencia Torche 2005). Or, la structuration de cette mobilité est en miroir avec celle des inégalités : une petite élite concentre une proportion très large du revenu national, tandis qu'il y a moins d'inégalités vers le bas de l'échelle sociale. De même, il y a de fortes barrières empêchant la mobilité verticale entre le groupe supérieur et les autres milieux socio-économiques, tandis que les barrières horizontales entre les classes sociales qui sont proches en termes socio-économiques est faible (*Ibid.*). La fluidité de la mobilité au sein des classes

moyennes est fortement liée à l'accès au crédit, ce qui, associé à un État très faible en termes d'assurance sociale universelle et focalisé sur les secteurs les plus défavorisés, rend les couches les plus basses des classes moyennes particulièrement vulnérables à des mobilités descendantes, voire au fait de tomber dans la pauvreté (Contreras et al. 2005 ; Cáceres Seguel 2015).

Le Chili est un pays fortement centralisé, la capitale concentre environ 40 % de la population nationale et contribue à près de 50 % du PIB. Santiago est cinq fois plus grande que la ville qui la suit en taille, Valparaíso. Santiago s'est fortement étendue dans les cinquante dernières années, notamment en termes d'expansion horizontale, en quadruplant sa surface au cours de cette période (Ferrando 2010). Cette croissance n'a par contre pas été homogène dans toutes les zones de la ville et a entraîné un processus croissant de ségrégation résidentielle en termes socio-économiques. Sur ce point, Santiago n'est pas différente de la plupart des métropoles latino-américaines (Demoraes et al. 2010).

FIGURE 1 : DISTRIBUTION RESIDENTIELLE DES MENAGES SELON LES NIVEAUX DE REVENUS A SANTIAGO



SOURCE : ALLARD 2009 S/P

La figure 1 montre la distribution des ménages selon leurs niveaux de revenus, calculés à partir de l'Enquête Nationale de Caractérisation des Ménages. En bas, la figure 2 montre la distribution par arrondissement des groupes socio-économiques, établie selon les critères de

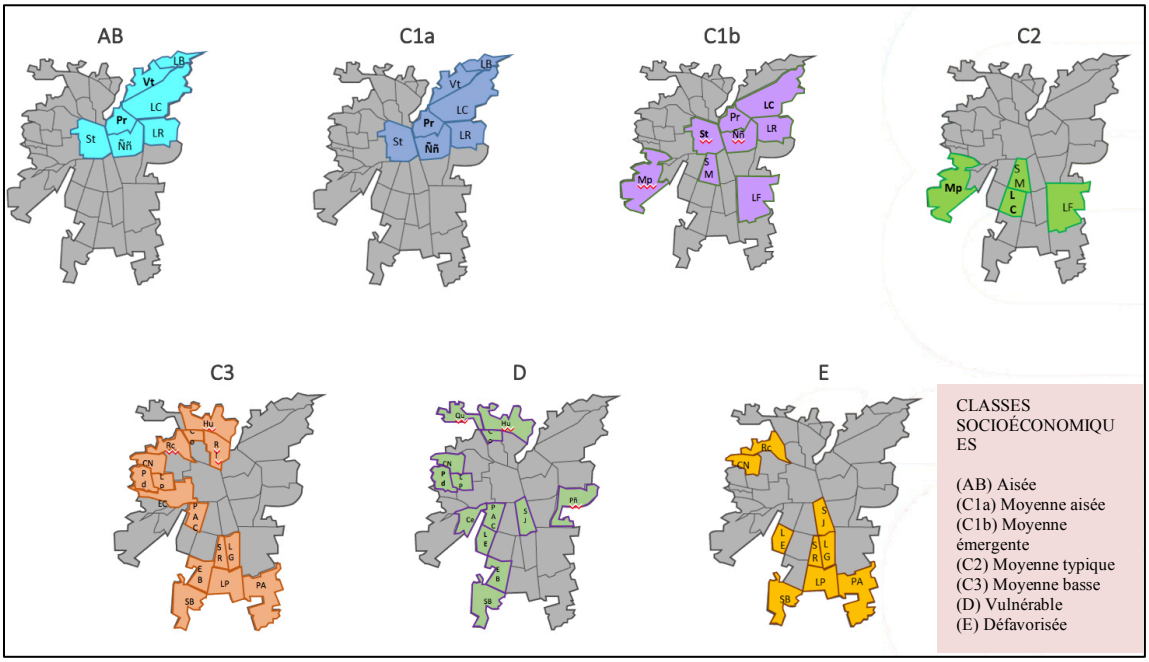
l'Association de Recherches du Marché (AIM)[2], la mesure la plus largement utilisée au Chili, construite aussi d'après les données CASEN. Enfin, dans le tableau 1, je présente un résumé de la caractérisation des groupes socio-économiques, qui me servira de référence par la suite.

Selon Sabatini et al. (2001 ; 2010), Santiago se caractérise, comme la plupart des métropoles latino-américaines, par un modèle de ségrégation socio-économique à « grande échelle », c'est-à-dire où la forte agglomération territoriale des familles appartenant à un même groupe socio-économique s'étend sur de larges zones de la ville. Tout au long du XXème siècle, les familles des élites (AB) et des classes aisées (C1a) se sont concentrées dans une seule zone de croissance urbaine, le « cône » ou « triangle » Nord-est, ce que l'on peut voir clairement dans les figures 1, en rouge, et 2, en bleu clair et bleu. Ce cône relie le centre historique avec une zone délimitée de périphérie, qui grimpe la précordillère des Andes. En effet, à Santiago on dit que les *« classes hautes »* [*clases altas*] habitent dans le *« haut quartier »* [*barrio alto*], ce qui correspond en effet à la zone la plus élevée de la ville en termes géographiques (Ducci 2000a).

A l'extrême opposé de l'échelle sociale, les groupes les plus défavorisés (E) se sont agglomérés dans des zones étendues de pauvreté, notamment dans la périphérie au Sud de la ville (en jaune clair dans la figure 1 et orange dans la figure 2), qui est la plus éloignée du centre et la moins fournie en équipements urbains (Sabatini, Cáceres et Cerda 2001). Ainsi, les milieux opposés en termes socio-économiques habitent également des zones opposées et très distantes de la ville, ce que l'anthropologue Francisca Marquez a appelé le modèle de la « ville brisée », « sans ponts entre un îlot et l'autre » (Márquez et Arriagada 2017 : 15).

[2] « Depuis 1986, l'AIM a créé une méthodologie pour adapter à la réalité chilienne la classification socio-économique de l'ESOMAR (European Society for Opinion and Marketing Research). Cette classification est utilisée par des études d'opinion, le monde académique et les agences gouvernementalesce qui a permis de produire un 'langage commun' entre les experts […] et une idée collectivement acceptée parmi les citoyens sur la manière dont sont divisés les groupes sociaux dans le pays. » (Rasse, Salcedo et Pardo 2009: 5 ; traduction libre de l'espagnol)

FIGURE 2 : DISTRIBUTION RESIDENTIELLE DES MENAGES SELON LE GROUPE SOCIO-ECONOMIQUE A SANTIAGO



SOURCE : AIM 2018

TABLEAU 1 : SYNTHESE DE LA CARACTERISATION DES GROUPES SOCIO-ECONOMIQUES AU CHILI SELON L'AIM

	AB	C1a	C1b	C2	C3	D	E
	Classes aisées		Classe moyenne-aisée	Classe moyenne-typique	Classe moyenne-basse	Classes défavorisées	
Revenus ménage/mois (euro)	5.700	2.700	1.700	1000	650	400	200
Éducation (chef de ménage)	73% universitaire	60% universitaire	33% universitaire 18% technique	13% universitaire 14% technique	55% Lycée incomplet	63% Lycée incomplet	69% Lycée incomplet
Scolarité enfants	70% privée	56% privée	51% semi-privée 29% privée	62% semi-privée 27% publique	54% semi-privée 41% publique	52% publique 45 % semi-privée	60% publique 38% semi-privée
Assurance Maladie	80% privée	60% privée	48% publique 41% privée	70% publique	85% publique	91% publique	94% publique
Transport en voiture	86%	79%	66%	49%	32%	22%	17%
Accès au crédit bancaire	94%	89%	76%	58%	43%	36%	32%
Service domestique	73%	50%	26%	10%	4%	0%	0%

SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE A PARTIR DES DONNEES AIM 2015

La « fuite » des classes aisées vers les flancs de la cordillère a commencé autour des années 1960, en poursuivant le modèle de la « ville-jardin », un « imaginaire de l'espace résidentiel ouvert à la vie de la campagne […] et [cherchant à] établir une distance avec la densification sociale du centre urbain » (Márquez et Arriagada 2017 : 113). Ce sont plutôt des familles d'origine étrangère européenne, de l'élite locale et des classes moyennes aisées

professionnelles qui ont, depuis cette époque et jusqu'à présent, peuplé de manière croissante cette zone (Ducci 2000b ; Pérez 2012). Les quelques tentatives d'occupation irrégulière par des populations défavorisées, durant les années 1960 et 1970, ont été éradiquées de manière systématique durant la dictature militaire (Ducci 2000b ; Gurovich 1989 ; Castillo and Hidalgo 2007). Au moment de la rédaction de cette thèse, les classes situées en haut de l'échelle sociale (AB, C1a et C1b) se concentrent fortement dans les arrondissements de Providencia, La Reina, Las Condes, Vitacura et Lo Barnechea. Les couches aisées professionnelles issues de trajectoires d'ascension sociale récente (C1a), se localisent aussi en dehors de cette zone, notamment dans le Centre-ville autour des mouvements de gentrification (de Mattos, Fuentes et Link 2014), dans des zones périphériques ou péricentrales avec la multiplication des « *condominios* fermés » de haut standard (Márquez et Arriagada 2017), ou bien dans des arrondissements associés aux classes moyennes « typiques », où le développement de gros projets de densification verticale ont permis aux nouvelles générations connaissant une mobilité professionnelle ascendante de s'installer dans leurs quartiers d'origine – San Miguel, Ñuñoa, La Florida – (de Mattos, Fuentes et Link 2014), ce qui a produit un nouveau phénomène de « ségrégation à petite échelle » (Márquez et Arriagada 2017 ; Sabatini et al. 2012 ; Sabatini et al. 2010).

Dans les trois dernières décennies, il y a eu une forte expansion des classes moyennes. Au-delà de la croissance des arrondissements associés depuis longtemps aux classes moyennes « typiques » (C2) – Ñuñoa, le centre-ville, San Miguel, La Forida, Maipú –, cela a impliqué une forte croissance des arrondissements périurbains de la zone occidentale de la ville, à travers le développement de « cités satellites privées », qui attirent notamment des familles des petites classes moyennes ascendantes (C3) et des classes moyennes « vulnérables » (D), c'est-à-dire qui sont très récemment sorties de la pauvreté (Cáceres Seguel 2015).

Quant aux populations défavorisées, à partir des années 1980 et pendant les quatre dernières décennies, on a assisté à l'éviction des familles occupant irrégulièrement des terrains dans les zones centrales ou péricentrales et des familles *« allegadas »* – c'est-à-dire qui sont accueillies par des parents – et leur réinstallation dans des zones périphériques très éloignées et faiblement équipées, notamment au Sud de la ville –entre autres, Pudahuel, La Pintana, Pedro Aguirre Cerda, San Ramón, Cerro Navia, Conchalí –. Une nouvelle génération de politiques étatiques en matière de logement social, forgée pendant la dictature et consolidée pendant la démocratie, s'appuie sur des grandes entreprises du bâtiment et d'un marché foncier non régulé,

ce qui a poussé à la construction d'énormes ensembles de logements sociaux dans des zones où les terrains sont peu chers. Cela a pour conséquence une localisation de plus en plus périphérique des bénéficiaires de logements sociaux (Castillo et Hidalgo 2007 ; Ducci 2000a ; Tapia, Araos et Salinas 2012). Une partie importante des classes défavorisées n'ont pas été bénéficié des nouvelles politiques de logement. Cela, parce qu'elles ont accédé à la propriété dans une période antérieure à la dictature et habitent ainsi dans des bidonvilles légalisés [*poblaciones*] (Vergara et Palmer 1990 ; Castillo 2004), ou bien car ils résistent à travers l'occupation irrégulière [*campamentos*] (Brain, Prieto et Sabatini 2010 ; CIS Techo 2004) ou par la formation de *« comités* d'allegados *»* en voulant pousser les politiques à mettre en œuvre des projets de placements péricentraux (Bustamante et Sagredo 2009). Ces populations se retrouvent ainsi disséminées dans des arrondissements périurbains, tels que Peñalolén, Macul, Cerillos, Renca.

II. Enjeux méthodologiques d'une enquête de longue durée (2006-2015)

L'enquête de terrain, à partir de laquelle j'ai élaboré cette thèse, s'est composée de cinq étapes successives et cumulatives : la première étape de terrain a été menée en 2006, et la dernière en 2015. Au long de ces années, ma position et mon regard en tant qu'enquêtrice, ainsi que la démarche même de recherche se sont fortement transformés.

Bien que je n'en aie pas eu conscience lorsque j'ai commencé mon enquête, j'ai choisi un terrain trop « proche » (Beaud et Weber 2010). Puisque ma formation de jeune sociologue n'avait inclus aucune prévention sur les risques de la « non-distanciation » et que l'« auto-analyse » ne comptait pas parmi mes outils de travail, j'ignorais alors qu'en entrant chez les personnes que j'ai interviewées en 2006 et 2007 dans deux bidonvilles et une occupation irrégulière à Santiago, je ne faisais que rentrer « chez moi ». Selon Beaud et Weber, « toute l'ethnographie se présente comme une tension entre familiarité et étrangeté […] soit qu'elle s'efforce de rendre familier ce qui est étranger, soit qu'elle s'efforce de rendre étrange ce qui est familier » (2010 : 37). Je me suis trouvée alors prise dans cet effort pour « rendre étrange » ce qui en fait m'était très connu. Je partageais avec les enquêtés une portion significative de ce que les phénoménologues appellent le « monde de la vie » (Schütz 1973).

Or, « devenir enquêteur alors qu'on est d'avance participant », exige une démarche « par distanciation » (Beaud and Weber 2010 : 40), sans laquelle il semble impossible d'observer les conditions implicites de l'action. Dans mon cas, ce besoin de distanciation a impliqué littéralement de m'éloigner de plusieurs milliers de kilomètres, en quittant Santiago pour vivre à Paris. Cette distanciation géographique a été le prix pour une prise de distance non seulement quant au « monde de la vie » quotidienne, mais aussi en termes de culture académique, de tradition des sciences sociales et de savoir-faire disciplinaire. Dans ce nouveau contexte et en ayant appris une nouvelle langue, j'ai pu accéder aussi à un monde de littérature et de chercheurs – dont plusieurs latino-américains– qui m'a ouvert la voie à un regard comparé sur mon sujet et sur mon terrain, qui était auparavant inaccessible.

Mon regard initial, marqué par une formation en théorie sociologique et méthodes quantitatives et qualitatives de recherche, a incorporé de manière croissante une sensibilité anthropologique et ethnographique. Ce tournant disciplinaire a eu des conséquences très significatives pour le déroulement de ma recherche dans toutes ses dimensions – théorique, méthodologique et analytique –. Plus tard dans la thèse, j'aborderai les enjeux théoriques – en l'occurrence, l'importance croissante de l'anthropologie contemporaine de la parenté et la maison – et analytiques – à savoir, la place accrue des perspectives indigènes – liés à ce tournant. En termes méthodologiques, cela s'est notamment concrétisé sur le terrain dans la manière de concevoir et de mettre en place les entretiens, outil fondamental de mon enquête, laquelle est passée d'une logique « qualitative » à une logique « ethnographique ».

II.1. De l'entretien qualitatif à l'entretien ethnographique

Au cours de mes premières étapes de terrain – deux mois en 2006 et trois mois en 2007 –, j'ai pris soin de réaliser les entretiens chez les enquêtés, ainsi que de laisser ceux-ci décider des conditions de déroulement de l'entretien : au milieu du salon avec des gens qui circulaient autour ; seuls et dans une chambre fermée ; de manière individuelle ou collective ; au milieu de la semaine ou pendant le week-end. Lorsque je sentais que les conditions s'y prêtaient, je leur demandais de me montrer leur maison, et parfois on parcourrait aussi les alentours de celle-ci, par exemple, lorsque mes interlocutrices devaient faire des courses pendant l'entretien. C'est grâce à cette décision – assez intuitive parce que je n'avais pas été formée à ce mode d'enquêter –, d'insérer les entretiens dans une *situation* d'enquête plus large, que j'ai pu enrichir la qualité

de mes premières données. Puisque, comme j'ai dû le reconnaître plus tard, les entretiens en tant que tels, étaient assez pauvres.

Pour le dire simplement, cela m'a permis d'accéder à des données, certes limitées, qui n'étaient pas prévues à l'avance dans l'ensemble des questions que j'avais soigneusement élaborées et imprimées sur une feuille, dont je me servais pour mener l'entretien. Or, plusieurs de ces données ont fini par être les plus significatives pour le déroulement postérieur de l'analyse. J'ai pu ainsi, entre autres : entendre les noms et les manières de s'adresser des enfants à leurs mères, tantes, grands-mères, et vice-versa ; entrevoir l'aisance ou l'inconfort ressenti par mes interlocuteurs au sein de la maison qu'ils habitaient ; percevoir l'harmonie, la méfiance ou les conflits dans les rapports entre certains des corésidents ; et enfin, observer les maisons dans leur matérialité. J'ai alors commencé à comprendre que, comme le dit Julieta Quirós, « pour l'ethnographe, une interruption quelconque d'une conversation – la demande d'un enfant, l'arrivée d'une visite, le bruit d'une machine, un appel au téléphone – doit avoir la même – voire, encore plus – valeur cognitive que ce dont on est en train de parler » (2015 : 56; traduction libre de l'espagnol).

Dépasser la logique directive d'enquête

En empruntant l'expression de Beaud et Weber, mes premiers entretiens se distinguaient peu « de la 'passation d'un questionnaire', relation anonyme et sans lendemain » (2010 : 156). Le but de la relation avec les enquêtés était pour moi de réussir à poser toutes mes questions et à obtenir de l'« information vérifiable, dont le contenu est indépendant de la situation particulière » de l'entretien (Guber 2011 : s/p). Ma démarche de terrain était alors fortement inscrite dans ce que Rosana Guber appelle une logique « directive » de l'enquête, dont la standardisation de l'entretien – formuler les mêmes questions avec le même phrasé dans le même ordre – est supposée garantir l'objectivité des données en tant que « faits » indépendants du rapport enquêteur/enquêté (Guber 2011). Rétrospectivement, il est très clair pour moi que cette orientation, propre à une sociologie à prétention positiviste, n'a fait que restreindre énormément la qualité de mes données. En relisant plus tard, déjà à Paris, les transcriptions et en réécoutant certains des entretiens, je me prenais la tête à deux mains à chaque fois qu'un enquêté mentionnait quelque chose de très intéressant, et qu'au lieu de suivre ce fil, je l'avais interrompu pour insister sur ma question précédente ou poser la question suivante !

À la fin de ce premier terrain, j'avais plein de nouvelles hypothèses et de questions sur le phénomène du rapprochement résidentiel à Santiago, mais je savais aussi que pour continuer, il me faudrait apprendre un savoir-faire sociologique différent : une autre manière d'entrer et de me conduire sur le terrain, et notamment me libérer de la logique « directive » comme seule garantie de la légitimité « scientifique » de mon travail. Le départ en France a en partie permis ce résultat, puisqu'à la différence de la tournure positiviste qui dominait la sociologie états-unienne, en s''éloignant de plus en plus de sa tradition « interactionniste », le développement d'une « ethnographie sociologique » prenait en France une importance et une légitimité accrues (Weber 2006).

À l'ENS à Paris, dans le cadre du master d'abord, et plus tard pendant le doctorat, j'ai pu intérioriser cette autre manière de confronter le terrain en sociologie[3], ce qui a été renforcé par l'opportunité que j'y ai eu de me rapprocher du travail des anthropologues que je côtoyais dans mon laboratoire[4]. Par contre, je ne pouvais pas vraiment me tourner vers un terrain ethnographique en « immersion totale », étant donné la nature même de mon terrain. Celui-ci n'était pas structuré en fonction d'un « territoire » abordable à partir d'une observation participante – un quartier, un arrondissement –, mais en fonction de « cas » éparpillés dans la ville toute entière. En outre, il me fallait continuer avec la méthode par entretiens, si je voulais octroyer un *minimum* de continuité à mes différentes étapes de terrains depuis 2006. Sous ces contraintes, ce sont alors les entretiens eux-mêmes, en tant qu'expérience et rapport de terrain, qui se sont « ethnographisés » au long des étapes successives de terrain à Santiago.

La construction d'un lien

Face à une stratégie d'accès au terrain et aux enquêtés très instrumentale et dont la durée du rapport d'enquête ne se projetait pas au-delà du moment de l'entretien, j'ai de plus en plus essayé de faire celui-ci un moment de constitution d'un « lien » entre l'enquêteur et l'enquêté. Selon Quirós, le résultat d'une enquête, « serait substantiellement supérieur si l'ethnographe adopte une attitude […] qui consiste moins à chercher de l'information sur son […] sujet d'intérêt, et plus à tisser des liens d'interconnaissance avec les personnes qui font cet univers » (2015:54). Ce faisant, l'entretien devient « une interaction personnelle où chacun s'engage

[3] Cela notamment à travers la participation aux séminaires menés par Florence Weber.

[4] Où la participation aux séminaires de Benoît de l'Éstoile et l'amitié intellectuelle avec Pascal Mulet ont été décisives.

fortement et c'est aussi une interaction solennelle avec un *minimum* de mise en scène » (Beaud et Weber 2010 : 156). L'accès au monde de l'autre ne passe pas tant par la bonne manière de poser les questions, mais par le tissage d'une forme de rapport personnel et de confiance entre deux personnes qui sont *a priori* des étrangers ; « c'est par l'intermédiation de telles relations, c'est-à-dire notre 'participation' dans un univers de lien que nous produisons de la connaissance » (Quirós 2015 : 51).

Or, comme on le verra par la suite, mes étapes de terrain consistaient en des séjours intensifs d'environ deux mois à Santiago, pendant lesquels je devais enquêter sur plusieurs « cas » d'étude, chacun comprenant un nombre variable de groupes familiaux apparentés. Pour moi, il était fondamental de rencontrer le plus grand nombre de membres de cet ensemble. Mes entretiens étaient donc toujours menés dans le cadre de « visites » ponctuelles, une limitation qui a eu des désavantages et des atouts. Par exemple, je ne me suis jamais sentie suffisamment en confiance pour sortir mon appareil et prendre des photos des maisons. Celles que j'ai, et dont certaines sont présentées dans la thèse, ont été prises par les enquêtés eux-mêmes à ma demande, puisque nous étions restés en contact et qu'ils avaient proposé de le faire, ou bien je les ai prises depuis l'extérieur des maisons. Je me suis également servie des images satellites disponibles sur Internet. J'ai dû donc m'arranger pour faire de ces visites des moments « forts » de rencontre.

Alors, c'est dans l'expérience même de l'entretien, qui n'a jamais duré plus de trois heures, que tout se jouait : la possibilité de créer un lien de confiance à partir duquel je puisse accéder à une petite portion du monde vécu par l'enquêté et que cette première rencontre se projette dans un avenir proche – pour revenir une deuxième fois du même séjour, pour aller interviewer d'autres membres de son entourage familial –, et plus lointain – pour entretenir un contact à distance et éventuellement revenir lors d'un prochain séjour de terrain.

Chaque étape de terrain a été focalisée sur des milieux sociaux et urbains différents ; et les stratégies d'entrée ont été très différentes, ce qui a eu des incidences sur le regard des enquêtés sur moi, et sur ma position et la manière de me conduire sur le terrain. Des aspects tels que d'être une femme dans la trentaine et mère d'un petit garçon m'ont rapprochée, quel que soit leur milieu socio-économique, de la plupart de mes enquêtées, qui étaient aussi des femmes et des mères (Fournier 2006). En outre, le fait d'être « professeure » dans une université importante au Chili, et surtout le fait de « venir de Paris » étaient fortement valorisés dans tous les milieux, ce qui a rendu plus facile mon accès au terrain. De manière plus ou moins

accentuée selon le milieu, cela m'a conféré une couche d'« étrangéité », puisque je devenais plus difficile à classer en fonction des codes sociaux locaux, au point que dans un cas, suite à un commentaire glissé à la fin de notre deuxième rencontre, *« vous parlez très bien l'espagnol ! »*, je me suis rendue compte que mes interlocutrices m'avaient prise pour une Française. Je pense que ce mélange entre curiosité et distance a été productif pour le déroulement des rencontres. Je devenais aussitôt la cible des questionnements de mes interlocuteurs, qui voulaient tout savoir sur ma vie à Paris, en inversant par moments l'asymétrie enquêteur/enquêté. Mais surtout, cela produisait une certaine distance « rassurante », qui permettait aux enquêtés de parler librement de leur vie, en abordant parfois des sujets vraiment intimes et délicats, puisque je restais extérieure à leur entourage proche (Beaud et Weber 2010).

La possibilité de créer un lien avec les enquêtés, car la relation avait perduré au-delà du premier entretien, a été très variable, autant s'agissant des caractéristiques personnelles, situations et histoires familiales des enquêtés, que pour ma propre capacité d'engagement sur le terrain et à poursuivre les rapports dans le temps. Avec certains d'entre eux, notre histoire n'a duré qu'une seule rencontre ; avec d'autres, je suis encore en contact régulier. Cette variabilité a fortement conditionné la production de mes données de terrain et, par conséquent, l'analyse qui constitue cette thèse. Néanmoins, je peux dire que même les entretiens qui n'ont pas eu de suite, ont été beaucoup plus riches au fur et à mesure que je me sentais plus à l'aise avec l'« art de la non directivité » (Guber 2011).

La non directivité de l'« écouter »

J'ai dû abandonner le questionnaire. C'est le signe le plus visible, mais aussi la mesure la plus efficace que j'ai trouvés pour réorienter ma manière de me conduire en entretien. Au-delà du magnétophone, et de quelques feuilles pour dessiner ou prendre de petites notes sur place, je n'avais rien sur moi à quoi m'accrocher, sauf la découverte de cet autre qui était là. Avec pas mal de difficultés au début, j'ai appris la distinction entre « interroger » et « écouter ». Comme le dit Jean Grenier cité par Florence Weber dans l'épigraphe de l'ouvrage *Le travail à-côté* (Weber 2009a), « on n'apprend qu'en écoutant (et non pas en interrogeant, car alors il ne nous est pas répondu) ».

Faire d'un entretien une expérience de conversation et, alors, de co-production des données à travers l'interprétation réciproque des mots, des gestes et des pistes « méta-

discursives » (Pizarro 2014), n'implique pas bien sûr d'abandonner toute pré-structuration de la part de l'enquêteur, ce qui est d'ailleurs impossible. Celui-ci amène inévitablement avec lui ses questions d'enquête, ses hypothèses, ses lectures, les entretiens déjà réalisés, ainsi que ses préjugés sur celui qui devient son enquêté. Or, à la différence d'autres approches, dans l'entretien ethnographique, ces questions ne sont que « des liens provisoires, des guides entre parenthèses qui seront laissés de côté ou reformulés au cours du travail d'enquête » (Guber 2011 : s/p). Sur mon terrain, mes interlocuteurs me demandaient toujours de commencer avec une certaine formalité. Si l'on discutait librement au début, à un certain moment, ils me disaient, « et alors, sur quoi porte votre entretien ? », ou bien, « est-ce que l'on commence ? ». Ainsi, quoiqu'il soit ouvert et s'apparente à un dialogue, l'entretien reste toujours différent d'une véritable conversation et des échanges en contexte d'immersion ethnographique, puisque l'on ne peut jamais abandonner ce *minimum* de « mise en scène » et de « solennité » évoqués par Weber et Beaud (2010).

Comme le signale Janet Carsten à propos de ses propres expériences très contrastées de terrain sur la parenté, entre l'enquête ethnographique « classique » qu'elle a menée en Malaisie et celle « par entretiens » qu'elle a menée plus tard en Écosse, dans le deuxième cas, on arrive sur le terrain avec une délimitation beaucoup plus précise des données que l'on veut dans l'entretien (Carsten 2006). Or, une telle délimitation préalable peut prendre la forme de questions formulées de manière précise, ou bien d'un « fil rouge », comme dans l'image du fil d'Ariane, qui a permis à Thésée de jouer à se perdre dans les détours presque infinis du labyrinthe, tout en lui permettant de retrouver le chemin du retour. Ce fil a été pour moi la restitution de l'histoire résidentielle des enquêtés. On y démarrait par leur première maison, ou leur maison actuelle, et au cours de l'entretien, on revenait sur les maisons où ils avaient habité à tel ou tel moment de leur vie. A partir de ce « fil rouge », nos conversations pouvaient partir dans des directions inattendues. Chaque entretien devenait alors unique, puisqu'il contenait sa propre performativité : il était le lieu de nouvelles découvertes, de nouvelles pistes qui entraient réflexivement dans le même entretien sous la forme de nouvelles questions, et contribuaient à réorienter les entretiens suivants (Pizarro 2014 ; Guber 2011).

Enfin, quant au « contenu » des entretiens et à la construction des questions, l'accent exclusif sur des données « informatives » a été dépassé par un accent croissant sur le récit des « expériences », du « vécu » exprimés du point de vue des enquêtés. Ce n'était pas seulement où, avec et quand il ou elle avaient habité, mais comment ils avaient vécu dans cette maison et avec telles personnes ; je laissais s'exprimer les formes narratives indigènes (*« on passe »* ; *« on*

y déposait les enfants » ; *« les parents ne ferment jamais la porte aux enfants »*), je prêtais une attention accrue, et souvent insistante, à la manière indigène de décrire les événements *(« c'était une tragédie »* ; *« c'était un mandat »*), de nommer les maisons (*« la communauté »* ; *« le* condominio *»* ; *« la maison ouverte »* ; *« la maison dortoir »*), les personnes (*« mon presque frère »* ; *« c'est ma vraie mère »* ; *« ma mère, c'est ma sœur »*) ; je m'intéressais enfin à l'ordre spontané dans lequel les sujets apparaissaient dans le discours indigène (vacances/belle-famille et vice-versa). De la logique « directive » précédente, j'ai conservé certains éléments qui me semblaient importantes. Notamment, je n'ai pas renoncé à recueillir certaines informations très concrètes et dont j'avais besoin de manière systématique et avec le plus de détails possible, au point que si jamais cela me manquait, je revenais vers les enquêtés pour leur demander : des adresses, des années, des noms et âges, des listes de résidents, des professions et occupations ; la forme et le nombre, ainsi que le type et la distribution des espaces à l'intérieur des maisons ; les distances et temps de déplacement entre les maisons, entre autres. Or, je prenais soin de glisser ces questions de manière souple dans la conversation courante.

Une enquête ethnographique ?

Est-ce que ce tournant dans la manière de concevoir et conduire les entretiens sur le terrain suffit pour affirmer le caractère « ethnographique » de mon terrain ?La réponse sera Probablement très variable si on la pose à des anthropologues défenseurs de l'ethnographie « pure » comme « immersion totale » sur un terrain, et où la qualité d'*ethnographicness* peut seulement être attribuée aux méthodes d'observation participante (Ingold 2014) ou si on la pose à des anthropologues qui soutiennent une ethnographie « mélangée » (Carsten 2006 ; Carsten 2012 ; Pina-Cabral et Lima 2005) ou enfin, à des sociologues qui prônent une « ethnographie sociologique », dans laquelle plusieurs méthodes, y compris l'entretien, peuvent accéder au statut « ethnographique » (Beaud et Weber 2010 ; Guber 2011).

Pour ma part, je soutiens que mon enquête a au moins une « vocation » ethnographique. Autant dans le travail de terrain que dans le processus d'analyse et d'écriture, mon effort fondamental a consisté à « étudier 'le social' comme *procès vivant.* » ; rendre compte des processus intersubjectifs de « *faire* et de *créer* » la socialité (Quirós 2015 : 47) ; et « restituer tour à tour l'ensemble des différents points de vue […], non comme attachés à la subjectivité intérieure de chaque individu mais à sa place objective dans une situation » (Beaud et Weber 2010 : 280).

Ce qui inscrit ma démarche dans une sociologie ethnographique, c'est aussi l'effort entrepris pour capter et restituer les expériences indigènes de ce qu'est vivre près des proches, en incorporant, avec plusieurs limitations, les critères de l'« interconnaissance », la « réflexivité » et la « longue durée », qui constituent, selon Weber et Baud, les conditions d'une enquête ethnographique (2010 : 274–278). D'après ces mêmes auteurs, celle-ci se distingue aussi par le fait qu'elle est un « travail de première main », c'est-à-dire où « l'enquêteur/chercheur est seul responsable de son travail du début à la fin » (2010 : 272).

II.2. Cinq étapes intensives de terrain à Santiago : visiter, circuler, revenir

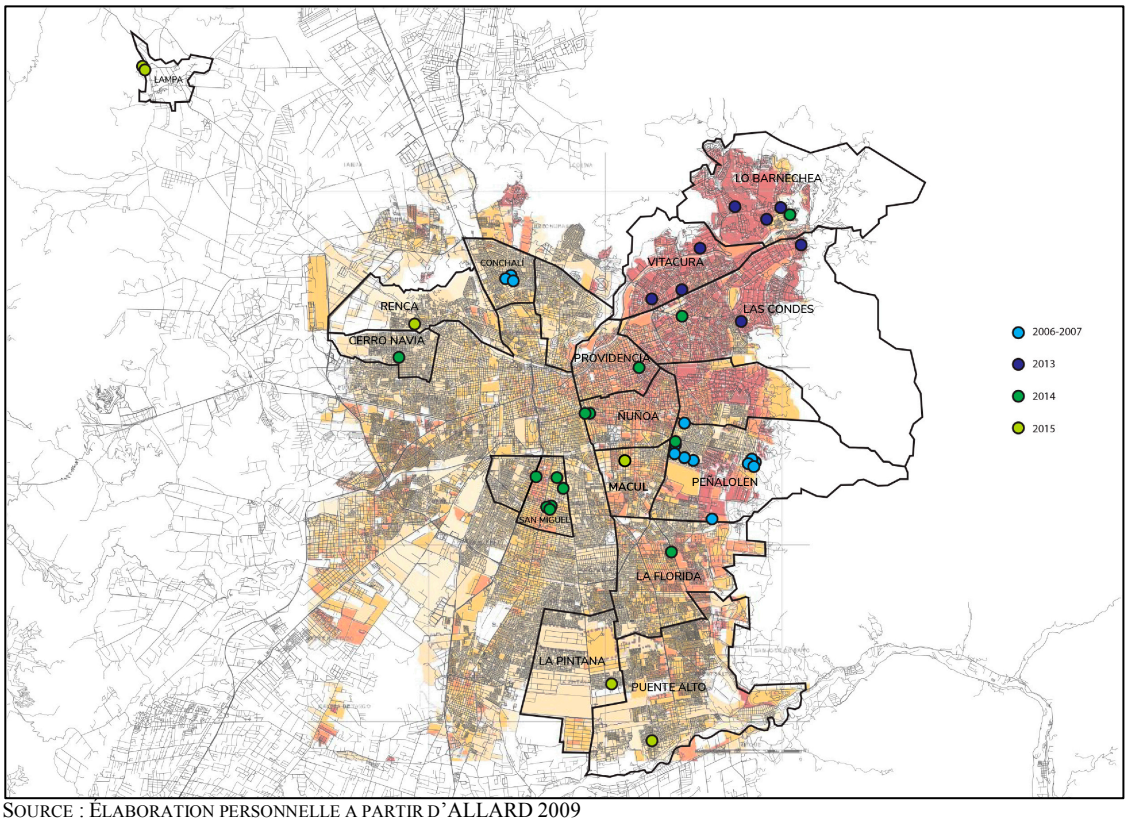
Comme je l'ai déjà signalé, mon terrain à Santiago s'est déroulé en plusieurs étapes intensives – de cinq semaines pour la plus courte et dix semaines pour la plus longue –, menées en 2006, 2007, 2013, 2014 et 2015, dans le cadre de deux mémoires de master (Araos 2008 ; Araos 2013) et de mon doctorat. Ayant de plus en plus clairement pour objectif l'observation des formes de rapprochement résidentiel familial dans leur variabilité morphologique (au-delà de la corésidence), et dans leur variabilité socio-économique (au-delà de la pauvreté), chacune de ces étapes s'est focalisée sur un milieu socio-économique différent, au sein duquel j'ai cherché mes « cas » d'étude. Définis d'abord grossièrement en termes de « milieu aisé », « classes moyennes » et « milieux défavorisés », j'ai ensuite cherché, sur le terrain même, à capter une diversité plus fine des milieux socio-économiques : élite traditionnelle et aisée professionnelle ; classe moyenne-aisée, moyenne-typique et moyenne-basse ; milieux vulnérables et défavorisés.

Une entrée territorialisée

Considérant la forte ségrégation résidentielle de la stratification socio-économique à Santiago que j'ai montrée plus haut, il m'a semblé que la stratégie la plus efficace pour accéder à des groupes familiaux appartenant à ces milieux était une entrée « territorialisée » sur le terrain. Concrètement, j'ai prédéfini certains arrondissements, ainsi que des quartiers ou bidonvilles, pour ensuite activer plusieurs « sources » sur lesquelles je comptais pour trouver des cas d'étude dans ces lieux spécifiques de la ville. Les modalités d'entrée et les sources activées pour accéder aux cas d'étude ont été très différentes selon le milieu concerné. Dans les paragraphes suivants, je vais en présenter une synthèse par étape de terrain.

Avant cela, il me faut expliquer ce que je considère comme un « cas » sur mon terrain. Pour le dire simplement, chaque cas consiste en un *cluster* ou grappe de noyaux familiaux apparentés, dont les lieux d'habitation respectifs – maison, appartement, chambre, *mediagua* – sont *« rapprochés »,* du point de vue indigène. Au total, j'ai rencontré 44 cas d'étude et mené 93 entretiens ethnographiques (enregistrés et retranscrits) d'une durée comprise entre 30 minutes et 3 heures, auprès de 123 personnes directement interviewées. Je présente dans les Annexes une synthèse des cas étudiés et des entretiens réalisés.

FIGURE 3 : DISTRIBUTION DES CAS D'ETUDE SELON LES ARRONDISSEMENTS ET L'ANNEE D'ENQUETE



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE A PARTIR D'ALLARD 2009

Étant donné les caractéristiques de mes cas, j'ai cherché à « circuler » entre les différents noyaux apparentés. Là où cela était possible, grâce aux enquêtés et aux conditions pratiques d'enquête, j'ai essayé de rencontrer au moins un individu d'au moins deux des noyaux corésidents ou quasi-corésidents. De même, lorsque cela a été possible, j'ai recontacté des anciens enquêtés pour leur rendre visite et les interviewer lors d'un nouveau terrain. A deux occasions, j'ai pu rencontrer des membres des familles étudiées vivant à l'étranger. Dans la figure 3, je montre la distribution de la totalité des cas d'étude selon les arrondissements, la distribution socio-économique de la ville et l'étape de l'enquête.

Bidonvilles et campements : premières étapes de l'enquête (2006, 2007)

Les premières étapes de mon enquête à Santiago ont eu lieu en 2006 et en 2007, auprès de quinze cas de corésidence familiale en milieux défavorisés, et plus spécifiquement dans deux bidonvilles [*poblaciones*] anciens à Peñalolén, un arrondissement péricentral et socioéconomiquement hétérogène de l'Est de la ville, et un campement irrégulier [*campamento*] à Conchalí, un arrondissement de la périphérie Nord. Par cette distinction, je voulais accéder à une certaine variabilité des conditions de vie au sein des populations défavorisées, ainsi qu'à des morphologies résidentielles différentes en termes matériels et familiaux. Les deux bidonvilles à Peñalolén sont issus des processus de régularisation des prises illégales de terrain, qui ont eu lieu il y a plus de quatre décennies, et il s'agit alors de zones bien desservies en termes de services urbains, avec des populations installées depuis longtemps sur des terrains ou *sitios* relativement larges (entre 160 et 200 mètres carrés). Ces conditions sont favorables au développement de formes complexes, et sur une longue durée, de corésidence familiale autour des propriétaires originaux de ces terrains ou de leurs héritiers, ainsi qu'à une certaine hétérogénéité socio-économique entre les résidents. Je compte ainsi parmi les cas étudiés des groupes familiaux très pauvres, sans travail ou travaillant de manière informelle et sporadique, et d'autres qui étaient sortis de la pauvreté et pouvaient être considérés comme des classes moyennes récentes, mais assez vulnérables, et où très majoritairement les femmes travaillaient souvent comme femmes de ménage ou commerçantes, et les hommes comme maçons, plus ou moins qualifiés.

Mes sources d'accès à ces cas ont été principalement de deux types : des connaissances qui habitaient dans ces bidonvilles (des femmes de ménage que je côtoyais) et qui m'ont contactée avec des proches ou voisins ; à travers une fondation d'aide au logement, des « comités d'*allegados* » organisés par des familles corésidentes pour faire pression sur les programmes gouvernementaux pour accéder à des logements sociaux dans le même arrondissement. Le campement, par contre, avait été formé récemment, et il n'y avait pas de services urbains minimaux, puisqu'il se trouvait dans une zone très périphérique et mal desservie. Les groupes familiaux que j'y ai rencontrés étaient beaucoup plus défavorisés que ceux rencontrés à Peñalolén, et les chefs de famille plus jeunes. Plusieurs d'entre eux n'avaient pas de travail fixe ni formel. Le campement avait été érigé avec la finalité de faire pression en vue de la construction de logements sociaux dans l'arrondissement, d'où une bonne partie des familles étaient originaires ; et j'y ai aussi accédé à travers un « comité d'*allegados* » qui fonctionnait sur place. Sauf dans quelques exceptions où le conjoint ou fils de mes

interlocutrices était présent, dans ces étapes du terrain, j'ai interviewé presque exclusivement des femmes, âgées entre 18 et 70 ans environ.

On l'a vu, le cadre méthodologique de ces deux premières étapes de terrain a été fortement orienté par une logique qualitative d'enquêtes structurées, et je n'ai pas tissé de liens durables avec la plupart de ces enquêtés. Cela m'a empêché de pouvoir les recontacter plus tard, lorsque j'ai repris mon enquête en 2013. J''ai cependant pu recontacter et continuer à suivre trois cas à Peñalolén, ceux auxquels j'avais eu accès par des connaissances.

Les beaux quartiers : deuxième étape d'enquête (2013)

Dans la démarche pour élargir le contexte socio-économique de mon enquête et découvrir d'autres morphologies de la proximité résidentielle familiale, j'ai décidé de mener en 2013 une enquête auprès des milieux aisés à Santiago. J'ai alors ciblé trois arrondissements où se concentrent plus fortement ceux-ci : Lo Barnechea, et plus précisément un ensemble de beaux quartiers qu'on appelle La Dehesa ; Vitacura et le beau quartier traditionnel le plus prestigieux de la ville, Lo Curro ; et Las Condes, où l'on retrouve un éventail plus varié de stratifications au sein des classes aisées.

J'ai alors activé mes connaissances issues de ces arrondissements, notamment des collègues de ma licence en sociologie, des étudiants ou assistants que j'avais eus en tant que professeure, et d'anciennes connaissances issues de la station balnéaire où je passais mes vacances pendant ma scolarité. Je leur ai simplement demandé s'ils connaissaient des gens qui habitaient près d'autres membres de leur parentèle. Trouver les cas a été beaucoup plus facile que prévu, puisque tous ceux à qui je m'adressais semblaient connaître quelqu'un qui rentrait dans cette description. J'ai dû par contre restreindre le nombre de cas à huit, étant donnée la durée de mon séjour. Ces contacts m'ont mené à plusieurs cas, j'ai ensuite pu accéder à d'autres par la médiation des enquêtés eux-mêmes. L'entrée dans ces derniers cas a été beaucoup plus difficile que pour les premiers, puisque je n'avais pas un lien d'interconnaissance relativement fort qui pouvait servir de médiation et établir une confiance de manière rapide. Avec certains des enquêtés, j'ai réussi à tisser un lien plus fort et à l'entretenir à distance, ce qui m'a permis de les rencontrer à nouveau dans les séjours suivants. Si la plupart des enquêtés ont été des femmes, dans ce terrain, j'ai également pu interviewer un certain nombre d'hommes, qui avaient entre 20 et 80 ans environ.

Les arrondissements des classes moyennes : troisième étape d'enquête (2014)

Après avoir commencé mon doctorat, j'ai décidé de cibler mon terrain sur les classes moyennes. Étant donné le vaste éventail des conditions de vie au sein de ce que l'on considère comme les classes moyennes à Santiago, cette étape de terrain a été la plus longue, intensive en nombre de cas et dispersée sur le plan territorial. J'ai rencontré quatorze cas d'étude distribués dans cinq arrondissements, pour la plupart à San Miguel. Cet arrondissement situé dans le centre-sud de la ville m'intéressait particulièrement par son histoire très longuement associée aux classes moyennes qui se sont développées autour de l'industrialisation des années 1950-1970. Plusieurs ensembles résidentiels y ont été créés à partir de mutuelles d'employés et de fonctionnaires de divers statuts au sein des rangs intermédiaires d'entreprises privées ou étatiques. Une classe moyenne commerçante s'est aussi développée autour des petites industries. Il s'agit ainsi de familles appartenant depuis plusieurs générations aux couches des classes moyennes aisées ou « typiques », au cours desquelles certaines ont expérimenté des mobilités descendantes ou ascendantes, mais qui 'y sont restées puisqu'il s'agit d'un arrondissement à fort ancrage identitaire. Je me suis ensuite intéressé à Ñuñoa, un arrondissement central, lui aussi très traditionnel et liée de longue date aux classes moyennes. Autant San Miguel que Ñuñoa ont expérimenté un fort développement immobilier ce qui a ouvert la voie à l'installation de nouvelles générations, issues des mêmes arrondissements ou connaissant une mobilité sociale ascendante. Par des connaissances, j'ai aussi rencontré un cas de petite-classe moyenne issue de Renca, un arrondissement du Nord-Ouest de la ville, ainsi qu'un autre cas dans la zone traditionnelle de Lo Barnechea, ayant une origine rurale très récente. Enfin, j'ai rencontré un cas dans le centre-ville, auquel j'ai été conduite par un autre cas, puisque je voulais suivre la belle-famille d'une des enquêtées, et que j'ai finalement étudié également un deuxième cas à La Florida, un arrondissement suburbain très peuplé du Sud-est de la ville, fortement développé pendant les années 1980 et 1990 à travers des projets immobiliers massifs pour les classes moyennes ascendantes. Au cours de ce terrain, quoique dans une moindre proportion qu'en milieux aisés, j'ai interviewé des hommes et une majorité de femmes.

Bidonvilles périphériques : dernière étape d'enquête (2015)

Au fur et à mesure que j'avançais dans mon enquête, je prenais conscience de l'inégalité dans la qualité de mes données entre les deux premières étapes de mon terrain et les suivantes. J'ai en partie contrecarré cela à travers la reprise de trois de mes anciens cas à Peñalolén que j'ai revisités en 2014. Mais, je n'avais aucun cas issu des bidonvilles situés dans les zones périphériques de Santiago, qui les plus fortement associées aux secteurs défavorisés, issus des processus de destruction, pendant les années 1980 et 1990, des anciens campements situés dans les zones centrales de la ville. À travers une autre fondation d'aide au logement, j'ai ainsi pris contact avec des cas issus de deux bidonvilles emblématiques à cet égard, situés dans les périphéries Sud, à La Pintana et à Puente Alto. Ces arrondissements comptent parmi ceux ayant la plus basse notation selon l'indice de qualité de vie urbaine au niveau national (Instituto de Estudios Urbanos y Territoriales 2018). Par cette même fondation, j'ai contacté un cas dans un bidonville à Recoleta, un arrondissement central traditionnellement occupé par lesclasses moyennes aisés, mais qui était en plein déclassement socio-économique au moment de mon terrain. Je voulais aussi aller dans les zones plus éloignées qui ont récemment été intégrées au périmètre urbain, où coexistent des occupations irrégulières avec de nouveaux ensembles de logements sociaux. À travers une fondation qui soutenait des « comités d'*allegamiento* », j'ai alors rencontré deux cas à Lampa. Tout comme lors de ma première enquête en bidonvilles, dans cette dernière enquête, la presque totalité de mes interlocuteurs ont été des femmes.

II.3. Entre monographie familiale et démarche comparative

Dans son ensemble, au long de ces différentes étapes successives et cumulatives de terrain, j'ai pu obtenir des données suffisamment riches pour mener une analyse ayant un double but, ce qui témoigne aussi de la place de ma recherche à mi-chemin entre une démarche sociologique et une démarche anthropologique. D'une parte, il y a l'objectif d'observer comparativement les modalités du rapprochement résidentiel familial dans les milieux socio-économiques et urbains hétérogènes à Santiago, avec la finalité de questionner l'attention presque exclusive, accordée par les études sur le sujet au Chili et en Amérique Latine, aux corésidences en milieux défavorisés.

Or, la réussite dans l'exercice comparatif entre tous ces cas est dépendante du degré de connaissance de chacun de ces cas dans leur unicité et leur complexité propre. Ainsi, d'autre il y a l'objectif de réaliser une restitution monographique des groupes de parenté étudiés, ce que

j'ai réussi à des degrés variables selon la quantité, la profondeur et la diversité des données dont je disposais. Cela a abouti à quelque chose de très proche de ce que Pina-Cabral et Pedroso de Lima appellent « histoires de famille », à savoir « une méthode d'analyse socio-anthropologique qui a pour but de rendre compte du parcours de vie d'un sujet social, en l'intégrant dans les relations intersubjectives dans lesquelles il est engagé, à travers la constitution de son univers de parenté » (2005 : 359 ; traduction libre du portugais). Dans le cadre de ma thèse, il s'agissait plutôt d'histoires ou de monographies « résidentielles » des familles, puisque l'axe articulateur était celui des expériences du partage, du rapprochement et de l'éloignement résidentiel entre des noyaux familiaux apparentés.

En somme, en adoptant une approche monographique pour saisir les configurations résidentielles familiales, et en visant une démarche comparative fine entre divers milieux socio-économiques et zones d'habitation de Santiago, cette thèse cherche à comprendre comment les multiples éléments structurant les conditions de vie des familles interagissent pour donner forme à des morphologies résidentielles spécifiques où certains membres d'un réseau de parentèle vivent durablement dans une proximité spatiale étroite.

III. Description des chapitres

Le chapitre 1 sert de prélude à l'ensemble de la thèse. Il aborde le point de départ de ma recherche sur les proximités résidentielles familiales à Santiago, autour de la catégorie indigène *allegamiento*. Celle-ci est très répandue autant dans le langage courant que savant, et sert à nommer le partage d'un même logement entre groupes familiaux apparentés, où l'un d'entre eux « accueille » [*allega*] aux autres. Cette catégorie est loin d'être seulement descriptive et entraîne des significations normativement chargées, qui varient en fonction du niveau sociolinguistique où elle est mobilisée. En tant que chilienne et sociologue, j'ai construit des rapports multiples et parfois contradictoires envers cette catégorie, ce qui a façonné significativement mon regard sur mon sujet d'étude. Ce chapitre constitue alors un détour nécessaire pour prendre distance de des cadres cognitifs et moraux qui ont façonnée mon propre regard sur les proximités résidentielles familiales à Santiago. Au long du chapitre, je cherche à restituer l'horizon sémantique indigène qu'entoure le mot *allegamiento* dans trois niveaux linguistiques. D'abord, dans son usage dans la vie quotidienne à partir de l'histoire de vie de Victoria, femme de ménage qui j'ai côtoyé pendant ma vie. Ensuite, au niveau de la

systématisation et objectivation de l'éventail d'usages possibles du mot dans les dictionnaires de la langue espagnole, de l'espagnol chilien et étymologiques. Enfin, au niveau de l'appropriation savante du mot par les sciences sociales et les politiques publiques, et de sa transformation concomitante en « concept » et en « mesure ». Ce parcours sert à ouvrir l'horizon du questionnement à la fois biographique et sociologique qui a donnée origine aux questions de cette thèse.

Les deux chapitres suivants s'occupent du premier objectif de la thèse, à savoir, produire un cadre conceptuel pertinent et une unité d'analyse efficace pour saisir le niveau émergent du rapprochement résidentiel familial observé sur mon terrain. Pour cela, j'ai suivi un processus inductif, qui démarre de la restitution des perspectives indigènes sur l'expérience de vivre *« près »* des parents proches à Santiago. Le chapitre 2 a ainsi pour but de mettre au centre de ma production conceptuelle les catégories, raisonnements et pratiques indigènes, auxquelles j'ai accédé par la parole, à travers l'analyse de trois cas « exemplaires » de mon terrain. Suivant ces cas, je m'en prends de trois catégories indigènes – *« vivre à côté »*, *« passer »*, *« rester-là »* – qui condensent de manière efficace les multiples significations, pratiques et perceptions de la proximité « vécue » sur mon terrain à Santiago.

Sur ce brouillon de la conception indigène de la proximité résidentielle familiale, dans le chapitre 3 j'attaque l'élaboration d'un cadre théorique et une unité d'analyse pertinents pour rendre compte de mon sujet d'étude. Pour cela, je mène d'abord une discussion critique sur les limites de l'approche et la catégorie de ménage, largement dominant dans l'étude de la vie domestique dans les sciences sociales contemporaines. Ensuite, je passe revue à un corps de littérature qui, depuis des regards disciplinaires différents, a élaborée des propositions conceptuelles alternatives au ménage. Dans un deuxième moment, j'aborde un autre ensemble de travaux qui, autour du concept de « configuration sociale » de Norbert Elias, partagent une approche « configurationelle » pour saisir les formes complexes de la vie domestique, en mettant l'accent dans sa dimension résidentielle. En troisième lieu, je reprends des formulations théoriques issues de l'anthropologie contemporaine et de la phénoménologie pour saisir conceptuellement l'expérience de la proximité résidentielle. Enfin, dans un effort pour réunir les apports conceptuels précédents, je propose et développe le concept de « configuration résidentielle de proximité » comme nouvelle unité d'analyse pour saisir et modéliser les formes émergentes de l'organisation résidentielle observées à Santiago.

Sur la base de l'approche configurationnel et du concept de configuration résidentielle de proximité comme unité d'analyse, dans le chapitre 4 je m'occupe du deuxième objectif de la thèse. À savoir, rendre compte de la variabilité des formes spatiales, temporelles et relationnelles dans lesquelles les configurations résidentielles de proximité ont lieu sur l'ensemble de mon terrain. Pour cela, je reviens sur mon matériel de terrain pour en faire une caractérisation globale et comparée des modalités-type qui caractérisent la quarantaine de configurations étudiées à Santiago, en prêtant une attention accrue aux rapports entre telle variabilité et les conditions socioéconomiques de vie des groupes familiaux impliqués.

Les deux derniers chapitres s'occupent du troisième objectif de la thèse, celui d'identifier et comprendre les corrélations entre la production des configurations résidentielles de proximité, et l'émergence de formes et expériences concrètes de la parenté. S'inscrivant dans la tournure « pratique » de l'anthropologie contemporaine de la parenté et de la maison, le chapitre 5 a pour but d'interroger les imbrications entre le travail de l'espace résidentiel et l'émergence de styles *sui generis* de filiation, conjugalité et germanité, dont leur manifestation concrète se spécifie différemment selon contraintes et opportunités qui configurent l'horizon du possible des individus. Dans son ensemble, les rapprochements résidentiels familiaux réalisent d'une manière particulièrement poussée un complexe de parenté pratique que les enquêtés appellent *« se faire clan ».*

Enfin, le chapitre 6 approfondie l'analyse précédent, en ajoutant une perspective explicitement dynamique des configurations résidentielles de proximité. J'y propose que le caractère mouvant de celles-ci puisse être saisi en fonction de trois dimensions temporelles ou expériences de la diachronie– longitudinale, saisonnière et quotidienne–, ce qui ouvre une voie d'accès à l'observation trois types de tensions structurantes de la parenté pratique –entre générations, entre lignées conjugales, entre individus, respectivement.

CHAPITRE 1. La catégorie *allegamiento* au Chili : variations sur une conception locale du rapprochement résidentiel familial

« Ideals, discussions, and images of fieldwork in anthropology are, I suspect, always and inescapably suffused and framed by one's own experience. »

Janet Carsten

Introduction

En 2006, dans le cadre de mon mémoire de master en sociologie au Chili, je me suis intéressée à l'étude d'un phénomène localement appelé *allegamiento* (Araos 2008), mot pour lequel je n'ai pas encore trouvé une traduction satisfaisante. Au Chili, l'*allegamiento*[5] est une catégorie indigène[6] très répandue, autant dans le langage commun que dans le langage savant des politiques publiques et des sciences sociales, et qui sert localement à désigner un mode spécifique de résidence. De manière très générale et approximative, elle indique un arrangement selon lequel plusieurs noyaux familiaux occupent une même unité résidentielle et où l'un d'entre eux, qu'il soit propriétaire ou locataire, accueille gratuitement les autres – les *allegados*, en raison d'un lien d'interconnaissance, notamment des rapports de parenté. Cette catégorie jouit localement d'une véritable hégémonie lorsqu'il s'agit de nommer, signifier, comprendre et valoriser le phénomène de la corésidence familiale et, de manière plus indirecte, celui de la proximité résidentielle dans la parenté.

Se pencher sur cette catégorie semble alors un exercice incontournable pour commencer cette thèse. D'abord, car cela permet de situer mon sujet de recherche en contexte, ainsi que d'introduire les enjeux qui justifient ma démarche. Ensuite, car ce détour m'a permis de mener une autoanalyse (Weber 2009b) en prenant de la distance avec les cadres cognitifs et moraux qui ont façonné mon propre regard sur les proximités résidentielles familiales à Santiago[7]. Tout au long des trois sections de ce premier chapitre, je chercherai à restituer l'horizon sémantique qu'englobe le mot *allegamiento* (ainsi que *allegar(se)*, *allegado(a)*). C'est-à-dire l'ensemble complexe, multidimensionnel et souvent contradictoire des significations indigènes que ce terme comprend. Je distingue trois niveaux linguistiques où se déclinent les variations des usages indigènes du mot *allegamiento* au Chili, suivant une gradation croissante d'abstraction par rapport au langage ancré dans la vie quotidienne, et décroissante par rapport à la plurivocité (Ricoeur 2009) et ambiguïté des sens donnés à ce terme. D'abord, à partir de

---

[5] Comme je l'ai déjà signalé, de manière standard dans cette thèse, je mets les expressions indigènes en italique et entre guillemets. Toutefois, dans le cas du mot *« allegamiento »,* qui apparaît à plusieurs reprises dans ce chapitre, j'enlève les guillemets après sa première apparition, pour rendre plus facile la lecture.

[6] Pour une discussion plus approfondie sur les catégories indigènes, voir l'introduction du chapitre 2 de cette thèse.

[7] Selon Pierre Bourdieu, une « catégorie » n'est pas simplement un mot, mais un « mot d'ordre », c'est-à-dire, un « principe collectif de construction de la réalité collective » (Bourdieu 1993, p. 33).

l'histoire de vie d'une femme, j'analyse la signification de ces mots dans leur usage quotidien en situation, caractérisé par une surabondance de sens. Ensuite, je m'intéresse à la systématisation et l'objectivation des usages possibles de ces mots dans les acceptions recueillies dans les dictionnaires. Enfin, j'analyse le processus par lequel l'*allegamiento* devient un dispositif savant, un concept technique, par la réduction de sa plurivocité à une définition univoque et productive en termes scientifiques et politiques.

Dans la section I, je cherche à expliciter les éléments biographiques de ma familiarisation première avec le mot *allegamiento* et les sens auxquels il renvoie dans le langage courant. Pour cela, j'évoque l'histoire de Victoria, femme que j'ai côtoyée intimement tout au long de ma vie, car elle a travaillé longuement chez mes parents comme femme de ménage. Fruit d'un long dialogue entre Victoria et moi, ma propre place dans cette restitution n'est pas univoque, mais multiple. Il y a d'abord moi enfant et les souvenirs de la perception intuitive de quelque chose qui réveillait mon intérêt. Ensuite, il y a moi sociologue débutante, dans les prémices d'une enquête « formelle » sur ce sujet à mes yeux énigmatiques, qui ai mené et enregistré en 2007 quelques entretiens avec Victoria et certains de ses enfants. Enfin, il y a moi au moment de la rédaction de cette thèse, qui, suite à dix ans de recherche sur ce sujet, essaie de remettre tous les éléments recueillis ensemble pour dégager le sens de l'*allegamiento* pour Victoria, et également rendre compte, avec le recul dont je dispose aujourd'hui, de ce qui a rendu cette expérience aussi énigmatique à mes yeux, au point de faire de l'*allegamiento* le sujet central d'une longue recherche. En reprenant des fragments des conversations que j'ai eues avec Victoria et des membres de son entourage, j'essaie d'identifier les significations plurielles et ambiguës de ce qu'elle-même et les siens appelaient *allegamiento*. Trois significations en découlent : l'*allegamiento* comme *ancora*, comme *fatum* et comme *praxis.*

Dans la section II, je propose de situer les sens vécus du mot *allegamiento*, enracinés dans une historicité particulière et entremêlée à ma propre perception, dans le cadre plus large et objectivé des significations du verbe *allegar*, dont les mots *allegamiento* et *allegado(a)* dérivent dans la langue espagnole, dans ses racines latines et dans ses déclinaisons en espagnol chilien. Loin d'une quête du sens « originel » des mots, cette démarche sémantique et étymologique est vouée à explorer la richesse et la complexité sémantique de la catégorie *allegamiento* dans ses usages ordinaires, autant actuels que désuets, que déjà les nuances des significations dans le discours de Victoria suggèrent. Comme l'herméneutique philosophique l'a montré, le propre de l'utilisation courante du langage est la tendance à sa simplification et donc à l'occultation de certains des sens possibles d'un mot pour ne garder que ceux qui

deviennent dominants dans un moment et un contexte donnés (Heidegger 2001). Il s'agit alors de faire resurgir à la surface ces autres sens latents pour élargir notre champ compréhensif des significations qui englobent implicitement, comme dans un « halo », les usages ordinaires d'un mot (Schütz 1995, p. 129).

Dans la section III, enfin, je tiens à montrer que depuis quelques décennies, il s'est produit au Chili une appropriation définitive de la catégorie *allegamiento* par les politiques publiques et les sciences sociales, deux champs qui sont fortement imbriqués au Chili et en Amérique Latine (Garretón, Cruz et Espinoza 2010). Cette reformulation des notions courantes de l'*allegamiento* comme concept savant a sans doute permis de rendre cette catégorie productive pour mesurer des modes d'habiter urbain considérés comme « problématiques » par l'administration étatique, visant l'intervention des politiques de logement social. Or, cela s'est fait au prix de réductionnismes sémantiques et de biais normatifs qui se sont généralisés et établis de manière durable. Ces biais sont néanmoins restés inaperçus, en grande partie car en utilisant les « mêmes » mots dans le domaine spécialisé et dans la vie courante – *allegar, allegamiento, allegado(a)* – on produit l'illusion que l'on parle, dans ces différents domaines linguistiques, d'une seule et même chose (Bourdieu 1993). Comme je le montrerai, dans ce contexte, l'*allegamiento* est devenu synonyme de déficit de logement, et donc de demande de logement social, ainsi que d'un mode d'habiter non désirable, car opposé au modèle idéal de la famille nucléaire. La corésidence entre familles apparentées et, par extension, toute forme de rapprochement résidentiel étroit au sein de la parenté a été conçu comme une stratégie de survie, une « affaire de pauvres ».

Bien que je fusse loin d'en avoir conscience au début de mon enquête en 2006, lorsque je me préparais à étudier le phénomène de l'*allegamiento*, ma précompréhension de ce phénomène était façonnée par un double rapport à la catégorie qui servait à le désigner : comme notion intuitive, issue de mes liens d'interconnaissance avec Victoria ; et comme concept spécialisé, appris au cours de ma formation universitaire en sociologie. Derrière un mot commun se cachaient deux conceptions fortement dissonantes. Cette thèse est, d'une certaine manière, l'histoire de cette dissonance.

I. L'allegamiento comme mot vécu : *ancora*, *fatum*, *praxis*

I.1. La maison de Victoria

Depuis mon enfance, je m'étais familiarisée avec la notion d'*allegamiento* à travers l'histoire de Victoria[8]. Elle a travaillé pendant plus de dix ans chez mes parents comme *nana* – figure qui se trouve entre celle de la bonne et la nourrice en France[9]. J'avais cinq ou six ans lorsqu'elle a commencé à travailler pour ma famille, autour de l'année 1988. Victoria était analphabète (elle savait seulement signer) et elle ne connaissait pas sa date précise de naissance. Dans le petit village côtier du nord du Chili où elle était née, elle avait été inscrite tardivement dans le registre d'état civil, mais on estimait qu'elle était au milieu de la quarantaine. Une décennie plus tard, souffrant du diabète, Victoria a pris sa retraite. A ce moment-là, Luis, son mari, qui travaillait parfois comme gardien chez mes parents[10], a commencé à y travailler plus régulièrement, pendant les week-ends, jusqu'à sa mort en 2013. Après son départ à la retraite et lorsque son état de santé le permettait encore, Victoria nous rendait visite fréquemment, souvent sans prévenir et en arrivant avec un bouquet de fleurs pour ma mère. Nous avions aussi régulièrement de ses nouvelles à travers Luis, et mon père, médecin, suivait toujours son état de santé, ainsi que celui de Luis, qui était malade du cœur. Des rapports réguliers – appels téléphoniques, visites, aides financières et cadeaux – se sont maintenus jusqu'à présent entre mes parents, moi-même et Victoria. Cela témoigne des liens personnels dont ces rapports sont investis, autant en termes matériels qu'affectifs, ce qu'on pourrait même qualifier dans un certain sens de « quasi-parenté » (Weber 2013), comme le suggère, par exemple, la manière

---

[8] Les prénoms de Victoria et de son mari, Luis, sont les seuls noms d'enquêtés que je n'anonymise pas dans cette thèse. Si j'ai mené des entretiens enregistrés avec eux et d'autres membres de leur entourage, ma proximité biographique envers eux m'empêche de traiter ces entretiens comme des « données » et leur histoire de vie comme un « cas d'étude » équivalents aux autres entretiens et histoires de vie recueillis au cours de mon terrain.

[9] Comme c'est aussi le cas dans d'autres contextes latino-américains, les tâches et responsabilités domestiques d'une *nana* au Chili sont très larges et souvent vaguement définies, comprenant fréquemment la prise en charge des enfants, les courses, la cuisine, le ménages (de L'Estoile 2015a ; Correa 2017). Aussi, du fait qu'elle y passe souvent la journée entière, dans le cas où elle n'habite pas chez ses patrons, ses activités comprennent des moments de repos ou de loisir (par exemple, regarder la télévision) et de partage du quotidien, dans le sens large du terme, avec la famille pour laquelle elle travaille, ce qui entraîne la formation de liens affectifs significatifs et durables, quoique très souvent également ambigus avec les membres de cette famille. Les ambiguïtés de cette relation, qui mélange travail et familiarité, affection et domination, sont visibles dans les significations autant affectives (proches de celle de la figure maternelle) que péjoratives du mot *nana* que l'on trouve dans l'usage courant, ce qui a été à la base des revendications récentes pour remplacer cette dénomination par d'autres plus « professionnelles », dans le cadre d'une professionnalisation généralisée du travail domestique (Órdenes Carvajal 2016).

[10] Il avait aussi un chariot et travaillait sporadiquement en récoltant des déchets pour les revendre ou en aidant à ramasser des produits dans les marchés de rue près de chez lui.

dont Victoria et Luis s'adressaient à mes parents, en les appelant fréquemment « *mami* » et « *papi* »[11].

J'ai grandi au sein d'une famille de la classe moyenne, avec un père médecin et une mère professeure à l'université, deuxième dans une fratrie de cinq enfants (dont une sœur décédée), dans une grande maison construite dans les années 1940. Si cette maison avait été choisie par mes parents, ce sont mes grands-parents maternels qui l'ont achetée et offerte à mes parents, lorsque j'avais quatre ans. Avant cela, mes parents avaient vécu dans des locations. Cette grande maison, où ma famille est restée pendant plus de vingt-cinq ans, était située à La Reina, un arrondissement de la zone Nord-est de la ville largement associé aux classes moyennes relativement aisées. Victoria habitait dans un arrondissement voisin, Peñalolén, beaucoup moins aisé et originalement formé à partir de plusieurs occupations irrégulières qui ont eu lieu à partir des années 1970 (Sagredo 2013; Castillo et Hidalgo (eds.) 2007) et ont été régularisées plus tard par l'État. Sa maison était située dans un terrain [*sitio*], à Lo Hermida, un bidonville exemplaire de ce processus par lequel Victoria est devenue propriétaire.

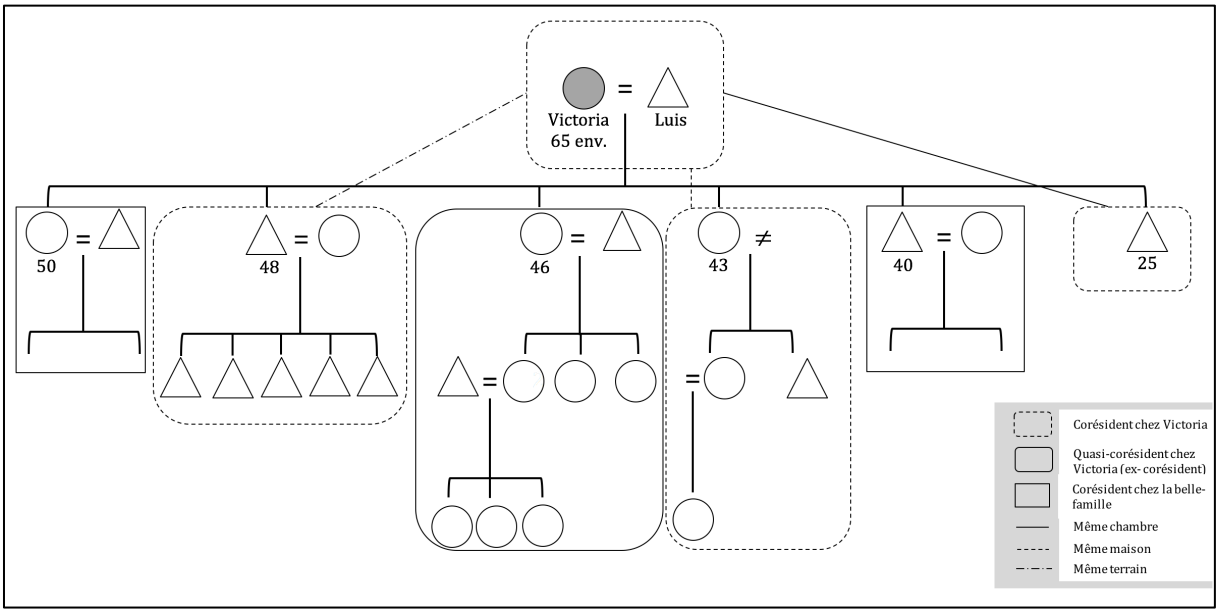
Sa maison était le sujet de conversation préféré de Victoria. Je l'entendais souvent en parler avec ma mère, et au fur et à mesure, c'est devenu aussi un sujet de mes conversations quotidiennes avec elle. Victoria trouvait du plaisir à me décrire les moindres détails liés au processus de construction de sa maison, depuis qu'elle était arrivée au *sitio « sans rien »*. On s'attardait notamment sur les travaux et aménagements qu'elle et son mari menaient en permanence, ceux qu'elle rêvait de faire et toutes les difficultés rencontrées dans ce cadre. Comment et avec quels matériaux ils étaient en train de *« fermer »* [*cerrar*] le *sitio*, c'est-à-dire de bâtir le mûr donnant sur la rue. Quelles techniques il fallait utiliser pour *« couvrir »* [*forrar*] les murs intérieurs en bois, c'est-à-dire mettre une deuxième couche de bois pour mieux les isoler. Son rêve, entre autres, de *« finir »* [*terminar*] la salle de bain, qu'elle n'avait pas réussi à bâtir entièrement en *« matériel »* [*material*], à savoir en ciment et en briques (par opposition au bois, qui n'est pas appelé du *« matériel »* car ce n'est pas aussi solide), d'agrandir et de *« surélever »* [*levantar*] le plancher de la cuisine ou de construire une terrasse. Il s'agissait là de processus longs et coûteux, menés en plusieurs étapes et connaissant des arrêts et reprises, de solidarités et de conflits avec les voisins et, surtout, des membres de sa propre famille. Car l'histoire jamais achevée de la fabrication de sa maison était intimement entremêlée avec une

[11] Il s'agit de formules p ?articulièrement affectueuses pour dire respectivement « maman » et « papa ». Il faut remarquer qu'à ma connaissance, cette manière de s'adresser à ses patrons ne constitue pas une habitude courante dans les rapports du service domestique au Chili, mais une particularité assez remarquable de ce cas.

autre histoire, aussi racontée durant nos conversations : celle de l'*allegamiento* de ses enfants et beaux-enfants, d'abord, de ses petits-enfants, plus tard.

Victoria et Luis ont eu six enfants (figure 4). L'aînée a vu le jour lorsque Victoria avait environ quinze ans. Le cadet, handicapé, avait mon âge et était né lorsque sa mère approchait la quarantaine. Pendant les années au cours desquelles elle a travaillé chez mes parents, nous sommes devenus les témoins indirects du processus selon lequel, de façon progressive, trois de ses enfants se sont installés dans la maison parentale, avec leur conjoint respectif et leurs enfants, que ce soit en occupant des pièces déjà existantes, ou en ajoutant de nouvelles pièces *« derrière » [atrás]* et *« en haut » [arriba]* de la maison de Victoria. Seuls la fille aînée et l'avant-dernier fils sont partis lorsqu'ils se sont mis en couple et ne sont jamais revenus s'installer, du moins de manière durable, chez Victoria. Néanmoins, ils n'ont pas été épargnés par l'*allegamiento*, puisqu'ils se sont en fait installés chez leurs beaux-parents respectifs.

FIGURE 4 : SCHEMA GENEALOGIQUE-RESIDENTIEL DE VICTORIA EN 2007



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

Ma famille assistait à ce processus à travers les récits quotidiens de Victoria et les quelques visites sporadiques que l'on faisait chez elle. Bien plus tard, en 2007, dans le cadre de ma première enquête sur l'*allegamiento* pour mon mémoire de master en sociologie au Chili, j'ai mené et enregistré quelques entretiens avec Victoria et d'autres membres de son entourage familial. En prenant en compte les éléments tirés de ces entretiens et de la mémoire de nos échanges informels, anciens et récents, j'essaie dans la suite de ce chapitre de restituer, depuis mon regard au présent, les significations de l'*allegamiento* vécues par Victoria.

Voilà un extrait d'un récit où Victoria a résumé, pendant un entretien mené chez mes parents, l'histoire de l'installation successive de ses enfants chez elle :

> MOI : Comment cela est arrivé, comment cela a commencé ?
> VICTORIA : Ça s'est tout simplement passé [*se fue dando no más*]. Ils [ses enfants] ne m'ont jamais posé la question, jamais une conversation. Par exemple, lorsque ma fille [la troisième] s'est mariée, au début c'était [pour] quelques mois, « on va économiser de l'argent et après on va s'acheter quelque chose à nous ». Mais après, on n'en a jamais reparlé, jamais nous n'avons fait de cela un sujet.
> MOI : Et pourquoi sont-ils restés ?
> VICTORIA : J'attendais que cela arrive de leur initiative. Mais, qu'est-ce que l'on peut faire, si tous ont eu les mêmes problèmes en très peu de temps ? Mon fils [l'aîné] a été abandonné par sa femme. Ils avaient un *sitio* qu'un monsieur leur avait offert. Là-bas, ma belle-fille a eu des disputes avec des voisines et comme mon fils ne s'en est pas mêlé pour la défendre, alors elle est repartie chez sa mère [dans le Sud]. Et mon fils est venu à cinq heures du matin, tout sale, tout humilié, et qu'est-ce que je pouvais faire ? Et ma fille [la troisième] avait justement quelques planches qu'elle n'utilisait plus et elle lui a dit, « frère, prends ces quelques planches, arrange-toi une petite pièce là derrière ». Et c'est tout. Il est resté là pour toujours. Un mois plus tard, il est allé chercher sa femme et ils sont rentrés avec les petits. Et comme ils n'ont pas pris soin de leur *sitio*, s'ils l'avaient fermé, nettoyé, peut-être ils auraient encore le *sitio*. Et qu'est-ce que nous pouvions faire, nous ? Le papa [Luis, son mari] m'a dit « bon, ma fille, laissons-le faire ». Et après, le mois suivant, ça a été le tour de mon autre fille [la quatrième], avec ses deux enfants, et qu'est-ce que je pouvais faire ? (E7, 2007)

« Mais, qu'est-ce que l'on peut faire ? ». C'est la question que Victoria pose à plusieurs reprises dans ce court extrait, comme un refrain accompagnant le récit de chaque nouvelle installation de l'un de ses enfants. En revenant avec attention sur cet extrait d'entretien, il me semble que derrière cette formulation interrogative réitérée on entrevoit les différentes significations constituant l'expérience de ce que mon interlocutrice appelle *allegamiento*. Si de telles significations s'entremêlent dans son récit, j'essaie par la suite de les distinguer, en explicitant les ambiguïtés, voire les contradictions, qui les traversent.

Une première signification, celle de l'*allegamiento* comme *ancora*, apparaît lorsque Victoria parle des rapports conjugaux de ses enfants. Vécus comme erratiques et incertains, dans un contexte de forte précarité des conditions de vie, les rapports conjugaux contrastent avec la solidité des rapports filiaux et la place de la maison parentale comme véritable ancre à laquelle on peut toujours s'accrocher. Dans un deuxième temps, j'identifie dans le vécu de Victoria le vécu de l'*allegamiento* comme *fatum*, dans le sens presque tragique d'un destin inexorable. L'*allegamiento* est présenté par mon interlocutrice comme ayant un statut de réalité qui échappe à la volonté et qui devient pénible dans la mesure où il entraîne une certaine

aliénation matérielle et symbolique par rapport à sa maison et, se faisant, par rapport à soi-même. Enfin, une troisième signification apparaît lorsque dans le discours de Victoria, ces aspects pénibles de l'*allegamiento* s'accompagnent paradoxalement de sa mise en valeur comme source de dignité et de réalisation de soi en tant que source de liaison ontologique envers les siens. Face au *fatum*, l'acte héroïque d'accepter inconditionnellement ses enfants chez soi entraîne la réalisation o *praxis* de ce que veut dire être parents.

« Tu sais qu'ici on va t'ouvrir les portes » : l'allegamiento comme *ancora*

Par la phrase *« tous ont eu les mêmes problèmes en très peu de temps »*, Victoria fait référence aux événements qui ont agi concrètement comme déclencheurs de l'*allegamiento* chez elle. Dans les trois situations qu'elle décrit, ces déclencheurs sont liés aux difficultés conjugales vécues par ses enfants. D'abord, sa troisième fille s'est installée dans la maison parentale depuis le début de son mariage. Avec des planches en bois, elles et son mari y ont construit une petite pièce au fond, dans l'attente (du moins dans le discours) d'économiser pour accéder plus tard à un logement à eux. Or, ils y sont restés durant plus de trois décennies. Le deuxième fils était parti avec sa femme dans un *sitio* voisin que quelqu'un leur avait offert, mais suite à une dispute conjugale, sa femme est repartie chez sa mère dans le Sud. Le fils est alors rentré chez Victoria, où il a d'abord construit une petite pièce avec le reste des planches que sa sœur lui a offert. Plus tard, il s'est réconcilié avec sa femme, et celle-ci est venue s'installer avec lui et leurs enfants chez Victoria et ils sont *« restés là pour toujours »*. Enfin, la quatrième fille était partie avec son mari et s'était installée chez ses beaux-parents. Or, quelques années plus tard, son mari l'a quittée et elle est revenue chez Victoria, accompagnée de ses deux enfants en bas âge. Elle a occupé la chambre que son frère cadet, récemment parti chez ses beaux-parents, avait laissée dans la maison. Jusqu'au moment de mon enquête, elle et ses enfants y vivaient.

Dans ces trois situations, on voit se configurer une conjugalité fragile, chancelante. Ce qui individuellement apparaît comme une conjoncture, comme un fait contingent, se montre, dans l'ensemble, comme une expérience récursive et perçue comme normale pour les individus. Cela n'a pas été différent dans le cas de la relation de Victoria et Luis pendant longtemps. C'est seulement très tardivement, après la naissance de leur dernier enfant, qu'ils ont retrouvé de la

stabilité en tant que couple[12], après avoir vécu plusieurs épisodes de conflit et séparation conjugale, dus notamment à l'alcoolisme de Luis. C'est suite à la naissance de leur dernier enfant, atteint de trisomie 21, que leur relation a pris une autre tournure. Comme Victoria me l'a elle-même raconté, elle a d'abord eu de grandes difficultés à accepter son fils et, alors qu'elle était encore à l'hôpital, elle ne voulait pas rentrer à la maison avec lui. Le médecin, qui s'occupait d'elle, a alors appelé Luis et l'a poussé à prendre son fils en charge. C'est à ce moment-là que Luis a mis fin à une longue histoire d'alcoolisme et d'absentéisme paternel, et a commencé non seulement à s'occuper des soins dont son cadet avait besoin, mais aussi de ses petits-enfants qui habitaient chez lui et à assumer certaines des tâches domestiques dans la maison, tandis que Victoria continuait à travailler. Que ce soit pour réussir à se mettre en couple, pour résister aux tâtonnements conjugaux ou pour faire face aux ruptures conjugales définitives, on voit les enfants de Victoria s'accrocher à la maison parentale comme à une « ancre ». La solidité du lien parental se dessine ainsi sur un fond de forte précarité conjugale. Comme l'a' formulé synthétiquement l'une des filles de Victoria au cours d'un entretien, à propos des difficultés conjugales de son frère : *« Si l'on a des problèmes, le seul endroit où aller c'est chez la mère. Moi, si mon mari me dit 'va-t'en', je viens là. Tu sais qu'ici on va t'ouvrir les portes, mes parents n'ont jamais fermé les portes à leurs enfants, jamais. »* (E6, 2007).

Si les enquêtés n'ont jamais utilisé le mot « ancre » [*ancla*], il me semble approprié pour décrire cette dimension vécue de l'*allegamiento*. Ou mieux encore sa racine latine *ancora* (du grec *ankyra*), laquelle fait en même temps référence au sens littéral, c'est-à-dire à l'outil de navigation permettant de fixer le navire au sol, et aux sens figuratives de *« refuge »*, *« soutien »* et aussi *« espoir »* (Segura Munguía 2013). Comme dans sa résonance latine, dans les récits de mes interlocuteurs, la maison parentale est revêtue d'une solidité qui contraste non seulement avec une vie adulte qui s'avère pleine de sources d'incertitude, liée en premier lieu à la précarité matérielle. On bâtit des pièces en bois, sans respecter les réglementations en termes de sécurité ou d'hygiène, on se retrouve à trois, quatre ou cinq dans une seule pièce, à quinze pour partager une même salle de bains. Mais on peut toujours espérer d'y trouver *« les portes ouvertes »* et un refuge sûr face aux épreuves de toutes sortes.

---

[12] Comme on le verra à plusieurs reprises dans cette thèse, il y a de fortes ressemblances de « style » entre les trajectoires conjugales dans les bidonvilles de Santiago, observées au cours de mon terrain, et celles décrites par Pina-Cabral et Silva (2013) dans une zone populaire de Bahia, au Brésil. Cela tient notamment au caractère fort instable des rapports conjugaux pendant les premières étapes de l'âge adulte et la tendance à se stabiliser dans les étapes plus tardives du cycle de la vie, autant pour les femmes que pour les hommes.

Dans le cas de Victoria, les causes de l'*allegamiento* dépassent largement le caractère conjoncturel de chaque difficulté ponctuelle, et ses conséquences prendre une ampleur beaucoup plus large que la seule réaction transitoire à une situation de crise. L'*allegamiento* des enfants se renforce par l'effet de sa durabilité et de sa reproduction sur plusieurs couches, lors de l'arrivée des générations suivantes. En tant qu'*ancora*, la maison parentale constitue l'axe matériel et symbolique d'un principe d'organisation de la vie domestique de cet ensemble de personnes apparentées, qui a pour fondement le lien de filiation.

La « maison prise » : l'allegamiento comme *fatum*

Dans un autre moment de notre entretien, Victoria a dit, à propos de l'installation successive de ses enfants chez elle : *« je m'en allais travailler, je ne pouvais pas imaginer ce qui était en train de pousser chez moi, ce qu'il y avait dans le fond, ce qui se formait dans l'entre-temps »* (E7, 2007). Comme ces mots en témoignent, Victoria décrit *l'allegamiento* comme dépassant largement la volonté des protagonistes. Pour elle, c'est une chose qui « pousse » « au fond » de chez elle, une réalité qui s'impose et face à laquelle personne ne semble avoir rien à faire.

Dans sa manière de poser la question *« qu'est-ce que l'on peut faire ? »,* l'expérience de l'*allegamiento* apparaît sous la forme d'une fatalité, comme un *fatum*. Dans le sens où l'état des choses n'est pas vraiment attribuable à une action intentionnelle réalisée par soi-même ou par les autres, mais à la puissance de la réalité qui s'impose en soi. Lorsque j'ai demandé à Victoria comment l'installation de ses enfants s'était produite, elle m'a répondu *« ça s'est tout simplement passé »* [*se fue dando no más*]. En outre, cette idée de *fatum* est illustrée par le fait que, selon Victoria, chez elle, on ne parlait jamais de cela : *« jamais nous n'avons fait de cela un sujet […] jamais une conversation »*.

Le vécu de l'*allegamiento* comme *fatum* ne le rend pas pour autant facile à vivre pour ses protagonistes. Tout au contraire, le ton avec lequel cette histoire m'a toujours été racontée, était teinté de regret et d'une part de souffrance. Victoria ressentait notamment le fait que sa maison devenait de plus en plus *« prise » [tomada]*. Dans le langage populaire au Chili, on utilise l'expression *« être pris »* pour désigner les parties du corps qui sont atteintes d'une

maladie ou d'une douleur[13]. L'usage analogue de l'expression « être pris(e) » pour la maison et pour le corps est ainsi une association indigène. Souvent Victoria me disait que l'origine de ses maladies ou malaises – *« j'ai le rein pris »*, *« j'ai la tête prise »* - était la souffrance suscitée par la *« prise »* de sa maison.[14] Une de ses filles m'a également dit *« mais, si, ma maman est déjà tombée malade à cause de cela, elle est tombée à l'hôpital. »* (E6, 2007). *« Cela »* ne fait pas seulement référence à la question démographique, c'est-à-dire au fait que le *sitio* devenait de plus en plus bondé de personnes et, par conséquent, inconfortable du point de vue matériel, mais indiquait aussi la perte de maîtrise que Victoria et son mari expérimentaient par rapport aux espaces de leur maison. Il est intéressant de signaler la ressemblance entre cet usage indigène de l'expression « être pris » pour le corps, l'esprit ou la maison, pour ainsi dire « aliénés » respectivement par la maladie ou l'*allegamiento,* et son usage dans le cadre de la sorcellerie paysanne décrite par Jeanne Favret-Saada (2014; 2012) dans le bocage français dans les années 1970.

En remarquant l'expression indigène « être pris(e) », ma mère, sociologue elle aussi, évoquait souvent à propos de la maison de Victoria la célèbre nouvelle Casa tomada (littéralement, « Maison prise ») de l'écrivain argentin Julio Cortázar (Cortázar 2006 [1946]). Dans le récit, un frère et une sœur, célibataires d'origine bourgeoise, habitent seuls la vieille maison familiale, héritée en lignée paternelle depuis des générations. Leur vie consiste à entretenir quotidiennement la maison, qui est énorme, à préparer ensemble leurs repas et à se tenir compagnie. Soudainement, leur tranquille existence se voit menacée lorsque les espaces de la maison sont occupés par d'autres présences, très puissantes, ce qu'ils perçoivent seulement par des bruits entendus derrière les portes. Ces occupants prennent d'abord la partie postérieure de la maison, ce qui fait que le frère et la sœur sont contraints à se retirer dans les quelques pièces qui restent, et d'y continuer à vivre isolés par une lourde porte. Si la nature de ces entités envahissantes reste complètement obscure pour le lecteur, il est clair, par contre, que leur présence, bien que brutale et menaçante, est pour le frère et la sœur quelque chose d'attendue, face à laquelle ils ne montrent aucune résistance et qu'ils acceptent plutôt avec résignation et

[13] Par exemple, *« j'ai le rein pris »*. Cela peut aussi être dit lorsque l'esprit [*el ánimo*] est atteint d'un malaise (Academia Chilena de la Lengua 2010).

[14] Il est intéressant de noter que dans l'usage local, lorsqu'il est appliqué aux formes illégales d'occupation de la terre (notamment urbaine) le substantif *toma* (*« prise »*) et le verbe *tomarse* (*« se prendre »*) peuvent aussi avoir le sens contraire à celui de l'aliénation : celui de s'approprier quelque chose.

tristesse. Vers la fin du récit, les occupants finissent par prendre les derniers espaces de la maison, moment où le couple fuit définitivement leur maison.

Si, à la différence des personnages de la nouvelle, Victoria et Luis n'ont jamais dû fuir leur maison, ils se sont bel et bien sentis acculés, voire aliénés par rapport à ces espaces qu'ils ont eux-mêmes entièrement bâtis et entretenus tout au long de leur vie. Entre autres choses, Victoria et Luis n'ont, par exemple, jamais réussi à installer leur fils cadet, handicapé et dépendant, dans une chambre à lui, ce qu'ils désiraient fortement pour avoir un peu d'intimité en tant que couple. Comme je l'ai déjà mentionné, la chambre qui lui était destinée avait été libérée par leur cinquième fils qui est parti chez sa belle-famille, mais a été vite prise par sa sœur séparée et ses neveux. Au long de trois décennies, tout le terrain du *sitio* a été occupé presque entièrement par des constructions et est devenu un espace de plus en plus inaccessible pour Victoria et Luis. Ils ont seulement réussi à conserver une partie du jardin, où Luis a construit une terrasse couverte et entourée de plantes, et où Victoria a placé aussi une statue de la Vierge. Mais, même à l'intérieur de leur maison, le couple a dû mener une lutte quotidienne pour que leurs espaces ne soient pas complètement aliénés.

La situation suivante illustre bien ce que je viens de décrire. A un moment donné, Victoria a voulu aménager sa cuisine, notamment l'agrandir et *« surélever »* le plancher, ce qui veut dire mettre une couche de béton sur la terre comprimée. D'un côté, Victoria se plaignait, car elle a dû prendre intégralement en charge le coût de ces travaux, malgré le fait que la cuisine était utilisée par tous les habitants du *sitio*. D'un autre côté, lorsqu'elle a dû récupérer une petite partie de l'espace occupé par la chambre de sa fille pour finir les travaux, celle-ci s'y est opposée :

> VICTORIA : Lorsque j'ai voulu agrandir et surélever un peu [le plancher de] ma cuisine, il fallait que je prenne un tout petit peu de la chambre derrière [occupée par sa fille, son beau-fils et leurs quatre enfants]. Et figurez-vous qu'ils ne voulaient pas me laisser faire ! Mais, c'était seulement un petit morceau dont j'avais besoin pour bâtir ma cuisine. À la fin, je l'ai fait quand même, mais ils ne voulaient pas me laisser faire, et c'est ma maison, quoi, et je ne pouvais même pas faire cela ! (E7, 2007)

Ce qui a été pour elle vraiment le plus gênant n'était pas le manque de collaboration et de mutualisation en ce qui concerne l'entretien de la maison, mais le rapport ambivalent des *allegados* envers celle-ci. D'un côté, ils la considéraient comme leur appartenant, quelque chose sur quoi ils avaient un droit d'occupation incontestable et légitime, au point de s'opposer, comme dans l'exemple, à céder une partie marginale de l'espace occupé pour aménager la cuisine commune. De l'autre, ils ne se l'appropriaient pas vraiment car ils ne s'y investissaient

que très peu, notamment dans leurs propres chambres et surtout dans des fournitures pour aménager leurs espaces propres – meubles, appareils domestiques et technologiques. Le même genre de situation s'est reproduit lors de la *« fermeture »* du *sitio* par rapport à la rue. Pour Victoria, cela était particulièrement important dans le processus d'aménagement de sa maison, autant du point de vue pratique, car un *sitio « bien fermé »,* c'est un *sitio* plus sécurisé et plus respecté par rapport au voisinage, qu'en termes d'appropriation symbolique par ceux qui y habitent[15]:

> VICTORIA : Lorsque j'ai commencé à fermer le *sitio*, je lui ai dit [au beau-fils] « compère [*compadre*], aidez-moi avec un sac de ciment, ou deux, car j'en ai besoin ». Et il a envoyé sa fille me dire qu'il ne pouvait pas mettre quoi que ce soit dans mon *sitio*, car ce n'était pas à lui. Ça a été un coup dur. (E7, 2007)

Des espaces comme la salle de bain, la cuisine, la terrasse ou le jardin, étaient des lieux dont tout le monde revendiquait le droit d'usage, mais n'étaient pas perçus comme des lieux d'investissement commun. Comme j'ai pu le voir plus tard durant mon terrain, ce rapport ambigu à l'appropriation de la maison parentale en contexte d'*allegamiento* est très généralisé, et il s'y joue et s'y exprime plusieurs des tensions structurantes des rapports de parenté qui y sont impliqués.

« Nous avant bien réussi avec les enfants » : l'allegamiento comme *praxis*

Malgré le sens presque tragique que revêt l'a*llegamiento* de ses enfants pour Victoria, il ne semble néanmoins pas dépourvu d'une certaine justesse morale, liée à la façon selon laquelle elle et Luis ont accompli l'obligation d'accueillir leurs enfants adultes, beaux-enfants et petits-enfants. Comme en témoigne cet extrait d'entretien :

> VICTORIA : Heureusement, jamais il ne nous a manqué la casserole avec la nourriture [*la olla con comida*]. Mon beau-fils a été un an sans emploi, mais nous, nous avons bien réussi avec les enfants. Car ça a été nous. Jamais nous n'avons manqué un déjeuner, un goûter, un diner [*once*]. Tous entassés comme ça, mais quand-même. (E7, 2007)

---

[15] Dans les propos cités au début de cette section, Victoria affirmait que son fils avait perdu le terrain qu'il avait reçu car il n'en aurait pas pris soin, et notamment ne l'aurait pas *« fermé ».* Dans des contextes où il est courant de ne pas avoir la propriété formelle de l'espace résidentiel que l'on habite, d'autres formes de légitimation de la propriété s'imposent. La construction de murs entourant un terrain en est une, comme le décrit aussi Thomas Cortado pour le cas des parcellassions (*loteamientos*) irrégulières dans la périphérie de Rio de Janeiro au Brésil (Cortado 2016).

Comme nous l'apprend la tragédie, paradoxalement, il n'y a pas de *fatum* sans héros qui l'accomplit par son action (Arendt 1983). Car, comme le rappelle la célèbre phrase d'Albert Camus, *« il faut imaginer Sisyphe heureux »*, accepter l'inexorabilité des choses n'est un acte de passivité que dans l'apparence (Camus 1985 [1942])[16]. Ne jamais dire « non » à l'enfant qui réclame d'être accueilli et ne jamais exiger leur départ, une fois qu'on les a reçus, cela entraîne des conséquences énormes pour la vie des parents.

Derrière le ton docile du *« bon, ma fille, laissons-le faire »* avec lequel Luis a convaincu sa femme d'accepter le retour du fils, il y a la détermination de celui qui assume le poids du monde sur ses épaules. Comme je l'ai mentionné plus haut, ayant été alcoolique pendant une bonne partie de sa vie d'adulte, Luis a réussi à quitter l'alcool pour s'occuper lui-même de son dernier fils atteint de trisomie 21. Sa femme travaillant à temps plein, c'est alors Luis qui s'est consacré à l'entretien de la maison et à la prise en charge du nombre croissant des petits-enfants habitant chez eux (figure 4). Jusqu'à sa mort, c'est lui qui normalement les nourrissait et les gardait durant la journée, lorsqu'une bonne partie des adultes travaillait. Comme l'a remarqué l'une de ses filles lors d'un entretien, *« ici, c'est mon papa le seul qui fait la cuisine, qui s'occupe du linge, qui fait le repassage, il fait tout »* (E6, 2007).

Au sein de l'*allegamiento*, Luis en est venu à investir de manière redoublée une paternité à laquelle il avait jusqu'alors échappée. Sa figure est particulièrement révélatrice du fait que l'*allegamiento* n'est pas seulement un arrangement pratique de la vie domestique dans certains contextes urbains. Il apparaît, en effet, comme un élément constitutif de l'ontogenèse, du processus jamais achevé de constitution personnelle des individus qui y participent (Pina-Cabral 2014b, p. 55; Pina-Cabral 1997). Reprenant une distinction aristotélique, on pourrait ainsi dire que l'*allegamiento* constitue une *praxis,* c'est-à-dire une forme de la pratique dont le sens ne s'accomplit pas dans la production d'un objet ou résultat donné – ce qui serait la *poiesis* – mais dans la réalisation de l'action elle-même, au-delà de ses résultats (Arendt 1983). D'après l'interprétation qu'en fait Hannah Arendt, la *praxis* est performative d'une expérience morale radicale, selon laquelle par l'action réalisée, c'est la personne elle-même qui *se réalise* dans sa relationalité avec d'autres. En situation d'entretien, j'ai demandé à Victoria pourquoi elle n'avait jamais dit à ses enfants de quitter sa maison, à quoi elle m'a répondu de manière tranchante :

---

16 Je remercie Pascal Mulet pour m'avoir suggéré ce lien.

> VICTORIA : Non ! Je ne les ai jamais renvoyés, je ne suis pas faite pour cela. Je ne sais pas si j'ai bien ou mal fait. Mais, si jamais je les avais renvoyés, je serais très gênée, je serais très amère dans la vie. (E7, 2007)

Là, on découvre que peut-être Victoria aurait pu agir autrement. Or, si elle n'avait pas ouvert les portes de sa maison à ses enfants, elle en serait *« très amère »*. Car elle aurait trahi les actions par lesquelles se joue une question moralement cruciale. Cela, non pas en termes de ce qui est simplement « bon » – elle le dit, *« je ne sais pas si j'ai bien ou mal fait »* – mais quant à la réalisation d'elle-même en tant que mère. Car, comme on le verra tout au long de cette thèse, on est dans un contexte où se rapprocher, accueillir et être accueilli entre générations connectées par une filiation constitue l'un des modes privilégiés où la parenté se fait elle-même. Si l'*allegamiento* entraîne une multitude de pratiques orientées destinées à résoudre des difficultés quotidiennes ou exceptionnelles de toutes sortes, ses conséquences pour la vie des individus vont au-delà des enjeux pour ainsi dire productifs et touchent la *praxis* même de la parenté.

Dans l'acte, souvent pénible, d'accueillir inconditionnellement les membres de leur descendance, Victoria et Luis découvrent une source de dignité et de fierté, car c'est par leur agencement, par leur disposition à assumer la lourde charge que cela implique, que l'idéal de ce que doit être une mère et, éventuellement, un père, est mis à l'épreuve de sa réalisation pratique. Comme contrepartie, une telle inconditionnalité parentale introduit une tension en ce qui concerne les limites de la dépendance filiale. Selon les mots de Victoria, du fait de *« rester coincés toute la vie là, dans le même lieu, tous entassés »* [*amontonados*], on ne peut pas *« lutter pour sa vie, lutter pour soi-même »*. Les mots de Victoria expriment un lien entre l'*allegamiento* et la tension entre dépendance et autonomie qui se joue au niveau de l'agencement individuel, et qui, on le verra dans les chapitres suivants, traverse toute l'expérience de la proximité résidentielle familiale. J'évoque rapidement une situation dans l'histoire de l'*allegamiento* chez Victoria qui me semble spécialement illustrative.

Il s'agit du moment où, après plus de trois décennies d'*allegamiento*, la deuxième fille de Victoria et Luis est partie de la maison parentale pour s'installer avec son mari, leurs filles et petite-fille, dans une petite maison qu'ils ont loué à deux rues de distance. Victoria comme sa fille reconnaissent qu'il y avait de bonnes raisons à ce départ. Malgré les efforts pour optimiser les espaces que celle-ci et sa famille occupaient dans le *sitio* de sa mère, celui-ci devenait trop limité : leurs trois filles étaient devenues adultes, la première avait déjà eu une

fille à son tour, et avec le temps, ils avaient aussi accumulé plusieurs meubles et appareils électroniques. Et, ils étaient alors trop à l'étroit. Malgré toutes ces raisons assez évidentes pour Victoria et sa fille, l'acte d'indépendance tardive de cette dernière a été vécu par Victoria d'une manière extrêmement contradictoire. Si, d'un côté, elle se disait soulagée de voir sa fille enfin *« s'envoler »* et d'avoir moins de poids sur ses épaules, de l'autre, elle racontait l'événement comme s'il s'agissait non pas d'un départ, mais d'une « fuite » et d'une « trahison ». Voilà le récit de Victoria :

> VICTORIA : Je n'ai renvoyé personne, ma fille s'en est allée car c'est elle qui l'a voulu, quoi. Ainsi, tout en cachette [*pa' callao*], ils ne passaient pas me voir, ils ne me saluaient presque plus, comme en reculant [*retirándose*]. J'ai ressenti cela. Lorsqu'ils ont commencé à partir, ils ont commencé à être silencieux, chacun dans sa chambre, comme ça, ils gardaient leurs affaires. La chose était déjà faite […]. Ils ne me disaient rien, ils ne voulaient pas m'en parler, car ils se sentaient coupables. Mon beau-fils ne m'a même pas dit au revoir, il a baissé la tête. Après, j'ai vu qu'ils étaient en train de sortir leurs affaires et après le papa [son mari] m'a dit, « oui, ils vont s'en aller ». C'était pour cela qu'ils étaient tellement évasifs [*corridos*], mais pourquoi cette attitude, s'en aller comme ça, alors que moi, je n'allais pas les en empêcher, si pour moi c'était un soulagement qu'ils allaient s'envoler […]. Ils le ressentaient comme s'ils étaient en train de me trahir, moi. Alors, ils ont tout fait très souples, très calmes. Et un jour, est arrivée une camionnette et ils ont commencé à y mettre les choses, les plantes qu'ils avaient. Et c'est là que j'ai réalisé qu'ils allaient partir. Ils ont loué une maison, mais pourquoi ils ne m'ont pas dit que c'était cela, la maison. Mais, moi, je le pressentais, cela m'a fait mal car, pourquoi ils n'en ont pas parlé ? « Maman, nous avons loué une maison, ma petite maman, nous nous en allons, mais nous allons venir te voir quand même », quelque-chose comme ça. Mais ils ont tout fait en cachette, les petites-filles aussi. Pourquoi ma fille n'est pas venue avec mon beau-fils chez moi pour me remercier, pour toutes ces années où ils ont été avec moi, prendre un goûter avec nous, quelque chose qui aurait pu naître d'eux-mêmes, mais ils ne l'ont jamais fait […]. Mais, ma fille sait ce qu'elle a fait, on voit qu'elle se sent coupable. Et cela reste comme une épine pour moi, ça fait mal, car ils sont restés beaucoup d'années. (E7, 2007)

Il m'a toujours été difficile de comprendre pourquoi, du moins selon le regard de Victoria, ce départ avait pris ce caractère presque secret et illégitime, comme s'il y aurait une sorte de trahison dans l'acte des enfants de devenir indépendants. De la même manière que le début de l'*allegamiento « n'a jamais été un sujet de conversation »*, sa fin a été entouré de silence. Pourquoi en faire un sujet tabou ? Pourquoi Victoria éprouve-t 'elle un malaise tellement fort face à la fin d'une situation qui la rendait malade, qui était une source de souffrance pour elle ? Pourquoi sa fille n'a-t'elle pas voulu prévenir sa mère et son mari n'a même pas dit au revoir ni merci à sa belle-mère après plus de trente ans de corésidence ? Enfin, pourquoi ce départ a-t'il été vécu avec aussi dramatiquement si dans les faits, la fille de Victoria

n'est partie qu'à deux rues de distance et, après quelques semaines sans nouvelle, a repris les visites presque quotidiennes chez sa mère ?

Je n'ai pas l'intention de donner une réponse à ces questions, mais de relever les contradictions que traversent le vécu de l'*allegamiento* dans toute son étendue temporelle. Il me semble que le paradoxe qui apparaît dans cette scène, est peut-être le conflit fondamental qui se jouait pour Victoria et les siens dans l'*allegamiento* : celui de la dépendance et de l'autonomie. La tension entre la continuité de la dépendance filiale, comme condition de possibilité de ses propres stabilité et réalisation, et les obstacles que cela impose quant au désir et la quête de chacun d'*« émerger »* [*surgir*] et devenir quelqu'un pour soi-même. L'impossibilité d'affirmer sa propre identité, sans en même temps affirmer la dépendance et la référence à ceux qui nous ont engendrés. L'impossibilité de former une nouvelle famille, sa propre famille fondée sur le lien conjugal et sa propre descendance, sans l'intégrer dans la continuité de son ascendance. Comme on l'avait déjà vu, cette fille de Victoria s'était installée chez sa mère au début de sa vie conjugale *« pour économiser »* un temps et pouvoir obtenir sa propre maison. Or, selon ses propres mots, elle s'est alors *« accommodée »* de cette situation, car elle n'a jamais été confronté aux exigences d'entretenir une maison ou de s'occuper de ses propres enfants :

> FILLE (2ème) : Mes vieux [parents] ne m'ont jamais dit, « va-t'en travailler ». Ils ne m'ont pas stimulée, ils ne m'ont jamais rien dit. C'est comme si j'étais sortie de la coquille et j'avais continué comme ça jusqu'à l'âge adulte, et j'étais un petit oiseau, et les vieux m'aidaient, je ne sais pas qu'est-ce que c'est de souffrir. (E6, 2007)

En effet, elle m'a raconté avoir refusé ou laissé passer plusieurs opportunités dans le passé pour obtenir un logement social, car tout était moins confortable et plus difficile que de rester chez sa mère :

> FILLE (2ème) : Je pense que j'aurais pu [m'en aller] plus tôt, car le mot correct, c'est confort [*comodidad*] avec la maison. […] Le temps a passé, lorsque je m'en suis rendue compte, j'étais déjà vieille, j'avais déjà ma petite-fille. (E6, 2007)

Ainsi, elle et son mari n'ont pas décidé de partir de chez Victoria seulement parce qu'ils sont eux-mêmes devenus grands-parents et ont donc été confrontés à l'exigence de devenir le soutien de leurs propres filles qui rentraient dans les tâtonnements de la vie conjugale. Pour le dire plus simplement, chez Victoria, il n'y avait plus de place pour accueillir une quatrième génération. Plus établis en termes économiques, la fille de Victoria et son mari étaient

maintenant en condition de louer une petite maison à quelques rues de distance. Ainsi, l'affirmation de ce couple en termes d'autonomie relative par rapport à la génération précédente ne s'est réalisée qu'à l'intérieur même du cycle de l'*allegamiento*, sans sortir de celui-ci mais, au contraire, pour le continuer avec la génération suivante en devenant eux-mêmes l'« ancre » de leur propre descendance.

Si l'*allegamiento* se présente comme un *fatum* pour ces individus, c'est car il apparaît comme incontournable pour la réalisation personnelle dans le cadre des liens de parenté. C'est en participant à l'*allegamiento* tout au long du cycle de vie que la vie familiale est elle-même possible et que les personnes se constituent au sein des multiples tensions et contradictions que ce mode de vie entraîne. Ainsi, les enfants de Victoria et Luis savaient que plus tard, ce serait leur tour d'accueillir leurs propres enfants et petits-enfants, comme l'exprimait l'une des filles : *« Tout se répète. Dans la vie, tout est en train de faire un cercle. »*

*

* *

L'image littéraire de la *Casa tomada* empruntée à Cortázar synthétise bien non seulement certains des sens dont l'*allegamiento* est empreint pour Victoria, mais aussi ce qu'il y avait d'énigmatique pour moi dans ce mode d'habiter. Car le côtoiement biographique de cette histoire, à fois proche et distante de ma réalité de jeune fille *santiaguina*, a fortement façonné ma pré-compréhension de l'*allegamiento* et, par conséquent, a orienté ma démarche sociologique depuis son début et jusqu'à présent. Dans ce sens, l'histoire de Victoria n'est pas seulement le premier, mais aussi le dernier de mes cas d'étude. Le cas où tous les autres se retrouvent car c'est lui qui m'a servi constamment de référence, implicite ou explicite, pour mener mon analyse.

En suivant le fils de la question posée de façon réitérée par Victoria – *Qu'est-ce que l'on peut faire ?* – dans cette première section du chapitre, j'ai esquissé une restitution des significations indigènes de l'histoire jamais achevée de l'*allegamiento* chez elle, en même temps structurante de et structurée par la perpétuelle construction de sa maison. Ma notion liminaire d'*allegamiento* a été forgée par le biais de la perspective particulière avec laquelle Victoria construisait son monde domestique et le communiquait à travers ses récits. J'ai ainsi découvert un mode d'habiter qui était pour moi inséparable de ce que Victoria était elle-même et dans lequel elle se plaçait parfois au centre, parfois à la marge.

A partir de cet exercice de restitution de l'*allegamiento* en tant que mot vécu, trois significations majeures ont été soulignées : l'*allegamiento* comme *ancora*, comme *fatum* et comme *praxis*. Confrontés à des sources permanentes d'incertitude et de vulnérabilité, et du fait de la fragilité des rapports conjugaux, les enfants s'accrochent à la maison parentale comme à une ancre solide sur laquelle ils peuvent s'appuyer pour former leur propre famille. De même, comme l'on ajoute de bâtis à la maison principale, en remplissant progressivement le *sitio*, l'*allegamiento* produit une morphologie familiale à plusieurs couches, où l'existence de chacun est marquée par des coprésences permanentes et étroites avec plusieurs autres.

Cela fait de la filiation, dans un sens très large, un lien fortement structurant de la *praxis* de la parenté. L'affirmation *« les parents ne ferment jamais la porte à leurs enfants »* devient ainsi une sorte d'impératif moral qui s'impose aux individus, l'accueil inconditionnel et pour une période indéfinie de la descendance est vécu comme une fatalité face à laquelle il n'y a *« rien à faire »* et *« rien à dire »*, même si cela constitue un poids souvent trop lourd, au point d'expérimenter parfois l'aliénation de soi-même. Derrière le vécu de l'*allegamiento* – comme quelque chose qui *« s'est tout simplement passé »* et qui échappe alors à la volonté – se cache cependant le geste héroïque dans lequel réside *in fine* l'agencement et la source ultime de valorisation de soi-même. Ainsi, dans un langage qui, en certain moments, fait penser à celui de la tragédie, on voit apparaître dans le discours de Victoria et de ses proches l'interrogation du sens de leurs propres actions : accueillir, ne pas expulser, rester, ne pas partir, finalement partir. En guise de réponses, s'entremêlent en permanence regret et fierté.

Avec sa systématicité et sa durabilité et son inexorabilité l'*allegamiento* semble enfin se configurer comme un mode d'habiter loin d'être transitoire – comme on le verra, il a été considéré par le regard savant – et se montrant plutôt comme fortement structurant de la morphogenèse de la parenté et de l'ontogenèse individuelle. Depuis la perspective du présent, il me semble que j'apercevais dans l'histoire de Victoria que ce qui se jouait pour eux dans l'*allegamiento* n'était pas seulement une manière de résoudre le problème de l'accès au logement, du coût (ou peut-être : du maintien) de la vie domestique et de la charge des membres dépendants, mais celui de l'autoréalisation personnelle au sein de la relationalité domestique. Au centre d'une expérience traversée par de multiples formes d'ambiguïté, j'ai identifié une tension fondamentale, illustrée de manière privilégiée par le récit du départ d'une des filles de Victoria après plusieurs décennies d'*allegamiento*. Il s'agit là du vécu d'une contradiction irrésolue entre dépendance et autonomie.

En gardant comme fond cette première analyse, très intuitive et inséparable de ma propre biographie, je propose, dans la section suivante, un changement de registre pour avancer dans l'analyse de la catégorie chilienne d'*allegamiento*. Au moyen de la révision systématique des acceptions du mot et ses dérivés dans les principaux dictionnaires de la langue espagnole et de l'usage de l'espagnol au Chili, ainsi que de ses sources étymologiques, je cherche à prendre une certaine distance par rapport aux notions construites via mon expérience personnelle, en même temps qu'à les objectiver dans un horizon sémantique plus vaste.

II. Interrogations sémantiques et étymologiques sur le mot *allegamiento*

Cette section est consacrée à l'analyse sémantique et étymologique du verbe *allegar*, qui est à la base des substantifs *allegamiento* et *allegado (a)*, en m'appuyant sur l'analyse des définitions proposées dans un ensemble de dictionnaires de l'usage général de l'espagnol, étymologiques et de l'usage local de l'espagnol au Chili (*chilenismos*). Cette démarche lexicale et étymologique permet d'encadrer l'analyse précédente des significations situées de l'*allegamiento* dans l'histoire de vie de Victoria par rapport à un ensemble beaucoup plus large et exhaustif des significations que cette catégorie indigène peut recouvrir dans l'univers sémantique hispanophone.

Je propose de mener cette analyse sur trois niveaux. Le premier niveau est celui des usages généraux des mots dans la langue espagnole, en considérant autant les significations actuelles que les désuètes. Ensuite, je fais un détour par l'analyse de certaines des racines latines du verbe *allegar* et de ses dérivés, dans une démarche plutôt étymologique, qui est étroitement liée aux difficultés rencontrées pour traduire ces mots en français, ce qui s'est notamment manifesté lors de mes discussions avec ma directrice de thèse. Enfin, je reviens sur les significations modernes des mots dans leurs usages courants dans l'espagnol chilien.

II.1. Le sens large du mot en espagnol

Les quatre premières significations du verbe *allegar* que l'on trouve dans le *Diccionario de la Real Academia de la Lengua Española* (Real Academia Española 2012), principal dictionnaire de l'espagnol, évoquent l'acte de rapprocher certaines choses entre elles. On y mentionne, entre autres, comme synonymes d'*allegar*, *« rassembler »*, *« rapprocher »*,

« regrouper », *« réunir »*, *« ajouter »*[17]. Ce même sens apparaît en premier lieu pour les mots dérivés *allegado (a), « voisin ou proche dans l'espace ou dans le temps »*[18], et *allegamiento, « approximation, union, étroitesse ; réunion entre personnes ou choses qui sont proches* »[19]. Dans cette dernière définition, apparaît une redondance, car il s'agit d'un rapprochement entre des choses qui sont proches. Or, si l'on s'intéresse aux significations secondaires, on voit mieux en quoi cette redondance est significative, car il y a, dans ce groupe de mots, un double sens de rapprochement : un premier sens de rapprochement physique ou spatio-temporel et un deuxième de rapprochement relationnel, de production d'intimité ou familiarité. Ainsi, « *allegado(a) : à propos d'une personne : proche d'une autre en parenté, amitié, ou à qui l'on accorde sa confiance »*[20]. Un autre synonyme proposé pour *allegamiento*, bien qu'il soit actuellement désuet, est celui de *« parenté »*[21]. Toutes ces définitions, si on les synthétise, expriment le sens d'un rapprochement d'une double nature : physique, d'un côté, et relationnel, de l'autre.

Enfin, il est intéressant de s'arrêter sur une dernière signification, actuellement désuète et qui apparaissait déjà dans les sens précédemment cités. Pour *allegar*, *« se dit d'une personne qui connaît charnellement une autre »*[22] ; pour *allegamiento*, le dernier synonyme proposé est celui de *« coït »*[23]. Il me semble que ces significations à caractère sexuel, assez inattendues pour moi, sont révélatrices du fait qu'il s'agit là d'une proximité particulièrement intime. Dans l'espagnol général, les mots *allegar*, *allegamiento* et *allegado(a)* évoquent un rapprochement « fort », c'est-à-dire qui entraîne une forme d'imbrication, d'appariement, d'accouplement, voire d'échange substantiel entre entités.

II.2. L'étymologie latine du mot

L'horizon sémantique du verbe *allegar* devient plus large et riche quand on interroge ses racines latines. Revenir à cette source linguistique commune entre l'espagnol et le français

---

17 « Allegar : 1. Recoger, juntar ; 2. Arrimar o acercar algo a otra cosa ; 3. Reunir o agrupar ; 4. Agregar, añadir. » (Real Academia Española 2012)

18 « Allegado (a) : 1. Cercano o próximo en el espacio o en el tiempo. » (*Ibid.*)

19 « Allegamiento : 1. Accion de allegar o allegarse; 2. Reunión o concurso de personas o cosas allegadas; 3. Aproximación, unión, estrechez. [2 et 3 en désuétude]. (*Ibid.*)

20 « Allegado(a) : 2. Dicho de una persona : Cercana a otra en parentesco, amistad, trato o confianza. » (*Ibid.*)

21 « Allegamiento : 4. Parentesco. » (*Ibid.*)

22 « Allegar : 8. Dicho de una persona : conocer carnalmente a otra. » (*Ibid.*)

23 « Allegamiento : 5. coito. » (*Ibid.*)

ouvre aussi des pistes de traduction pour contourner les limites des terminologies actuelles. Dans l'ensemble des sources consultées, j'ai pu identifier trois racines latines pour *allegar*, plus ou moins directement liées au mot espagnol actuel. La première, *applicāre/plicāre,* renvoie aux sens d'*« approcher »*, *« arriver »* et *« plier », l*a deuxième, *ligius*, à des mots d'origine médiévale *« allégeance » et « lige »*, et la troisième, *ligare/alligare*, à *« lier »* et *« allier »*. Dans les paragraphes suivants, je développe un bref exercice étymologique en mettant en avant ce qu'il peut nous apporter pour la compréhension de la catégorie chilienne d'*allegamiento*.

Arriver, se (re)plier

D'après le principal dictionnaire étymologique de l'espagnol (Corominas 1954 ; Corominas 1973), le verbe *allegar* serait dérivé du mot latin *applicāre* et celui-ci de *plicāre*. Selon la même source, l'un des usages les plus anciens et étendus du verbe *applicāre* est nautique, dans le sens de *« faire arriver, conduire, […] diriger le navire vers une certaine direction ; arrimer »*[24]. De cette origine nautique dériveraient des usages plus généraux : *« rapprocher »* [*acercar*], *« aborder »* [*abordar*], *« joindre »* [*juntar*], *« arriver »* [*llegar*]. Corominas (*Ibid.*) souligne la nuance portée par l'idée de *« faire accoster, arriver à terre, attacher au quai une embarcation »* [*atracar, dar en tierra, tomar puerto*], laquelle met en avant l'idée d'un rapprochement vers le sol, d'un ancrage ferme.

Ensuite, l'auteur évoque le mot latin dont *applicāre* dérive, *plicāre.* L'usage originel de celui-ci renvoie au contexte militaire de *« plier »* ou « se replier » [*plegar*, *se replegar*]. Il fait ainsi référence aux expressions *« plier bagage »* et *« se retirer [de la bataille], revenir vers sa demeure »* (citées en français dans le dictionnaire).

En mettant en lumière ces usages autant nautiques que militaires des origines latines du mot *allegar*, on trouve des éléments qui renforcent les significations précédemment soulignées ainsi que de nouvelles pistes sémantiques. On retrouve d'abord la signification d'*allegar* comme un mouvement de *« rapprochement »* physique entre des choses. Ensuite, le nouvel élément, qui apparaît, est la référence à la *« terre »* et à la *« demeure »*, dans le sens du lieu où l'on arrive après les périls et incertitudes de la navigation ou de la guerre.

[24] À partir d'ici, toutes les traductions en français sont des traductions libres de l'espagnol.

Allégeance, lige

Lors d'une discussion avec ma directrice de thèse, à propos des difficultés que je rencontrais pour traduire le mot *allegamiento* en français, je lui ai rapidement synthétisé quelques-unes des idées que je viens d'exposer. Quand j'ai mentionné l'origine militaire de *« plier »*, elle s'est demandé s'il n'y aurait pas un lien entre le mot espagnol *allegamiento* et le mot français médiéval, qui est également d'usage militaire, *« allégeance »*, comme pouvait déjà le suggérer la coïncidence de la racine *alleg*.

Dans les définitions du mot *« allégeance »* dans la plupart des dictionnaires étymologiques du français que j'ai consultés[25], ce mot est mentionné comme dérivé du français plus ancien *« liège », « lige »*, *« ligance »*, qui aurait une origine latino-germanique (*ligius*, *ledig*). Dans le droit féodal, *« prêter allégeance »* :

> Serment de fidélité, acte de soumission et d'obéissance qu'un vassal prête à son suzerain, qu'un sujet prête à son souverain. […] Ce mot vient d'une cérémonie qu'on faisoit en rendant la foy et hommage, de lier le pouce au vassal, ou de lui serrer les mains dans celles du Seigneur, pour montrer qu'il étoit lié par son serment de fidélité. (Ibid.)

Dans cette dernière définition apparaissent plusieurs éléments intéressants à propos de l'adjectif *« lige »*. Le premier est qu'il entraîne une obligation *« plus étroite »* que d'autres – *« l'hommage lige lie plus étroitement le vassal à des actions et devoirs plus grands que l'hommage simple. »* (*Ibid*.) Aussi, l'acquisition d'une telle obligation avait une contrepartie physique. D'abord, car la cérémonie exigeait la coprésence des parties et une manifestation corporelle de cette relation – *« lui fit hommage lige de ses mains »*. Ensuite, car la condition d'homme lige ne se mettait à l'épreuve que lorsqu'on comparaissait personnellement face au Seigneur pour s'offrir soi-même *« promettant le servir envers et contre tous qui peuvent vivre et mourir »* (*Ibid*.). Enfin, y apparaît la référence à la possession d'un territoire (*« fief »*) que l'hommage lige entraîne : *« redevance due pour une terre possédée sous la charge de l'hommage lige ; et aussi ce qui appartenait sans réserve en toute propriété »* (*Ibid*.). Ainsi, par l'hommage lige, on crée un lien de dévouement au Seigneur qui est inséparable de la terre qu'il lègue au vassal comme contrepartie.

---

[25] Pour la vérification de l'étymologie latine des mots en français, j'ai notamment utilisé la ressource digitale du Centre National de Ressources Textuels et Lexicales (CNRTL). Celui-ci présente l'avantage de réunir dans un même site un très vaste nombre de dictionnaires étymologiques anciens et contemporains (http://www.cnrtl.fr/, accès à partir du 24/01/2017).

Tenant compte des différents contextes historiques d'usage de ces termes, on voit cependant apparaître deux ressemblances sémantiques principales entre les sens latins d'*allegar* (en espagnol) et *allégeance* (en français), respectivement *(ap)plicāre* et *ligius*. La première, celle d'un rapprochement physique particulièrement serré entre des choses. La deuxième, une référence à la demeure, à la terre ferme où l'on retourne, au domaine territorial que l'on reçoit et à qui on appartient. Mais le détour par le mot *« allégeance »* fait apparaître un élément nouveau : celui du caractère asymétrique du rapprochement.

Allier, lier

Enfin, autant l'étymologie du mot français *« allégeance »* que celle du verbe espagnol *allegar* sont en rapport avec le sens *« lier »*. Si dans les dictionnaires consultés, la référence directe du mot allégeance à la racine latine *(al)ligāre* (*« lier »*) est bien moins fréquente qu'à celle de *ligius* déjà analysée, le rapport sémantique indirect apparaît clairement, dans la mesure où l'allégeance est *« attestée au sens de lien, obligation, fidélité d'un sujet envers son souverain »*, ou bien *« état de celui qui est lié à son seigneur, qui lui a engagé sa foi »* (*Ibid*.). Selon Furetière, le mot *« lige »* aurait en fait son origine dans la cérémonie féeodale de *« lier la pousse »* au vassal, et *« le Seigneur* lige *est le Seigneur prochain et immédiat dont on relève nuement,* ligement *»* (*Ibid*.). Le lien ainsi produit pourrait bien être considéré comme un lien de quasi-parenté, dans le sens exprimé par l'historien médiéviste George Duby, selon qui « *le chevalier devenait l'homme d'un autre »* (Duby 1992). L'idée d'être ou devenir la personne *de* quelqu'un n'est pas sans rappeler les définitions de la parenté selon l'anthropologie contemporaine, dont notamment celle de Marshal Sahlins (2011a) comme *mutuality of being* (*« mutualité d'être »),* sur laquelle je reviendrais à plusieurs reprises au cours de cette thèse.

Le sens de *ligement* se trouve aussi dans *alligāre* (*« lier, au [sens] physique et moral »*), terme qui partage la même racine latine avec *« allier »* en français (« *aliar »* en espagnol) et *allegar* en espagnol. En consultant les entrées *ligar*/*aliar* dans le dictionnaire étymologique de l'espagnol (Corominas 1973), on constate l'étendue très large des dérivés d'*alligāre* en espagnol, allant de l'usage politique de *« former alliance »* et *« obliger »* à un usage nautique, dans le sens d'*« amarrer avec des cordes »*, en passant par l'usage patrimonial de *« léguer »* et jusqu'au sens affectif de *« s'attacher ».*

Quoiqu'assez exploratoire, ce bref détour par les racines du verbe espagnol *allegar* permet d'élargir et apporter des nuances dans l'horizon sémantique du mot examiné dans cette

section. Pour synthétiser, jusqu'ici je peux identifier trois axes autour desquels se structurent la pluralité des significations évoquées. D'abord, l'idée d'une forme particulièrement étroite et substantielle de rapprochement physique et relationnel entre des choses ou des personnes. Ensuite, la référence à un espace habité ou domestiqué, un sol ferme et familier, qui est lié d'une manière quelconque à ce rapprochement. Enfin, le caractère asymétrique du rapprochement, asymétrie chargée en même temps d'un sens politique, sous la forme d'une certaine soumission, et affectif, dans le sens où il implique un attachement entre les parties. En s'appuyant sur ce halo de significations qui entourent, plus ou moins nettement, le verbe *allegar*, dans la dernière sous-partie de cette section, nous reviendrons sur l'analyse lexicale des formes modernes des mots *allegar*, *allegamiento* et *allegado(a)*. Il s'agit ici d'avancer encore dans la restitution de l'horizon sémantique des mots, en considérant ses déclinaisons spécifiques dans l'usage de l'espagnol au Chili.

II.3. Déclinaisons chiliennes du mot

Au Chili et ailleurs en Amérique Latine[26], le sens large des termes *allegar*, *allegamiento* et *allegado* en tant que rapprochement étroit entre des choses ou des personnes est devenu plutôt rare, tandis qu'une déclinaison spécifique, liée à un mode d'habitation impliquant une proximité étroite, y est prédominante. Ainsi, pour *allegar*, *« héberger quelqu'un dans la maison d'autrui pour qu'il y vive pendant un temps. »*[27] ; et pour *allegado*, *« personne qui est hébergée dans la maison d'autrui où elle est accueillie avec hospitalité pendant un temps indéfini »*[28] (Morales 2006). Autrement dit, au Chili, l'*allegamiento* désigne en premier lieu un type de corésidence ou de partage de l'espace domestique caractérisé par une asymétrie entre ceux qui accueillent et ceux qui sont accueillis.

Sans prétendre en faire une généalogie, il y a certaines pistes qui permettent de tracer cet usage jusqu'aux premières décennies du XXème siècle. Plus spécifiquement, au contexte d'une migration rurale vers les villes devenue massive, ce qui a eu des conséquences radicales sur la morphologie urbaine et les conditions de vie des familles démunies à Santiago (de Ramón 1985 ; Romero 1997). À cette époque-là, la ville a expérimenté une transformation où

---

26 Cet usage a aussi été rapporté en Argentine et en Uruguay (Real Academia Española 2012).

27 « Albergar a uno en casa ajena para que viva algún tiempo en ella. »

28 « Persona que se allega a casa ajena donde es recibido con hospitalidad por tiempo indefinido. »

des vastes zones périphériques, auparavant agricoles, ont servi à l'installation irrégulière, à travers la sous-division et la sous-location foncière, de milliers d'anciens travailleurs ruraux et leurs familles (Hidalgo 2002). Dans ce contexte, on a commencé à désigner comme *allegados* les gens qui, au moment d'arriver en ville, se faisaient loger par des connaissances ou des membres de leur famille quiy étaient arrivés précédemment. Très tôt, cette notion a eu une connotation péjorative, ce qui était particulièrement explicite dans le langage hygiéniste de l'époque (Romero 1997 ; Folchi 2007), et était liée aux problèmes découlant des conditions de vie associées à une suroccupation de logements très précaires et au sein d'une population provenant de la campagne et touchée par le chômage (Hidalgo 2002 ; de Ramón 1985 ; de Ramón 2000).

Un regard rapide sur cet usage très restreint du mot *allegamiento* pourrait être vu comme une simplification du vaste éventail sémantique du mot. Néanmoins, le fait d'arriver à cet usage, après avoir fait un détour par l'analyse sémantique et étymologique de ses sources espagnoles et latines, dévoile à quel point il y a dans cette catégorie locale des résonances de l'horizon plus vaste des significations évoquées. Il semble que, dans son application très spécifique à un type d'arrangement résidentiel, le mot *allegamiento* laisse transparaître la richesse des nuances, niveaux et ambiguïtés sémantiques du mot originel et de ses racines. Voyons cela en regardant de manière synthétique l'ensemble des définitions figurant dans les dictionnaires consultés de l'usage de l'espagnol au Chili (Academia Chilena 1978 ; Academia Chilena de la Lengua 2010 ; Morales 2006 ; Subercaseaux 1986), où j'ai pu identifier au moins quatre éléments.

D'abord, ces définitions font référence à l'espace domestique – la demeure, la maison, comme un lieu d'échange et d'hospitalité où a lieu, par le rapprochement physique quotidien, un lien entre des personnes : il s'agit de *« se loger »*, d'*« être hébergé »* [*albergarse*] ou d' *« être accueilli »* [*ser acogido*], de *« vivre chez autrui »* [*vivir en casa ajena*]. Deuxièmement, s'agisssant de la durée de cet hébergement, on ne trouve pas de consensus dans l'ensemble des définitions, celui-ci étant signalé parfois comme *« transitoire »* et d'autres fois comme ayant une *« durée indéterminée »* [*por tiempo indefinido*]. En troisième lieu, les différentes définitions présentent aussi des variations par rapport aux types de lien impliqués dans l'*allegamiento*. On y identifie un éventail qui va de l'absence de lien de parenté (*« sans être parent »*), en passant par les rapports d'amitié ou de quasi-parenté (*« être compères »*, *« comme si l'on était des parents »*) et allant jusqu'au rapport de parenté consanguine ou d'alliance *(« chez la belle-mère »*, *« chez la tante »*). Cette variabilité peut être liée aux changements historiques dans la composition de l'*allegamiento*, car si en contexte de migration massive, il

peut s'appuyer beaucoup plus sur des liens d'interconnaissance locale, comme le voisinage dans le lieu d'origine, d'amitié ou compérage, dans les contextes plus tardifs de croissance démographique endogène, ce sont plutôt des liens de parenté proche qui prédominent. Enfin, on observe aussi dans l'ensemble des définitions une oscillation entre, d'une part, les rapports d'*« hospitalité »* et la mise en avant de l'affection et de la préoccupation pour quelqu'un de proche et bien aimé, et, d'autre part, les rapports d' *« hostilité »* au sein de l'*allegamiento*.

*

* *

Tout au long de cette section, on a parcouru plusieurs niveaux d'analyse sémantique des mots espagnols *allegar, allegamiento* et *allegado(a)*. En partant des usages les plus généraux et en arrivant jusqu'aux plus spécifiques et locaux, y compris ceux qui sont désuets, on a aussi fait un détour par une exploration étymologique des significations des racines latines associées à ces mots. La spécificité locale du terme *allegamiento* au Chili comme mode de résidence garde la trace de la plurivocité et les nuances révélées par l'analyse sémantique et étymologique plus large. C'est comme si cette déclinaison n'était qu'une des possibilités latentes dans l'étendue de l'horizon sémantique de ces mots anciens aux origines nautiques, militaires et politiques : arriver au port ; se replier et revenir vers sa demeure ; recevoir un domaine, un territoire, comme contrepartie d'un lien personnel. D'autre part, le mode d'habiter de l'*allegamiento* consiste à se rapprocher de manière serrée. Un rapprochement qui est d'abord physique, impliquant une coprésence entre les personnes, et qui est aussi relationnel, dérivé de la reconnaissance d'un quelconque lien préexistant, ou bien producteur d'une intimité, familiarité, ou encore d'une forme de parenté nouvelle par le partage du quotidien. On pourrait même associer l'imaginaire et le langage hygiéniste de la *« promiscuité »,* fortement liés aux descriptions savantes de l'*allegamiento* (Folchi 2007 ; Romero 1997)[29], au sens désuet du terme signifiant l'intimité radicale du rapport sexuel.

En outre, le caractère asymétrique des liens tissés au sein d'une relation d'*allegamiento* se trouve déjà dans les significations les plus anciennes du mot, lesquelles sont révélatrices d'une dimension politique du terme. Au moyen notamment d'une comparaison avec les mots

[29] Ainsi, dans une description publiée dans la *Revista Chilena de Higiene* de 1899 : « Des chambres trop étroites pour le nombre d'individus qui s'y entassent pour vivre et pour dormir […] Une population bigarrée, composée d'individus de tout âge, sexe et condition morale, tous confondus dans une horrible promiscuité. » (Romero 1997, p. 131-132)

français *« allégeance »* et *« allier »* et leurs racines latines, on a vu comment des sens apparemment hétérogènes – tels que *« soumettre », « obliger », « amarrer », « léguer », « alléger » et « s'attacher »* – étaient sémantiquement très proches. Du geste d'accueillir gratuitement quelqu'un chez soi résulte la production d'un lien de dépendance et d'une inégalité entre celui qui accueille et celui qui est accueilli, entre celui qui offre une partie de son espace domestique et celui qui le reçoit, entre celui qui est maître de sa maison et celui qui ne l'est pas. Au sein de cette relation, en même temps productrice de familiarité et d'asymétries, on trouve une oscillation entre hospitalité et hostilité[30], entre des sentiments d'affection et de reconnaissance, d'une part, et d'agacement et conflit, d'autre part, et entre légitimité et illégitimité. Ainsi, par exemple, dans le langage populaire au Chili, on utilise l'expression *« alléguese pa'cá »* [*« viens-toi auprès de moi »*] lorsqu'on veut être affectueux avec quelqu'un. Mais, l'on peut aussi offenser quelqu'un en lui disant *« tu n'es qu'un allegado »* sur un ton accusateur, pour lui reprocher d'être trop dépendant ou incapable de se tenir par lui-même[31]).

De même, l'ambiguïté temporelle entre l'*allegamiento* comme un état transitoire ou à durée indéterminée n'est que l'autre face de cette asymétrie. Car celui qui demande à être accueilli fait appel à un certain droit dérivé du lien qui l'attache au maître de la maison. Si l'on n'y est pas chez soi, on est malgré tout en train d'exercer un droit légitime d'y habiter. Après un certain temps, celui qui a été accueilli peut à son tour réclamer ou exercer le droit de s'approprier cet espace, de ne pas en être expulsé, ce qui est renforcé par les liens encore plus étroits que le partage du quotidien produit. Ainsi, dans l'*allegamiento*, le passage du transitoire au permanent est aussi subtil que celui de l'hospitalité à l'hostilité.

---

30 Il est intéressant de noter ici l'origine commune des mots « hospitalité » et « hostilité » dans le latin *hostis* (« étranger »), servant en même temps pour nommer l'« hôte » et l' « ennemi » (Pérez Vilar 2009). Plus tard dans cette thèse, j'aurais recours à la littérature sur l'hospitalité pour analyser certaines pratiques propres des proximités résidentielles familiales au Chili (voir chapitre 6, III). La question de l'oscillation entre hospitalité et hostilité a été analysée par des auteurs classiques en anthropologie, dont notamment Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* (Mauss 2007).

31 Par exemple, l'expression *« Il aime bien rester collé à la jupe de sa maman » [Le gusta andar allegado a las polleras de la mamá*]. (Academia Chilena de la Lengua 2010, p. 177)

III. Reformulations savantes de la catégorie *allegamiento*

Bien que la définition d'*allegamiento* comme mode d'habitation existe aussi dans d'autres pays en Amérique Latine, son importation vers le langage savant semble exclusive au cas chilien. C'est en effet seulement au Chili que l'on trouve tout un corpus littéraire spécialisé sur la catégorie résidentielle d'*allegamiento*. À travers un double processus de standardisation et d'opérationnalisation, la « notion » indigène est transformée en « concept » et celui-ci, en « indicateur ». Autrement dit, on en fixe le sens et on le rend susceptible d'être mesuré pour une population donnée.

Ce processus a été le résultat d'une collaboration entre le champ administratif des politiques publiques de logement et celui académique de la recherche appliquée en sciences sociales[32]. Je suggère que l'approche savante de l'*allegamiento* a été façonnée par deux influences majeures, respectivement au sein de l'administration de l'État et des sciences sociales, ce que j'approfondirai dans les pages suivantes. La première influence est liée au développement de politiques étatiques de logement social. Si l'on peut retrouver des traces anciennes de cette influence dans les courants hygiénistes vers la fin du XIXème et le début du XXème siècles, la tournure définitive a été introduite par le paradigme néolibéral introduit par la dictature militaire, et qui s'est notamment développé à partir des années 1980, dans le contexte d'une forte crise dans l'accès populaire au logement urbain (Sagredo 2013 ; Castillo et Hidalgo (eds.) 2007). La deuxième influence correspond à la tournure économiciste qui a fortement touché les sciences sociales en Amérique Latine à partir des années 1960, via le paradigme dominant des théories de la modernisation et du développement (Morandé 2017). Celui-ci s'est caractérisé par une convergence du néo-marxisme et de l'école de Chicago, qui s'est notamment traduite par l'émergence des théories de la marginalité (Fassin 1996 ; González de la Rocha et al. 2004 ; Larissa Lomnitz 1977 ; Quijano 1973) et des stratégies de survie (Schmink 1984 ; Wallace 2002 ; Larissa Lomnitz 1975 ; de la Rocha et Gantt 1995).

La collaboration entre politiques publiques et sciences sociales autour d'une lecture technique de l'*allegamiento* a abouti à la construction d'une mesure standard d'*allegamiento,*

[32] Parmi les auteurs des travaux évoqués, il y a notamment des économistes, des sociologues, des démographes, des travailleurs sociaux et des architectes-urbanistes.

qui est incorporée depuis 1990 dans l'enquête nationale sur les ménages, CASEN[33]. Ce dispositif statistique a constitué un élément fondamental dans la création du programme de logement social le plus important et réussi en termes de réduction du déficit de logement dans l'histoire du pays et possiblement de la région (Castillo et Hidalgo (eds.) 2007 ; Sugranyes 2005). Il est donc indéniable que la reformulation savante de la catégorie d'*allegamiento* a été très productive. Or, dans cette section, j'avance l'idée que la forte dépendance de la recherche académique par rapport aux critères et priorités des politiques publiques, la surreprésentation des logiques économicistes et le regard acritique sur les catégories et indicateurs ainsi construits, ont eu pour contrepartie une forte limitation des sciences sociales pour rendre compte du phénomène de l'*allegamiento* et, plus largement, des morphologies résidentielles familiales au Chili.

La définition officielle de l'*allegamiento* apportée par l'enquête CASEN, et qui constitue une référence obligée pour toute étude ou élaboration de politique sur ce sujet (Palma 2018), est la suivante : *« l'allegamiento est la stratégie utilisée par les ménages et noyaux familiaux pour résoudre le manque de logements, en partageant un logement avec un autre ménage ou noyau. »*[34]. Dans les pages suivantes, je montrerai que dans cette définition se condensent trois éléments constitutifs du réductionnisme avec lequel les sciences sociales ont observé le phénomène de l'*allegamiento* au Chili. En premier lieu, la soumission de l'orientation des recherches sur l'*allegamiento* aux préoccupations politiques pour mesurer le déficit de logements ; deuxièmement, la primauté de la catégorie administrative de « ménage » dans l'observation empirique du phénomène ; enfin, la modélisation de l'*allegamiento* comme une « stratégie de survie », avec, pour corollaire, une survalorisation de la dimension économique et une minimisation de celle de la parenté.

III.1. L'influence des politiques publiques : déficit de logement et *allegamiento* comme catégorie cible

Le processus d'importation et de reformulation savante de la notion d'*allegamiento* au Chili s'est cristallisé pendant les années 1980, dans le contexte d'un redoublement du débat sur

---

[33] L'Enquête de Caractérisation Socioéconomique Nationale (CASEN) dépend du Ministère du Développement Social et produit, biannuellement depuis 1990, des données statistiquement représentatives aux niveaux national, régional et communal.

[34] « El allegamiento es la estrategia utilizada por los hogares y núcleos familiares para solucionar la falta de vivienda, compartiendo una vivienda con otro hogar o núcleo. »

le problème du déficit de logements pour les populations urbaines démunies (Sagredo 2013). Suite à l'installation de la dictature en 1973, il y a eu un changement majeur des politiques étatiques sur l'usage du sol urbain : une longue tradition de relative tolérance à l'égard de l'appropriation illégale du territoire et l'auto-construction a été remplacée par des politiques massives d'éviction des populations habitant irrégulièrement dans les zones centrales de la ville et leur relocalisation en zones périphériques (Gurovich 1989 ; Castillo et Hidalgo (eds.) 2007). Par l'effet de tels déplacements, la réalité préexistante des familles *allegadas* a été rendue brusquement visible, en même temps que l'étendue de ce phénomène et sa conflictualité ont augmenté avec les nouvelles contraintes politiques, la crise économique aiguë et une forte croissance endogène de la population (Necochea 1987). L'*allegamiento* a alors été décrit par les élites intellectuelles et politiques comme une « catastrophe environnementale » (Wilson 1985 ; Santa María 1988) et sa réduction est devenue une priorité des politiques publiques (Mercado 1992).

Déficit de logement et quantification de l'*allegamiento*

Des instruments pour quantifier statistiquement l'*allegamiento* ont alors commencé à être créés, avec pour finalité une 'estimation du déficit de logement et une évaluation de la demande en logements sociaux (Espinoza et Icaza 1991 ; Mercado 1993). Ces efforts ont abouti à l'inclusion d'une mesure standardisée de l'*allegamiento* dans l'enquête nationale sur les ménages CASEN, qui s'applique systématiquement depuis 1990 (de L'Estoile 2015a) (Moreno 2013)[35]. CASEN a conceptualisé l'*allegamiento* comme *« la stratégie utilisée par les ménages et noyaux familiaux pour résoudre le manque de logements, en partageant un logement avec un autre ménage ou noyau. »* (*Ibid.*). Cette mesure distingue trois types de situation résidentielle des « ménages » [*hogares*][36]. En premier lieu, on trouve les ménages ne vivant pas en situation d'*allegamiento*, le ménage étant formé par un seul « noyau » [*núcleo*] familial[37] (ménage uni-nucléaire) et occupant un logement de manière exclusive. On trouve ensuite le cas où au moins deux ménages uni-nucléaires partagent un logement, ce que l'on appelle *allegamiento* externe.

---

35 La deuxième composante de la mesure du déficit comptabilise les logements qualifiés comme « non-récupérables », c'est-à-dire dont l'état matériel n'atteint pas un niveau minimal de bien-être (Moreno 2013).

36 Pour cette enquête, et toutes les études du même type au Chili, la définition opérationnelle de « ménage » (*hogar*) est issue de la tradition anglo-saxonne de *household,* c'est-à-dire le groupe domestique qui partage un même budget et qui cuisine ensemble (Bonvalet 2003).

37 Selon l'enquête CASEN, un « noyau » peut comprendre : un couple marié ou vivant ensemble, avec ou sans enfant ; un chef de famille seul avec enfants ; un adulte vivant avec des mineurs dépendants seuls (qui lui sont apparentés ou non), ou bien avec des adultes dépendants (personnes âgées ou handicapées).

Enfin, il y a la situation des ménages contenant plus d'un noyau familial (ménage pluri-nucléaire), ce qui a été appellé *allegamiento* interne.

Cet outil de mesure a été construit à partir des besoins des politiques publiques et produit une typologie de corésidence visant à stratifier le dégré de « conflictualité » des situations résidentielles des familles, et qui est fondée sur le présupposé que la seule situation non conflictuelle est celle du type un ménage-un noyau-un logement. Du fait que la plupart des noyaux étant dans cette situation sont de type nucléaire, c'est-à-dire formés par un couple de parents et leurs enfants mineurs, le modèle idéal de référence correspond à la définition classique de la « famille nucléaire » (Laslett et Wall (eds.) 1972)[38]. A contrario, toute morphologie résidentielle où ménage, noyau et logement ne coïncident pas est considérée comme problématique et alors susceptible d'être « corrigée » par la séparation entre les ménages ou noyaux corésidents et l'assignation d'un logement indépendant aux ménages et aux noyaux *allegados*.

L'*allegamiento* comme catégorie cible

On peut alors constater que globalement l'*allegamiento* est devenu, en même temps qu'une catégorie mesurable, une « catégorie cible », c'est-à-dire *« une notion commune aux travaux savants et aux préoccupations de certains intervenants, qui permet d'identifier des phénomènes ou des 'problèmes' dans le but ultime de les éradiquer »* (de L'Estoile 2015c, p. 11). Du côté des politiques de logement, on étudie l'*allegamiento*, on l'identifie, on le mesure, non pas dans le but de mieux comprendre son fonctionnement, mais dans le but de bien l'identifier et mieux cerner les actions pour l'éradiquer. Si l'on regarde la littérature produite dans ce contexte, on peut voir qu'il ne s'agit pas seulement de pointer une condition résidentielle matériellement déficiente pour les familles, mais plutôt des types de morphologie familiale considérés en eux-mêmes comme non désirables[39], « [puisque] l'*allegamiento* implique une

---

[38] Pour une analyse critique des concepts de ménage et famille nucléaire, voir la section I du chapitre 3 de cette thèse.

[39] Il faut remarquer que l'on trouve des nuances, voire quelques voix dissidentes par rapport à cette qualification péjorative de l'*allegamiento* en termes de mode de vie familial. Ainsi, certains auteurs (Peliowski 1993 ; Vergara et Palmer 1990) ont proposé une description positive de l'*allegamiento*, en mettant en lumière les avantages qu'il peut entraîner pour les familles et la mise en place de politiques visant l'établissement des familles *allegadas* sous de meilleures conditions résidentielles, au lieu de les déplacer. Cependant, ces initiatives sont restées largement marginales du point de vue opérationnel par rapport aux politiques de construction de grands ensembles de logements sociaux sur la base du déplacement des familles bénéficiaires vers les zones périphériques. Une nouvelle génération de travaux a commencé récemment à reprendre le modèle d'établissement des *allegados*,

cohabitation obligée entre unités indépendantes, ce qui affecte son intimité même lorsqu'il n'y a pas de promiscuité » (Mercado 1992, p. 38).

On mobilise ainsi une vision dualiste, qui oppose le modèle de la « famille élargie » à celui de la « famille nucléaire » et les présente comme étant mutuellement exclusives[40]. La sémantique prédominante dans la littérature produite sur l'*allegamiento* mobilise donc, plus ou moins explicitement, un discours fondé sur le modèle idéal de la famille nucléaire et la formule un ménage-un noyau-un logement (Vergara et Palmer 1990). Derrière tout un appareil conceptuel et statistique soi-disant technique, se retrouve la construction d'un cadre normativement structurant sur les formes de vie familiale urbaine (Bourdieu 1993), dont l'*allegamiento* comme arrangement résidentiel et domestique – par ailleurs prédominant au sein des couches populaires, comme nous le verrons plus loin – est considéré comme dévié de la norme et susceptible de correction.

Comme je le montrerai plus tard, autant en termes de discours que des « solutions résidentielles » qui ont été majoritairement mises en place depuis les années 1980, cette orientation des politiques voulant encourager l'autonomie résidentielle de la famille nucléaire a plutôt contribué à son isolement et a accru leur vulnérabilité. L'introduction d'un fort éloignement géographique entre anciennes familles corésidentes à distendu leurs réseaux locaux de parenté et d'interconnaissance qui constituaient la base de leur organisation domestique (Ducci 2000 ; Sagredo 2013).

L'assujettissement de la recherche aux critères politico-administratifs

À de rares exceptions, la recherche académique qui s'intéresse à l'étude des morphologies résidentielles des familles chiliennes s'est développée comme un appendice des préoccupations politiques sur l'*allegamiento*. De manière transversale, les travaux reprennent sans les mettre en cause le concept et les typologies d'*allegamiento* standardisés par l'enquête CASEN, et cela même lorsqu'il s'agit de travaux qualitatifs. Ainsi, la reformulation savante de

en en proposant des versions améliorées (Castillo 2004 ; Castillo 2007 ; Mora, Fulgueiras et Innocenti 2014 ; Tapia, Araos et Salinas 2012).

40 Ce dualisme a été très persistant dans le contexte chilien. Comme en témoigne, par exemple, la campagne publicitaire du lancement, en 2014, d'un nouveau programme d'aide étatique à la location de logements pour les jeunes familles. Le slogan publicitaire du programme était *« ¡Chao suegra ! »,* littéralement *« Au-revoir belle-mère ! »*, ce qui a suscité une certaine polémique par son ton burlesque et péjoratif par rapport à la famille étendue.

cette catégorie a été extrêmement efficace en ce qui concerne sa naturalisation au sein de la recherche spécialisée en sciences sociales.

De même, le rythme de la production de la recherche académique sur l'*allegamiento* coïncide de manière notable avec les périodes au cours desquelles la réduction du déficit de logements a constitué une priorité des politiques étatiques. Le *boom* des études se place ainsi entre les années 1980 et 1990 (Mercado 1992 ; Peliowski 1993 ; Mercado 1993 ; Espinoza et Icaza 1991 ; Necochea 1987 ; Arriagada, Icaza et Rodríguez 1999 ; Urmeneta 1993 ; Espinoza 1993 ; Saborido 1985 ; Green 1988 ; Mercado 1992 ; Mayol 1988), lorsque les politiques étaient fortement orientées vers la réduction massive et accélérée du déficit quantitatif des logements. A contrario, cette production s'est fortement raréfiée à partir des années 2000, où l'on peine à retrouver des travaux sur le sujet (Castillo 2004 ; Ibarra 2005 ; Ministerio de Hacienda 2008 ; Prieto 2001). Cette rareté des recherches en la matière coïncide avec un changement d'orientation des politiques publiques du logement, que l'on a nommé « la tournure des 'sans toit' [*los sin techo*] aux 'avec toit' [*los con techo*] » (Rodríguez et Sugranyes (eds.) 2005). Par cette formule, certains auteurs ont signifié l'émergence d'une nouvelle problématique urbaine, en bonne partie coproduite par l'État subsidiaire et le marché[41], qui sont à la base des politiques intensives et massives de réduction du déficit de logements par le déplacement des anciennes familles *allegadas* vers les zones urbaines périphériques. Comme résultat de trois décennies de « succès » de ces politiques, la ségrégation géographique et la ghettoïsation au sein des groupes socioéconomiques les plus démunis ont atteint les niveaux les plus élevés de la région (Sabatini et al. 2010). Face à ce nouveau contexte, les politiques publiques du logement se sont réorientées vers la création de programmes d'amélioration des conditions de vie dans les quartiers « critiques » (Castillo et Hidalgo (eds.) 2007), tandis que la recherche académique s'est fortement tournée vers le sujet de la ségrégation urbaine (Allard 2009 ; Sabatini, Cáceres et Cerda 2001 ; Sabatini 2000 ; Sabatini et al. 2010).

Il convient de remarquer que le passage d'une politique du logement établie à l'échelle du ménage en tant qu'unité isolée vers une conception à l'échelle du quartier ou de la « communauté » locale, n'a pas remédié au manque d'attention porté au rôle de la parenté dans la vie quotidienne des familles bénéficiaires (Tapia, Araos et Salinas 2012). Au contraire, la

[41] La nouvelle politique du logement social, dont les bases ont été créées dans les années 1980 et qui s'est maintenue majoritairement inchangée jusqu'à aujourd'hui, fonctionne sur la base de trois piliers (ProUrbana UC work in progress, Sabatini 2000) : un rôle subsidiaire de l'État ; *la privatisation et libéralisation du marché du sol et du bâtiment pour le logement social* ; et l'accès à la propriété.

dimension de la parenté est toujours négligée par cette nouvelle génération de programmes, qui envisage le problème de l'isolement social et la vulnérabilité des familles habitant dans les ensembles de logements sociaux comme étant dû à une déficience au niveau des relations de voisinage et à la faible culture associative des classes populaires chiliennes (Cáceres 2005 ; Segovia 2005 ; Sugranyes 2005). Ce n'est que très récemment qu'on a vu réapparaître, dans la recherche académique, un intérêt pour l'*allegamiento* (Bustamante et Sagredo 2009 ; Centro de Investigación Social (CIS) 2014 ; Tapia, Araos et Salinas 2012 ; Palma 2018 ; Palma et Scott 2018), en partie comme conséquence d'un regard critique envers les promesses non accomplies des politiques de logement, mais aussi du fait que les données montraient une augmentation inattendue des niveaux d'*allegamiento* depuis 2009 (Moreno 2013 ; Palma 2018).

En somme, j'avance que, du fait de sa subordination aux impératifs et critères des politiques de logement, la recherche académique a renoncé à faire de l'*allegamiento* un sujet proprement scientifique. De manière plus large, la recherche chilienne sur les morphologies résidentielles familiales a importé non seulement le concept et les outils d'observation empirique produits par une logique politico-administrative orientée vers la réduction du déficit de logements, mais également les suppositions normatives sous-jacentes à cette logique.

III.2. L'influence des approches économicistes : stratégies de survie et *allegamiento* comme « affaire des pauvres »

La plupart des recherches menées sur l'*allegamiento* au Chili expliquent ce mode d'organisation résidentielle et, plus largement, les tendances des familles à vivre dans une proximité spatiale étroite, en avançant l'hypothèse d'une « stratégie de survie ». Celle-ci constitue un corollaire des théories de la marginalité mentionnées plus haut. Dans des conditions structurelles de privation multidimensionnelle, les individus mobilisent le seul recours disponible : les réseaux de parenté et d'interconnaissance, lesquels facilitent les formes d'échange et d'entraide nécessaires à la survie quotidienne. Ces deux perspectives, intimement liées, ont été très influentes dans les sciences sociales en Amérique Latine à partir des années 1970. Selon Wallace (2002), le concept de *household strategies* a été utilisé pour la première fois dans des recherches menées en Amérique Latine et en Afrique au début des années 1970, à propos de l'étude des pratiques économiques des populations urbaines vivant dans la pauvreté, notamment dans le cadre de l'économie informelle. Dans la même ligne, Schmink (Schmink 1984) affirme que Duke et Pastrana ont utilisé le concept de *family survival strategies* pour la

toute première fois en 1973, dans une étude sur des familles pauvres habitant la périphérie de Santiago. Selon cette auteure, l'approche des stratégies de survie a été explicitement encouragée en Amérique Latine, depuis 1978, par le Programme de Recherche Sociale sur la Population en Amérique Latine (PISPAL).

Globalement, les auteurs souscrivant à cette approche affirment que, pour faire face aux contraintes matérielles critiques, les individus recourent à la parentèle afin de restructurer les morphologies résidentielles, en réduisant les coûts de la vie et en augmentant les sources d'obtention de ressources au niveau des unités domestiques. On retrouve explicitement cette idée dans la définition de l'*allegamiento* prédominante dans la littérature chilienne précédemment évoquée, à savoir, *« la stratégie utilisée par les ménages et les familles afin de résoudre le manque de logements, en partageant un logement avec un autre ménage ou une autre famille »* (CASEN).

Stratégies de survie et rationalité

D'un point de vue théorique, la notion de « stratégie » met l'accent sur la capacité d'agencement des individus face aux contraintes structurelles (Fontaine et Schlumbohm 2000 ; Schmink 1984). Ainsi, « [...] the strategies of households could shape the environment instead of only being shaped by it » (Wallace 2002, p. 276). Un tel agencement est conçu ensuite en termes de rationalité économique, car il poursuit l'optimisation du bien-être matériel des unités domestiques, que ce soit à travers la réduction des coûts (économies d'échelle) ou la mise en place de mécanismes de solidarité et d'entraide :

> [Les] actions de survie économique des urbains en situation de pauvreté [...] supposent de profiter des économies d'échelle et de la solidarité liée à la cohabitation, par exemple, retarder l'émancipation des enfants (afin de retenir leurs apports économiques ou les soutenir dans leur incapacité économique à former une famille) et des stratégies de rapprochement [*arrimo*] avec d'autres parents et non parents, où le domicile élargi sert comme système de sécurité sociale. (Camilo Arriagada 2003, p. 43)

Ainsi, des choix résidentiels apparemment irrationnels, car portant atteinte à la quête d'autonomie des familles nucléaires, se montrent rationnels quant à l'optimisation du bien-être matériel collectif (Arriagada, 2003 ; Schmink, 1984). Le rapprochement résidentiel entre familles apparentées constituerait alors une solution stratégique optimale (Saenz et DiPaula 1981). En tant que réponse critique aux perspectives qui ont décrit la pauvreté *« as a set of deprivations that were perpetuated across generations »* (Schmink 1984, p. 88) – dont la

théorie de la « culture de la pauvreté » d'Oscar Lewis à la fin des années 1970 (Lewis 2004) – l'approche des stratégies de survie constitue un effort pour relever « the active, resourceful role played by the poor in providing for their own sustenance despite their lack of access to services and to an adequate income » (Schmink 1984, p. 88).

Parmi les ouvrages les plus importants de cette approche et qui ont le plus fortement influencé l'étude sur *l'allegamiento* au Chili, se trouve celui que Larissa Lomnitz a publié en 1975, *Cómo sobreviven los marginados ?*[42]. À travers une ethnographie approfondie d'un bidonville de la périphérie de la ville de Mexico, Larissa Lomnitz décrit le mode prédominant d'organisation domestique qui s'y met en place en fonction de deux caractéristiques. Du point de vue de l'espace, il s'agit d'une tendance des familles apparentées à se rapprocher de manière très dense, comme le montre la figure 5. Du point de vue des pratiques, on constate « un échange intense de biens et services » entre les familles ainsi rapprochées :

> S'il recourt bien aux relations sociales traditionnelles (la famille, le compérage, l'amitié), ce système n'a pas seulement un arrière-goût de modalités économiques primitives et caduques, mais constitue une réponse évolutive, pleinement vitale et vigoureuse aux conditions extrêmes de la vie marginalisée. (*Ibid*., p. 11-12 traduction libre de l'espagnol)

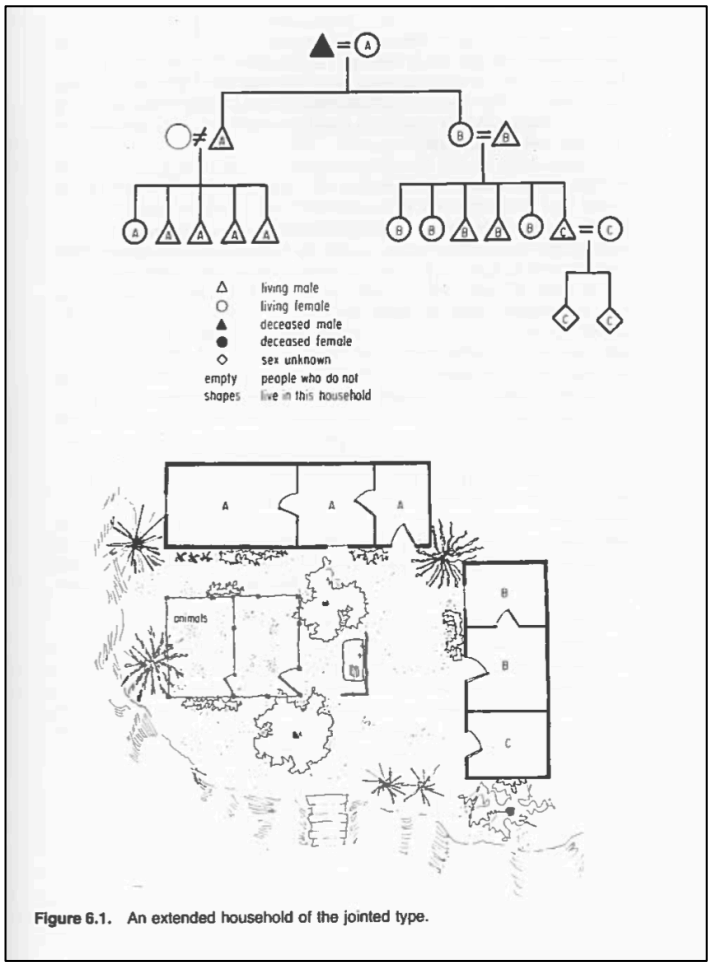
Cette organisation résidentielle qu'elle appelle « unité domestique de type complexe » est pour Lomnitz le centre névralgique de la production d'un réseau plus large « d'entraide fondé sur la réciprocité » entre parents et voisins, lequel constitue « le mécanisme socioéconomique » qui vient se substituer au manque de sécurité sociale, en résolvant « positivement le problème de l'adaptation à un milieu urbain hostile » (Larissa Lomnitz 1975, p. 27-28)[43]. Ce tiraillement au sein de la recherche entre une description dévalorisante de l'*allegamiento* comme « notion cible » et une description qui la valorise comme « solution rationnelle optimale » n'est pas encore résolu. À mon avis, cette tension dérive en partie du manque d'autonomie de la recherche en sciences sociales par rapport aux enjeux des politiques publiques en la matière.

---

[42] Paru en espagnol en 1975 (Larissa Lomnitz 1975), une version anglaise de cet ouvrage a été publié en 1977 sous le titre *Networks and Maginality. Life in a Mexican shantytown* (Larissa Lomnitz 1977).

[43] Il est intéressant de souligner que, tandis que ce premier ouvrage de Lomnitz a eu de fortes résonances pour la recherche au Chili, l'étude qu'elle a faite plus tard sur une centaine de familles appartenant aux milieux aisés et moyens de la ville de Mexico, est restée presque totalement inconnue. Cette deuxième étude, *Una familia de la élite mexicana: parentesco, clase y cultura 1820-1980* (Larissa Lomnitz et Lizaur 1978) lui a permis de relativiser ses résultats précédents s'agissant des stratégies de survie et de distinguer plus finement ce qui, par rapport aux modes d'organisation résidentielle des familles, est attribuable aux conditions de vie propres à chaque milieu socioéconomique de ce qui est transversal à l'ensemble de la population. Comme on le verra plus tard, ce dernier travail de l'auteure, et notamment sa thèse de « la grande-famille trigénérationnelle comme unité basique de solidarité », sera fondamental à l'heure d'interpréter les résultats de ma thèse.

FIGURE 5 : EXEMPLE D'UNE « UNITE DOMESTIQUE DE TYPE COMPLEXE » A MEXICO SELON LOMNITZ 1975



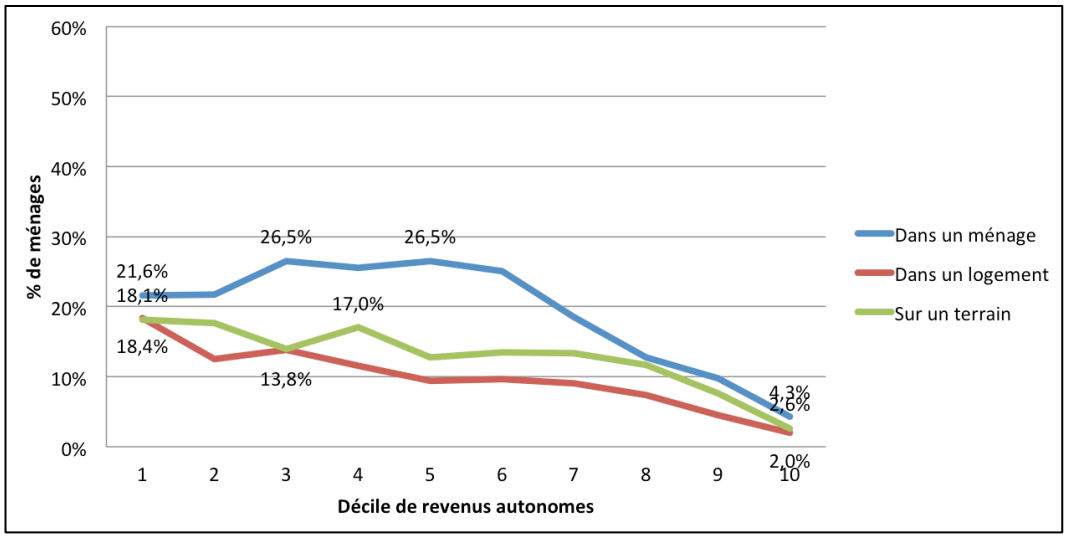
SOURCE : LOMNITZ 1977, P. 137

Deux sous-approches des stratégies de survie et une prophétie auto-accomplie

Il est possible de distinguer deux sous-approches parmi les travaux recensés sur l'*allegamiento* comme stratégie de survie. La première comprend les perspectives plus proches de la théorie économique de l'utilité marginale et une logique d'enquête quantitative (Arriagada, Icaza et Rodríguez 1999 ; Espinoza 1993 ; Espinoza et Icaza 1991 ; Ibarra 2005 ; Mercado 1992 ; Mercado 1993 ; Ministerio de Hacienda 2008 ; Prieto 2001 ; Torche 1993 ; Urmeneta 1993). La deuxième est issue de la socio-anthropologie économique et des enquêtes ethnographiques (Bustamante et Sagredo 2009 ; Centro de Investigación Social (CIS) 2014 ; France 1991 ; Green 1988 ; Mayol 1988 ; Peliowski 1993 ; Saborido 1985). Ces deux sous-approches se sont développées de façon relativement parallèle et sans un réel dialogue, ce qu'à mon avis a contribué à produire une logique de prophétie auto-accomplie quant à l'explication de la quête de proximité résidentielle entre familles apparentées comme une « affaire de pauvres ».

Dans la première sous-approche, d'inspiration économique et quantitative, on voit un intérêt pour la comparaison des morphologies résidentielles des ménages selon les niveaux socioéconomiques. Les résultats montrent systématiquement une association négative entre *allegamiento* et décile de revenus (figure 6), ce qui soutient apparemment l'hypothèse du rapprochement résidentiel comme stratégie de survie et comme une affaire des pauvres. Dans des contextes, comme le Chili, à parenté cognatique et valorisation de la néolocalité, il est prévisible que, considérées exclusivement à l'échelle du ménage, les proximités résidentielles familiales se concentrent au sein des groupes ayant le moins de ressources, comme cela a été suggéré pour d'autres contextes (voir, pour la France, Bonvalet, 2003 ; Bonvalet & Lelièvre, 1995 ; pour l'Italie, Pfirsch, 2008). Or, la considération exclusive du ménage comme unité d'analyse rend la recherche aveugle aux formes de rapprochement résidentiel entre groupes familiaux non-corésidents, situation qui pourrait, par contre, avoir une prévalence plus importante dans les milieux moyens et aisés de la ville. Autrement dit, le fait de reprendre de manière acritique l'unité d'analyse du ménage fait de l'interprétation des résultats obtenus une démonstration de l'hypothèse des stratégies de survie, bref une prophétie auto-accomplie.

FIGURE 6 : TYPE D'*ALLEGAMIENTO* PAR DECILES DE REVENUS DANS LA REGION METROPOLITAINE (2011)



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE A PARTIR DE CASEN 2011

Dans la deuxième sous-approche, d'inspiration socio-anthropologique et ethnographique, on constante une définition plus large de la proximité résidentielle familiale. Même si le ménage y occupe une place centrale comme unité d'analyse, les auteurs, du fait d'une approche inductive, s'intéressent aussi aux pratiques domestiques qui dépassent ses contours. Comme les travaux de Lomniz précédemment évoqués en témoignent, l'analyse

incorpore ici une diversité morphologique des pratiques de la proximité familiale, qui est absente dans l'analyse quantitative. Cela dit, du fait que ces travaux ont pour cadre les « classes populaires » ou la « marginalité urbaine », leurs terrains ont été systématiquement limités à des contextes de pauvreté. Ainsi, qu'on les décrive comme des *habitus* ou des « modes d'habiter » des pauvres, ou bien comme des « stratégies de survie », on finit inévitablement par attribuer la complexité observée dans l'organisation résidentielle de la vie familiale à une particularité des populations urbaines pauvres, en mobilisant des explications *ad hoc*. Que ce soit par la limitation de la proximité résidentielle familiale à l'échelle du ménage ou par la restriction de l'étendue de l'observation empirique aux milieux démunis, la démonstration des approches en termes de stratégies de survie analysant le rapprochement résidentiel familial comme une affaire des pauvres semble devoir beaucoup à une prophétie auto-accomplie. On ne peut dépasser cet obstacle que par un élargissement simultané de l'unité d'analyse au-delà du ménage et des contextes d'observation au-delà de la pauvreté.

*

* *

L'importation et la reformulation dans le langage savant de la catégorie indigène de l'*allegamiento* comme un arrangement résidentiel spécifique semble être caractéristique du cas chilien. Dans cette section, j'ai essayé de montrer les aspects fondamentaux de ce processus par lequel un mot indigène a été transformé d'une « notion » d'usage commun à un « concept » d'usage technique. J'ai identifié deux sources majeures qui ont contribué à façonner ce processus : les politiques publiques du logement social, d'un côté, et la tournure économiciste des sciences sociales en Amérique Latine, de l'autre.

La standardisation et l'opérationnalisation de l'*allegamiento* – processus cristallisé par la mesure officielle incluse depuis 1990 dans l'enquête nationale sur les ménages – ont été le résultat d'une collaboration étroite entre les politiques publiques de logement et la recherche appliquée, ou plus exactement, d'une subordination acritique de cette dernière aux catégories politico-administratives. Si elle trouve son origine dans le contexte de la crise inédite du logement populaire urbain qu'a expérimenté le pays autour des années 1980, il est possible observer sa pérennisation jusqu'à présent. D'un côté, la reformulation savante de la catégorie de l'*allegamiento* a été très productive en ce qui concerne l'accumulation de données statistiques fiables sur le long terme. De l'autre, la dépendance de la recherche à l'égard des

politiques publiques a eu comme contrepartie un fort réductionnisme dans l'observation du phénomène des proximités résidentielles familiales au Chili.

Comme j'ai pu l'expérimenter dans le cadre de ma propre enquête, il s'agit d'abord de l'existence de certains « obstacles épistémologiques » (Bachelard 1999 [1934]). J'en ai distingué trois fondamentaux : le premier tient à l'opposition entre famille nucléaire et famille étendue, du fait que cette dernière est conçue comme le résultat du manque de logement et le rapprochement résidentiel familial comme un sacrifice obligé de l'autonomie nucléaire. L'*allegamiento* constitue ainsi une « catégorie cible », c'est-à-dire dont l'élaboration n'est pas orientée par la compréhension du phénomène mais par son éviction. Le deuxième obstacle découle de la limitation de l'unité d'analyse du rapprochement résidentiel familial à la catégorie statistique-administrative du ménage. Cela entraîne une minimisation des morphologies et pratiques de proximité qui dépassent les barrières du logement. D'un côté, on restreint la capacité d'observer les dynamiques territoriales et relationnelles des rapprochements résidentiels familiaux, et, de l'autre, on explique en partie l'idée, bien installée mais jamais démontrée dans la recherche chilienne, que la quête de proximité est une « affaire des pauvres ». Enfin, le troisième obstacle est lié aux biais économicistes présents autant dans les logiques des politiques publiques que dans les théories des stratégies de survie. Dans la modélisation et les explications de l'*allegamiento*, on surestime la dimension économique, du point de vue du rôle causal attribué aux conditions matérielles déficientes (en premier lieu, le manque de logements), et aussi quant à l'attribution d'une logique rationnelle de maximisation qui oriente l'action des individus au niveau de la vie domestique. Par conséquent, on sous-estime, voire occulte complètement, le rôle que peuvent jouer les logiques et les pratiques qui renvoient à l'ordre de la parenté. Cette limitation n'est qu'un symptôme de l'aveuglement très généralisé sur le rôle de la parenté autant dans les politiques publiques que dans les sciences sociales au Chili, trop influencées par des modèles sociologiques construits autour du principe de la nucléarisation de la famille moderne et sur la base d'une sorte d'opposition radicale entre famille nucléaire et famille élargie.

Au-delà de ce réductionnisme pour ainsi dire scientifique, on pourrait aussi avancer que la réappropriation technique de la catégorie *allegamiento* a entraîné un réductionnisme sémantique, c'est-à-dire un appauvrissement de l'étendue et de la complexité de l'horizon des significations qu'elle est capable de mobiliser dans le contexte de son usage courant, et par

conséquent, de sa capacité à saisir la complexité du phénomène empirique qu'elle est censée nommer.

Conclusion du chapitre

Ce chapitre a été consacré à la restitution de la catégorie chilienne de l'*allegamiento*, en partant d'une analyse autoréflexive. Cela m'a semblé incontournable pour commencer cette thèse, puisque cette catégorie indigène, très répandue localement autant dans le langage commun que savant, jouit d'une véritable hégémonie lorsqu'il s'agit de nommer, signifier, comprendre et valoriser la question du rapprochement résidentiel familial au Chili et qu'elle a, par conséquent, façonné significativement mon regard sur mon objet d'étude.

Cet exercice a été mené sur trois niveaux. Dans un premier niveau, développé dans la première section, j'ai cherché à restituer ma première familiarisation avec les significations du mot *allegamiento*, telles qu'elles apparaissent dans l'histoire de Victoria, femme de ménage que j'ai côtoyée intimement depuis mon enfance. J'ai ainsi souligné l'imbrication entre le processus jamais achevé de fabrication de la maison de Victoria et celui, également sans fin, de l'*allegamiento* de ses enfants, c'est-à-dire l'installation chez elle de la majorité de sa descendance, jusqu'à quatre générations. Par cette analyse, j'ai pu saisir trois significations majeures du vécu de l'*allegamiento* pour Victoria : l'*allegamiento* comme *ancora*, comme *fatum* et comme *praxis*. D'abord, les enfants adultes s'accrochent à la maison parentale comme à une ancre solide sur laquelle prendre appui pour réussir à former leur propre famille. En ajoutant des pièces à la maison principale, l'*allegamiento* de plusieurs générations de descendants produit une morphologie familiale « à couches », où l'existence de chacun est inséparable de la proximité permanente et étroite des autres. Cela fait de la filiation, dans un sens très large, un lien fortement structurant, l'*ancora* du vécu de la parenté. Ensuite, j'ai souligné la forte prégnance dans le discours de mes interlocutrices sur l'*allegamiento* d'un langage où l'accueil inconditionnel et sans limitation de durée des enfants est vécu comme une fatalité, un *fatum* face auquel il n'y a *« rien à faire »* ni *« rien à dire »*. Il faut l'accepter malgré ses coûts, qui vont jusqu'à la perception d'une aliénation de soi-même par la perte de maîtrise sur sa propre maison, dans le cas des parents, ou d'une difficulté pour s'affirmer comme des individus autonomes, pour les enfants. Enfin, apparaît aussi dans ce vécu de l'*allegamiento* une

sorte de fierté face à l'action presque héroïque des parents acceptant le poids que représente l'accueil inconditionnel de leur descendance, geste dans lequel réside finalement la capacité d'agencement et la source ultime de valorisation de soi-même. Cette valorisation, très ambiguë et jamais manifestée à l'état pur dans un discours entremêlant regrets et fierté, doit être renvoyée aux sources mêmes de la *praxis* de la parenté et, au sein de celle-ci, de l'ontogenèse ou constitution des individus en tant que personnes. C'est en accueillant et en étant accueilli que la parenté se fait elle-même et que l'on devient quelqu'un. En définitive, avec sa solidité et sa durabilité, son inexorabilité et sa portée, dans la vie de Victoria et des siens, l'*allegamiento* semble être très loin d'une simple situation transitoire mise en place pour résoudre les nombreuses difficultés que leur impose la vie domestique. Il se montre plutôt comme un mode constitutif d'habiter. En analysant les ambiguïtés de l'*allegamiento* dans le discours de Victoria, j'ai identifié enfin une tension fondamentale entre dépendance et autonomie, entre la continuité de la dépendance filiale comme condition de sa propre stabilité et réalisation, et les obstacles que cela impose face au désir et la quête de chacun pour devenir quelqu'un pour soi-même.

Le deuxième niveau de l'analyse, exposé dans la deuxième section, correspond à l'analyse lexicale et étymologique du mot *allegamiento*. Il s'agissait d'encadrer les significations qui étaient inséparables de l'expérience de vie concrète de Victoria, dans l'horizon sémantique plus large du mot. Pour cela, j'ai mené une analyse du verbe espagnol *allegar* et de ses dérivés *allegamiento* et *allegado(a)*. En premier lieu, j'ai recensé l'ensemble des significations actuelles et désuètes de ces mots dans la langue espagnole en général. J'ai ainsi retrouvé, entre autres, les idées de rapprochement spatio-temporel entre des personnes ou des choses, de parenté, d'amitié et d'intimité, et même de coït ou rapport sexuel. Comme fil rouge unissant ces différents sens, j'ai saisi l'idée d'un rapprochement en même temps physique et relationnel, particulièrement intime et étroit, entraînant un fort degré d'imbrication entre les choses ou personnes ainsi rapprochées. Ensuite, j'ai proposé de faire un détour étymologique par les racines latines du verbe *allegar*, dans le but d'aller plus loin dans la compréhension de son horizon sémantique. En intégrant aussi les traductions françaises de ces termes, j'ai relevé et analysé trois sources étymologiques, toutes dérivées d'usages nautiques et politico-militaires, et ayant plusieurs points de convergence entre elles : *applicāre/plicāre* (*« approcher »*, *« arriver »*, *« plier »*) ; *ligius* (*« allegéance », « lige »*) ; et *ligare/alligare* (*« lier »*, *« allier »*). En plus de confirmer les sens trouvés dans l'espagnol moderne, cet exercice m'a menée à deux découvertes additionnelles. En premier lieu, l'imbrication de cette modalité étroite de rapprochement physique et relationnel avec un territoire familier et sûr, un espace domestiqué

sur lequel le rapprochement se fonde et où il a lieu. Deuxièmement, la forme asymétrique du rapprochement et l'oscillation dont une telle asymétrie est l'empreinte, entre un caractère politique de soumission et un caractère affectif d'attachement. Enfin, je me suis intéressée à l'usage local du mot *allegamiento* dans l'espagnol chilien. Il désigne un type spécifique d'arrangement domestique où le logement est partagé par ceux qui accueillent et ceux qui sont accueillis. Après avoir fait un détour par l'analyse sémantique et étymologique de ses sources espagnoles et latines, j'ai pu observer que l'usage local du mot, bien que très spécifique, concentre toute la richesse en nuances, niveaux et ambiguïtés de l'horizon sémantique plus large. Ainsi, le mode d'habiter signifié par le mot consiste un rapprochement très étroit : une proximité d'abord physique, car elle implique la corésidence, et une également relationnelle, car elle suppose la reconnaissance d'un lien préexistant et, car le partage du quotidien produit une familiarité nouvelle. De même, les ambiguïtés de la valorisation de l'*allegamiento* comme mode d'habiter peuvent être mieux saisies à la lumière d'une analyse sémantique plus large. Le caractère asymétrique des liens tissés au sein d'une relation d'*allegamiento* était déjà présent dans les usages les plus anciens du mot, lesquels sont révélateurs d'une dimension proprement politique du terme. Du geste d'accueillir gratuitement quelqu'un chez soi résulte la production d'un lien de dépendance et d'inégalité. Au sein de cette relation, en même temps productrice de familiarité et d'asymétries, on constate une oscillation entre hospitalité et hostilité, entre des sentiments d'affection et de reconnaissance et d'agacement et de conflit, entre légitimité et illégitimité. L'ambiguïté temporelle entre l'*allegamiento* comme état transitoire ou à durée indéterminée n'est qu'une autre face de cette oscillation.

Dans la troisième section, enfin, j'ai traité la question de l'importation du mot *allegamiento* du langage commun au langage savant. Ce n'est qu'au Chili qu'on trouve tout un corpus littéraire spécialisé sur l'*allegamiento.* Par un double processus de standardisation et d'opérationnalisation, cette notion indigène est devenue un « concept » et un « indicateur ». Cela a été le résultat d'une collaboration entre le champ des politiques publiques et celui des sciences sociales, qui a abouti à la construction d'une mesure standard d'*allegamiento* dont se servent, presque sans exception, les recherches quantitatives et qualitatives sur le sujet au Chili. Sans nier les apports que la reformulation technique de l'*allegamiento* a eus, notamment dans la production de données statistiques systématiques et comparables, j'ai montré que la dépendance de la recherche académique par rapport aux critères des politiques publiques, la surreprésentation des logiques économicistes et le regard acritique envers les catégories et indicateurs ainsi construits, ont entraîné des limitations importantes quant à la capacité de la

recherche académique à rendre compte de la réalité de la proximité résidentielle familiale au Chili. En conséquence, l'*allegamiento* est devenu une « catégorie cible », non seulement pour les politiques publiques visant à réduire le déficit de logements urbains, mais aussi pour les sciences sociales elles-mêmes, qui, du fait d'une opposition entre famille nucléaire et famille étendue, ne peuvent concevoir le rapprochement résidentiel familial que de manière négative. Une deuxième conséquence est la limitation de l'unité d'analyse du rapprochement résidentiel familial à la catégorie statistico-administrative du ménage, ce qui entraîne une minimisation des morphologies et pratiques de proximité qui dépassent les barrières du logement, et qui a également contribué à imposer, sans la démontrer, l'idée du rapprochement résidentiel familial comme une « affaire des pauvres ». Enfin, on constate un fort biais économiciste de la recherche sur le sujet, ce qui s'exprime dans la prédominance des théories explicatives en termes de stratégies de survie. On sous-estime, voire on néglige complètement, le rôle que peuvent jouer les logiques et les pratiques qui renvoient à l'ordre de la parenté.

En m'appuyant sur cette mise en perspective, j'ai pu constater qu'à partir du moment où j'ai réussi à formaliser mon intérêt pour étudier l'*allegamiento*, c'est-à-dire à le traiter en tant que « objet » et à m'immerger dans la littérature spécialisée, il s'est opéré en moi une sorte de superposition entre le concept savant que je commençais à incorporer et la notion que j'en avais, à partir de mon expérience biographique. Cela a été initialement imperceptible, probablement du fait que l'appropriation technique avait repris le même mot que l'usage commun : les deux registres de langage utilisaient le terme *allegamiento*, et non ceux, par exemple, de « corésidence » ou de « famille étendue ». Or, derrière les mêmes mots, se cachaient des significations différentes. Je ne m'en suis aperçue que lorsque mon premier terrain, mené entre 2006 et 2007 dans des bidonvilles de Santiago, était déjà bien avancé et que j'avais commencé à rencontrer des problèmes pour faire rentrer ce que j'observais sur le terrain dans les outils analytiques dont j'étais munie. Mon appréhension confuse de ce que j'appelais encore, comme tout le monde au Chili, *allegamiento*, est donc restée longtemps comme couverte et aplatie par la définition apparemment limpide et opérationnelle offerte par la littérature savante. Je suis donc arrivée sur le terrain bien armée de ces définitions et hypothèses ; dans le même temps, l'ancienne notion forgée au cours de mes discussions avec Victoria était toujours là, m'accompagnant comme une ombre tout au long du terrain, car elle était enracinée dans mon expérience biographique et à la base de mes interrogations profondes sur le sujet. Sans le savoir, m'appuyais donc sur quelque chose de plus que les hypothèses, les concepts et les mesures tirés de la littérature technique. J'avais avec moi un surplus intuitif

quant à ce qu'il se jouait dans l'*allegamiento* et que je ne retrouvais pas dans l'approche savante. Si cette dissonance, devenue de plus en plus perceptible au fur et à mesure de l'avancée de mes recherches, m'a permis un peu plus tard d'élaborer une critique de l'insuffisance de cette approche (Araos 2008), j'ai dû parcourir un long cheminement pour trouver d'autres outils compréhensifs et pistes méthodologiques alternatifs, me permettant de dépasser la seule critique et réussir à produire une nouvelle approche pour saisir mon objet.

CHAPITRE 2. *« Vivre à côté »*, *« passer »*, *« rester là »* : descriptions indigènes de la proximité vécue

« The explanatory power of our ethnographies must be made to reside in rendering our informants' categories analytical. »

Christina Toren

Introduction

Dans ce chapitre, j'ai pour but d'interroger ce que veut dire vivre « à proximité » des parents proches[44] pour les individus rencontrés au cours de mon terrain à Santiago. Comme je l'ai dit dans l'Introduction Générale, le cheminement de ma recherche a été marqué par une tournure en termes disciplinaires. Mon regard initial, sensiblement sociologique et qualitatif, a incorporé de manière croissante une approche anthropologique et ethnographique. Cela a eu plusieurs conséquences pour cette thèse, dont la place centrale qu'y ont pris les perspectives indigènes dans l'analyse.

Les perspectives indigènes

Au niveau de la discipline, il semble y avoir peu de désaccord quant à l'idée que « l'anthropologie s'est constituée historiquement comme une connaissance produite depuis la 'perspective' ou le 'point de vue' des sociétés étudiées » (Quirós 2015, p. 49, traduction libre de l'espagnol). Cette orientation disciplinaire serait intimement liée à sa méthode propre, l'éthnographie (Weber 2015). Comme l'affirment Englund et Leach, « what is unique in the ethnographic method [is that it gives] subjects authority in determining the contexts of their beliefs and practices » (2000, p. 225)[45].

À mon niveau personnel, la découverte de cette sensibilité anthropologique consistant à prendre au sérieux les catégories, raisonnements et pratiques indigènes (Weber 2007), a transformé de manière significative ma démarche sociologique. Comme on l'a vu dans le chapitre 1, l'un des problèmes auxquels j'ai été confrontés dès la première étape de ma

---

[44] Dans ce chapitre, j'interroge ce que veut dire la « proximité résidentielle » pour les enquêté(e)s, mais pas encore en quoi consiste la « parenté proche ». Cette question-là sera abordée plus tard. En termes plutôt descriptifs (auprès de quelles sortes de parents vit-on près) dans le chapitre 4, en particulier dans la section III. Et dans les chapitres 5 et 6 en termes de production de la parenté pratique en contexte de proximité résidentielle.

[45] Sur ce point, il est intéressant de rappeler la critique adressée par ces mêmes auteurs à un affaiblissement récent de la spécificité anthropologique comme conséquence de l'influence croissante de la pensée sociologique dans la demarche de l'anthropologie pour rendre compte de la « société moderne » [*modernity*]. Dans ce processus, les méta narrations – catégories analytiques universalistes et abstraites chères à la sociologie – prennent l'avantage sur les catégories indigènes dans la théorisation. Par conséquent, cela contribue à affaiblir le principe selon lequel les sujets étudiés « participate in the production of anthropological knowledge by indicating the contexts which are relevant to their own practices and by interrogating basic analytical notions. » (Ibid., p. 239)

recherche a été le fait que les concepts et modèles savants, sur lesquels je m'appuyais, se montraient insuffisants pour rendre compte de la complexité du phénomène du rapprochement résidentiel familial, tel que je l'observais sur le terrain. Ce n'est que dans le processus –d'abord très intuitif, puis de plus en plus conscient – de valorisation de la perspective portée par mes interlocuteurs, que j'ai trouvé une clef pour dépasser la seule critique et m'aventurer dans la production de nouveaux outils analytiques[46]. Car « c'est de la confrontation entre ses propres classifications a priori et les classifications indigènes que peut naître un instrument de connaissance » (Weber 2009a, p. 25).

Suivant de près les formulations de Florence Weber à ce propos (2009a ; 2009b)[47], par « perspectives indigènes », j'entends les formes du rapport expérientiel au monde – expressions, catégories, notions, gestes, manières de parler et manières d'interpréter – que j'identifie chez mes interlocuteurs, en les restituant formellement dans le processus d'analyse et d'écriture sociologiques. Cela exige de distinguer et d'établir les rapports entre deux registres ou niveaux d'observation (portés par n'importe quel acteur), celui de premier ordre et celui de deuxième ordre (Luhmann 1998). L'observation de « premier ordre » correspond aux processus par lesquels l'acteur (y compris le chercheur) produit le rapport avec son monde ; tandis que celle de « deuxième ordre » correspond aux processus par lesquels un acteur observe les rapports d'autres acteurs avec leur monde, y compris l'auto-observation de son propre rapport (du chercheur, par exemple) au monde.

Considérant les limitations propres à la nature de mes données, notamment issues d'entretiens, et que j'ai évoquées dans l'Introduction Générale, le matériel sur lequel je m'appuie pour mon analyse est issu de longues conversations que j'ai eu face-à-face avec les enquêtés, presque toujours chez eux et en ayant construit une familiarité minimale avec eux. Cela me permet de prétendre, sinon à une ethnographie, au moins à un traitement ethnographique de « ce que [les gens] font, intentionnellement ou pas, à travers ce qu'ils disent » et ce qu'ils ne disent pas (Quirós 2015, p. 51). C'est dans le but d'expliciter la tournure

---

46 Le chapitre 4 est consacré au parcours conceptuel et théorique de cette recherche.

47 « Je parle de concepts indigènes : qu'est-ce à dire ? Le terme indigène fait référence à la tradition exotique ; mais c'est pour moi une commodité de langage qui me permet de désigner en réalité une position dans l'analyse. Tout discours analysé, toute représentation analysée est un discours indigène. Tout un chacun est un indigène en puissance : il suffit qu'on le prenne à son tour comme l'objet d'observation et d'analyse. Le grand avantage du terme « indigène » est de permettre au chercheur de se séparer des sujets qu'il analyse, y compris et surtout quand ce sont ses proches ou quand il lui faut effectuer une autoanalyse et se considérer lui-même comme un indigène. » (Weber 2009a, p. 26)

anthropologique et ethnographique de mon enquête sociologique que j'ai décidé d'écrire ce chapitre et de le placer avant les chapitres consacrés à la discussion théorique et conceptuelle (chapitre 3) et à la caractérisation globale de mon terrain en termes d'analyse typologique (chapitre 4). Car ce n'est que dans les multiples allers-retours entre l'interrogation des perspectives indigènes découvertes sur le terrain et des catégories analytiques offertes par la littérature, qu'un certain cadre théorique a émergé et certains concepts se sont consolidés.

Qu'est-ce que la proximité résidentielle familiale ?

Comme le signale de manière critique le géographe Thomas Pfirsch dans son étude sur les systèmes résidentiels des classes supérieures à Naples, l'essentiel de la littérature en sciences sociales sur les proximités résidentielles familiales propose une définition apriorique de ce que serait la « proximité », qui, le plus souvent, est réduite à une question de distance géographiquement mesurable en termes de mètres ou kilomètres entre parents et enfants adultes (Pfirsch 2008, p. 205). Dans cette littérature, le chercheur construit la distinction entre « proche » ou « non proche » à partir d'un seuil donné : de plus ou moins un kilomètre, de plus ou moins vingt kilomètres, etc. Que ce soit plus ou moins justifié en termes méthodologiques, cette décision reste attachée à un critère « externe » de l'observation, c'est-à-dire qui attribue la qualité de proximité sans intégrer la perspective des individus pour lesquels le sens même de la proximité est un enjeu d'expérience.

Or, très tôt sur mon terrain, je me suis aperçue que la perception des distances et la construction des repères spatiaux des individus étaient toujours plus ou moins décalées par rapport à mes propres préconceptions (Mulet 2018). Comme nous l'apprend la phénoménologie au moyen du concept d' « espace vécu »[48], la « condition de la spatialité [est] la fixation du sujet dans un milieu contextuel et […] son inhérence au monde », et «ne peut se comprendre qu'à l'intérieur d'un champ perceptif […], en proposant au sujet concret un ancrage possible » (Merleau-Ponty 1997, p. 296, traduction libre de la version espagnole). C'est pourquoi, au lieu de recourir à un critère prédéfini de proximité résidentielle fondé sur une distance géographiquement mesurable entre deux points donnés et sur une distinction établie a priori par le chercheur, j'ai choisi d'interroger le *vécu* de la proximité et de l'éloignement résidentiels à partir des descriptions qu'en font les individus. Or, ces expériences indigènes,

[48] Ce concept et d'autres apports de la phénoménologie à cette thèse sont développés dans le chapitre 3 (III)

auxquelles j'ai accèdé par la médiation de la parole, ne se laissent pas saisir par un simple jeu de questions-réponses explicites sur les distances « objectives » qu'il y a entre leur maison et celles de leurs parents proches. C'est la différence que signale Weber entre « interroger » et « écouter » les individus rencontrés sur le terrain (2009a, p. 26)[49]. Souvent, les pistes les plus suggestives offertes par mes interlocuteurs sur ce que voulait dire pour eux vivre à proximité de quelqu'un, étaient liées au vécu, aux manières d' « être affecté » (Favret-Saada 2012) par les distances ou rapprochements, et non aux distances en tant qu'objet mesurable.

Alors, qu'est-ce que la « proximité vécue » ? Que signifie dans l'expérience de mes interlocuteurs le fait de vivre près de parents proches ? Cette question est devenue un véritable enjeu de ma recherche, c'est-à-dire un problème à résoudre et un résultat de l'enquête, plutôt qu'un acquis ou un point de départ. *« Mon petit-fils vient déjeuner tous les jours »*, *« ma fille s'est installée à côté »*, *« je passe tous les soirs chez ma mère »*, *« on sait que mon frère est là tout le temps »*. Ce sont quelques exemples des expressions à partir desquelles a commencé à se révéler pour moi le sens indigène de la proximité résidentielle familiale. Si, comme on le verra, ces expressions renvoient à des pratiques très diverses dans leur forme et matérialité, elles semblent converger, en dépit de cette diversité, vers un vécu commun de la proximité celui de la « coprésence quotidienne » entre certains individus apparentés. Tout au long de ce chapitre, je chercherai à restituer cette expérience de la « coprésence quotidienne » à partir des descriptions indigènes issues de trois études de cas, en m'intéressant aux convergences et divergences, aux aspects communs et aux nuances.

Trois cas exemplaires

Pour tenter de comprendre ce que signifie pour les enquêtés « vivre à proximité » de parents proches, j'ai choisi d'analyser dans ce chapitre trois de mes cas d'étude, à savoir ceux qui, d'après un regard rétrospectif, ont été particulièrement révélateurs de ce qu'est la proximité résidentielle familiale pour les individus rencontrés à Santiago. Il ne s'agit pas des cas les plus « représentatifs » de mon échantillon, comme on le dirait dans un jargon sociologique. Je ferai

[49] « [I]l vaut mieux écouter les indigènes que les interroger, non seulement pour entendre leurs classifications, mais aussi pour éviter de recevoir des réponses qui ne seraient que le miroir des questions et des attentes du chercheur. » (Weber 2009a, p. 26).

référence à ce critère propre d'une approche plutôt « qualitative »[50] dans le chapitre 4, dans une démarche pour organiser typologiquement la diversité de mes données.

Car l'intérêt n'est pas pour l'instant de produire une caractérisation exhaustive des modalités à travers lesquelles la proximité résidentielle familiale prend forme sur mon terrain. Il s'agit ici de tout autre chose : expliciter le processus de production de mon objet d'étude. Pour cela, j'ai choisi des cas que l'anthropologie a nommé « exemplaires » (Needham 1985 ; Højer et Bandak 2015). À la différence de la « représentativité », qui s'appuie sur des critères de fréquence ou de typologie, l'« exemplarité » des trois cas analysés dans ce chapitre repose sur la place privilégiée qu'ils ont eue dans le processus inductif de constitution du phénomène même que je voulais comprendre. Comme cela a été avancé par Agamben, « in exhibiting its own singularity, an exemplar or paradigm 'makes intelligible a new ensemble, whose homogeneity it itself constitutes' » (Agamben 2009 : 18, cité par Højer et Bandak 2015 : 7). En d'autres termes, on peut dire qu'il s'agit de trois cas « paradigmatiques » de la proximité résidentielle familiale telle que j'ai pu l'observer sur mon terrain à Santiago, puisqu'ils se retrouvent « between the general and the specific by suggesting, proposing, and revealing new generalized 'wholes' » (*Ibid.*, p. 8). Ainsi, il me semble que la demarche pour restituer ces histoires résidentielles depuis une approche ethnographique offre au lecteur un premier aperçu de mon terrain « du bas vers le haut », ainsi qu'une esquisse des problématiques fondamentales qui traversent l'expérience de la proximité résidentielle dans les milieux urbains étudiés à Santiago[51].

Dans les sections suivantes, je propose de rentrer dans ces trois études de cas à partir du regard de trois femmes que j'ai eues comme interlocutrices. Jacinta, Silvia et Amelia sont issues de trois milieux socioéconomiques et zones de la ville très différents. De ce fait, les mondes domestiques auxquels leur discours renvoie sont aussi très divers. Malgré cela, à travers leurs expériences de la proximité résidentielle qui s'expriment par les formules indigènes *« à côté »*, *« passer »* ou *« être-là »*, on peut suivre les traces d'une expérience commune que j'appelle coprésence quotidienne.

---

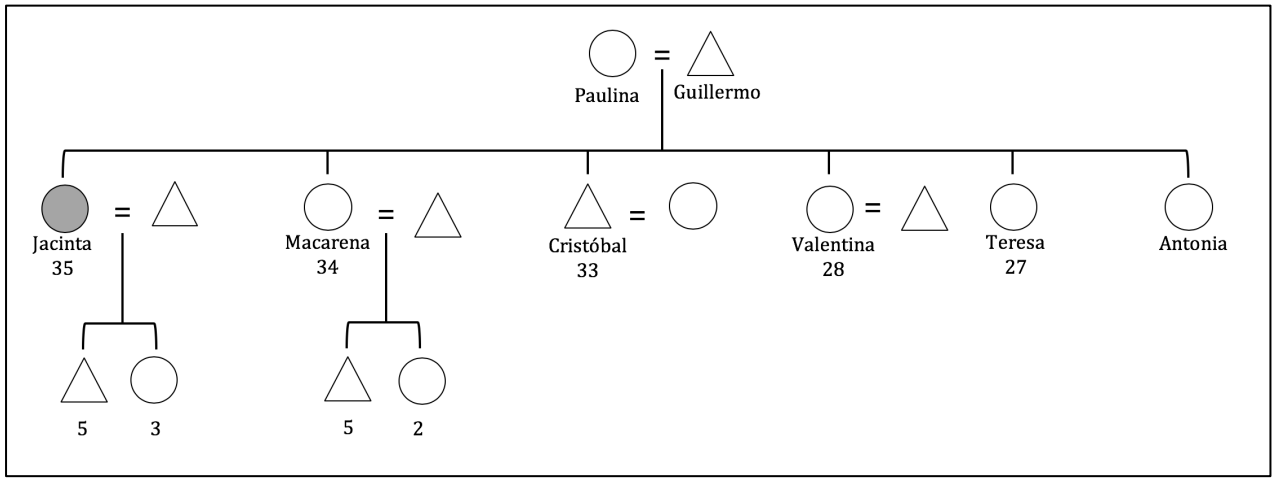
[50] Pour une comparaison (auto)critique entre les approches « qualitative » et « ethnographique » dans le cadre de mon enquête, voir l'Introduction Générale.

[51] C'est dans ce but que j'ai délibérément décidé d'alléger au maximum la suite de ce chapitre de références bibliographiques, puisque l'accent est mis sur les formes de description indigène.

I. Jacinta *« vit à côté »*

Lors de ma première visite aux Sabalsa R., un dimanche de mars 2013, j'ai assisté à un long déjeuner familial sur la terrasse de la grande maison parentale située dans un beau quartier de Vitacura, un arrondissement traditionnel des milieux aisés de la ville[52]. En arrivant chez eux, j'ai été invitée à m'asseoir au milieu d'une grande table sur la terrasse donnant sur le jardin, autour de laquelle bougeaient et parlaient bruyamment une quinzaine de personnes. Étaient présents les parents, Guillermo Sabalsa et Carolina R., médecins spécialistes dans la soixantaine, ainsi que la grand-mère paternelle, seule survivante des grands-parents. Il y avait aussi la fratrie complète des six enfants Sabalsa R., cinq filles et un fils, de 25 à 35 ans environ, deux des trois beaux-enfants et l'ensemble des petits-enfants (figure 7). Les enfants et leurs conjoints étaient tous suivi des études universitaires : trois des filles – Macarena, Valentina et Antonia – avaient suivi leurs parents en faisant médecine, Jacinta était psychologue, de même que la femme du fils, et celui-ci était ingénieur, tout comme les maris de Jacinta et Macarena. En 2013, les trois aînés étaient mariés et les deux filles aînées avaient chacune deux enfants en bas âge.

FIGURE 7 : SCHEMA GENEALOGIQUE DES SABALSA R. EN 2013



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

52 Voir la présentation des différents arrondissements étudiés de Santiago dans l'Introduction Générale.

I.1. La blague

Avec autant de membres de la famille réunis, il n'y eut pas de place pour des conversations intimes, mais plutôt pour un véritable bombardement de plaisanteries et d'anecdotes familiales racontées à plusieurs voix. Les filles étaient en train de me dire où habitaient les enfants qui étaient déjà mariés, lorsque l'une d'elles raconta une blague familiale qui portait sur le choix des maisons par les enfants mariés, et qui aurait eu son origine au moment où Jacinta, l'aînée, et son mari avaient choisi leur maison :

> VALENTINA : La blague, c'est que pour s'acheter une maison, il faut pouvoir voir de la maison l'enseigne de l'hôpital. Tout a commencé car Jacinta et Manuel sont allés chercher une maison, et Jacinta lui a dit « cette maison, je l'aime bien », et alors Manuel lui a répondu « mais, comment ça, si l'on ne voit pas l'enseigne de l'hôpital! » [Tout le monde se met à rire]. (E20, 2013)

L'hôpital qu'a mentionné, de manière évidemment ironique, Manuel, le mari de Jacinta, est celui où Guillermo, son beau-père, occupe un poste important. Il s'agit de l'un des hôpitaux privés les plus réputés de la ville. Comme on peut le voir dans la figure 8, il est situé à moins de 200 mètres de la maison de Guillermo et Carolina. La réponse de Manuel à sa femme suggère l'idée que les enfants Sabalsa R. sont censés préférer des maisons depuis lesquelles l'on peut apercevoir la grande et imposante enseigne de cet hôpital, mais apparemment la maison choisie par Jacinta ne remplissait pas cette condition, ce qui l'a étonné. Puisque cela était dit sur le ton de la blague, il s'agit en fait d'une ironie, la référence à la visibilité de l'enseigne n'ayant pas pour mes interlocuteurs un sens littéral mais figuré. Pour comprendre le sens implicite de cette blague et aussi toute la signification qu'elle a par rapport au sujet qui nous intéresse ici – l'expérience indigène de la proximité résidentielle – il faut faire un détour par d'autres éléments de cette histoire résidentielle.

« Une cartographie de tout le monde »

Il faut commencer par situer spatialement la maison de Jacinta par rapport aux maisons de ses parents, des membres déjà mariés de sa fratrie et d'autres membres de la parentèle proche[53]. Une autre sœur, Teresa, en a fait une description synthétique lorsqu'elle essayait de m'expliquer la blague en question :

---

[53] Selon Déchaux, « la parentèle est constituée de tous les parents que se reconnaît ego, avec qui il est en rapport, fait des choses et se réunit. » (Déchaux 2005, p. 56) Considérant cette définition, dans le contexte de mon enquête, les membres de la parentèle les plus proches d'ego en termes relationnels sont le plus souvent des parents

> TERESA : Géographiquement, c'est très marrant. Si tu faisais une cartographie de tout le monde, c'est très étonnant. Car toutes les sœurs de ma mère habitent autour de cette maison et [avant] toutes étaient autour de la maison de ma grand-mère. Mais aussi mes sœurs et frère, tous ont acheté une maison à côté *[al lado]*. (E20, 2013)

En évoquant l'image d'une cartographie des maisons, Teresa décrit une scène où les maisons des sœurs de sa mère et celles de ses frère et sœurs sont placées *« à côté »* [*al lado*] de celle des parents Sabalsa R. et, dans une époque précédente, de la maison de ses grands-parents maternels, question sur laquelle je reviendrai plus tard. En suivant ce récit, je me suis fait d'abord l'idée d'une contiguïté entre ces maisons[54]. Néanmoins, j'ai pu nuancer un peu plus tard cette description indigène avec le plan des maisons que j'ai élaboré à partir des adresses exactes des membres de la famille concernés, ce que je montre plus bas dans la figure 8.

Le décalage entre la définition indigène et ma préconception du *« vivre à côté »*

J'ai alors été surprise de constater qu'en fait, les maisons des enfants Sabalsa R. n'étaient pas contiguës ni même suffisamment rapprochées entre elles pour que je puisse les considérer comme étant *« à côté »* les unes des autres. Comme on le voit dans le plan des maisons, les maisons des quatre enfants déjà mariés (en bleu) sont situées à une distance comprise entre un et trois kilomètres de la maison de Carolina et Guillermo (en rouge).

Cette première impression d'un décalage entre cette définition indigène du « vivre *à côté »* et ma propre précompréhension a été décisive dans le processus de construction de ce qu'est la proximité résidentielle familiale pour les individus de mon terrain. Qu'est-ce qui fait que, pour mes interlocuteurs, la définition de *« vivre à côté »* peut s'appliquer assez naturellement à une situation dans laquelle les maisons en question sont éloignées de quelques kilomètres entre elles ? Deux éléments de réponse – que j'analyserai par la suite – émergent, lorsque l'on analyse plus en profondeur le vécu du résidentiel de cette famille. D'abord, la catégorie *« vivre à côté »* implique une expérience indigène particulière quant à la maîtrise pratique des déplacements des individus entre les maisons. Deuxièmement, elle entraîne un principe d'ordre en vertu duquel les types de déplacements entre les maisons s'inscrivent dans

collatéraux, parmi lesquels les oncles, tantes et cousins issus des deux lignées d'appartenance filiale, ce qui n'empêche pas la présence, plus occasionnelle, de quasi-parents dans le réseau de parentèle proche.

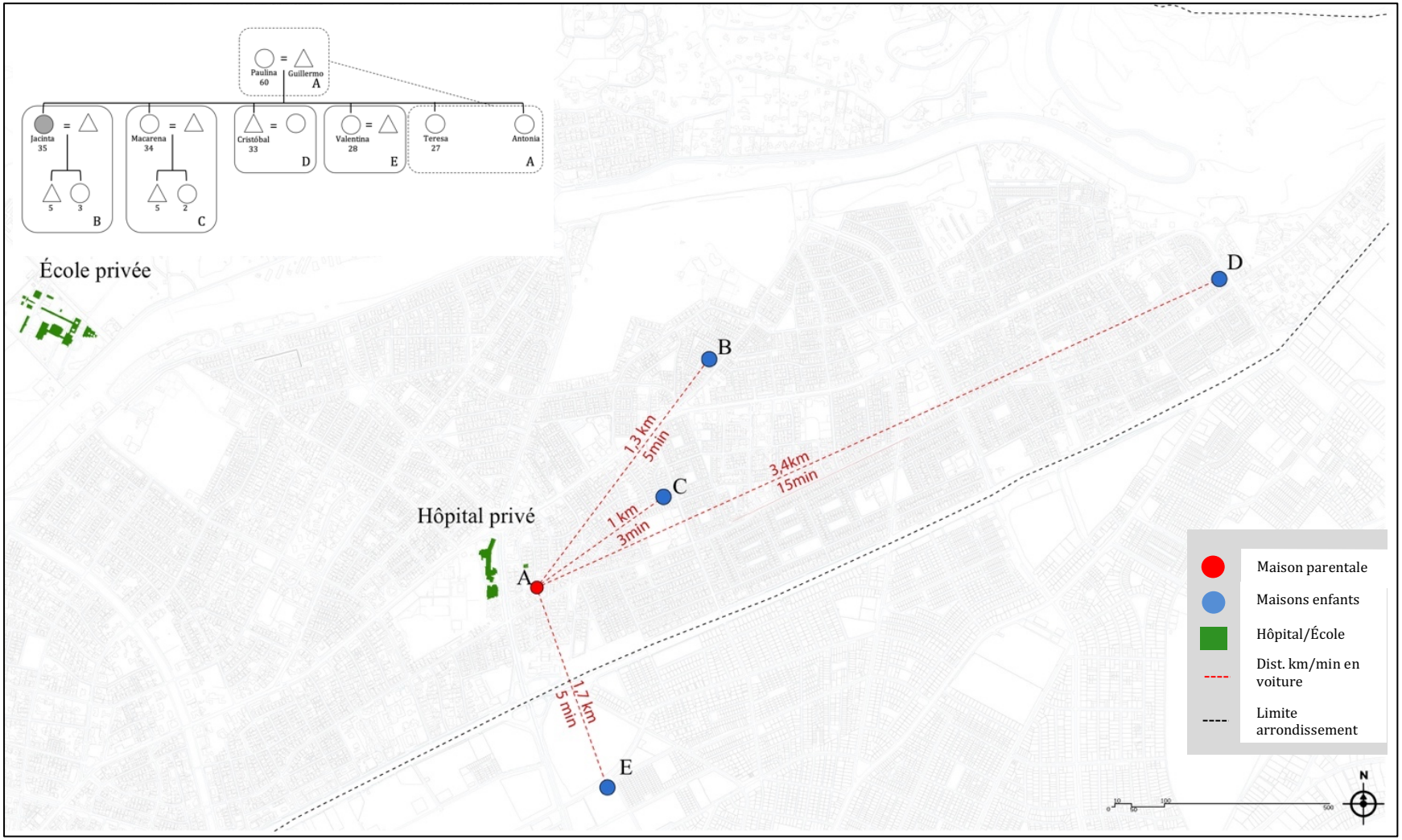
[54] Puisque dans mon enquête dans les milieux aisés, c'est plutôt dominant le modèle de la contiguïté. Voir à ce propos l'analyse de la typologie spatiale des proximités résidentielles dans le chapitre 4.

la durée. Autrement dit, l'expérience de *« vivre à côté »* est liée à un certain degré de fluidité et à une certaine forme que prennent les circulations individuelles entre les maisons concernées.

I.2. Une maîtrise pratique des déplacements

Quelques jours après l'entretien familial dont j'ai fait mention, j'ai rencontré Jacinta chez elle. Là, nous avons pu parler de manière plus approfondie de son propre parcours résidentiel et j'ai pu accéder au regard particulier que Jacinta porte sur l'histoire résidentielle de sa famille d'origine. En 2008, Jacinta et son mari ont acheté leur maison, celle à laquelle fait référence la blague. La naissance de leur première fille, Julia, se rapprochant, le couple avait quitté la *« petite maison »* qu'ils louaient depuis leur mariage pour s'installer transitoirement chez les parents de Jacinta, en attendant que les travaux d'aménagement de leur nouvelle maison soient terminés. Leur fille Julia est née et a passé ses trois premiers mois chez les parents Sabalsa R. Une fois la nouvelle maison prête, Jacinta est repartie de chez ses parents pour aller vivre dans sa propre maison avec son mari et sa fille.

FIGURE 8 : PLAN DES MAISONS SABALSA R. EN 2013



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

« Déposer » les enfants, faire des *« va-et-vient »*

Selon Jacinta, l'existence d'une distance de plus d'un kilomètre entre sa maison (B) et celle de sa mère (A) n'a presque rien changé à leurs rapports quotidiens car, selon ses propres mots, *« je m'en allais tous les jours chez ma mère »* (E26, 2013). Psychologue libérale, Jacinta avait monté son cabinet quelques années auparavant. Suite au déménagement, elle a commencé à *« déposer »* [*dejar*] sa fille chez ses parents tous les jours de la semaine, en faisant plusieurs *« va-et-vient »* [*idas y vueltas*] dans la journée entre son cabinet et la maison parentale. Si en 2013, Jacinta m'a dit que cela était devenu un peu moins fréquent les derniers temps, c'est-à-dire que cela ne se produisait plus que trois jours sur cinq, cette pratique s'est fermement ancrée dans le temps et s'est reproduite après la naissance de son deuxième enfant. Ces circulations entre sa maison, celle de sa mère et son cabinet ont lieu en voiture, sauf à de très rares exceptions. Selon Jacinta, elles prennent *« moins de cinq minutes »*. Cette expression, d'ailleurs très répandue sur mon terrain, ne décrit pas nécessairement la durée exacte du déplacement, mais plutôt la perception d'une durée très courte. Ainsi, pour Jacinta, ces déplacements en voiture sont devenus totalement routiniers, ce qui contribue à expliquer la perception très naturalisée des distances entre les maisons comme presque inexistantes, perception dont rend compte l'expression « à côté ».

Cette même pratique de *« déposer »* les petits-enfants, ainsi que cette forme de déplacement consistant en des *« va-et-vient »* quotidiens et en voiturie entre sa propre maison, la maison parentale et le lieu de travail se sont reproduites pour les autres sœurs qui ont eu des enfants[55]. Cela se voit bien dans la conversation suivante entre Carolina et ses trois filles cadettes lors du déjeuner familial dominical déjà évoqué :

> CAROLINA : Si Jacinta doit aller au cabinet, elle me dépose [*me deja*] ses enfants, parfois avec leur nounou [*nana*]. Si Macarena doit aussi aller au cabinet, elle dépose ici ses enfants.
>
> VALENTINA : Vendredi dernier, la petite Laura [fille de Macarena] est restée jusqu'à dix heures du soir, car personne ne venait la récupérer ! Elle était en pyjama, presque endormie, car aucun de ses parents ne venait la récupérer. La maison est pleine tous les jours et toute la journée ! Regarde, je vais t'expliquer : on y amène les bébés [*guaguas*] tous les jours !
>
> ANTONIA : Mais oui, ils sont là tous les jours ! Je ne peux pas étudier ici, car il y a au moins quatre enfants jusqu'à sept heures du soir.

---

[55] Ce qui se passe avec Cristobal, le seul fils de la fratrie, est un peu différent. Bien que lui et sa femme participent à ces pratiques, notamment après qu'ils ont eu leur première fille, ils le font moins fréquemment que les sœurs. Je reviendrai sur la comparaison entre filles et fils, ainsi que filles et belles-filles en contexte de proximité résidentielle dans le chapitre 4 (III).

CAROLINA : Mais, t'as de la chance, car les tiens, ils vont aussi y être accueillis.
TERESA : Vous, ne soyez pas jalouses, car cela va aussi être comme ça pour vous, vous aussi allez pouvoir y amener vos bébés. (E20, 2013)

Mes interlocutrices le soulignent à plusieurs reprises : les petits-enfants sont *« déposés »* chez les grands-parents Sabalsa Rocha *« tous les jours »* et ils y restent *« toute la journée »*, souvent jusqu'à tard le soir. Leurs mères s'y rendent par moments, souvent à l'heure du déjeuner et du goûter. De quoi se plaignait la sœur cadette, Antonia, qui habitait encore chez ses parents et qui, en 2013, était en train de finir ses études de médecine ? Du fait que la maison étant toujours *« pleine »* d'enfants, elle n'y trouvait pas la tranquillité pour étudier. Or, face à sa plainte, sa mère et sa sœur réagissent en lui rappelant qu'elle aura le droit de faire de même lorsqu'elle aura des enfants.

Je peux témoigner de la force avec laquelle ces pratiques de circulation quotidienne entre les maisons des filles Sabalsa R. et celle de leurs parents se sont ancrées au point de devenir une véritable institution. Au cours d'une autre visite que j'ai faite chez Carolina un an plus tard, un jour de semaine en novembre 2014, j'y ai retrouvé sa fille Teresa, qui s'était récemment mariée en 2013, avec son fils de dix mois. Médecin, elle travaillait dans un hôpital public dans la périphérie de Santiago, et elle avait installé un système similaire à celui de ses sœurs, sauf qu'elle pouvait plus rarement faire des allers-retours. Presque tous les jours, Teresa *« déposait »* son fils chez sa mère à sept heures du matin ; et puis elle ou son mari passait le récupérer à sept heures du soir. En 2014, les petits-enfants aînés étaient déjà scolarisés, et les trajets vers l'école s'étaient intégrés aux allers-retours quotidiens des mères, et aussi de la grand-mère qui les récupèrait souvent. Jusqu'en 2015, l'année de mon dernier contact avec les Sabalsa R., tous les petits-enfants fréquentaient la même école, située dans le quartier de Vitacura, à une quinzaine de minutes en voiture de la maison des grands-parents, comme on peut le voir sur le plan de la figure 8 (en vert). Il s'agit d'une des plus prestigieuses écoles privées de la ville, et c'est là où tous les enfants Sabalsa R. ont eux aussi étudié.

Vitesse et porosité des circulations

Jusqu'ici, j'ai mis en avant la maîtrise pratique des déplacements entre les maisons des filles Sabalsa R. et de leur mère, déplacements qui intègrent aussi d'autres lieux où se déroule la vie quotidienne. Ces déplacements sont majoritairement, quoique non exclusivement, liés à la circulation des petits-enfants, qui sont *« déposés »* chez leur grand-mère maternelle pour leur

prise en charge journalière. De cette observation, j'en déduis que plus qu'une distance donnée, par exemple la contiguïté, ce qui construit l'expérience de vivre tout près les uns des autres est lié à un certain degré de fluidité des circulations. Autrement dit, au fur et à mesure que ces déplacements deviennent fréquents et routiniers, la distance parcourue s'efface dans la perception des individus. C'est parce que l'on peut se rendre très facilement chez l'autre et qu'on le fait plusieurs fois par jour sans y trouver normalement d'obstacle que l'on se perçoit soi-même comme habitant *« à côté »* de l'autre.

Certes, dans des cas comme celui des Sabalsa R., une telle fluidité est fortement liée à la vitesse du déplacement que la possession d'une voiture par adulte rend possible dans ce milieu de vie. Mais, cette condition nécessaire n'est pas suffisante pour produire cette impression qu'il n'y presque pas de distance ni de barrière entre les maisons. Ce qu'il faut également, c'est la possibilité pour les individus – petits-enfants, enfants, beaux-enfants – d'être accueillis en permanence dans la maison parentale, autrement dit, l'ouverture ou une forte porosité des frontières entre les maisons. Des pratiques et conditions très spécifiques permettent cette ouverture quasi permanente, quoique très sélective, de la maison parentale pour ceux qui n'y habitent pas. Que les enfants et petits-enfants puissent y aller pratiquement à n'importe quel moment de la journée implique, par exemple, qu'ils aient les clefs de la maison, et, plus important encore, qu'il y ait toujours quelqu'un. Si Carolina y est souvent, puisqu'elle travaille à temps partiel à l'hôpital et à l'université, ce sont plutôt les domestiques qui y travaillent et, pour certains y habitent, qui assurent une présence permanente dans la maison. En effet, j'ai pu rencontrer deux femmes de ménage, dont l'une travaille *« à l'intérieur »* [*puertas adentro*], ce qui veut dire qu'elle y dort les jours de la semaine.

I.3. Une proximité structurée

D'après le récit des enquêtés, l'unité perçue d'un espace résidentiel fait de plusieurs lieux et sentiers, qui se trouvent reliés par les circulations quotidiennes des individus qui traversent aisément les frontières entre les maisons, apparaît comme structurée par une forme spécifique. Pour le dire autrement, les déplacements qui y ont lieu ne vont pas dans tous les sens, ni ne changent d'un jour à l'autre, mais sont au contraire assez réguliers et prévisibles.

Des maisons placées *« autour »*

Dans les propos de Teresa sur la représentation *« cartographique »* des maisons des Sabalsa R., elle indique non seulement que les maisons des enfants sont *« toutes à côté »*, mais aussi qu'elles se trouvent *« autour »* de la maison de Carolina et Guillermo. En confrontant une nouvelle fois cette description indigène avec le plan des maisons présenté dans la figure 8, on constate qu'en termes cartographiques, il n'est pas exact d'affirmer que la maison parentale est au milieu des autres maisons, et que celles-ci sont disposées *« autour »* de celle-là. En effet, c'est plutôt la maison de Macarena (C) qui occupe la place centrale en termes d'équidistance par rapport à l'ensemble des maisons. De même que l'expression *« à côté »* évoque moins une distance objectivement donnée qu'une certaine expérience de celle-ci, la catégorie *« autour »* nomme moins une distribution objective des maisons dans l'espace que le sens d'un principe d'ordre structurant les pratiques de circulation des individus entre ces maisons. Au sein de celui-ci, toutes les maisons coparticipantes n'ont pas une place équivalente ; il y a une certaine stratification entre elles : une des maisons attire plus et tend à monopoliser les déplacements. Chez les Sabalsa R., comme dans une bonne partie des cas sur mon terrain, c'est la maison parentale qui occupe la place principale, en configurant une structure que l'on pourrait qualifier de « centripète ». Dans les mots de Jacinta :

> JACINTA : Ma mère agglutine beaucoup et rassemble tout le monde, mais elle ne bouge pas de la maison. C'est-à-dire, ma mère, tu penses qu'elle vient là, jamais ! (E26, 2013)

Par rapport à ce centre, les autres maisons, celles des enfants, se placent dans la périphérie. Tout le monde se déplace chez les parents, mais ceux-ci ne se déplacent presque jamais chez leurs enfants. La maison parentale est ainsi un lieu d'accueil et le centre indiscuté de la sociabilité familiale[56]. Chez les Sabalsa R. la stratification centripète comporte aussi des formes secondaires de stratification entre les maisons périphériques. Lorsque la fratrie se réunit, c'est la maison de Jacinta qui occupe une place centrale.

Par rapport à l'ensemble de mon terrain, ce cas d'étude m'a beaucoup impressionnée pour l'intensité de la force centripète exercée par la maison parentale, et pour le rôle que la

---

[56] Plus loin dans la thèse, j'aborderai le vécu intime de cette structuration centripète de la vie familiale selon la perspective de Jacinta. On le verra, les formes de la circulation entre les maisons ne tiennent pas seulement à des variables structurellement données, comme les différences d'âge, les besoins de prise en charge ou les différentiels en termes socioéconomiques. Ils constituent aussi un champ que l'on pourrait appeler politique, quand s'y jouent la reconnaissance intersubjective et les tensions entre dépendance et autonomie au sein des rapports de parenté. Le vécu de ces tensions peut toucher des aspects fondamentaux pour la *praxis* de la parenté et, par conséquent, pour l'ontogenèse personnelle. Voir la section III du chapitre 6.

mère joue dans la production d'une telle centralité. Voici deux situations assez éloquentes par rapport à cette dernière question.

« On les dépose avec leur nounou »

Dans un fragment d'entretien cité plus haut (au début du point I.2), Carolina me racontait que ses filles *« déposaient »* les petits-enfants chez elle avant d'aller au travail. Au passage, elle ajoutait la phrase *« parfois aussi avec leur nounou* [nana[57]] *».* Le même type de remarques est apparu de manière répétée dans les conversations que nous avons eues plus tard, comme le montre l'extrait suivant tiré d'un entretien mené en 2014 avec Carolina et Valentina, chez Carolina :

> VALENTINA : Bon, je le dépose [son fils] tous les jours ici, à sept heures et demi [du matin].
> CAROLINA : Lui, il est élevé [*él se cuida*] dans cette maison. Dans la matinée, je le reçois à 7 heures et quart, et à 7 heures et demi [du soir, sa fille] revient.
> VALENTINA : Car je commence le boulot à huit heures. Alors, la nounou que j'ai embauchée vient ici. (E71, 2014)

Qu'il y ait une nounou embauchée dans chacune des maisons pour garder chaque fratrie des petits-enfants pendant la journée n'est en rien surprenant dans ce milieu au Chili. Ce qui est plus étonnant, par contre, est que lorsque les mères amènent leurs enfants chez la grand-mère pour qu'ils y passent la journée, elles amènent aussi les nounous. Et cela devient encore plus remarquable si l'on considère que, comme je l'ai déjà mentionné, deux domestiques à temps plein travaillent chez Carolina. La force centripète qui attire les circulations quotidiennes des individus vers la maison parentale des Sabalsa R. touche aussi les femmes qui travaillent comme domestiques dans les maisons participantes.

D'un point de vue pratique, si chaque maison emploie une nounou à temps plein – et qui, au moins dans le cas de Jacinta, dort aussi à la maison – on peut se demander pourquoi il est toujours nécessaire d'amener les petits-enfants passer la journée chez leur grand-mère. Il semble que pour ces femmes, le problème de la prise en charge quotidienne de leurs enfants en bas âge ne se résout pas seulement en assurant leur garde chez elles, mais qu'il faut qu'ils soient gardés chez leurs grands-parents. Dans le dernier extrait cité, Carolina l'exprime très

---

[57] Dans la note 9 du chapitre 1, j'ai proposé une brève discussion à propos de la catégorie chilienne *« nana »* qui sert à nommer une femme qui travaille comme domestique dans les maisons particulières, en réalisant des tâches très variées et difficiles à délimiter. Dans ce passage spécifique, j'ai choisi de le traduire comme « nounou », puisque les enquêtés sont en train de souligner le rôle de la prise en charge des enfants.

nettement : les petits-enfants, on les *« élève [cuida] dans cette maison ».* Carolina ne dit pas « *c'est moi »* qui élève les petits, mais plutôt qu'ils sont élevés *« dans cette maison ».* C'est dans la maison des grands-parents – avec ses multiples chambres et espaces communs, son grand jardin avec terrasse et sa piscine et les gens qui y sont présents – qu'a lieu majoritairement le processus en vertu duquel les petits-enfants Sabalsa R. grandissent et deviennent des personnes. C'est là où les mères, tantes, grand-mère et plusieurs nounous convergent dans un arrangement redondant de femmes qui se renforcent ou s'alternent dans l'éducation collective des petits-enfants.

Une crèche à domicile

L'importance de ce lieu spécifique en tant que cœur de l'entourage domestique de ces enfants est encore renforcée par un autre arrangement :

> CAROLINA : Les petits-enfants aînés vont maintenant à l'école. Jusqu'à l'année dernière, la crèche des deux cadets était ici, dans ma maison. Une puéricultrice y venait pendant toute l'année. Les enfants y arrivaient le matin, avec leur sac-à-dos et leur tablier, et la puéricultrice arrivait. Et à midi trente, il fallait aller récupérer les autres enfants, nous déjeunions tous ici et les enfants y passaient l'après-midi. Cette année, ils vont à l'école et à la crèche [ailleurs], mais presque tous les jours, ils viennent ici. (E20, 2013)

Filles et mère ont alors organisé une véritable crèche à domicile, en embauchant pour ce faire une professionnelle en puériculture. Cet arrangement a duré jusqu'à ce que les petits-enfants aient commencé la crèche préscolaire (à l'âge de quatre ans, environ). En 2014, Valentina m'a raconté qu'ils étaient en train de le *« relancer »* pour les nouveaux petits-enfants :

> VALENTINA : Nous voudrions relancer cela en mars.
> CAROLINA : Il y a quatre nouveaux. Celui-ci [le fils de Valentina] a huit mois. Celle de Cristóbal, qui a eu cinq mois. Celle de Macarena, qui a deux mois et demi. Et Jacinta qui est enceinte et qui attend son bébé pour mars. Ce sont les quatre petits.
> MOI : Alors, l'idée c'est d'organiser une crèche pour l'année prochaine ?
> CAROLINA : Oui, volontiers!
> VALENTINA : Mais oui ! En fait, Macarena a déjà parlé avec la puéricultrice, la même, et elle a déjà dit oui, maman.
> CAROLINA : Ah, c'est super. (E 71, 2014)

On pourrait dire que pour les plus petits, la maison de Guillermo et Carolina est une sorte de lieu « total ». Même leur initiation à la socialisation scolaire y trouve sa place. Par

l'installation d'une crèche à domicile – avec une puéricultrice professionnelle qui se rend à la maison, des horaires bien établis et même des habits et matériaux appropriés – il semble que Carolina et ses filles cherchent à retarder le moment où elles devront faire sortir les petits enfants de la maison des grands-parents. En d'autres termes, elles cherchent à élargir la période pendant laquelle cette maison constitue le cœur même de leur monde quotidien, d'où ils ne sortent que pour aller dormir chez leurs parents. Un peu plus tard, lorsque leur scolarisation devient inévitable, on récupère les enfants à l'école et on les amène chez Carolina pour déjeuner et passer l'après-midi.

Ces exemples liés à l'organisation de la prise en charge des petits-enfants révèlent de manière particulièrement remarquable la structuration de l'expérience chez les Sabalsa R. du vivre *« à côté »* et *« autour »* de la maison parentale. Les circulations routinières et les rencontres quotidiennes des individus ne sont pas distribuées de manière homogène entre toutes les maisons concernées, mais se concentrent fortement en direction d'une maison qui accueille tout le monde et qui semble constituer la source même de la proximité résidentielle.

La maison des grands-parents maternels et l'hôpital au centre

La force centripète de la maison de Carolina et Guillermo ne peut se comprendre dans toute son étendue que si l'on considère qu'elle s'inscrit dans une continuité avec deux autres lieux dont la valeur symbolique et pratique est fondamentale dans la morphogenèse de la proximité résidentielle familiale du présent. Le premier lieu est l'ancienne maison des parents de Carolina, que j'appelle ici les parents R. Si ceux-ci étaient déjà décédés au moment de mon enquête en 2013, la maison n'avait pas encore été vendue, du fait qu'elle représentait encore une présence et un enjeu importants pour leurs descendants. Comme je le montre dans la figure 9, la maison des parents R. (en vert) était placée dans la même rue que celle de Carolina et Guillermo (en rouge).

Comme le disait Teresa dans un extrait cité plus haut, c'était d'abord *« autour »* de la maison des parents de Carolina que presque tous les membres de la fratrie de celle-ci s'étaient installés. D'après les enquêtées, l'expérience actuelle de vivre *« à côté »* n'était ainsi qu'une continuation de l'histoire familiale précédente de la proximité résidentielle. C'est seulement une fois que les parents de Carolina ont vieilli que cette dernière a commencé à prendre le relais (*« c'est héréditaire »*, selon Carolina elle-même) et que sa maison est devenue le centre des

circulations résidentielles familiales. Ce processus a définitivement abouti avec la mort des parents R. et la naissance des premiers petits-enfants Sabalsa R. Dans le récit d'une des filles :

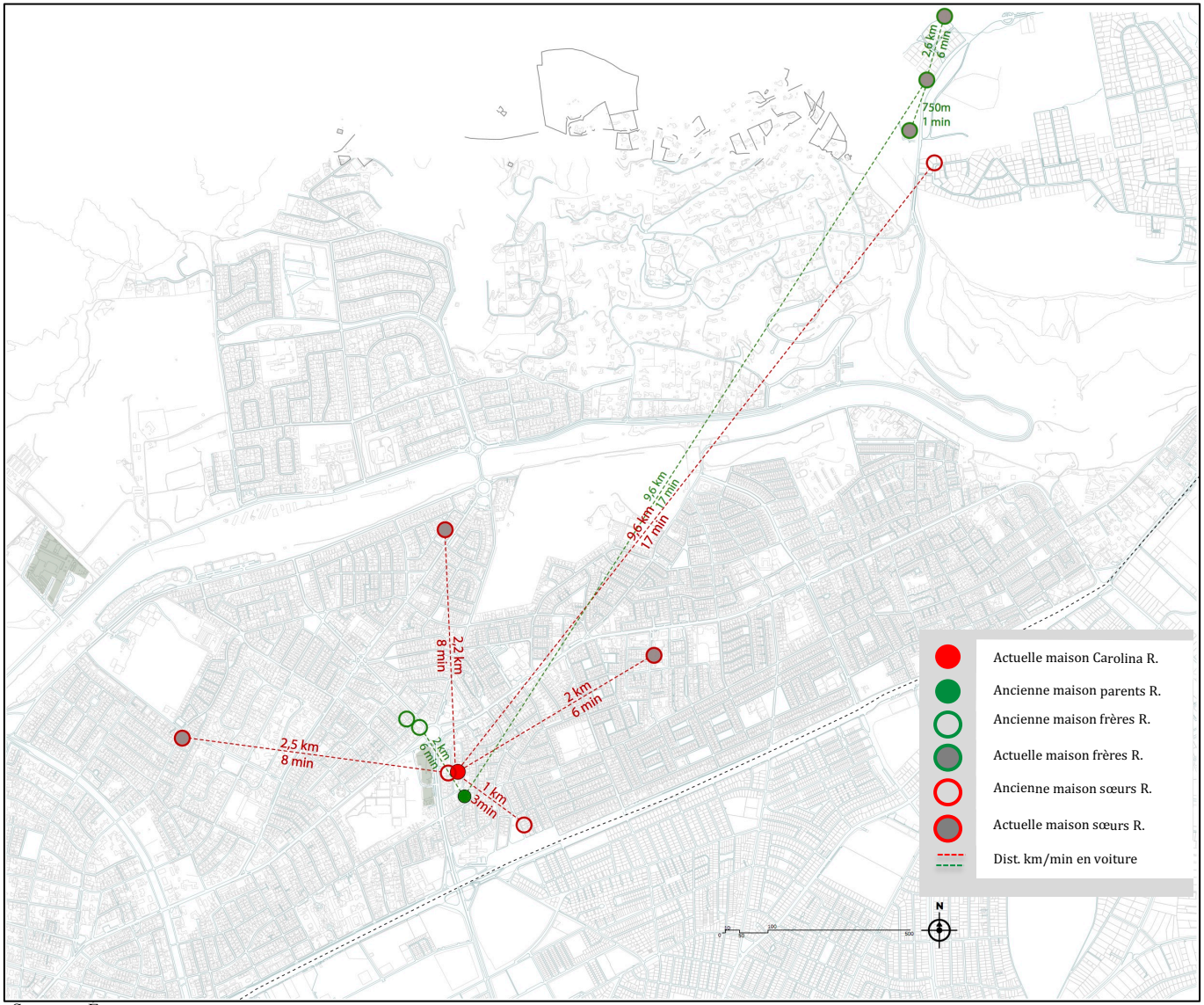
> TERESA : Avant, lorsque ma grand-mère était vivante, c'était elle qui accueillait. Et ma mère a adopté le rôle familial de la fille qui accueille tout le monde. Que ce soit dans le sud ou à la plage [les endroits où ils passent leurs vacances], peu importe, c'est ma mère, qui n'est pas l'aînée mais la deuxième, mais même comme ça, c'est elle qui a le rôle de l'aînée. (E 20, 2013)

Dans la figure 9, on peut voir en rouge les maisons des sœurs de Carolina et en vert celles de ses frères. Les cercles remplis en gris correspondent aux maisons actuelles (en 2013), tandis que les cercles vides correspondent aux anciennes maisons. Ce que je cherche à montrer dans cette figure, c'est le changement dans la distribution des maisons des frères et sœurs de Carolina avant et après la mort de leurs parents. On peut identifier deux mouvements. Le premier, c'est le regroupement des sœurs *« autour »* de la maison de Carolina et Guillermo. Le deuxième, c'est l'éloignement relatif des frères par rapport à celle-ci, en même temps qu'ils se sont rapprochés entre eux. Ainsi, l'*« héritage »* de la position centrale par la maison de Carolina a pour ainsi dire féminisé l'expérience de la proximité, du moins en ce qui concerne la génération précédente. Les membres masculins de la fratrie de Carolina ont fini par constituer un centre parallèle de la sociabilité familiale. Or, malgré cette division de la centralisation des sociabilités familiales entre ces deux pôles, il y a quand même une hiérarchisation entre ceux-ci, car l'ensemble de la fratrie se réunit plus souvent chez Carolina. L'ombre de la maison des parents R. pèse sur l'actuelle maison de celle-ci, les deux maisons continuent à former une sorte d'unité très prégnante en termes symboliques.

Le deuxième lieu où s'inscrit la centralité de la maison de Carolina et Guillermo est l'hôpital privé où Guillermo travaillait et occupait un poste très important, justement celui qui apparaît dans la blague avec laquelle cette analyse a commencé. Selon Carolina, le fait que l'hôpital ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres de leur maison n'a pas été directement déterminant dans la décision du couple de l'acheter, cette décision ayant été plutôt conditionnée par le désir d'être *« à côté »* des parents de Carolina :

> CAROLINA : J'ai cherché quelque chose près de ma mère. Il [Guillermo] pouvait aller à l'hôpital depuis n'importe quel quartier, tu vois, mais la possibilité d'être près de ma mère, c'est cela qui a été déterminant, absolument. (E71, 2014)

FIGURE 9 : PLAN DE MAISONS DE LA FRATRIE R. AVANT ET APRES LA MORT DES PARENTS



SOURCE : ELABORATION PERSONNELLE

Cependant, je me suis aperçue que l'emplacement de l'hôpital a contribué à renforcer la centralité symbolique de la maison parentale pour les enfants Sabalsa R., et que d'une certaine manière, pour eux, l'hôpital et la maison constituent un ensemble. Guillermo y a travaillé pendant plus de deux décennies. Selon ses filles et sa femme, il est un *« bourreau de travail »* [*trabajólico*], du fait qu'il y passe beaucoup de temps, même pendant les week-ends. Depuis très petits, les enfants Sabalsa R. ont beaucoup circulé entre l'hôpital et leur maison. De ce fait, autant l'espace de l'hôpital que les gens qui y travaillent sont devenus très familiers pour eux. De même, comme je l'ai déjà mentionné, il s'agit d'un des hôpitaux privés les plus réputés de Santiago, et qui est fortement associé à l'élite de la ville. Pour une famille où les deux parents et trois des six enfants sont des médecins, avoir un rapport aussi étroit avec ce lieu constitue une source de fierté et une marque d'identité, inséparablement associées avec ce que représente pour eux la figure de leur père. Comme je le montrerai par la suite, pour mes interlocuteurs, l'hôpital de Guillermo est une sorte d'extension symbolique de la maison parentale. C'est pourquoi, dans la blague, au lieu de mentionner directement la maison des parents comme le point de référence pour choisir quelle maison acheter, le mari de Jacinta mentionne *« l'enseigne de l'hôpital ».*

II. Silvia *« passe »* tous les soirs

Sergio Vargas, administrateur employé dans une entreprise, et Silvia E., puéricultrice – tous les deux dans la cinquantaine –, m'ont reçue chez eux après leur journée de travail, une soirée d'octobre 2014. Ils m'ont invitée à prendre *la once* (littéralement, *« l'onze »*) avec eux, un mixte entre le goûter et le dîner, une habitude très répandue au Chili, notamment auprès des classes populaires et moyennes (Montecino 2006, p. 88-89). Nous nous sommes assis autour d'une petite table placée dans un coin de la cuisine de leur maison à San Miguel, un arrondissement du centre-sud de Santiago traditionnellement associé aux classes moyennes, notamment des employés du secteur public et privé et des commerçants indépendants. Ce geste a donné un caractère intime et familial à notre rencontre, ce qui nous a permis de parler longuement de leur trajectoire de vie. Dans deux autres occasions, j'ai rencontré chez eux leur fils aîné, Nicolás, 23 ans et récemment licencié en sociologie, ainsi que les parents de Silvia,

Sergio[58] Erler et Adriana F., âgés d'environ quatre-vingt ans et habitant dans une maison située dans la même impasse fermée [*pasaje cerrado*] que celle de leur fille[59].

II.1. L'*« appartement d'intérieur »*

Pendant que l'on goûtait les biscuits préparés par Silvia, Sergio a commencé à me raconter la trajectoire résidentielle du couple. *« Nous nous sommes mariés en janvier de l'année 89 et notre première maison a été un appartement d'intérieur [*departamento de interior*]»* (E59, 2014). C'était la première fois que j'entendais l'expression *« appartement d'intérieur »* et je lui ai donc demandé de l'expliquer. *« Dans la maison de ma sœur […], Gloria, l'aînée […], il y avait un appartement d'intérieur »*. Silvia a ajouté que cet appartement était composé de deux chambres, un séjour, une cuisine, une salle de bain avec toilettes et *« même une petite cour [patio] indépendante »*, mais que tout était *« très petit »* (E59, 2014).

Indépendance dans la dépendance

J'ai alors compris que l'*« appartement d'intérieur »* constitue un type de résidence ayant deux traits centraux, bien décrits d'ailleurs par sa dénomination indigène[60]. D'un côté, on dit que c'est un *« appartement »,* car, malgré sa petite taille, mes interlocuteurs le considèrent comme une maison *« indépendante »*[61]*,* c'est-à-dire qui compte avec les installations minimales vis-à-vis de la maison principale, permettant une certaine autonomie et intimité résidentielle. Selon mes interlocuteurs, l'« appartement d'intérieur » constitue une véritable typologie résidentielle, relativement répandue dans le secteur (*« presque toutes les maisons par ici ont des appartements d'intérieur »*). J'ai en fait pu constater l'existence de ces petites maisons

---

58 Le mari et le père de Silvia ont en fait le même prénom, coïncidence que j'ai voulu conserver dans le choix des noms fictifs.

59 J'ai aussi mené des entretiens avec la sœur cadette de Silvia, Eveline (E66, 2014) et la sœur aînée de Sergio, Gloria (E65, 2014).

60 Selon mes interlocuteurs, l'« appartement d'intérieur » constitue une véritable typologie résidentielle, relativement répandue dans le secteur (*« presque toutes les maisons par ici ont des appartements d'intérieur »*). J'ai en fait pu constater l'existence de ces petites maisons intérieures dans d'autres maisons que j'ai visitées à San Miguel, ainsi qu'ailleurs sur mon terrain. Ces maisons intérieures appartenaient à un parent du couple (marraine, sœur), qui la leur sous-louait à un prix convenable pendant leurs premières années de mariage. Du fait qu'il y a une forme de location et aussi car la maison est considérée comme *« indépendante »*, cette situation résidentielle particulière n'est pas considérée comme un *allegamiento* par les enquêtés, mais constitue une situation intermédiaire entre celui-ci et une location formelle. (Commentaire : je ne mettrais pas ça en note de bas de page mais directement dans le corps du texte)

61 La *« maison indépendante »* est une catégorie indigène assez répandue sur mon terrain, raison pour laquelle l'analyse reviendra sur cette typologie résidentielle à plusieurs reprises, tout au long de la thèse.

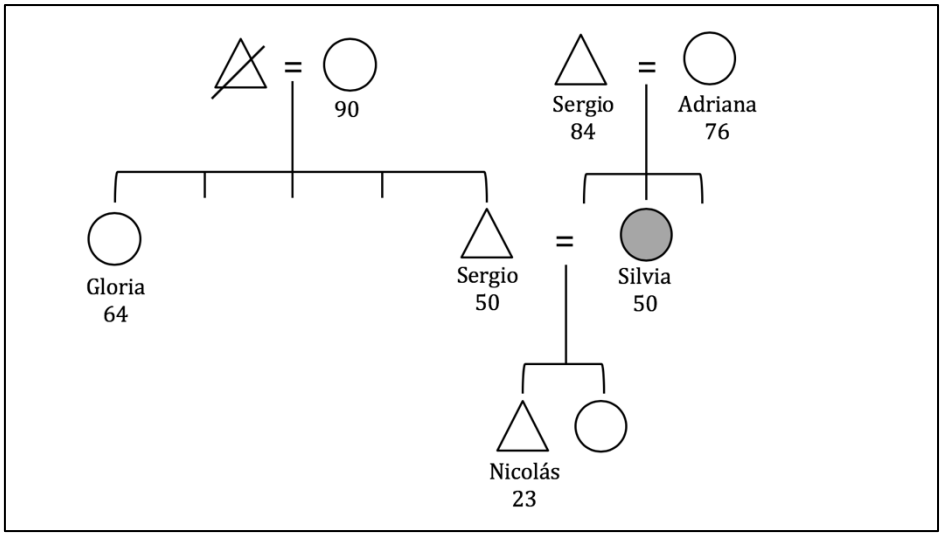
intérieures dans d'autres maisons que j'ai visitées à San Miguel, ainsi qu'ailleurs sur mon terrain. Ces maisons intérieures appartenaient à un parent du couple (marraine, sœur), qui la leur sous-louait à un prix convenable pendant leurs premières années de mariage. Du fait qu'il y a une forme de location et aussi car la maison est considérée comme *« indépendante »*, cette situation résidentielle particulière n'est pas considérée comme un *allegamiento* par les enquêtés, mais constitue une situation intermédiaire entre celui-ci et une location formelle.

Silvia et Sergio ont alors trouvé *« juste ce qu'il fallait […] pour débuter »* leur vie en commun, et à un prix abordable. *« Ce qu'il fallait »* renvoie d'abord à la norme de la néolocalité, cristallisée dans le dicton populaire *« casado casa quiere »* [*« qui se marie veut une maison »*][62], souvent évoqué par mes interlocuteurs. Le choix de cette expression) est également lié à une forte valorisation symbolique de la maison avec jardin au Chili. De ce fait, la remarque selon laquelle cette maison avait *« même une cour indépendante »* est très éloquente.

D'un autre côté, cette maison était en fait bâtie *« à l'intérieur »* d'une autre maison, celle de Gloria, la sœur aînée de Sergio. Si Gloria n'habitait plus la maison principale à ce moment-là, car elle était partie avec son mari et ses enfants vivre dans le sud du pays pour des raisons de travail, il ne faut pas négliger le fait que cela restait sa maison à elle. Selon son frère, *« Gloria a vécu onze ans dans le Sud, mais sa maison a toujours été celle-là »*. En offrant de louer à un *« bon prix »* cet appartement à son frère cadet, Gloria a aidé le nouveau couple à accéder à une maison *« indépendante »*. En même temps, le fait qu'elle soit située *« à l'intérieur »* de la maison de la sœur aînée du mari relativise d'une certaine manière cette indépendance résidentielle mise en avant par mes interlocuteurs. Même en habitant loin pendant plusieurs années, Gloria représente une figure maternelle très proche pour Sergio. Elle est l'aînée et la seule fille d'une fratrie de cinq, dont Sergio est le cadet, leur père étant décédé plusieurs années avant le mariage de Sergio et leur mère ayant 90 ans et étant atteinte de la maladie d'Alzheimer. Selon les mots de Sergio : *« ma sœur est celle qui se préoccupe, comme une mère entre guillemets, de tout le reste [de nous tous], de nous appeler, nous rassembler, s'occuper des problèmes »* (E59, 2014).

[62] Des dictons similaires existent dans plusieurs pays de langue latine, par exemple le dicton portugais *quem casa quer casa [« qui se marie veut une maison »]* (Woortmann 1980).

FIGURE 10 : SCHEMA GENEALOGIQUE DES VARGAS E. EN 2014



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

En même temps que ce type de résidence assure au couple un espace pour développer une vie quotidienne relativement autonome, il renforce leur inscription au sein de la parentèle proche des deux époux. L'*« appartement d'intérieur »* apparaît ainsi comme un arrangement résidentiel de proximité qui rend possible une sorte d'indépendance dans la dépendance. Comme on le verra plus loin, cette double condition résidentielle se voit renforcée lorsque l'on constate que la maison en question est aussi située à seulement trois rues *(« à mois de cinq cents mètres »*) de celle des parents de Silvia, les Erler F. En tenant compte du développement postérieur de la trajectoire résidentielle du couple, que je montrerais en détail en bas (figure 11), il est clair que cette proximité avec les Erler F. a aussi contribué au choix de la première maison du couple. Selon Silvia, après son mariage, elle a continué à se rendre *« toujours »* chez ses parents, ce qu'elle pouvait faire quotidiennement à pied.

Or, ce statut résidentiel particulier, dont l'*« appartement d'intérieur »* chez les Vargas E. constitue une illustration exemplaire, est révélateur d'un aspect du vécu de la proximité résidentielle, qui est transversal sur mon terrain. On pourrait dire que d'une certaine manière toutes les maisons que mes interlocuteurs ont décrites comme étant *« à côté »* les unes des autres, constituent une variation de l'*« appartement d'intérieur »* tel qu'il est ici décrit. Assurant à des degrés variables une certaine *« indépendance »* des noyaux familiaux, ces maisons se trouvent *« à l'intérieur »* d'une unité résidentielle plus large, dont elles sont dépendantes. L'expérience indigène de la proximité résidentielle semble alors traversée par cette tension entre indépendance et dépendance dans l'organisation quotidienne de la vie domestique des noyaux familiaux.

Concilier deux attentes en tension

En reprenant maintenant l'expression de Silvia, précédemment évoquée, selon laquelle cette première maison, *« c'était juste ce qu'il fallait pour débuter »*, on peut ajouter une nouvelle considération. S'installer dans le petit appartement chez Gloria a en effet permis à Sergio et Silvia d'accorder assez harmonieusement deux attentes auxquelles ils tiennent fortement, mais qui peuvent facilement rentrer en tension. La première, déjà mentionnée, de réussir une indépendance résidentielle du couple marié, marqueur important dans les classes moyennes d'un bon point de départ pour la formation d'un nouveau groupe familial. La deuxième, d'entretenir des liens forts d'interdépendance avec les membres de la famille d'origine des conjoints, notamment les figures parentales.

Comme j'essaierai de le montrer par la suite, bien que Sergio et Silvia n'aient habité cette maison que pendant peu de temps – ils y sont restés deux ans, période au cours de laquelle est né leur premier enfant –, cette maison peut être vue comme une anticipation, autant du point de vue pratique que symbolique, de l'ensemble de la trajectoire résidentielle du couple. Si celle-ci a eu comme constante une proximité résidentielle intergénérationnelle, elle a également été très dynamique, du fait que la quête de conciliation entre autonomie conjugale et interdépendance intergénérationnelle a pris, dans la durée, plusieurs formes. A partir de la restitution de la trajectoire résidentielle de Silvia et Sergio, je propose d'observer en détail certaines des pratiques révélatrices de l'expérience de la proximité résidentielle comme tension et conciliation entre autonomie et dépendance intergénérationnelle[63].

La première, c'est celle que les enquêtés appellent *« passer »*, pratique qui constitue la modalité la plus courante de circulation entre les maisons chez les Vargas E. Dans ce sens, on peut la considérer comme une forme de circulation alternative à celle de *« déposer les enfants »* décrite plus haut comme prédominante dans la circulation entre les maisons des Sabalsa R. Si cette dernière témoignait d'une dépendance claire des enfants adultes envers la maison parentale, et d'un certain déni du statut d'autonomie des maisons des enfants, la pratique de *« passer »* est beaucoup plus ambiguë et symétrique quant au rapport entre autonomie et dépendance dans l'expérience de la proximité. La deuxième pratique à analyser est celle d'un va-et-vient, dans le temps long, des enfants adultes par rapport à la maison parentale. On l'avait

[63] Dans ce chapitre, j'analyse notamment les rapports résidentiels entre les maisons de Silvia et Sergio et des parents de Silvia. Dans le chapitre 6 (III), j'élargirai le focus d'analyse en considérant aussi les rapports avec les maisons des deux sœurs de Silvia.

déjà entraperçu chez les Sabalsa R., la tension entre autonomie et dépendance intergénérationnelle se déploie dans le temps sous la forme d'une certaine « souplesse » des jeux résidentiels, dans le sens où la décohabitation n'est pas vécue comme un événement radical ni irréversible, ce qui apporte à l'expérience de la proximité un mélange particulier de dynamisme et de continuité.

II.2. Les ambiguïtés de la pratique de *« passer »*

Au moment de mon enquête en 2014, Sergio et Silvia habitaient dans une maison qu'ils avaient achetée en 1997 et qui était située dans une impasse fermée (avec un grand portail électronique) comprenant dix-huit maisons identiques et mitoyennes. La maison des parents de Silvia se trouvait dans la même impasse, à seulement deux maisons de distance (figure 11). Quand j'ai interrogé Sergio et Silvia sur la fréquence des contacts en face-à-face qu'ils entretenaient avec les parents de Silvia, ils m'ont donné une réponse qui m'a d'abord paru contradictoire :

> SERGIO : On pourrait penser que mes beaux-parents viennent beaucoup chez nous. Mais ce n'est pas trop comme ça. Je veux dire, on pourrait penser qu'on se voit beaucoup, mais on ne se voit pas trop, parfois les week-ends, on ne se voit même pas, ou plutôt on fait un passage [*uno da una pasada*].
> SILVIA : C'est-à-dire que ma mère vient déjeuner, ou parfois nous allons déjeuner chez eux. Mais, comme ils sont là, à côté, moi, tous les jours je vais les voir, je ne sais pas, à cette heure-là [le soir], un petit moment pour parler avec eux et après je reviens. (E59, 2014)

Si Sergio affirme qu'ils ne se voient pas trop avec ses beaux-parents, Silvia dit tout de suite qu'elle les voit tous les jours. Or, l'apparente contradiction entre ces propos ne l'est plus lorsque l'on prend en considération la dernière phrase de Sergio : juste après avoir dit qu'il y a des week-ends où l'« on ne se voit même pas », il corrige ses propos en ajoutant « ou plutôt, on fait un passage ». Il semble que pour lui, « faire un passage » n'est pas proprement « se voir ». Quand Silvia reprend ce que vient de dire son mari, elle explique qu'en fait, elle « voit » bien ses parents, mais « un petit moment », après quoi, elle « revient » chez elle[64]. Un soir où je discutais dans l'impasse avec un de leurs voisins que j'ai aussi interviewé pour mon terrain, j'ai vu Silvia sortir de sa maison pour aller chez ses parents et revenir cinq minutes plus tard. De même, un autre soir où j'étais chez les parents Erler F., Silvia a ouvert la porte de la maison avec ses clés et est rentrée silencieusement pour ne pas nous interrompre. Elle passait seulement

[64] Il faut considérer aussi, dans ce décalage de perspectives, le fait que Silvia *« passe »* beaucoup plus souvent que son mari chez ses parents.

pour dire bonsoir et apporter des gâteaux qu'elle venait de préparer. Elle est restée un petit moment dans la cuisine et est repartie.

Une surprise routinière

Sur mon terrain, la catégorie indigène *« passer »* décrit un déplacement qui donne lieu à une interaction en face-à-face courte, assez rapide pour ne pas être considérée par Sergio comme équivalente au fait de *« se voir »* véritablement. Si une telle rencontre peut éventuellement se prolonger, elle trouve son sens spécifique dans le fait qu'il s'agit d'*« apparaître »* [*aparecerse*] chez l'autre : on y est présent tout simplement pour *« dire bonsoir »*, pour savoir si *« tout va bien »* ou pour apporter ou emprunter quelque chose. Plus qu'une utilité spécifique, car on peut aussi se dire bonjour par téléphone, ces passages ou apparitions permettent justement de marquer la présence, de montrer qu'on *« est là »* [*está ahí*], *« à côté »*, disponible.

En revanche, cette courte interaction est censée être systématique, une habitude quotidienne. Le caractère presque rituel de la pratique consistant à *« passer »* a été remarqué autant par Silvia que par son père, lors de nos conversations respectives :

> SILVIA : Je passe toujours un petit moment chez mes parents […] pour voir comment ils vont. Si je n'y vais pas, ma mère me dit qu'est-ce qui se passe que tu n'es pas venue, alors je passe toujours. (E59, 2014)
> SERGIO (père) : « Moi, ça me manque quand Sivia ne vient pas, elle vient tous les jours. Mais, quand je ne la vois pas, je commence à me demander ce qui lui est arrivé ! » (E67, 2014)

Tel qu'il est décrit par mes interlocuteurs, le caractère rituel de la pratique de « passer » n'est pas de la même nature que celui de rendre visite. En premier lieu, car au contraire du formalisme de la visite qui exige de prévenir à l'avance, *« passer »* chez quelqu'un est une chose qui ne se programme pas et pour laquelle on ne prévient pas l'autre. Littéralement, on se *« laisse tomber »* [*uno se deja caer*][65]. Cette arrivée sans prévenir n'est pas inattendue ; et de ce fait, elle ne produit pas un malaise, contrairement à une visite qui n'aurait pas été annoncée. Au contraire, comme je viens de le montrer, il y a une attente réciproque du fait que l'autre peut, voire doit, *« apparaître »* à certains moments de la journée, quoique pas à une

[65] Cette pratique consistant à *« passer »* observée sur mon terrain ressemble d'une manière frappante à la pratique de *« passer »* décrite par Willmott et Young dans leur ethnographie classique d'une zone ouvrière du Nord-est de Londres vers la fin des années 1950 (2010, p. 28; 1957, p. 31). Ils y reprennent l'expression indigène *popping in* : littéralement, *« se laisser tomber »* et *« passer voir quelqu'un »*. Je reviendrai sur cet ouvrage dans le chapitre 3 (I).

heure exacte comme lors d'un rendez-vous. Comme c'est le cas de Silvia par rapport à la maison de ses parents, il était courant, sur mon terrain, que ceux à qui l'on octroie le droit de *« passer »* aient les clés de la maison et n'aient pas besoin de sonner à la porte avant d'entrer.

Intimité et distance

On peut observer la mise en place d'une variété de pratiques de la circulation qui sont performatives de l'expérience de la proximité entre des maisons différentes. Dans l'analyse précédente du cas des Sabalsa R. j'ai décrit la pratique consistant à *« déposer »* les petits-enfants chez les grands-parents pendant la journée, car elle semble prédominante dans la structuration des formes de la circulation résidentielle. Or, chez les Sabalsa R, on *« passe »* aussi les uns chez les autres. De même, autant chez ces derniers que chez les Vargas E., on se rend visite de façon plus formelle pour certaines occasions, lors des célébrations ou des réunions de famille. Lorsque les enfants de Silvia et Sergio étaient petits, il arrivait aussi qu'on les *« dépose »* chez les grands-parents maternels.

Cela dit, dans chacune des familles, certaines de ces pratiques semblent être plus prédominantes que d'autres. Cela est sans doute révélateur des conditions de possibilité concrètes dans lesquelles la proximité résidentielle est produite – distances géographiques, modes de déplacement disponibles –, ainsi que des formes de structuration de la proximité – plus ou moins centripète, plus ou moins symétrique. Chez les Vargas E., la prédominance de la pratique de *« passer »* rend visible un style de la proximité résidentielle où la tension et la conciliation entre autonomie et dépendance trouvent une forme spécifique, comme l'expriment de manière éloquente ces propos de Silvia :

> SILVIA : Des fois, mes parents viennent prendre le goûter ou manger, mais sinon ce sont des passages très brefs comme ça, pour savoir comment ils vont. Ou on va les voir, cela [on le fait] beaucoup […]. Car, chez eux, je me sens comme chez moi […], la maison de tes parents, on la ressent toujours comme ta maison, malgré le fait qu'elle ne l'est plus […], c'est leur la maison, ce n'est pas la mienne. (E59, 2014)

D'un côté, la part de surprise et l'assiduité de la pratique consistant à *« passer »* supposent et renforcent un rapport d'intimité très marqué entre les individus apparentés rattachés à différentes maisons. On peut légitimement arriver et entrer chez l'autre sans prévenir et souvent sans même sonner, puisque on a échangé les clés. En *« passant »*, on efface d'une certaine manière les limites entre les maisons : *« chez eux, je me sens comme chez moi ».* Or, d'un autre côté, la brièveté de l'action de *« passer »* exprime une certaine prise de

distance, dans le sens d'une démarcation explicite et du respect des limites entre chez soi et chez l'autre. *« C'est leur maison, ce n'est pas la mienne »*. S'il est vrai qu'en *« passant »,* on se *« laisser tomber »* chez l'autre, il n'est pas moins vrai que l'on passe *« très brièvement »* pour *« ne pas déranger »*. Intimité et distance, assiduité et brièveté, dépendance et autonomie réciproques, sont simultanément manifestées et ont un caractère performatif dans la pratique quotidienne et ritualisée de *« passer »*.

II.3. Les va-et-vient et la souplesse des jeux résidentiels

Pendant l'entretien, j'essayais de bien distinguer les nombreux mouvements résidentiels qu'ont connus Sergio et Silvia, tout au long de leur vie commune. Alors, Silvia a lancé une phrase, qui, pour elle, résumait l'ensemble de leur trajectoire : *« Nous avons transité par beaucoup d'endroits, mais toujours ici même »* (E59, 2014). En revenant plus tard sur cette phrase, je me suis étonnée du fait qu'il s'agit d'une véritable « formule », c'est-à-dire d'une manière très synthétique de donner beaucoup d'informations. Elle résume les éléments fondamentaux d'une trajectoire résidentielle assez complexe et, en utilisant un langage paradoxal, elle rend bien compte des tensions qui en font partie, comme j'essaierais de le montrer par la suite.

J'ai pu identifier neuf déménagements du couple en vingt-cinq ans. Cela implique, jusqu'en 2002, au moins un déménagement tous les deux ou trois ans, ce qui représente une trajectoire résidentielle assez mouvementée *(« nous avons transité par beaucoup d'endroits »*). Néanmoins, ces nombreux déménagements n'ont jamais dépassé une distance de 1,5 kilomètres environ (*« mais toujours ici même »*), et s'articulent autour de deux pôles : la maison de Gloria, la sœur aînée de Mario, et l'impasse où se trouve la maison des parents de Silvia. Regardés dans leur ensemble, ces mouvements résidentiels tracent un modèle assez cohérent : "ils consistent en des rapprochements et des éloignements successifs du couple par rapport à la maison des parents de Silvia". C'est justement au moment où elle a pris conscience du caractère très répétitif de leurs mouvements résidentiels, que Silvia a éclaté de rire et a lancé la formule évoquée plus haut.

Les va-et-vient

Dans la figure 11, j'ai essayé de schématiser cette trajectoire. La maison des parents de Silvia (A) se trouve dans une impasse avec un accès privé, où il y a dix-huit maisons identiques

et mitoyennes disposées en « u ». Dans cet ensemble, la maison des parents Erler est la *« maison E »*. Alors qu'ils habitaient encore dans le petit *« appartement d'intérieur »* (C_0), situé dans la cour de la maison de la sœur de Sergio (B), le couple a commencé à chercher une maison plus spacieuse pour la louer, lorsque Silvia est tombée enceinte de leur deuxième enfant. Ils ont alors trouvé disponible la maison contiguë à celle des Erler, la *« maison D »* (C_1) :

> SERGIO : Après, nous sommes partis…
> SILVIA : Dans une maison là-même, ici, à côté…
> SERGIO : C'est la maison suivante, nous avons loué celle-là, la D. (E59, 2014)

Lorsque je leur ai demandé comment et qui avait trouvé cette maison, Silvia m'a répondu :

> SILVIA : C'était parce que nous venions toujours là [rires] ! Alors, je ne sais plus qui nous l'a dit, je ne sais pas si c'est ma mère, je ne m'en rappelle pas. Car je viens toujours voir ma mère, alors, je ne sais pas si c'était nous-mêmes qui l'avons découverte ou si ma mère nous a prévenus [...]. Cette opportunité est juste apparue, sûrement car nous avions des contacts. (E59, 2014)

Il y a plusieurs éléments à souligner dans cette réponse. D'abord, le fait que selon Silvia, elle et son mari avaient l'habitude de *« venir toujours »* chez sa mère. Cela explique, d'une part, le fait qu'ils aient été au courant des offres de location de maisons dans les alentours et, d'autre part, qu'ils y avaient *« des contacts »*. Silvia est née dans la maison où ses parents habitent encore ; ils connaissent donc très bien les habitants de l'impasse. De plus, ces passages quotidiens, très souvent à pied, chez les parents de Silvia, expliquent aussi que le couple ait été intéressé par l'opportunité de déménager dans une nouvelle maison permettant de poursuivre cette habitude. Cela, d'autant plus qu'ils avaient un enfant en bas âge et un autre qui allait bientôt arriver et que les parents Erler F. étaient souvent disponibles pour les garder chez eux[66]. Ensuite, est également mentionné dans cet extrait le rôle qu'aurait éventuellement joué Adriana, la mère de Silvia, en les prévenant de la disponibilité de la maison voisine, ce qui suggère un intérêt aussi de la part des parents Erler F. à préserver ou à accroître le rapprochement résidentiel avec leur fille.

Lorsque je leur ai demandé comment et qui avait trouvé cette maison, Silvia m'a répondu :

---

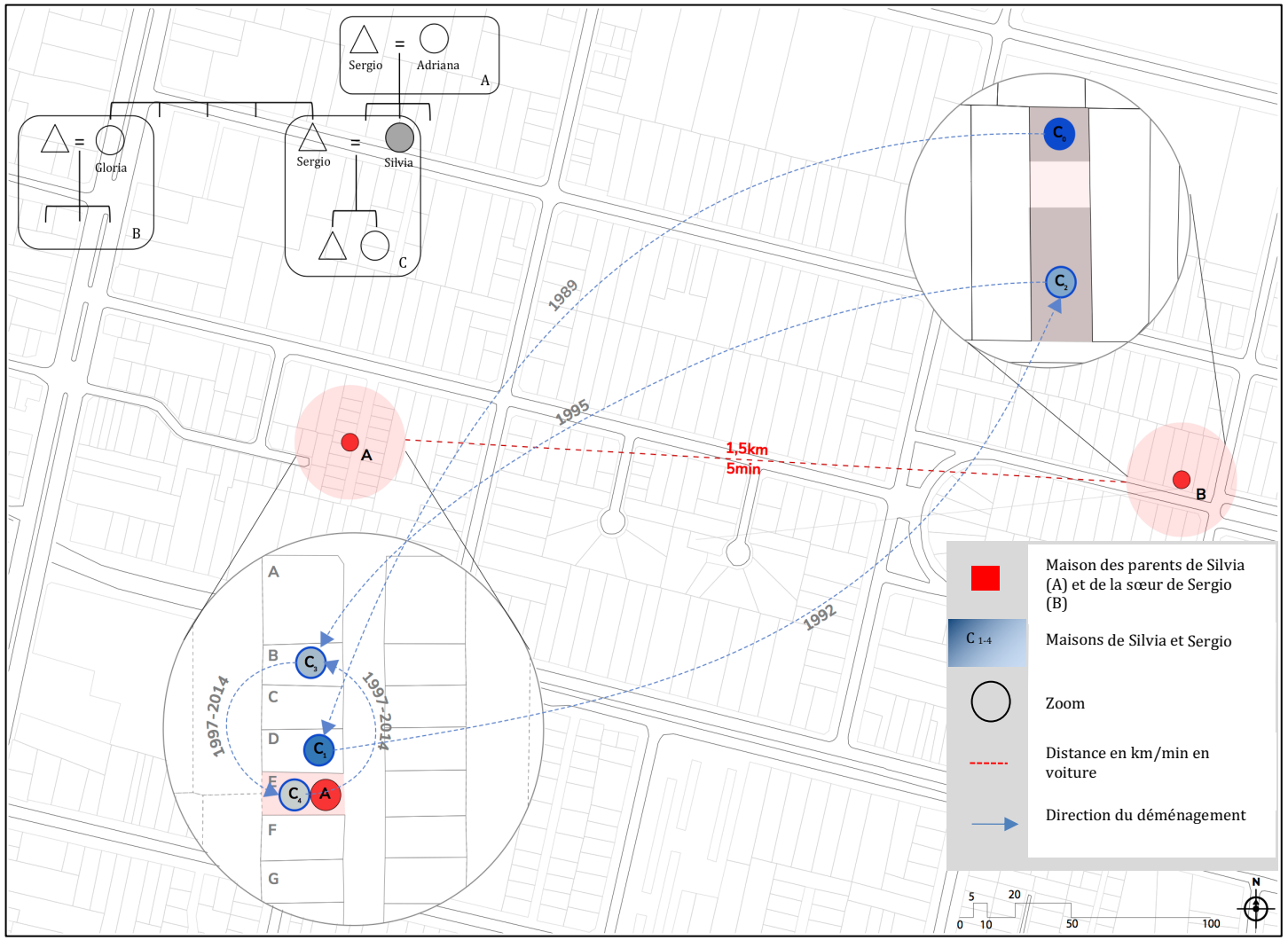
[66] Selon mes interlocuteurs, les parents de Sergio étaient, eux aussi, très disponibles pour garder leurs petits-enfants. Cependant, ils étaient beaucoup plus âgés que les grands-parents maternels et leur santé s'était détériorée avant la naissance de leurs derniers petits-enfants.

> SILVIA : C'était parce que nous venions toujours là [rires] ! Alors, je ne sais plus qui nous l'a dit, je ne sais pas si c'est ma mère, je ne m'en rappelle pas. Car je viens toujours voir ma mère, alors, je ne sais pas si c'était nous-mêmes qui l'avons découverte ou si ma mère nous a prévenus [...]. Cette opportunité est juste apparue, sûrement car nous avions des contacts. (E59, 2014)

Il y a plusieurs éléments à souligner dans cette réponse. D'abord, le fait que selon Silvia, elle et son mari avaient l'habitude de *« venir toujours »* chez sa mère. Cela explique, d'une part, le fait qu'ils aient été au courant des offres de location de maisons dans les alentours et, d'autre part, qu'ils y avaient *« des contacts »*. Silvia est née dans la maison où ses parents habitent encore ; ils connaissent donc très bien les habitants de l'impasse. De plus, ces passages quotidiens, très souvent à pied, chez les parents de Silvia, expliquent aussi que le couple ait été intéressé par l'opportunité de déménager dans une nouvelle maison permettant de poursuivre cette habitude. Cela, d'autant plus qu'ils avaient un enfant en bas âge et un autre qui allait bientôt arriver et que les parents Erler F. étaient souvent disponibles pour les garder chez eux[67]. Ensuite, est également mentionné dans cet extrait le rôle qu'aurait éventuellement joué Adriana, la mère de Silvia, en les prévenant de la disponibilité de la maison voisine, ce qui suggère un intérêt aussi de la part des parents Erler F. à préserver ou à accroître le rapprochement résidentiel avec leur fille.

[67] Selon mes interlocuteurs, les parents de Sergio étaient, eux aussi, très disponibles pour garder leurs petits-enfants. Cependant, ils étaient beaucoup plus âgés que les grands-parents maternels et leur santé s'était détériorée avant la naissance de leurs derniers petits-enfants.

FIGURE 11 : TRAJECTOIRE RESIDENTIELLE DU COUPLE VARGAS E. PAR RAPPORT AUX PARENTS ERLER F. (1989-2014)



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

En 1992, les Vargas E. ont donc loué la maison contiguë à celle des parents de Silvia. Cette maison convenait mieux à la nouvelle taille de la famille, qui comptait déjà deux enfants. Néanmoins, ils n'y sont restés que trois ans. Selon Sergio, *« nous aurions pu y rester »*, mais les anciens locataires de la maison principale de sa sœur sont partis (Gloria vivait à ce moment-là dans le Sud), et celle-ci l'a proposée en location à son frère. Cette offre était liée au fait que Sergio venait de perdre son emploi :

> SERGIO : Pendant ce temps-là, on habitait dans cette maison ici [la maison D], mais j'ai perdu mon emploi. J'ai commencé à travailler occasionnellement avec mon frère et un autre ami dans l'entreprise de construction, mais c'était pas un travail stable. Alors, dans l'entre-temps, on est allés vivre dans la maison de ma sœur. (E59, 2014)

Même s'ils payaient un loyer, Silvia et Sergio considèrent que celui-ci était bas par rapport à la taille et au confort de cette maison (*« c'était une maison beaucoup plus grande, avec beaucoup plus de jardin »*) ; et du fait de la situation professionnelle précaire de Sergio, il était plus rassurant d'être locataire de sa sœur, dans l'éventualité où ils ne pourraient pas payer le loyer dans les délais accordés. Ils ont donc accepté l'offre de Gloria et, en 1995, ils ont refait le même chemin que trois ans auparavant, mais dans le sens inverse et pour s'installer cette fois-ci dans la maison principale (C_2) : *« nous sommes revenus à nouveau dans la même maison, mais dans la maison principale »*. (E59, 2014)

Un an plus tard, alors que Sergio avait retrouvé un emploi, Gloria a été contrainte de revenir s'installer à Santiago. Elle a alors demandé à son frère de libérer sa maison dans un délai d'un an. C'est Gloria elle-même qui a recommandé à son frère de profiter de ce nouveau déménagement pour s'acheter une maison et *« arrêter de jeter l'argent à la poubelle »*. En suivant son conseil, Sergio et Silvia ont commencé à économiser pour payer l'apport demandé pour le crédit immobilier, ainsi qu'à chercher une maison. Ils voulaient une *« maison avec jardin, pas un appartement »*. Ils ont alors envisagé deux arrondissements possibles : San Miguel, où ils avaient toujours habité, et La Florida, un arrondissement voisin en plein développement immobilier à ce moment-là et qui était devenu un vrai symbole de l'accès à la propriété pour les classes moyennes à Santiago[68]:

> SERGIO : Nous avons regardé ici [à San Miguel] et à La Florida […], car c'étaient des maisons avec jardin […] et ce n'était pas loin d'ici. Mais, après coup, on s'est rendu compte que bien que

[68] Voir figures 2 et 3 dans l'Introduction Générale. Plus loin dans la thèse, j'analyserai un autre cas issu des classes moyennes professionnelles où le couple a déménagé à La Florida. Voir chapitre 6 (I).

> ce n'était pas loin, [il y a] le trafic, pour arriver et sortir de là-bas c'est un chaos, alors, heureusement qu'on n'y est pas partis. (E59, 2014)

Entre ces deux alternatives envisagées, ils ont finalement choisi de rester, encore une fois, *« ici même »*. Or, cela ne veut pas seulement dire dans le même arrondissement, San Miguel, mais littéralement *« ici même »* :

> SERGIO : Il y a eu une opportunité avec la maison d'en face de ma belle-mère. On a commencé les négociations, mais à la fin, il y a eu un problème, on n'est pas arrivés à un accord. Mais là, cette maison-ci a été disponible, au même moment ! (E59, 2014)

« Cette maison-ci », celle qu'ils ont finalement achetée et où nos conversations ont eu lieu, c'est en fait la *« maison B »* (C_3 dans la figure 11) de la même impasse où se trouvent les maisons E et D déjà mentionnées. Il est intéressant de remarquer que la maison qu'ils ont failli acheter se trouvait aussi dans l'impasse en question (*« en face de ma belle-mère »*). D'après cela, la préférence du couple pour cette impasse apparaît très nettement, ainsi que le fait que les opportunités pour y trouver une maison à acheter n'ont pas manqué. En 1995, Silvia et Sergio ont alors parcouru une troisième fois les 1,5 kilomètres qui les séparaient des Erler F., quoique cette fois-ci pour accéder à la propriété.

Et les va-et-vient continuent, mais à petite échelle

Bien que les Vargas E. aient accédé à la propriété en achetant la maison qu'ils considèrent comme leur *« maison définitive »*, leurs va-et-vient ne se sont pas arrêtés là. Comme on peut le voir dans la figure 11, la deuxième moitié de leur trajectoire résidentielle est marquée par trois moments, d'une durée variable, où ils ont dû déménager de manière temporaire chez les parents de Silvia. Pour la première fois dans l'histoire de la proximité résidentielle entre les couples Vargas E. et Erler F., ils ont connu la corésidence.

La première des corésidences a duré cinq mois. Elle était due au décalage entre le moment où Sergio et Silvia devaient rendre la maison à Gloria et celui où ils ont reçu les clés de la maison qu'ils ont achetée. Plus tard, en 1999, soit deux ans après s'être installés dans cette dernière, Sergio a de nouveau perdu son emploi. Si la première fois, ils avaient reçu un coup de main de la sœur de Sergio, qui leur avait offert de louer sa maison bon marché, cette fois-ci, ils ont reçu l'aide des parents de Silvia. Selon le récit d'Adriana, la mère de Silvia, lorsque son beau-fils a perdu son emploi, elle et son mari ont dit à leur

fille : *« venez chez nous, louez votre maison, mais ne risquez pas de la perdre car vous ne pouvez plus payer le crédit »* (E67, 2014). Dans le récit de Sergio et Silvia :

> SERGIO : [Il y avait] le crédit hypothécaire, les enfants à l'école [privée], le monde continue […]. Alors, nous avons [décidé] de mettre notre maison en location […] et nous sommes partis chez mes beaux-parents.
> SILVIA : Une folie, car tu laisses toutes tes choses, car tu ne peux pas emporter tout chez ta mère, quoi […]. Cela a été triste, car les enfants avaient leurs chambres, leurs choses à eux.
> SERGIO : Nous n'avons pris que les lits avec nous. (E59, 2014)

Ayant la possibilité de s'installer chez les Erler F., Silvia et Sergio ont mis leur maison en location, ce qui leur permettait de continuer à payer le crédit hypothécaire et de *« ne pas risquer de la perdre »*. Les maisons de l'impasse comportant trois chambres, le jeune couple en a occupé une et les deux enfants une autre, tandis que les parents de Silvia sont restés dans leur chambre. Comme l'exprime l'extrait cité ci-dessus, cette deuxième corésidence avec les Erler F. a été beaucoup plus difficile à vivre pour les Vargas E. que la première, puisqu'ils ont été contraints de partir de leur propre maison, mais aussi car le séjour a été beaucoup plus long. Un an après, en 2000, juste au moment où ils auraient pu revenir chez eux, puisque Sergio avait retrouvé un emploi, l'entreprise lui a offert un poste dans une autre ville au Sud du pays. N'étant pas en condition de refuser cette offre, il a dû partir seul, car il y avait l'école des enfants et le travail de Silvia à Santiago. Dans ces circonstances et ne voulant pas *« rester toute seule »*, Silvia a décidé de ne pas rentrer chez elle et de continuer à habiter chez ses parents. Quelques mois plus tard, Adriana a été diagnostiquée d'un cancer. Selon Silvia, cela a été une *« bonne coïncidence »*, car elle était chez sa mère et pouvait la soutenir plus facilement pendant le début de son traitement. Ce faisant, les Vargas E. sont restés pendant trois ans chez les Erler F. et ne sont rentrés dans leur maison qu'en 2002.

Le troisième séjour de corésidence est survenu beaucoup plus tard, suite aux dégâts subis par la maison de Silvia et Sergio lors du fort tremblement de terre de 2010. Ils y sont restés trois ou quatre mois, le temps des travaux de reconstruction. Ce dernier séjour est décrit avec humour par Silvia comme *« un chaos »* car ses parents accueillaient alors également leur petit-fils aîné – le fils de la sœur aînée de Silvia, qui habitait en banlieue –, ainsi qu'un cousin de Silvia – le fils du frère de son père – qui venait d'arriver du sud du pays. Comme il y avait tellement de monde, Sergio raconte que ses beaux-parents ont décidé de s'installer pendant quelques mois dans l'appartement que la sœur

de Silvia a à la plage, en *« laissant les rênes [de la maison] à Silvia »*, et celle-ci ajoute *« oui ! Ils m'ont laissé leur maison, quoi [rires] ! » (*E59, 2014).

Réversibilité et souplesse

On voit ici se produire un phénomène que l'on avait déjà entrevu dans l'analyse précédente sur la situation des Sabalsa R. À savoir, le fait que les enfants mariés qui ont déjà décohabité – plus fréquemment des filles, mais aussi des fils, comme on le verra dans d'autres cas –retournent vivre chez leurs parents dès qu'il se passe n'importe quel événement problématique. Lorsqu'il arrive quoi que ce soit qui met en cause le déroulement normal du quotidien, que ce soit de façon anticipée ou imprévue – par exemple, accouchement, maladie, chômage, aménagement, déménagement, conflits conjugaux –, la réponse la plus évidente est de rentrer chez les parents d'un des conjoints et de s'y s'installer temporairement, ce qui peut prendre de quelques semaines à plusieurs années.

Comme le cas des Vargas E. le montre de manière exemplaire, ce va-et-vient de la corésidence à une petite échelle s'inscrit dans un va-et-vient plus large, qui comprend ici une échelle de quelques rues, mais qui, dans d'autres cas, peut s'étendre bien au-delà. Par exemple, dans les situations où certains des enfants partent étudier ou travailler hors de la ville ou à l'étranger, et reviennent plus tard vivre auprès de leurs parents. On voit ainsi apparaître une « souplesse » des jeux résidentiels intergénérationnels, qui renvoie au caractère réversible dont semble revêtue l'expérience de la décohabitation des enfants adultes. Comme on l'a déjà vu au début du chapitre 1 à propos de l'histoire résidentielle de Victoria, tout se passe comme si les enfants comptent par défaut sur la disponibilité inconditionnelle de leurs parents pour les accueillir chez eux. Comme on le verra plus tard, cela n'est pas seulement le cas lorsque les relations parents-enfants sont harmonieuses, mais c'est aussi souvent le cas lorsqu'il y a des rapports conflictuels. Car, comme je le montrerai plus tard de manière plus approfondie, une telle attente ne découle pas de la qualité affective des relations filiales, mais de la qualité de la filiation « en soi », qui fait de cette attente une disposition de base, une sorte d'obligation morale dont le manque est objet de plaintes et de regrets. Ainsi, lorsque j'ai demandé à Silvia et Sergio comment les parents de Silvia avaient vécu leurs retours successifs, ils m'ont répondu qu'ils n'avaient *« rien à leur reprocher »,* qu'*« ils n'ont jamais rien manifesté*

[…] ils se sont adaptés à nous, au fait d'avoir des enfants à nouveau » (E59, 2014). De son côté, Adriana m'a, elle aussi, dit : *« pour nous, le fait de loger [les enfants, petits-enfants, neveux] n'a jamais posé de problème ».* (E67, 2014)

*

* *

L'analyse de la figure de l'*« appartement d'intérieur »*, expression par laquelle Silvia et Sergio nomment la maison où a débuté leur vie de couple, me semble très éloquente d'une expérience indigène de la proximité résidentielle familiale. Celle-ci est caractérisée par un rapport ambigu, fait de tensions et de conciliations entre autonomie et dépendance résidentielle entre les générations, trait que j'ai pu rencontrer de manière transversale sur mon terrain, bien que sous des expressions variables : plus ou moins manifeste, conflictuel ou harmonieux, plus accentué du côté de l'autonomie ou de celui de la dépendance.

Chez les Vargas E., le vécu quotidien de la proximité résidentielle par rapport aux parents de Silvia, est fortement structuré par un type de pratique de la circulation entre les maisons, qui est exprimé dans le langage indigène par le verbe *« passer »*. Cette pratique se distingue clairement d'autres modalités de la circulation résidentielle, et donc d'actualisation de la coprésence ordinaire entre des individus habitant des maisons différentes, telles le fait de *« déposer les enfants »* ou *« rendre visite »*. La pratique exprimée par le verbe *« passer »* consiste à se rendre ou *« apparaître »* chez quelqu'un sans prévenir, souvent en rentrant sans même sonner, mais sans que cela constitue une véritable surprise, puisque cela se produit de manière routinière et assidue. Réciproquement, les uns savent que les autres vont *« apparaître »* à un moment ou un autre de la journée et attendent cette apparition. Si cela révèle une forte intimité entre les membres des différentes maisons, cette pratique suppose dans le même temps des rencontres brèves : en principe, on n'est pas censé s'installer longuement chez l'autre, mais seulement y *« passer »* pour *« dire bonjour »*, vérifier que *« tout va bien »*, sans pour autant *« déranger »*. Le fait de *« passer »* est ainsi révélateur de la reconnaissance réciproque du fait qu'il s'agit d'une maison différente, appartenant à l'autre, malgré la forte intimité qui existe avec ceux qui y vivent. Ainsi, la tension et la conciliation entre dépendance et autonomie réciproques, dont la proximité résidentielle semble être

porteuse pour les individus, sont manifestées et recrées dans la pratique quotidienne et ritualisée consistant à *« passer »*.

Enfin, dans cette sous-section, j'ai cherché à analyser en profondeur ce que voulait dire la formule paradoxale par laquelle Silvia a synthétisé toute son histoire résidentielle après son mariage, *« nous avons transité par beaucoup d'endroits, mais toujours ici même ».* On l'a vu, cette formule décrit un modèle de mobilité résidentielle fait des va-et-vient du jeune couple entre deux pôles situés à peu de distance l'un de l'autre, la maison des parents de Silvia et celle de la sœur de Sergio. Une fois installés dans leur propre maison, située dans la même impasse que celle des parents de Silvia, le mouvement de va-et-vient a continué, mais sous la forme de plusieurs séjours de corésidence intergénérationnelle. Ainsi, la formule de Silvia semble décrire une souplesse du mouvement résidentiel dans la durée. Cette souplesse est due à la continuité des fréquentations habituelles entre les maisons, fond sur lequel se produisent les déménagements. En outre, le mouvement de va-et-vient par rapport à la maison des parents de Silvia et de la sœur aînée de Sergio constitue une autre manière d'exprimer et concilier la tension entre autonomie et dépendance résidentielle entre les générations.

La dynamique résidentielle ici décrite est en bonne partie l'expression de conditions de vie assujetties à des facteurs variables, tels que les revenus, la perte et la reprise d'un emploi, la naissance des enfants ou les maladies des proches. En interagissant avec toutes ces sources de variabilité, la trajectoire résidentielle des Vargas E. ne semble cependant pas suivre un parcours erratique ; elle est, au contraire, clairement structurée par un jeu d'équilibre entre deux logiques de la parenté. L'analyse des catégories indigènes mobilisées dans cette étude de cas pour décrire le vécu de la proximité des enquêtés, m'a permis de comprendre que l'indépendance résidentielle relative d'une famille nucléaire n'est pas nécessairement opposée au renforcement des interdépendances résidentielles par rapport à la parenté élargie. Bien au contraire, on peut même dire que sous certaines conditions, ces interdépendances résidentielles peuvent agir comme des conditions de possibilité pour l'indépendance, ce qui, dans le cas analysé ici, s'est concrétisé, par exemple, par la possibilité pour le jeune couple d'accéder à la propriété et de ne pas risquer de perdre leur maison. Comme le suggère l'expression indigène *« appartement d'intérieur »*, il semble que la proximité résidentielle constitue une manière de réaliser l'« indépendance dans la dépendance ».

III. Amelia peut *« toujours rester là »*

À la fondation privée d'aide au logement grâce à laquelle j'ai rencontré une bonne partie des enquêtés en 2015[69], le cas d'Amelia Rojas T. était devenu célèbre. Contre tous les règlements et recommandations, Amelia avait obtenu une autorisation pour installer *« au-dessus »* de la maison de ses grands-parents maternels, où elle avait été élevée, la pièce préfabriquée, localement appelée *mediagua*[70], que la fondation lui avait attribuée. Ses grands-parents, que j'appellerai les parents Rojas T., avaient acquis leur maison – ou plutôt leur *sitio* sur lequel était construit un logement basique – dans les années 1970, dans le cadre d'un programme étatique de régularisation des occupations de zones auparavant rurales (Vergara et Palmer 1990 ; Castillo et Hidalgo (eds.) 2007). Cette maison était située dans l'un des derniers bidonvilles [*poblaciones*] de Macul, un arrondissement du centre-Sud de Santiago, qui est à présent peuplé majoritairement par des classes moyennes.

C'est dans cette maison, ou plutôt sur le toit de cette maison, qu'Amelia et moi avons conversé durant quelques heures un matin d'hiver en 2015[71]. A ce moment-là, Amelia avait 32 ans et quatre enfants (figure 12). Elle vendait de la nourriture dans la rue, dans un charriot avec son mari, qui était dans la quarantaine et était atteint d'un cancer en phase terminale.

III.1. La maison sur le toit

En 2012, Amelia venait d'accoucher de son quatrième enfant, lorsque Juan Andrés, son mari, a été diagnostiqué d'un cancer. Le couple venait alors de sous-louer une pièce à l'arrière d'une maison située à quelques rues de celle des grands-parents

---

69 Pour des soucis d'anonymat, j'ai choisi de ne pas citer le nom de la fondation en question.

70 Il s'agit d'une pièce unique de 20 m^2 environ construite en bois, qui est appelée officiellement au Chili *« logement d'urgence »*. Le nom *mediagua*, qui veut dire littéralement « demi-eau », décrit la toiture caractéristique, qui est composée d'un seul versant. Ce type de logement a une longue histoire au Chili et trouve ses origines dans les années 1960, dans les efforts des organisations civiles liées à l'Église Catholique pour améliorer les conditions de vie de milliers de familles habitant dans des bidonvilles illégaux dans les grandes villes (CIS Techo 2004 ; Araos 2015 ; Brain, Prieto et Sabatini 2010).

71 J'ai aussi pu discuter longuement avec la grand-mère d'Amelia, Ester, alors que nous étions assises autour de la table familiale (E84, 2015).

maternels d'Amelia. Son mari ne pouvant plus travailler comme chauffeur de camion, et Amelia, elle-même, ne pouvant plus travailler à cause de son accouchement, ils ne parvinrent plus à payer le loyer et les charges et s'endettèrent rapidement. Selon Amelia, à ce moment-là, elle s'est sentie *« piégée »* [*atrapada*]. Ayant accueilli plusieurs fois dans le passé sa petite-fille aînée et sa famille, son grand-père lui a cette fois encore ouvert les portes de sa maison, mais il n'y avait plus de place pour une famille aussi nombreuse. Le terrain était déjà presque entièrement occupé par de multiples constructions. Comme on le verra en détail, en plus des parents Rojas T., trois de leurs cinq enfants, tous dans la quarantaine, ainsi que quatre de leurs petits-enfants vivaient régulièrement dans leur maison. Le grand-père d'Amelia lui a alors dit qu'il n'y avait pas d'autre alternative que de se faire construire une maison *« au-dessus »*, sur le toit :

> AMELIA : J'ai passé deux semaines à pleurer, enfermée à la maison. [Alors,] je me suis dit « ce n'est pas possible ». Je me suis levée et j'ai commencé à bouger et à chercher partout. C'est là que je suis arrivée à la fondation [...]. Mon grand-père m'a dit « Tu peux vivre ici. Mais, où ? ». Vous avez vu en bas, il n'y a pas de place. Il m'a alors dit « au-dessus ! ». Mais je n'avais pas l'argent pour faire quelque chose de solide [*de material*] pour moi-même. Alors, je suis arrivée [à la fondation] avec la vérité […]. Je leur ai tout de suite dit la vérité, que c'était pour mettre [la *mediagua*] au-dessus, puisqu'ils n'en donnent pas pour la mettre au-dessus, seulement par terre. (E83, 2015)

Amelia se trouvait alors dans une situation où le seul espace disponible pour construire une nouvelle pièce chez les parents Rojas T. était le toit, mais elle n'avait pas les ressources pour le faire par elle-même. Sa seule alternative était d'obtenir gratuitement une *mediagua*. Or, ce type de logement préfabriqué est conçu pour être installé directement sur le sol. Amelia a donc dû convaincre la fondation qui attribue les *mediaguas* de faire une exception. Ce qu'elle a finalement réussi à obtenir, mais en s'engageant à ce que la pièce soit installée en hauteur par une personne ayant une expertise dans le bâtiment.

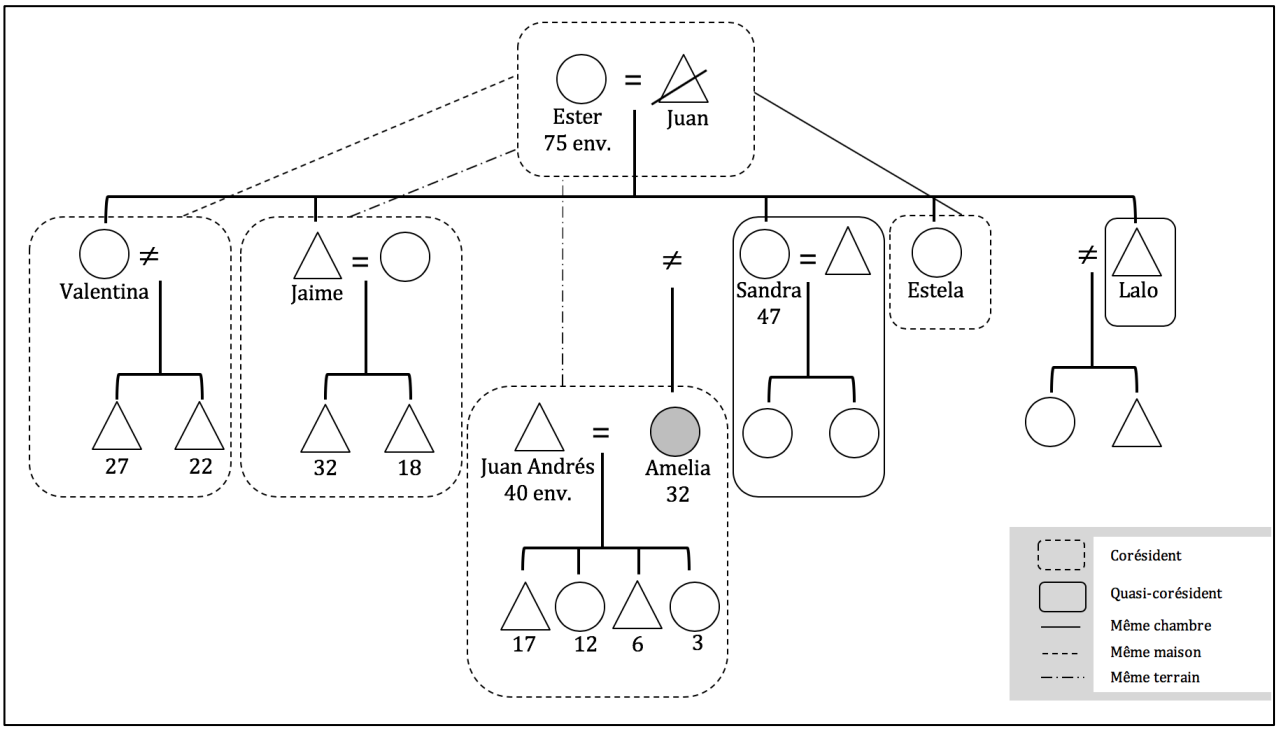
Pour respecter son engagement avec la fondation, Amelia a demandé de l'aide à son oncle, le frère cadet de sa mère, qui est maçon. C'est lui, avec d'autres parents masculins d'Amelia, qui ont monté gratuitement [*« de favor »*][72] la structure préfabriquée sur le toit :

---

[72] Seul l'oncle maçon a été payé avec une somme équivalente à 150 euros environ, ce qu'Amelia elle-même ne considère que comme un paiement symbolique.

AMELIA : Il [son oncle] a tout dirigé, comment faire les choses et les autres l'ont aidé. C'est lui qui l'a tout fait avec mon autre oncle [le frère aîné de sa mère], mon beau-père [le mari de sa mère], mon mari et mon fils, et mon beau-frère. En fait, ils ont tous aidé. Tous y ont apporté [*todos pusieron de su cosecha*], et ainsi j'ai pu monter cela. (E83, 2015)

FIGURE 12 : SCHEMA GENEALOGIQUE DES ROJAS T. EN 2015



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

Grâce à cette mobilisation collective, Amelia et Juan Andrés ont finalement pu installer deux *mediagua*s – celle donnée par la fondation et une autre qu'Amelia a achetée d'occasion à une voisine –, qui ont été assemblées par une même structure de poutres en bois, sur le toit de la maison des parents Rojas T. La nouvelle maison d'Amelia fait ainsi un total de 40 m^2 environ, et elle a été placée sur le toit qui surplombe la cour latérale du *sitio* de ses grands-parents, comme on peut le voir dans la photo suivante (figure 13). On y accède depuis la cour par un très étroit escalier en spirale. On peut également y accéder directement depuis la rue par le portail, sans avoir besoin de passer par la maison principale.

Lorsque je suis montée chez Amelia en 2015, j'ai pu constater que l'on y avait ajouté plusieurs divisions internes, des murs avec des rideaux ou des portes pour séparer différents espaces : trois chambres, un séjour-cuisine et une salle de bain avec toilettes

(figure 14-IV). De même, toujours grâce à l'aide de l'oncle maçon, on y avait installé au fur et à mesure les services basiques :

> AMELIA : D'abord, on n'avait pas d'eau […]. Je descendais donc pour laver, pour cuisiner et je ramenais tout ici. Après, on a économisé de l'argent et on a fait la connexion, petit à petit […]. C'est mon oncle qui l'a faite, la connexion de l'eau, de l'électricité, tout. (E83, 2015)

FIGURE 13 : PHOTO DE LA MAISON D'AMELIA DEPUIS LA RUE EN 2015

SOURCE : ÉDITION PERSONNELLE D'APRES UNE PHOTO PRISE PAR GOOGLE EARTH

Tout au long de ce processus, la pièce initialement installée est devenue ce que mes interlocuteurs appellent une *« maison indépendante »*, c'est-à-dire une version réduite et matériellement beaucoup plus précaire de l'*« appartement d'intérieur »* décrit dans l'étude de cas précédente. D'après les personnes que j'ai rencontrées au cours de mon terrain dans les bidonvilles, dans ce milieu social, pour qualifier comme *« indépendante »* une maison bâtie dans un *sitio* où se trouvent déjà d'autres maisons, il y a trois conditions déterminantes, avec par ordre d'importance : avoir une entrée directe depuis la rue, avoir une cuisine et avoir une salle de bain[73].

[73] Cela veut dire que, du point de vue indigène, il y a des « degrés » d'indépendance en fonction du nombre de critères remplis. Or (je mettrais plutôt « Mais » que « Or », mais je ne suis pas sûre que « mais » rende bien compte de ce que tu veux dire ici), si la maison comprend une cuisine et/ou une salle de bain, mais pas une entrée directe depuis la rue, elle n'est pas considérée comme *« indépendante »*. Dans son

Bien que cette construction en hauteur n'ait pas été faite en *« matériaux »* solides, c'est-à-dire en ciment ou en briques, mais en bois, Amelia a constaté, à plusieurs reprises, la fermeté de sa structure. *« Là, il n'y a rien qui bouge […], on n'est pas accroché au mur [de la maison voisine], tout est [bâti] sur les poutres »* (E83, 2015). De cette manière, Amelia a réussi à s'installer de manière solide et avec une relative autonomie chez ses grands-parents.

III.2. *« Vers l'arrière »* et *« vers le haut »* : un modèle d'inclusion totale

Malgré la célébrité dont jouissait le cas d'Amelia au sein de la fondation, sa « maison sur le toit » n'est pas vraiment quelque chose d'exceptionnel dans les bidonvilles de Santiago. L'apparente rareté du cas renvoie plutôt au fait qu'il a constitué une exception quant aux conditions normales d'attribution des *mediaguas* par la fondation. Par contre, dans un contexte fortement dominé par l'auto-construction, la croissance résidentielle *« vers le haut »* et avec des constructions légères n'est pas rare du tout. Cela dit, le plus souvent cette croissance verticale ne commence qu'une fois que la croissance horizontale sur le sol a atteint ses limites. Dans un territoire à forte activité sismique, construire en hauteur est toujours plus cher et plus risqué[74].

Comme je le montrerai par la suite, la construction de la maison d'Amelia n'est que l'étape la plus récente d'un processus soutenu d'occupation de l'espace disponible chez les Rojas T., le terrain d'abord et le toit ensuite[75], qui est synthétisé dans la figure 14. Assez semblable à l'histoire résidentielle de Victoria que nous avons présentée dans le chapitre 1, la corésidence concerne ou a concerné presque la totalité de la descendance des Rojas T.

La restitution du récit indigène de ce processus chez les Rojas T. m'a permis de comprendre l'expérience de la proximité résidentielle comme la mise en forme concrète de certaines attentes de caractère moral et affectif qui pèsent sur la manière dont les

étude sur les lotissements de la périphérie de Rio de Janeiro au Brésil, Thomas Cortado (2018) décrit des critères indigènes très semblables pour qualifier une maison comme « indépendante ».

[74] Cela est très différent dans d'autres contextes où la densification par l'auto-construction est majoritairement verticale, ce dont les favelas brésiliennes constituent un cas de figure (Motta 2014; Cavalcanti 2009).

[75] Dans ce bidonville, comme dans les autres issus des processus de lotissement similaires à Santiago, chaque parcelle dispose d'une surface de terrain suffisamment large, entre 160 et 250 m^2 (Vergara et Palmer 1990; Tapia, Araos et Salinas 2012).

individus constituent leurs rapports de parenté et se constituent en tant que personnes. Les parents y sont censés accueillir chez eux potentiellement tous les membres de leur descendance – ce qui n'inclut pas nécessairement les conjoints de ceux-ci[76] – et pour une durée indéfinie.

L'installation dans le *sitio*, un maillon de plus

Les grands-parents d'Amelia, Ester T. et Juan Rojas, se sont mariés très jeunes – elle avait quatorze ans et lui dix-neuf –, dans la commune rurale du centre-sud du pays dont ils sont originaires. D'après le récit d'Ester, c'est au début des années 1960 et dans le contexte d'une importante migration rurale, que le couple, qui avait déjà deux enfants, a suivi les parents de Juan vers la Région Métropolitaine, en quête de travail. Après être passés par différentes communes dans les alentours de Santiago, *« amenés »* par son beau-père, Ester m'a raconté qu'ils sont arrivés à Macul, une ancienne zone rurale qui connaissait alors un processus d'urbanisation (de Ramón 2000). Ester et son mari s'y sont installés dans une *mediagua* pour travailler comme gardiens des terrains pendant le processus de lotissement. Un peu plus tard, vers 1970, Ester a reçu une offre pour entrer dans un programme étatique de régularisation foncière et de logements sociaux dans la zone appelée Santa Julia, qui est à l'origine du bidonville homonyme (Castillo et Hidalgo (eds.) 2007). Le logement offert consistait en un terrain ou *sitio* de 160 m^2 environ, sur lequel était construit un *« logement basique »* [*vivienda básica*] (Vergara et Palmer 1990), construit en briques et béton armé et composé d'un séjour, une chambre, une salle de bains et une petite cuisine (figure 14-I). Selon la version d'Amelia :

> AMELIA : Ma grand-mère m'a raconté qu'une dame est arrivée. Elle l'a inscrite pour cette maison, mais mon *Tata* [mot affectif pour grand-père] n'en voulait pas. « Tu n'y vas que pour bavarder avec les vieilles », lui a-t-il dit, typique machiste ! Mais elle s'est inscrite quand-même, alors mon *Tata* lui passait de l'argent, elle devait payer une mensualité. (E83, 2015)

Parmi les membres de la famille de Juan qui avaient migré, Ester et Juan ont été les premiers à accéder à la propriété. Comme on peut le voir dans la figure 14-I, le jeune couple et leurs trois enfants – la troisième était née depuis leur arrivée à Santiago – se

[76] Dans de tels contextes, l'accueil des conjoints des enfants ou des petits-enfants est très souvent conditionné au fait qu'il ou elle se conduise *« comme un fils »* ou *« comme une fille »*. J'analyse ponctuellement cette question dans le chapitre 4 (III).

sont installés dans la maison principale (A), à *« l'avant »* du *sitio*, tandis que les parents de Juan se sont installés à *« l'arrière »* dans une *mediagua* (B) :

> ESTER : Eux [les beaux-parents] ont vécu là aussi, à l'arrière. Moi, je les ai eus là […]. Nous, nous sommes venus là et j'ai fait une petite pièce à ma belle-mère, là derrière […]. Après, elle a eu [*le salió*[77]] sa maison à elle. (E84, 2015)

Au cours de notre conversation, Ester n'a pas mentionné spontanément cette corésidence initiale avec ses beaux-parents, mais seulement après que je lui ai explicitement demandé où ceux-ci habitaient à l'époque. Il me semble que le fait que cette situation soit assez banale pour Ester est révélateur de la normalité que revêt, pour elle, l'expérience du partage intergénérationnel du lieu d'habitation. En effet, de leur mariage à leur migration vers la capitale, Ester et Juan se sont installés chez les parents de ce dernier, où habitaient aussi plusieurs des membres mariés de sa fratrie. Dans ce cadre, le fait d'accueillir à son tour ses beaux-parents chez elle, une fois installés à Santiago, n'a été pour Ester qu'un prolongement du vécu précèdent, un nouveau maillon dans la chaîne longue de la corésidence intergénérationnelle. Un peu plus tard, la belle-mère d'Ester a, elle aussi, obtenu un logement équivalent, et elle et son mari sont alors partis.

« Ma mère, c'est comme ma sœur » : la naissance d'Amelia et l'élargissement de la maison

Dans le *sitio* des Rojas T., il n'y a eu que très brièvement une seule maison et un seul noyau familial. Sandra, la troisième fille, est tombée enceinte très jeune, lorsqu'elle avait environ 15 ans, et a donné naissance à Amelia en 1989. Celle-ci est donc l'aînée des cousins Rojas T. Son père biologique, qui avait à peu près le même âge que sa mère, n'a jamais reconnu légalement Amelia comme sa fille, bien qu'elle le connaisse et le croise parfois dans le quartier, puisqu'il a toujours habité dans les environs. C'est pourquoi Amelia a reçu le nom de sa famille maternelle, Rojas, et non celui de son père.

---

[77] L'expression indigène exacte pour dire que quelqu'un a bénéficié de l'accession à la propriété d'un logement social est, littéralement, *« la maison lui est sortie »* [*le salió la casa*]. Je l'ai traduite comme « avoir eu » la maison, car la traduction littérale semble manquer de sens en français. Mais, il est intéressant de souligner l'usage indigène du verbe *« sortir »*. Il me semble que cela renvoie à une expérience où l'obtention d'un logement social est vécue comme quelque chose d'improbable et qui relève de la chance, autrement dit, comme un événement pour lequel la volonté et la capacité de contrôle des individus jouent un rôle minimal.

Amelia a alors été élevée par ses grands-parents maternels, qu'elle considère *« comme (sa) maman et (son) papa »*. De même, Amelia m'a expliqué qu'elle n'a jamais eu de rapport proprement « filial » avec sa mère biologique, mais plutôt « fraternel » : *« ma mère, c'est comme ma sœur »*. Car, si elle a bien habité pendant toute son enfance avec sa mère et avec le reste de ses oncles et tantes, Sandra ne s'est jamais occupée d'Amelia en tant que mère. Pour Amelia, est ainsi particulièrement marquant le fait que sa mère ne l'a pas nourrie lorsqu'elle était bébé, tâche qui a été accomplie par ses grands-parents :

> AMELIA : Depuis mes trois mois, ils [ses grands-parents] ont commencé me nourrir car ma mère, elle ne me nourrissait presque pas. Alors, ils m'ont mis du lait [dans un biberon] à la place et ils m'ont élevée. Alors, ceux que je considère comme maman et papa, c'est ma grand-mère et mon grand-père. Ma mère, pas du tout […]. Je ne ressens pas ce respect de mère lorsqu'elle me dit quelque chose. Car, en fait, comme elle ne m'a pas du tout élevée, alors je ne donne pas de valeur à ses mots. (E83, 2015)

De leur côté, Juan et Ester, qu'Amelia appelle par les termes très affectueux *« mon Tata »* et *« ma Nana »*[78], l'ont toujours considérée comme une véritable fille, en la différentiant de leurs autres petits-enfants. Sur ce sujet, Amelia m'a raconté :

AMELIA : Ils nous ont toujours traités différemment, moi et mes enfants, [par rapport] aux autres petits-enfants […]. Ils ont toujours marqué une différence par rapport à moi, surtout mon grand-père […]. Je pense qu'il avait de la peine, car bon, les autres avaient leur père, mais moi, je n'avais ni père ni mère. (E83, 2015)

De sa part, sa grand-mère a été explicite sur ce point :

> ESTER : Depuis toute petite, je l'ai élevée, depuis qu'elle était un tout petit bébé [*de guagüita*], elle a été là.
> MOI : Mais, les autres petits-enfants, vous les avez aussi élevés ?
> ESTER : Non, c'est seulement elle que j'ai élevée, moi.
> AMELIA : Mais, oui, elle aidait quand-même à prendre soin d'eux.
> ESTER : À prendre soin d'eux [*cuidarlos*], oui, mais à les élever [*criarlos*], comme une maman, ça non, pas à les élever. (E84, 2015)

---

[78] Comme j'aurai l'occasion de le montrer plus tard, sur mon terrain en milieux populaires, les termes utilisés par les individus pour s'adresser aux grands-parents, tantes ou autre parent qui, sans être le père ou la mère biologique, les ont élevés, sont souvent des mots équivalents à « maman » [*mami, mamita*] et « papa » [*papi, papito*]. Ou alors, il s'agit de termes particulièrement affectueux qui renvoient indirectement à des rapports de filiation, comme *mameña*, *naná*, *taita* ou *tata,* lesquels n'ont pas de traduction au français. Voir chapitre 5 (I).

Ester trace ici une distinction nette entre *« élever »* [*criar*] et *« prendre soin »* [*cuidar*], pour préciser les différents rapports qu'elle a tissés avec ses petits-enfants qui ont habité chez elle, en fonction de la manière dont elle a participé à leur prise en charge quotidienne[79]. Alors que pour ses autres petits-enfants, elle a plutôt joué le rôle de « mammy », en aidant quotidiennement à leur *« soin »*, elle a joué envers sa petite-fille aînée le rôle de « maman », elle l'a *« élevée »* à proprement parler.

Durant cette période, avec cinq enfants déjà grands et une petite-fille, les ressources des parents Rojas T. ont alors été investies dans les travaux d'élargissement de leur maison, ce que je montre dans la figure 14-II. Juan, qui a travaillé tout sa vie comme maçon, a ajouté au fur et à mesure deux chambres pour les enfants, ainsi qu'une cuisine et une salle de bain. Cela a permis de libérer de la place dans le bâtiment originel pour en faire un séjour-salle à manger, et d'avoir une chambre pour le couple, où ils ont mis Amelia, dès qu'elle est née. Dans le récit d'Ester :

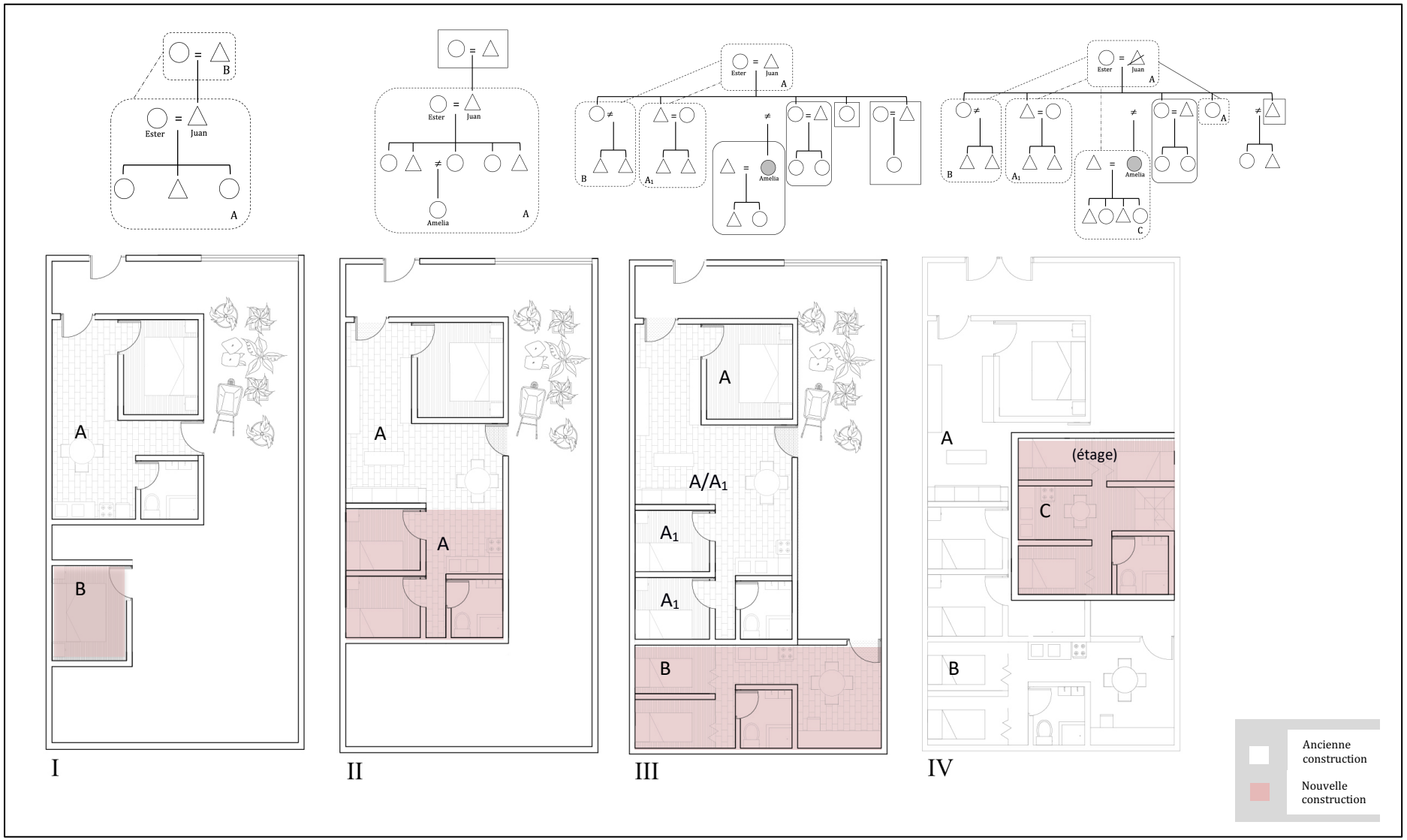
> ESTER : Ils [les agents de l'État] ont fait cela, dans cette picèce, il y avait la cuisine, ici, les toilettes et le séjour, et mon vieux [son mari, Juan] a fait tout cette partie […]. La maison [originelle] arrivait jusqu'aux toilettes seulement, et tout le reste, c'est mon vieux qui l'a fait, vers l'arrière. Il a fait des chambres aux enfants, ce sont celles-là. (E84, 2015)

Peu après la naissance d'Amelia, les aînés des enfants Rojas T. se sont mis en couple et ont eu des enfants. Comme on le verra en détail par la suite, le *sitio* des Rojas T. est ainsi devenu la scène de la construction de plusieurs *« maisons »* réciproquement et dynamiquement imbriquées.

---

[79] Cette distinction indigène très fine entre *cuidar* et *criar*, *« prendre soin »* et *« élever »*, que fait Ester, contraste avec l'usage indistinct du mot *cuidar* que nous avons analysé précédemment à propos des Sabalsa R., et que j'ai traduit par *« élever »*. Carolina utilisait le mot *cuidar* indistinctement pour tous ses petits-enfants, pour signaler qu'en les gardant chez elle au quotidien, c'était plutôt dans sa maison qu'ils étaient élevés, et non pas dans leur maison respective. Dans le cas des Sabalsa R., le rapport quasi-filial aux grands-parents est donc beaucoup moins nuancé que dans le cas ici analysé, et on n'y trouve pas la situation d'une véritable adoption pratique d'un des petits-enfants, comme c'est le cas pour Amelia, ce qui peut expliquer le besoin d'une distinction sémantique plus fine de la part d'Ester.

FIGURE 14 : LE PROCESSUS DE DENSIFICATION DU *SITIO* DES ROJAS 1970-2015



Lorsque Valentina est revenue chez ses parents, son frère Jaime, l'aîné des garçons et le deuxième enfant de la fratrie, y habitait déjà depuis plusieurs années avec sa femme et ses deux fils, qui avaient alors 27 et 22 ans. Selon Ester, son fils aîné n'a jamais quitté la maison :

> ESTER : Mon fils est resté là, l'aîné, il est resté là-derrière.
> AMELIA : Il y avait le jardin, tout le jardin disponible, alors mon oncle s'est marié et il a commencé à construire derrière. (E84, 2015)

Comme le montre la figure 14-III, Jaime a fini par occuper toute la partie postérieure du *sitio* des Rojas. Au fur et à mesure, les pièces initialement ajoutées à l'arrière de la maison principale ont donné lieu à une deuxième maison, petite, mais *« indépendante »*. Sur une cinquantaine de mètres carrés, on y trouve une cuisine, un séjour, une salle de bains, deux chambres et même une petite cour *« pour étendre le linge »*, ainsi qu'un atelier où Jaime fait son métier de prothésiste lorsqu'il n'est pas à l'hôpital où il travaille régulièrement. Pour accéder à la maison de Jaime, il n'est pas nécessaire de passer par la maison principale, on peut y entrer directement depuis la rue, par le portail qui donne sur la cour latérale.

Selon l'expression d'Ester, sa quatrième fille, Estela, est *« la vieille célibataire* [*solterona*] *qui reste ».* Sans mari ni enfants, et au milieu de la quarantaine au moment de mon enquête, Estela avait toujours vécu chez ses parents jusqu'en 2001 environ. A ce moment-là, une opportunité pour partir dans une ville du Sud du pays chez des parents s'est présentée, pour y monter un petit magasin d'alimentation générale. Selon sa nièce Amelia, si Estela avait réussi dans un premier temps, *« elle est tombée en faillite à cause de ses vices »,* l'alcool et le jeu, ce qui a été confirmé par Ester :

> ESTER : « Ça a été à cause des vices, la beuverie et les jeux, car elle avait des machines de jeux [de hasard] dans son magasin, un tas de machines ». (E84, 2015)

Après la mort de Juan en 2013, Lalo, le cadet de la fratrie, est allé chercher sa sœur dans le Sud, en partie pour l'aider car elle avait tout perdu, mais aussi *« pour qu'elle vienne prendre soin »* de leur mère veuve. Estela est donc retournée vivre dans la maison parentale, où elle s'est installée dans la chambre de sa mère, occupant l'ancien lit de son père. Néanmoins, Amelia et Ester se plaignent du fait qu'Estela n'a pas du tout joué son rôle attendu d'aidante. Amelia trouve sa tante *« un peu lâche »*, car, au lieu d'accompagner et aider Ester, elle *« passe toute la journée dans la rue »*, soit *« sur son tricycle pour ramasser des déchets qu'elle accumule »* dans le *sitio*, soit sur les machines à jeux qu'il y a dans les magasins du quartier. Mais, même si elle n'a pas accompli la *« condition »* pour laquelle son frère l'avait *« ramenée »* dans la

maison parentale, si elle ne contribue pas aux dépenses de la maison et si personne n'entretient des rapports faciles avec elle, personne ne songe à la renvoyer. Selon les mots d'Ester, la raison est simple et claire : *« on ne peut pas* [lui dire de partir]*, car ce sont les enfants. On ne peut pas les mettre à la rue ».*

Ester oppose la situation de totale dépendance de sa fille célibataire avec celle de son fils cadet, Lalo, qui a réussi à *« s'en sortir »* :

> ESTER : « Mon autre enfant, le plus jeune de tous, il a eu son appartement. Lui, il est parti, alors il vit là-bas maintenant, et il revient ici seulement pour me voir. » (E84, 2015)

Il s'agit de l'oncle maçon qui a aidé Amelia à installer les *mediaguas* sur le toit. Suite à son mariage, Lalo était parti vivre *« chez la famille de sa femme » ,* qui habitait dans le même arrondissement et où *« ses enfants ont été élevés »*, selon ce que m'a raconté Amelia. Mais, il s'est séparé en 2010, à la suite de quoi il est revenu vivre, seul, chez ses parents. Lalo a alors partagé temporairement avec ses neveux une chambre, à l'arrière de la maison principale. Lalo est le seul des enfants qui, au moment de mon enquête, était entré dans un programme pour accéder à la propriété d'un logement social, programme dont il avait bénéficié récemment. Il est alors reparti de chez sa mère, mais du fait que son nouvel appartement se trouve dans le même arrondissement, *« pas loin non plus »*, il *« revient (la) voir »* assez régulièrement.

« Vers le haut »

Je mentionne enfin le parcours de Sandra, la mère d'Amelia et le troisième enfant de la fratrie. Elle a connu un parcours différent de ses autres frères et sœurs. Elle s'est mariée quand Amelia avait environ dix ans. Sandra a alors quitté la maison de ses parents pour vivre avec son mari, tandis qu'Amelia y est restée. Contrairement à ses frères et sœurs, Sandra n'est jamais revenue vivre chez ses parents après son mariage. Selon sa fille elle a toujours vécu *« près »*, c'est-à-dire à une distance parcourable à pied, elle et les deux filles qu'elle a eues de son mariage se rendant ainsi souvent chez les Rojas T.

D'une certaine manière, Amelia a pris la place de sa mère dans la réalisation effective du « droit » d'occuper en tant qu'enfant un espace disponible dans le *sitio* parental. Or, son statut par rapport à la fratrie est très ambigu. Si du point de vue de ses grands-parents, elle est considérée comme une fille à part entière, Amelia perçoit une mise en cause de ce statut de la part de ses oncles et tantes, notamment en ce qui concerne sa légitimité à occuper une place

dans le *sitio*. Selon Amelia, cette mise en cause est encore plus évidente depuis le décès de Juan, en 2013 :

> AMELIA : Ils [ses oncles et tantes] me considèrent comme une sœur seulement pour certaines choses, car maintenant que mon *Tata* n'est plus là, ils m'ont tous attaquée en croyant que je voulais leur prendre la maison. […] Mon grand-père, avant de mourir, lorsque je me suis installée ici, il leur a dit qu'il ne fallait pas m'encaisser les charges de l'électricité et de l'eau, que ça, c'était l'aide qu'il fallait me donner. Alors, ils ne me les encaissent pas, mais ils me lancent quand même des commentaires. (E84, 2015)

Comme on l'a vu au début de cette section, ayant le « droit » d'occuper le *sitio* comme tous les enfants Rojas T., il n'y avait pourtant plus d'espace pour loger Amelia au moment où elle en a eu besoin en 2012, lorsque son mari a été diagnostiqué d'un cancer. L'expansion verticale avait alors atteint ses limites. Selon Amelia, depuis qu'elle et Juan Andrés se sont mis en couple, ils ont fait plusieurs allers-retours par rapport à la maison des Rojas T. Du fait qu'ils y étaient toujours accueillis avec leurs enfants dans le séjour de la maison principale (*« Je n'étais pas à l'aise, car le séjour est très petit »*), à chaque fois que leur situation financière le permettait, ils prenaient une location dans les environs (*« à trois rues d'ici »* ; *« à deux rues vers là »*). Mais, régulièrement, ils rencontraient des difficultés –ex. de santé, financières, et revenaient vivre chez les grands-parents d'Amelia. Ainsi, comme ils l'avaient fait déj à plusieurs reprises dans un premier temps, Amelia et son mari se sont installés dans la salle de séjour de la maison principale. Ils y dormaient sur un matelas, et leurs enfants étaient répartis dans les autres chambres de la maison. Or, cette fois-ci, il leur fallait trouver une solution plus permanente, et c'est là où le grand-père d'Amelia lui a donné la permission de s'installer *« au-dessus »*. Comme on l'a vu plus haut, plusieurs ressources ont été ensuite collectivement mobilisées pour mettre en place cette nouvelle étape dans l'occupation du *sitio*, techniquement plus complexe, de croissance *« vers le haut »*. La maison sur le toit a ainsi vu le jour.

Souvent au cours de mon terrain dans les bidonvilles, lorsque je demandais aux parents propriétaires de se mettre dans la situation hypothétique, mais assez probable, de devoir accueillir leurs enfants lorsqu'ils forment une famille, la réponse la plus courante était, généralement sur le ton de la plaisanterie, *« bon, alors, on ajoutera un deuxième étage, ou encore un troisième ! »*. En voici deux exemples. J'ai rencontré Silvia à Peñalolén en 2006, lorsqu'elle habitait, avec son mari et ses cinq enfants, dans une double *mediagua* installée à l'arrière du *sitio* de sa mère. Quand je lui ai demandé si dans l'avenir, elle comptait accueillir ses enfants chez elle, et donc, chez sa mère, elle m'a répondu sur un ton très affirmatif : *« Moi, oui ! Comme je te l'ai dit, mon aîné voulait vivre avec sa copine, car tu sais, les amoureux, ils*

veulent être ensemble, et je leur disais que je n'avais aucun problème pour les recevoir dans ma pièce […], qu'ils se fassent quelque chose au-dessus, à l'étage, je n'ai aucun problème. Là où sept mangent, huit peuvent manger ! Mais elle était mineure. » (E1, 2006). La même année, toujours à Peñalolén, j'ai rencontré Patricia et ses filles, qui habitaient avec leur mari respectif et leurs enfants dans la maison parentale. Alors que nous parlions de ses petits-enfants, Patricia m'a dit : *« Moi, je n'aimerais pas que mes petits-enfants passent des moments difficiles comme ceux que moi, j'ai passés. Alors, si cette maison est là, et s'il y a de la place et qu'ils peuvent vivre ici, alors qu'ils vivent ici comme si c'était chez eux ».* Ce à quoi sa fille aînée a tout de suite ajouté, au milieu des rires généraux : *« Alors, nous ferons un troisième étage !* » (E2, 2006).

Or, dans un contexte où, comme on l'a déjà dit, l'auto-construction verticale dépasse rarement un étage, car au-delà, elle est risquée et chère, cette évocation exprime moins une possibilité effectivement réalisable que la disponibilité *a priori* à recevoir tous ceux qui en ont le « droit ». La projection idéale d'une croissance vers *« le haut »* représente la disponibilité de mes interlocuteurs à l'accueil comme horizon du possible, au-delà des contraintes matérielles. L'évocation récurrente de la possibilité d'ajouter toujours un nouvel étage, révèle aussi une conception très flexible de l'espace résidentiel, en d'autres termes, la certitude qu'il y aura toujours une manière de *« s'arranger »* [*rebuscárselas*] pour arriver à faire une place à chaque membre de la famille qui en aurait besoin.

Ensemble, les catégories de *« l'arrière »* et du *« haut »* agissent ainsi comme des horizons cognitifs vers lesquels on projette et on déplace, vers l'avenir, la possibilité toujours ouverte d'accueillir les siens. Comme le remarquait Amelia à propos de son *Tata*, par des mots qui rappellent de manière frappante ceux prononcés par une des filles de Victoria, *« jamais, jamais il n'a fermé la porte à quelqu'un ».* Cet horizon idéal d'une inclusion filiale « totale » – et, en contrepartie, d'une impossibilité de l'exclusion – est toutefois rarement réalisé de façon simultanée, la corésidence ayant plutôt lieu de façon successive et partielle dans le temps, ce que l'on verra par la suite.

« Ici, tu peux vivre. Mais, où ? ». Selon le récit d'Amelia, ce sont les mots par lesquels son grand-père l'aurait invitée à se faire bâtir une maison chez lui. Cette courte citation résume, à mon avis, le caractère particulier de la disponibilité parentale à l'inclusion « totale » que je viens d'évoquer. Dans la première partie de la citation, Juan octroie sans hésitation à Amelia le droit de vivre chez lui et affirme sa disponibilité à l'accueillir avec toute sa famille. La

considération pratique du fait que, par contre, il n'y a plus de place, ne vient que dans un deuxième temps, et sous la forme d'une question ouverte, non pas d'une affirmation. Ainsi, du point de vue indigène, la disponibilité à accueillir les siens – ou, dans certains cas, à ne pas les expulser –, est quelque chose de beaucoup moins flexible que les conditions matérielles concrètes d'habitation[80]. À cet égard, il me semble pertinent d'évoquer un échange que j'ai eu avec Victoria. En parlant de sa fille qui avait déménagé après plus de trois décennies de corésidence chez Victoria, je lui ai demandé ce qu'elle ferait si jamais sa fille lui demandait un jour de revenir, à quoi Victoria m'a répondu : *« Je pense que oui, je ne sais pas où, mais je crois qu'il faudrait que je l'accepte, quoi. [...] Je lui dirais que oui, qu'elle s'arrange une pièce, tant pis pour mon autre fille, elle devrait s'arranger aussi [...]. Je n'aurais pas le cœur pour lui dire [non]. Et en plus, avec toutes les choses qu'elle a accumulées maintenant, il lui faudrait se faire une pièce en bas et une autre au-dessus ! »* (E7, 2007).

La souplesse du travail résidentiel implique la mise en place d'investissements et de modes d'agencement créatifs et flexibles pour créer de la place, ce dont la démarche de l'installation de la maison d'Amelia sur le toit est un bon exemple. Et, elle implique aussi le développement de techniques routinières d'ajustement aux contraintes matérielles de la corésidence, parmi lesquelles l'étroitesse spatiale, ainsi que l'introduction de rythmes de la coprésence, autant dans la durée que dans la temporalité du quotidien.

III.3. La gestion de l'étroitesse : ajustements spatiaux et temporaux de l'inclusion totale

Du point de vue indigène, l'invitation de Juan à Amelia n'est pas surprenante. C'est d'une certaine manière ce qu'attendait sa petite-fille et ce que Juan savait qu'il devait faire. Comme je l'ai suggéré avec l'analogie des maillons qui s'ajoutent à une chaîne, dans ce contexte, partager la maison avec les siens est une expérience familière. Elle s'inscrit dans le passé, est constitutive du présent et projetée vers l'avenir. A travers une mise en place

---

[80] À propos du contraste entre l'inélasticité du principe de l'accueil parental et la forte élasticité des arrangements matériaux de l'espace résidentiel, il me semble pertinent d'évoquer un échange que j'ai eu avec Victoria. En parlant de sa fille qui avait déménagé après plus de trois décennies de corésidence chez Victoria, je lui ai demandé ce qu'elle ferait si jamais sa fille lui demandait un jour de revenir, à quoi Victoria m'a répondu : *« Je pense que oui, je ne sais pas où, mais je crois qu'il faudrait que je l'accepte, quoi. [...] Je lui dirais que oui, qu'elle s'arrange une pièce, tant pis pour mon autre fille, elle devrait s'arranger aussi [...]. Je n'aurais pas le cœur pour lui dire [non]. Et en plus, avec toutes les choses qu'elle a accumulées maintenant, il lui faudrait se faire une pièce en bas et une autre au-dessus ! »* (E7, 2007)

mouvementée et changeante, pleine d'imprévus et d'incertitudes, la corésidence constitue un horizon persistant, durable, continuel, sur lequel s'articulent les attentes réciproques et les possibilités résidentielles faisables et désirables. Ce vécu, inscrit dans la continuité, est résumé par l'expression indigène *« rester là pour toujours »* [*quedarse aquí para siempre*].

« Rester là pour toujours »

Paradoxalement, ce n'est pas par rapport à l'idée de rester, mais de partir de chez ses grands-parents qu'Amelia a rendu explicite, au cours de notre conversation, la signification de la notion *« rester là pour toujours »*. Se distinguant de sa tante et son oncle, Amelia m'a dit qu'elle aimerait bien pouvoir accéder à la propriété, obtenir une maison à elle :

> AMELIA : Rester là toute la vie, non. Je voudrais avoir ma maison à moi. Je ne veux pas que mes enfants vivent comme j'ai vécu. Je veux qu'ils voient que j'ai réussi [*tiro pa'rriba*] et eux aussi. Merci Dieu, j'ai l'épargne pour le logement [social], alors je vais déposer mon dossier et j'espère que ça va aller. (E83, 2015)

Je fus un peu surprise de constater qu'en même temps qu'Amelia investissait beaucoup dans sa maison sur le toit, envisageant même de faire des aménagements dans le court terme, elle prévoyait aussi sérieusement d'initier les démarches pour obtenir un logement social. Or, ce scénario posait un problème pour Amelia, car avec le montant de l'allocation accordée par le programme étatique d'accès à la propriété trouver une maison à proximité de chez ses grands-parents était, selon elle, *« impossible »*. Le prix des maisons les moins chères à Macul ou dans les arrondissements voisins est trop élevé, entre 27 et 30 millions de pesos (entre 35 et 40 milles euros environ), selon son estimation, par rapport à une allocation qui, dans le meilleur des cas, sera autour de 20 millions (26 milles euros environ)[81]. Alors, pour concrétiser ce projet, il faudra s'en aller loin, à la périphérie de Santiago ou même dans la Région Métropolitaine. Selon Amelia, face à ce scénario très probable d'éloignement, sa grand-mère a opposé une forte résistance :

> AMELIA : Ma *Nana* ne voulait pas que je parte. Lorsque je lui ai dit que j'allais déposer le dossier, elle m'a dit « ton *Tata* a dit que tu pourrais rester-là toute la vie si tu veux ». Et moi, je lui ai dit « tu sais,

[81] Les montants estimés par Amelia correspondent au programme étatique d'achat de logements pour des familles non propriétaires et qui vivent dans des conditions de vulnérabilité sociale. Ce programme permet d'obtenir un logement neuf ou d'occasion sans crédit hypothécaire. Voir http://beneficios.minvu.gob.cl/comprar-una-vivienda/sector-vulnerable/ (consulté pour la dernière fois le 27/08/2018).

> *Nana*, je vais te parler bien sincèrement. Moi, ici, je n'ai rien à faire, rien. Le jour où tu ne seras plus là, je dépendrai de la volonté de mes oncles et tantes, et moi, je ne veux pas cela. Je ne veux pas qu'ils viennent et me piétinent et me disent « tu peux rester » et, ensuite, « non, tu t'en vas ». Je veux être chez moi avec mes enfants, tranquille. » « Bon, [sa grand-mère lui a répondu] fais ce que tu veux, mais que tout le monde sache que personne ne t'a renvoyée d'ici. » (E83, 2015)

Face à son intention de partir, Ester a clairement déclaré à sa petite-fille que *« personne ne lui a renvoyée »* de sa maison et lui a rappelé que c'est son grand-père lui-même qui, avant de mourir, a dit qu'elle pouvait *« rester là tout la vie »*. Cela m'a été confirmé plus tard par Ester, lorsque je lui ai posé la question du départ éventuel d'Amelia :

> ESTER : Bon, si c'est son destin à elle, d'avoir une petite maison, alors « ma fillette, pour tes enfants, tu peux partir ». Mais, ici, elle peut rester tant qu'elle le veut. Or, elle m'a dit « si jamais tu pars un jour Nana, et eux me renvoient ». « Ils n'ont pas de raison pour te renvoyer, cela est à toi aussi ! ». Pour moi, qu'elle reste à mes côtés, car je sais que je vais beaucoup souffrir quand elle va partir. Moi, aux enfants [d'Amelia], je les adore, j'adore mes petites chèvres [*mis cabritos*], surtout la toute petite, celle qui était la préférée de mon vieux. (E84, 2014)

La possibilité temporellement indéfinie de rester là, de ne jamais devoir partir, car *« cela est à toi aussi »,* apporte une forme de souplesse face aux ruptures, changements et bouleversements de toute sorte qui, dans ce contexte, traversent la vie quotidienne. Déménager dans une maison localisée dans la périphérie représente pour Amelia la menace d'une rupture radicale *(« c'est recommencer tout à zéro »*), et elle en est très consciente (*« cela me fait peur »)*. Une rupture non seulement du point de vue des rapports familiaux, d'amitié et de voisinage qu'elle, son mari et leurs enfants ont tissés localement, mais aussi du point de vue de son travail. Deux ans auparavant, Amelia et son mari ont investi dans un chariot [*carro*], où ils préparent et vendent, tous les soirs dans la rue, des *sopaipillas* – un pain frit très populaire à base de courgette, farine et graisse de porc –, activité pour laquelle ils ont réussi à obtenir un permis municipal. Le chariot est leur moyen de subsistance, mais il représente aussi symboliquement ce qu'Amelia a pu réussir dans sa vie :

> AMELIA : Je suis devenue mère à 15 ans et cependant j'ai quand même réussi [*tiré pa'rriba*]. Je n'ai pas abandonné mes enfants comme l'a fait ma mère avec moi, et je suis restée avec mon mari. Et j'ai fini le lycée, c'est quand-même quelque-chose ! La dame de la fondation [d'aide au logement] peut vous le dire, car quand je suis allée [demander la *mediagua*], je n'avais rien, même pas des sous pour le transport, rien […]. Mais maintenant, j'ai mon chariot et je travaille, j'ai mon argent […]. Ce chariot, c'était un tricycle que l'on m'a donné à la Municipalité […]. Avec mon mari, nous avons acheté de l'acier inoxydable qui est très, mais très cher […]. Et mon mari a utilisé la machine à souder et lui-même l'a monté […] et ensuite on a demandé un permis à la Municipalité, et on l'a obtenu. (E83, 2014)

Dans l'idéal, l'accès à la propriété d'une maison serait pour Amelia l'aboutissement de sa propre trajectoire de réussite qu'elle décrit plus haut. Or, *« partir »* implique aussi une menace de rupture et le risque de tout perdre, d'autant plus que la maladie en face terminale de son mari augmente les incertitudes et les sources de vulnérabilité. À cela s'opposent l'horizon du *« rester là »* et la solidité du *« toujours »* qui, comme sa grand-mère le lui a rappelé, sont une promesse faite par son grand-père et qui, par conséquent, est censée être respectée par les membres de la famille qui vivent dans le *sitio*.

Amelia sait bien que, malgré la parole donnée, lorsque sa *Nana* ne sera plus là, personne ne pourra garantir son respect. La reconnaissance ambiguë de son statut dans la fratrie par les frères et sœurs de sa mère constitue pour Amelia une forte incertitude. Alors, c'est sa maison sur le toit, la matérialité même de sa construction et de son occupation effective qui deviennent sa seule garantie et la forme par laquelle le *« toujours »* se concrétise et devient effectif. Intéressons-nous à ce récit dans lequel Amelia résume toutes les alternatives concernant sa maison actuelle auxquelles elle a songé dans l'hypothèse où elle obtiendrait un logement social :

> AMELIA : Ma grand-mère m'a dit que je ne démonte pas ceci [les *mediaguas*], que je les laisse comme ça et que ça reste pour quand je reviendrai […]. Que je les ferme seulement et que j'y garde quelques choses, tout ce qui ne rentrera pas là-bas [dans la nouvelle maison], ou bien des marchandises, si je monte un commerce, que je les stocke ici et après je viens les chercher […]. Je peux revenir une semaine, [si ma grand-mère] est malade, je viens prendre soin d'elle, je laisse les [enfants] plus âgés là-bas, quelque chose comme ça. Mais, ma mère, elle voulait déjà venir s'installer, mais je ne veux pas, car mon grand-père m'a donné ceci. Il m'a dit : « tu vas vivre ici toute ta vie et quand tu auras une maison, alors tu vas la mettre en location ». Mais ça, on ne peut pas le faire, c'est illégal.

A la fin de l'extrait, Amelia mentionne une possibilité que son grand-père lui a suggérée et qu'elle aimerait bien faire : rester vivre dans sa maison actuelle et mettre sa nouvelle maison en location. Comme ça, elle pourrait rester chez sa grand-mère, mais en touchant un revenu additionnel et en possédant un lieu où s'en aller si les relations deviennent compliquées avec ses oncles et tantes, ainsi qu'avoir *« quelque chose pour laisser aux enfants »*. Or, elle le sait bien, cela n'est pas possible, car la législation chilienne interdit de louer ou vendre, pendant une période de cinq ans, un logement obtenu via l'allocation étatique. Alors, il y a une autre alternative que sa grand-mère lui a proposé : ne pas *« démonter »* sa maison sur le toit et continuer à l'occuper de plusieurs manières pour empêcher que quelqu'un d'autre puisse en prendre possession. Cette idée d'une double résidence semble plaire à Amelia. Cela lui

permettrait de réaliser simultanément deux souhaits : d'un côté, *« rester-là pour toujours »* ; et de l'autre, *« réussir sa maison à soi » [tener la casa propia]*.

On l'a vu, *« rester là »* pour *« toujours »* est une projection idéale qui structure les attentes réciproques et oriente les pratiques indigènes vers la recherche d'arrangements qui le rendent plus ou moins réalisable. Or, du fait de l'orientation morale à l'inclusion totale des enfants et de leur descendance et dans un contexte contraint par une limitation de l'espace résidentiel disponible, cet idéal rencontre nécessairement des problèmes pratiques pour se réaliser effectivement. La contrainte spatiale est souvent à l'origine de conflits quotidiens, des plus banaux aux plus graves, entre les membres corésidents d'un groupe de parenté. C'est pourquoi dans la réalisation pratique du « rester-là », se met en place tout un savoir-faire lié à la gestion de l'espace, des objets et des personnes, que j'appelle ici la « gestion de l'étroitesse ».

Les pratiques destinées à gérer l'étroitesse dans l'expérience de la proximité résidentielle chez les Rojas T., marque la spécificité de ce cas en tant que cas de figure, par rapport aux deux cas analysés précédemment. Surtout chez les Sabalsa R., et sous une forme plus nuancée chez les Vargas E., l'expérience de la proximité résidentielle reposait plutôt sur une « gestion de la distance ». Les pratiques par lesquelles les individus réussissaient à rendre possible une co-présence quotidienne entre des individus habitant des maisons différentes et non contiguës, consistaient en des déplacements routiniers et le franchissement fluide des barrières entre les maisons. Dans ce dernier cas, par contre, la proximité existante entre des maisons différentes exige de résoudre le problème inverse : comment créer et maintenir des frontières résidentielles au sein d'un espace partagé et restreint, c'est-à-dire comment différentier des lieux et des moments d'intimité dans un contexte où la coprésence effective des autres est une situation quasi perpétuelle. De la même manière que la gestion des distances impliquait toute une stratification des lieux en termes de centre et de marges, la gestion de l'étroitesse relève aussi d'une structuration des pratiques de co-présence.

Différentiations et alternances

L'attention portée à la description de l'expérience de la proximité par Amelia, m'a permis de mettre en lumière deux dimensions où se joue la gestion de l'étroitesse. La première est liée aux pratiques de différentiation et d'appropriation des lieux. La deuxième touche l'organisation temporelle de l'occupation des espaces différentiés et appropriés, notamment par

la mise en place d'alternances ou de rythmes d'occupation, aussi bien dans la durée qu'au quotidien.

S'agissant de la première dimension, on a déjà vu comment l'installation progressive des enfants de Juan et Ester et de leur famille dans le *sitio* a eu comme contrepartie non seulement l'ajout de bâtiments à la maison initiale, mais également un processus de différenciation à l'intérieur du *sitio*. Ce n'est pas simplement que la maison acquise par Ester et Juan dans les années 1970 s'est progressivement agrandie pour accueillir ceux qui *« restaient là »*, mais plutôt que *plusieurs maisons* ont émergé au fur et à mesure. Pour reprendre l'expression indigène, plusieurs maisons ont été *« tirées »* [*sacadas*] de la maison parentale[82]. On a vu aussi que le processus de transformation d'une simple pièce additionnelle attachée à la maison principale jusqu'à ce qu'elle devienne à proprement parler une maison *« indépendante »* est souvent long et marqué par des moments clés, comme la construction d'une cuisine et une salle de bain *« à part »* [*aparte*] et d'une *« entrée indépendante »* depuis la rue. De même, l'investissement dans l'isolement, notamment visuel mais aussi sonore et olfactif, constitue n enjeu très important du processus de différentiation d'espaces relativement intimes au sein de la corésidence.

À côté de ces barrières matérielles qui servent à différentier des espaces intimes dans des contextes de corésidence, la gestion de l'étroitesse se joue aussi par la mise en place d'alternances et de rythmes dans l'usage des lieux, à différentes échelles temporelles. Si dans l'idéal, tous les enfants et leur famille respective ont le droit de *« rester »* chez les parents Rojas T. pour une durée indéterminée, dans la pratique, cela n'est pas possible de façon simultanée. Le fait que les cinq enfants aient vécu chez Juan et Ester après avoir commencé à former une famille, n'a été possible que par les jeux de va-et-vient que nous avons décrits en détail dans la section précédente.

Presque tous les enfants Rojas T. ont eu recours, par intermittence, à des alternatives résidentielles autres que la maison parentale. Comme j'ai pu le retrouver de manière assez généralisée sur mon terrain, la plupart des jeunes couples comptent en principe sur la maison parentale des deux conjoints, ce qui leur permet de faire des alternances dans la corésidence

---

[82] J'ai souvent entendu, sur mon terrain dans les bidonvilles, l'expression *« sortir »* ou *« tirer »* [*sacar*] les pièces *dès* la maison originelle *vers* l'extérieur. Il est intéressant de noter la similitude avec une expression indigène utilisée dans les milieux défavorisés urbains au Brésil. Dans ces milieux, les individus utilisent l'expression « *puxar a casa »*, c'est à dire, *« tirer »* ou *« sortir »* une nouvelle maison à partir de la maison originelle.

intergénérationnelle au long de leur vie conjugale. C'est par exemple le cas du fils cadet, Lalo, qui, après son mariage, s'était installé chez ses beaux-parents et qui n'est revenu chez les Rojas T. qu'après sa rupture conjugale. La même chose s'est passée avec Valentina, la fille aînée, sauf que celle-ci était toujours chez ses parents au moment de mon enquête, tandis que son frère cadet était reparti vivre dans une maison à lui. Amelia a, elle aussi, enchaîné plusieurs va-et-vient entre la maison de ses grands-parents et des maisons sous-louées dans les environs. Ces va-et-vient dans la durée octroient une certaine souplesse dans les rythmes de la corésidence, en rendant possible des accommodations temporelles et les alternances nécessaires à la réalisation pratique du principe d'inclusion totale.

Cela dit, les alternances dans l'usage de l'espace résidentiel se jouent aussi dans la micro-temporalité du quotidien, permettant d'élargir les ressources disponibles pour la gestion de l'étroitesse. Au moment de mon enquête, j'ai rencontré chez les Rojas T. une situation particulièrement conflictuelle, qui concernait Estela, la tante célibataire d'Amelia dont j'ai parlé précédemment. Celle-ci est rentrée chez ses parents suite au décès de son père en 2013, *« ramenée »* du Sud par son frère pour qu'elle vienne prendre soin de sa mère veuve. L'arrivée d'Estela n'a pas été facile, et au moment de mon enquête, sa présence dans la maison parentale était clairement une source de conflit et de préoccupation générale. Cela, non seulement parce qu'elle ne contribuait pas à la prise en charge de sa mère ni aux dépenses de la maison, mais surtout à cause de sa manière particulière d'occuper la maison. Étant célibataire et sans enfant, elle s'était installée dans la chambre de sa mère, et donc la question de la place qu'elle occupait n'aurait pas dû poser de problèmes. Cependant, Estela a l'habitude de ramasser des objets trouvés dans la rue, de les rapporter sur sontricycle et de les accumuler dans la cour latérale de la maison, au lieu de les revendre. Selon Amelia :

> AMELIA : [Elle] se consacre au recyclage, mais je ne dirais pas que c'est ça, car le recyclage, c'est ramasser des métaux, du papier, et les vendre. Mais elle ramasse des vêtements et des trucs que personne ne va acheter […]. C'est comme le mal de Diogène, je lui dis […]. Car c'est beaucoup trop. Vous avez vu tout cela ? [elle fait un signe en montrant la cour]. C'est énorme, comme ça, jusqu'à là-haut. Et selon elle, elle vend tout cela au marché, mais pas du tout ! Elle a ce problème, elle accumule des déchets. (E83, 2015)

Tous ces déchets sont accumulés dans la cour couverte latérale qui donne sur le portail auquel on accède depuis la rue et qui sert de passage indépendant pour les maisons d'Amelia et de son oncle Jaime. Il s'agit ainsi d'un espace commun très important, d'autant plus que c'est là où Amelia gare son chariot. Alors, elle doit travailler pour assurer sa place entre les déchets

et le tricycle de sa tante. Or, au lieu de se confronter frontalement à sa tante, Amelia a fini par trouver une solution : pendant qu'Estela est absente, elle jette sélectivement des déchets, de manière à ce que sa tante ne s'en aperçoive pas. Amelia arrive ainsi à les maintenir à un niveau *« tolérable »* et compatible avec la vie en commun :

> AMELIA : Elle a tous ces déchets [*cachureos*] là. Et moi, je jette, et jette, et jette. En fait, maintenant elle est sur son tricycle en train de ramasser. (E83, 2015)

Par ailleurs, Ester s'est plainte de la pratique de *« renfermement »* de certains des habitants du *sitio*. Sa plainte visait notamment sa fille aînée, celle qui habite avec ses fils dans les deux chambres du fond de la maison : *« J'ai des enfants qui vivent ici, mais vous savez que ma fille, elle arrive et elle s'enferme ».* Très souvent condamnée comme hostile, voire agressive envers les autres habitants du *sitio*, son habitude de s'enfermer dans sa chambre et de refuser de partager certains espaces et moments avec les autres, peut cependant être envisagée comme une autre manière qu'ont les individus d'introduire des parenthèses d'intimité dans la coprésence continuelle.

Il semble alors fondamental d'acquérir une connaissance fine des parcours, des horaires et des manières qu'ont chacun de ses habitants d'occuper quotidiennement les espaces du *sitio*, comme je l'ai fait, lorsque j'ai décrit les pratiques de la circulation ordinaire dans les cas analysés dans les sections précédentes, comme celles, par exemple consistant à *« passer »* et *« déposer les enfants ».* La construction de barrières physiques, visuelles et sonores, les redistributions et les alternances dans l'occupation de l'espace, la coordination fine de mouvements et actions réciproques se conjuguent dans la gestion de l'étroitesse.

*

* *

Le récit d'Amelia sur la genèse de sa maison, ainsi que l'image de cette dernière fermement installée sur le toit de la maison de ses grands-parents maternels, m'ont permis d'accéder à un vécu très différent de la proximité résidentielle des enquêtés que l'on a pu croiser dans les cas analysés dans les sections précédentes. Puisque les différentes maisons ont émergé *à partir* de la maison principale et qu'elles sont tellement imbriquées en termes matériels et spatiaux, il en devient même difficile de les distinguer à l'œil nu.

Le partage d'une même maison, à partir de laquelle se différencient successivement de nouvelles maisons fait partie d'une expérience familière pour ces individus, expérience dont la continuité s'étend depuis le passé et se projette vers l'avenir. Si jamais elle a lieu, l'expérience de l'autonomie nucléaire, c'est-à-dire la coïncidence entre un seul noyau familial et une seule maison, est un moment court et transitoire, non pas constitutif mais accidentel dans l'expérience biographique des individus. *A contrario*, l'expérience de la corésidence ou, pour le dire en termes indigènes, du fait de *« rester là pour toujours »*, constitue un horizon durable et constant du possible, le fondement sur lequel s'articulent les attentes et se profilent le désirable et le réalisable.

Par le biais de la restitution des parcours résidentiels des enfants Rojas T., on a pu saisir le processus d'occupation du *sitio* parental *« vers l'arrière »* et *« vers le haut »* comme la mise en œuvre d'un style de corésidence intergénérationnelle hautement inclusif. C'est-à-dire, où ce n'est pas un principe sélectif qui oriente les considérations sur quels membres de la descendance ont le « droit » de vivre dans la maison parentale, mais où les parents sont censés accueillir potentiellement tous les membres de leur descendance et pour une durée indéfinie. La maison parentale « pleine », dont le *sitio* des Rojas constitue un cas de figure exemplaire, est ainsi le résultat d'une convergence entre, d'une part, des conditions socioéconomiques et urbaines qui rendent difficile l'accès au logement pour les nouvelles générations, et notamment aux formes de logement valorisées par les individus, et, d'autre part, le fait que, par principe, on n'a pas le droit de *« fermer la porte »* aux enfants.

Du point de vue indigène, la disponibilité à accueillir les siens – ou bien, dans certains cas, à ne pas les expulser –, est beaucoup moins flexible que les conditiones matérielles concrètes d'habitation. Or, dans un contexte où, comme cela a déjà été dit, l'auto-construction verticale dépasse rarement un étage, car elle est risquée et chère, cette évocation renvoie moins à une possibilité effectivement réalisable qu'à la disponibilité *a priori* à recevoir tous ceux qui en ont le « droit ». Dans le cas analysé ici, comme dans la plupart des cas en milieux défavorisés sur mon terrain – issus des processus de lotissements des années 1960 et 1970 –, les habitants comptent sur de tels réaménagements spatiaux, qui leur laissent une marge d'action relativement large en termes de densification horizontale, étant donnée la taille des *sitios*. Par contre, l'importante activité sismique du territoire restreint considérablement les possibilités de croissance verticale par l'auto-construction. Ainsi, la projection d'une croissance indéfinie vers *« le haut »* représente moins une possibilité effectivement réalisable qu'une projection idéale de l'inclusion totale. L'évocation récurrente de la possibilité d'ajouter toujours un nouvel étage

révèle aussi une conception très flexible de l'espace résidentiel la certitude qu'il y aura toujours une manière de *« s'arranger »* pour arriver à faire de la place. La construction dynamique de barrières physiques, visuelles et sonores, les redistributions et les alternances dans l'occupation de l'espace dans la durée, ainsi que la coordination fine de mouvements et actions réciproques se conjuguent pour structurer les pratiques de la coprésence. Ce faisant, il devient possible pour les familles corésidentes de différentier des lieux et des moments d'intimité dans un contexte où la coprésence effective des autres est une condition quasi perpétuelle.

Conclusion du chapitre

L'essentiel de la littérature en sciences sociales sur les proximités résidentielles familiales propose une définition aprioristique de ce que serait une telle « proximité ». Celle-ci est le plus souvent réduite à une question de distance géographiquement mesurable, en mètres ou kilomètres, entre certains individus apparentés. Ainsi, la définition même du sujet de recherche reste attachée à un critère externe et soi-disant objectif de l'observation, c'est-à-dire qui attribue la qualité de proximité résidentielle sans intégrer la perspective des individus pour lesquels le sens même de la proximité est un enjeu d'expérience.

Or, au fur et à mesure que mon terrain à Santiago avançait, le constat d'un décalage entre mes propres préconceptions – façonnées par mes lectures – et la perception par les enquêtés des distances, des repères spatiaux et des définitions mêmes du vivre à proximité est devenu de plus en plus incontournable. Comme cela a été signalé dans le chapitre 1, la toute première étape de ma recherche avait déjà mis en évidence que les concepts et modèles savants sur lesquels je m'appuyais se montraient insuffisants pour rendre compte de la complexité du phénomène du rapprochement résidentiel familial, tel que je l'observais sur le terrain. Or, ce n'est que dans le processus de valorisation de la perspective portée par mes interlocuteurs, comme conséquence de l'introduction d'une sensibilité anthropologique et ethnographique au cœur de ma démarche sociologique, que j'ai trouvé une clef pour dépasser la seule critique et m'aventurer dans la production de nouveaux outils analytiques.

Qu'est-ce que la proximité résidentielle familiale ? Cette question est ainsi devenue un problème à résoudre dans ma thèse, plutôt qu'un acquis ou un point de départ de celle-ci. J'ai compris que toute réponse sociologique à cette question doit se construire sur la base d'une

question préalable : qu'est-ce que la proximité « vécue » ? L'élaboration de ce chapitre, ainsi que la place qu'il occupe dans l'ensemble de la thèse, ont eu pour but de mettre au centre de mon analyse les catégories, raisonnements et pratiques indigènes, auxquels je n'ai eu accès que par la médiation de la parole échangée dans le cadre des entretiens.

Pour cela, j'ai présenté trois études de cas que je considère « exemplaires ». S'éloignant du critère sociologique de « représentativité », l'« exemplarité » de ces trois cas repose sur le rôle central qu'ils ont joué dans le processus inductif de constitution du sujet que je voulais comprendre. Le chapitre a été organisé autour de la restitution de trois catégories indigènes qui me semblent condenser de manière efficace les multiples significations, pratiques et perceptions de ce que veut dire vivre près des proches sur mon terrain à Santiago, en captant au passage l'hétérogénéité des milieux et des mondes domestiques où les expériences de la proximité résidentielle ont lieu. *« Vivre à côté »*, *« passer »* les uns chez les autres et *« rester là »* constituent ainsi des catégories nodales qui, en faisant système avec plusieurs autres termes et expressions indigènes, m'ont permis de percevoir des aspects en même temps particuliers et paradigmatiques du vécu de la proximité résidentielle familiale à Santiago.

Dans la première section, on a retracé l'histoire de Jacinta, l'aînée des six enfants du couple formé par Guillermo et Carolina, les Sabalsa R., issus d'un milieu très éduqué et dont les maisons se trouvent dans un des arrondissements les plus aisés de Santiago. Suivant le fil d'une blague familiale, je me suis intéressée à l'expression indigène *« vivre à côté »,* par laquelle les enquêtés décrivaient la relation entre les maisons des parents et des enfants mariés, malgré le fait que celles-ci étaient distantes d'entre un et trois kilomètres les unes des autres. Or, les pratiques quotidiennes de déplacement entre les maisons associées à l'expérience de *« vivre à côté »* révèlent que, loin de se réduire à la constatation d'une distance géographique donnée et objectivement mesurable, la proximité résidentielle émerge de la capacité de réduire les distances par la circulation intensive des individus et de traverser de manière fluide les frontières entre les maisons, en rendant possible l'actualisation quotidienne de la co-présence. En même temps, selon la description indigène, les maisons situées *« à côté »* se trouvent disposées *« autour »* de la maison parentale. On a vu alors que cette catégorie exprime le fait que les circulations routinières ne sont pas le fait du hasard, mais structurées par une logique centripète. Ainsi, chez les Sabalsa R., *« déposer »* quotidiennement les petits-enfants apparaît comme une pratique fondamentale de cette structuration, puisque la prise en charge des enfants se réalise principalement chez la grand-mère, ce qui structure à leur tour les circulations des adultes. La maison parentale est le lieu d'accueil par excellence, qui monopolise le vécu de la

co-présence, dont les maisons des enfants sont, par contre, dépourvues. Enfin, la catégorie indigène du *« mandat »* familial, mobilisée notamment par Jacinta, suggère que derrière l'expérience du *« vivre à côté »,* il y a un fondement moral, plus ou moins implicite, qui oriente les choix résidentiels des Sabalsa R. Au moment d'acheter leur maison, certaines possibilités résidentielles s'imposent aux enfants mariés comme plus désirables, à savoir celles qui permettent de maintenir une distance minimale entre les maisons des enfants et celle des parents, permettant de se rencontrer en face-à-face au quotidien. Envisagée depuis l'angle de la catégorie indigène *« vivre à côté »*, l'expérience de la proximité résidentielle semble ne pas se réduire au fait d'habiter les uns près des autres, mais de vivre ensemble les uns avec les autres. Ces maisons participent d'une sorte d'unité ou continuité qui émerge de l'expérience quotidienne de circuler aisément entre elle.

La deuxième section a été l'occasion d'introduire le cas du couple formé par Sergio Vargas et Silvia E., issus des classes moyennes professionnelles habitant dans un arrondissement représentatif de ces mêmes classes. En partant de la figure de l'*« appartement d'intérieur »*, nom donné par le couple à leur première maison, on a restitué la trajectoire résidentielle des Vargas R. à partir de plusieurs va-et-vient entre deux pôles, la maison des parents de Silvia et celle de la sœur aînée de Sergio. Le vécu de la proximité résidentielle apparaît ici comme la manifestation d'une tension et la quête de conciliation entre le désir d'autonomie en tant que noyau conjugal – *« qui se marie veut une maison »* – et la mise en valeur de l'interdépendance intergénérationnelle. On a alors mis en évidence une pratique de circulation entre les maisons que les enquêtés désignent par le verbe *« passer »,* et qui semble être aussi structurante de l'expérience de la proximité chez les Vargas E. que l'était celle consistant à *« déposer* » les enfants chez les Sabalsa R. On a vu que, du point de vue indigène, *« passer »* d'une maison à une autre consiste à se rendre ou *« apparaître »* chez l'autre sans prévenir, mais sans que cela constitue une véritable surprise puisqu'on le fait de manière routinière et assidue. En même temps, l'action *« passer »* est supposée être rapide et brève, le temps de dire bonjour, amener quelque chose ou prendre des nouvelles, et pour *« ne pas déranger »*. La forme de la co-présence ordinaire que le fait de *« passer »* rend possible entraîne ainsi une ambiguïté entre intimité et distance entre les maisons concernées, puisqu'en un seul geste, on efface et on restitue les frontières entre elles.

À la différence de l'accent sur l'intimité et la dépendance constaté dans le cadre de la structuration fortement centripète de la proximité dont le cas des Sabalsa R. est paradigmatique, le cas des Vargas E. est exemplaire d'une structuration de la proximité où autonomie et

dépendance, intimité et distance s'équilibrent, dans une « indépendance dans la dépendance ». L'indépendance résidentielle nucléaire n'est pas nécessairement opposée au renforcement des interdépendances résidentielles par rapport à la parenté élargie. La catégorie indigène *« passer »*, met en avant le fait que la perception d'une continuité entre les maisons qui participent d'une coprésence quotidienne ne se fait pas au détriment d'une perception, plus ou moins accusée, de la différentiation interne dont une telle continuité est constituée.

Enfin, dans la troisième section, nous nous sommes appuyées sur l'histoire d'Amelia, dont la maison a été bâtie sur le toit de la maison de ses grands-parents maternels, les Rojas T. Issus d'un milieu défavorisé d'origine rural, et faiblement scolarisés, ceux-ci habitent dans un ancien bidonville où ils ont accédé à la propriété d'un logement social. Aux antipodes du cas des Sabalsa R., où je n'aurais *a priori* pas considéré qu'il y avait de la proximité puisque les maisons concernées étaient séparées par une distance, à mes yeux, non négligeable, le cas des Rojas T. correspond à ce qui était pour moi le paroxysme de la proximité résidentielle. D'après ce que l'on a vu dans le chapitre 1, ce cas constitue presque l'idéal-type de ce que les sciences sociales et les politiques publiques chiliennes appellent au Chili *« allegamiento »*. *« Rester là pour toujours »* est une expression indigène qui me semble condenser plusieurs éléments du vécu du rapprochement résidentiel, dont le cas des Rojas T. est exemplaire. Il s'agit d'une proximité qui, pour ainsi dire, émerge de l'intérieur d'une maison, à partir de laquelle se différencient plusieurs maisons. Les enfants adultes ont le droit de *« rester »* dans la maison parentale pour une durée indéterminée, ce qui veut dire aussi bien de ne jamais partir, que de pouvoir *« toujours »* y revenir. La force de cet impératif contraste ici avec une conception très flexible de l'espace résidentiel, la certitude qu'il y aura toujours une manière de *« s'arranger »* pour faire de la place.

On le verra tout au long de cette thèse, le vécu de la proximité résidentielle est marqué par l'oscillation entre la gestion des distances et la gestion de l'étroitesse. Même lorsque les maisons concernées ont entre elles une distance relativement considérable, l'enjeu de la production d'espaces et de moments d'intimité entre les maisons se pose en permanence. À l'inverse, même lorsque la contiguïté entre les maisons est extrême, le dépassement des distances et la construction d'une continuité quotidienne entre les maisons n'est pas un problème résolu à l'avance.

Dans ce chapitre, l'attention portée aux catégories, notions et expressions par lesquelles les individus qui vivent l'expérience de la proximité résidentielle la décrivent, m'a permis

d'organiser analytiquement ce qui constitue le fondement de mon sujet d'analyse. La proximité résidentielle se révèle comme quelque chose de distinct de la seule constatation de maisons qui se trouvent, selon une mesure donnée, « près » les unes des autres. Elle apparaît plutôt comme une forme de continuité pratique, fortement structurée et qui est toujours en train d'être produite, entre des maisons qui participent de l'actualisation d'une co-présence quotidienne entre les individus qui les habitent. Il s'agit ainsi d'une expérience du vivre « ensemble », « avec », et non pas seulement du vivre « près ». En même temps, l'expérience de cette continuité n'est pas immédiate, mais médiatisée par l'expérience simultanée de ne pas vivre dans le même lieu d'habitation que l'autre. Il ne s'agit pas d'une continuité tout court, mais d'une imbrication entre des maisons ou lieux d'habitation qui, étant distincts se découvrent comme participant d'une certaine unité constituée par la tension jamais totalement conciliée entre intimité et différentiation autonomie et dépendance, distance et étroitesse. Enfin, l'ensemble des pratiques constitutives de la coprésence quotidienne que la proximité résidentielle rend possible semble être investi d'un contenu moral très fort pour les individus. Celui-ci porte notamment sur la disponibilité inconditionnelle des parents à accueillir leurs enfants adultes et leur descendance.

Cette esquisse de la conception indigène de la proximité résidentielle familiale, que je n'ai pu saisir qu'à travers une longue et non linéaire reconstruction analytique, a orienté l'effort conceptuel de cette thèse. D'abord, l'élaboration d'une critique des concepts et modèles théoriques disponibles, ensuite la quête de nouvelles formulations conceptuelles pour rendre compte de la dimension résidentielle de la vie domestique, telle que j'ai pu l'étudier chez ces familles rencontrées à Santiago. Le chapitre 3 vise alors à synthétiser ce travail de conceptualisation.

CHAPITRE 3. L'approche configurationnelle : nouveaux sentiers conceptuels pour l'étude des proximités résidentielles familiales

« Les prénotions du sens commun et les folk categories de la sociologie spontanée, qu'il faut, en bonne méthode, mettre d'abord en question, peuvent […] être bien fondées parce qu'elles contribuent à faire la réalité qu'elles évoquent. »

Pierre Bourdieu

Introduction

Le problème de la délimitation de l'unité d'analyse est au cœur des discussions qui, depuis les premiers textes classiques (Le Play 1884), ont structuré la production d'une littérature vaste et diversifiée sur les modalités d'organisation domestique des groupes sociaux. Du point de vue des enjeux pratiques de la recherche, c'est autour de l'unité d'analyse que s'articulent les problèmes de la délimitation théorique de l'objet et de son observation empirique sur le terrain. Autrement dit, c'est dans l'étendue des contours des unités d'analyse, qu'ils soient définis implicitement ou explicitement par le chercheur, que réside la production de la « forme » de ce que nous allons saisir effectivement comme objet d'étude et que reposent les limites et possibilités ultimes de notre compréhension de cet objet. Quoiqu'une approche théorique ne se réduise pas à la seule délimitation des unités d'analyse, car elle dessine aussi l'horizon des modélisations possibles, elle doit toujours rendre possible cette opérationnalisation, sans laquelle toute approche deviendrait scientifiquement stérile. Quel est le niveau sociologiquement pertinent à partir duquel les données empiriques doivent être construites et interprétées pour comprendre les éléments et les processus constitutifs de la vie domestique ?

Comme je l'ai souligné dans la section III du chapitre 1, au Chili, autant la recherche quantitative que la recherche qualitative ont eu recours de manière presque exclusive au concept de *hogar*, « ménage » ou *household*, comme unité d'analyse fondamentale pour l'étude de la vie domestique. Au cours de mon premier terrain, réalisé en 2006 et 2007 dans deux bidonvilles à Santiago, j'ai pu observer, dans quelques cas, un processus de décohabitation de certains groupes familiaux après plusieurs années de corésidence intergénérationnelle. Ce qui, à première vue et à l'échelle restreinte de la corésidence, apparaissait comme un mouvement vers la nucléarisation de familles jusque-là corésidentes, consistait plutôt, en focalisant le regard sur une échelle spatio-temporelle plus large, en une reconfiguration des pratiques de la corésidence dans une modalité résidentielle moins serrée, c'est-à-dire comme un passage de la corésidence à la quasi-corésidence. En s'installant dans le voisinage de la résidence précédente, dans la même rue ou à quelques rues de distance, les membres des groupes familiaux auparavant corésidents continuaient à partager plusieurs moments de la journée et à mener des échanges divers au quotidien.

Comment rendre compte d'une telle situation à partir de catégories telles que « ménage », « corésidence » ou « nucléarisation » ? Il se jouait ici autre chose, une logique d'organisation domestique dont l'articulation était nécessairement ailleurs que dans les cadres théoriques avec lesquels j'essayais de la saisir. Cette question touche aussi au problème de l'interprétation sociologique des significations de ce que les individus sur le terrain peuvent manifester comme une quête d'« indépendance » ou d' « intimité » des groupes familiaux restreints par rapport aux groupes de parenté. Le plus souvent, le cadre interprétatif est celui qui oppose « famille nucléaire » à « famille étendue » ou « famille » à « parenté » ; il est fondé sur une sorte de téléologie de la nucléarisation, comme le but vers lequel s'oriente toute formation familiale dans les contextes urbains contemporains, ainsi que sur une compréhension simpliste de la règle de la « néolocalité ». En revanche, dès que l'on observe les pratiques domestiques à une échelle spatiale, temporelle et relationnelle plus large que celle du ménage, cette conception dualiste ne tient plus et des nuances apparaissent. Par exemple, dans son travail classique *Casa e familia operaria* sur des familles des couches populaires brésiliennes, Klaas Woortmann (1980) a montré que le principe synthétisé dans le dicton populaire *quem casa quer casa*[83] [*« qui se marie veut sa maison »*] n'était pas incompatible avec la mise en œuvre de pratiques de quasi-corésidence entre des groupes familiaux apparentés. L'auteur évoque ainsi le fait que les individus cherchent à construire leur *casa* (*« maison »*), espace accordé à la famille restreinte, au sein d'une *moradia*, terme désignant l'étendue d'un espace occupé par des parents proches.

La découverte initiale de cette décohabitation « en souplesse », que j'ai d'abord conceptualisée comme une « corésidence étendue » ou « corésidence à distance » (Araos 2013 ; Araos 2008), est un phénomène que j'ai pu constater de manière répétée tout au long des étapes successives de mon enquête menée dans les milieux des classes moyennes et aisées à Santiago. Ainsi, c'est notamment après mon deuxième terrain, que j'ai mené en 2013 auprès de familles aisées, que la quête d'une nouvelle unité d'analyse et d'une reformulation plus radicale du cadre théorique de mon enquête se sont imposées à moi. Notamment, puisque dans ce milieu, la corésidence *stricto sensu* était une situation beaucoup plus rare souvent transitoire, tandis que les modalités de quasi-corésidence comprenant plusieurs domiciles différenciés mais proches les uns des autres étaient la norme.

---

[83] Équivalent portugais du dicton espagnol « *casado casa quiere* », auquel j'ai fait référence dans le chapitre précédent.

La quête d'une unité d'analyse susceptible de rendre compte de ce niveau de l'organisation domestique et d'un encadrement théorique capable de modéliser les pratiques qui la constituent est à la base de ma démarche théorique, dont ce chapitre propose une synthèse. Pour cela, dans un premier temps (I), j'interroge de manière critique la catégorie de « ménage » et, plus largement l'approche du *household*, en passant revue à certaines propositions conceptuelles alternatives. Ensuite (II), j'introduis des travaux issus d'une « approche configurationnelle » à l'étude de l'inscription résidentielle de la vie domestique, en synthétisant d'abord les éléments centraux de la sociologie de Norbert Elias dont ceux-là sont débiteurs. Enfin (III), en dialogue avec la discussion théorique précédente, je propose le concept de « configuration résidentielle de proximité » comme nouvelle unité d'analyse pour observer et modéliser les modes pratiques de l'organisation résidentielle observés sur le terrain à Santiago.

I. Autour du « ménage » : constructions et déconstructions d'une unité d'analyse hégémonique

Cette section a pour but d'interroger de manière critique la catégorie de « ménage » ou *household* dans la tradition anglo-saxonne, et les présupposés sous-jacents à cette catégorie. D'une part, car cette catégorie s'est imposée de manière durable et transdisciplinaire dans le *mainstream* des sciences sociales contemporaines (Yanagisako 1979), et de l'autre, car elle a servi de point de référence central à plusieurs efforts critiques pour proposer des perspectives alternatives à l'étude de la vie domestique (Rosental 2002). Ma propre démarche s'inscrit largement dans ce deuxième groupe de travaux qui, au sein de disciplines et d'approches diverses, ont comme caractéristique commune une prise de distance par rapport à la catégorie de ménage et la quête de catégories analytiques alternatives pour étudier les formes contemporaines de la vie domestique, notamment en contextes urbains et occidentaux.

I.1. La révolution laslettienne du ménage dans les sciences sociales

Si elle existe depuis longtemps comme catégorie administrative de recensement, et depuis les classiques de la sociologie et la démographie comme catégorie analytique, la

formalisation scientifique définitive du ménage ou *household*[84] peut à juste titre être attribuée à Peter Laslett et à ses collègues du *Cambridge Group*, dans le cadre disciplinaire de la démographie historique de la famille (*Ibid.*)[85]. Rétrospectivement, la publication en 1972 du célèbre ouvrage collectif dirigé par Laslett et Wall, *Household and Family in Past Times* (Laslett et Wall (eds.) 1972) a déclenché une véritable révolution au sein des sciences sociales. D'abord, car les premiers résultats de cette recherche ont remis en cause l'une des hypothèses les plus largement acceptées des théories de la modernisation, à savoir, celle d'une simplification évolutive du groupe familial domestique face aux logiques de fonctionnement d'une société de plus en plus urbaine et industrialisée (Le Play 1884 ; Durkheim 2002 ; Parsons and Bales 1955). Sans s'opposer au fait même d'une corrélation entre nucléarisation et modernisation, et en la renforçant, au contraire, les analyses apportées par Laslett et ses co-auteurs montraient néanmoins que la prédominance de la configuration nucléaire de la famille en Angleterre et dans certaines zones du Nord de l'Europe avait largement précédé l'industrialisation. Cela a permis à Laslett d'avancer l'hypothèse qu'une telle « exception européenne » (Ruggles 2010) au niveau de l'organisation domestique de la vie familiale n'a pas été une conséquence de l'industrialisation, mais une précondition de celle-ci. Cette inversion de la causalité dans la modélisation du rapport entre nucléarisation familiale et révolution industrielle en Europe a eu, à l'époque, l'effet d'un véritable tremblement de terre dans le milieu scientifique. Cependant, la « nouvelle orthodoxie sociologique » (Kertzer 1991, p. 158) ainsi inaugurée a commencé à être contestée assez vite, et une avalanche de travaux empiriques s'est chargée, au long des décennies suivantes, d'en rendre évidentes les limites[86].

---

[84] Jusqu'à recemment la principale différence entre la tradition anglo-saxonne du *household* et celle française du ménage était que la seconde considérait seulement la condition de partager le même toit (corésidence), tandis que la première y ajoutait la condition de partager un même budget et de cuisiner ensemble (Bonvalet 2003). Cependant, à partir de 2005, les enquêtes publiques auprès des ménages en France ont modifié leur définition du ménage, en le rapprochant du sens anglo-saxon ; il désigne désormais « l'ensemble des personnes (apparentées ou non) qui partagent de manière habituelle un même logement (que celui-ci soit ou non leur résidence principale) et qui ont un budget en commun ». http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/liste-definitions.htm#def_M (visité le 26 juillet 2018).

[85] Laslett lui-même reconnaît que sa propre notion de ménage a été fortement influencée par la notion précédemment proposée par Louis Henry, dans son *Manuel de démographie historique* publié en 1967, à laquelle il a néanmoins apporté des variations significatives (Laslett 1972a).

[86] « […] the understandings that gained currency in the 1970s and have subsequently become widely accepted among sociologies can no longer withstand historical scrutiny […] a) those who claim that the European preindustrial past was characterized by nuclear family households have misled us; b) the whole enterprise of branding major areas of Europe as having a particular type of household system is misleading… there are theoretically significant differences in household forms within such regions […] » (Kertzer 1991, p. 156-157)

Au-delà de l'hypothèse sociologique, le plus durable héritage de la révolution laslettienne a été plutôt la construction même de la catégorie de *household*, et de la typologie qui en découle, Laslett ayant ainsi réussi à cristalliser une référence standard pour l'étude comparée des groupes domestiques (Hammel et Laslett 1974). Ce modèle a rapidement dépassé les contours disciplinaires de la démographie historique de la famille, pour se répandre transversalement partout dans le monde et à travers toutes les disciplines des sciences sociales. Dans cette ligne, selon Paul-André Rosental, la caractéristique principale de l'œuvre laslettienne a été « l'adoption du ménage comme unité d'observation exclusive » (2002, p. 108) de la vie domestique, ce qui selon Bonvalet et Lelièvre (1995), est allé de pair avec l'identité famille-ménage.

En effet, Laslett affirme que, dans le modèle sous-jacent à ce groupe de travaux, « the resident familial group alone is in question, not the kinship network, nor any 'familial' relationships between distinct households » (Laslett et Wall (eds.) 1972, p. IX, cité par Rosental 2002). C'est dans le réductionnisme radical de son opérationnalisation, délibérément assumé et minutieusement justifié par l'auteur en s'appuyant sur des critères méthodologiques, que réside une bonne partie du succès du cadre d'analyse laslettien[87]. Dans l'introduction de l'ouvrage collectif (Laslett 1972a)[88], Laslett affirme que le mot *household* désigne un « groupe domestique de corésidence » (*coresident domestic group*), dont l'appartenance « non arbitraire » des individus est déterminée par la conjonction de trois critères cumulatifs : ils dorment habituellement sous le même toit (*locational criterion*) ; ils partagent un certain nombre d'activités (*fonctional criterion*) ; « ils ont un lien de sang ou d'alliance les uns par rapport aux autres » (*kinship criterion*) (*Ibid.*, p. 25). Si l'auteur précise bien qu'historiquement, dans les listes de recensement, le troisième critère n'est pas empiriquement universel, puisque l'on trouve des situations où certains individus remplissent les deux premiers critères, mais ne pas le dernier (notamment, des locataires ou des domestiques), dans la

---

87 Je tiens à faire justice aux multiples précautions que Laslett lui-même a prises, de manière presque obsessionnelle, par rapport à la justification de ses choix et aux réductionnismes qu'ils impliquaient, en anticipant presque toutes les critiques qui lui ont été postérieurement adressées. Néanmoins, les répercussions de son travail ont largement dépassé le cadre original de sa mise en place, et l'héritage de son modèle, de ses catégories et typologisations a été beaucoup moins scrupuleux et grossier que sa formulation première. De même, nonobstant l'intention de l'auteur de restreindre son modèle à des enjeux purement méthodologiques, il entraîne aussi de forte présupposés théoriques et normatifs. En somme, dans la durée, le *mainstream* des sciences sociales a fini par faire de ce qui n'avait été formulé que comme « simply the rules which have to be observed if surviving documentary evidence is to be made usable for comparative domestic group analysis » (Laslett 1972a, p. 24), une véritable « orthodoxie » de l'organisation domestique et familiale (Kertzer 1991).

88 J'utilise aussi comme référence la traduction partielle de cette introduction en français réalisée par Antoinette Chamoux (Laslett 1972b).

pratique, il y a dans sa conceptualisation du ménage une supposition de convergence entre le critère résidentiel, fonctionnel et familial (Bender 1967). Cela laisse clairement apparaître le choix de l'auteur de classer et nommer les types de ménage en fonction des types de structure familiale qu'ils abritent (*simple family household, extended family household, multiple family household, non-familial household,* etc.), classification pour laquelle le noyau conjugal (*conjugal family unit*), formé par « le mari, sa femme et leurs enfants légitimes », est d'ailleurs la référence de base[89].

L'« orthodoxie » laslettienne du *household* dont parle Kertzer (1991) a réussi à s'imposer comme unité d'analyse prédominante dans l'étude de l'organisation domestique, et plus largement de la vie familiale, jusqu'à présent (Yanagisako 1979). Comme le montrent plusieurs auteurs, les nombreuses critiques postérieures ont ciblé notamment ses hypothèses et modèles explicatifs, mais le concept même de *household* et ses présupposés ont été beaucoup plus rarement mis en cause de manière substantielle (*Ibid.* ; Kertzer 1991 ; Puschmann et Solli 2014 ; Wilk 1991). Même au sein de l'anthropologie, surtout d'influence anglo-saxonne, habituée à traiter avec des conceptualisations complexes de la parenté et de l'organisation domestique, cette nouvelle catégorisation a été reçue avec enthousiasme. À partir des années 1970, éclatait une crise disciplinaire causée, d'une part, par les vagues de scepticisme quant à l'efficacité des approches classiques fondées sur la recherche de combinaisons entre *kinship systems* et *residence rules* pour saisir l'organisation pratique et effective de la vie domestique et familiale observée sur le terrain (Needham 1974 ; Needham (ed.) 1971 ; Pina Cabral 1989 ; Pina Cabral 1986), et, d'autre part, par les critiques profondes de l'ethnocentrisme avec lequel ces schémas de classification avaient été construits (Schneider 1980 ; Schneider 2004 ; Firth, Hubert et Forge 1970). Dans ce contexte intellectuel, la catégorie de *household* s'est présentée comme une possibilité prometteuse de dépasser les approches classificatoires et structuralistes de la parenté, en offrant une nouvelle voie pour saisir les unités d'organisation effective de la vie domestique (Pina-Cabral 1989, p. 330), non réductibles aux seules règles de résidence ni aux systèmes de filiation, mais façonnées aussi par des facteurs économiques, politiques, démographiques et de cycle de vie (Kertzer 1991, p. 156)[90]. On l'a vu, la notion de *household*

---

[89] « From the point of view of the experience of the persons in that community at the date in question, the nuclear family household constituted the ordinary, expected, normal framework of domestic existence. » (Laslett 1972a)

[90] Cela dit, c'est aussi au sein de l'anthropologie, historique ou sociale, que les premières critiques des limitations de la catégorie de *household* ont vu le jour (Pina Cabral 1989 ; Rosental 2002 ; Goody 1972 ; Bender 1967).

avait pour ambition de capter d'un seul coup l'organisation résidentielle, fonctionnelle et familiale, en même temps qu'elle était porteuse de promesses sur les possibilités de simplifier l'analyse formelle comparée entre des contextes culturels et temporels divers.

Dans les paragraphes suivants, je discute de manière critique deux aspects de la catégorie laslettienne de *household* telle que celle-ci s'est imposée dans le *mainstream* des sciences sociales, aspects dont les conséquences conceptuelles et méthodologiques sont particulièrement importantes pour les enjeux de cette thèse. Le premier élément tient à l'échelle à partir de laquelle est délimité le groupe de « résidence commune », c'est-à-dire à la définition de ce qu'est « to share the same physical space » (Hammel et Laslett 1974, p. 76). Il s'agit de l'échelle du « domicile » administrativement défini comme tel et, par conséquent, de la corésidence comme fixation *aprioritique* des contours dont on observe et restitue la vie domestique. Le deuxième élément consiste en une convergence forcée de trois dimensions ou critères structurants de la vie domestique dans une même unité, à savoir, la résidence, la parenté et la subsistance commune. Or, les exemples ethnographiques et historiques montrant un décalage empirique, et même une différenciation « logique » (Bender 1967) entre ces trois dimensions, sont nombreux.

La tyrannie de la corésidence : un triple réductionnisme

Trois formes de réductionnisme découlent de la définition laslettienne de ménage. La première assume que les limites du groupe domestique sont celles de la corésidence, et elle impose une définition univoque et figée des critères par lesquels un groupe domestique est délimité. La deuxième est l'association simpliste et purement formelle entre décohabitation et néolocalité. La troisième consiste en une identification entre la résidence et la catégorie administrative de « domicile », et à une dévaluation concomitante du statut de la résidence en tant que « maison », c'est-à-dire en tant que réalité matérielle et symbolique concrète.

– Corésidence et groupe domestique

L'approche du *household* fait coïncider les contours d'une unité domestique avec la condition de corésidence, entendue comme « vivre sous le même toit ». Dès lors, tout ce que l'on peut observer se réduit aux relations sociales internes aux ménages (*relationships* within *familial groups*), et exclut les relations entre les ménages (*relationships* between *them*) (Laslett 1972a, p. 1). En voici un exemple donné par Laslett lui-même :

> Children who have left home are not included ; nor are kin and affines who live close by, even if they collaborate so closely in the productive work of the family that for economic purposes they form part of it, and may frequently or usually take their meals at the family table. (*Ibid*., p. 27)

Malgré les efforts de l'auteur pour démontrer le contraire, ces propos révèlent les préjugés sur lesquels la catégorie de *household* a été construite, et qui n'ont fait que s'accroître avec la naturalisation postérieure du concept dans les sciences sociales. Comment justifier le fait que, dans la restitution de la vie domestique d'un groupe donné, on exclut d'emblée ceux qui n'appartiennent pas *stricto sensu* au groupe corésident ? Notamment lorsqu'il s'agit de parents ou de proches qui habitent à proximité et qui participent quotidiennement aux activités constitutives de la vie domestique, telles que cuisiner, manger ou élever les enfants ? Comme on le verra plus tard, le constat de l'insuffisance du schéma binaire corésidence/non corésidence pour rendre compte de la manière dont la vie domestique a effectivement lieu, a orienté plusieurs efforts conceptuels pour rendre compte d'un continuum de possibilités de l'étendue de la proximité résidentielle ou *propinquity* sur laquelle la vie domestique est produite (Bender 1967 ; Yanagisako 1979).

En autre, peut-on fixer *a priori* les critères qui délimitent le groupe corésident lui même ? Par exemple, cuisiner, manger ou dormir ensemble (Verdon 1979). L'évidence empirique montre en effet que les critères qui définissent quels individus se considèrent comme « vivant ensemble » relèvent toujours de catégorisations et pratiques indigènes, contextuellement situées, et dont la signification peut varier d'un terrain à l'autre. C'est ce qu'a, par exemple, révélé une ethnographie récente sur la vie domestique en Haïti (Dalmaso 2014). Cette étude fait d'abord le constat que l'idée de « régularité » peut être difficilement fixée lorsqu'il s'agit de comprendre qui « habite » chez qui, car la mobilité quotidienne des gens est très intense et qu'une même personne peut manger et dormir dans des maisons différentes au cours de la même semaine. Ensuite, cette ethnographie montre qu'il n'y a pas de superposition parfaite entre ceux qui dorment ensemble et ceux qui mangent ensemble, et que le critère indigène pour délimiter le groupe de résidence commune est très dynamique et englobe d'ailleurs plusieurs maisons.

Comme l'a remarqué Sylvia J. Yaganisako dans sa revue critique de la littérature anthropologique sur le *household*, la question de ce que veut dire empiriquement la corésidence reste toujours ouverte :

> Innumerable problematic cases in the ethnographic literature can be adduced to illustrate the difficulties in defining the boundaries of household. These cases raise questions about how to treat residential groupings that move through a seasonal cycle of dispersal and concentration, how to handle the movement of personnel between dwelling units, [...] whether to define as a single household the huts or houses that share a common yard [...]. (Yanagisako 1979, p. 164)

Laslett lui-même avait abordé cette question problématique à travers la distinction entre *household* et *houseful* (Laslett et Wall (eds.) 1972 ; Hammel et Laslett 1974)[91]. Selon lui, un *household* est le groupe occupant une « habitation » (*dwelling*), tandis qu'un *houseful* est le groupe occupant des « locaux » (*premises*), ce qui peut correspondre à un seul bâtiment ou bien à plusieurs bâtiments contigus. Si cette distinction lui a permis d'inclure dans son modèle la « situation d'un ensemble de ménages habitant la même maison » (Laslett 1972b, p. 856), elle n'élargit que très marginalement son critère fondamental de corésidence. De plus, cette distinction est très marginalement utilisée dans les analyses du *Cambridge Group* et a été rapidement oubliée, au point que le mot *houseful* est presque introuvable dans l'ensemble de la littérature sur le *household*.

– **Corésidence et néolocalité**

Une autre conséquence liée à la survalorisation du groupe de corésidence comme unité d'analyse de la vie domestique tient à la surestimation, voire l'attribution erronée, des règles et pratiques dites de « néolocalité ». Dans le cadre laslettien, il y a une solution de continuité entre corésidence et non corésidence, car toute possibilité intermédiaire de ce qu'on a nommé « quasi-cohabitation » (Pfirsch 2008 ; Gollac 2011 ; Cribier 1992) est *a priori* exclue du champ d'analyse. Ainsi, lorsqu'on observe qu'un enfant marié ne fait pas partie du soi-disant groupe de corésidence, on assume l'indépendance résidentielle du jeune couple marié par rapport à leurs parents ou « néolocalité » (Barry et al. 2000). Or, si l'on en revient aux propos de Laslett cités au début de cette section, il est fréquent que, résidant dans leur propre logement, certains des enfants mariés participent activement à des pratiques domestiques quotidiennes avec les membres du *household* des parents de l'un des conjoints. Dans ce type de situations, peut-on attribuer une logique de néolocalité, au même titre que lorsque l'enfant adulte décohabite et n'a des relations en face-à-face qu'occasionnellement avec ses parents ?

[91] Dans sa traduction en français de l'Introduction du livre de Laslett et Walla (1972), Antoinette Chamoux traduit *household* comme « ménage » et *houseful* comme « maisonnée » (Laslett 1972).

Comme on le verra à partir de plusieurs de mes études de cas, la néolocalité peut être seulement apparente, ou du moins fortement relativisée en tant qu'« idéologie de la parenté » (Firth, Hubert et Forge 1970), lorsqu'on élargit l'étendue de l'observation des rapports domestiques au-delà de la corésidence. J'avance ainsi l'hypothèse que l'association simple et purement formelle entre décohabitation et logique de néolocalité, qui est implicite dans l'approche du *household*, est contestée lorsqu'on porte attention aux continuités relationnelles entre les ménages. Comme le laissaient déjà entrapparaître les récits indigènes analysés dans le chapitre 2 ainsi que l'histoire de l'*allegamiento* chez Victoria dans le chapitre 1, l'analyse approfondie de mon terrain, que je développerai dans les prochains chapitres, oblige à repenser, avec la notion de ménage, celle de néolocalité. À partir des cas que j'ai rencontrés à Santiago, on observe plusieurs nuances et gradations dans la mise en place pratique de l'indépendance résidentielle des nouveaux couples, ainsi que des modalités de contournement de la règle – plus ou moins explicite, plus ou moins contraignante selon les milieux– de la néolocalité.

– **Corésidence, domicile et maison**

Je mentionne enfin une troisième conséquence de l'identification laslettienne entre unité domestique et groupe de corésidence. De manière assez paradoxale, le formalisme de la définition de *household* ne néglige pas seulement les rapports domestiques en dehors des limites d'une même résidence, mais aussi le statut anthropologique de la « résidence » elle-même. Malgré la centralité du critère résidentiel dans la définition d'une unité d'analyse, dans les faits, la « résidence » n'est ici qu'une catégorie formelle de classification statistico-administrative correspondant au « domicile ». Le lieu de résidence, le logement, est supposé comme étant là, conçu comme un contenant préexistant et externe aux rapports familiaux domestiques, mais il n'a pas d'existence en tant que réalité concrète, à la fois matérielle et symbolique, où la vie domestique a effectivement lieu.

C'est notamment au cœur du tournant contemporain de l'anthropologie de la parenté que cette critique du *household* a été formulée par le biais d'une revendication de la catégorie de « maison » et de *house*. Dans l'ouvrage collectif *About the House : Lévi-Strauss and Beyond*[92], des anthropologues dirigés par Janet Carsten et Stephen Hugh-Jones critiquent la

[92] Je ne rentrerai pas ici dans la discussion largement polémique autour de l'idée lévi-straussienne de « société à maison » (Lamaison et Lévi-Strauss 1987), à laquelle cet ouvrage consacre plusieurs pages.

tendance à sous-estimer la dimension architecturale et proprement physique dans les analyses anthropologiques de la résidence et de la vie domestique. Ils proposent un « langage alternatif de la maison », focalisé sur les liens entre les significations architecturales, sociales et symboliques de celle-ci » (Carsten et Hugh-Jones (eds.) 1995, p. 2 traduction libre de l'anglais). Par rapport à la catégorie anthropologique de *household*, celle de *house* ici proposée souligne le caractère indigène et émergent de ce qui constitue dans chaque contexte une « maison », ainsi que l'idée que celle-ci ne doit pas être conçue comme une « chose », un réceptacle objectif dans lequel la vie se déroule, mais comme un processus dynamique dans lesquels les aspects physiques, relationnels et symboliques sont intégrés (Motta 2014, p. 125-126).

Résidence, parenté, subsistance : une convergence forcée

La formulation laslettienne du *household* superpose trois dimensions de la vie domestique : la résidence, la parenté et la subsistance commune. L'idéal-type à partir duquel se structure entièrement la typologie laslettienne des ménages est celui du *family household* : le groupe formé par les individus qui dorment régulièrement ensemble, qui partagent les activités essentielles pour assurer la vie quotidienne et qui forment une « famille », c'est-à-dire ont des liens de consanguinité ou d'alliance structurés autour d'un noyau conjugal[93].

– **Trois dimensions semi-indépendantes**

La condition idéale d'une coïncidence entre ces trois critères dans le *household* a été longuement discutée, avant et après Laslett. L'une des critiques les plus radicales, devenue un classique, a été formulée par l'anthropologue Donald R. Bender dans son article *A refinement of the concept of household* (1967). Bender commence par pointer non seulement l'ethnocentrisme, mais aussi le manque de précision scientifique de la définition de l'unité domestique comme « a family residing together and functioning as a domestic unit » (*Ibid.*, p. 495). Selon lui, deux types de confusions sont les plus fréquents dans la littérature sur le *household* : la première, entre « famille » et « groupe de corésidence », et la seconde, entre « groupe de corésidence » et « groupe de subsistance ». En mobilisant un grand nombre de cas ethnographiques, Bender affirme que d'un point de vue comparé, l'évidence empirique montre

[93] La centralité du noyau conjugal dans la structure familiale du ménage est nette pour Laslett, au point qu'il qualifie, par exemple, les ménages constitués uniquement par des frères et sœurs comme des « ménages sans structure familiale » (Laslett 1972a).

plutôt un décalage, plus ou moins marqué selon les cas, entre trois principes qui, s'ils semblent bien établir toujours certains rapports entre eux, opèrent de manière « semi-indépendante » : celui qui délimite qui vit avec qui ; celui qui délimite qui est parent de qui ; et enfin, celui qui délimite qui coopère avec qui dans la réalisation des activités domestiques quotidiennes. Parmi plusieurs exemples, l'auteur souligne celui des Ashanti, étudié par Mayer Fortes qui a démontré que le groupe de corésidence (formé notamment par des frères et sœurs) ne coïncide pas avec le groupe familial (femme, mari et enfants), et que les individus partageant les tâches domestiques ne sont exclusivement ni ne correspondent au groupe de corésidence ou au groupe familial.

Pour Bender, la réalité domestique ne peut pas se réduire à un seul concept, comme celui de ménage, puisqu'elle met en jeux « three distinct social phenomena » : parenté et formation familiale (*kinship),* partage et proximité dans l'espace résidentiel (*propinquity)* et production domestique (*domestic functions*). En termes empiriques, ceux-ci peuvent parfois converger ou bien varier de manière plus ou moins indépendante. Ainsi, la combinaison entre ces trois principes décrite par la catégorie du *household* n'est qu'une possibilité parmi les multiples combinaisons possibles.

Comme le souligne Yaganisako (1979), la distinction proposée par Bender entre « groupes familiaux », « groupes de corésidence » et « groupes de subsistance » est utile, car elle libère la description ethnographique des prénotions culturelles de l'ethnographe, concernant la nécessaire cohérence entre ces trois dimensions, et permet une description plus exacte et riche de la nature de l'organisation domestique dans chaque terrain. Selon Bender lui-même, seule cette triple distinction permet de mener des comparaisons minutieuses, tandis que l'amalgame dans le concept de *household* rend toute comparaison impossible.

- **L'« unité de la différence » entre parenté, résidence et subsistance**

En insistant sur la semi-indépendance logique et empirique entre ces trois dimensions, Bender néglige, en revanche, le problème de « l'unité de la différence » (Luhmann 2007). En d'autres termes, une fois qu'il a déconstruit l'identité forcée entre parenté, résidence et subsistance induite dans la notion de *household*, il ne s'occupe pas du problème de savoir si et comment ces différentes dimensions ont des effets les unes sur les autres et coparticipent, avec leur spécificité phénomenique, à la configuration d'un niveau émergent de sociabilité. Sans avoir à revenir sur le modèle trop simpliste et figé du *household* comme unité d'analyse de la

vie domestique, il convient de se demander si la domesticité est vécue et perçue par les individus comme constituant un domaine propre de sociabilité, distinguable d'autres domaines, quoiqu'intrinsèquement complexe.

Il me semble que l'utilité d'une différentiation conceptuelle entre ces trois dimensions de la vie domestique se vérifie dans la mesure où elle permet ensuite d'observer par quels processus et agencements concrets, la parenté, la résidence et la subsistance sont connectées ou se différencient sur le terrain étudié. En d'autres termes, comment, dans leur manifestation pratique, chacune de ces dimensions affecte les autres et comment cette dynamique de co-production fait émerger des styles de vie domestique[94] particuliers.

Les efforts conceptuels élaborés parallèlement par les anthropologues Florence Weber et João de Pina-Cabral vont dans le même sens. Dans son livre *Penser la parenté aujourd'hui*, Weber (2003) insiste sur l'importance de déconstruire la notion de « famille », laquelle entraîne une convergence analogue à celle du ménage. Par l'analyse de cas ethnographiques issus de terrains menés dans la France urbaine contemporaine, l'auteure montre un décalage entre trois critères constitutifs de ce qu'elle appelle la « parenté pratique », mais qui sont amalgamés dans la catégorie « famille » : ceux du « sang », du « nom » et du « quotidien ». Si le premier critère renvoie aux liens socialement considérés comme « biologiques » et le deuxième aux liens de parenté « juridiquement » qualifiés, le dernier relève du « partage de la vie quotidienne et de l'économie domestique, dans leurs dimensions matérielle et affective […], de l'aide sans contrepartie, de la poursuite d'une cause commune et de la mutualisation des ressources. » (*Ibid.*) Pour l'auteure, le domaine de la vie domestique est issu de la parenté pratique, c'est-à-dire des rapports qui se mettent en place dans la combinaison variable de ces trois principes dans la vie quotidienne, rapports qui peuvent être empiriquement plus ou moins convergents, voire contradictoires.

---

94 La notion de « styles de vie domestique » ou « styles de domesticité » a été pour moi une découverte tardive dans le processus de rédaction de la thèse. Pour cette raison, elle n'apparaît qu'esquissée et comme une piste théorique pour de futurs développements de mon travail. Un premier pas dans cette direction a été fait à l'occasion du dernier congrès de l'EASA, réalisé en août 2018 à Stockholm. Grâce à l'invitation de João de Pina-Cabral, nous avons développé ensemble un panel autour de ce sujet, intitulé *Styles of domestic life : austerity and self-worth*. Dans ce cadre, j'ai avancé une définition provisoire de « style de domesticité », fortement influencée par la phénoménologie, comme les modalités créatives et originelles par lesquelles les personnes signifient et bâtissent leur monde en tant que *dwelling environment*, en transcendant silencieusement les normes, attentes et contraintes qui structurent leur situation. J'essaierai de reprendre explicitement cette notion, à titre exploratoire, dans la Conclusion Générale de cette thèse.

De son côté, à partir de son terrain dans la zone rurale du Minho au Portugal, Pina-Cabral (1986) identifie rois notions indigènes utilisées pour se référer à ce que l'auteur nomme l' « unité sociale primaire », à savoir l'unité structurante de la vie domestique : *a casa* (« la maison »), *a familia* (« la famille ») et *o lar* (« le foyer ») (Pina-Cabral 1989, p. 329). Selon l'auteur, bien qu'elles se confondent partiellement entre elles dans l'usage quotidien, trois critères sous-jacents peuvent être distingués pour chacune de ces notions indigènes natives : celui de la « parenté », celui de la « résidence » et celui de la « commensalité ». Comme l'indique Pina-Cabral, ces trois critères se trouvent aussi présents dans plusieurs langues indo-européennes – par exemple, le portugais, l'espagnol, le basque, le français, l'anglais ou l'allemand. Ce qui est intéressant, c'est que dans leur usage indigène, ils peuvent autant être utilisés comme synonymes que comme des mots ayant des significations distinctes. Dans son ouvrage, Pina-Cabral relie ensuite ces trois critères indigènes à trois traditions analytiques européennes. Chacune a pris un seul de ces trois critères comme principe structurant de la production de la vie domestique, réduisant les autres à un « épiphénomène » (Bender 1967 ; Verdon 1980). Ainsi, certains auteurs défendent le principe de parenté, d'autres celui de la territorialité, et d'autres, plus rares, celui de la commensalité. Or, en prenant en compte la logique indigène, Pina-Cabral pose la question suivante :

> Pourquoi devons-nous continuer à privilégier un de ces trois pôles – parenté, territorialité, subsistance commune – par rapport aux autres si l'observation ethnographique établit que tous trois sont indispensables à la définition de l'unité sociale primaire ? (Pina-Cabral 1989, p. 338).

En insistant sur cette question de l'unité de la différence, il s'agit de souligner le fait que l'on peut identifier, de manière assez transversale dans les terrains ethnographiques connus, « trois forces d'intégration majeures » (Ibid., p. 338-339), à savoir, la parenté, la résidence et la subsistance, qui se distinguent entre elles à un certain niveau de l'organisation sociale et du langage, mais établissent des rapports de conditionnement réciproque et des processus empiriquement variables de différentiation et d'interpénétration, par lesquels émerge ce que l'on peut considérer comme la dynamique structurante des styles de sociabilité domestique dans un contexte donné.

I.2. Le ménage débordé : l'essor des conceptualisations alternatives

Si la catégorie, et plus largement l'approche du household, se sont imposées de manière durable dans la littérature mainstream des sciences sociales contemporaines consacrée à l'étude

de la vie domestique, elle a aussi très vite été la cible de critiques provenant de disciplines et traditions intellectuelles diverses. Cela a donné lieu à plusieurs propositions alternatives pour l'étude des formes contemporaines de la vie domestique, notamment en contextes urbains occidentaux. Tout en étant marginales par rapport à la perspective dominante, celles-ci ont fourni un corpus très riche en termes conceptuels et méthodologiques (Rosental 2002).

Nonobstant l'hétérogénéité des sujets de recherche et des disciplines, le trait commun de ces travaux est une approche marquée par l'observation inductive des décalages entre les « pratiques » et les « règles » structurant les rapports de parenté, résidentiels ou de production domestique. Cette distinction, comme cela est bien connu, est à la base du travail développé par Pierre Bourdieu sur les « stratégies familiales » (Bourdieu 2000 ; Bourdieu 1972). En critiquant la perspective structuraliste, l'approche bourdieusienne « montre la nécessité de suivre la succession des comportements au sein des familles plutôt que de la supposer unilatéralement dictée par l'obéissance à des règles » (Rosental 2002, p. 124). Cette objection bourdieusienne est importante dans le cadre du débat sur l'unité d'analyse pertinente pour les configurations domestiques, car les présupposés théoriques du modèle du ménage sont souvent appliqués sur les réalités étudiées comme s'il s'agissait de règles structurantes de l'action. Or, selon Bourdieu, il faut « éviter de donner pour le principe de la pratique des agents la théorie que l'on doit construire pour en rendre raison » (Bourdieu et Lamaison 1985, p. 3). Les approches qui priorisent la restitution inductive des pratiques et des règles indigènes permettent de saisir les contours des unités domestiques comme le produit des praxis inscrites dans la durée, c'est-à-dire comme « une invention permanente, indispensable pour s'adapter à des situations indéfiniment variées, jamais parfaitement identiques » (*Ibid.*, p. 9). Les configurations domestiques sont ainsi pensées « comme des formes à expliquer plutôt qu'à considérer comme acquises » (Rosental 2002, p. 124).

Dans cette section, je présente une sélection des conceptualisations alternatives au ménage, qui cherchent à dépasser certains des réductionnismes ou limitations que j'ai analysés plus haut. J'ai choisi d'exposer les concepts qui ont été particulièrement significatifs pour le développement de ma propre démarche conceptuelle. Ce recueil embrasse un arc temporel qui va des travaux pionniers de l'ethnographie urbaine anglaise menés dès la fin des années 1950, jusqu'aux apports plus récents de sociologues, démographes et anthropologues français.

« Fusion de ménages » : le travail pionnier de l'ethnologie anglaise

Je commence par faire mention d'un travail pionnier et devenu classique de l'ethnographie urbaine anglaise, dont l'influence en France a été conséquente. L'ouvrage *Family and kinship in East London* (Willmott et Young 1957 ; Willmott et Young 2010), est le résultat d'une enquête ethnographique développée par Peter Willmott et Michael Young dans un quartier ouvrier de l'Est de Londres. Publié pour la première fois en 1957, ce travail a ouvert la voie à la recherche sur les modalités contemporaines de proximité familiale dans le contexte urbain des pays développés. S'appuyant sur un travail ethnographique et quantitatif approfondi portant sur les formes de vie des habitants d'un quartier ouvrier de l'est londonien et ses alentours, Willmott et Young ont démontré l'importance de la parenté « étendue » dans l'organisation domestique de la vie quotidienne dans les milieux populaires urbains.

Cette démonstration a mis en cause les principales hypothèses sociologiques en vigueur à l'époque, notamment celle du rapport entre une organisation nucléaire de la vie domestique et les contraintes de la vie urbaine moderne. Or, les auteurs montrent que non seulement les rapports de parenté continuent à être significatifs pour les individus habitant dans les quartiers ouvriers étudiés, mais qu'ils structurent concrètement l'organisation résidentielle même et plusieurs aspects de leur vie domestique. Ainsi, la valorisation de la continuité des rapports intergénérationnels au long du cycle de vie des individus constitue le fondement de toute une production de stratégies spécifiques, comme par exemple l'appropriation de logements vacants à proximité du domicile parental, souvent sous la responsabilité des « mères ». En outre, Willmott et Young montrent que le fait d'habiter près les uns des autres facilite le maintien des rapports en face-à-face quotidiens entre les membres d'une famille étendue. Voici un paragraphe qui me semble exemplaire des pratiques observées par les auteurs, d'ailleurs étonnamment semblables à celles que j'ai observées sur mon terrain. Cet extrait montre également la mise en valeur des perspectives indigènes de la part des auteurs à l'heure d'élaborer leurs catégories analytiques :

> « *Passer* » [*popping in*][95] pour bavarder et prendre le thé, c'est de la routine et cela se fait tous les jours. Ces récits éclairent d'un jour nouveau l'idée que nous avons du ménage. Vivre ensemble, manger ensemble : c'est considéré comme faire partie d'un même ménage. Mais qu'en est-il lorsqu'on passe une bonne partie de son temps chez quelqu'un d'autre et qu'on y prend ses repas (ou même simplement le thé)

[95] Le terme anglais *popping in*, traduit en français par « passer », veut dire littéralement « apparaître ». Tant ce sens en anglais que le choix de la traduction française rappellent de manière évidente la catégorie indigène *« pasar »* que j'ai rencontrée à Santiago et que j'ai analysée dans le chapitre précédent.

> régulièrement ? Eh bien jusqu'à un certain point les ménages fusionnent [*household merged*]. C'est surtout visible quand les deux familles vivent effectivement dans la même maison [... mais] cela se voit aussi chez des ménages qui ne vivent pas du tout sous le même toit. Cette femme habite à cinq minutes de chez sa mère et pourtant *: Je vais déjeuner chez* Mum. [...] Pour beaucoup de femmes, la vie quotidienne ne tient pas uniquement dans une seule maison, celle où l'on dort ; elle s'étend sur au moins deux maisons dans lesquelles elles passent régulièrement une partie de leur temps. (*Ibid*., p. 38)

Avec le concept de « fusion de ménages » (*merged household)*, les auteurs cherchent à capter un niveau de l'organisation domestique observé sur leur terrain qui ne parvient pas à être saisi avec le concept de *household* tout court. Ce que les yeux de l'ethnographe constatent est que l'étendue des pratiques domestiques quotidiennes des individus, et notamment des femmes, ne respecte pas les barrières attendues du « ménage » indépendant, mais implique la participation d'individus rattachés à plusieurs ménages, même lorsque ceux-ci ne partagent pas la même « maison ». Puisque la « fusion de ménages » embrasse souvent une étendue spatiale qui dépasse les limites du « domicile », concerne plusieurs maisons situées à une distance variable et permet de se rendre visite au quotidien. L'ensemble des résultats et conclusions apportés par les auteurs – trop nombreux pour être résumés ici –, montrent assez clairement que le développement des pratiques liées à la production domestique, comme par exemple l'alimentation, a une incidence sur la manière de configurer l'espace résidentiel et, de même, affectent les formes que prennent les rapports de parenté, par exemple entre mère et filles adultes ou entre grand-mère et petits-enfants.

Le contexte intellectuel dans lequel Willmott et Young ont publié leurs résultats a été très innovant, et même révolutionnaire, notamment parce qu'il a remis en cause les postulats fonctionnalistes sur la famille urbaine, qui étaient en plein essor dans les années 1950. Cependant, on peut aujourd'hui estimer que la production conceptuelle des auteurs pour rendre compte de tels résultats n'est pas allée assez loin. Si elle rend visible les limitations des notions très installées à l'époque de *household* et *nuclear family,* elle n'arrive pas à les dépasser et à lui substituer un nouvel appareil conceptuel. Comme on l'a vu précédemment, les pratiques de « fusion de ménages » dépassent souvent l'étendue de la corésidence et englobent plusieurs maisons situées à proximité, ce qui implique que cette logique ne peut être captée simplement en recourant au concept laslettien d'*extended family household* (« famille élargie »), puisque celui-ci reste enfermé entre les murs de la corésidence. Or, les auteurs semblent ne pas avoir conscience de toutes les implications de leur propre découverte, puisqu'ils utilisent en effet

assez souvent le concept d'*extended household* pour la décrire, comme synonyme de *merged household* :

> Nous proposons d'adopter le terme, employé par les anthropologues, de « famille élargie », chaque fois que nous serons sûrs que cette combinaison de familles forme, jusqu'à un certain point, une seule et même unité domestique. (*Ibid*., p. 38-39)

En outre, le concept de « fusion de ménages », lui-même, reste conceptuellement dependant du paradigme qu'il veut dépasser. Même en recourant au concept de *merged households*, le *household* continue à être l'unité fondamentale de référence, à laquelle on « ajoute » quelque chose.

« Fronts de parenté » : les apports de la microhistoire

Dans son ouvrage *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle* (Levi 1989), paru en 1985, l'historien italien Giovanni Levi forge le concept de « fronts de parenté » pour décrire un niveau émergent de l'organisation domestique observé dans certains groupes d'habitants dans un village italien au XVIIe siècle. Celui-ci concerne des pratiques très spécifiques d'appropriation de l'espace pour constituer des ensembles résidentiels formés par des groupes de parents entre lesquels les formes de mutualisation et échanges de toute sorte se montrent extrêmement récurrents et durables. Critique de l'histoire sociale et de la démographie historique, l'approche de la micro-histoire, dont Levi est le fondateur, cherche explicitement à déconstruire les catégories par lesquelles on construit les faits sociaux comme « objets », pour accéder aux « pratiques » dont la sociabilité est faite, en faisant de l'historiographie une démarche véritablement ethnographique (Rosental 2002). Du fait du parti pris de restituer la vie domestique à une micro-échelle spatio-temporelle, la démarche historiographique se libère de la dépendance aux listes administratives nominatives, et peut recourir à une pluralité de sources historiques par lesquelles l'historien peut accéder aux rapports et pratiques concrets. Cela permet de restituer les arrangements domestiques effectifs, sans imposer des unités d'analyse nécessaires aux recensements. Ainsi, le concept de « fronts de parenté » permet de saisir des « configurations possibles », fortement « élastiques » « de parents et d'alliés qui coopèrent ». Un front de parenté « ne se structure pas comme un groupe uniforme d'individus ayant des devoirs et des droits égaux, mais comme un ensemble différencié et hiérarchisé, quoique fortement cohérent » (Levi 1989, p. 77-78).

Sous l'emprise de cet ouvrage, le concept de « fronts de parenté » a été plus récemment appliqué à l'étude historique des formations urbaines en France. À partir de l'observation « des résidents d'une petite rue située dans un faubourg de Lille, Loos » dès le milieu du XIXe siècle et jusqu'à la moitié du XXe, Juliette Hontebeyrie étudie les rapports entre les formes d'organisation de la vie domestique et l'urbanisation (Juliette Hontebeyrie 2010). Elle y retrouve « de véritables 'fronts de parenté' qui font coexister sur un espace réduit des grappes de ménages apparentés ». Ces unités domestiques complexes et dynamiques se caractérisent par des formes intenses d'échange et de solidarité : « travail en commun, circulation quasi-exclusive des professions dans la parenté, hébergements (des parents mais aussi des frères et sœurs) au moment de la vieillesse, etc. » (Hontebeyrie et Rosental 1998, p. 130-133)

À la différence du concept de « fusion de ménages », celui de « fronts de parenté » réussit à se détacher radicalement des concepts tels que « ménage » ou « famille » pour décrire un niveau de l'organisation domestique qui englobe plusieurs unités domestiques plus restreintes, plusieurs noyaux familiaux apparentés et dont l'étendue résidentielle peut comprendre plusieurs maisons et rues avoisinantes.

« Intimité à distance », « maisonnée » et « groupe de cause commune » : la recherche sur l'économie domestique dans la France contemporaine

La littérature relativement récente sur l'économie domestique dans la France contemporaine a été riche en termes de productions conceptuelles permettant de dépasser l'approche du ménage. Une partie importante de cette littérature a été développée autour de l'étude de la prise en charge quotidienne des personnes dépendantes. Les travaux de Geneviève Favrot-Laurens (1986), Attias-Donfut et Sylvie Renault (1994) et, plus récemment, ceux de Florence Weber et Agnès Gramain et coauteurs (Fontaine, Gramain et Wittwer 2007 ; Gojard, Gramain et Weber (eds.) 2003 ; Gramain et Weber 2001 ; Gramain et al. 2005), ont relevé le fait que, du point de vue des pratiques mobilisées autour du soin et de l'accompagnement d'une personne dépendante, des individus habitant des logements différents peuvent agir d'une façon semblable à ceux habitant un même logement. Ainsi, des relations quotidiennes entre individus apparentés ou proches qui n'appartiennent pas au même ménage peuvent se stabiliser de manière plus ou moins durable en fonction de la prise en charge des personnes dépendantes.

Ce corpus de littérature apporte une première distinction conceptuelle entre « intimité (ou cohabitation) partagée », où les rapports domestiques ont lieu en contexte de corésidence,

et « intimité (ou cohabitation) à distance », où le développement d'une « intimité » propre aux rapports quotidiens co-présentiels a lieu entre individus habitant des logements différents. Attias-Donfut et Renaut (1994) définissent l'intimité à distance comme une « formule d'habitat rapproché des générations [qui] représente une autre façon de vivre ensemble dans des espaces privés différenciés qui préservent l'intimité tout en permettant la proximité » (Attias-Donfut et Renaut 1994, p. 33).

S'intéressant aux manifestations de l'économie domestique au-delà de la prise en charge, Florence Weber a proposé une réappropriation de la catégorie anthropologique de « maisonnée ». Empruntant ce concept à l'anthropologie française du monde rural, et dans un effort pour dépasser le « grand partage » entre sociologie et anthropologie, Weber propose d'appliquer le concept de maisonnée à l'étude de la France urbaine contemporaine (Weber 2003). Cela, avec l'intention explicite de libérer l'analyse de la vie domestique des catégories juridico-administratives de « famille » et de « ménage », comme je l'ai mentionné précédemment (voir I.1.2)[96]. Dans ses premières formulations, Weber définit la maisonnée comme un « groupe d'individus qui partagent un même territoire domestique et entre lesquels s'établit une spirale d'échanges » (Weber 1998, p. 253). En parlant de « même territoire domestique », la question sur l'étendue spatiale des « spirales d'échanges » se libère des limites de la corésidence :

> Le chez-soi ne se réduit pas au logement proprement dit, mais comprend une série de lieux appropriés collectivement, plus ou moins séparés du logement selon les cas, qui sont aussi, au même titre que le logement principal, des identifiants, des emblèmes ou des marqueurs du groupe domestique. (*Ibid*., p. 248)

C'est pourquoi, dans ses développements postérieurs, ce concept a été très utile pour saisir des unités domestiques transnationales en contextes migratoires, que l'on a appelées « maisonnées à distance » (Grysole 2018). Cela dit, le concept de maisonnée n'a pas pour vocation principale de saisir des unités résidentielles, mais des groupes de subsistance commune au sein desquels « les échanges n'apparaissent pas comme des moments isolables, mais prennent place dans une spirale ininterrompue » (Weber 1998, p. 253). Cette « logique de maisonnée » constitue pour Weber une dimension fondamentale de ce qu'elle appelle « parenté pratique » :

---

[96] « [La maisonnée] ne correspond pas forcement au ménage (groupe de personnes cohabitantes) ni à la famille nucléaire (groupe constitué par un couple marié et ses enfants). » (Weber 2003, p. 89)

> La maisonnée est donc définie comme l'unité de base de la parenté pratique, au sein de laquelle s'effectue une partie variable des tâches quotidiennes nécessaires à la survie matérielle de ses membres [...]. La maisonnée disparaît périodiquement pour laisser la place à des relations réciproques entre nouvelles maisonnées dans la parentèle. [...] Les mêmes personnes, au gré de leur histoire biographique, bien que toujours reliées entre elles par les mêmes relations de parenté (parents/enfants, germains), se trouvent à certains moments réunies au sein d'une seule maisonnée, à d'autres moments séparées par des relations de réciprocité le long d'un réseau de parentèle ». (Weber 2003, p. 89)

Ainsi, la notion weberienne de maisonnée a l'avantage d'être, par définition, le résultat émergent et dynamique de pratiques relationnelles effectives autour du problème de la subsistance commune entre des individus apparentés ou proches (incluant aussi des « quasi-parents »), cce qui permet de saisir les gradations qui vont des groupes d'intimité partagée jusqu'aux groupes d'intimité à distance.

Dans son évolution récente, notamment à partir de l'appropriation du terme par Sibylle Gollac, il me semble que le concept de maisonnée a gagné en précision conceptuelle et méthodologique comme unité d'analyse, c'est-à-dire quant aux critères par lequels ses contours se délimitent et il se constitue en tant qu'unité. Gollac a proposé de définir une maisonnée comme un « groupe de cause commune » dans le contexte de la vie domestique quotidienne :

> La *maisonnée* désigne un groupe de coopération productive quotidienne, qui rassemble des personnes éventuellement apparentées et souvent corésidentes qui assurent ensemble la production nécessaire à la survie quotidienne de ses membres et se mobilisent autour de « causes communes » plus ou moins lourdes et exceptionnelles (comme la prise en charge de jeunes enfants, d'une personne âgée ou d'un adulte handicapé, ou comme l'entretien d'une maison, le fonctionnement d'une affaire familiale, etc.). (Gollac 2011, p. 187)

D'un point de vue analytique, l'identification d'une cause commune donnée, la prise en charge d'une personne dépendante par exemple, permet ensuite d'identifier de manière inductive les bornes d'une maisonnée. Ainsi, on peut, par exemple, identifier plusieurs maisonnées qui opèrent simultanément dans un groupe de parenté, dont les bornes ne coïncident pas nécessairement entre elles. Dans sa récente ethnographie sur les circulations transnationales d'enfants en contexte de migration des classes moyennes sénégalaises, Amélie Grysole (2018) montre la constitution de maisonnées simultanées au sein de groupes larges de parenté, autour de causes communes très spécifiques. Par exemple, les individus qui se chargent de l'alimentation quotidienne ne sont pas les mêmes que ceux qui s'occupent de la prise en charge des enfants dans une maison donnée. En même temps, autour d'une cause commune comme la scolarité des enfants, la maisonnée peut être constituée par des individus qui habitent dans la

même maison que l'enfant au Sénégal (qui s'assurent que l'enfant fait ses devoirs), d'autres qui habitent dans des maisons voisines (qui amènent l'enfant à l'école) et d'autres qui habitent aux États-Unis (qui envoient l'argent pour payer les frais de l'école privée et les fournitures scolaires).

Si la redéfinition de la maisonnée comme groupe domestique de cause commune est méthodiquement très efficace, il me semble important de souligner que, d'un point de vue terminologique et conceptuel, il n'est pas possible de les considérer comme synonymes. Dans le concept de « groupe de cause commune », on explicite, en effet, seulement la dimension de l'économie domestique, alors que la référence au « territoire » domestique partagé, où les spirales d'échange ont lieu, reste implicite. Or, la racine « maison » du concept de maisonnée conserve cette référence à la spatialisation.

« Famille-entourage locale » : la recherche sociodémographique sur la parenté contemporaine en Europe

Les propositions conceptuelles cherchant à se distancer de l'approche du ménage précédemment évoquées sont issues de disciplines distinctes de la démographie, où cette approche a vu le jour. Or, il est très intéressant de souligner qu'en France, c'est au sein même de la démographie qu'un mouvement critique de l'approche du ménage s'est développé à partir des années 1990. Depuis l'Institut National d'Études Démographiques (INED), et dirigé par Catherine Bonvalet, un ensemble de travaux ont été menés de manière systématique, en combinant des données quantitatives et qualitatives, pour comprendre et expliquer les modes d'organisation résidentielle et domestique des familles françaises.

Partant du même constat du réductionnisme et du manque de précision conceptuelle des concepts de « ménage » et « famille », Bonvalet et Lelièvre (1995) ont proposé la notion d'« entourage » familial, afin de pouvoir saisir les contours que prennent les rapports fréquents et intenses entre des personnes apparentées dans le contexte urbain contemporain. Leurs données ont montré que la « famille-entourage » peut prendre forme à travers plusieurs morphologies concrètes, chacune étant le résultat de déterminants spécifiques et ayant des conséquences particulières sur la vie quotidienne des familles. Dans ce sens, Bonvalet met l'accent sur l'importance de la dimension spatiale dans la définition de famille-entourage, dans la mesure où « la proximité géographique contribue à construire le lien social en facilitant les échanges et les rencontres » (Bonvalet 2003, p. 10). L'auteure propose alors une typologie des

modalités par lesquelles la famille-entourage peut se constituer dans l'espace urbain. Elle distingue ainsi la « famille-entourage locale » de la « famille cohabitante ». La famille-entourage locale se distingue à son tour entre sa forme plus étroite de « famille-entourage semi-cohabitante », si les logements sont contigus, et de « famille-entourage dispersée », si les membres ont des rapports significatifs mais sans rapprochement spatial étroit.

Pour Bonvalet, le développement d'un tel cadre conceptuel est nécessaire pour répondre à un changement généralisé des modèles démographiques des familles en Europe et en France, notamment la réduction substantielle de la cohabitation *stricto sensu* entre les générations et entre parents proches, c'est-à-dire de la soi-disant « famille élargie » (*Ibid.*, p. 9). Or, l'observation empirique montre que ce phénomène n'a pas impliqué nécessairement une isolation des ménages par rapport à leur entourage familial, mais plutôt une redéfinition d'échelle, laquelle permet de combiner un rapprochement spatial entre les familles apparentées et leur relative indépendance résidentielle. Ignorer cette réalité pourrait amener à des interprétations incorrectes de la tendance observée à un déclin de la cohabitation intergénérationnelle :

> Habiter l'immeuble, le quartier, la commune reflète mieux la proximité de voisinage et constitue une alternative à la cohabitation entre générations. [...] Cette proximité de voisinage est très importante car elle nuance fortement les statistiques sur l'isolement des personnes âgées, une femme seule qui vit dans le même immeuble, la même rue que l'un de ses enfants étant comptabilisée dans le recensement comme une personne isolée ». (Bonvalet 1991, p. 73)

Selon Bonvalet, malgré leur différence morphologique, famille cohabitante et famille-entourage locale sont très proches en tant que phénomènes, au point qu'elle affirme que la famille-entourage locale est une sorte d'« adaptation de la famille complexe à la société urbaine », dans la mesure où elle « apparaît à la fois comme une manière de vivre en famille qui respecte l'indépendance de chaque individu et de chaque couple » (Bonvalet 2003, p. 39). De même, on observe une continuité temporelle entre ces différentes morphologies au long du cycle de vie familial. Ainsi, « la famille-entourage locale serait en quelque sorte un prolongement dans le temps et dans l'espace de la famille nucléaire d'origine d'ego », dans le sens « de la famille élargie ou ménage multiple définis par Peter Laslett », mais sans se restreindre aux limites du ménage (*Ibid.*, p. 17).

*

* *

Tout au long de cette section, nous avons interrogé la catégorie de ménage, laquelle a constitué durablement l'unité d'analyse dominante dans l'étude de la vie domestique dans les sciences sociales contemporaines. On a d'abord (I.1) proposé une revue critique du concept laslettien de *household*, en soulignant les sources de réductionnisme qu'il entraîne pour l'analyse des formes empiriquement variables de l'organisation domestique. On a ensuite (I.2) présenté des travaux qui, en prenant leur distance avec la catégorie de ménage, ont élaboré des propositions conceptuelles alternatives.

L'ample littérature dans les sciences sociales autour du *household* est fortement tributaire des reformulations proposées par Laslett et le *Cambridge Group* dans les années 1970. Au-delà des hypothèses sur l'inversion du rapport causal entre nucléarisation et industrialisation, c'est la construction même de la catégorie de *household*, et de la typologie qui en découle qui a constitué le principal héritage de l'« orthodoxie » laslettienne. Comme on l'a vu, les choix conceptuels et méthodologiques de Laslett, qui ont en même temps permis de faire gagner au concept de *household* de l'efficacité méthodologique et comparative, ont entraîné des réductionnismes importants. J'en ai signalé deux qui me semblent fondamentaux. Le premier (I.1.1) tient à la fixation de l'échelle de délimitation du groupe de résidence commune au « domicile », qui fait de la corésidence les contours ultimes de l'observation de la vie domestique. Le deuxième (I.1.2) est lié à la convergence forcée, dans une même unité qui est le *household*, de trois dimensions ou critères structurants de la vie domestique, à savoir la résidence, la parenté et la subsistance commune.

Au-delà de la dépendance à des critères juridico-administratifs pour délimiter l'unité d'analyse, la « tyrannie » de la corésidence » entraîne trois problèmes. D'une part, une attention exclusive aux rapports domestiques entre des individus qui partagent le même logement exclut l'observation des multiples pratiques domestiques qui impliquent des rapports avec des individus qui ne font pas partie du groupe de corésidence. D'autre part, l'association entre décohabitation et néolocalité peut sembler simpliste, alors que dans la pratique, la décohabitation des enfants adultes peut donner lieu à des formes de quasi-cohabitation qui mettent en cause l'idée de néolocalité *stricto sensu*. Enfin, on aboutit à une définition purement formelle du logement comme « domicile », et une dévaluation concomitante du statut de la

résidence en tant que « maison », c'est-à-dire en tant que réalité matérielle et symbolique concrète où la vie domestique a lieu.

Quant à la coïncidence forcée du groupe de résidence, du groupe de parenté et du groupe de subsistance dans la même unité d'analyse du *household*, celle-ci ne souffre pas seulement d'un fort ethnocentrisme, mais aussi d'un manque de précision scientifique. Avec Bender, on a vu que la réalité domestique ne peut pas se réduire à un seul concept ni à une seule unité d'analyse, puisqu'elle met en jeux trois phénomènes sociaux « semi-indépendants ». Empiriquement, ceux-ci peuvent converger ou bien être plus ou moins décalés, du fait que la combinaison décrite par la catégorie de *household* n'est qu'une parmi les multiples combinaisons possibles. On a souligné que ce raffinement conceptuel, qui revendique l'indépendance relative de ces trois dimensions de la vie domestique, permet d'observer comment, c'est-à-dire par quels processus et agencements concrets, la parenté, la résidence et la subsistance commune sont, selon les terrains étudiés, connectées ou se différencient de manière variable pour faire émerger des styles de vie domestique particuliers.

Malgré une certaine inertie par rapport à l'approche dominante en termes de *household*, des propositions conceptuelles et méthodologiques alternatives se sont développées. Ces approches cherchent à saisir de manière inductive les contours des unités domestiques en tant que produits des *praxis* inscrites dans la durée. J'ai exposé une sélection de propositions conceptuelles issues de cette littérature « post-ménage », qui ont été particulièrement significatives dans le développement de ma propre démarche conceptuelle pour saisir les proximités résidentielles à Santiago. « Fusion des ménages », « fronts de parenté », « intimité à distance », « maisonnée », « groupe de cause commune » et « famille-entourage locale », constituent ainsi des catégories analytiques dont j'ai essayé de présenter les avantages et les limitations pour dépasser l'approche du ménage.

Dans la section suivante je passe en revue un autre ensemble de travaux qui, en parallèle avec ceux que je viens de présenter, offre aussi un horizon théorique prometteur pour dépasser l'approche du ménage. S'inscrivant dans le cadre de la sociologie configurationnelle de Norbert Elias, ces travaux se sont appropriés, de différentes manières, le concept de configuration sociale pour saisir les formes de la vie domestique.

II. « Configurations résidentielles familiales » : l'héritage de Norbert Elias et ses déclinaisons contemporaines

Tout en étant fortement débitrice des propositions conceptuelles « post-ménage » évoquées ci-dessus, j'ai cherché à pousser un peu plus loin la quête d'une formulation théorique et conceptuelle pertinente pour analyser les modalités spécifiques par lesquelles *a lieu* la vie domestique sur mon terrain à Santiago. Dans cette démarche, c'est la rencontre successive avec plusieurs auteurs, travaillant sur différents terrains, qui m'a permis de formuler le problème de l'inscription résidentielle de la vie domestique sous l'angle d'une « approche configurationnelle ». De manière plus ou moins explicite, ces auteurs sont débiteurs du concept de « configuration sociale » élaboré par Norbert Elias[97].

Dans cette section, j'essaie de restituer cette approche configurationnelle de l'étude de la vie domestique. Pour cela, je commence par une synthèse des éléments centraux de la sociologie configurationnelle de Norbert Elias. Ensuite, je passe en revue les différentes appropriations du concept éliassien de configuration sociale, qui ont été faites pour saisir les formes complexes et dynamiques de constitution de la vie domestique sur différents terrains d'enquête, et dans la continuité desquelles mon effort conceptuel s'inscrit.

II.1. La sociologie configurationnelle de Norbert Elias

Mon intérêt pour la sociologie configurationnelle d'Elias s'est accru au fur et à mesure que j'ai découvert des recherches récentes qui en étaient les héritières et que j'ai pu constater l'efficacité de cette sociologie pour saisir ce que j'observais sur mon terrain à Santiago. L'approche théorique éliassienne est ainsi devenue la pierre angulaire de ma recherche, dans laquelle j'ai intégré non seulement plusieurs formulations empruntées à l'idée de « configuration », mais aussi les apports des autres travaux critiques de l'approche du ménage, que j'ai mentionnés précédemment.

---

97 Sans reprendre explicitement le terme de « configuration », dans ses premières définitions du concept de « maisonnée », Florence Weber signale l'influence que les idées de « chaînes d'interdépendance » et d'*homines aperti* d'Elias ont eu sur sa formulation de la maisonnée (Weber 1998, p. 245). Sybille Gollac, quant à elle, utilise parfois le terme « configuration résidentielle » dans le cadre de son analyse des maisonnées, même si elle ne développe pas le concept, ni ne signale une quelconque relation théorique entre ce terme et celui de configuration formulé par Elias (Gollac 2011, p. 215 et ss.).

Je propose, dans cette section, une lecture synthétique de l'approche configurationnelle d'Elias, en soulignant quatre éléments qui me semblent particulièrement importants pour son application à l'étude de l'inscription résidentielle de la vie domestique. Premièrement, la place centrale de l'interdépendance dans la modélisation sociologique et ses implications pour dépasser certains clivages des sciences sociales, par exemple, entre individu et société et entre théorisation et analyse empirique. Deuxièmement, le caractère radicalement inductif et non-normatif du concept de configuration sociale, et en particulier le compromis entre abstraction et concret qu'il mobilise, ce qui en fait un concept très maniable et efficace pour saisir des phénomènes complexes et dynamiques à plusieurs échelles. Troisièmement, l'attention portée par Elias aux jeux de tensions et d'antagonismes dans la production des configurations sociales, au sein desquelles s'entremêlent des rapports d'affection et de pouvoir. Quatrièmement, le caractère multidimensionnel et dont l'ancrage spatio-temporel des configurations sociales.

La centralité théorique de l'interdépendance

« Le concept de configuration attire notre attention sur les interdépendances humaines » (Elias 1981, p. 160). Comme l'affirme cette courte phrase, la sociologie configurationnelle développée par Norbert Elias[98] met le phénomène de l'interdépendance (*Interdependenzgeflecht*) au cœur du regard sociologique, en le considérant comme, selon les mots de Robert Chartier, « la matrice constitutive de la société » (Elias 1991a, p. 13). L'interdépendance est pour Elias le résultat de « processus d'interpénétration », c'est-à-dire de relations récurrentes entre des unités différenciées, mais dont l'existence des unes n'est pas possible sans l'existence des autres.

En mettant l'accent sur les processus ou « chaînes » d'interdépendance, Elias cherche à dépasser la supposée séparation quasi-ontologique entre société et individu qui caractérise, pour lui, la théorie sociologique classique (Elias 1991a). Il considère que l'interdépendance sociale n'est pas le produit *a posteriori* de l'action individuelle, contrairement à ce qu'affirme la théorie de l'action weberienne, mais la condition de possibilité de toute action individuelle et de toute

98 Selon Widmer and Jallinoja (2008), l'approche configurationnelle aurait été développée de manière parallèle, à partir des années 1930, par Norbert Elias dans le champ de la sociologie et par Jacob L. Moreno dans le champ de la psychologie sociale. Malgré ces différences disciplinaires, selon Widmer and Jallinoja, il y aurait beaucoup de proximité entre ces deux visions, ce qui s'explique en partie par l'influence commune de la *Gestalt*. Or, il est clair que la version développée par Moreno n'a pas eu une résonance comparable à celle d'Elias dans les sciences sociales contemporaines.

individualité elle-même. Dans une formulation assez proche du concept phénoménologique d'intersubjectivité (Schütz 1973 ; Toren 2009), Elias affirme que :

> C'est l'ordre de ce réseau permanent qui ne commence nulle part, c'est l'histoire de ses relations qui font la nature et la forme de la personne individuelle. Même la nature et la forme de sa solitude, même ce que l'individu ressent comme son 'intériorité' reçoivent l'empreinte de cette histoire – l'empreinte du filet de relations humaines dont il est l'un des nœuds et au sein duquel il vit et accède à son individualité. (Elias 1981, p. 71).

Cela dit, Elias évite de tomber dans l'autre extrême de la polarisation sociologique selon lequel l'individu ne serait que le produit des structures et fonctions d'une entité collective préexistante. Il reproche ainsi aux perspectives structuro-fonctionnalistes de s'appuyer sur des réifications conceptuelles, telles que la « société », la « structure » ou l' « ensemble », en octroyant « aux relations mêmes un caractère d'objet immuable », ce qui rend « difficile de percevoir les différentes perspectives possibles inhérentes à toutes les relations humaines » (*Ibid.*, p. 151). Selon lui, lorsque l'on décrit le niveau de l'organisation supra-individuelle de la vie sociale par des concepts trop rigides, on se le représente comme « quelque chose de fermé sur soi-même […] aux contours bien définis, revêtant une forme directement tangible et une structure visible, plus ou moins évidente […]. Or […] ce sont toujours des ensembles plus ou moins inachevés. » (Elias 1991a, p. 47-48).

« Configuration sociale » : un concept maniable et une approche inductive

Le défi, pour Elias, était de trouver un « outil conceptuel maniable », capable de dé-substantialiser la distinction entre individu et société, et de situer l'un et l'autre dans un rapport de symétrie et de conditionnalité réciproque. En même temps, il cherchait à développer une conceptualisation destinée à rendre fluide et bidirectionnel le passage entre modélisation théorique et analyse empirique, deux démarches devenues de plus en plus polarisées dans la pratique sociologique contemporaine (Elias 1987).

C'est dans le concept de « configuration » (*Figuration*) que l'auteur a trouvé les moyens pour dépasser ces deux clivages de la tradition sociologique. Selon l'analyse de Roger Chartier, une configuration sociale pour Elias consiste à :

> Une formation sociale dont la taille peut être fort variable (les joueurs d'une partie de cartes, la société d'un café, une classe scolaire, un village, une ville, une nation), où les individus sont liés les uns aux

> autres par un mode spécifique de dépendances réciproques et dont la reproduction suppose un équilibre mobile de tensions. (Elias 1985, p. X)

Par définition, on y est face à une causalité circulaire, car une configuration quelconque est le produit des réseaux de relations émergentes, variées et changeantes entre les unités qui participent à sa production, mais sont en même temps constituées par ces réseaux (Motta 2014, p. 127-128). Pour mieux expliquer son modèle, Elias utilise l'analogie du jeu, en signalant que « le déroulement de la partie offre une autonomie relative par rapport à chacun des joueurs […] mais il n'a pas de substance et d'existence propres, ce n'est pas un être indépendant des joueurs ». (Elias 1981, p. 157). Mais, il prend ensuite la précaution de souligner que si une configuration n'a pas une substance indépendante, elle est loin d'être une abstraction ou un idéal-type. Au contraire, le statut de réalité des joueurs est le même que celui du jeu, et « il serait vraiment absurde de qualifier chacun des joueurs, pris en lui-même, de 'concret', et de qualifier la configuration changeante 'd'abstraite' » (*Ibid.*).

De cette manière, le concept éliassien de configuration combine de manière notable l'abstraction – car il ne suppose pas d'existence substantielle indépendante – et le concret – car il n'est jamais équivalent à une idée. On pourrait le considérer alors comme un exemple privilégié d'une « catégorie intermédiaire » (Pina-Cabral 2014a), puisque destinée à relier l'analyse empirique et la modélisation théorique. Ce compromis particulier entre abstraction et concret fait de la notion de configuration un concept extrêmement flexible et propice à la comparaison, à condition que sa définition soit minutieusement accordée en fonction de chaque phénomène étudié, ce dont les analyses historico-ethnographiques menées par Elias lui-même fournissent le meilleur exemple (Elias 1997 ; Elias 1985 ; Elias 2003 ; Elias et Scotson 1997).

Ce qui apparaît aussi dans l'analogie du jeu, c'est le caractère radicalement inductif du concept de configuration sociale. Armé de cet outil, le chercheur n'assume pas à l'avance la délimitation des contours d'un phénomène social quelconque, mais il est censé les restituer par l'analyse des pratiques relationnelles et des cadres interprétatifs et moraux qu'il peut saisir à partir de l'observation d'un terrain ou l'analyse d'une source de données. Selon Widmer and Jallinoja, par contraste avec le concept de *household*, celui de « configurations concern actual relationships rather than official groupings as defined by organizational charts, administrations, or census offices » (2008, p. 4). Selon Elias :

> On ne peut comprendre les relations humaines si l'on part de cette idée tacitement admise selon laquelle toute norme, ou toute règle, existerait en quelque sorte *ab ovo*. On s'enlève ainsi toute possibilité de se

> demander ou d'observer comment et dans quelles circonstances se normalisent les relations. (Elias 1981, p. 86)

Ainsi, on peut dire que le concept de configuration est délibérément minimaliste, puisque s'il permet de modéliser l'observation sociologique sous certains cadres théoriques, il n'impose pas à l'avance des contenus ou formes, mais suppose le caractère émergent et non aprioristique des formes sociales. Cette approche incite plutôt à restituer de manière minutieuse les relations d'interdépendance et leurs contours telles qu'elles prennent place, se matérialisent, se stabilisent ou se transforment de façon effective.

Jeux de tensions, pouvoirs et affects

Selon Elias, comme le montre l'exemple du jeu ou de la guerre, l'interdépendance constitutive d'une configuration sociale n'est pas seulement faite de la coopération entre des individus ou groupes d'individus. Elle est aussi et fondamentalement issue des tensions produites par la confrontation entre les perspectives irréductibles des individus ou des groupes en relation :

> Au centre des configurations mouvantes, autrement dit, au centre du processus de configuration, s'établit un équilibre fluctuant des tensions, un mouvement pendulaire d'équilibre des forces, qui incline tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ces équilibres de forces fluctuants comptent parmi les particularités structurelles de toute configuration. (Elias 1991b, p. 158)

C'est pourquoi l'auteur considère l'inimitié, le conflit et l'antagonisme comme des formes particulièrement puissantes d'interdépendance entre individus, factions ou groupes. Cette posture lui permet de considérer sur un même plan d'égalité deux types de rapports sociaux souvent présentés comme opposés : les relations de pouvoir et les affects. Comme il cherche à le démontrer dans ses analyses historico-ethnographiques, pouvoir et affects fonctionnent souvent ensemble et constituent les plus puissantes sources de production de l'interdépendance humaine. Elias adresse ainsi une autre critique à la théorie sociologique classique, celle de négliger la pertinence sociologique des affects[99]. Trop intéressés par l'étude

[99] Sur l'affection comme forme radicale d'interdépendance, ce paragraphe sur la mort semble particulièrement illustratif : « La mort de la personne aimée ne signifie pas qu'un événement s'est produit dans le 'monde extérieur' du survivant, c'est-à-dire sur le plan social, et qu'il intervient comme 'cause externe' dans sa vie intérieure. Il ne suffit pas non plus de dire qu'il s'est passé 'là' quelque chose qui trouve 'ici' un retentissement. De telles catégories sont impuissantes à rendre compte du lien affectif qui existe entre le survivant et la personne aimée. La mort de cette dernière signifie qu'il a perdu une partie de lui-même. L'une des valences de la configuration que forme l'ensemble des valences saturées et non saturées s'était fixée sur l'autre personne. Elle est morte, une partie intégrante de lui-même, de son image 'moi/nous' s'est brisée. » (Elias 1981, p. 165)

des liens « impersonnels », les sociologues rejettent les liens émotionnellement constitués, en les considérant comme des objets propres à la psychologie. Or, de même que les rapports de pouvoir ne s'imposent pas seulement « du haut », dans les grands actes solennels des hommes politiques et de l'agir des institutions, mais émergent aussi « du bas », dans les gestes quotidiens les plus banaux, ce qu'Elias nomme « circulation des contraintes », les affects ne sont pas exclusifs des rapports intimes et personnels, mais cimentent aussi les configurations sociales les plus larges, au point que pouvoir et affects se montrent fortement entremêlés.

L'ancrage spatio-temporel des configurations sociales

Trois dimensions sont foncièrement inscrites dans la notion éliassienne de configuration : sociale, temporale, spatiale. Autrement dit, l'attention que l'auteur porte au caractère émergent des interdépendances humaines – telle que nous venons de l'évoquer – a pour corollaire une mise en valeur des conditions spatio-temporelles dans lesquelles ces interdépendances ont lieu historiquement.

Quant à la temporalité, selon Elias, « quel que soit le point de vue d'où on les observe, [les configurations] restent dans la sphère du temps, c'est-à-dire ouvertes sur le passé et sur l'avenir » (Elias 1991a, p. 47-48). Comme le souligne Florence Weber dans la présentation de la traduction française de l'article *The retreat of sociologist into the present*, la modélisation configurationnelle « ne fait pas intervenir une causalité au sens mécanique du terme mais des processus, c'est-à-dire des configurations en mouvement, dans lesquels l'interdépendance de tous ne produit de la stabilité […] que par accident » (Chauvin et Weber 2003, p. 133). L'accent porté par Elias sur le long terme dans son analyse configurationnelle et sa critique aiguë de la tendance au « rétrécissement » des travaux sociologiques contemporains sur l'analyse du présent (Elias 1987), ne le conduisent pas à s'intéresser uniquement à l'étude des micro-temporalités qui se jouent dans les interactions denses de la vie quotidienne. Pour Elias, en effet, les configurations sociales s'inscrivent dans une pluralité de temporalités interconnectées qui peuvent s'élargir ou se rétrécir selon la perspective de l'observateur (Elias 1996)[100]. S'agissant de la dimension spatiale des configurations, Elias affirme que :

[100] Cela se décline au niveau de son programme de recherche, dans les deux « faces », pourtant fortement entremêlées, de sa sociologie : « une face ethnographique, attentive aux processus qui s'autoengendrent en une sorte de réaction en chaîne et transforment les situations de l'intérieur (en cercle vicieux ou en cercle vertueux) », face plus attentive aux processus d'interconnaissance et de coprésence, et « une face macrohistorique, qui dresse

> Toutes [les formes d'intégration sociale sont] reconnaissables à certains types d'organisation de l'espace. […] S'il est vrai que le genre ou le type de ces rapports ne saurait s'exprimer d'une manière essentielle et exhaustive par des catégories spatiales, ces dernières ont toujours *aussi* une signification précise. […] C'est pourquoi le reflet d'une unité sociale dans l'espace, le type de son organisation spatiale, représentent d'une manière concrète, au sens le plus strict du terme, ses particularités. (Elias 1985, p. 19)

Cela dit, l'importance accordée à la spatialisation des processus configurationnels est peut-être plus flagrante dans les analyses historico-ethnographiques de l'auteur que dans ses formulations théoriques. *La société de cour* est probablement l'ouvrage où la vision d'Elias sur la spatialisation des configurations est la plus claire, notamment dans le premier chapitre consacré à l'analyse des « structures et significations de l'habitat » chez les courtisans de l'Ancien Régime (Elias 1985). C'est par l'analyse détaillée des « manière des hommes de cour de résoudre le problème de leur habitation », qu'Elias fait émerger des aspects fondamentaux des configurations sociales constitutives de la société de cour. C'est le cas, par exemple, de l'analyse du rôle de la multi-résidence et des circulations permanentes entre plusieurs résidences situées en ville et à la campagne, ou encore de la place q'occupe l'antichambre comme « expression de ce voisinage spatial doublé d'une grande distance sociale, de ce contact intime allant de pair avec une séparation rigoureuse de deux couches sociales » (*Ibid.*, p. 26). Dans son analyse des caractéristiques architecturales de l'hôtel, type par excellence de résidence urbaine des membres de la noblesse courtisane, Elias retrouve également dans le dédoublement symétrique et distantié des habitations du mari et de la femme, une clef pour comprendre les formes uniques d'interdépendance conjugale et de genre dans ce milieu social (*Ibid.*, p. 27).

II.2. Configurations résidentielles et familiales : réappropriations contemporaines de la sociologie éliassienne

Dans la sous-section précédente, j'ai souligné quatre éléments qui me semblent fondamentaux dans l'approche configurationnelle d'Elias. D'abord, la centralité de l'interdépendance entre unités différenciées, qui ne se constituent qu'en référence les unes par rapport aux autres. Puis, le caractère inductif et non-normatif du concept de configuration sociale et le compromis entre l'abstraction et le concret qu'il mobilise. Ensuite, l'idée que les

---

les grandes lignes de la coévolution de l'économie, de l'État, de la connaissance et de la socialisation. » (Chauvin et Weber 2003, p. 134).

configurations sociales ne sont pas seulement le fruit des coopérations, mais de tensions et d'antagonismes au sein desquels s'entremêlent des affects et des rapports de pouvoir. Enfin, l'ancrage spatio-temporel des relations d'interdépendance, et donc la triple dimensionnalité – relationnelle, temporelle, spatiale –des configurations.

On le verra, ces éléments théoriques se trouvent de manière plus ou moins concentrée ou dispersée, plus ou moins explicite ou implicite, dans des travaux récents qui se sont réappropriés le concept de configuration sociale d'Elias pour saisir les formes relationnelles et les contours spatio-temporels de la vie domestique en contextes urbains contemporains. Dans tous ces travaux, la substitution de l'unité d'analyse « ménage » par celle de « configuration (de maisons, résidentielle, familiale) », s'est avérée être une exigence du terrain lui-même, puisque les pratiques domestiques observées échappent aux limites de la corésidence, dont les contours émergents et dynamiques sont difficiles à saisir par l'observateur. Ce tournant de la littérature permet de libérer l'analyse de l'inertie des cadres conceptuels préconçus, hérités de logiques administratives et normatives, et de réorienter le regard vers la restitution inductive des formes complexes et dynamiques de la vie domestique en contextes contemporains. Par ailleurs, dans la plupart de ces travaux, la dimension spatiale acquiert une importance accrue, à l'heure de redéfinir le concept de configuration.

« Configurations résidentielles familiales » : les proximités résidentielles dans les beaux quartiers à Naples

En étudiant les modes de vie contemporains des élites napolitaines et leur évolution depuis la fin du XIXème siècle, le géographe français Thomas Pfirsch a constaté une tendance de longue date à former des *clusters* ou grappes entre plusieurs membres d'une même parentèle habitant la ville (Pfirsch 2008 ; Pfirsch 2009), c'est-à-dire à la formation de regroupements de parents habitant dans des logements différents mais situés dans le même quartier, des rues immédiatement voisines ou, plus fréquemment, le même immeuble ou la même copropriété. Si ce phénomène n'était pas nouveau pour la géographie urbaine en Europe, notamment celle des pays du Sud, Pfirsch (2011a) souligne que l'approche prédominante, le plus souvent quantitative, se contentait de mesurer les distances géographiques séparant les résidences entre dyades de parents, notamment parents-enfants adultes, ainsi que les fréquences des contacts. Or, grâce au regard ethnographique et longitudinal de l'auteur porte sur son terrain, cette

proximité résidentielle familiale s'avère beaucoup plus complexe que ce que l'approche des « distances géographiques » est capable de saisir. Selon l'auteur, on peut constater que :

> Les membres d'une même parentèle ne résidaient pas seulement à proximité les uns des autres, mais que ces lieux familiaux s'articulaient en réseaux organisés induisant des mobilités particulières dans la ville, et que la seule dimension 'résidentielle' de l'inscription spatiale familiale se doublait d'un ancrage social et symbolique multiforme dans l'espace urbain tissé sur plusieurs générations. (Pfirsch 2008, p. 4)

La proximité spatiale montre ainsi une complexité interne, puisqu'elle s'organise en « réseau ». Ces réseaux ancrés résidentiellement permettent la mise en œuvre de pratiques de « quasi-cohabitation » entre des individus supposés habiter de manière indépendante, pratiques souvent organisées autour de « centres » ou « noyaux » de sociabilité quotidienne. Dans l'approche plutôt quantitative des distances, l'unité d'observation continue d'être celle du ménage, puisqu'on mesure les distances et les rapports « entre » des ménages apparentés, mais on reste incapable de saisir les nouvelles unités relationnelles qui émergent de ces rapports quotidiens ou quasi-quotidiens, lesquels présupposent certes des ménages, mais produisent aussi leur propre niveau d'interdépendance. C'est pour rendre compte de cela que Pfirsch propose la notion de « configuration résidentielle familiale ». En se reconnaissant comme l'héritier de la notion éliassienne de configuration sociale, ainsi que du concept de « systèmes résidentiels » développé par Françoise Dureau (2002 ; 2015 ; Dureau, Giroud et Imbert 2016), l'auteur propose que :

> Par analogie [parler d'une] 'configuration résidentielle familiale', c'est donc postuler que l'inscription résidentielle et la mobilité résidentielle d'un individu subissent l'influence de la localisation résidentielle des autres membres de sa famille et de leur mobilité, et ne peuvent donc être comprises sans référence à la constellation de lieux familiaux dans laquelle elles s'inscrivent. (Pfirsch 2008, p. 205)

Tout comme Elias s'oppose aux représentations des liens d'interdépendance entendus comme le résultat de l'action soi-disant préexistante d'individus, l'approche configurationnelle proposée par Pfirsch met l'accent sur le fait que l'inscription résidentielle d'un individu ou d'un ménage ne peut pas être comprise comme un fait isolé, mais en fonction de la « constellation de lieux familiaux » qui l'affectent. En restituant des trajectoires résidentielles comprenant au moins quatre générations et des réseaux assez larges de parentèle, Pfirsch montre que la différentiation des ménages nucléaires n'est possible qu'au sein de configurations résidentielles plus larges, qui fournissent les conditions matérielles – notamment foncières et patrimoniales – , mais aussi pratiques, morales et affectives pour que les nouvelles familles puissent se

constituer en ménages, conformément aux attentes des classes supérieures locales. Ainsi, les unités résidentielles plus restreintes s'affectent les unes aux autres.

Si une approche configurationnelle est nécessaire pour expliquer les parcours résidentiels des individus et des ménages, elle est aussi fondamentale pour comprendre le sens bidirectionnel du rapport entre production de la vie domestique et production de la ville, elle-même conçue dans les termes d'une configuration sociale territorialement ancrée :

> D'autre part, en situant avec précision ces configurations résidentielles familiales dans l'espace urbain, l'approche configurationnelle a aussi l'intérêt de montrer les effets de lieu et de quartier qui affectent les agrégations familiales. [...] Le but […] est de décrire les formes concrètes que prend l'inscription résidentielle des familles dans la ville, en analysant les interactions entre morphologie urbaine et morphologie familiale, les jeux d'influence réciproque entre les structures urbaines et la forme des espaces résidentiels familiaux. » (*Ibid*., p. 259)

En privilégiant une analyse dynamique des configurations résidentielles familiales à plusieurs échelles temporelles, Pfirsch montre, pour le cas des élites napolitaines, que les contours des unités résidentielles effectives, au-delà des distinctions administratives et mêmes des idéologies et discours des individus étudiés, sont dynamiques au long du cycle de vie individuel et familial, variant entre des formes plus ou moins étroites ou étendues de proximité, et entrecoupées souvent par des périodes de distance résidentielle. Il développe ainsi sa propre typologie des échelles de proximité des configurations résidentielles familiales : la « vraie corésidence », la moins répandue en Italie et qui constitue souvent une étape transitoire dans le cycle de vie des familles ; la « quasi-cohabitation » de familles apparentées qui habitent des logements indépendants dans un même immeuble ; et enfin, la « proximité de quartier », la plus commune et la plus stable dans les milieux aisés napolitains.

« Configuration de maisons » : les modes de l'habitat dans les zones populaires afro-américaines au Brésil

Le concept de configuration résidentielle familiale, que j'ai découvert initialement grâce au travail de Pfirsch, s'est enrichi plus tard lorsque j'ai lu la thèse doctorale de l'anthropologue haïtien Louis H. Marcelin[101] sur les modes d'habiter dans une zone populaire à Bahia, au Nord-est du Brésil (Marcelin 1996). Marcelin veut rendre compte des fondements socioculturels des

[101] Je remercie Benoît de l'Estoile de m'avoir fait découvrir le travail de Marcelin et aussi celui d'Eugênia Motta.

modes spécifiques par lesquels la parenté et la domesticité sont produites sur ce terrain d'origine afro-américaine. Pour cela, l'auteur critique la tradition du *household*, à laquelle il reproche, entre autres, d'avoir « conduit progressivement à un décalage significatif entre le modèle analytique et les pratiques culturelles indigènes » (*Ibid.*, p. 94)[102]. En outre, il cherche à dépasser la littérature qui explique les formes complexes d'organisation familiale, qui « résistent » à la norme dominante de la famille nucléaire, des populations afro-américaines en général, comme des « stratégies de survie ». Pour Marcelin, cela revient à réduire « leurs organisations familiales à une simple variable de la structure socioéconomique, en transformant ces agents en êtres incapables de produire un monde et l'habiter symboliquement » (Marcelin 1999, p. 31, traduction libre du portugais).

Marcelin propose de produire un modèle analytique alternatif pour rendre compte des contours particuliers de l'organisation domestique et de la parenté qu'il observe sur son terrain. Il reprend, pour cela, certains éléments de la notion de « maison » de Lévi-Strauss (Lamaison et Lévi-Strauss 1987), ce qui lui permet notamment de placer la catégorie indigène *casa* (« maison ») au « centre de l'analyse de l'organisation sociale », et de la concevoir en tant qu'« unité physique et institution sociale » (Marcelin 1996, p. 96, traduction libre du portugais). L'auteur montre ensuite que sur son terrain, ce qui constitue localement une « maison » n'est pas une unité d'habitation isolée, mais que sa constitution en tant qu'unité significative et socialement efficace dépend de sa participation à une *configuração de casas* (« configuration de maisons »)[103] :

> Dans ce contexte [...] la maison, ainsi comprise, ne se donne pas à penser comme unité absolument autonome ou circonscrite dans des espaces délimités : la maison est indissociable des réseaux de personnes et de maisons dans lesquels elle se définit. Elle participe d'une *configuration de maisons*. Le modèle dont j'établis les contours est fondé sur l'association indissociable de deux niveaux : celui de la *maison* et celui de la *configuration de maisons*. (*Ibid*., p. 99)

Il y a une perméabilité des frontières entre les maisons, les individus pouvant participer et appartenir simultanément à plusieurs maisons. Ainsi, comme l'affirme João de Pina-Cabral à propos du travail de Marcelin, « la vie quotidienne des parents proches est en constante

---

[102] La thèse de Marcelin a été publiée originalement en portugais sous le titre *A Invenção da Família Afro-Americana : Família, Parentesco e Domesticidade entre os Negros do Recôncavo da Bahia, Brasil* (Marcelin 1996). J'ai pu accéder à une version en français et non publiée, traduite par l'auteur lui-même. Sauf indications contraires, je me sers de cette traduction pour les citations extraites de ce texte.

[103] Il est intéressant de souligner que, tout comme Pfirsch, Marcelin utilise parfois le terme « système » comme équivalent à « configuration ».

interpénétration » (Pina-Cabral 2014a, p. 38 traduction libre du portugais). Selon Marcelin, en « participant » à des configurations de maisons, non seulement les maisons se produisent elles-mêmes, mais l'ontogenèse personnelle des individus est inséparable de leur participation quotidienne et durable à ces configurations de maisons[104].

Si les contours des configurations de maisons sont clairement identifiés par les individus et toujours « territorialisés », ils ne tiennent « pas compte des divisions administratives officielles – comtés, communes, régions – ni des divisions (ou oppositions) sociologiques classiques de l'espace » (Marcelin 1996, p. 141). À la différence des configurations résidentielles familiales chez Pfirsch, les configurations de maisons chez Marcelin ne sont pas nécessairement caractérisées par une proximité spatiale étroite. Bien que la proximité et les rapports en face-à-face y jouent un rôle important, les configurations de maisons peuvent s'étendre sur des échelles beaucoup plus vastes. Cette particularité apportée par Marcelin semble particulièrement intéressante pour étudier la production d'unités résidentielles complexes en contextes de forte mobilité migratoire, comme l'ont démontré plusieurs ethnographies récentes qui ont appliqué le concept de Marcelin à des contextes afro-américains connaissant une forte mobilité migratoire interne et transnationale, par exemple, en Haïtí (Dalmaso 2014) et en Guyane (Léobal 2017).

Par rapport à Pfirsch, Marcelin octroie une moindre centralité, quoique sans la négliger du tout, à la dimension proprement spatiale et matérielle des pratiques d'interdépendance entre certaines unités domestiques apparentées. Ce qui acquiert une importance vitale est ce que Marcelin appelle la dimension « cognitive », « socioculturelle » ou « idéologique » des configurations de maisons. Ainsi, il définit ces dernières comme « un ensemble de maisons liées par une idéologie de la famille et de la parenté » (Marcelin 1999, p. 33). Cela veut dire qu'une configuration de maisons constitue, au-delà d'un arrangement pragmatique, un véritable « principe » d'organisation des éléments fondamentaux de la vie de ces individus, et notamment de la parenté, ainsi qu'une référence identitaire commune (Marcelin 1996, p. 295-355).

---

[104] Cette dimension « ontogénétique » des configurations de maisons, beaucoup moins explorée par Pfirsch, a été soulignée par João de Pina-Cabral dans sa lecture du travail de Marcelin : « la forme par laquelle les personnes sont élevées [criadas] pendant leur enfance contribue à cette tendance à souligner, d'un côté, la mobilité d'une personne singulière et, de l'autre, leur appartenance à des contextes domestiques pluriels. » (Pina Cabral 2014, p. 39, traduction libre du portugais)

Si, de manière explicite, Marcelin ne reconnaît que très marginalement une filiation avec la notion de configuration sociale d'Elias, ce lien a été mis en avant postérieurement par Eugênia Motta, une anthropologue brésilienne qui a repris le concept de *configuração de casas* dans sa recherche sur l' « économie quotidienne » (Motta 2016) dans une *favela* à Rio de Janeiro (Motta 2014). Pour Motta, l'efficacité du concept de Marcelin réside dans le fait qu'il permet de « situer l'étude de la famille dans des termes plus proches du vécu de ces relations », ainsi que de « produire des descriptions positives, en évitant les modèles normatifs présents à plusieurs niveaux en relations avec l'économie, la famille et la favela » (*Ibid.*, p. 128, traduction libre de l'anglais).

Se plaçant dans une continuité étroite avec le concept de configuration de maisons de Marcelin, Motta lui adresse cependant certaines critiques. Elle reproche notamment à Marcelin de proposer une variabilité de définitions, dont certaines semblent être en contradiction les unes avec les autres. Pour Motta, le problème principal réside dans le fait que,, Marcelin oppose à une conceptualisation non essentialiste des configurations de maisons, une analyse empirique parfois réifiante, où la configuration devient l'équivalent d'un « ensemble de maisons » pensé comme une « unité discrète » (*Ibid.*, p. 127). A partir de son propre terrain réalisé dans un complexe de favelas à Rio de Janeiro, Motta opte pour radicaliser l'idée selon laquelle une configuration de maisons serait une sorte de réseau ouvert :

> Les maisons liées les unes aux autres ne constituent pas des unités discrètes et les relations entre elles ne sont pas toujours exprimées dans le langage de la parenté. Les relations entre les maisons ne peuvent pas être qualifiées qu'en prenant une maison particulière comme point de référence. Les places occupées par les maisons dans une configuration ne sont pas une qualité de la configuration elle-même ou d'une maison quelconque, mais de la position d'une maison en relations aux autres. (*Ibid*.)

Pour Motta, il ne s'agit pas de mener une démarche « morphologique » des « types » de configurations de maisons observées, mais plutôt de prendre les configurations comme une perspective d'analyse qui « nous permet de regarder *via* des arrangements qui sont seulement intelligibles à travers les relations entre les éléments qui les composent » (*Ibid.*, p. 127,128). En ce qui concerne son terrain à Rio de Janeiro, où la géographie urbaine et la circulation quotidienne des individus dans les *favelas* sont extrêmement complexes et changeantes, tenter de délimiter les contours ou de fixer la structure d'une configuration de maisons semble un exercice inutile, voire impossible. Par contre, la restitution des pratiques domestiques associées à une maison quelconque – préparation et échange de nourriture et d'objets, circulation d'argent et de personnes au quotidien ou dans des situations extraordinaires – est beaucoup plus efficace

si elle est faite en s'intéressant aussi aux réseaux de maisons auxquels elle participe de manière plus ou moins régulière.

La remarque de Motta sur le risque de retomber sur une démarche substantialiste dans laquelle les configurations de maisons sont réifiées comme des « unités discrètes » est très pertinente, mais peut entraîner certains problèmes. D'abord, il me semble que l'on peut lui reprocher le risque inverse : celui de rendre trop abstrait le concept de configuration de maisons, dont la délimitation des contours ne serait qu'une représentation dépendant d'une perspective subjective. Or, si les configurations résidentielles ont bien des contours « à géographie variable » (Pfirsch 2008) et que leur délimitation est contingente à des perspectives indigènes spécifiques, elles sont, par contre, bien réelles et leurs contours, quoique dynamiques, sont relativement clairs du point de vue de l'expérience et de la perception des individus qui y participent.

Cela est lié au deuxième risque, qui est celui de négliger une distinction indigène souvent présente dans les différents contextes ethnographiques qui ont été étudiés à partir de cette approche : la distinction entre, d'une part, les gens qui appartiennent à une configuration de maisons où habitent « les gens de chez nous » (*a gente da casa,* comme on le dirait dans le contexte brésilien) et, d'autre part, les « voisins ». Dans les mots de Marcelin, « les agents ne confondent pas une configuration de maisons et le voisinage » (1996, p. 140). Selon Pfirsch (2008), malgré des croisements et des rapports multiples entre les configurations résidentielles familiales et les configurations de voisinage et d'amitiés tissées localement, il s'agit, dans tous les cas, de configurations constituées sur des principes sociologiques non équivalents, qui peuvent s'affecter réciproquement, mais qui gardent toujours une spécificité. Comme on le verra plus tard, de Pina-Cabral (2014) souligne, par exemple, la distinction entre les « vicinalités » (*vicinalidades*) et les « voisinages », les premières correspondant à des configurations résidentielles familiales observées dans sa propre recherche sur la bourgeoisie de Porto.

En troisième lieu, il me semble qu'au lieu de les fusionner, il est souhaitable d'établir une distinction conceptuellement claire entre « configurations de maisons » et « réseaux de maisons », notamment lorsqu'on étudie des contextes urbains très ségrégués, c'est-à-dire où il y a une importante concentration géographique en termes de milieux socioéconomiques, comme c'est le cas à Santiago. Si l'on ne tient pas compte de cette distinction, qu'il faudra toutefois développer davantage, on peut facilement confondre le phénomène de la ségrégation

urbaine, qui rend plus probable le « voisinage » entre connus ou proches car appartenant aux mêmes « cercles » sociaux, avec celui du rapprochement résidentiel qui donne lieu à des unités complexes de résidence commune.

« Configurations familiales » : l'organisation complexe des familles européennes contemporaines

Plus récemment, mes lectures m'ont conduite vers une littérature qui s'intéresse à l'étude des formes familiales contemporaines, notamment européennes, et dont les auteurs se réclament explicitement de l'héritage de l'approche configurationnelle éliassienne. L'ouvrage collectif *Beyond the nuclear family : families in a configurational perspective*[105], dirigé par les sociologues Eric Widmer et Riitta Jallinoja (2008), comprend un échantillon de travaux orientés par cette perspective[106]. Ces travaux s'inscrivent dans une optique interdisciplinaire et dans le « développement plus large de la sociologie relationnelle », dont le principe premier est que la vie familiale est « examinée à travers les relations effectives (*actual relationships*) » (*Ibid.*, p. 5 traduction libre de l'anglais), plutôt qu'à travers celles qui sont prédéfinies par des critères administratifs, normatifs ou statistiques.

Les auteurs proposent une déclinaison de ces principes théoriques généraux de la théorie éliassienne au champ plus restreint des « configurations familiales ». Ils critiquent frontalement la prédominance dans le champ des *family research* de l'usage extensif des données issues des *household surveys*, ainsi que la focalisation sur l'unité nucléaire et la dyade conjugale, en signalant que les responsabilités et les liens familiaux ne sont pas limités aux frontières du ménage et que les ménages s'appuient très largement sur des réseaux familiaux plus complexes. Ils proposent « de conceptualiser les familles comme configurations, ou un ensemble de personnes directement ou indirectement interdépendantes et qui partagent des sentiments d'appartenance et des relations familiales d'interdépendance [*connectedness*] » (*Ibid.*, p. 4). Cela a quatre implications fondamentales. D'abord, les familles ne se définissent pas principalement par des critères institutionnels, mais par une restitution des pratiques familiales effectives. En deuxième lieu, il ne faut pas isoler l'étude des dyades spécifiques, typiquement le couple conjugal ou les rapports parent-enfant, mais les situer par rapport aux réseaux de

---

105 Je remercie Josefa Palacios pour m'avoir signalé l'existence de cet ouvrage.

106 Voir aussi le dernier ouvrage collectif dirigé par ces auteurs, *Families and kinship in contemporary Europe : rules and practices of relatedness* (Jallinoja et Widmer (eds.) 2011).

relations auxquelles elles appartiennent. Troisièmement, les individus et les groupes s'interpénètrent réciproquement. Enfin, l'étude des familles « doit inclure de l'information sur les temporalités et les spatialités et doit mesurer les changements et stabilisations à travers les périodes historiques et les cours de vie individuelle » (*Ibid.*, p. 6).

III. « Configurations résidentielles de proximité » : synthèse et appropriations pour une nouvelle unité d'analyse

Par un dialogue entre plusieurs apports conceptuels issus de différentes disciplines et divers contextes de recherche, on a réfléchi au problème de la saisie conceptuelle des formes de structuration des pratiques domestiques qui dépassent les contours du ménage, lesquels forment une « deuxième couche » tissée par l'interdépendance entre des noyaux familiaux habitant des espaces résidentiels différenciés. Il me faut désormais présenter ma proposition d'une unité d'analyse alternative à celle du ménage, laquelle s'ajoute à l'ensemble des efforts qui ont précédé ma démarche et qui ont constitué ma source d'inspiration. Cette nouvelle unité d'analyse, que j'appelle « configurations résidentielles de proximité », a pour ambition de synthétiser les différents apports conceptuels ici présentés, dans un concept efficace théoriquement et méthodologiquement, et flexible quant à son application à l'étude des formes complexes et variées de la vie domestique, autant pour les enquêtes monographiques que comparées. Pour cela, je traite brièvement (III.1) de l'expérience de la proximité résidentielle comme un problème théorique à part entière. Ensuite (III.2), j'avance le concept de « configurations résidentielles de proximité » comme nouvelle unité d'analyse pour observer empiriquement et modéliser les modes pratiques de l'organisation résidentielle observés sur mon terrain à Santiago. Ce concept s'inscrit dans la démarche menée par des auteurs qui ont cherché à bien délimiter analytiquement trois des dimensions constitutives de la vie domestique, à savoir, la « résidence », la « parenté » et la « subsistance commune », pour rendre ensuite possible l'étude de l'unité de la différence entre ces trois dimensions, c'est-à-dire les modalités par lesquelles elles s'affectent, se différencient et se conditionnent réciproquement, dans les contextes sociaux observés, pour donner lieu à des « styles de domesticité » particuliers.

III.1. Conceptualiser l'expérience de vivre à proximité

La discussion suivante synthétise deux approches qui ont été particulièrement influentes dans ma compréhension de ce qui est en jeu dans l'expérience de vivre à proximité à Santiago. La première est l'approche du *vicinage* [« vicinalités »] développée par João de Pina-Cabral, dans laquelle l'héritage d'anthropologues africanistes des années 1960 se conjugue avec, entre autres, celui de Lévy-Bruhl et de Marilyn Strathern. La seconde est l'approche phénoménologique qui, issue de la philosophie du monde de la vie (*Lebenswelt*) de Edmund Husserl, a impliqué un tournant radical dans la conceptualisation du rapport entre l'être humain et son monde, en prônant une co-constitution « pragmatique » entre les deux. Dans le cadre d'une « perspective de l'habiter » (*dwelling envrionment*), trois notions phénoménologiques semblent particulièrement efficaces pour rendre compte de ce que veut dire, du point de vue des perspectives indigènes, vivre à proximité, « espace vécu », « monde à portée » et « coprésence ».

« Vicinalités » : la proximité résidentielle comme unité sociale primaire

- **La « vicinalité » ce n'est pas du « voisinage »**

Le néologisme anglais *vicinage* (traduit au français par « vicinalité ») a été appliqué par João de Pina-Cabral pour rendre compte d'une modalité de structuration de la sociabilité domestique qu'il a observée d'abord dans les milieux bourgeois de la ville de Porto, au Portugal (Pina-Cabral 1991). Dans ce contexte, des individus apparentés et habitant des maisons [*casas*] différentes, développaient une intense sociabilité quotidienne fondée sur une étroite proximité géographique entre les maisons. Très proche des configurations résidentielles familiales observées par Thomas Pfirsch à Naples, les jeunes couples mariés à Porto avaient tendance à vivre près des familles d'origine, le plus souvent de celle de la femme. De Pina-Cabral a ainsi réapproprié le concept de *vicinage* qui des anthropologues africanistes avaient forgé dans les années 1960 pour désigner certaines modalités d'agrégation résidentielle chez certains peuples de l'Afrique du Sud-est (Webster 2009 ; Hammond-Took 1963). Ils ont eu besoin d'un tel néologisme puisque si bien un *vicinage*, « vicinalité », comprenne plusieurs domiciles généralement contigus, certains des éléments constitutifs de ce type de regroupements résidentiels ne peuvent pas être assimilés au simple *vicinity*, « voisinage ». Cela, puisqu'ils constituent dans tels contextes des « unités sociales primaires », c'est-à-dire « le

niveau d'identité sociale qui a le plus d'implications structurelles dans l'intégration sociale de l'individu et l'appropriation sociale du monde » (Pina-Cabral 1989, p. 332).

– **Une catégorie intermédiaire et un outil comparatif**

La première formulation du concept de *vicinage* a été forgée dans un contexte de crise de la théorie anthropologique, et où toute une génération d'anthropologues était en quête de « catégories intermédiaires » pour dépasser le formalisme des catégories classiques mises en question. Comme le tournant tardif de Lévi-Strauss vers les « sociétés à maison » en témoigne (Lamaison et Lévi-Strauss 1987 ; Carsten et Hugh-Jones (eds.) 1995), l'évidence ethnographique montrait que l'organisation effective de la vie sociale ne pouvait pas être saisie par une combinaison de principes de descendance et de résidence. Au-delà des règles soi-disant structurelles, les unités domestiques et politiques effectives émergent dans une large mesure à partir de pratiques relationnelles « informelles », puisque souvent non sanctionnées par un principe institutionnel explicite, et fondées sur des critères tels que les relations interpersonnelles, l'historicité de la vie en commun ou les liens de parenté pratique (Hammond-Took 1963).

Issu d'un processus inductif de construction analytique, le concept de vicinalité contient cependant un niveau d'abstraction suffisant pour le rendre utile à la démarche comparative. C'est justement cette potentialité du concept, traduit au portugais comme « vicinalidade », ce que de Pina-Cabral exploite dans son article *Agnatas, vizinhos e amigos : variantes da vicinalidade em África, Europa e América* (Pina-Cabral 2014a) [107], en comparant les formes de constitution d' « unités sociales primaires » caractérisées par le rapprochement résidentiel, à partir d'enquêtes menées dans trois contextes ethnographiques éloignés, celui des Chopes au Mozambique (Webster 2009), la zone rurale du Minho au Portugal (Pina-Cabral 1986), la bourgeoisie à Porto (Pina-Cabral 1991), et des zones populaires à Bahia, au Brésil (Marcelin 1996 ; Pina-Cabral et Silva 2013). Il ne s'agit pas ici de développer les modalités spécifiques que la vicinalité prend dans chacun de ces contextes, mais il est pertinent de s'arrêter un moment sur ce que toutes ses variantes ont en commun, ce que nous ferons dans la suite de cette section.

[107] Une version en anglais et révisée de cet article est en cours de publication sous le titre *« Partible houses : variants of vicinages in Mozambique, Portugal and Brazil »*.

- **Participation interpersonnelle, *partible houses* et identités continuées : une modalité spécifique de vivre à proximité**

Comme cela a déjà été dit, dans les vicinalités les unités résidentielles ne se trouvent pas simplement près les unes des autres et reliées par certaines formes d'échange entre leurs habitants. Empruntant le terme à Tim Ingold, de Pina-Cabral signale que de telles unités d'habitation forment un *dwelling environment* (Ingold 2000), c'est-à-dire des « modes of creating environments of life and identification » (Pina-Cabral 2016a). Ici, le rapprochement entre les maisons est le résultat d'un processus de co-constitution par lequel les maisons participent de l'existence des autres. Selon Pina-Cabral, chaque maison coparticipante d'une vicinalité doit ainsi être comprise comme une « maison divisible » (*partible house*), expression inspirée sur celle de *partible person* forgée par Marylin Strathern (1988). De même que les personnes ne viennent à l'existence qu'au milieu d'autres personnes, les lieux que nous habitons sont divisibles « dans le sens que, s'ils sont bien singulièrement identifiables, ils ne peuvent jamais être complètement dissociés de la participation à d'autres unités du même type » (Pina-Cabral 2016a traduction libre de l'anglais).

Ce qui est pour moi particulièrement intéressant par rapport à ce que j'ai pu observer à Santiago, c'est le type particulier d'expérience de vivre à proximité que le concept de vicinalité cherche à saisir. Celà apparaît de manière nette quand de Pina-Cabral affirme que les rapports entre les maisons concernées ne peuvent pas être suffisamment caractérisés en termes « d'entraide » (*mutual help*) entre leurs habitants, puisqu'ils touchent quelque chose qui est « constitutif » de ces personnes :

> What is at stake when a child knows that it can eat or sleep in the house of its mother, aunt, grandmother or godmother ; or when a man that needs a hammer merely enters into his brother's house and takes the hammer ; or yet when a young mother leaves her newly born child with the mother or the sister and goes out into the world to try to make a living for herself [...]. What is at stake in such situations is much more than just 'help', it is interpersonal participation in the sense that Lévy-Bruhl (1949) gave to the expression. (*Ibid*.)

Les quelques exemples cités par Pina-Cabral décrivent une proximité résidentielle et relationnelle qui est aussi une proximité « ontogénétique » (Pina-Cabral et Silva 2013 ; Toren 2009). En d'autres termes, le processus de constitution personnelle de chaque individu est affecté par et affecte celui des autres avec lesquels il cohabite au long de son existence biographique au sein d'une vicinalité. Les vicinalités proches produisent ainsi des « identités continuées » entre personnes qui, en habitant durablement ensemble, participent les unes de

l'existence des autres : l'ontogenèse des enfants, frères et sœurs et petits-enfants, pour ainsi dire, transporte en soi-même des continuités avec l'ontogenèse des parents, tantes et oncles, et grands-parents (Pina-Cabral 2014a, p. 26)

« Espace vécu », « monde-à-portée » et « co-présence » : l'apport de la phénoménologie

Dans la quête pour saisir conceptuellement l'expérience de vivre à proximité que j'ai observée sur mon terrain au Chili, j'ai rencontré enfin des appuis importants chez certains auteurs héritiers de la phénoménologie. L'anthropologue Tim Ingold a, de manière éclairante, résumé le tournant phénoménologique dans les sciences sociales comme le passage d'une « perspective du bâtir » (*building perspective*) à une « perspective de l'habiter » (*dwelling perspective*)[108] (Ingold 2000, p. 173). Pour l'auteur, dans l'approche conventionnelle, le rapport entre l'être humain et le monde est celui du « bâtir », puisque l'on y assume que le monde que la personne perçoit, connaît et signifie, « is relatively fixed and permanent, somehow pre-prepared with all its affordances ready and waiting to be taken up by whatever creatures arrive to inhabit it » (*Ibid.*, p. 168). En revanche, depuis l'approche phénoménologique de l'« habiter » :

> The world emerges with its properties alongside the emergence of the perceiver in person, against the background of involved activity. Since the person is a being-in-the-world, the coming-into-being of the person is part and parcel of the process of coming-into-being of the world (*Ibid*.)

La perspective de l'habiter montre que la construction du monde de la vie quotidienne en tant que monde familier, intelligible et significatif est la condition de base de toute activité humaine, voire de l'existence humaine elle-même. Les modes dans lesquels les personnes bâtissent leur rapport au monde n'ont pas le monde comme cadre préexistant où l'action se déroule, mais le monde même se constitue pour eux « dans le cours des activités dans lesquelles ils sont impliqués » et dans les « contextes relationnels spécifiques de leurs engagements pratiques » (*Ibid.*, p. 186 traduction libre de l'anglais).

Dans le cadre de l'approche phénoménologique de l'habiter, trois concepts m'ont été particulièrement utiles à l'heure de saisir théoriquement et conceptuellement l'expérience du

[108] La distinction faite par Ingold entre *building perspective* et *dwelling perspective* est inspirée de la distinction réalisée par Martin Heidegger entre « bâtir » et « habiter » dans son fameux essai *Bâtir, habiter, penser* (Heidegger 1994).

vivre à proximité sur mon terrain – « espace-vécu », « monde-à-portée » et « co-présence » –, dont je vais essayer d'apporter une lecture synthétique[109].

- **L'espace « géographique » et l'espace « vécu »**

Dans l'avant-propos de son ouvrage *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty définit la devise husserlienne de « revenir aux choses mêmes » comme « l'ambition [de rendre compte] de l'espace, du temps, du monde 'vécus' » (2009, p. 6) en tant que fondements de l'expérience humaine du monde sur lesquels « tout l'univers de la science est construit » (*Ibid.*, p. 9). Le regard phénoménologique ne cherche ainsi qu'à « revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance *parle* toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, [...] comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière. » (*Ibid.*).

A propos des mêmes mots de Husserl, Martin Heidegger affirme à propos de l'espace que l'être humain « occupe l'espace au sens où il en prend possession. Il n'est en aucun cas seulement présent dans le morceau d'espace occupé par son corps » (2005, p. 383 traduction libre de l'espagnol). Ainsi, tous les « où » – le « haut », le « bas », l'a « arrière », etc. – « ne sont jamais une multiplicité tridimensionnelle des lieux possibles [...]. Ils sont découverts à travers les pas et les chemins du travail quotidien et interprétés de manière circonspecte, ne sont jamais établis et catalogués par une considération mesurable de l'espace » (*Ibid.*, p. 129). Le regard phénoménologique sur l'espace rappelle ainsi que toute « objectivation » mesurable par laquelle nous nous le représentons, autant dans la vie quotidienne que dans les domaines scientifique et technique, n'est qu'une expression seconde de la connaissance première et fondamentale d'« habiter » l'espace. C'est *dans* l'occupation quotidienne de l'être humain au milieu de son monde que la spatialité de celui-ci se présente à lui de manière particulière et circonstancielle, située, et non à travers une démarche contemplative.

Dans son enquête ethnographique récemment publiée sur l'économie domestique dans un village du Haut-Atlas au Maroc, Pascal Mulet (2018) décrit les pratiques d'occupation et exploitation de l'espace et des ressources à partir d'un regard phénoménologique. Pour l'auteur, cela permet de « saisir la manière dont les personnes elles-mêmes perçoivent et organisent ce

[109] Je remercie particulièrement Pedro Morandé, qui m'a introduit à la phénoménologie comme regard sociologique et anthropologique. Je remercie également qu'à Pascal Mulet : nos dialogues et découvertes autour de la phénoménologie de l'espace vécu ont été fondamentaux pour cette réflexion. Certaines des références citées ici m'ont été indiquées par lui.

même monde ». S'intéresser aux pratiques de l'économie domestique depuis l'espace vécu implique de « s'intéresser à leurs lieux et territoires qui émergent et prennent du sens, qui sont catégorisés par les individus selon des logiques et des enjeux qui ne sont pas nécessairement ceux des institutions et des savants » (*Ibid.*, p. 12). Dans une telle approche, toute analyse du rapport social à l'espace exige de mettre en avant les catégories et pratiques indigènes par lesquelles le monde environnant « prend forme », se constitue au fur et à mesure que les individus et les groupes occupent, prennent possession et maîtrisent les *lieux* où leur vie quotidienne *a lieu* (Mulet 2018).

– **Le monde à portée comme proximité vécue**

La portion la plus immédiate de ce monde environnant qui prend forme et devient significative aux yeux des individus qui l'occupent quotidiennement[110], c'est ce que la phénoménologie a appelé, depuis Husserl, le « monde-à-portée » (Schütz 1973). Selon Heidegger, « ce qui est à portée a une proximité toujours variable, qui ne se détermine pas en mesurant des distances. Cette proximité est régulée par la manipulation et l'usage » (Heidegger 2005, p. 128). Dans cette perspective, la proximité et la distance ne se déterminent pas en premier lieu par des mesures objectives, bien qu'il faille compter avec elles, mais par l'évaluation de ce qui est à portée et de ce qui n'est pas à portée de l'individu engagé dans son action :

> Être loin n'est jamais compris comme une simple distance. Et s'il faut évaluer une distance, alors on le fait en fonction des rapprochements dans lesquelles [les individus] bougent quotidiennement. Ce qui est à portée dans le monde environnant n'est pas là pour un contemplateur externe exempté d'exister, mais il vient à la rencontre de la quotidienneté activement occupée de l'être humain » (*Ibid*., p. 131)

Selon Heidegger, à travers ses cheminements quotidiens, l'individu ne « dévore » pas des kilomètres, mais introduit dans son monde environnant les lieux, les choses et les personnes en tant qu'êtres significatifs. La phénoménologie apporte ainsi une définition pragmatique de la proximité en tant qu'expérience : ce qui est « proche » n'est pas ce qui est à une moindre distance de moi-même, mais ce qui est à portée – intelligible, maîtrisable, disponible – dans la situation présente. Ainsi, selon Alfred Schutz, le monde à portée est « le monde du travail dont l'individu fait l'expérience comme noyau de sa réalité », autant le « monde ouvert au travail actuel » que « les mondes adjacents du travail potentiel » (Schütz 1987, p. 122).

---

[110] Monde vécu (ou « Monde de la vie ») qui n'a pas « de frontières rigides, [mais comporte] des halos, des horizons ouverts » (Schütz 1987, p. 122).

- **La coprésence comme co-existence et comme sollicitude**

Dans le monde à portée, comme portion la plus immédiate du monde vécu, l'intersubjectivité se présente dans sa forme primordiale dans les termes de l'expérience de « coexister avec d'autres semblables », qui est la « coprésence » (Schütz 1973). La coprésence, c'est-à-dire la situation en face-à-face, est une modalité de l'interaction sociale dans laquelle j'ai une perception immédiate de l'autre puisque l'on partage « une portion temporelle commune [...] et un secteur du monde spatial est à notre portée » (Schütz 2007, p. 117).

Vivre avec les autres dans le monde de la co-présence, ça veut dire que l'on partage un rapport spécifique au monde ou, dans les termes de Heidegger, on partage « un monde ambiant commun de préoccupation ». Et, dans la mesure où l'autre comparaît « dans sa corporéité vivante, son corps est pour moi un champ d'expression perceptible et explicable » (Schütz 1973, p. 76 traduction libre de l'espagnol). Or, encore plus radicalement, la coprésence veut dire que « lui et moi vieillissons ensemble » (*Ibid.*). Cette dernière citation de Schütz, selon laquelle dans la coprésence « on vieillit ensemble », montre un aspect assez radical de l'intersubjectivité comme modèle de la socialité humaine. Vieillir ensemble, ça veut dire une socialité qui est aussi « co-existence », où « être avec » est constitutif de la propre existence individuelle, et non pas seulement une « mise en relation » entre des existences individuelles déjà constituées (Heidegger 2005, p. 143).

Enfin, si l'on reprend l'idée de monde à portée comme définition de l'expérience de la proximité spatio-temporelle, l'occupation ou le travail à travers lequel le monde se constitue significativement est aussi s'occuper *des* ou *avec* les autres. Or, puisque la manière d'« être disponible » pour les autres semblables entraîne une médiation de l'agencement et de la liberté, alors l'autre est disponible, selon les mots de Heidegger, sur le mode de la « sollicitude » ; l'autre qui est là, à portée, est disponible pour être sollicité. « S'occuper de la nourriture et du vêtement, ou du soin du corps malade, c'est aussi de la sollicitude » (*Ibid.*, p. 146). Selon Schütz, certaines relations sociales ne peuvent se constituer que dans l'immédiateté du rapport en face-à-face, puisque « pendant combien de temps peut-on être père, mari ou ami à distance ? » (Schütz 1973, p. 85).

III.2. « Configurations résidentielles de proximité » : une nouvelle unité d'analyse

Le chemin parcouru jusqu'ici, tout au long de ce chapitre, m'a permis de systématiser un vaste ensemble de travaux qui, depuis les années 1950, ont eu pour vocation la quête de concepts qui permettent de saisir, avec une ambition comparative, les unités de base qui structurent la vie domestique dans la pluralité de ses dimensions dans des contextes sociaux divers. L'axe structurant la variété des propositions exposées plus haut est une distance critique par rapport au concept de ménage ou household comme unité d'analyse et comme approche théorique, concept qui était largement prédominant dans l'étude de la vie domestique dans les sciences sociales contemporaines. C'est aussi à partir ce point de départ que ma quête conceptuelle se structure, puisque, comme on l'a vu dans le chapitre 2, les modes d'organisation de l'expérience de la vie domestique que j'ai étudiés à Santiago, où des noyaux familiaux apparentés vivent à proximité, peuvent difficilement être captés en recourant au concept de ménage. On l'a entraperçu à partir de l'analyse des catégories indigènes telles que vivre « à côté », « passer » et « rester là », les rapports quotidiens entre les groupes familiaux apparentés habitant des lieux résidentiels différenciés que ces catégories décrivent ne semblent pas être simplement des relations entre ménages, mais quelque chose en plus.

Je suggère que le concept de « configurations résidentielles de proximité » est efficace pour saisir ce « quelque chose en plus ». On l'a vu, une configuration résidentielle décrit un ensemble de lieux d'habitation qui sont radicalement interdépendants, c'est-à-dire qu'ils s'affectent réciproquement mais aussi que leur propre constitution comme « unités » d'habitation est réciproquement conditionnée. En s'interpénétrant, ces lieux font émerger, en d'autres termes, « configurent » une unité résidentielle majeure, qui n'annule pas les frontières entre eux et, au contraire, y trouve sa structuration, mais qui tisse des contours propres, très dynamiques et contextuellement délimités, qui permettent aux individus qui y participent, de se reconnaître comme vivant « ensemble », malgré le fait qu'ils ne constituent pas nécessairement un groupe de « corésidence » tel que défini par le ménage. Ainsi, les individus « appartiennent » aux et se sentent « chez eux » dans les différents lieux d'habitation qui coparticipent d'une configuration résidentielle.

L'étendue spatiale, l'échelle d'une configuration résidentielle telle que définie ci-dessus, n'a pas une délimitation prédéfinie. Comme plusieurs des travaux discutés dans ce chapitre le montrent, on peut trouver des formes d'interpénétration quotidiennes ou quasi-quotidiennes entre des noyaux familiaux qui habitent des lieux différenciés, de la forme la plus

étroite de partage d'une même maison jusqu'à des maisons séparées par des océans et continents, en passant par un continuum d'échelles intermédiaires. De même, une configuration résidentielle peut aussi redéfinir ses contours à plusieurs échelles différentes dans la durée, en passant par des périodes de forte proximité et d'autres de dispersion. C'est pour saisir la plus large variété de ces échelles, y compris les formes les plus étroites de corésidence où l'on ne distingue pas des « maisons » différentes, mais des lieux ou des zones d'habitation – une chambre, un ensemble de pièces – appropriés par un noyau familial, que je préfère parler de configurations « résidentielles » plutôt que de configurations « de maisons »[111].

Comme toute configuration sociale, les configurations résidentielles sont traversées par trois dimensions constitutives : spatiale, temporelle et relationnelle. Les modes d'occupation de l'espace urbain et d'organisation architecturale, les trajectoires de formation dans la durée, ainsi que les structures relationnelles par lesquelles s'articulent les interdépendances résidentielles sont ainsi empiriquement variables sur le terrain, quoiqu'en même temps on puisse trouver certaines corrélations entre les formes de variation de chaque dimension.

Cela dit, étant donnée la spécificité de mon terrain et de mon sujet d'étude, je m'intéresse ici à un éventail retreint d'échelles résidentielles possibles, celui que j'appelle « configurations résidentielles de proximité ». En se reportant une nouvelle fois aux descriptions indigènes présentées dans le chapitre précédent, il apparaît que l'élément probablement le plus saillant de ces expériences résidentielles est celui de la rencontre en face-à-face au quotidien, ce que la phénoménologie propose d'appeler « coprésence ». Quelle que soit la distance en termes de mesure géographique – au maximum trois kilomètres sur mon terrain –, l'expérience de vivre ensemble émerge sur la forme de la coprésence, du fait que les pratiques quotidiennes visent d'un côté, au dépassement des distances et barrières entre les lieux d'habitation par la maîtrise des circulations et, de l'autre, à garantir le maintien d'un minimum de différenciation entre les lieux d'habitation, malgré la présence constante des autres, par la gestion de l'étroitesse. La tension entre autonomie et dépendance entre ces unités résidentielles qui « participent » les unes des autres est ainsi structurante de l'expérience domestique au sein de ces configurations.

---

[111] Il y a aussi une autre considération. Puisque l'origine du concept de « configurations de maisons », *configuraçaõ de casas*, est lié à un contexte socioculturel très particulier, celui des couches populaires afro-américaines au Brésil, la *casa* ou « maison » à laquelle le concept fait référence entraîne une signification indigène très spécifique, dont la traduction à d'autres contextes est problématique.

Une configuration résidentielle de proximité définit alors l'émergence d'un dwelling environment particulier. Il s'agit d'une unité résidentielle complexe, puisque constituée de plusieurs lieux d'habitation différenciés mais fortement interdépendants, qui rend possible l'actualisation de la coprésence quotidienne ou quasi-quotidienne entre les individus qui y habitent. Cette unité résidentielle délimite ainsi, de manière contextuelle et dynamique, un champ matériel, relationnel et identitaire partagé entre les individus qui y participent, un « monde ambiant commun de préoccupation », une portion du monde à portée, où les uns sont censés être disponibles pour être « sollicités » par les autres. Comme l'ont dit plusieurs de mes enquêtés, « peut-être que l'on ne se voit pas tous les jours, mais on sait qu'ils sont là, à côté, disponibles pour n'importe quelle chose ». Au sein de ce dwelling environment, le processus de constitution personnelle des individus qui y habitent durablement est inséparable de l'expérience de « vieillir ensemble ». La présence physique constante des autres se constitue le fond sur lequel les identités individuelles et les liens intersubjectifs se tissent concrètement dans la pratique quotidienne du vivre ensemble. La coprésence quotidienne, qui rend possible les configurations résidentielles de proximité, n'est pas seulement un « état factuel », mais à partir d'elle se projette aussi l'horizon du possible du champ de la socialité domestique. Comme expérience constitutive, c'est un point de référence solide avec lequel les individus se projettent dans l'avenir et par rapport auquel ils évaluent l'horizon du possible qui s'ouvre en fonction de leurs circonstances. Cette expérience acquiert ainsi la forme d'un idéal, à partir duquel on regarde et on juge l'état actuel des choses, ce qui est faisable et désirable en termes de constitution du *dwelling environment* au long du devenir biographique.

Dans le cas particulier de mon terrain, l'observation des configurations résidentielles de proximité a pour contexte d'application des groupes de parenté proche, et par là même la sociabilité familiale. Mais, en tant qu'unité d'analyse, ce concept est applicable à d'autres contextes non caractérisés fondamentalement ou pas du tout caractérisés par la sociabilité familiale, mais où l'expérience de l'interdépendance entre des lieux d'habitation et l'expérience de la coprésence quotidienne sont aussi structurantes de la vie domestique.

Dans ce sens, j'adhère aux positions qui, comme on l'a vu dans la revue de la littérature présentée dans ce chapitre, prônent une distinction conceptuelle claire entre trois dimensions constitutives de la vie domestique, mais qui sont fréquemment confondues dans une partie très importante de la littérature spécialisée : la résidence, la parenté et la subsistance commune. Ce souci théorique n'implique absolument pas l'idée que ces trois dimensions constituent des phénomènes étrangers entre eux dans la réalité de la vie domestique, mais plutôt qu'ils touchent

des logiques qui ont des principes structurants propres, et qui empiriquement peuvent varier de manière semi-indépendante. Les groupes de résidence commune, les groupes de parenté et ceux qui visent à résoudre les problèmes de la subsistance quotidienne ne convergent pas nécessairement, comme le présuppose le concept de *household*.

Cela dit, faire cette distinction n'a pour vocation que de pouvoir restituer de la manière la plus fidèle, fine et minutieuse les modes par lesquels ces trois dimensions interagissent effectivement dans la pratique, c'est-à-dire comment elles s'affectent, se différencient ou fusionnent pour donner lieu à des modes *sui generis* de vie domestique ou « styles de domesticité » particuliers. Ainsi, l'effort de produire une unité d'analyse capable de saisir notamment la dimension résidentielle de la vie domestique par le concept de configurations résidentielles de proximité, a non seulement pour but de rendre visible toute une réalité résidentielle qui reste autrement cachée, mais également, et de manière très importante, l'ambition de comprendre comment les modes de produire la résidence commune, que ce concept décrit, affectent et conditionnent le vécu de la parenté et de la subsistance dans des contextes sociaux spécifiques. Autrement dit, il s'agit de répondre à la question des formes de la parenté pratique – les manières effectives de comprendre, valoriser et réaliser les liens de parenté –, et des modalités de résolution des problèmes de la subsistance quotidienne – les formes de constitution de maisonnées ou groupes de cause commune –, qui ont *ont lieu* au sein des configurations résidentielles de proximité.

Conclusion du chapitre

Le but de ce chapitre était de proposer un cadre théorique et une unité d'analyse pertinents pour rendre compte de mon sujet d'étude, les proximités résidentielles familiales, observées sur mon terrain à Santiago. Quel est le niveau sociologiquement pertinent à partir duquel les données empiriques doivent être construites et interprétées pour comprendre les éléments et les processus constitutifs de la vie domestique ?

Cherchant une alternative convaincante capable de dépasser les limitations de diverses natures que le concept dominant de ménage présente, pour modéliser mon sujet, j'ai parcouru un long chemin de discussions théoriques et conceptuelles. Celui-ci a commencé par une mise en question de la catégorie dominante de « ménage », en soulignant les sources de

réductionnisme du concept laslettien de *household,* dont la délimitation du groupe de résidence commune au « domicile » et la convergence forcée du groupe de résidence, de parenté et de subsistance commune. Ensuite nous avons passé en revue un certain nombre de travaux qui, par une prise de distance par rapport au ménage, ont élaboré des propositions conceptuelles alternatives, cherchant à saisir de manière inductive les contours des unités domestiques en tant que produit de *praxis* inscrits dans la durée. En puisant dans cette littérature « post-ménage », j'ai exposé une sélection de propositions conceptuelles particulièrement influentes pour mon travail : « fusion des ménages », « fronts de parenté », « intimité à distance », « maisonnée », « groupe de cause commune » et « famille-entourage locale ».

Dans un deuxième temps, je me suis intéressée à un autre ensemble de travaux qui, autour de la sociologie configurationnelle de Norbert Elias, partagent un cadre théorique pour saisir les formes complexes de la vie domestique. Celui-ci met au centre l'interdépendance entre des unités différentiées, le caractère inductif et non-normatif des unités configurationnelles, l'idée que les configurations sociales ne sont pas seulement le fruit de coopérations, mais de tensions et d'antagonismes où s'entremêlent des affects et des relations de pouvoir, et l'ancrage spatio-temporel des relations d'interdépendance. La production de concepts tels que « configuration résidentielle », « configuration de maisons » et « configuration familiale », mobilise ces éléments de la théorie éliassienne pour étudier la vie domestique contemporaine. Ce tournant théorique et méthodologique permet de libérer l'analyse de l'inertie des cadres conceptuels préfixés, hérités de logiques administratives et normatives, et de réorienter le regard vers la restitution inductive des formes complexes et dynamiques de la vie domestique en contextes contemporains, en octroyant au passage une importance accrue à la dimension spatiale.

Enfin, j'ai exposé mon propre effort de production conceptuelle qui, dans la continuité de l'ensemble des travaux qui m'ont précédée, s'est concrétisé dans la conceptualisation d'une nouvelle unité d'analyse pour observer empiriquement et modéliser les modes pratiques de l'organisation résidentielle observés sur le terrain à Santiago celle de « configurations résidentielles de proximité ». M'appuyant sur deux approches sur la proximité résidentielle et spatiale –celle anthropologique des « vicinalités » et celle de la phénoménologique de l'« habiter »–, j'ai défini la configuration résidentielle de proximité comme une unité résidentielle complexe, puisque constituée de plusieurs lieux d'habitation différenciés mais fortement interdépendants, qui rend possible l'actualisation de la coprésence quotidienne ou quasi-quotidienne entre les individus qui y habitent. Cette unité résidentielle délimite ainsi, de

manière contextuelle et dynamique, un champ matériel, relationnel et identitaire partagé entre les individus qui y participent.

À partir du concept de « configuration résidentielle de proximité », je peux maintenant revenir sur mes données de terrain et en offrir une lecture théoriquement fondée. Comme on le verra dans le chapitre suivant, cette nouvelle unité d'analyse me permet de comparer, par l'identification de l'élément commun qui les traverse et en révélant en même temps leurs différences, des morphologies résidentielles qui jusqu'ici, ont été considérées par le *mainstream* de la littérature spécialisée, et particulièrement la littérature chilienne, comme complètement étrangères les unes par rapport aux autres. Tous les cas que j'ai choisi d'analyser dans cette thèse peuvent être considérés, au regard des définitions que je viens d'exposer, comme des configurations résidentielles de proximité. Néanmoins, les conditions matérielles effectives – spatiales, temporelles, relationnelles – de possibilité sous lesquelles de telles configurations ont lieu à Santiago sont très hétérogènes et fortement conditionnées par les milieux socioéconomiques des groupes étudiés, c'est-à-dire par l'horizon des ressources, opportunités et contraintes de toute sorte.

La question qui se pose désormais dans cette thèse est celle de savoir quelle est la variabilité empirique des configurations résidentielles de proximité sur l'ensemble de mon terrain. Autrement dit, sous quelles formes spatiales, parcours temporels et structurations relationnelles concrètes et variables, a lieu l'expérience quotidienne de la co-présence entre les familles apparentées que j'ai rencontrées à Santiago ? Je traite de cette question dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 4. Se rapprocher dans la ville : une caractérisation globale des configurations résidentielles de proximité à Santiago

« La communauté familiale est l'une des rares expériences qui restent encore dans la vie quotidienne où l'on est face à quelque chose qui n'a pas de mesure ou qui est au-delà de toute mesure. »

Pedro Morandé

Introduction

En utilisant le concept de « configuration résidentielle de proximité » développé dans le chapitre précédent, je propose ici de revenir sur mes données pour faire une caractérisation globale de la quarantaine de configurations étudiées à Santiago. Cet exercice permettra d'élargir l'étendue des observations des formes résidentielles de la vie domestique quotidienne au-delà de la corésidence *stricto sensu*, en envisageant un continuum de possibilités en fonction de la structuration du tissu géographique, architectural et pratique des mileiux urbains. Je cherche ainsi à systématiser la variabilité des formes spatiales, temporelles et relationnelles dans lesquelles les configurations résidentielles de proximité ont lieu sur l'ensemble de mon terrain, en prêtant une attention particulière aux rapports entre une telle variabilité et les conditions socioéconomiques des groupes familiaux impliqués.

On a vu, dans les pages précédentes, qu'au sein de l'approche configurationnelle, une configuration résidentielle de proximité produit un *dwelling environment* particulier. Il s'agit d'une formation résidentielle complexe qui émerge de l'interdépendance entre plusieurs lieux d'habitation différenciées, par laquelle est rendue possible l'actualisation de la coprésence quotidienne ou quasi-quotidienne entre les individus qui les habitent. Cette unité résidentielle délimite un champ matériel, relationnel et identitaire partagé entre les individus qui y participent, une portion du monde à portée où les uns sont censés être disponibles pour être « sollicités » par les autres.

L'analyse comparée de la presque totalité de mes cas d'étude en tant que configurations résidentielles a plusieurs objectifs. Le premier, déjà esquissé par la restitution ethnographique des trois cas exposés dans le chapitre 2, est de rendre visible un ensemble de « formes » résidentielles que le regard savant a jusqu'à présent négligé. Il faut ici souligner la performativité du processus de délimitation de l'unité d'analyse, car en mobilisant la catégorie de configuration résidentielle de proximité au lieu de celle de *household,* on observe des formes empiriques, dont les contours s'effacent lorsqu'on se passe de cette catégorie. Deuxièmement, cet exercice met en lumière le constat selon lequel les configurations résidentielles de proximité observées à Santiago se mettent en place de manière empiriquement très variable quant aux échelles et modes de spatialisation, aux parcours de constitution dans la durée et aux logiques relationnelles qu'elles entraînent. En troisième lieu, un regard comparé permet de montrer aussi

qu'une telle variabilité n'est pas hasardeuse, mais est structurée en partie par les conditions de vie hétérogènes de la trame urbaine spécifique de Santiago. Après une première entrée analytique inductive et « par le bas » sur le vécu de la proximité résidentielle familiale, proposée dans le chapitre 2, je propose maintenant une deuxième entrée plutôt typologique et « par le haut » du phénomène. Cela permet une systématisation de la variabilité des configurations dans lesquelles l'expérience de la proximité résidentielle familiale a lieu sur l'ensemble de mon terrain.

Suivant l'indication éliassienne de l'ancrage spatio-temporel des relations d'interdépendance, l'analyse typologique de la variabilité des configurations résidentielles de proximité sur mon terrain est structurée par la triple dimensionnalité caractéristique à toute configuration sociale, spatiale, temporelle et relationnelle. Si cette distinction est utile d'un point de vue analytique, elle ne doit pas, par contre, être prise dans un sens essentialiste. Spatialisation et temporalité sont non seulement des processus profondément imbriqués, mais sont eux-mêmes des processus relationnels. L'exercice consistant à observer séparément chacune de ces dimensions, à l'heure de restituer la diversité des formes dans lesquelles la proximité résidentielle familiale a lieu, a pour ambition de permettre une lecture modélisée et nécessairement simplifiée de la complexité de ce phénomène dans sa manifestation concrète. Enfin, pour l'analyse, j'ai choisi de ne mentionner explicitement qu'un nombre réduit de cas, ceux qui me semblent particulièrement illustratifs en termes typologiques.

Ainsi, dans un premier temps (I), il s'agit d'identifier les formes de la spatialisation des configurations étudiées, c'est-à-dire les modes dans lesquels, au long de leur morphogenèse, les groupes familiaux étudiés s'emparent de l'espace urbain et produisent des formes architecturales concrètes. Ensuite (II), il est question des modes de structuration temporelle des configurations résidentielles de proximité : les processus par lesquels les rapprochements résidentiels observés ont eu lieu et les rapports à l'avenir ou les formes de l'anticipation qui se jouent dans de telles trajectoires de formation résidentielle. Enfin (III), je décris les typologies relationnelles, c'est-à-dire les modes de structuration des sociabilités familiales qui, en étroite interaction avec les formes de spatialisation et temporalité, émergent au sein de la proximité résidentielle.

I. Spatialités : échelles, frontières et architectures du rapprochement

Dans cette première section, je propose une description des modalités de la spatialisation urbaine et architecturale des configurations résidentielles étudiées. Quels sont les modes par lesquels les groupes familiaux étudiés s'emparent de l'espace urbain et produisent des formes architecturales concrètes ? Un regard rapide pourrait nous mener à l'idée d'une corrélation directe entre l'étendue existant entre des lieux résidentiels interdépendants à l'échelle urbaine et les degrés de différentiation, et donc d'intimité entre eux, c'est-à-dire à une corrélation entre une distance importante et une plus grande intimité et, inversement, entre une forte étroitesse et une plus grande promiscuité. Si, comme on l'a entrevu dans les cas présentés dans le chapitre 2, l'analyse des spatialisations montre qu'il s'agit là de deux dimensions partiellement indépendantes, du fait qu'on peut trouver des configurations où, à une échelle urbaine semblable, les dégrés de la délimitation des frontières de l'intimité sont néanmoins très variables. Ainsi, pour illustrer deux situations extrêmes, on trouve aussi bien des configurations s'étendant sur un vaste espace urbain, où les délimitations des frontières internes sont très faibles ou perméables et les espaces partagés prédominants, que des configurations très étroites, où les noyaux familiaux partagent une même maison ou terrain, mais où les délimitations architecturales sont très marquées et la porosité des frontières faible.

Lorsqu'il s'agit de caractériser la spatialisation des configurations résidentielles de proximité observées sur mon terrain, il reste une dimension implicite autant par rapport à l'échelle urbaine qu'aux arrangements architecturaux et matériaux : celle de la circulation des individus dans l'espace résidentiel. La forme d'une telle mobilité participe substantivement à la spatialisation de ces configurations, car il ne s'agit pas d'une morphologie statique, prédéfinie, mais actualisée et redéfinie dans la durée par le travail effectif de l'espace en tant qu'espace vécu. En outre, de même que la distance géographique, dans les formes architecturales des configurations résidentielles, la dimension matérielle est doublée par une dimension symbolique. Des significations de toute sorte sont mobilisées par le travail de l'espace : des formes de valorisation réciproque, des manifestations des affects, des conflits et

tensions, des besoins pratiques divers, l'histoire et la mémoire familiale, les ressources et opportunités socialement disponibles[112].

L'analyse suivante s'organise en deux temps. Dans le premier, j'aborde la question des échelles urbaines d'inscription spatiale des configurations résidentielles de proximité étudiées, de leurs formes les plus resserrées jusqu'aux plus étendues. Dans un deuxième temps, l'attention est mise sur la délimitation des barrières internes entre des lieux d'habitation rapprochés, et donc sur les aspects plutôt architecturaux de la construction de l'espace résidentiel.

I.1. Les échelles urbaines de la proximité résidentielle : formes resserrées et formes étendues des configurations résidentielles

L'analyse de la spatialisation des configurations résidentielles concerne d'abord les formes dynamiques d'occupation de l'espace urbain du point de vue de l'échelle par laquelle la proximité entre des lieux d'habitation interdépendants est délimitée dans la pratique. Si des formes plus resserrées ou plus étendues caractérisent de manière générale une configuration donnée, plusieurs échelles peuvent se superposer à une certaine période, ou se succéder dans la durée.

Cela est fortement lié aux contraintes et opportunités pour s'emparer de l'espace urbain ainsi qu'aux conditions de la mobilisation urbaine qui sont à la portée des individus. Posséder une ou plusieurs voitures ou être dépendant des transports en commun, disposer des ressources pour acheter ou louer une propriété dans le quartier où habitent des parents proches, être propriétaire d'un terrain de grande taille pour le diviser ou dépendre des politiques étatiques de logements sociaux pour accéder à la propriété, sont des conditions qui structurent, entre autres, l'horizon des possibilités en termes d'occupation de l'espace urbain. Les distances mesurables en mètres et kilomètres, ou bien en termes de maisons ou de rues qui séparent une maison des autres, sont vécues différemment en fonction de la maîtrise des distances et du temps que prend la circulation quotidienne, ce qui élargit ou diminue dans la pratique l'échelle par laquelle la proximité résidentielle se met en place.

---

[112] Ces deux questions liées à la spatialisation des configurations résidentielles seront abordées en détail dans le chapitre 6.

Dans un exercice délibérément simplificateur et approximatif, je propose d'organiser la diversité des cas étudiés dans une sorte de gradation d'échelles et micro-échelles de la proximité, de la plus resserrée jusqu'à la plus étendue. Pour simplifier encore, je prends pour l'instant chaque cas selon la photographie instantanée du moment où je les ai rencontrés pour la première fois, sans incorporer encore la dimension dynamique liée aux changements d'échelles dans la durée, ce que je ferai plus tard[113].

En faisant cet exercice, on trouve, à un extrême, le cas où j'ai observé la forme de proximité la plus resserrée en termes d'échelle, celui des Domínguez E., qui en 2015 habitaient dans un bidonville à La Pintana (voir figure 16). A l'extrême opposé, il y a celui des Sabalsa R. [114] analysé dans le chapitre 2, que j'ai rencontré dans un beau quartier de Vitacura en 2013 et qui correspond à la forme la plus étendue de proximité observée sur mon terrain (voir figure 8, chapitre 2). Si dans le premier cas, des membres de trois générations – grand-mère, filles adultes et petits-enfants – habitaient dans une seule maison et partageaient une seule chambre pour dormir, dans le deuxième cas, les membres des trois générations habitaient dans cinq maisons différentes situées à une distance d'entre un et trois kilomètres les unes les autres, distance que les individus parcouraient plusieurs fois par jour en voiture ou, plus rarement, à pied ou en vélo. Il existe entre ces deux extrêmes tout un ensemble d'échelles intermédiaires, que je vais décrire et analyser au long de cette sous-section.

Partager une même propriété : les micro-échelles de la corésidence

Sur mon terrain, j'ai identifié une certaine variabilité de l'étendue spatiale des configurations résidentielles sans dépasser l'échelle de la corésidence, c'est-à-dire des modalités plus ou moins e (ou peut-être plutôt « denses » dans ce contexte-là) d'appropriation des lieux d'habitation par des noyaux apparentés au sein d'une seule propriété, unité à la fois spatiale et juridique. Par rapport aux situations où l'on habite des propriétés différenciées, le fait de partager une même propriété implique que certains des habitants sont propriétaires et d'autres ne le sont pas, et que le plus souvent ce sont les héritiers des premiers. Sur l'ensemble de mon terrain, la corésidence est largement prédominante dans les milieux défavorisés, ce qui est consistant avec la littérature quantitative disponible, comme je l'ai souligné dans le chapitre

113 Voir section II de ce même chapitre.

114 Cas nº 17 en Annexes.

1 (Palma 2018 ; Ibarra 2005). Dans les familles défavorisées étudiées, on dispose notamment de sa propre maison et de son *sitio* comme ressource que l'on met à la disposition des siens pour rendre la proximité intergénérationnelle possible. Cela dit, la corésidence peut aussi être présente dans les familles relativement aisées : elle est alors vécue comme transitoire, et prend la forme de la mise à disposition d'une chambre, et non pas celle de maisons indépendantes, en faisant système avec d'autres échelles plus étendues de la proximité.

– **Plusieurs chambres, une même maison**

À côté du cas où l'on partage non seulement une maison, mais aussi une chambre pour dormir, on trouve des situations où plusieurs noyaux familiaux apparentés s'approprient des chambres différentes au sein d'une même maison, sans pour autant constituer de véritables *« maisons indépendantes »* du point de vue indigène. Certaines pièces peuvent être aussi construites sur le terrain qui entoure la maison, en formant des annexes attachées à la maison principale. Cette morphologie était assez répandue sur mon terrain dans les bidonvilles et, dans plusieurs cas, a constitué la forme initiale de la proximité dans des configurations qui se sont depuis étendues. Par contre, elle était moins répandue dans les classes moyennes étudiées sur mon terrain, et très rare dans le milieu aisé, sauf comme étape transitoire.

Analysons le cas des Carrasco B., rencontré en 2007 dans un bidonville à Peñalolén. Juana Carrasco, femme au foyer dans la trentaine, travaillait dans les marchés [*ferias*] du quartier, en revendant des objets recyclés par son mari. Le couple et leurs cinq enfants habitaient depuis une vingtaine d'années dans un *sitio,* dont la mère de Juana était propriétaire. En 2007, y habitait aussi la sœur cadette de Juana, séparée, avec ses deux enfants. Après avoir occupé une chambre dans la maison de sa mère pendant trois ans, Juana et les siens *« sont passés au jardin »*, où ils se sont installés dans une *mediagua* offerte par la municipalité, tandis que sa sœur et ses neveux partageaient les deux chambres de la maison avec sa mère. Quoique la pièce extérieure ait une certaine autonomie, elle ne constitue pas une *« maison indépendante ».* Cette pièce étant dépourvue de cuisine et de salle de bain propres, la plupart du temps, Juana et les siens réalisaient les activités quotidiennes comme cuisiner, manger, laver le linge ou prendre un bain, dans la maison principale. Juana a un réchaud qu'elle installe parfois dans le jardin pour cuisiner et manger à l'extérieur, en sortant aussi la table et les chaises qu'elle garde à l'intérieur, notamment lorsqu'il fait beau.

Le seul exemple de cette forme de corésidence que j'ai pu observer en milieu aisé a été celui des Baum A.[115] rencontrés en 2013 à Las Condes, un quartier voisin de Vitacura. Depuis trois ans, s'y était configurée une double corésidence, ascendante et descendante. D'abord, María, veuve âgée de 91 ans, était allée vivre chez son fils Gerardo Baum, ingénier en bâtiment, et sa belle-fille Amparo A., femme au foyer dans la soixantaine, suite au tremblement de terre de 2010[116]. Selon les enquêtés, cet événement a déclenché la décision d'installer définitivement María chez son fils, après une succession de problèmes de santé qui l'avaient conduite à l'hôpital et à effectuer plusieurs séjours chez lui. Le couple a installé la grand-mère paternelle dans l'ancienne chambre du second enfant du couple, qui était parti après son mariage. Auparavant, María habitait dans un appartement situé dans le même arrondissement, avec une femme de ménage qui l'aidait au quotidien. Un an après l'installation de Maria chez les Baum A., c'est la fille aînée du couple, Francisca, architecte de 38 ans, qui, suite à une rupture conjugale, est revenue chez ses parents avec sa fille de trois ans. Francisca et sa fille ont d'abord occupé l'ancienne chambre de Francisca, mais quelques mois après leur arrivée, pour *« gagner un peu d'indépendance »*, elles se sont installées dans une chambre avec une salle de bains privée, qui servait de bureau et que Gerardo et Amparo avaient bâti quelques années auparavant, au fond du jardin, en anticipant la possibilité d'accueillir à l'avenir l'un de leurs parents.

Si l'on compare l'étendue spatiale en mètres carrés disponibles pour habiter, le fait qu'on puisse classer le cas des Carrasco B. tout à côté de celui des Baum A. devient peut-être critiquable. On observe en effet une différence significative en termes d'étroitesse de la corésidence, puisque le *sitio* des premiers (160 m^2 environ) rentre plus de deux fois dans celui des deuxièmes (400 m^2 environ)[117]. Or, chez les Baum A., cette double corésidence intergénérationnelle implique d'ajouter les domestiques et les aidants liés aux nouveaux corésidents : à la bonne (*nana*) qui travaillait depuis longtemps chez le couple Baum A., se sont

---

115 Cas nº 18 en Annexes.

116 Le puissant tremblement de terre survenu le 27 février 2010, qui a affecté une bonne partie de la zone centrale et sud du pays (Larrañaga et Herrera 2010), a été signalé plusieurs fois dans mon enquête comme un événement déclenchant des reconfigurations résidentielles, et notamment entraînant des formes de corésidence plus ou moins transitoires.

117 Du point de vue des conditions matérielles dans lesquelles cette forme de corésidence a lieu, il est évident que les degrés relatifs d'étroitesse ne sont qu'un des éléments de la différentiation entre les milieux socioéconomiques. Entre autres, il y a aussi la qualité des matériaux et des techniques de construction, notamment en ce qui concerne l'isolement entre les différentes pièces, ainsi que le nombre de salles de bain ou d'espaces communs disponibles, comme, par exemple, le jardin avec piscine, le petit bureau, la galerie-salle TV ou la chambre de service (destinée aux domestiques) que possèdent les Baum A. Ces espaces additionnels disponibles dans la maison commune permettent d'augmenter l'indépendance entre les individus et les noyaux familiaux qui partagent le quotidien.

joints celle embauchée par Francisca pour s'occuper de sa fille, ainsi que les aidants professionnels qui s'occupaient jour et nuit, à tour de rôle, de María. Si l'on considère la dimension vécue de l'occupation de l'espace, il est intéressant de remarquer que la perception d'être spatialement *«à l'étroit»* et de compter avec peu d'indépendance est fortement présent dans le discours des enquêtés dans les deux cas. Par exemple, dans les mots de la fille aînée des Baum A. :

> FRANCISCA : « [Avec] mes parents, qui ont un rythme de vie, ma grand-mère qui en a un autre, qui met la télé à plein volume, [ma fille] ne pouvait pas dormir [...]. Au début, on partageait toutes les trois la même salle de bain avec ma grand-mère, avec son truc pour faire pipi [...]. Moi, je voulais apprendre [à ma fille] à faire pipi et je ne pouvais pas, parce que comment je le lui apprends sur le truc de ma grand-mère ? ». (E12, 2013)

La tolérance relative à l'étroitesse, qui différe en fonction des expériences précédentes respectives des individus et de leurs attentes en termes résidentiels, a une incidence dans le façonnement du vécu de l'échelle de la proximité. Dans ce sens, l'enjeu consistant à partager les pièces d'une seule maison entre les membres d'un noyau familial semble être un élément qualitativement déterminant de l'échelle spatiale de la proximité, au-delà de la taille effective de celle-ci.

- **Plusieurs *« maisons indépendantes »*, une seule propriété**

On trouve ensuite des cas où les noyaux apparentés se répartissent plusieurs maisons dites *« indépendantes »*, car équipées d'au moins une salle de bain et une cuisine, construites sur un même terrain, dont le propriétaire occupe le plus souvent la maison principale. Sur mon terrain dans les bidonvilles, il était courant d'observer de larges pans de terrain étendus vers le fond. Ils étaient issus des processus de parcellisation et régularisation des terrains, sur la base d'une surface d'environ 9x18 mètres (Vergara et Palmer 1990). Dans ces conditions, l'espace disponible pour accueillir plusieurs générations de manière durable, en bâtissant des maisons relativement indépendantes, est considérable.

Le récit rétrospectif des enquêtés montre que le plus souvent, cette modalité de corésidence à plusieurs *« maisons indépendantes »* se constitue comme une étape de maturation d'une corésidence commencée par le partage et l'ajout de pièces dans la maison principale, comme l'illustrait nettement le cas des Rojas T.[118] analysé dans le chapitre 2 (voir figure 14,

[118] Cas nº 40 en Annexes.

chapitre 2). C'est aussi le cas des Jara I. [119], rencontrés en 2007 dans un bidonville à Peñalolén, où, en une trentaine d'années, cinq maisons bâties à partir de *mediaguas* avaient été ajoutées par les descendants de Julia, 80 ans, dans le terrain qui lui appartenait. Dans ce contexte, du fait que cela suppose un investissement matériellement important, le passage de la maison partagée aux *« maisons indépendantes »* sur un même terrain constitue souvent le signe d'une pérennisation de la corésidence et de sa projection dans l'avenir. C'est peut-être la raison pour laquelle il s'agit d'une spatialisation de la proximité que je n'ai pas rencontrée dans les milieux aisés. Là, la corésidence prenait toujours la forme d'un partage des chambres, ce qui maintenait son caractère transitoire, même si elle pouvait durer jusqu'à deux ou trois ans. Dans les classes moyennes, la figure de l'*« appartement d'intérieur »,* que l'on a vu à propos des Vargas E. dans le chapitre 2, constitue une modalité de cette typologie.

S'éparpiller dans le quartier : les micro-échelles de la non-contiguïté

Partons maintenant de l'autre extrême de la gradation typologique des échelles de la proximité que j'ai proposée au début de cet exercice. En prenant les Sabalsa R. comme référence, on peut se déplacer vers des formes de moins en moins étendues de la proximité résidentielle, en commençant par celles où les lieux d'habitation concernés ne sont pas contigus, mais sont situés dans des rues avoisinantes. Dans le cas où la distance entre les maisons dépasse un kilomètre, ce que j'ai notamment vu dans les quartiers aisés de Vitacura, cela suppose de disposer de voitures pour les déplacements quotidiens. Des distances moins étendues peuvent, par contre, être parcourues à pied, en vélo ou, exceptionnellement, en taxi. Enfin, les rapprochements non contigus qui ont lieu à l'échelle d'une même rue ou d'une allée constituent un modèle où la circulation à pied est très facile, et qui se rapproche beaucoup d'une contiguïté effective. Or, on le verra, ce type de rapprochements présente des différences importantes avec l'échelle de la proximité dont la contiguïté est la forme prédominante, autant du point de vue des opportunités et contraintes concrètes que la mitoyenneté entraîne, que du point de vue de ses conditions de possibilité.

[119] Cas nº 8 en Annexes.

– **Autour des rues avoisinantes**

À Vitacura, j'ai rencontré en 2013 les Risopatrón A.[120]. Les maisons et appartements achetés ou loués par les enfants adultes de María Luz A., 65 ans, et Roberto, ingénieur décédé trois ans auparavant, s'étalaient dans les rues environnantes de la maison parentale, à des distances variables mais qui ne dépassaient pas un kilomètre. À la différence des Sabalsa R., cette moindre distance permettait aux individus de circuler très souvent à pied entre les maisons, quoique la voiture était aussi utilisée. Pour réussir à s'installer près de la maison de sa mère veuve et de ses grands-parents maternels, qui habitaient aussi dans les environs, la fille aînée avait d'abord loué, puis acheté, en recourant à des connaissances pour avoir la priorité de l'achat, la maison voisine de celle de ses parents. On trouve ainsi au cœur de cette configuration une situation de contiguïté, malgré le fait que celle-ci ne caractérise pas l'ensemble des rapports de proximité résidentielle.

J'ai également observé des configurations de proximité à l'échelle des rues avoisinantes dans les classes moyennes et, quoique plus rarement, dans les milieux défavorisés. Dans ces derniers, les opportunités des enfants adultes pour s'installer dans une maison différenciée mais à proximité des parents sont rares, puisque très majoritairement l'offre publique de logements sociaux se situe dans les périphéries de la ville et de la région (Sabatini, Cáceres et Cerda 2001 ; Sabatini et al. 2010 ; Tapia, Araos et Salinas 2012). Dans les classes moyennes, par contre, la location à proximité est souvent une ressource à portée des jeunes couples, notamment à travers la location à bas prix de maisons secondaires bâties à l'arrière de maisons construites sur des terrains très étendus, ou bien la location ou l'achat à crédit d'appartements, souvent avec l'aide financière des parents. Je mentionne le cas des Sanchez T., rencontrés à San Miguel en 2014[121]. Ana, institutrice dans la quarantaine, et l'une de ces deux sœurs habitaient à proximité de la maison de leur mère (Nancy, 76 ans), tandis que l'aînée de la fratrie avait bâti une maison dans le terrain de cette dernière. Après sa séparation lorsqu'elle était encore jeune, Nancy est restée avec ses trois filles dans la maison que son mari avait hérité de sa famille paternelle. Lucía, la sœur aînée d'Ana, statisticienne de 50 ans qui travaillait dans une organisation internationale, habitait dans le terrain de la maison de Nancy, dans une maison qu'elle avait bâtie avec ses deux enfants adolescents. Divorcée, son travail exigeait qu'elle s'absente très souvent du pays, et elle laissait ainsi sa mère s'occuper de ses enfants. Son fils aîné, célibataire dans la trentaine,

120 Cas nº 20 en Annexes.

121 Cas nº 33 en Annexes.

était né d'une relation antérieure à son mariage, et il habitait dans la maison de sa grand-mère. Les deux autres filles de Nancy, s'étaient installées, au moment de leur mariage, à quelques rues de la maison maternelle, à moins d'un kilomètre de distance. N'ayant pas de voiture, Ana se rendait souvent chez sa mère à pied (*« c'est une quinzaine de minutes de marche »*) ou en taxi lorsqu'elle était trop pressée, notamment pour aller chercher son fils, qui restait chez sa mère tous les après-midis après l'école.

– **Au long d'une même rue**

À une échelle un peu plus étroite, mais pas encore celle de la contiguïté, j'ai observé certains cas où plusieurs maisons interdépendantes se concentraient autour d'une seule rue, passage ou allée. C'est le cas des Moya N.[122], que j'ai rencontrés en 2015 à Renca, un arrondissement au Nord-ouest de Santiago associé aux milieux populaires et aux petites classes moyennes. Rosario, coiffeuse de 45 ans, était l'aînée d'une fratrie de quatre filles et un fils, et la propriétaire du salon où travaillaient aussi ses trois sœurs et, de manière sporadique, certains de ses neveux et nièces. Ce local se trouvait à Providencia, un arrondissement du centre associé aux classes moyennes aisées. Rosario, ses trois sœurs, son frère et leurs parents habitaient *« dans une même allée, mais dans des maisons différentes »*. Les parents, un couple d'origine modeste, avaient accédé trente ans auparavant à une allocation pour accéder à la propriété d'un logement social. Celui-ci était situé dans un ensemble de maisons mitoyennes, organisées autour de plusieurs allées. Après son mariage, Rosario s'est installée pendant huit ans chez ses parents, dans une petite maison bâtie *« derrière »*, jusqu'au moment où l'une des maisons de l'allée s'est libérée. Grâce à une allocation d'aide à l'accès à la propriété pour les classes moyennes et un crédit immobilier, Rosario et son mari ont pu accéder à la propriété, s'installant à quelques maisons de distance des parents de celle-ci. Tous les membres de la fratrie ont suivi un parcours similaire. Au moment de l'enquête, le cadet de la fratrie habitait encore avec sa femme et son fils dans la maison derrière le *sitio* des parents Moya N. En mobilisant leur capital d'autochtonie, les sœurs Moya N. ont pu s'installer au fur et à mesure dans des maisons voisines qui se libéraient, de telle façon qu'au moment de mon enquête, leurs maisons constituaient un véritable *cluster* à l'échelle de la rue.

[122] Cas nº 43 en Annexes.

Condominios et *villas* : les micro-échelles de la contiguïté

En poursuivant l'exercice proposé dans cette section, on en arrive au point mitoyen entre les extrêmes les plus rapprochés et les plus étendus de la spatialisation des configurations de proximité sur mon terrain : celui de la contiguïté entre des maisons différenciées et interdépendantes. En empruntant des expressions indigènes, j'appelle cette échelle le modèle du *« condominio »*, comme l'appelaient les enquêtés en milieu aisé, ou de la *« villa »,* comme il était nommé dans les milieux populaires. Si le terme *condominio* renvoie à l'image d'une copropriété fermée de type privé fortement associée en Amérique latine aux classes urbaines supérieures (Elguezabal 2015), celui de *villa* évoque plutôt la copropriété des ensembles traditionnels de logements sociaux, mais dans une version à petite échelle (Forray, Márquez et Sepúlveda 2011). Dans les deux cas, il s'agit à peu près de la même figure : une grande surface de terrain divisée par les parents entre leurs enfants adultes. Difficile à réaliser concrètement dans les conditions d'une métropole comme Santiago, où la disponibilité de l'espace urbain central ou péricentral devient de plus en plus rare et chère (de Mattos, Fuentes et Link 2014 ; Mora, Fulgueiras et Innocenti 2014), le modèle du *condominio* peut parfois s'obtenir par des stratégies différentes à celle de la subdivision d'un grand terrain ; ces stratégies sont également coûteuses et rarement réalisables dans les faits, comme l'achat successif de plusieurs terrains contigus. Sur mon terrain, je n'ai constaté cette échelle de la proximité que chez certaines familles aisées, à l'exception d'un cas issu d'une classe moyenne d'origine campagnarde, dont le terrain familial, hérité, était situé dans une zone, qui avait été jusqu'à très récemment considérée comme rurale.

La contiguïté comme échelle de la proximité résidentielle familiale, qu'elle soit plus ou moins proche du modèle idéal du *condominio*, semble garantir une plus grande fermeture de la configuration résidentielle de proximité, par rapport à l'entourage avoisinant extra-familial. Dans plusieurs sens, on constitue ici une sorte de monde-maison, qui se rapproche beaucoup de la corésidence, mais sans les inconvénients de l'étroitesse. C'est peut-être pour cette raison que le *condominio* constitue souvent une sorte d'archétype ou de référence idéale de la proximité, qui est relativement transversale sur mon terrain. Or, de même que le partage d'une même propriété et la distribution dans des maisons non contigües exigent des formes de gestion spécifiques de l'étroitesse et de la distance, la contiguïté pose aussi des problèmes spécifiques à gérer : ceux de la mitoyenneté.

– **Les *condominios* fermés**

Trois des cas observés en 2013 dans la zone la plus aisée de Santiago constituent des exemples du modèle de *condominio* ou copropriété fermée. Chez les Saldes T. à La Dehesa (figure 15-I) , les Narváez M. à Lo Curro et les Anchoberry B. à La Dehesa (figure 15-II), les configurations résidentielles de proximité se présentent sous la forme de plusieurs maisons contiguës construites sur un seul grand terrain et entourées par des murs qui les séparent de la rue. Que les maisons disposent d'un accès indépendant et direct sur la rue ou qu'elles donnent sur une ruelle intérieure et partagent un accès unique à la rue, ce qui est caractéristique de ces maisons, c'est qu'elles sont interconnectées depuis l'intérieur, c'est à dire qu'il n'est pas nécessaire de passer par la rue pour aller d'une maison à l'autre.

Regardons en détail le cas des Saldes T.[123] Au moment de notre première rencontre, en 2013, j'ai rencontré José, ingénieur et cadre d'entreprise de 65 ans, aîné des fils d'une fratrie de sept enfants, issue du couple formé par José Saldes et Clara T., décédés respectivement en 2012 et 2010. En 1975, José Saldes *père*, ingénieur et homme d'affaires prospère, avait acheté *« à un bon prix »* un terrain d'environ 8.500 m^2 à Lo Barnechea, à proximité du club d'équitation qu'il fréquentait alors. C'était une zone encore classée comme rurale à une époque où le processus de périurbanisation commençait à attirer les familles aisées de la zone Nord-est de Santiago (Pérez 2012). Après quelque temps, José Saldes *père* décida de diviser le terrain et d'offrir à chacun de ses enfants un terrain de 750 m^2, *« pour que chacun y construise sa maison »,* en gardant pour lui et sa femme *« un lot relativement plus grand ».* Selon José *fils*, le transfert des terrains a été fait à travers une *« vente fictive »* pour éviter les taxes associées aux dons.

[123] Cas nº 16 en Annexes.

FIGURE 15 : DIFFERENTS EXEMPLES DE *CONDOMINIO*

SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

De manière générale, cette logique est similaire dans les autres deux configurations en *condominio* fermé observées dans mon enquête. En gros, le terrain était à l'origine d'un seul tenant, appartenant au père ou au couple de parents, et même s'il avait été très tôt divisé en parts juridiquement cédées aux enfants par le biais d'une *« vente fictive »*, et que chaque maison a une certaine délimitation de terrain *« à soi »*, doublée par des barrières physiques plus ou moins marquées, leurs habitants le considèrent comme un seul et même terrain. Ce fort sentiment d'unité résidentielle est renforcé par le mur qui entoure l'ensemble du terrain et qui le sépare de l'extérieur, ainsi que par la relative liberté de circulation qui existe entre les maisons. Ici, la contiguïté spatiale n'est pas équivalente à une quelconque forme de mitoyenneté entre des voisins, mais elle se rapproche, dans plusieurs sens pratiques et symboliques, d'une forme de corésidence, c'est-à-dire du partage d'une seule propriété.

– **Les « faux » *condominios***

Les conditions pour former un *condominio* du type décrit plus haut dans une métropole comme Santiago sont difficiles à atteindre. Si, dans les années 1960 et 1970, il y a eu des opportunités exceptionnelles pour acheter des terrains de plusieurs milliers de mètres carrés dans des zones périurbaines dans la précordillère de Santiago, les terrains disponibles sont devenus de plus en plus chers et éloignés. D'autres stratégies ont alors été mises en place pour atteindre un résultat pareil. Selon l'une des enquêtées, *« là, c'est un* condominio *qui n'est pas un* condominio*. Nous sommes séparés par la rue et les murs »* (E34 2013). Deux cas dans mon terrain en milieu aisé en constituent des exemples de ces « faux » *condominios*, celui des Insunza J. à La Dehesa (figure 15-III) et celui des Areche C. à Las Condes (figure 15-IV).

Chez les Areche C., en 2013, la configuration résidentielle comprenait quatre maisons bâties autour d'une allée. En fait, deux paires de maisons mitoyennes se faisaient face de chaque côté de la rue. Une des maisons était celle du couple formé par Domingo Arèche *père* (93 ans) et sa femme (décédée deux semaines avant mon enquête), et les trois autres appartenaient à trois de leurs six enfants. C'était l'une des filles, Luz María, deuxième dans la fratrie, qui avait été la première à y émménager en 1991. Elle avait acheté un terrain dans une zone de Las Condes qui était en train de se peupler. Luz María a ensuite convaincu ses parents d'acheter le terrain voisin, où ils ont éménaggé avec leurs deux fils cadets. Avant cet émménagement, les parents Areche C. et leurs trois filles mariées habitaient tous à Providencia, assez près les uns des autres. Em entretien, l'une des filles, Josefina, m'a dit que d'avoir ses parents et sœur habitant *« trop loin »* est devenu un problème pour tous, et son père a commencé à insister pour qu'elle et sa

sœur aînée partent s'installer à Las Condes. Or, la situation économique de Josefina et son mari ne leur permettait pas de s'acheter un terrain et d'y construire une maison, même en vendant leur maison à Providencia. Le mari de Luz María a alors remarqué que les deux terrains en face de sa maison étaient en vente et a convaincu son beau-père de les acheter. Domingo *père* y a fait bâtir deux maisons et a proposé à Josefina et María Elena d'y émménager. Les deux sœurs lui ont payé une somme symbolique et chacune est devenue la propriétaire d'une des maisons. Au même moment, Cristóbal, le cadet, a acheté un terrain un peu plus éloigné, *« à quelques minutes en voiture »*, car il voulait un terrain plus large. Au moment de mon enquête, îné des fils, séparé depuis peu de temps, habitait chez son père, récemment veuf.

Chez les Insunza J., la configuration résidentielle a suivi une logique un peu différente, moins au « compte-gouttes » et plus proche du modèle des « vrais *condominios* », mais par l'achat de plusieurs terrains contigus de taille moyenne. La première maison a, elle aussi, été achetée en 1991 par les parents Insunza J. À ce moment-là, il y avait plusieurs terrains vides juste derrière cette maison, dont l'accès était possible seulement par une rue située à l'arrière de la maison. Pablo Insunza *père* en a acheté trois, un pour chacun de ses enfants. Ainsi, en 1993, toute la fratrie était déjà installée sur les terrains autour de la maison des parents Insunza J.

Dans ces deux cas, il y a des maisons situées en contiguïté les unes des autres, mais à la différence des « vrais » *condominios*, l'ensemble qu'elles forment n'est pas entouré par un mur commun qui les sépare de l'extérieur. De même, quoiqu'il puisse exister une circulation importante et relativement libre entre leurs habitants, les maisons constituent des propriétés juridiquement différentes, clairement différenciées également en termes spatiaux et architecturaux : elles ne partagent pas des espaces communs et elles se confondent avec les maisons voisines, du moins dans le sens où il n'y pas de marque explicite de délimitation entre elles et le « reste » des maisons environnantes.

- **Le *condominio* et la *villa* comme archétype de la proximité**

Qu'il s'agisse de « vrai » ou de « faux » *condominio*, sur l'ensemble de mon terrain, je n'ai pu observer cette échelle de la proximité qu'en milieux très aisés. Être propriétaire d'un terrain de grande taille ou de plusieurs terrains contigus de taille moyenne est quelque chose d'extrêmement coûteux à Santiago. Malgré ce fait, ce qui me semble remarquable est que le modèle pour ainsi dire « idéal » du *condominio*, semblait constituer un archétype de la proximité résidentielle familiale assez transversal quel que soit le milieu socioéconomique.

Ainsi, le modèle du *condominio* était évoqué dans les discours d'enquêtés, qui ne l'avaient pas vécu eux-mêmes, en tant qu'imaginaire du désirable, point de référence idéal par rapport auquel on juge sa situation résidentielle concrète.

J'ai réalisé cela pour la première fois lorsqu'en étudiant des cas de proximité chez des familles riches du Nord-est de la ville en 2013, j'ai repris à des fins de comparaison l'analyse de mes données issues des bidonvilles. Je suis revenue alors sur le cas des Tapia S., étudié à Peñalolén en 2007[124]. J'y avais rencontré Julia, une ancienne femme de ménage dans la soixantaine, séparée et propriétaire d'un *sitio* comprenant une maison à deux étages. Selon Julia, chez elle habitaient et avaient habité *« des neveux et nièces, des frères et sœurs, des enfants et petits-enfants »*. Au moment de mon enquête, il y avait chez Julia douze personnes représentant cinq noyaux familiaux ; et la plupart partageait les chambres et les espaces communs de la maison principale. Seule une nièce de Julia habitait des chambres *« indépendantes »* au fond du *sitio*. Au cours de l'entretien, nous avons discuté d'une sœur de Julia qui était partie vivre à Maipú, un arrondissement de la périphérie Nord-ouest de la ville très éloigné de Peñalolén.Julia et sa nièce ont évoqué les difficultés éprouvées par cette femme, célibataire et vivant seule, du fait de son éloignement, ainsi que le désir de Julia d'avoir les moyens de la ramener et réunir ainsi tous les siens auprès d'elle, dans une *« villa »* :

> JULIA : Je dis toujours : si jamais je gagnais un gros prix [à la loterie], j'achèterais une *villa* et nous serions tous ensemble, toute la famille. Comme ça, quoi que ce soit qui arrive, on serait attentifs, là pour les autres. C'est cela que j'aimerais bien. (E15, 2007)

En relisant cet extrait, je me suis rendue compte que ce que Julia exprimait comme un désir aussi intense qu'utopique, était en fait une réalité pour certaines des familles riches que j'étais en train d'étudier. Julia comparait sa situation actuelle faite de corésidence et d'éloignement avec cette image idéalisée d'une *villa* taillée sur mesure pour accueillir les trois sœurs et leur descendance. L'évocation de l'image idéalisée du *condominio* apparaissait aussi dans le discours des enquêtés aisés pour évaluer leur propre situation, comme une sorte de ligne d'arrivée désirable et envisageable pour l'avenir. Chez les Sabalsa R. par exemple, cela était un sujet récurrent des conversations. À plusieurs occasions, Carolina et ses filles ont mentionné leurs nombreuses tentatives pour trouver un terrain de grande taille à diviser. Dans une conversation, Carolina a fait une analogie entre le modèle du *condominio* et celui plus ancien des grandes maisons de campagne, dont l'imaginaire est assez présent chez les enquêtés aisés :

---

[124] Cas nº 12 en Annexes.

> CAROLINA : Je pense qu'il était très super, anciennement, l'on vivait dans ces maisons patronales, immenses. Que les enfants se mariaient et s'installaient dans une aile de la maison et les grands-parents étaient là, et c'était pour tous. On pourrait dire, comme les *condominios* d'aujourd'hui, je connais plusieurs familles qui vivent dans des *condominios*. (E20, 2013)

En fait, dans notre dernière conversation en 2015, Carolina et sa fille Valentina m'ont raconté que Cristóbal, le seul fils de la fratrie, avait récemment acheté un terrain de presque six mille mètres carrés à Lo Curro. Il a alors proposé à ses parents et ses sœurs d'y bâtir sept maisons, mais cela impliquait de contourner la loi, puisque la densité maximale acceptée pour cette zone périurbaine ne le permettait pas. N'ayant pas réussi le *condominio* à Santiago, les Sabalsa R. ont transféré leur *« projet familial »* ailleurs. Frère et sœurs, ainsi que quelques-uns de leurs cousins, avaient récemment acheté un grand terrain voisin de la maison que les parents Sabalsa R. possèdent sur la plage pour y faire *« une sorte de* condominio *et chacun va donner une partie au milieu et là on va faire un espace piscine-barbecue »*. (E77, 2015).

I.2. Les délimitations des frontières internes : gestion de l'intimité et du partage

L'expérience de vivre *« à côté »* au sein de la parentèle proche peut se réaliser sous des formes spatialement variables en termes d'échelle, dépassant largement la corésidence *stricto sensu*. Or, la question de l'échelle est traversée par une autre dimension de la spatialisation, celle de la délimitation de frontières internes ou degrés de différenciation entre les noyaux familiaux corésidents ou quasi-corésidents. Si dans la section précédente, j'ai montré comment on produit de l'unité spatiale entre plusieurs noyaux familiaux à différentes échelles de la ville, dans cette section, il s'agit de montrer qu'une telle unité est complexe car internement différenciée. Il s'agit alors d'analyser les tensions entre intimité et partage au cœur des configurations résidentielles de proximité où le travail architectural et matériel de l'espace joue un rôle majeur (Herzfeld 2009). La prise en compte de cette deuxième dimension permet de rompre avec la linéarité avec laquelle j'ai présenté jusqu'ici les typologies de la spatialisation des configurations résidentielles de proximité à Santiago : à des échelles géographiques équivalentes, on peut observer des formes variables de délimitation desfrontières. Ainsi, on peut par exemple rencontrer des cas de proximité non contiguë, où les enquêtés considèrent ne pas avoir beaucoup d'intimité par rapport aux autres noyaux familiaux. À l'inverse, il existe des formes étroites de contiguïté ou de corésidence, où les habitants ont crée des délimitations spatiales pour assurer une relative intimité entre les noyaux.

Il s'agit ainsi d'observer la mise en place de dispositifs architecturaux, matériaux et symboliques, délimitant des espaces à usage exclusif, tels que l'installation ou la suppression de murs et grilles, la hauteur, la solidité et l'isolement de ceux-ci, l'ouverture ou la fermeture de portes et fenêtres reliant des maisons, l'indépendance des entrées depuis la rue, l'installation de barrières visuelles et sonores. Il faut aussi observer la mise en place, ou pas, d'espaces à usage collectif, ainsi que les règles et les pratiques de la circulation au sein des configurations résidentielles.

Gestion de l'intimité : production de barrières et régulations de la circulation

Il est tentant de supposer une corrélation simple entre l'étendue des configurations résidentielles et les degrés d'intimité entre les noyaux qui y participent. Ainsi, la distance constituerait elle-même une sorte de barrière matérielle qui garantirait une certaine isolation, laquelle deviendrait de moins en moins atteignable au fur et à mesure que la distance entre les lieux d'habitation diminuerait. Or, on constant que ce n'est pas aussi simple, lorsqu'on regarde attentivement le travail quotidien de l'espace et la variété des ressources qui sont mobilisées par les individus pour gérer les degrés d'intimité selon les circonstances.

– **Des murs invisibles**

J'évoque d'abord un cas particulièrement représentatif de la diversité et la finesse des ressources mobilisées par les agents pour différencier des lieux garantissant une intimité relative dans les situations de forte étroitesse spatiale. En juillet 2015, chez les Dominguez E[125] à La Pintana, l'un des bidonvilles les plus pauvres de la périphérie sud de Santiago, j'ai rencontré Nadia, une femme de 39 ans[126]. Elle habitait dans la maison de sa mère, avec quatre de ses cinq enfants, qui avaient entre 2 et 16 ans, sa mère Andrea et sa sœur Paola d'un an sa cadette, célibataire et sans enfant (figure 15). Les trois femmes travaillaient ensemble en récoltant des objets jetés ou donnés dans un chariot et en les revendant dans les marchés locaux.

Deux mois avant mon enquête, Nadia avait reçu une *mediagua* offerte par une Fondation d'aide au logement, pour remplacer l'ancienne qui était détériorée. L'intérieur de la nouvelle *mediagua* de 20 m^2 n'avait pas été divisé, du fait qu'elle constituait alors le dortoir partagé des

125 Cas nº 43 en Annexes.

126 Ce cas sera traité en détail dans le chapitre 5, section I.

trois femmes et des quatre enfants, comme le montre la figure 15[127]. Dans cette chambre, il y avait deux lits doubles dans chaque coin : l'un occupé par Andrea et par sa petite-fille aînée (A), l'autre par Paola et la deuxième fille de Nadia (C). Contre le mur du fond, il y avait deux autres lits dans chaque coin : un lit simple occupé par Nadia et son bébé (B) et un lit superposé occupé par son fils (B1). Pendant notre conversation, j'ai découvert qu'il y avait trois grands téléviseurs installés dans la pièce, parce qu'à partir d'un certain moment, je n'arrivais plus à entendre mes interlocutrices. Le téléviseur placé face au lit d'Andrea était déjà allumé à mon arrivée et je m'étais rapidement habituée à ce bruit de fond. Suite à l'arrivée successive des enfants de retour de l'école, les autres appareils ont été allumés à leur tour. C'est à ce moment-là que j'ai noté que chaque téléviseur était placé face au lit de chacune des femmes. Lorsque les appareils étaient allumés en même temps et que le volume de chaque téléviseur était élevé, chacun des trois coins de la chambre devenait en peu plus isolé, grâce à cette sorte de « mur » à la fois visuel et sonore produit par le téléviseur (couleur verte dans la figure 15). Dans des contextes pareils, l'isolation sonore par les téléviseurs peut en partie compenser la faible capacité d'isolation des matériaux utilisés le plus souvent pour bâtir les maisons et les murs qui les séparent, voire l'absence de murs comme dans le cas présenté ici. Il ne s'agit alors pas tant de s'isoler par rapport aux voisins, que de différentier de manière subtile des espaces d'intimité pour ces sortes de sous-noyaux de maternité pratique[128] au sein d'une modalité particulièrement étroite de corésidence.

- **Des dispositifs qui différencient**

Dans la section III du chapitre 2, on a analysé le cas des Rojas T.[129], dont j'ai décrit en détail la trajectoire de corésidence. En 2015, quatre noyaux familiaux habitaient dans le *sitio* des grands-parents Rojas T. (figure 14, chapitre 2) : la grand-mère veuve et sa fille célibataire dormaient dans la chambre principale de la maison parentale ; la fille aînée, séparée, et ses deux enfants adultes dormaient dans les deux autres chambres de la maison parentale ; le fils aîné habitait une *« maison indépendante »* bâtie à l'arrière du *sitio*, avec sa femme et leurs deux enfants adultes ; et l'aînée des petits-enfants habitait une maison « indépendante » bâtie sur le toit de la maison de ses grands-parents, avec son mari et leurs quatre enfants. Par rapport au cas

127 Pour des soucis de simplification, je montre ici une version réduite du plan de maison et du schéma de parenté des Domínguez E. Dans la section I du chapitre 5, j'en montre une version plus détaillée.

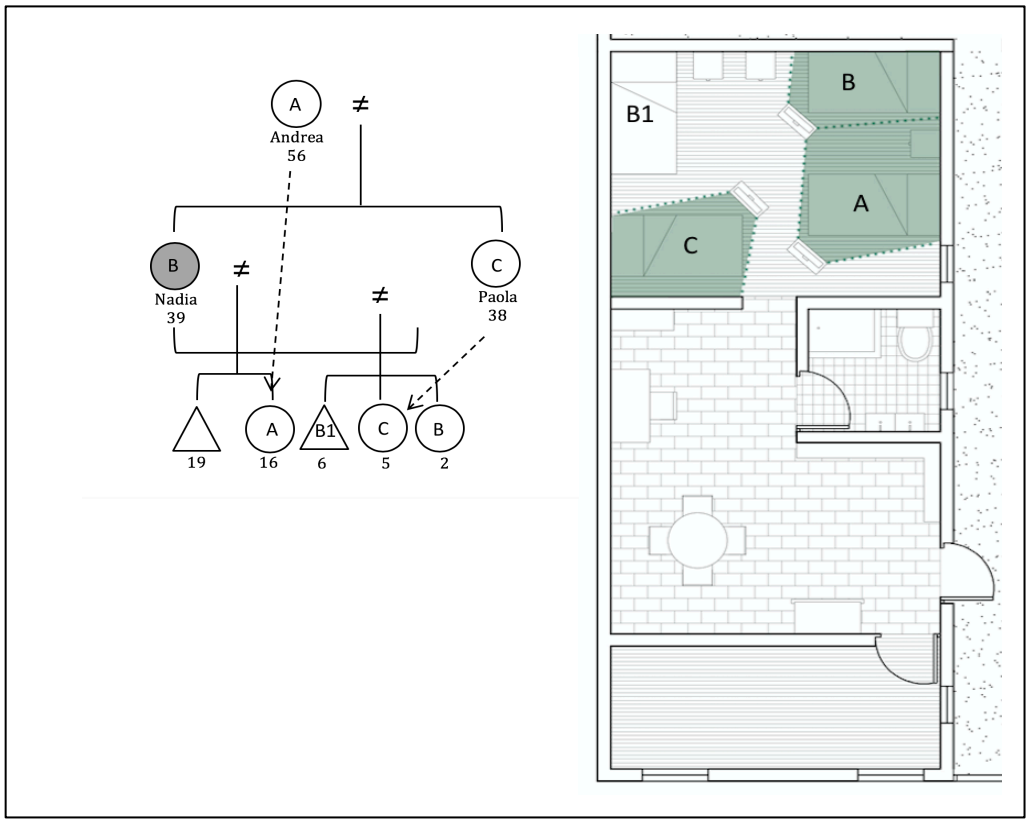
128 Je reprends l'analyse de cette question de la « maternité divisible » dans la section I du Ccapitre 5, à propos des *praxis* de parenté au sein des configurations de proximité.

129 Cas nº 40 en Annexes.

précèdent, on trouve dans cette configuration des noyaux familiaux plus nettement différenciés, et où la délimitation des frontières intérieures de la corésidence est plus marquée matériellement et symboliquement. D'un côté, les deux couples mariés ont produit dans la durée une certaine autonomie architecturale, en ajoutant les éléments nécessaires pour transformer leurs pièces en des *« maisons indépendantes »* du point de vue indigène : cuisine, salle de bain, accès direct depuis la rue. Par conséquent, ce n'est pas seulement l'existence de murs qui permet de rendre des lieux plus différenciés dans un contexte de corésidence, mais aussi certains « dispositifs » concrets qui font qu'un lieu d'habitation n'est pas l'annexe de la maison principale, mais fonctionne comme une maison à part entière.

Cela se voit plus clairement si l'on compare ce cas avec celui de Juana Carrasco B., que j'ai mentionné dans la section I.1.1 de ce chapitre. Malgré le fait que Juana, son mari et leurs enfants habitent dans deux *mediaguas* installées à l'arrière du *sitio* de sa mère, cette installation ne comprend pas de salle de bain ni de cuisine propres. De plus, pour y accéder, il faut passer par la maison de sa mère. Ici, les opportunités pour différentier des lieux d'intimité relative entre les noyaux corésidents sont plus faibles que chez les Rojas T.

FIGURE 16 : PLAN DE MAISON ET SCHEMA DE PARENTE CHEZ LES DOMINGUEZ E.



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

– **Murs solides et murs « verts »**

Concernant maintenant les configurations de proximité de type *condominio*, il est intéressant de noter que, malgré une délimitation spatiale qui est par définition plus marquée entre les maisons –en effet, dans tous les cas elles ont des adresses différentes et sont donc considérés administrativement comme des « domiciles » différents –, il y a des marges significatives de variation quant aux degrés d'intimité au sein de la quasi-corésidence. En contexte de contiguïté, la question des barrières architecturales et matérielles délimitant les maisons et le fait d'avoir une entrée partagée ou différenciée depuis la rue sont des enjeux très importants. On peut voir cela plus clairement en comparant deux cas relativement similaires en termes d'échelle de la proximité et issus de mon terrain en milieu aisé en 2013 : les Insunza J. (figure 15-III) et les Narváez O. (figures 17 et 18)

À ma connaissance, le cas des Insunza J.[130] est le seul où les habitants de la configuration résidentielle ont explicitement discuté de plusieurs alternatives pour concrétiser leur projet de réunification familiale dans les terrains contigus offerts par les parents à leurs trois enfants et leur famille. Les membres de la fratrie Insunza J. ont finalement décidé de séparer chacune des maisons par des murs solides et élevés, ainsi que de construire pour chacune une ouverture indépendante sur la ruelle qu'ils partagent avec d'autres voisins. En outre, ils ont décidé de ne pas prévoir d'espaces communs à l'ensemble des maisons[131] ni, du moins au début, de passages reliant les maisons entre elles. Dans ce cas, le souci des groupes familiaux restreints de garder des marges d'intimité, malgré la contiguïté des maisons, est alors à la base des décisions architecturales : *« Au début, on a pensé à [...] un* condominio *avec des maisons et jardins séparés mais avec une entrée commune, une seule grille […] ou bien quatre maisons avec un seul grand jardin […]* » (E39 2013). En plus de la construction de murs solides et hauts, les Insunza J. ont instauré une règle, explicitement établie, de se prévenir toujours lorsque les uns veulent aller dans la maison des autres, ce qui introduit une limite à la pratique de *« passer »* décrite dans le chapitre 2. Cela dit, comme l'entrée de la maison parentale ne donne pas sur la même ruelle que les autres maisons, le seul fils et cadet de la fratrie a décidé d'ouvrir un portail dans le mur qui séparait sa maison de celle de ses parents âgés. Les autres membres de la famille rigolait beaucoup à propos de sa décision, puisqu'ils disaient qu'il n'avait pas supporté d'être séparé de sa mère, même par un seul mur. Plusieurs années plus tard, lorsque Pablo *père* a été

130 Cas nº 23 en Annexes.

131 Question sur laquelle je reviendrai dans la sous-section suivante.

très malade, la fille aînée a aussi ouvert un portail pour relier directement sa maison à celle de ses parents. Ce cas montre que la délimitation des frontières intérieures à une configuration résidentielle reste une question très dynamique et que les barrières architecturales font toujours l'objet de transformations, s'affaiblissant ou se renforçant lorsque les circonstances familiales changent.

Regardons maintenant le cas des Narváez O.[132], où l'on observe une modalité différente de délimitation des frontières intérieures en contexte de contiguïté. Si dans ce cas de « vrai *condominio* », chaque maison a une entrée indépendante depuis la rue, il n'y a pas de murs entre les maisons. Au-delà des quelques dizaines de mètres de distance entre les maisons, seul le feuillage de l'abondante végétation et des grands arbres sert de barrière visuelle entre les maisons mitoyennes, comme on peut le voir sur la photo aérienne de la figure 17. Or, ces « murs verts » n'établissent pas de divisions nettes entre les jardins entourant chaque maison, les espaces privés se confondant plus facilement avec les espaces communs, ce qui rend la circulation entre les maisons assez libre. Par rapport au cas précèdent, on y voit un souci moins marqué d'assurer l'intimité entre les maisons et, au contraire, une mise en valeur explicite du partage dans le geste de ne pas bâtir de barrières. Or, cela n'implique pas que la production d'espaces d'intimité ne soit pas un enjeu pour les habitants. Paradoxalement, cela devient une question plus présente au quotidien que chez les Insunza J., puisque justement c'est un problème ouvert. C'est ainsi qu'en vertu du manque de murs, la végétation a fini par jouer chez les Narváez O. un rôle important de démarcation territoriale.

Les enquêtés sont revenus très souvent sur ce sujet lorsque je leur posais des questions relatives aux rapports entre les noyaux quasi-corésidents. Selon Pedro Pablo, l'un des fils de l'aînée de la fratrie (maison C), sa mère *« a réussi à pondérer l'influence »* de ses grands-parents paternels (maison A), *« à faire un filtre [et] établir certaines marges d'indépendance »,* principalement grâce au jardin, puisque sa mère *« s'est souciée de planter des arbres pour essayer de séparer visuellement »* les deux maisons (E22, 2013). Selon Ángeles, la mère de Pedro Pablo, sa belle-mère *« est un peu maîtresse de maison, un peu envahisseuse »*, ce qui se joue beaucoup par ses efforts pour influencer le jardin des autres maisons : *« l'autre jour, elle voulait nous transformer la fontaine qui est là-bas et elle voulait nous offrir quelque chose, mais seulement si nous enlevions la fontaine ! »* (E22, 2013). Son mari, confirme ses propos, en plaisantant sur le fait que ce qui dérange le plus Ángeles, c'est *« quand la belle-mère vient*

---

132 Cas nº 19 en Annexes.

avec le jardinier et dit 'voyez, il faut tailler l'arbuste de cette façon-ci', et il en résulte que l'arbuste est placé à cinquante centimètres de la ligne de délimitation [entre les jardins]. » (E22, 2013).

La comparaison entre ces deux exemples montre que la décision de bâtir des murs de séparation entre les maisons ou ne pas le faire est en rapport avec ce que l'on valorise le plus : l'intimité ou le partage entre les maisons. Ainsi, loin d'être une question fixée et sans ambiguïtés, on voit que des arrangements sont mis en place pour gérer intimité et partage, et qu'ils changent en fonction des circonstances. On peut, par exemple, ouvrir des portails pour atténuer la différentiation entre des maisons mitoyennes, lorsqu'on a fixé des limites trop nettes ; et, au contraire, on peut se servir du jardin pour accentuer la différentiation entre des maisons, lorsqu'on a choisi de ne pas bâtir de murs entre elles.

FIGURE 17 : VUE AERIENNE DES MAISONS DES NARVAEZ O. EN 2013

SOURCE : GOOGLE EARTH (PHOTOGRAPHIE SATELLITE)

FIGURE 18 : PLAN DE MAISONS DES NARVAEZ O. EN 2013

SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

– **Grillages et portails**

Parmi les configurations résidentielles de proximité à l'échelle du *condominio*, j'ai observé des formes intermédiaires de délimitation des frontières internes, à mi-chemin entre des murs hauts et solides et l'absence de murs. Il s'agit de barrières relativement faibles du point de vue matériel, quoique servant à démarquer symboliquement les maisons et à gérer certains problèmes pratiques issus de la contiguïté. Chez les Saldes T.[133] précédemment évoqués (I.1.3), par exemple, il n'y a que des grillages fins en fil de fer, pas plus hauts qu'une personne adulte et semi-transparents, ce qui permet de se voir et de se parler quand on se tient de chaque côté (figure X). Ces grillages sont entrecoupés par des portillons sans clé, et la circulation d'une maison à une autre est complètement libre. Au cours des entretiens, les enquêtés m'ont confié, sur le ton de la plaisanterie, que dans un premier temps, ils n'avaient prévu aucune barrière entre les maisons, en-dehors de la végétation, mais qu'ils avaient finalement décidé d'installer les grillages *« à cause des chiens »* qui se bagarraient.

FIGURE 19 : PORTAILS ET GRILLAGES CHEZ LES SALDES T.

SOURCE : PHOTOGRAPHIES PRISES PAR UNE ENQUETEE

Chez les Anchoberry B.[134], il y a des murs à mi-hauteur qui séparent les jardins adjacents. Si ces murs démarquent avec netteté les limites entre les maisons, ils ne remplissent qu'une fonction symbolique, car ils sont très bas et ne sont construits que sur la zone de séparation entre les jardins, de façon à ce que les maisons soient complètement ouvertes sur la petite ruelle qui traverse le *condominio*, comme le montre la figure 15-II. À propos de cela, la grand-mère m'ai dit en ton de blague que l'on y peut savoir qu'est-ce qu'il se passe dans

133 Cas nº 16 en Annexes.

134 Cas nº 21 en Annexes.

n'importe quelle maison par l'odeur qu'y émane. Dans ces mots, *« lorsque quelqu'un commence à faire un barbecue, tout le monde y arrive ! »*, et *« il faut savoir entendre et sentir pour habiter là ! »* (E23, 2013). Dans ces deux cas, la matérialité et la forme des barrières témoignent de l'ambiguïté entre une certaine délimitation entre les maisons et des formes poussées d'intimité entre ceux qui les habitent.

– **Des *« maisons ouvertes »***

Dans les configurations à maisons non contigües, les enjeux de différentiation et de gestion de l'intimité touchent moins les arrangements architecturaux que les modes de circulation entre les maisons, modes qui régulent la porosité relative des barrières matérielles existantes, comme on l'a vu par exemple dans le chapitre 2, à partir des pratiques consistant à *« passer »* et *« déposer les enfants »*.

Quoique d'un point de vue matériel, il s'agisse de maisons closes par des murs et des portails solides (figure 20), les enquêtés parlent de *« maisons ouvertes »*, c'est-à-dire dont les frontières sont faciles à franchir par les individus qui participent à la configuration et qui sont ceux avec qui on vit *« à côté »* ou *« ensemble »*.

FIGURE 20 : FAÇADE DES MAISONS PARENTALES CHEZ LES RISOPATRON T. (I) ET LES SABALSA R. (II)

SOURCE : GOOGLE EARTH (PHOTOGRAPHIE SATELLITE)

Regardons l'exemple des Risopatrón A.[135], mentionné précédemment (I.1.2). Il s'agit d'un cas similaire à celui des Sabalsa R., où l'ensemble des enfants mariés se sont installés à proximité de la maison parentale. Dans ce cas, plus l'enfant est âgé, plus il habite à proximité de la maison de sa mère, qui, au moment de mon enquête, était veuve depuis trois ans. À propos

135 Cas nº 20 en Annexes.

de l'habitude de ses enfants et beaux-enfants de *« passer »* chez elle, María Luisa a évoqué l'image de *« maison ouverte »*, modèle qu'elle dit avoir connu d'abord chez sa propre mère et ensuite reproduit chez elle :

> MARÍA LUISA : La maison de ma mère a toujours été une maison ouverte […]. Qui veut venir vient [...] à n'importe quelle heure. [C'est] merveilleux, parce que la bonne [*nana*] le sait, [elle] amène donc du thé pour un, pour deux, pour cinq ! Et moi, dans ma maison, j'ai reproduit le même schéma, cette fille que j'ai n'est pas une perle comme employée de maison, mais elle a tellement de bonne volonté : deux, cinq, dix personnes arrivent, et elle rajoute des couverts sur la table, parce qu'il y a des personnes qui ne préviennent jamais ! (E36, 2013)

Dans son récit, un détail particulier a son importance : pour une employée de maison, être disponible pour servir à table à n'importe quel moment et à un nombre incertain de personnes est une valeur très appréciée par la maîtresse d'une maison qui se dit *« ouverte »*. Car c'est cette disponibilité permanente d'accueil de ceux qui arrivent sans prévenir, qui garantit l'appartenance réciproque des habitants de la configuration résidentielle, malgré la distance entre les maisons. On avait également fait cette constatation en étudiant le cas des Sabalsa R. cans le chapitre 2 : Carolina, la mère, se vantait d'avoir une *« maison aux portes ouvertes »,* toujours disponible pour accueillir n'importe quel membre de sa fratrie ou de sa descendance. Dans le cas des familles aisées, il y a toujours du personnel domestique présent dans la maison parentale, ce qui multiplie les possibilités de la constituer comme centre névralgique de la configuration de proximité. Or, si de manière prédominante, la circulation entre les maisons s'organise autour de la maison parentale, cela n'implique pas que les autres maisons soient *« fermées »*. Au contraire, quoique la fréquence des apparitions réciproques y soit plus faible, j'ai pu observer, par exemple, une pratique de l'échange de clés, ce qui permet aux membres d'une fratrie de rentrer les uns chez les autres, et aux parents de rentrer librement chez leurs enfants, et inversement.

Du point de vue de la production de l'intimité, les institutions du *« passer »* et de la *« maison ouverte »* nuancent de manière notable l'isolement que peuvent apporter les barrières architecturales et la distance qui sépare les maisons. Ainsi, en même temps qu'ils valorisaient l'*« ouverture »* de leur maison, les enquêtés se plaignaient parfois de voir leur intimité menacée en permanence. Le cas des Noriega O.[136] en offre un bon exemple.

---

136 Cas nº 34 en Annexes.

En 2014, j'ai rencontré María Paula Noriega O. à San Miguel, l'arrondissement associé aux classes moyennes, où habitent également les Vargas E. dont on a analysé l'histoire résidentielle dans le chapitre 2. Institutrice dans la cinquantaine et mère célibataire d'une adolescente, María Paula avait récemment emménagé dans un petit appartement qu'elle avait acheté, après avoir vécu toute sa vie chez ses parents, pour gagner un espace d'intimité où développer sa maternité de manière plus autonome. Chez ses parents, habitait aussi sa sœur célibataire, qui s'occupait de leur mère âgée. María Paula m'a confié que son départ avait été très mal vécu par sa mère et sa sœur, notamment à cause de la petite-fille qui était née et avait été élevée dans la maison des grands-parents. Alors, *« on leur a enlevé le sens de vivre, quoi »* (E61 2014). C'est pour cette raison et à cause de l'état de santé de sa mère qu'elle a cherché un appartement *« seulement dans les environs »*. En fait, l'appartement choisi n'est qu'à quelques rues et à quelques minutes de marche de la maison de sa mère. Pour mettre fin au (ou, mais ça me semble moins bien : apaiser le) conflit qui s'est ouvert avec sa mère et sa sœur, lorsqu'elle leur a annoncé son départ, Maria Paula a décidé de leur donner les clés de son nouvel appartement. De ce fait, celui-ci est devenu une *« maison ouverte » :*

> MARÍA PAULA : « Je lui ai dit, 'maman, j'ai les clés de ta maison, t'as celles de la mienne, tu vois, je ne te ferme pas les portes, je ne suis pas en train de rompre avec toi, je veux mon espace, mais là tu es la bienvenue'. [...] Mais le soir, ma fille ouvrait la porte, et elles étaient là, bien assises ! (E61, 2014)

Si l'ouverture de sa maison a permis de restaurer la confiance et réduire le conflit avec sa mère et sa sœur, cela a aussi rapproché la fluidité de la coprésence de celle qui existait dans la corésidence. La fille de María Paula s'en plaint d'ailleurs : *« elles attendent qu'on y arrive pour se mettre à discuter et prendre le goûter, et moi, je suis fatiguée, j'ai d'autres choses à faire ! »* (E61, 2014). Comme ce cas le montre, assurer un espace d'intimité pour les noyaux familiaux quasi-corésidente n'est pas du tout gagné dans le cas de maisons non contiguës. Au contraire, cela implique un travail quotidien d'équilibrage entre l'exigence d'*« ouverture »* réciproque entre les maisons et l'établissement de certaines limites à la libre circulation des individus qui les habitent.

Gestion du partage : production et usage des espaces en commun

Les problèmes liés aux délimitations des frontières internes et à la gestion de l'intimité entre les noyaux familiaux peuvent être abordés depuis un angle complémentaire : celui de la gestion du partage des lieux en commun. Qu'ils soient délibérément prévus comme tels ou que

leur mise en commun soit le résultat pratique de leur usage, les espaces en commun observés sur mon terrain jouent un rôle important dans la mise en place des configurations étudiées, puisque la coprésence s'y fait corps de manière radicale, autant sous la forme de la convivialité que sous celle de la conflictualité. De ce point de vue, deux types de lieux en commun se distinguent particulièrement dans mon terrain : la cuisine dans les milieux populaires et la piscine dans les milieux aisés.

– **La cuisine**

On l'a vu à plusieurs reprises à propos de l'émergence des *« maisons indépendantes »*, notamment sur mon terrain dans les bidonvilles, une différentiation plus marquée entre des noyaux familiaux corésidents va de pair avec la capacité de privatiser la cuisine, la salle de bain et une entrée depuis la rue. Or, lorsque ces espaces restent à usage collectif, ils deviennent des lieux de tension, où se jouent au quotidien des forces de fusion et de scission entre leurs habitants. Puisque c'est l'exemple le plus intéressant en termes analytiques, je vais approfondir cette question en m'intéressant à la gestion du partage de la cuisine.

Partager la cuisine en tant qu'espace n'implique pas automatiquement de partager la pratique de cuisiner. Bien au contraire, le décalage entre les deux est un indicateur des modalités de gestion de l'intimité et du partage au sein des configurations résidentielles étudiées. Il est assez clair que là où l'on cuisine et mange ensemble, c'est-à-dire où il y a un seul feu pour l'ensemble des noyaux familiaux corésidents, il y a une plus faible différentiation interne que là où l'on trouve une multiplication des feux. Pour illustrer cela, on peut comparer deux situations extrêmes : celle où des noyaux corésidents partagent une seule cuisine, mais ne cuisinent ni ne mangent pas ensemble et celle où des noyaux habitent des maisons différentes, contiguës ou situées à quelques rues de distance, mais cuisinent et mangent ensemble au quotidien.

En 2007, j'ai rencontré le couple formé par Julio Tapia et Marta R. [137], tous deux dans la quarantaine. Ils habitaient depuis deux ans dans un campement irrégulier à Conchalí, un arrondissement de la périphérie Nord-ouest de Santiago. Ils avaient quitté le sud du pays pour s'installer à Santiago, huit ans plus tôt, pour chercher du travail. Selon Marta, lorsque son mari a perdu son emploi d'ouvrier, ils n'ont pas pu continuer à payer le loyer des deux chambres où

[137] Cas nº 6 en Annexes.

le couple habitait avec leurs cinq filles et c'est alors qu'ils se sont installés dans un campement irrégulier, qui se trouvait dans les environs. Sur la parcelle de terrain qu'on leur a attribuée, ils ont installé une *mediagua*, à laquelle ils ont ajouté des pièces construites avec du matériel léger. Marta avait trois filles adultes, et si les trois avaient, à un moment ou un autre, vécu chez elle avec leurs conjoints, au moment de mon enquête, seule la cadette, âgée de 19 ans, y habitait encore. Lorsque je lui ai demandé pourquoi les deux filles aînées étaient parties, Marta m'a répondu que c'était parce qu'elles et leurs compagnons étaient « trop hautains [*agrandados*] » :

> MARTA : Ma fille [l'aînée], je l'ai accueillie, je lui ai passé cette chambre-là. Mais lui [son copain], il n'aimait pas comment je faisais la cuisine. Ils préféraient dépenser dix ou vingt *lucas*[138] et manger à part, cachés […]. Par contre, elle [la cadette], on travaille ensemble, je vends du pain fait maison [*pancito amasado*], elle travaille aussi [...]. Là, on est une seule personne, une seule casserole pour tous. [...] Son mari est le plus attaché à nous, […] il est fou de ma cuisine, il en mange quatre assiettes. Quand je prépare des haricots [*porotos*], il s'en sert dix fois ! Pour moi, c'est un fils. (E9, 2007)

Dans les mots de Marta, il y a une association entre le fait de manger *« à part »* et l'établissement d'une distance, perçue dans ce cas comme négative, quant à la participation à la corésidence. Partager *« une seule casserole pour tous »* ça veut dire être *« une seule personne »*. En faisant une comparaison entre l'attitude opposée de ses deux beaux-fils par rapport à sa cuisine, Marta établit un parallèle avec le degré de partage ou de différenciation affective entre les noyaux. Tandis que celui qui refuse sa nourriture refuse de faire vraiment partie de la maison puisqu'il préfère d'être *« à part »*, celui qui la mange avec plaisir, en se servant *« dix fois »*, devient un *« fils »* à part entière.

Comme le montre cet exemple, l'usage différentié d'un espace commun est performatif de processus de différenciation entre des noyaux corésidents, ce qui peut être vécu de manière plus ou moins conflictuelle selon les modes relatifs de valorisation de l'intimité et du partage entre les noyaux. Cela dit, la situation inverse est aussi possible, c'est-à-dire que l'usage en commun d'un espace pour ainsi dire privé, puisqu'il appartient à une seule maison, atténue les différentiations entre des noyaux familiaux non corésidents. C'est ce que j'ai observé chez les Flores G. [139], que j'ai rencontrés à Peñalolén en 2014, dans un quartier au milieu d'un ancien bidonville, occupé par des membres des petites classes moyennes émergentes. Magdalena Flores G., 42 ans et femme au foyer, était la seule fille parmi les trois enfants du couple de

---

138 *« Luca »* est le terme populaire désignant mille pesos chiliens (1,5 euro environ).

139 Cas nº 26 en Annexes.

septuagénaires, Ester G. et Óscar Flores. Après son mariage, Magdalena s'est installée d'abord chez ses parents, où sont nées ses deux filles, et quelques années plus tard, elle a déménagé dans une maison située à quelques rues. Malgré cette décohabitation, le quotidien des deux noyaux auparavant corésidents n'avait pas énormément changé, puisque Magdalena se déplaçait tous les jours chez ses parents, où elle passait la journée avec ses filles, pour rentrer dormir chez elle, le soir. En particulier, elle a souligné que *« je faisais toujours la cuisine là-bas, pour la raison que l'on déjeunait ensemble. Alors, on faisait la cuisine ensemble, toutes les deux. Après, j'emportais chez moi le déjeuner que mon mari amenait [au travail] le lendemain. […] C'était comme ça du lundi au dimanche. »* (E46, 2014).

Malgré le fait que Magdalena a sa propre cuisine chez elle, la pratique de cuisiner et de manger a continué à se réaliser principalement chez sa mère et avec elle, et par conséquent, ce lieu en particulier – et par là même, la maison parentale toute entière – est vécu comme un espace en commun. Au centre de plusieurs autres pratiques de quasi-corésidence, la pratique de la mère et de la fille de cuisiner ensemble a reproduit une faible différentiation entre les deux noyaux, malgré la décohabitation effective.

– **La piscine**

En milieu aisé, la piscine en tant qu'espace commun est un élément clé à l'heure d'analyser les processus de production de l'intimité et du partage. Il s'agit en fait d'un marqueur de distinction entre des configurations à forte ou à faible différentiation interne.

On en trouve une illustration chez les Narváez O.[140] Dans le plan de maisons présenté plus haut (figure 18), on voit qu'en 2013, il y avait deux piscines dans l'ensemble de maisons : celle *« commune »* (à droite), qui était sur le terrain depuis le début de leur installation sur ce terrain ; et celle *« à part »* (à gauche), construite beaucoup plus récemment par le cadet de la fratrie dans son propre jardin. Pedro Pablo, quatrième fils de l'aîné de la fratrie, parle de *« la vie à la piscine »* pour faire référence à son enfance partagée avec l'ensemble de ses cousins, avec lesquels lui et ses frères ont grandi. C'était à la piscine que les cousins passaient la plupart de leur temps pendant les vacances d'été et c'est autour d'elle que se concentre une bonne partie des souvenirs et des anecdotes familiales que Pedro Pablo et ses parents m'ont racontés. Ces derniers m'ont aussi dit que la plupart des réunions familiales avaient lieu là-bas. Moins utilisée

[140] Cas nº 19 en Annexes.

au moment de mon enquête, cette piscine était devenue une sorte de réservoir des mémoires du vivre ensemble au sein de cette configuration. Et cela comprend aussi des situations moins harmonieuses que les moments de loisir. Des questions telles que la répartition des responsabilités et des coûts liés à l'entretien de la piscine, la coordination des demandes de son usage « privé » ou la gestion du bruit ont constitué, selon les enquêtés, le principal *« sujet de discorde »* entre les noyaux corésidents.

Avec toutes ces nuances, il est clair que pour ces enquêtés, l'histoire de la configuration résidentielle est intimement liée à celle de cette grande piscine, lieu symbolique et réceptacle des expériences de ce qu'a été, pour eux, la vie en commun dans cet ensemble de maisons. C'est justement à ce sujet que Pedro Pablo a fait un commentaire par rapport à la famille de son oncle, le frère cadet de son père, dont la maison est située en contiguïté à celles des autres, mais sur un autre terrain, comme on peut le voir dans la figure 18 (maison D) :

> PEDRO PABLO : « Dans l'autre maison, il y a des cousins petits. En fait, il y a comme une barrière mentale avec eux [...], pour moi ce sont comme des annexes [...]. En fait, il y a une grille, c'est très choquant. Ils ont fait une vie familiale un peu plus indépendante que nous qui sommes là. Ils ont construit leur propre piscine, cela a marqué une différence. En plus, l'entrée de cette maison est par l'autre rue, aussi c'est une différence, là, nous sommes 'ceux de la rue A', eux, ils sont 'ceux de la rue B.', tu vois ? » (E22, 2013)

Dans ses propos, Pedro Pablo établit un rapport entre une plus faible inclusion ou, dans ses termes, une plus grande *« indépendance »* de la famille de son oncle, et certains marqueurs architecturaux entre leur maison et les autres maisons de la configuration résidentielle : la grille de séparation, l'entrée par une rue différente, et le fait qu'ils ont *« construit leur propre piscine »*. Pour un regard indigène, ces détails, qui pourraient paraître banals, sont significatifs, car ils témoignent d'une différence plus substantielle : le substrat de l'expérience du partage en face-à-face comme fondement de l'appartenance à la configuration résidentielle familiale. Pedro Pablo ne met pas en cause le fait que son oncle est son oncle et que ses cousins sont ses cousins, mais le vivre ensemble, le fait qu'ils appartiennent de plein titre à cette grande maison *« de la rue B »*. Pour lui, il y a *« une barrière mentale »* avec ceux *« de la rue A »*, puisque leur terrain est un *« ajout »* au terrain original, ils sont considérés comme des *« annexes »*. Puisque dans les faits, l'oncle cadet ne s'y est joint que très tardivement, en 2005, suite à sa rentrée des États-Unis où il avait fait sa vie, tandis que les autres noyaux familiaux s'y étaient installés entre les années 1980 et 1990, Pedro Pablo, ses frères et ses cousins plus âgés n'ont pas grandi

avec leur oncle à côté, ils ne se sont pas baignés dans *« la piscine »* avec leurs jeunes cousins, lesquels se baignent dans l'*« autre piscine »*.

Regardons un autre exemple. Chez les Saldes T.[141], Isabel, épouse de l'aîné de la fratrie, m'a aussi raconté plusieurs anecdotes autour de la piscine pour illustrer les difficultés qu'elle avait rencontrées pour établir une marge d'intimité au sein de ce qu'elle appelle *« la communauté des Saldes ».* Selon Isabel, elle a été la première à installer une piscine dans son jardin, du fait qu' *« à six heures du soir, les cousins, les amis des enfants venaient […], c'était très bruyant».* Un jour, elle a chassé tous les enfants : « j'en avais assez, c'était mon tour à moi de rentrer toute seule à l'eau ». Or, cela a suscité une dispute importante avec son mari, qui lui a dit : *« mais, qu'est-ce que tu pensais, virer mes neveux ? »* (E24, 2013).

Dans une partie des configurations en *condominio* des piscines individuelles sont apparues au fur et à mesure pour chaque maison (figure 15), ce qui témoigne du caractère ambigu de la piscine comme lieu en commun où se matérialisent les tensions entre intimité et partage entre des noyaux quasi-corésidents. Pour Isabel, avoir exercé son droit à se baigner toute seule dans sa piscine est une manière d'affirmer son *« droit à avoir sa maison »*, dans un entourage familial qui a une forte tendance à diluer les frontières entre les maisons. Ces exemples contrastent avec celui des Anchoberry B.[142], qui est probablement le cas de mon terrain en milieu aisé où il y a les investissements les plus importants en termes d'espaces et de temps en commun et une valorisation explicite du partage au sein de la configuration de proximité. Une piscine, un espace barbecue et un terrain de sport ont été construits délibérément pour favoriser les moments de partage, notamment parmi l'ensemble des cousins quasi-corésidents. Selon Sofía, la cinquième d'une fratrie de sept, la décision de n'avoir qu'une piscine a été prise « exprès ». Pour cela, son père « a acheté un autre terrain à côté et [a fait] un véritable *club house*. » Il s'agit d'un espace de loisir totalement équipé à côté de la maison parentale et qui concentre la sociabilité familiale (figure 15- II). Il faut souligner que chez les Anchoberry B., les très nombreux cousins quasi-corésidents sont particulièrement soudés, ce que les enquêtés eux-mêmes appellent *« le cousinage »* [*el primaje*]. Ils ont l'habitude de partager un grand nombre d'activités, notamment de loisir et sportives, autant pendant l'année que pendant les vacances. Du point de vue de la spatialisation, on combine ici une délimitation très nette, mais ouverte, des espaces attribués à chaque noyau, ce qui est marqué par les demi-

141 Cas nº 16 en Annexes.

142 Cas nº 21 en Annexes.

murs séparant les maisons, avec un investissement conséquent et délibéré dans le partage des espaces en commun.

*

* *

Dans cette section, j'ai montré la variabilité des formes de spatialisation des configurations résidentielles de proximité étudiées à Santiago, c'est-à-dire les modalités-type par lesquelles les groupes familiaux s'emparent de l'espace urbain et produisent des formes architecturales concrètes pour rendre possible l'interdépendance coprésentielle au quotidien.

L'analyse typologique a été organisée autour de deux axes. Le premier axe concerne les échelles de l'inscription urbaine, et donc la délimitation des frontières spatiales, pour ainsi dire extérieures, des configurations de proximité étudiées. Depuis l'approche configurationnelle, la délimitation de l'échelle résidentielle des groupes domestiques ne relève pas d'une décision analytique *a priori*, mais est une question empirique liée aux conditions spécifiques par lesquelles la coprésence ordinaire devient possible. Sur l'ensemble de mon terrain, j'ai identifié une sorte de gradation depuis une échelle très étroite, qui ne dépasse pas les limites d'une maison, jusqu'à une assez large échelle qui englobe plusieurs pâtés de maisons dans un rayon maximal de trois kilomètres environ. J'ai aussi distingué des critères qualitatifs qui entrecoupent cette gradation, à savoir la corésidence, la contiguïté et la non contiguïté, au sein desquels se différencient des micro-échelles. Dans une bonne partie des configurations résidentielles étudiées, on observe une combinaison de plusieurs échelles de la proximité, même si une échelle est toujours prédominante. Par exemple, des situations ponctuelles de corésidence s'incrustent souvent au sein des *condominios*. De même, dans des configurations s'étendant sur plusieurs rues voisines, des nœuds de contiguïté et des situations de corésidence peuvent coexister ; et, à l'inverse, dans une configuration majoritairement corésidente, peuvent se trouver des maisons qui, étant situées à quelques rues de distance, y participent de façon « satellite ». La superposition d'échelles du rapprochement résidentiel témoigne ainsi du dynamisme et de la plasticité de la spatialisation des configurations de proximité.

En outre, les données ici rapportées permettent d'avancer l'hypothèse que les échelles dans lesquelles ces configurations s'étendent dans l'espace urbain à Santiago ne se localisent pas hasardeusement, mais se trouvent fortement conditionnées en termes socioéconomiques. On y observe une corrélation entre les échelles de corésidence et celles de quasi-corésidence et

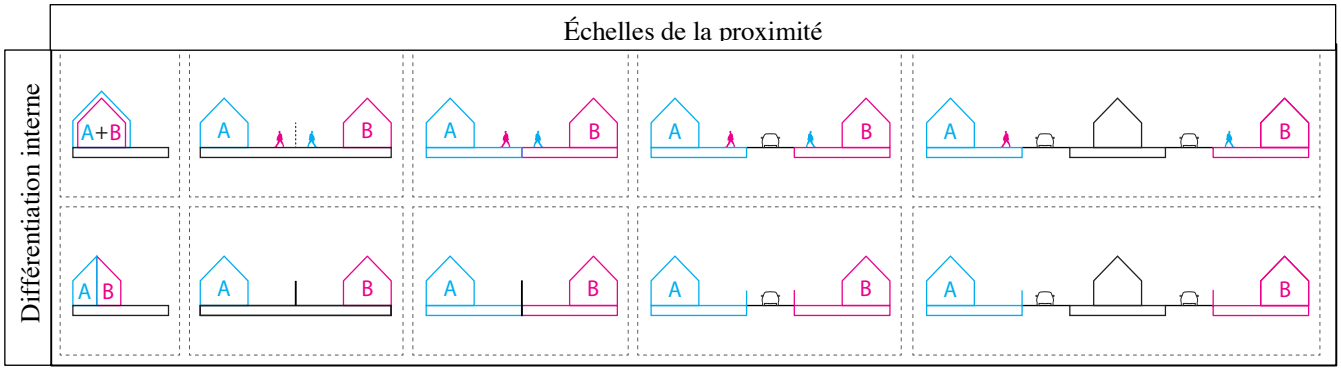
les classes défavorisées et celles moyennes et aisées, respectivement. Dans les milieux plus défavorisés, les opportunités disponibles pour produire des configurations de proximité non-corésidentes sont moins nombreuses, étant donnée la structure historique et actuelle de l'offre de la politique étatique de logements à Santiago. J'ai alors pu observer dans ces milieux des investissements orientés vers la transition d'une corésidence initialement très étroite au sein d'une même maison vers une corésidence plus lâche à travers la construction de *« maisons indépendantes »* dans un même *sitio*. Aussi, quoique plus rarement et toujours assez tardivement dans le cycle de vie familiale, j'ai observé des décohabitations dans les alentours de la maison parentale, nottamment à travers la location. À l'extrême opposé, la situation prédominante en milieu aisé était celle de la contiguïté entre des maisons indépendantes, que ce soit dans des *condominios* fermés ou dans de *« faux condominios »*, ce qui constitue un échelle « idéale » de la proximité en termes indigènes. Dans les conditions actuelles de développement urbain à Santiago, une telle configuration est très couteuse quant aux ressources foncières et économiques nécessaires et de plus en plus difficile à atteindre. Dans le vaste éventail des couches intermédiaires couvertes par mon terrain, l'alternative la plus accessible semble être plutôt celle de la non contiguïté, c'est-à-dire la location ou l'achat de maisons relativement éparpillées les uns par rapport aux autres, mais situées à une échelle facilement parcourable au quotidien, que ce soit à pied ou en voiture. Or, la corésidence est aussi présente dans les configurations issues des classes moyennes et également, quoique de manière plus ponctuelle, dans celles des milieux aisés, mais sous des formes plutôt transitoires[143]. En fait, je peux dire que dans la quasi-totalité des cas étudiés dans ces milieux, j'ai pu identifier des situations ponctuelles de corésidence.

Le deuxième axe de la spatialisation concerne la délimitation des barrières intérieures entre les lieux d'habitation qui participent à une configuration de proximité, ce qui touche plutôt les aspects architecturaux et les modes de la circulation résidentielle qui permettent de gérer les degrés d'intimité et de partage entre les lieux d'habitation rapprochés. À travers l'identification de plusieurs dispositifs et pratiques mis en place au sein des configurations, on a identifié des modalités plus faibles ou plus marquées de différentiation interne. Or, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, on a constaté que la gradation en termes de différenciation entre les groupes familiaux rapprochés n'est pas en corrélation directe avec la gradation en termes

[143] Un modèle similaire a été observé par Natalia Cosacov parmi les classes moyennes à Buenos Aires, où la préférence est clairement celle de la proximité, mais dans des maisons indépendantes, et où la corésidence intergénérationnelle a lieu plutôt sous des contraintes spécifiques et comme arrangement de préférence transitoire (Cosacov 2017).

d'échelle de la proximité. Autrement dit, une distance relativement importante n'implique pas nécessairement une plus forte différentiation entre les noyaux. Au contraire, l'analyse a montré qu'il s'agit de deux dimensions complémentaires, mais qui peuvent varier avec un certain degré d'indépendance, dans le sens où à une échelle urbaine similaire, des configurations à forte ou à faible différentiation sont observables. Ainsi, on peut combiner ces deux dimensions et obtenir une typologie de la spatialisation des configurations résidentielles de proximité à partir de mon terrain à Santiago, ce que j'essaie de synthétiser dans le schéma suivant.

FIGURE 21 : TYPOLOGIE DE LA SPATIALISATION DES CONFIGURATIONS RESIDENTIELLES DE PROXIMITE



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

À l'extrême gauche, on trouve des formes faibles (en haut) et fortes (en bas) de différenciation entre des noyaux corésidents, selon la réalisation (ou pas) d'un ou plusieurs critères suivants : l'introduction d'entrées séparées depuis la rue, la multiplication de cuisines et salles de bain, la fermeture des portes ou fenêtres, l'installation de murs ou bien d'isolements sonores et visuels, la diversification des rythmes d'utilisation des espaces partagés et des horaires de la circulation, etc. À l'extrême droit, on trouve des formes relativement faibles ou portes de différentiation peuvent être observées entre des maisons non contiguës, selon le degré de liberté de circulation entre les maisons. Entre ces deux extrêmes, les formes fortes ou faibles de différentiation, dans les contextes de contiguïté, dépendent de la présence ou de l'absence de murs entre les maisons, de l'existence d'ouvertures dans les murs mitoyens, de la disponibilité et l'usage d'espaces communs. Enfin, s'il semble y avoir une association claire entre les échelles de la proximité et les conditions socioéconomiques des noyaux familiaux concernés, il ne semble pas y avoir de corrélation entre les conditions socio-économiques et la gradation en termes de différentiation résidentielle interieure. Autrement dit, je n'ai pas observé une tendance plus marquée pour la « promiscuité » dans les configurations dans les milieux plus défavorisés, ou une tendance plus marquée vers l'« individuation » chez les plus riches.

Compte tenu des échelles plus ou moins étroites ou plus ou moins étendues de la proximité, l'accent sur l'individuation ou la promiscuité, sur plus d'intimité ou plus de partage, semble être plutôt lié à la vie familiale elle-même : à l'histoire des relations interpersonnelles, aux liens de parenté pratique et à la structuration des affects, aux situations de conflit, aux moments du cycle de vie, aux styles de vie personnels, aux situations conjugales, etc.

L'hétérogénéité empirique des configurations de proximité se dessine sur le fond commun d'une double tension structurante, distance versus éloignement, intimité versus partage. Les uns rêvent de plus d'intimité, les autres de plus de partage, mais aucun ne rêve ni d'une totale promiscuité ni d'une totale distanciation, comme l'expriment les dictons populaires évoqués par mes interlocuteurs, *« ensemble mais pas brouillés, séparés mais pas éparpillés ».* Ici, j'ai mis ensemble deux expressions rencontrées séparément sur le terrain – l'une, *« ensemble mais pas brouillés »* [j*untos pero no revueltos*], l'autre, *« séparés mais pas éparpillés »* [*separados pero no desparramados*]. Or, il m'a pris un certain temps de me rendre compte que, par son opposition, elles étaient complémentaires. Ensemble, ces deux expressions délimitent ce qui constitue pour les enquêtés les possibilités acceptables, légitimes et souvent désirées de la proximité résidentielle au sein de la parenté proche. Présenté dans la forme du dicton populaire, cette formule renvoie à l'horizon résidentiel idéal, en explicitant les possibilités extrêmes qui ne sont pas désirables (vivre *« brouilles »* et vivre *« éparpillés »).*

II. Temporalités : processus de rapprochement et modes de l'anticipation

Cette deuxième section est consacrée à la caractérisation typologique des configurations résidentielles de proximité étudiées quant à leur dimension temporelle. En premier lieu, cela veut dire prêter attention à la durée : par quelle succession d'événements les rapprochements résidentiels observés ont-ils eu lieu ? Quelle est l'étendue temporelle et les rythmes de ces processus ? Deuxièmement, il s'agit de saisir les formes d'anticipation qui se jouent dans ces processus de formation : le rapprochement résidentiel a-t-il été le fruit d'un projet explicite ? Les individus concernés ont-ils anticipé d'une manière quelconque leur trajectoire résidentielle effective, ou bien celle-ci a-t-elle été une adaptation non planifiée à certains événements survenus dans leurs parcours de vie ?

Suivant l'objectif d'organiser typologiquement la variété des configurations résidentielles de proximité issues de mes données, je propose d'identifier deux grands types de temporalités de ces configurations : les configurations « de toujours » et celles « par regroupement »[144]. *Grosso modo*, les premières résultent du mantien des descendants à proximité de la maison parentale pendant la période de transition à la vie adulte. Cette forme de continuité, presque ininterrompue, de la corésidence au long du parcours biographique, correspond au vécu du *« rester là pour toujours »,* que j'ai analysé comme catégorie indigène à partir du cas des Rojas T., dans le chapitre 2 (section III). Par contraste, les configurations par regroupement sont le fruit d'un rapprochement qui a eu lieu après une période de dispersion résidentielle, et donc une discontinuité entre l'expérience initiale de corésidence et l'expérience postérieure d'une nouvelle forme de corésidence ou d'une quasi-corésidence. Dans la plupart des cas, même s'il existe des exceptions, les configurations de toujours n'ont pas été le fruit d'une anticipation explicite sous la forme d'un *« projet »*, selon le mot indigène, alors que c'est très fréquemment le cas des configurations par regroupement. En revanche, quoique sous des formes différentes, et plus ou moins explicites, l'anticipation de la proximité semblent être transversalement présente. En effet, sur mon terrain la proximité résidentielle familiale semble être un scénario toujours présent dans l'horizon du possible des individus, et par conséquent n'apparaît jamais comme vraiment surprenante, même lorsqu'elle a été concrètement déclenchée par un événement inattendu. Plus ou moins désirée, explicitement élaborée et planifiée, la proximité résidentielle entre parents proches observée sur mon terrain semble toujours avoir été une possibilité « à portée » des individus, disponible pour être actualisée selon les circonstances. Enfin, on verra que la temporalité de toujours ou par rapprochement des configurations n'est pas indépendantes des conditions socioéconomiques des groupes familiaux, bien que cette corrélation semble moins nette qu'elle ne l'est s'agissant des échelles de la corésidence.

II.1. Proximités « de toujours » : variations du *« rester là »*

Dans un premier groupe des configurations étudiées, la restitution des événements successifs qui ont mené, dans la durée, à leur formation actuelle révèle une forte persistance biographique de l'expérience du vivre ensemble entre les individus concernés. Dit autrement,

[144] Je m'approprie ici la distinction entre « corésidence de toujours » et « recohabitation » formulée par Attias-Donfut et Renault (1994) et que j'ai mentionnée dans la revue de la littérature dans le chapitre 3 (I).

parents et enfants, frères et sœurs ont continué, sans ruptures significatives, à habiter « ensemble » lors de la transition à l'âge adulte des enfants et de la formation conséquente de nouveaux noyaux familiaux. Or, cette continuité n'est pas synonyme d'inertie, car elle peut comporter soit des trajectoires à forte mobilité résidentielle, soit des arrangements résidentiels très dynamiques.

En suivant la nomenclature proposée par Attias-Donfut et Renault (1994) au sujet de la corésidence intergénérationnelle, je nomme le type de temporalité que je viens de mentionner configurations « de toujours », puisqu'ici l'émergence d'une unité résidentielle complexe, faite de l'imbrication quotidienne entre des noyaux familiaux apparentés, est le résultat de ce que certains enquêtés appellent « rester là » [quedarse]. Cette expression signifie qu'il n'y a pas eu à proprement parler une décohabitation des enfants adultes, puisque si ceux-ci habitent peut-être dans des maisons relativement « indépendantes », celles-ci ont émergé par un processus très souple et non linéaire, car réversible, de différenciation entre les noyaux familiaux apparentés, sur le fondement d'une coprésence quotidienne jamais interrompue. De ce fait, le rapprochement résidentiel ne se produit pas parce que les membres d'une même famille d'origine se rejoignent à un moment donné de leur cycle de vie, mais parce qu'ils ne se sont jamais vraiment quittés. Cette dénomination empruntée permet aussi de prendre en compte l'expression indigène que j'ai entendue sur mon terrain dans les bidonvilles, où, comme analysé dans le chapitre 2 (III), les enquêtés évoquaient souvent l'idée qu'ils avaient vécu « toujours » comme ça, ou bien qu'ils allaient « rester là pour toujours ». C'est le vécu de la temporalité du rapprochement en termes de continuité d'un mode d'habiter, qui s'étend du passé vers l'avenir. Ce vécu peut recouvrir, par contre, des trajectoires résidentielles très dynamiques et des histoires de vie extrêmement mouvementées. Comme je le montrerai par la suite, si les configurations de toujours sont fortement associées à l'échelle spatiale de la corésidence, et par conséquent caractérisent notamment les cas issus des milieux défavorisés, on trouve cependant des configurations de quasi-corésidence dont le processus de formation relève d'une logique de toujours, dans n'importe quel milieu socioéconomique.

Corésidences de toujours

La plupart des configurations de corésidence étudiées correspondent à une modalité de toujours. Lorsque l'un des enfants se met en couple et/ou devient parent, il s'installe avec son conjoint et/ou son bébé dans une chambre de la maison des parents maternels

ou paternels. Le plus souvent, ce premier arrangement résidentiel est suivi par un déplacement du nouveau noyau familial vers l'extérieur de la maison parentale, en ajoutant ou, dans les termes indigènes, en « faisant sortir » une pièce ou une *mediagua* de la maison principale. Cela permet de gagner de l'intimité, ainsi que de faire un premier pas vers la construcción éventuelle d'une *« maison indépendante »* au sein de la corésidence. Il n'est pas rare que cette trajectoire soit entrecoupée par des pseudo-décohabitations du jeune couple, notamment lorsqu'il y a un manque de place momentanée ou des conflits intrafamiliaux, consistant le plus fréquemment en des va-et-vient entre la maison des parents d'un des conjoints et celle des parents de l'autre conjoint, situées couramment dans le même quartier. Moins souvent, le jeune couple s'installe brièvement en sous-location dans les environs. Comme on l'a vu en détail dans le cas d'Amelia dans le chapitre 2 (III), cela octroie une certaine plasticité aux arrangements de corésidence, sans pour autant donner lieu à une véritable décohabitation. Au contraire, une telle plasticité contribue à une pérennisation de la corésidence dans le long terme et au vécu de celle-ci comme un processus « de toujours ».

La plupart des configurations de corésidence étudiées correspondent à une modalité de toujours. *Grosso modo*, lorsque l'un des enfants se met en couple et/ou devient parent, il s'installe avec son conjoint et/ou son bébé dans une chambre de la maison des parents maternels ou paternels. Le plus souvent, ce premier arrangement résidentiel est suivi par un déplacement du nouveau noyau familial vers l'extérieur de la maison parentale, en ajoutant ou, dans les termes indigènes, en « faisant sortir » une pièce ou une *mediagua* de la maison principale. Cela permet de gagner de l'intimité, ainsi que de faire un premier pas vers la construcción éventuelle d'une *« maison indépendante »* au sein de la corésidence. Il n'est pas rare que cette trajectoire soit entrecoupée par des pseudo-décohabitations du jeune couple, notamment lorsqu'il y a un manque de place momentanée ou des conflits intrafamiliaux, consistant le plus fréquemment en des va-et-vient entre la maison des parents d'un des conjoints et celle des parents de l'autre conjoint, situées couramment dans le même quartier. Moins souvent, le jeune couple s'installe brièvement en sous-location dans les environs. Comme on l'a vu en détail dans le cas d'Amelia dans le chapitre 2 (III), cela octroie une certaine plasticité aux arrangements de corésidence, sans pour autant donner lieu à une véritable décohabitation. Au contraire, une telle plasticité contribue à une pérennisation de la corésidence dans le long terme et au vécu de celle-ci comme un processus « de toujours ».

– **La continuité résidentielle des générations**

Commençons par évoquer un cas dont je n'ai pas parlé jusqu'ici. Il s'agit des Espinoza F.[145], rencontrés durant l'hiver 2015 à La Faena, un ancien bidonville de Peñalolén. Un vendredi après-midi, j'ai rencontré chez elle Carmen Espinoza F., une assistante dentaire de 57 ans, mais qui n'exerçait pas son métier depuis longtemps. Après avoir travaillé dans différents services liés à la mairie, elle s'était consacrée à la prise en charge de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer, qui était décédée depuis un an. Carmen est la cadette d'une fratrie de trois. La maison de Carmen était bâtie au fond du *sitio* appartenant à sa mère, Sara. En 1973, Sara avait obtenu une allocation étatique pour acheter ce *sitio*, où elle s'était installée avec son mari. Carmen a vécu chez ses parents pendant presque toute sa vie adulte. Elle s'est mariée quand elle avait dix-neuf ans. Puisque son mari *« avait une bonne situation »*, elle est partie *« vivre à part »*. Mais, une année seulement après son mariage, juste après la naissance de leur fille, Carmen a découvert l'infidélité de son mari et a décidé de se séparer de lui et de rentrer chez sa mère, d'où elle n'est jamais repartie. Depuis, elle s'est mise en couple avec son compagnon actuel, Mauricio, un cuisinier de 52 ans, avec qui elle ne s'est jamais mariée formellement. Malgré des opportunités et les conditions pour décohabiter et avoir leur propre maison, selon Carmen, elle et son compagnon sont *« restés là »*, puisqu'elle était *« toujours trop attachée à sa mère »*, au point qu'elle *« ne pouvait pas être sans elle »*. Le traumatisme lié au premier échec conjugal de Carmen a aussi contribué à sa résistance à la possibilité de s'installer ailleurs, de même que le veuvage de sa mère a renforcé sa décision de demeurer chez elle, puisque son père est décédé peu de temps après le retour de Carmen.

Au début, le jeune couple a occupé une chambre dans la maison parentale. C'est là qu'est née la deuxième fille de Carmen. Or, le partage de la maison avec Sara n'a été pas facile, notamment puisque celle-ci n'aimait pas trop son beau-fils, le trouvant *« trop jeune »* pour sa fille. La mairie a alors ouvert un programme d'allocations destinées à la construction de maisons pour les habitants propriétaires d'un terrain et habitant des maisons jugés *« précaires »*[146]. Carmen a saisi l'opportunité et a inscrit sa mère dans le programme. Ainsi, l'ancienne maison en bois de Sara a été déplacée au fond du *sitio*, et on a bâti une nouvelle maison à sa place. Cela a permis à Carmen de rester chez sa mère, en même temps qu'elle a pu

145 Cas nº 45 en Annexes.

146 Selon Carmen, il s'agissait d'une « allocation pour un logement basique en terrain propre » [*subsidio básico en terreno propio*], pour lequel il fallait payer à l'époque un montant de 200 000 pesos (250 euro environ).

se *« faire une petite maison derrière »* (E93, 2015), pour s'installer de manière *« indépendante »* avec son compagnon et ses deux filles. Au fur et à mesure, ils ont ajouté de nouvelles pièces, notamment une salle de bain, et ont agrandi la cuisine. Ayant appris beaucoup des processus administratifs pour obtenir des allocations étatiques à travers son travail à la mairie, Carmen a plus tard décidé d'organiser un groupe de participation communautaire (*comité de allegados*) pour obtenir un logement social dans le même arrondissement. Mais, ses filles, son compagnon et sa mère s'y sont fermement opposés, considérant qu'ils étaient mieux chez Sara. Finalement, Carmen a abandonné son projet : « *ma fille me disait, 'maman, non, je ne veux pas, je ne veux pas vivre là-bas, je préfère vivre chez ma grand-mère toute la vie* [...]. *Et ma mère, 'fille, comment vas-tu partir avec les gamines là-bas, t'es folle !'* » (E93, 2015). On le voit, Carmen a eu des opportunités pour décohabiter, mais les raisons pour rester dans la maison maternelle ont été plus fortes. Cela n'empêche pas que Carmen regrettait encore d'avoir abandonné ce projet. Cela, non pas parce qu'elle avait choisi de rester chez sa mère, mais parce qu'après la mort de Sara, elle s'est rendu compte qu'elle n'avait *« rien de propre »*, se retrouvant *« à la merci »* de ses frères pour continuer à vivre dans la maison où elle avait vécu toute sa vie et qu'elle ressentait comme la sienne. Enfin, peu de temps avant mon terrain, la fille cadette de Carmen, une étudiante de 26 ans, a édifié, sur la maison en briques de sa grand-mère, un étage supplémentaire, composé de trois chambres. Jennifer s'y était récemment installée avec son copain et son bébé. Quand je les ai rencontrés, ils continuaient à occuper la salle de bain et la cuisine de la maison de Carmen et, selon celle-ci, ils mangeaient *« tous ensemble »*. Ainsi, Jennifer est *« restée là »* à son tour, en ajoutant une nouvelle couche générationnelle à la corésidence de toujours.

Dans la durée, cette trajectoire résidentielle se montre comme un rapprochement de toujours comprenant une continuité résidentielle entre trois générations successives. Si au moment de son mariage, Carmen s'est éloignée un temps de la maison parentale, elle y est revenue très rapidement. Dans la pratique, Carmen n'a jamais « fait sa vie » ailleurs : elle y a élevé ses filles et développé sa vie conjugale, aux côtés de sa mère. Sa fille cadette, née et élevée chez sa grand-mère, est aussi restée auprès de ses parents quand elle a commencé sa vie de couple et de mère.

- **L'anticipation comme *fatum***

Lorsque je demandais à mes interlocuteurs de m'expliquer comment la corésidence actuelle s'était produite, ils me donnaient souvent des réponses du type *« ça a toujours été*

comme ça » [*siempre ha sido así*] ou *« cela s'est tout simplement passé »* [*esto se fue dando no más*]. Certains, au moment d'expliquer comment et pourquoi les enfants adultes étaient restés durablement chez leurs parents, disaient que c'était *« par habitude »* [*por acostumbramiento*] ou *« par passivité »* [*por dejación*]. Dans la plupart des cas, le passage à la corésidence entre plusieurs noyaux familiaux se met en place de manière souple et progressive, parfois sans même qu'il y ait eu une conversation ou discussion explicite sur le sujet – comme le racontait Victoria, dans le chapitre 1 –, et presque toujours après une expérience précédente de corésidence. La configuration de proximité semble ainsi émerger de manière presque spontanée, sans anticipation consciente, élaboration explicite ou projection de la part de ses protagonistes, comme le résultat du prolongement « naturel » de l'état des choses tel qu'il a toujours été.

En 2007, j'ai rencontré les Solís T.[147] dans leur maison située dans le bidonville de Lo Hermida à Peñalolén. Les parents, Marcela T. et son mari, y habitaient avec leurs trois enfants, tous mariés. En riant, Marcela a déclaré : *« je suis la maîtresse de cette maison et la mère de tous ceux qui vivent ici ! »* (E13, 2007). Lorsque nous avons parlé de chacun de ses enfants, j'ai été surprise d'apprendre que la fille aînée, mariée avec deux enfants, avait une maison à elle ailleurs et qu'elle et son mari avaient un emploi stable, mais qu'ils *« avaient prêté leur maison à quelqu'un »* et *« préfèraient vivre »* chez Marcela (E13, 2007). Ils y ont vécu pendant dix ans, toute leur vie conjugale. J'ai alors demandé à mon interlocutrice pourquoi elle pensait que c'était comme ça, à quoi elle m'a répondu :

> MARCELA : Je ne sais pas […]. Car elle ne veut pas sortir d'ici, tout simplement. Car elle veut rester avec moi, c'est comme une question d'attachement [*apego*]. Car, si elle s'en va là-bas, elle va être trop seule, c'est ça, elle s'est habituée [*acostumbrado*] à être là. » (E13, 2007)

Dans ses propos, le regard indigène interprète la corésidence comme le résultat d'une intertie. Certes, de nouveaux membres s'ajoutent à la maison, des petits-enfants naissent, des beaux-enfants arrivent[148], et donc la famille s'accroît. Y apparaissent de nouvelles tensions et sources de conflit, de même que de nouvelles formes de solidarité, affections, préoccupations,

---

147 Cas nº 10 en Annexes.

148 On le verra plus tard dans ce chapitre et dans le chapitre 5, l'introduction des conjoints ou beaux-enfants au sein des familles d'origine est toujours une source de tensions pour les configurations résidentielles de proximité. Les conjoints entraînent, par leur position structurelle d'étrangers au noyau consanguin, des forces de fission qui contrecarrent les forces de fusion opérées par les liens filiaux. Si les tensions filiales et conjugales sont intrinsèques aux configurations étudiées et qu'une bonne partie du travail quotidien consiste à les gérer, j'ai observé deux manières opposées d'atténuer ces tensions sur le terrain : le refus radical d'accueillir les conjoints (ce que je n'ai jamais observé, par contre, en milieu aisé) et ce que les enquêtés appellent *« ahijamiento »,* littéralement *« a-filiement »*, c'est-à-dire le fait de revêtir le caractère d'enfant aux yeux des beaux-enfants comme condition pour les accueillir.

problèmes et manières de les résoudre. Or, il y a certaines choses qui, malgré tous ces changements, demeurent inchangées, comme l'exprime très clairement Marcela quand elle affirme qu'elle continue à être la *« maîtresse de cette maison »* et *« la mère de tous ceux qui vivent ici ».*

Cette sémantique indigène qui accentue la continuité résidentielle dans la succession des générations et à partir de laquelle la production des configurations de corésidence ne semble pas relever d'une quelconque planification et élaboration explicites, mais être plutôt une adaptation réactive aux événements survenant dans les parcours de vie, cache une forme d'anticipation. Il y a une prévision de comment les choses vont très probablement se dérouler et une élaboration conséquente des attentes en termes d'horizon résidentiel, dans le sens où cette anticipation ne prend pas la forme d'un *« projet »,* mais celle d'un *« fatum »*[149]. La preuve qu'il y a une structuration anticipée, quoique non nécessairement explicite, des attentes en termes de rapprochement résidentiel familial au sein des configurations de corésidence de toujours, apparaît lorsqu'on observe que, dans ce contexte, c'est plutôt la décohabitation des enfants, au moment d'initier leur vie conjugale ou parentale, qui représente une véritable rupture et un bouleversement, non seulement par rapport à ce dont on était habitué jusqu'alors, mais également par rapport aux attentes concernant la manière dont les choses vont se dérouler à l'avenir. Autant les parents que les enfants « savent » que, le moment venu, le scénario le plus probable sera celui de la corésidence intergénérationnelle. Selon les mots d'une jeune enquêtée interviewée en 2007, qui habitait depuis plusieurs années avec son mari et son fils chez sa tante maternelle, qui jouait le rôle de *« matriarche »*[150] à défaut de la grand-mère décédée : *« on sait qu'à la fin, tu auras toujours où rester […]. On se met en couple et c'est 'restons chez ma mère, s'il y a de la place', et on se laisse faire »* (E15, 2007).

À tel point que les enfants comptent par défaut sur la possibilité de *« rester »* et que, dans les cas où ils font face à un refus de la part des parents, c'est-à-dire à une transgression du principe moral selon lequel *« les portes des parents ne seront pas fermées »*[151], cela constitue un véritable choc. Il s'agit d'une frustration des attentes quant à la manière dans laquelle la vie

---

149 Je reprends ici l'idée avancée de manière exploratoire dans l'analyse du vécu de l'*allegamiento* chez Victoria, dans le chapitre 1 (I).

150 On le verra dans le chapitre 5, sur mon terrain, des mots comme « matriarche » ou « matriarcat » font partie du vocabulaire indigène de manière très répandue et transversale du point de vue socioéconomique.

151 Dans les chapitres 1 et 2, j'ai analysé ce principe indigène ou impératif moral pratique de « disponibilité parentale inconditionnelle » à l'accueil de leur descendance, lequel semble opérer de manière transversale en termes de milieux socioéconomiques.

familiale doit normalement et désirablement se dérouler. Cela est alors vécu comme une déviation de la norme, jugé comme un non accomplissement de ce que doit être un bon parent et vécu très péniblement au niveau personnel. Lorsqu'en 2007, j'étais chez les Jara I., évoqués précédemment à propos de l'échelle de la corésidence, j'ai rencontré une amie d'une jeune fille, qui s'était récemment installée avec son mari et son fils dans une *mediagua* à côté de ses parents, dans le *sitio* de sa grand-mère paternelle. Son amie, qui était de visite, comparait sa situation avec celle de sa copine, se plaignant du fait que son père n'avait pas voulu l'accueillir chez lui, lorsqu'elle était tombée enceinte, assez jeune. *« Expulsée »* de la maison parentale, et sans compagnon à l'époque, elle avait donc dû se mettre à travailler pour payer la garde de son fils et une location. Selon ses mots, *« j'ai toujours dû me débrouiller toute seule, mais j'aurais voulu rester [dans la maison parentale]. [...] Chez mon père, ce n'est pas comme ici, parce que lui est trop arrogant, il vit avec mon frère... mais il exige de lui [qu'il paye] une location, il loue à mon propre frère ! »* (E18, 2007).

Comme cette enquêtée le signale à propos de son frère, même lorsque les parents acceptent les enfants chez eux, mais sous des conditions jusgées trop exigeantes, les attentes sont frustrées, puisqu'il y a une transgression du principe de l'inconditionnalité de l'accueil parental. Du point de vue indigène, ce n'est pas *« bien »* que les parents *« exigent »* à leurs enfants de payer une location, ou même le payement régulier des frais, comme s'ils étaient des locataires quelconques. C'est de cela que se plaind Penélope, cadette d'une fratrie de trois filles, que j'ai interviewée en 2006 toujours à Peñalolen, chez sa mère, où elle vivait avec son mari et leur fille dans une maison indépendante au fond du *sitio* :

> PENÉLOPE : Regarde, ma mère ne me renverrait pas [...], mais elle me demande de l'argent, elle me traite différemment. Si je ne lui donnais pas de l'argent, elle ne me renverrait pas, mais elle me le ferait remarquer. Or, elle n'est pas en train de me faire une faveur, car elle devrait m'accueillir gratuitement [...] comme mes sœurs ! (E5 2006)

Corrélativement, lorsque l'enfant marié ou en couple décide de partir de la maison parentale, et notamment si cela se passe au début de la formation de son propre noyau familial, cela est très souvent vécu par les parents comme une frustration de leurs attentes, comme un détournement du cours normal des choses. Ainsi, l'exprimait, par exemple, une enquêtée de vingt-ans rencontrée en 2007 à Peñalolén, à propos de la réaction de sa belle-mère, chez qui elle et son mari habitaient. Lorsqu'ils lui ont annoncé leur intention d'obtenir une allocation pour un logement social, *« elle est tombée malade ».* Selon mon interlocutrice, même s'ils comptaient *« être près »* et que sa belle-mère pourrait *« aller voir »* facilement son fils, *« ça lui*

a fait très mal de le laisser partir » (E11, 2007). Encore plus expressifs sont les mots prononcés par Marta, chez les Tapia R. – que j'ai évoqués plus haut à propos de l'analyse de la cuisine– à propos du départ de sa fille aînée et de la séparation que cela a impliqué par rapport à sa petite-fille, que Marta *« a élevé depuis qu'elle est née ».*

> MARTA : J'avais ma fille chez moi, mais elle a retrouvé son compagnon et m'a tourné le dos. Elle m'a enlevé [*me quitó*] la petite, au moment où j'avais le plus besoin d'elle, car j'étais malade [...]. Elle est venue et me l'a arrachée [*arrebató*]. Ella m'a fait un coup de poignard [...], c'est comme si on m'avait pris une partie de ma vie, quelque chose de mon intérieur. (E9, 2007)

Dans ce contexte, la décohabitation des enfants est considérée comme improbable, tandis que la corésidence est implicitement donnée pour acquise. Ainsi, le fait qu'il n'y ait pas à proprement parler de planification ou de « projet » explicitement élaboré concernant la mise en place de la corésidence, n'implique pas qu'il n'y ait pas d'anticipation. Au contraire, cette possibilité est tellement structurante des attentes envers l'avenir, que lorsque le cours des choses s'en détourne, les individus font l'expérience d'une frustration très forte, que ce soit les parents par rapport aux enfants, ou vice-versa.

Quasi-corésidences de toujours

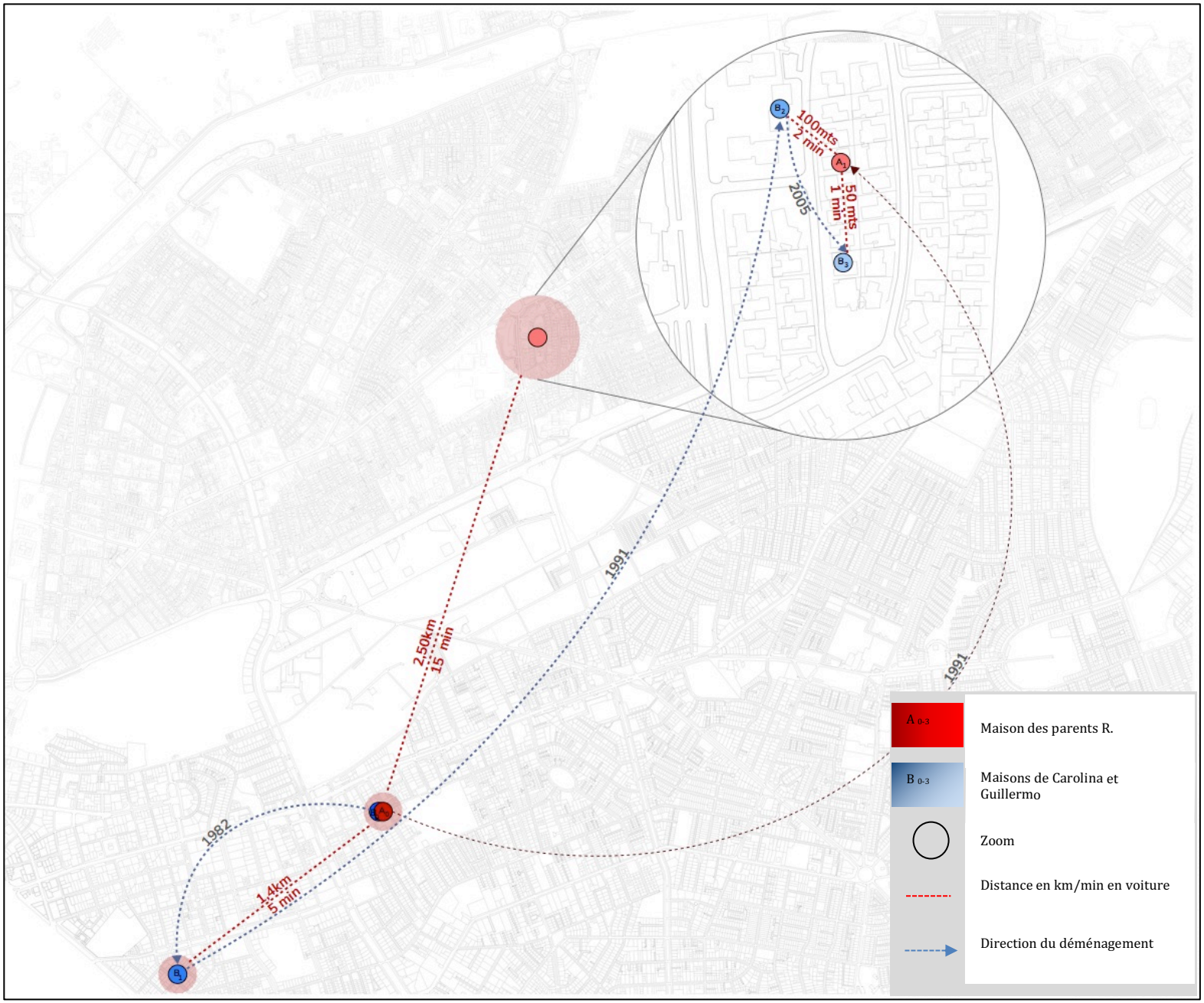
J'ai également pu observer des configurations de toujours dans d'autres échelles de la proximité et dans des milieux plus aisés. Or, dans ces cas, cette logique temporelle est moins évidente puisqu' il y a eu une décohabitation effective des enfants – ils se sont installés dans leur propre maison au moment de leur mariage –, ce qui constitue, à première vue, une discontinuité du vivre ensemble entre générations. Néanmoins, certains des cas de mon terrain révèlent qu'une trajectoire ininterrompue de proximité résidentielle peut aussi avoir lieu lorsqu'il y a des décohabitations durables.

Le cas qui illustre le mieux cela est celui déjà bien connu des Sabalsa R. à Vitacura. La figure 22 synthétise la trajectoire résidentielle des époux Sabalsa R., Carolina et Guillermo, par rapport à celle des parents de celle-ci, les Rocha T. Au moment de leur mariage en 1977, Carolina et Guillermo poursuivaient leurs études de spécialisation en médecine. Les parents de Carolina ont alors offert aux nouveaux mariés de s'installer dans leur maison située à Las Condes (A_0). Les Sabalsa R. y sont restés pendant quatre ans (B_0), *« dans une pièce en L, avec un paravent qui donnait un peu d'intimité au couple ».* Leurs trois premiers enfants sont nés là. Suite à la naissance de leur troisième enfant, et ayant fini leurs études et commencé leur carrière,

Guillermo et Carolina ont acheté leur première maison et y ont emménagé en 1982 (B_1). Dans les mots de Carolina, *« on a déménagé près […]. J'allais chez mes parents en faisant du jogging avec les enfants. C'était une ballade, mais quand-même près. »* Si l'on regarde le plan, la nouvelle maison du jeune couple était à un peu plus d'un kilomètre de celle des grands-parents maternels.

Selon Carolina, les allers-retours entre sa maison et celle de ses parents était très fréquents, presque quotidiens : *« je marchais avec les enfants chez mes parents, c'était une bonne promenade, mais près quand-même »* (E20, 2013). Pendant la décennie suivante, plusieurs des sept frères et sœurs de Carolina se sont mariés, au point qu'au début de l'année 1991, la maison des parents Rocha T. était devenue *« trop grande pour eux »*. Ils l'ont alors vendue et ont racheté l'ancienne maison de leur fille aînée à Vitacura (A_1). Du fait de ce déménagement, Carolina était pour la première fois *« éloignée »* de ses parents : ils avaient changé d'arrondissement et leur nouvelle maison était à deux kilomètres et demi de distance de celle de Carolina. Ce changement, qui peut paraître peu significatif en termes de distance mesurable, a par contre, représenté une différence importante pour Carolina. Habituée à se rendre quotidiennement chez ses parents avec ses six enfants en bas âge, à les y *« déposer »* pendant qu'elle travaillait à l'hôpital, la nouvelle distance laissait la maison parentale hors de sa portée du fait des emplois du temps très chargés d'elle et de son mari. Alors, Carolina a commencé à chercher une maison dans les environs de celle de ses parents. Après quelque mois seulement, elle a en a trouvé une dans la même rue (B_2). Si selon Carolina, c'était le bon moment pour déménager, puisque leur ancienne maison devenait *« un peu petite »*, elle avoue aussi en riant qu'elle a véritablement *« talonné »* [*perseguido*] ses parents. En outre, l'emplacement de sa nouvelle maison lui convenait très bien, puisqu'elle se trouvait à côté de l'Hôpital où travaillait Guillermo et pas loin de l'école des enfants (figure 7, chapitre 2).

FIGURE 22 : TRAJECTOIRE RESIDENTIELLE DU COUPLE SABALSA R. PAR RAPPORT AUX PARENTS ROCHA T. (1977-2014)



Plusieurs années plus tard, les six enfants Sabalsa R. ayant grandi et leur maison commençait à devenir petite pour leur stati social, il leur fallait trouver une maison plus grande, mais cela a représenté un souci pour Carolina, puisqu'elle ne voulait pas s'éloigner de ses parents, d'autant plus qu'ils commençaient à vieillir. Or, dans le quartier, les maisons avaient toutes la même superficie. Selon l'une de ses filles, *« ma mère était tellement stressée, car s'en aller loin de ses parents lui provoquait un stress tellement, mais tellement fort, c'était impressionnant ! »* (E20, 2013). Au moment précis où Carolina avait perdu l'espoir de trouver quelque chose *« à côté »*, elle raconte :

> CAROLINA: Dieu a mis [cette maison] sous mes yeux. [...] Je passais par là et j'ai repéré un *sitio* de grande taille. Douze ans que j'habitais là et je ne l'avais jamais vu ! C'est plus grand que le reste, car ce sont deux *sitios* collés. Alors, je me suis dit, 'cette maison doit être la mienne'. Elle n'était pas en vente, mais j'ai réussi à l'acheter quand même. Au fond, elle était là pour moi. (E20, 2013)

Malgré les contraintes, Carolina a réussi à émmenager dans une maison deux fois plus grande que son ancienne maison, sans devoir renoncer à la proximité avec ses parents, puisque la nouvelle maison se trouvait dans la même rue (B_3). Au total, on peut retracer une trajectoire de trente-sept ans de vie de couple où le rapprochement résidentiel permettant une co-présence quotidienne entre les membres du noyau Sabalsa R. et les grands-parents maternels est demeuré pratiquement ininterrompu. Si la corésidence n'a duré que les quatre premières années de leur mariage, l'histoire de la décohabitation de Carolina et Guillermo – faite de trois déménagements – est aussi l'histoire d'une proximité de toujours. Enfin, il est intéressant de rappeler que, tout comme dans le cas précédent, cette même logique s'est reproduite pour la génération suivante. On l'a vu en détail dans le chapitre 2, la décohabitation successive des enfants mariés de Carolina et Guillermo s'est configurée de manière à ce que les rapports en face-à-face entre générations se perpétuent.

La proximité résidentielle chez les Risopatron A. à Vitacura, cas évoqué précédemment (I.1.2), a suivi une logique temporelle de configuration très semblable à celle des Sabalsa R. Parmi les cas issus des classes moyennes, j'ai rencontré aussi plusieurs configurations de toujours, qui se développaient aux échelles de quasi-corésidence. C'était, par exemple, le cas des Vargas E. à San Miguel, décrit en détail dans le chapitre 2, mais aussi de plusieurs autres, comme celui des Moya R. à Renca et celui des Sánchez T. à San Miguel, pour en mentionner certains.

Là, on observe une forme d'anticipation différente de celle décrite plus haut par rapport aux corésidences de toujours. Notamment, car il s'agit d'une anticipation plus explicite et active, entraînant des investissements prévus à l'avance, nécessaires pour rendre possible les décohabitations à proximité, mais qui ne prend pas à proprement parler la forme d'un *« projet »*. À la différence du « rester là », la perspective de la décohabitation des enfants au moment de leur mariage, introduit le scénario de l'éloignement résidentiel comme une possibilité réelle, et l'expérience du « choix » des enfants à ce sujet se voit plus clairement. Le récit de la quête angoissante de Carolina pour trouver une nouvelle maison à côté de ses parents en est une bonne illustration. Chez les Moya R., l'installation d'un système d'alternance qui a permis est passée la presque totalité des membres de la fratrie est notable comme matérialisation de cette forme d'anticipation de l'avenir en tant que « prévision ». Là, l'enfant qui se met en couple s'installe d'abord dans la petite maison construite dans le *sitio* de la maison parentale. Lorsque l'opportunité de louer ou d'acheter une des maisons situées dans la même rue se présente, on mutualise les efforts financiers pour que le couple « en attente » puisse l'obtenir. Réussir à installer une fratrie de six enfants dans une même rue ne va pas de soi. La mise au point de ce système exige une planification délibérée et des investissements individuels et collectifs importants.

II.2. Proximités « par regroupement » : variations d'un *« projet »*

En contrepartie de la production temporelle de la proximité propre aux configurations de toujours que je viens d'analyser, mon terrain a révélé une deuxième modalité de la temporalité. Sa caractéristique principale est que l'expérience du vivre ensemble entre les individus concernés a connu une rupture significative, marquant une claire distinction entre un avant et un après. Ce type de configurations résidentielles émergent par un processus de rapprochement entre des noyaux familiaux issus d'une même famille d'origine, après une période de plusieurs années, voire d'une ou deux décennies, de dispersion résidentielle conséquente, c'est-à-dire une période pendant laquelle la vie domestique quotidienne de ces noyaux n'était pas fondée sur une interdépendance en face-à-face. Il s'agit ainsi de configurations résidentielles « par regroupement »[152]. La proximité résidentielle y a lieu à un

[152] Par rapport à la distinction de base empruntée à Attias-Donfut et Renault (1994) entre corésidence « de toujours » et « recohabitation », je propose une variante à la nomenclature, en préférant parler de configurations « par regroupement », car il ne s'agit pas seulement de corésidences dans le sens strict.

moment plus tardif du cycle de vie familial et il y a une rupture intergénérationnelle conséquente en ce qui concerne la résidence commune.

On le verra, le moment de l'éclatement résidentiel coïncide le plus souvent avec la première période de la formation des nouveaux noyaux familiaux : mariage et premières années de parentalité des enfants. De ce fait, on peut parler d'un « stade conjugal » pendant lequel les enfants adultes sont censés vivre relativement *« à part »*, et plus ou moins loin géographiquement selon les cas, des autres membres de leur famille d'origine. C'est seulement une fois cette étape accomplie que les enfants reviennent s'installer *« à côté »* de la maison parentale, et que les frères et sœurs se retrouvent autour de cette même maison. En général, réunir ceux qui s'étaient relativement dispersés constitue une entreprise à atteindre et relève d'une forme d'anticipation particulièrement explicite, planifiée et proactive, ce que les enquêtés eux-mêmes appellent un *« projet »*.

Quasi-corésidences par regroupement

À l'inverse des configurations de toujours, les configurations par rapprochement observées sur mon terrain correspondent très majoritairement à des configurations de quasi-corésidence et sont fortement associées aux milieux aisés. Il faut notamment souligner la tendance à une convergence entre la formation par rapprochement et le modèle du *condominio*. Les Narváez O., évoqués précédemment (Figures 17 et 18), en constituent un cas de figure.

– ***« Ici, c'était la terre promise »***

Emanuel Narváez, 85 ans en 2013, médecin spécialiste et professeur à l'université, et María de los Ángeles O., femme au foyer de 83 ans, ont acheté en 1965 un terrain d'une superficie de 22 000 m^2 à Lo Curro. C'est une zone péri-urbaine du Nord-est de Santiago, qui à l'époque, commençait à attirer des familles aisées et qui est devenu depuis l'un des quartiers les plus prestigieux de Santiago (Pérez 2012). Ils y ont fait bâtir une imposante maison, où ils se sont installés avec leurs quatre enfants en bas âge. Professionnel et chercheur reconnu, Emanuel a reçu, au seuil des années 1970, une offre de poste comme professeur dans une université américaine renommée prestigieuse. C'était une opportunité unique pour sa carrière et, selon lui, cette invitation arrivait à point nommé, car la conjoncture politique du pays après l'arrivée de Salvador Allende au pouvoir ne lui était pas favorable (« *Il n'y avait plus de travail pour moi* »). Le couple a mis sa maison en location et est parti vivre aux États-Unis avec leurs

deux enfants cadets, Patricia et Juan Andrés. Les deux aînés, Emanuel fils et María de los Ángeles fille, ont été confiés à leur grand-mère maternelle, car ils n'ont pas voulu abandonner leurs études. Emanuel père fit une grande carrière comme chercheur aux États-Unis, et ne retourna au Chili que vingt-cinq années plus tard, en 1995, après avoir pris sa retraite.

Durant ces années, le terrain familial a subi plusieurs changements. Les deux aînés ont décidé de se marier la même année, en 1977. Les parents Narváez O. sont rentrés pour l'occasion au Chili, Emanuel père ayant pris un congé d'un an sans solde. Pour financer les coûts de la vie familiale au cours de cette année et les deux fêtes de mariage, le couple a décidé de vendre la grande maison à Lo Curro avec une bonne partie du terrain, en conservant le reste. En même temps, *« pensant qu'un jour [ils pourraient] être tous ensemble »*, les parents ont divisé le terrain restant, c'est-à-dire 12 000 m^2 en trois parcelles de 4 000 m^2. Ils ont conservé celle du centre et donné les deux autres, situées de chaque côté, à leurs quatre enfants. Chaque enfant est alors propriétaire d'un sixième du terrain. Par ce don, les parents Narváez O. ont voulu promouvoir les conditions pour un rapprochement définitif dans l'avenir. Emanuel fils m'a déclaré que le fait d'avoir été si longtemps éloignés les uns des autres avait fait jaillir le *« rêve d'être un jour tous réunis »*. En tant que promesse et symbole des futures retrouvailles entre les membres de la famille dispersée, le terrain familial a été investi par les Narváez O. d'une valeur presque sacrée , comme en témoignent les propos de Pedro Pablo, l'un des petits-enfants : *« [ce lieu] est un peu comme la Terre promise, il opère avec cette logique, la famille a été séparée et c'est cet endroit qui leur offrait la possibilité de se retrouver »* (E22 2013).

L'aînée de la fratrie a été la première à s'y installer en 1982 (maison B dans la figure 18). À ce moment-là, Emanuel fils, ingénieur, était également parti aux États-Unis, quoique dans une autre ville que ses parents, pour poursuivre des études. Suite à son retour en 1987, il s'est aussi installé dans le terrain familial (C). Les groupes familiaux du frère et de la sœur aînés y ont vécu seuls pendant presque dix ans, jusqu'au retour de leurs parents et leur installation définitive dans le terrain en 1996. Ceux-ci ont fait bâtir une nouvelle demeure à mi-chemin entre celles de leurs enfants (A). La loi en vigueur pour les zones péri-urbaines stipulait un minimum de 4 000 m^2 de superficie pour une construction individuelle. Par conséquent, suite à l'installation des parents, il n'était plus légalement possible de construire une autre maison sur le terrain. Pendant un certain temps, cela n'a pas posé de problème, car les deux autres enfants vivaient hors du pays. Patricia s'est mariée avec un médecin français et ils sont allés vivre en France. Juan Andrés, le cadet, était en train de faire une longue carrière comme médecin aux États-Unis. Néanmoins, en 2003, ayant épousé une Chilienne, il a décidé de rejoindre sa famille

au Chili. Mais, il n'y avait plus de place pour bâtir une maison sur le terrain familial. Face à cette contrainte, Juan Andrés et sa mère ont mobilisé tous leurs réseaux de connaissance locale, jusqu'à ce qu'un cousin éloigné accepte de lui vendre un terrain qui était contigu à celui des Narváez O. (D). Selon son frère aîné, il avait *« tellement envie de faire partie de ce truc [...], il a cherché jusqu'à ce qu'il trouve »* (E22, 2013). Pour rejoindre les siens, Juan Andrés a ouvert un portail dans le mur qui divisait les deux terrains mitoyens, lui permettant ainsi de circuler librement vers la maison de ses parents et de sesfrère et sœur[153].

- **Le « stade conjugal » et les trajectoires « en boucle »**

Dans ce cas comme dans d'autres étudiés en milieu aisé, on voit se dessiner ce que j'appelle le « stade conjugal » au milieu de la trajectoire résidentielle des membres d'une même famille d'origine. À la différence de ce que l'on observe dans les trajectoires de toujours décrites plus haut, ici, le passage des enfants à l'âge adulte est clairement marqué non seulement par les rituels formels de passage, comme le mariage civil et religieux, et la réalisation d'études universitaires, mais aussi par la mise en scène explicite de la néolocalité. En milieu aisé notamment, et un peu moins strictement chez les classes moyennes rencontrées au cours de mon terrain, les nouveaux mariés sont censés vivre *« à part »* pendant une période suffisante pour qu'ils puissent développer et s'assurer une certaine autonomie, autant économique que conjugale et parentale. Or, cette attente d'indépendance conjugale est paradoxale, car elle est soutenue par la familiale, puisque souvent ce sont les propres parents des conjoints qui garantissent les moyens de cette indépendance, en mettant par exemple à leur disposition un appartement dont ils sont les propriétaires ou à travers des aides financières pour acheter leur première maison ou partir faire des études à l'étranger. La période d'indépendance conjugale est censée permettre aux jeunes adultes de développer et consolider leur carrière professionnelle, ce qui implique souvent une mobilité résidentielle, pour poursuivre des études ou occuper un emploi en dehors de Santiago ou, plus fréquemment, à l'étranger.

---

153 Néanmoins, comme je l'ai mentionné plus haut, cette participation à la configuration résidentielle familiale n'a pas été perçue comme pleine par certains des membres. Selon son neveu Pedro Pablo, son oncle et les membres de son noyau familial les ont rejoint trop tardivement et ce décalage a produit une différence entre les cousins qui ont grandi ensemble et leurs plus jeunes cousins. De plus, le fait que le terrain de Juan Andrés était séparé des autres maisons par un portail et qu'il y a construit une piscine *«à part»* sont des marqueurs pour Pedro Pablo d'une participation différentiée et quelque part contestée. Maria de los Ángeles mère, par contre, considérait que son cadet était un membre à part entière de la configuration et dans les mêmes conditions que ses autres enfants.

Chez les Anchoberry B., par exemple, le stade conjugal apparaît systématisé presque comme une « tradition » fortement encouragée et soutenue par les parents. Selon Sofia, leur fille, « nous avons presque tous vécu seuls pendant un temps, parce que notre père avait un appartement et tous ceux qui se mariaient allaient dans cet appartement » (E40, 2013). Pour la génération suivante, la même pratique commence à se remettre en place :

> SOFÍA : On reproduit [la même chose]. Mon frère a bien sûr acheté un appartement pour tous [ses enfants], pour qu'ils occupent l'appartement, exactement de la même manière. [...]. Mais, ma sœur vient d'acheter un appartement pour faire la même chose, parce que son deuxième [enfant] se marie. (E40, 2013)

Chez les Saldes T., María Estela, épouse d'Andrés Saldes, affirmait pour sa part à propos de l'avenir de ses propres enfants que « les enfants se marient, parce que chacun veut faire sa vie, comme nous l'avons fait nous-mêmes, seuls avec notre appartement, avec notre maison là-bas, et ça a été aussi une étape agréable, ça sert aussi à apprécier ce que c'est que vivre ensemble » (E25, 2013). Ce moment initial de mise en valeur de l'indépendance résidentielle des nouveaux noyaux familiaux n'est pas, par contre, projeté indéfiniment dans les attentes ; et c'est pour cela, qu'il constitue un « stade ». Cela donne lieu dans la durée à ce que Thomas Pfirsch a appelé, à propos de la bourgeoisie napolitaine, des trajectoires résidentielles « en boucle » (Pfirsch 2008, p. 159), et Natalia Cosacov, des mobilités « pendulaires », pour le cas des classes moyennes à Buenos Aires (Cosacov 2017, p. 49). Dans la définition de Pfirsch, les enfants mariés retournent « dans les lieux de résidence traditionnels de leurs ascendants après une période passée hors du territoire familial d'origine » (Pfirsch 2008, p. 159). Selon l'auteur, il s'agit d'un système qui « a besoin d'expulser pour pouvoir retenir » (*Ibid.*, p. 164), ce qui est en partie aussi le cas à Santiago, mais pour des raisons différentes. À Naples, les rapprochements résidentiels familiaux ont lieu principalement dans des immeubles de famille situés dans les beaux quartiers, et le décalage entre le moment du mariage des jeunes et le don effectif d'un appartement est souvent dû à l'attente nécessaire pour que ces logements soient libérés[154].

---

[154] L'auteur appelle cela un « modèle résidentiel patrimonial » : « Pour pouvoir installer leurs enfants correctement, dans des logements prestigieux et à proximité de chez eux, les parents ont besoin de ce retard, qui leur laisse le temps de "libérer" un logement, de réaménager leur appartement ou de bénéficier d'une succession... Entre-temps, les enfants doivent partir dans d'autres quartiers, souvent en location (et avec une aide des parents pour payer le loyer...), voire émigrer. Ces départs hors des beaux quartiers laissent le temps aux parents de réorganiser le "parc" des logements familiaux et d'offrir à leurs enfants un logement prestigieux, qui les rappellera – ou non - dans leurs quartiers d'origine. » (Pfirsch 2008, p. 164)

Aucune de ces raisons ne semble expliquer les trajectoires en boucle dans mon échantillon. D'un côté, les rapprochements résidentiels n'ont pas lieu dans des immeubles familiaux hérités depuis plusieurs générations, mais plutôt à partir du modèle, aussi décrit par Pfirsch, du « déménagement en famille ». Ce que j'ai décrit plus haut comme l'achat parental d'un grand terrain ou de plusieurs terrains mitoyens dans des zones périurbaines vers la précordillère, en s´éloignant par conséquent des quartiers centraux de la ville (Pérez 2012; Márquez 2009), avec la finalité de les partager entre les enfants, le patrimoine hérité pouvant servir comme ressource pour cet investissement. En ce qui concerne l'insertion des enfants dans le marché du travail, la consolidation d'une bonne carrière professionnelle exige de laisser de la marge à la mobilité résidentielle pendant une certaine période. Plutôt qu'un manque d'opportunités pour s'insérer localement dans le marché du travail, comme le décrit Pfirsch pour le cas de Naples, au Chili, cela est lié au prestige localement octroyé à la réalisation d'études et de stages professionnels à l'étranger, notamment en Amérique du Nord et en Europe.

Malgré ces différences, les trajectoires en boucle que j'ai observées sur mon terrain partagent avec celles décrites par Pfirsch le fait que d'une part, après un moment d'éloignement et d'indépendance conjugale, les enfants mariés sont « rappelés »[155] par leur famille d'origine à un moment donné, pour revenir s'installer de façon durable auprès des leurs, et que, d'autre part, le caractère du rappel est autant affectif que patrimonial (Pfirsch 2008, p. 148). Une fois une certaine autonomie professionnelle atteinte et leur relation conjugale consolidée, on considère que c'est le bon moment pour se rapprocher à nouveau et renforcer les liens d'interdépendance entre parents et enfants.

Cela dit, comme on le verra ensuite, les conditions nécessaires pour rendre possible un tel regroupement ont commencé à être préparées à l'avance, pendant la période de dispersion. Cela renforce l'idée que la période d'indépendance conjugale est censée être transitoire depuis le début, elle se designe sur l'horizon de l'interdépendance. Chez les Saldes T., Andrés, l'avant-dernier de la fratrie, et sa femme Maria Estela ont *« fait leur vie à part »* pendant une quinzaine d'années, avant de rejoindre les parents et frères et sœurs d'Andrés. Ils se sont mariés en 1982,

---

155 Pfirsch emprunte le concept de « rappel familial » à Isabelle Bertaux-Wiame, qui le définit comme la « force de rappel que des situations familiales peuvent exercer sur la génération suivante allant jusqu'à en modifier l'orientation initiale ». (Bertaux-Wiame 1991, p. 185, cité par Pfirsch 2008, p. 166)

ont eu leur première fille en 1984, mais ils ne se sont installés dans le terrain familial qu'en 1997, où seul le cinquième et dernier de leurs enfants est né. S'ils estiment que ce stade initial a été fondamental pour s'affirmer et s'épanouir comme couple et comme parents, ils ont toujours eu la certitude qu'ils allaient plus tard vivre avec les Saldes T. En fait, ils avaient reçu déjà leur morceau de terrain de la part du père d'Andrés, mais ils attendaient d'avoir les moyens pour se faire construire une nouvelle maison. On retrouve alors ici la valorisation de l'éloignement résidentiel comme une étape nécessaire mais pas définitive. Dans leur cas, cela s'exprime, par exemple, par le choix de l'école des enfants, située à proximité du terrain des Saldes T., et non de leur ancienne maison. Selon Andrés, « tout a toujours été fait en fonction de l'idée de venir vivre ici, parce que les enfants allaient à l'école qui est à deux minutes d'ici [...] Ils y sont restés parce qu'on supposait qu'un jour nous allions venir vivre ici » (E25, 2013).

Il s'agit donc bien d'une version de la logique « expulser pour pouvoir retenir » décrite par Pfirsch (2008), mais dans le sens où l'on considère comme une condition désirable, du point de vue des attentes de classe, que les enfants développent un certain degré d'autonomie, autant économique que familiale, avant de revenir sous l'aile de la protection parentale. À cet égard, il est intéressant de noter que, par exemple, dans le cas des Sabalsa R. que j'ai récemment décrit comme une trajectoire de toujours, les attentes de classe qui se traduisent ici dans la mise en place d'une néolocalité transitoire en milieux aisés, mettent en tension les forces centripètes de continuité résidentielle intergénérationnelle. Chez les Sabalsa R., Carolina, malgré ses réticences, a dû soutenir certains de ses enfants dans leurs projets d'études ou de travail à l'étranger, quoique, dans leur cas, de tels séjours ont été particulièrement courts et entrecoupés par des aller-retours fréquents des parents et frères et sœurs. Ici, le stade conjugal ne se délimite pas de manière nette, mais se dilue dans plusieurs formes d'accomplissement partiels des attentes en termes de néolocalité et de consolidation professionnelle propres aux classes supérieures santiaguines. Au-delà de ces cas quelque part exceptionnels, dans la plupart des configurations de quasi-corésidence en milieux aisés, le processus de morphogenèse contient une discontinuité s'agissant de l'expérience de « vivre ensemble », qui contraste avec la souplesse et le caractère presque imperceptible de ce passage dans les configurations de toujours. Pourtant, le caractère disruptif de cette trêve est nuancé par sa nature transitoire et par l'anticipation du *« projet »* de regroupement, question que l'on verra par la suite.

– **L'anticipation comme *« projet »***

Quoique les processus conduisant à une dispersion résidentielle des membres adultes d'une même famille d'origine soient explicitement valorisés et encouragés par les parents, ce sont aussi ces derniers qui, pendant la période de dispersion, mènent des initiatives très concrètes dans le but de contrecarrer cet éclatement familial dans l'avenir. Entre autres, en achètant un terrain de grande superficie ou plusieurs terrains contigus, en les divisant et les donnant aux enfants sous la condition, formulée plus ou moins explicitement, qu'ils s'y installent dans l'avenir, en leur donnant de l'argent pour les aider à y faire bâtir une maison, les parents configurent à l'avance la délimitation temporelle de la dispersion résidentielle de leurs enfants. Pour réussir le « rappel familial » de leurs enfants adultes, les parents doivent franchir un obstacle qu'ils ont contribué paradoxalement à créer : la valorisation de l'expérience de l'autonomie conjugale et la consolidation d'une certaine indépendance économique des enfants. Voici pourquoi il leur est nécessaire de faire appel à des stimulants particulièrement généreux afin d'éveiller l'intérêt de revenir dans l'entourage parental, d'abord chez les aînés, puisqu'ils donnent l'exemple aux frères et sœurs qui les suivent.

Ce défi exige une forme d'anticipation très active, explicite et rationnellement planifiée que j'appelle, en reprenant un terme indigène, le *« projet »* [*proyecto*]. En effet, les enquêtés parlent souvent, avec une bonne dose de fierté, de leur *« réussite »* face à une initiative risquée et difficile à atteindre. Pour montrer son caractère remarquable à leurs yeuxs, certains me parlent de connaissances qui ont *« aussi essayé de vivre comme ça »*, mais qui n'ont pas réussi à réunir tous les enfants dans un *condominio*, ou, ayant réussi à le faire, la configuration n'a pas tenu dans le temps. Javiera B, 84 ans en 2013 et mère des Anchoberry B., parle du regroupement de l'ensemble de ses enfants autour de sa maison comme d'un véritable miracle : *« nous sommes vieux maintenant, je pourrais mourir d'être toute seule dans une maison, de peur et d'ennui, cela est une bénédiction du ciel, que cela soit arrivé, qu'ils soient tous venus ! »* (E23, 2013). Dans un autre moment de l'entretien, elle a décrit l'achat et notamment l'aménagement du terrain familial comme une *« tâche titanesque »*. Selon elle, *« il y avait un ravin, le canal passait en bas, il a fallu drainer tout le canal, le supprimer »* (E23 2013). Cette idée du projet de regroupement comme une entreprise *« titanesque »* est ressortie aussi dans d'autres entretiens avec l'image d'une *« terre vierge »* qu'il fallait *« coloniser »* (E29, 2013). Par contraste avec les corésidences de toujours en milieux défavorisés, où il s'agit d'une redistribution et d'un réaménagement continuels de la maison parentale, afin de pouvoir

accueillir la totalité ou une bonne partie de la descendance au fur et à mesure que la famille s'élargit, dans les projets de regroupement, il s'agit de créer de toutes nouvelles conditions d'habitation qui exigent d'investir une partie significative du patrimoine et des ressources familiaux.

Face à la conscience que le regroupement familial n'est pas un acquis, la genèse des configurations par regroupement dont la morphologie est celle du *condominio* relève d'une planification élaborée plusieurs années à l'avance, ainsi que d'investissements très significatifs en termes de ressources, à l'instar d'un véritable projet. Une des filles de Javiera, Sofia, décrit le processus de planification et d'évaluation des différentes alternatives que son père et son frère aîné, lorsqu'il venait de se marier, ont considéré avant de décider d'acquérir le terrain. Selon Sofia, son frère et son père, qui *« sont des ingénieurs, alors ils sont super organisés »*, sont arrivés à la conclusion que la meilleure solution était d'acheter un terrain. Alors, ils ont évalué deux alternatives disponibles à l'époque au long de la marge de la précordillère, *« qui à l'époque était la campagne ! [...] Au final, ils se sont décidés pour cet endroit-là »* (E40 2013). Une nièce de Sofia m'a parlé explicitement du *« projet »* de regroupement envisagé et nourri par son grand-père :

> JAVIERA *petite-fille* : « C'est entièrement un projet de mon grand-père. C'est lui qui a acheté, c'est lui qui a donné un terrain à chacun [de ses enfants]. Comme il voyait que personne ne construisait sa maison, je me rappelle qu'à un Noël, il leur a dit 'je vous donne telle quantité [d'argent] pour que vous commenciez à construire vos maisons', et chacun a bâti sa maison. Mon grand-père a toujours fortement encouragé la réunion de toute la famille. » (E41, 2003)

Chez les Insunza J., le *« projet »* a été initié par la grand-mère maternelle, décrite par sa petite-fille comme une *« femme visionnaire, qui anticipait l'avenir »*. C'est elle qui a encouragé sa fille et son beau-fils, les parents Insunza J., à investir leur héritage dans l'achat de quatre terrains mitoyens à La Dehesa pour réunir tous ses petits-enfants qui commençaient à s'éparpiller. Selon sa petite-fille, *« elle a vu que [...] nous allions terminer chacun de notre côté, ma mère toute seule, avec mon père qui était vivant à cette époque, et alors elle a dit pourquoi vous ne montez pas un projet commun »* (E39 2013). Or, elle n'a pas vécu assez pour voir le projet se réaliser, et c'est son beau-fils qui l'a mis en œuvre. Comme je l'ai mentionné précédemment, dans ces cas, lorsque leur père leur a offert les terrains, le frère et les deux sœurs ont *« beaucoup discuté »* des différentes alternatives pour réaliser le projet de regroupement. Selon l'une des filles, Luz María, *« ça a été longuement discuté, cette solution à nous. Comment nous allions mettre en place tout ça [...]. Et, c'est là qu'ont eu lieu toutes ces discussions [...].*

On a débattu de toutes ces alternatives et finalement on est arrivés à cette solution [...] » (E39 2013).

Corésidences par regroupement

On l'a dit, la plupart des configurations de corésidence, c'est-à-dire des cas où la corésidence est l'échelle prédominante, étudiées à Santiago, ont été le fruit d'une trajectoire de toujours. L'exception est le cas des Baum A., mentionné au début de ce chapitre. Les parents sexagénaires, Gerardo et Amparo, sont tous deux issus des classes moyennes professionnelles, ayant grandi dans des arrondissements traditionnellement associés à ces milieux, Ñuñoa et le Centre-ville. La réussite professionnelle de Gerardo, ingénieur et associé dans une entreprise de bâtiment, a permis au couple une ascension socioéconomique importante, dont le quartier où ils habitent, l'école privée très réputée où leurs enfants ont étudié et leur maison de vacances placée dans une station balnéaire fréquentée par les classes supérieures constituent des marqueurs importants. On l'a vu, depuis environ trois ans, le couple avait accueilli dans leur maison à Las Condes, la mère de Gerardo, très âgée et complètement dépendante, ainsi que leur fille aînée, récemment séparée, et sa fillette. Ainsi, après avoir vécu quelques années tous seuls, suite à la décohabitation de leurs deux enfants, le couple se retrouvait au sein d'une configuration de corésidence ascendante et descendante, et qui comprenait des membres de quatre générations. Dans ce sens, il s'agit bien d'une configuration par regroupement, puisque des individus apparentés ayant vécu ensemble dans un moment antérieur de leur cycle de vie, se retrouvent vivre à nouveau ensemble, après une période significative d'indépendance résidentielle. Or, par rapport aux cas de quasi-corésidence que l'on vient d'analyser, il semble que la genèse de cette corésidence par regroupement n'a pas été le fruit d'une anticipation, et encore moins d'un projet explicitement élaboré, mais la réponse improvisée à certains événements imprévus. Dans les mots d'Amparo, *« il y a six ans, je vivais avec mon mari dans cette maison, tranquille, j'allais à la plage les week-ends, chacun chez soi, et soudainement ma vie s'est complètement renversée. »* (E21, 2013)

D'abord, le fort tremblement de terre survenu en 2010 dans la région du centre-sud du Chili, a déclenché la décision d'installer définitivement la grand-mère paternelle chez eux. Même si elle habitait depuis quelques années dans un appartement situé dans le même arrondissement que son fils, et était assistée par une femme à temps plein, sa santé se détériorait rapidement et elle devait passer des séjours de plus en plus fréquents et longs chez son fils.

Dans ce contexte, le tremblement de terre a révélé l'extrême fragilité de sa situation. Ensuite, la fille aînée du couple, proche de la quarantaine, Francisca était partie de la maison parentale une décennie plus tôt, lors de son premier mariage. Ce mariage a duré peu de temps, mais Francisca avait un bon poste de cadre dans une agence immobilière et a pu s'acheter un appartement à Ñuñoa, ainsi qu'un bureau qu'elle louait, ce qui lui a permis de continuer à vivre seule. Quelques années plus tard, elle s'est remise en couple. Francisca a alors vendu son appartement et loué un appartement plus grand à Vitacura. Un an après, sa fille est née et Fransica a changé de travail, car elle voulait avoir plus de temps pour profiter de sa maternité. Or, le couple s'est rapidement séparé et Francisca s'est retrouvée seule avec une petite fille, avec beaucoup d'incertitudes quant à sa situation économique et d'instabilité émotionnelle. Alors, selon ses mots *« face à tout ce risque, […] la plus grande stabilité face à des telles circonstances c'était d'être chez ma mère, surtout pour ma fille »* (E30 2013). Elle est alors revenue vivre chez ses parents.

Ces deux événements survenus brusquement ont contraint Amparo et Gerardo à réajuster de manière rapide leur maison à la corésidence. Ainsi, les arrangements pour réussir une installation plus confortable dans la maison pour tous les nouveaux arrivants ont été faits suite à plusieurs conflits et situations compliquées du point de vue de la cohabitation quotidienne entre des adultes qui étaient habitués à vivre *« à part »*. Tout se passe alors, et c'est aussi le vécu d'Amparo et de sa fille, comme si cette configuration de proximité n'avait connu aucune forme d'anticipation, et comme si ceux qui y participent n'avaient pas eu d'autre alternative que de s'adapter à ce scénario résidentiel. Or, cette impression première cache des formes sous-jacentes d'anticipation et de choix résidentiels.

Dans le récit de mes interlocutrices, certains éléments permettent de nuancer l'idée que ce regroupement a été complètement imprévu et imposé par les circonstances. En ce qui concerne l'accueil de la grand-mère, on peut remarquer une certaine prévoyance de la part de Gerardo et Amparo. En fait, ils avaient fait bâtir depuis longtemps une petite dépendance au fond du jardin, composée d'une chambre, d'une salle de bain et d'un accès direct depuis le jardin, en anticipant le fait que très probablement, ils en auraient besoin au moment du vieillissement de leurs parents respectifs. Dans les mots d'Amparo, *« en réalité, nous y avions pensé il y a des années, quand nous avons fait ce bureau derrière. Nous l'avons fait avec une salle de bain, en pensant il y a vingt-cinq ans qu'un jour, on pourrait s'en servir pour ma mère, pour la mère de Gerardo, un truc indépendant »* (E21 2013). Bien que cette dépendance a été plus tard utilisée comme bureau et, finalement, destinée à l'accueil de leurs fille et petite-fille,

à l'origine, elle a été conçue comme un petit appartement susceptible d'accueillir, éventuellement dans l'avenir, l'une des grands-mères. En outre, du point de vue des ressources disponibles, autant de la part du couple que de la mère de Gerardo, d'autres solutions auraient été à leur portée, du moins en termes économiques, parmi lesquelles le renforcement de la prise en charge professionnelle de la grand-mère dans son propre appartement, qui était situé à une courte distance des Baum A., ou bien son installation dans une maison de retraite privée qui se trouvait aussi à proximité. La première alternative a été écartée à cause du sentiment de vulnérabilité suite au tremblement de terre, et du fait qu'il serait *« irresponsable »* de la laisser à la merci d'un nouvel événement de cette sorte. Et la deuxième a été également rejetée, puisque, selon mes interlocutrices, cela ne correspond pas aux *« valeurs de la famille »*, c'est-à-dire au sentiment de devoir filial envers les parents âgés, en vertu duquel cette solution est vue comme un *« abandon »* :

> AMPARO : « Moi, je ne suis pas partisane des maisons de retraite pour les personnes âgées, parce que je pense que [...] c'est à cet âge-là qu'elles ont besoin le plus d'affection, d'être dans un lieu qu'elles connaissent. […] Tu ne peux pas l'abandonner là-bas comme une vieille chaussette. En tout cas, moi ce n'est pas mon genre, chez moi on a toujours pris soin de mon père et ma mère. ». (E21 2013)

En ce qui concerne la fille aînée, il est intéressant de souligner que cette dernière comme sa mère ont signalé qu'il était possible qu'elle continue à vivre *« de son côté »*. Par contre, dans les mots d'Amparo, *« qui sait où »* sa fille allait pouvoir vivre. En tant que mère, la question n'est pas de savoir si sa fille peut ou ne peut pas vivre dans une maison indépendante, mais plutôt des zones de la ville où ses ressources actuelles lui permettront d'habiter. Pour mes interlocutrices, sortir du secteur Est de la ville est vu comme un déclassement, et aussi le fait de s'éloigner trop des autres membres de la famille mettrait en cause certaines pratiques d'interdépendance quotidiennes auxquelles elles se sont déjà habituées, notamment par rapport à la petite-fille. Selon Amparo, même si sa fille a embauché une nounou [*nana*] *« qui travaille très bien »*, sa petite-fille *« a besoin de quelqu'un à la maison pour une question d'affection, de soin »* (E21, 2013). Selon Francisca, la nounou *« vient tous les jours »* et si Amparo sort avec sa petite-fille quelque part, elle se fait toujours accompagner par la nounou, *« si la nounou ne l'accompagne pas elle n'y va pas. C'est-à-dire, c'est avec la nounou comprise »* (E30, 2013). D'une certaine manière, mère et fille préfèrent la dose d'inconfort et les conflits que la corésidence implique pour elles, plutôt que de s'éloigner au-delà de l'acceptable du point de vue pratique et symbolique. Ce modèle de « redondance » – où la présence d'aidants rémunérés se double de celle de parents proches – dans la prise en charge des enfants et d'autres personnes

dépendantes au sein des configurations étudiées en milieu aisé, a été aussi souligné pour le cas des Sabalsa R., dans l'analyse du chapitre 2. J'avance l'hypothèse que cela suggère une préférence pour la proximité familiale comme modèle valorisé d'organisation de la vie domestique, et non seulement comme un arrangement mis en place lorsqu'il n'y a pas d'autres possibilités pour résoudre certaines contraintes liées à la vie domestique, comme par exemple celle de s'occuper des personnes dépendantes.

*

* *

Dans cette section, j'ai proposé une typologie pour caractériser la variabilité des configurations résidentielles de proximité étudiées quant à leur dimension temporelle, c'est-à-dire par quelle succession d'événements les rapprochements résidentiels ont eu lieu jusqu'à acquérir leur forme actuelle. Cela concerne aussi les formes intersubjectives d'anticipation des trajectoire résidentielles.

J'ai proposé de distinguer les configurations « de toujours » et celles « par rapprochement ». Dans les premières, l'imbrication quotidienne entre les noyaux familiaux est le résultat d'une non-décohabitation des enfants adultes dans les corésidences, ou de leur décohabitation partielle dans les quasi-corésidences. Le processus de différenciation résidentielle entre les noyaux apparentés se fait sur le fond d'une coprésence quotidienne jamais interrompue de manière significative. La plupart des configurations de corésidence ont suivi une trajectoire de toujours, tandis que ce type de temporalité est plus rare, quoique présent, dans les configurations de quasi-corésidence.

Le deuxième type de temporalité des configurations résidentielles est celui par regroupement. Là, il y a eu un moment significatif de rupture dans les conditions de la coprésence quotidienne entre les membres adultes d'une ancienne famille d'origine. Alors, la configuration résidentielle de proximité est issue d'un processus délibéré de regroupement de ces derniers, après une période d'éclatement résidentiel, produisant des trajectoires résidentielles « en boucle ». Cet éclatement résidentiel a généralement coïncidé avec les premières étapes de la formation familiale, lesquelles, notamment dans les classes moyennes et aisées, sont marquées par une idéologie de la famille nucléaire, qui est bien plus nuancée en milieux défavorisés. C'est pourquoi je propose de nommer « stade conjugal » la période qui précède le regroupement des membres d'une fratrie autour de la maison parentale ; cette période

répond aux attentes de consolidation conjugale et professionnelle prédominantes dans ces milieux socioéconomiques. Sur l'ensemble du terrain, les configurations par regroupement sont majoritairement des quasi-corésidences, notamment à l'échelle de la contiguïté ou du modèle du *condominio*. Réussir à « rappeler » les enfants qui ont vécu relativement *«à part »* pendant une période qui a parfois été relativement longue, n'est pas une démarche facile et exige des formes particulièrement poussées et explicites d'anticipation et des investissements de toute sorte des ressources des parents notamment, ce qui implique la mise en place d'un véritable *« projet »*, pour reprendre les termes indigènes.

Malgré l'apparence d'un développement quasi spontané et non planifié des trajectoires de toujours, le rapprochement résidentiel connaît aussi des modalités intersubjectives d'anticipation, quoique plus nuancées et implicites que dans le cas des *« projets »* de regroupement. Dans les configurations de corésidence en milieux défavorisés, l'anticipation prend la forme d'un *« fatum »,* puisque l'improbabilité de la décohabitation des enfants et le scénario très probable de la corésidence font partie de l'horizon du possible des individus, à tel point qu'on anticipe la corésidence intergénérationnelle etque son non accomplissement est très souvent vécu comme une frustration des attentes réciproques entre parents et enfants. Dans les quasi-corésidences de toujours, une forme intermédiaire d'anticipation semble se configurer, puisqu'à la différence des aménagements résidentiels réalisés *ad-hoc* et au fur et à mesure que la corésidence se met en place, les décohabitations à proximité des enfants au moment du mariage exigent des formes plus proactives d'anticipation et la mobilisation, de plus en plus anticipée, de ressources économiques et d'autochtonie, quoique sans prendre proprement la forme d'un « projet ».

Il y a ainsi peut-être une ressemblance plus importante quant aux temporalités des configurations de toujours avec celles par regroupement. En effet, les premières entraînent des formes d'anticipation du rapprochement résidentiel familial comme scénario probable, et plus ou moins désirable, et par conséquent, des degrés variables d'investissements à l'avance. Inversement, les configurations par regroupement sont d'une certaine manière aussi des configurations de toujours, puisqu'elles ont été dans la plupart des cas planifiées, attendues et désirées *« depuis toujours »*, comme le suggère l'image indigène de la *« Terre Promise »*.

III. Relationalités : compositions des rapports intergénérationnels, intragénérationnels et d'alliance

Dans les sections précédentes, on a prêté attention aux modalités-type de spatialisation et de temporalité par lesquelles les proximités résidentielles se configurent sur le terrain. Dans le but de caractériser la variabilité de l'ensemble des cas étudiés en tant que configurations résidentielles de proximité, il faut s'occuper enfin d'une troisième dimension fondamentale, à savoir celle qui touche les relations qui ont lieu en leur sein. On le sait, l'une des caractéristiques de mon terrain est que les configurations résidentielles de coprésence quotidienne sont produites par des groupes de parenté proche. De ce fait, les formes de relations concernées renvoient fondamentalement - quoique non exclusivement[156] - au champ de la sociabilité familiale tel qu'il a lieu dans le cadre de la vie domestique quotidienne. Dans cette dernière section, je cherche ainsi à identifier les modalités-type de la composition des rapports de parenté, dans lesquelles les configurations résidentielles de proximité observées à Santiago émergent en étroite interaction avec les formes de spatialisation et de temporalité.

Dans la totalité des configurations résidentielles de proximité de mon échantillon, l'« axe porteur » (Godelier 2010) correspond assez étroitement à ce que Lomnitz et Lizaur (1986) ont appelé, pour le cas du Mexique urbain, la « grande-famille trigénérationnelle ». Celle-ci constitue une « unité de solidarité » domestique qui ne coïncide pas avec la famille nucléaire à deux générations – parents et enfants –, mais au groupe bilatéral de descendance à trois générations – parents, enfants et petits-enfants –. Selon ces auteures, dans la ville de Mexico, « ce modèle d'organisation familiale est essentiellement le même pour toutes les classes sociales » et trouve une contrepartie dans l'inscription résidentielle, puisque, dans une partie très importante des grandes-familles qu'elles ont étudiées :

Les maisons ne sont pas situées sans ordre dans la ville […]. On trouve des ensembles plus ou moins distincts dans plusieurs zones où […] les familles de trois générations occupent

[156] Comme je l'explique dans l'Introduction Générale, le parti pris de concentrer mon analyse sur le champ de la sociabilité familiale n'entraîne pas l'idée que ces configurations domestiques ne concernent que des rapports de parenté considérés comme tels du point de vue indigène, ni qu'elles constituent une sorte d'unité sociale isolée du tissu plus large des relations sociales non familiales.

un même pâté de maisons, des rues voisines ou au moins habitent le même quartier. (Lomnitz et Lisaur 1980, p. 154 traduction libre de l'espagnol)

Le modèle de la grande famille à trois générations décrite par ces auteures, sur lequel je reviendrai à plusieurs reprises, s'ajuste de manière générale à la réalité observée sur mon terrain. Là, les individus qui participent régulièrement à une configuration résidentielle permettant des rapports de coprésence au quotidien, correspondent, dans la plupart des cas, aux membres d'un groupe bilatéral de descendance de trois ou quatre générations, dont la dénomination indigène est celle de *« clan »*, catégorie que j'analyserai en détail dans le chapitre 5. Dans certains cas, s'y ajoutent d'autres parents collatéraux proches, notamment des frères, sœurs ou cousins des parents, des descendants de ceux-ci, des domestiques et, très ponctuellement, d'autres parents ou quasi-parents plus éloignés.

Des variations importantes s'observent cependant sur cette base générale, question dont je m'occuperai dans cette section. Je propose d'organiser l'analyse autour de trois dimensions de la composition des rapports de parenté : intergénérationnels, intragénérationnels et d'alliance. Il ne s'agit pas ici d'offrir une restitution fine de la co-production entre espace résidentiel et parenté pratique au sein des configurations de proximité, question qui fera l'objet des deux chapitres suivants. Ce qui m'intéresse pour le moment, c'est de donner un aperçu très synthétique de la variabilité qui touche la composition des relations familiales spécifiques. Tout comme les analyses sur les typologies spatiales et temporelles de la proximité résidentielle, l'analyse des types relationnels révèle des rapports importants avec les conditions de vie et les attentes de classes des groupes étudiés.

III.1. Rapports intergénérationnels

En ce qui concerne les rapports intergénérationnels, je souligne deux points. Le premier concerne la direction du rapport intergénérationnel impliqué dans la proximité : celle-ci peut être « descendante », si ce sont les membres de la génération aînée qui regroupent ou accueillent ceux de la jeune génération, ou « ascendante », si ce sont les membres de la jeune génération qui accueillent ceux de la génération aînée. La forme descendante étant largement prédominante parmi les cas étudiés, ce qui coïncide avec la littérature récente sur la corésidence intergénérationnelle au Chili, le deuxième point s'intéresse à la figure parentale centrale pour la structuration des relations au sein de la configuration, et dont l'agencement est décisif pour la formation et l'entretien de celle-ci. Je distingue trois types : le « rapprochement

matricentré », centré sur une figure maternelle, le « rapprochement patricentré », centré sur une figure paternelle, et le « rapprochement autour du couple parental », centré sur le couple parental sans prééminence claire d'une des figures.

La direction du rapprochement : modalités « ascendantes » et « descendantes »

Un premier élément qui permet de distinguer des types de rapprochement résidentiels quant aux rapports intergénérationnels qui y ont lieu, est lié à la direction de l'asymétrie dans l'interdépendance résidentielle : quelle est la génération qui accueille et quelle est celle qui est accueillie ; quelle est celle qui met à disposition un patrimoine foncier et quelle est celle qui le reçoit. Si observées globalement, les pratiques de corésidence et de quasi-corésidence configurent des rapports d'interdépendance, où il devient finalement difficile d'identifier qui sont, au final, le créancier et le débiteur, il est, au contraire, clair, en ce qui concerne la question du patrimoine foncier en jeu et du rôle actif quant aux conditions de possibilité du rapprochement, qu'une telle interdépendance est faite d'une asymétrie interne, en vertu de laquelle une génération est plus dépendante que l'autre en termes résidentiels. Ainsi, il y a deux directions possibles de cette asymétrie : soit les enfants adultes « offrent » un don patrimonial aux parents ou aux grands-parents, soitce sont les parents qui offrent un don résidentiel aux enfants[157]. Sur mon terrain, la seconde possibilité est beaucoup plus présente que la première, ce qui est conforme à la littérature quantitative récente sur les corésidences à l'échelle des ménages au Chili, laquelle montre une prévalence largement majoritaire des corésidences descendantes par rapport aux ascendantes (Palma 2018 ; Palma et Scott 2018)[158].

Mes données montrent également un rapport entre certaines conditions socioéconomiques et la direction du rapprochement. Le sens descendant est plutôt lié à des trajectoires où les enfants ne subissent pas une ascension socioéconomique significative par rapport à leurs parents, ce qui est le cas des milieux situés aux extrêmes, défavorisés et aisés. Au sein de ces configurations descendantes, j'ai ainsi pu distinguer deux types selon le style de générosité parentale qui est mise en place : une générosité inconditionnée, très répandue parmi

---

157 En termes intergénérationnels, dans les cas observés sur mon terrain, il arrive qu'une tante accueille une nièce ou un neveu, où inversement. Il est aussi possible, que la direction du rapprochement soit horizontale : par exemple, une sœur accueille une autre sœur. Ces situations restent par contre assez rares – en particulier la seconde – sur mon terrain et elles n'apparaissent jamais seules, mais s'ajoutent à une situation de proximité articulée centralement autour du lien filial.

158 C'est aussi ce que montrent les données quantitatives sur la corésidence dans des pays européens et aux États Unis (Glaser et Tomassini 2000; Aquilino 1990).

mes cas issus des milieux défavorisés et une générosité partiellement conditionnelle, caractéristique des cas issus des milieux aisés. Enfin, le sens ascendant semble être lié aux trajectoires ascendantes d'enfants issus des classes moyennes.

- **Les rapprochements résidentiels descendants : la générosité parentale**

La direction descendante du rapprochement résidentiel est largement prédominante dans mon terrain, indépendamment de sa morphologie spatiale et du type de trajectoire de formation. En d'autres termes, la plupart des configurations résidentielles de proximité étudiées ont comme maison pivot celle des parents. Ce sont ces derniers qui, mettant leurs ressources à disposition, accueillent ou attirent les membres de leur descendance. Ainsi l'émergence d'une configuration est à la base un geste fort de générosité parentale, dont le contenu peut être très variable selon les ressources disponibles. Il s'agit de mettre le patrimoine résidentiel dont on dispose, ainsi que d'autres ressources de toutes sortes, à disposition de sa propre descendance : une chambre, un sofa dans le salon ou un lit dans une chambre, une partie du *sitio*, quelques *« planches »* en bois, une *mediagua* libérée, une aide financière pour louer ou acheter une maison, le don d'un parcelle de terrain ou d'une maison ou appartement.

On a croisé plusieurs exemples de ce type au long des analyses précédentes, qu'il serait redondant de rappeler ici. Il est toutefois important de souligner ici, à l'aide d'exemples concrets, les différents caractères ou styles que peut prendre la générosité parentale selon le contexte socioéconomique. J'ai pu en identifier deux : une générosité inconditionnée, et une générosité partiellement conditionnée. Il est vrai que ces deux types de générosité parentalesont dans plusieurs sens « inconditionnelles », puisque les parents sont censés accueillir leur descendance dans n'importe quelle situation, qu'il n'est pas moralement légitime de dire « non » ou de renvoyer quelqu'un à qui on est lié par filiation[159]. Or, s'agissant de cette inconditionnalité parentale de base, j'ai pu observer que les formes de la générosité parentale différent selon les attentes contextuelles par rapport aux conditions dans lesquelles doit se réaliser le passage des enfants à l'âge adulte. Le style de la générosité parentale est alors fortement lié aux types de temporalité des configurations résidentielles que nous avons

[159] Cette inconditionnalité devient plus faible, quoiqu'elle soit également présente, lorsqu'il s'agit d'un parent consanguin non lié par filiation (sœur, frère, tante, oncle, cousin), ainsi qu'envers des parents liés par alliance, notamment les conjoints des enfants ou des petits-enfants.

analyséesplus haut, et notamment à la présence ou l'absence d'un « stage conjugal » des enfants.

Je me permets de reprendre ici l'histoire de Victoria, avec laquelle j'ai commencé le chapitre 1 de cette thèse. En discutant avec ses filles, j'ai été un peu surprise des reproches que l'une d'elles – une femme au foyer de 46 ans, qui avait décohabité deux ans auparavant (en 2007), après plusieurs décennies de corésidence chez Victoria – adressait à ses parents. Selon elle, ses parents ne lui avaient jamais dit *« écoute, ma fille, va travailler »*, ils ne l'avaient pas *« incité »* à sortir de leur maison et à devenir indépendante. « *C'est comme si j'étais sortis de ma coquille et que j'étais restée la même personne en grandissant, comme un petit oiseau, et les parents m'aidaient. »* Rétrospectivement, elle affirme que cela la *« gène, car nous n'avons pas profité d'épargner lorsqu'on était là. J'aurais pu avoir ma maison et nous n'aurions pas autant abusé des vieux »* (E6, 2007).

Devenue grand-mère à son tour, la fille de Victoria a été confrontée à la situation de devoir accueillir ses propres filles, qui commençaient à former une famille. À ce moment-là, les deux pièces qu'elle et sa famille occupaient à l'arrière du *sitio* de Victoria sont devenues insuffisantes et il n'y avait plus de place chez sa mère pour bâtir une nouvelle pièce. C'est alors qu'elle et son mari, ouvrier en bâtiment, ont décidé de partir louer une maison à deux rues de distance. C'était la première fois de sa vie qu'elle quittait la maison de ses parents : *« maintenant que je suis partie, je suis en train de vivre la même chose avec ma fille, pareil à ce que ma mère a vécu avec moi […], ma fille vient chez moi, je la reçois et je reçois ses enfants »* (E6, 2007). C'est seulement à ce moment-là qu'elle a pris conscience, avec regret, qu'elle aurait pu faire autrement. Ce qui est intéressant c'est qu'elle rend responsables ses propres parents pour l'avoir accueillie pendant autant d'années de manière inconditionnée, sans rien exiger en contrepartie : travailler, épargner, contribuer significativement à l'entretien de la maison. Pour elle, l'*« abus »,* commis par elle et ses frères et sœurs envers leurs parents, est aussi la faute de ceux-ci pour les avoir *« tenus tellement attachés »*, sans rien exiger d'eux. Le même type de regret a été exprimé par Marjorie Soto T.[160], une femme célibataire de 27 ans, avec qui j'ai pu m'entretenir en 2007 à Peñalolén. Elle habitait avec ses enfants dans deux pièces construites au fond du *sitio* de sa mère, et elle *« ne paye pas de loyer, mais l'électricité et l'eau »*. Ses trois enfants sont nés là. À propos des responsabilités associées à sa maternité, qui est arrivée très tôt dans sa vie, Marjorie m'a raconté qu'avoir *« autant d'enfants [...] ce*

[160] Cas nº 14 en Annexes.

n'était pas un souci, je couchais les enfants et ma mère s'en occupait. Je pense que si ça avait été moi qui les aurais élevés, ça aurait été différent, car cela m'aurait coûté plus, [...] j'aurais assumé ma vie plus tôt » (E17 2007).

Dans ces deux récits, mes interlocutrices évoquent un style de générosité parentale où l'inconditionnalité de l'accueil a impliqué que les parents continuent à assumer les responsabilités associées à l'entretien de la maison, la vie domestique et même la prise en charge des petits-enfants. Ainsi, les enfants ne sont pas contraints d'*« assumer leur vie »* lorsqu'ils commencent à former une famille, en perpétuant la dépendance filiale. Si cela peut être vécu avec un certain regret à un moment plus tardif de leur vie, on a vu dans la section précédente que, paradoxalement, dans ce contexte, le principe d'inconditionnalité de l'accueil parental fait partie des attentes et constitue une exigence morale de ce qu' est être un bon parent. Du point de vue indigène, ce n'est pas *« bien »* que les parents *« exigent »* aux enfants de payer une location, ou même le payement régulier des frais, comme s'ils étaient des locataires quelconques, et dans les premières étapes de la formation familiale, cela est aussi une source de regret. La maturité des enfants, en termes de devoir *« assumer sa vie »,* est dans ce sens décalée à un moment plus tardif dans le cycle de vie, comme en témoignait la fille de Victoria, lorsque les enfants deviennent eux-mêmes grands-parents[161].

Ce style de générosité parentale, largement observé dans mon terrain dans les bidonvilles, contraste avec celui que j'ai identifié dans les milieux plus aisés, où l'on observe un conditionnement partiel de la générosité parentale, qui est à la base du rapprochement résidentiel. Comme dans les cas précédents, ce type de générosité parentale s'observe autant dans la pratique, que dans les attentes et les modes de valorisation réciproques des rapports intergénérationnels.

On l'a vu à propos du « stade conjugal », dans les trajectoires de formation des quasi-corésidences en milieu aisé, on observe des attentes fortes quant à la réussite professionnelle,

---

[161] Un décalage similaire a été signalé par Pina-Cabral et Silva (2013), dans leur étude dans des zones populaires à Bahia, au Brésil. Les auteurs décrivent un mode de développement des relations conjugales où les moments de fertilité et d'indépendance résidentielle ne coïncident pas. Ils constatent l'existence d'une attente généralisée que les hommes et les femmes aient des enfants très tôt, mais que cela ne se traduit pas nécessairement par la formation d'un rapport conjugal stable et par l'installation du couple dans une maison indépendante. Les enfants sont souvent élevés par des membres proches appartenant à la génération précédente. Ce n'est que plus tardivement dans le cycle de vie, lorsque les individus ont une meilleure stabilité financière que l'on attende qu'ils « assument » la responsabilité de s'installer en couple de manière stable, élever leurs enfants et acquérir une certaine indépendance résidentielle.

la stabilité économique des enfants mariés et aussi une certaine consolidation conjugale et parentale selon le modèle-type de la « famille nucléaire », comme conditions de possibilité pour une postérieure réactivation de la dépendance résidentielle intergénérationnelle. Cette attente est bien plus claire pour les fils. S'agissant des filles, elle est, en effet, souvent transférée aux beaux-fils. Du point de vue de la proximité résidentielle, cette conditionnalité se traduit, par exemple, dans l'exigence que les enfants apportent leurs propres ressources pour construire leur maison sur le terrain familial, ou bien pour acheter ou louer une maison dans les environs. Or, cette attente de maturité, autant économique que familiale, est paradoxale, puisqu'elle se combine avec, et rend légitime l'activation de la générosité parentale, et donc la dépendance des enfants envers les parents. Autrement dit, les enfants sont censés accepter le cadeau des parents et renoncer à leur autonomie résidentielle, pour vivre à nouveau *« ensemble »*, mais seulement une fois consolidés, à un niveau minimal, leur autonomie conjugale et financière. Ainsi, la mise en explicite valeur de l'autonomie résidentielle ou néolocalité repose en effet dans un renforcement sous-jacent de la dépendance filiale.

Chez les Anchoberry B., Sofía a décrit cela en utilisant l'expression d'une aide « subventionnée » : « c'est mon père qui, au début, a dit 'moi, j'ai ce terrain, celui qui le veut peut y construire sa maison […]. Ce sont des maisons super subventionnées » (E40, 2013). Chez les Astorga B.[162], où le rapprochement résidentiel a pris la forme de maisons éparpillées dans des rues voisines, María Luz racontait comment son père avait mis à la disposition des enfants des sommes importantes d'argent pour acheter leurs maisons :

> MARÍA LUZ. « Alors, [mon père] a fait une chose, je ne devrais même pas le raconter ! Il a pris de l'argent et il l'a déposé sur six comptes ; il a dit 'chacun a un compte, mais ce compte s'appelle maison, elle ne s'appelle pas voyage en Europe, ni voiture, ni rien du tout […]. Ceux qui ont déjà une maison, consacrez-le à des travaux d'aménagement, au paiement du crédit, et ceux qui n'en ont pas, quand vous voudrez acheter, vous me le dites et je vous vire l'argent et je sais qu'avec ça, je donne à chacun de vous un apport ou une somme pour que vous aviez votre maison ». (E36 2013)

Dans l'expression *« maisons subventionnées »* et, plus largement, dans le modèle d'aide parentale qui lui est sous-jacent, apparaît une vision de la générosité parentale qui ne doit pas empêcher le développement d'un certain degré d'autonomie des enfants, mais au contraire, le stimuler. Il est nécessaire pour ces parents de trouver la formule appropriée pour cette donation conséquente, afin que leur geste n'incite pas les enfants à la facilité, mais à répondre aux attentes de réussite professionnelle, économique et conjugale formulées à l'égard des jeunes gens de ce

[162] Cas nº 20 en Annexes.

milieu socioéconomique. Le rapport de dépendance résidentielle des enfants adultes envers leurs parents apparaît ainsi légitime lorsqu'il ne compromet pas une autonomie minimale des premiers, cristallisée dans le fait d'avoir chacun sa maison à soi. Le fait de vivre « ensemble » ne doit pas empêcher les enfants de gagner l'indépendance familiale et économique indispensable à leur vie d'adulte. Dans les entretiens, les termes évoquant l'indépendance et la propriété sont en général fréquents, alors que leur pendant financier est souvent dissimulé, comme le montre l'exemple du témoignage du fils aîné des Saldes T., qui dit avoir *« acheté »* le terrain à son père, quand il s'agit en fait d'un achat fictif et, par conséquent, d'une donation.

Il y a bien sûr des cas où les enfants n'ont pas été capables d'apporter la participation financière requise pour acheter, bâtir ou louer une maison leur permettant de faire partie de la configuration de proximité. Dans les faits, cela n'a pas finalement été un obstacle pour en faire partie. Néanmoins, il est clair que cette modalité, qui est la norme dans les cas observés en milieu défavorisé, est considéré en milieu aisé comme une faillite des attentes et introduit une forme d'inégalité au sein de la fratrie. Cela implique une dépendance sans contrepartie vis-à-vis de l'aide parentale, qui met ces enfants dans une position moins favorable, car cela signifie qu'ils ne sont pas en mesure de garantir l'équilibre entre autonomie et dépendance. Le cas des Areche B. en constitue une illustration exemplaire. Au cours de l'entretien, la femme du fils cadet des Areche B. a affirmé à propos de la sœur de son mari, que l'achat de sa maison avait été *« cent pour cent avec l'aide du patriarche »*, *« parce qu'elle n'a pas de situation au plan économique »*. Cela implique, pour elle, que sa belle-sœur *« fonctionne sous l'aile du père, comme une sorte de parapluie, avec peu d'indépendance »* (E34, 2013). Ainsi, une asymétrie de statut se dessine au milieu de la quasi-corésidence, à partir de la capacité des enfants à remplir les conditions idéales pour le rapprochement résidentiel en milieu aisé. À la différence de son beau-frère, son mari *« a répondu aux attentes de [son père] […]. Alors, je crois que mon mari a gagné sa place avec l'indépendance [économique], il a gagné sa place »* (E34 2013).

- **Les rapprochements résidentiels ascendants : la générosité filiale**

Dans l'ensemble de mon terrain, les cas de rapprochement ascendant, où la maison au centre de la configuration est celle d'un enfant qui accueille un parent, sont plutôt rares. Ces cas ont deux éléments en commun. Le premier est que la jeune génération a expérimenté une mobilité socioéconomique relativement significative par rapport à la génération précédente. Le deuxième est que, bien que le rapprochement ait été déclenché dans l'immédiat par le besoin de prendre en charge un parent malade, cet événement ponctuel s'inscrit dans une histoire

longue d'interdépendance résidentielle intergénérationnelle. Le cas des Baum A., récemment évoqué, est un exemple de corésidence ascendante où ces deux éléments sont clairement présents. Regardons d'autres exemples.

Chez les Flores G. à Peñalolén, dont j'ai parlé rapidement dans la première section à propos de l'usage commun de la cuisine, Magdalena était la seule fille et l'aînée d'une fratrie de trois enfants. Au moment de notre rencontre en 2014, Magdalena et son mari avaient très récemment fini les travaux d'aménagement de leur maison, en ajoutant un étage comprenant trois chambres, une salle de bain et un espace TV. Située dans un ancien bidonville, leur maison réaménagée se distinguait des maisons avoisinantes et ressemblait fortement au style moderne et minimaliste des copropriétés destinées aux nouvelles classes moyennes qui, depuis une décennie, se propageaient partout dans la ville. Au-delà d'être un marqueur public de leur ascension socioéconomique, l'extension de la maison leur a permis d'être plus confortables puisque, depuis quelques années, les Flores G. avaient accueilli les parents de Magdalena chez eux. La mère de celle-ci était atteinte d'une maladie chronique nécessitant des soins quotidiens très complexes, lesquels étaient entièrement assurés par Magdalena. Si celle-ci s'occupait depuis plusieurs années de sa mère, la maladie de cette dernière s'était récemment aggravée, situation qui avait contribué à la décision d'installer définitivement ses parents chez elle. Comme je l'ai montré plus haut, cette corésidence ascendante a comme antécédent son envers, puisque Magdalena, son mari et leurs deux filles avaient vécu tout le premier période de formation familiale chez les grands-parents maternelles. Et cette logique descendante de la proximité s'est poursuivie aussi lors de la décohabitation de Magdalena, dans une maison située dans le même quartier, puisqu'elle a continué à se rendre quotidiennement chez ses parents avec ses filles, et à y faire la plupart des tâches domestiques quotidiennes. Les deux étapes de corésidence, descendante et ascendante, sont ainsi reliées par une période de quasi-corésidence longue et soutenue. Or, grâce au travail de son mari, qui avait investi dans un camion pour faire des déménagements, Magdalena et sa famille ont réussi une certaine ascension en termes socioéconomiques, ses deux filles étaient en train de faire des études universitaires et ils venaient de réaliser un saut quant au confort et la taille de leur maison. Cela leur a alors permis d'accueillir, les installer confortablement chez eux les parents de Magdalena et les prendre en charge.

Un autre cas de rapprochement ascendant est celui entre Enrique Aguad B., odontologiste de 32 ans, et sa mère, Soledad B., assistante pharmaceutique proche de la soixantaine. Je les ai rencontrés séparément en 2014, dans l'appartement de Ñuñoa où ils

habitaient ensemble au moment de mon enquête. Soledad s'est séparée très tôt du père d'Enrique et est alors partie, avec son fils, vivre chez sa sœur cadette, qui habitait à Quilicura. Sa sœur aînée habitait aussi à proximité, ce qui fait que pendant plus de quatre ans, Soledad et Enrique ont circulé entre les maisons des tantes maternelles. Durant cette période, ce sont elles qui ont gardé Enrique, car Soledad se consacrait à son travail *« du lundi au dimanche »*. Avec l'argent épargné, Soledad a pu acheter une maison, en combinant un crédit privé et une allocation étatique d'aide au logement pour les classes moyennes. Le problème était que cette maison était située à Maipú, un arrondissement de la périphérie Nord-ouest de Santiago, très éloigné de Quilicura et également du centre-ville où se trouvait le travail de Soledad et l'école d'Enrique. Celui-ci avait récemment réussi à entrer dans l'école publique la plus réputée de la ville. Malgré la distance qu'ils devaient franchir au quotidien, Soledad et Enrique ont vécu pendant seize ans dans leur maison à Maipú. Très bon élève, Enrique a suivi des études universitaires en orthodontie. Au moment de notre rencontre, il avait fini sa spécialisation et gagnait très bien sa vie. Selon ses mots, il était considéré par ses tantes et cousins maternels comme *« le mec qui avait le plus réussi dans la famille »*.

En 2011, Enrique était parti de la maison de sa mère pour s'installer avec sa copine de plusieurs années, dans l'appartement que celle-ci avait acheté à Ñuñoa, un arrondissement central associé aux classes moyennes professionnelles. Bien que pour Enrique, c'était *« un pas qu'il faut faire, il faut s'en aller de la maison, c'est naturel »,* il s'est senti trop éloigné de sa mère. À cause de la distance et du fait qu'il travaillait et étudiait en même temps, il ne pouvait lui rendre visite que deux fois par mois. Cela est devenu insoutenable lorsque Soledad a été diagnostiquée d'un cancer. Enrique devait amener sa mère à l'hôpital pour des traitements hebdomadaires et s'occuper d'elle pendant les périodes de récupération. C'est à ce moment-là qu'il a décidé d'acheter un appartement dans le même immeuble où il habitait avec sa compagne à Ñuñoa, pour y installer sa mère. Ils ont vendu la maison à Maipú et Soledad a déménagé dans le bâtiment en face de celui de son fils et sa compagne. Or, ces derniers se sont séparés à la même période, et Enrique s'est alors installé avec sa mère dans le nouvel appartement. Selon lui, le plan était d'y rester encore quelques mois, le temps d'acheter un nouvel appartement pour lui dans les environs. Selon lui, considérant que la maladie de sa mère pouvait revenir et quelle était proche de la retraite, *« c'était un sujet de ne pas m'en aller trop loin […] les autres appartements étaient trop hors de portée »* de celui de sa mère.

Les cas ici mentionnées sont très hétérogènes quant aux milieux socioéconomiques, mais partagent le fait d'avoir subi une ascension socioéconomique relative dans le temps d'une

génération. Chez les Baum C., on voit une mobilité d'un statut de classe moyenne professionnelle, territorialement établie dans des zones centrales de la ville, vers un statut de classe aisée, qui s'est concrétisé avec l'installation de Gerardo et Amparo dans un beau-quartier de la zone Nord-est de Santiago. Chez les Flores G., on voit une ascension plus modeste, qui va d'une origine défavorisée, où les parents des conjoints, des travailleurs non qualifiés, ont obtenu des logements sociaux grâce à l'occupation irrégulière de terrains, vers un statut de petite classe moyenne. Cette montée dans l'échelle sociale se voit notamment consolidée par l'accès des filles de Magdalena à l'université et l'investissement du couple dans l'amélioration conséquente de leur maison. Enfin, chez les Aguad B., Enrique a accédé à une position de classe moyenne professionnelle relativement aisée, après un appauvrissement important vécu à cause de la séparation de ses parents.

En guise d'hypothèse, j'avance que les rapprochements résidentiels à sens ascendant, c'est-à-dire où la maison au centre de la proximité résidentielle est celle des enfants, constituent une modalité propre des classes moyennes dont au moins un membre de la jeune génération a expérimenté une mobilité socioéconomique ascendante. Dans ce processus, les individus sortent de leurs arrondissements d'origine pour s'installer dans des zones plus aisées, ou bien investissent dans l'amélioration de leur maison, ce qui leur permet d'accueillir plus tard leurs parents âgés, et éventuellement aussi des frères et sœurs, chez eux ou de les installer dans leur voisinage. Il est intéressant de remarquer que, dans les cas présentés ici, la réussite de la mobilité socioéconomique ascendante n'implique pas de sacrifier la proximité résidentielle envers la famille d'origine[163]. Cela peut s'expliquer en partie parce qu'il s'agit de trajectoires où la corésidence récente n'est pas un événement isolé, mais s'insère dans des expériences de vie qui ont connu la corésidence intergénérationnelle.

La figure parentale : des configurations « matricentrées », « patricentrées » et « centrées autour du couple parental »

Les configurations résidentielles formées par l'installation des enfants, beaux-enfants et petits-enfants à proximité de ou dans la maison parentale sont largement prédominantes parmi mes cas d'étude. Les conditions matérielles, pratiques, symboliques et affectives permettant

[163] Je reprends en détail cette question dans le chapitre 6 de la thèse, à propos de la discussion critique envers la littérature qui attribue met en avant une tendance naturelle à l'éloignement résidentiel familial chez les classes moyennes, liée aux conséquences résidentielles des trajectoires ascendantes.

l'émergence et la reproduction quotidienne du rapprochement résidentiel sont majoritairement apportées soit par la mère, le père ou le couple de parents, qui deviennent ainsi des « parents fondateurs » d'une configuration. Étant donné que les configurations résidentielles étudiées s'articulent autour d'au moins trois générations, c'est-à-dire que les enfants adultes s'installent avec leur propre noyau familial auprès des parents, ceux-ci sont strictement des « grands-parents » fondateurs. Ainsi, le cycle morphogénétique d'une configuration est conditionné par la durée de la vie de ces derniers, dont la mort déclenche, dans la plupart des cas où j'ai pu restituer ce cycle, des processus de réarticulation des proximités et éloignements résidentiels[164]. Ces propos de Javiera, petite-fille des Anchoberry B., en sont exemplaires :

> JAVIERA : Bien sûr que maintenant on commence à parler du sujet de comment tout cela va finir, mais c'est clair qu'avant que mamie et papi [*los tatas*] ne meurent, on ne va faire absolument rien. Je veux dire, nous resterons là tous jusqu'à qu'ils meurent. C'est comme un engagement. (E41, 2013)

La mère ou le père fondateurs peuvent eux-mêmes être issus d'une configuration de proximité préexistante, 'est-à-dire que leur maison était rapprochée de celles de leurs parents et des membres de la fratrie de l'un ou de l'autre. C'est, entre autres, le cas, des Sabalsa R., des Risopatrón A. et des Heldt P., déjà analisés, où la maison du couple est en même temps le centre de l'actuelle configuration de maisons des enfants et participe à une configuration ancienne ou toujours actuelle dont le centre est la maison des grands-parents maternelles. Cela a été aussi souligné par Lomnitz et Lizaur (1986) à propos des formations familiales à trois générations dans la ville de Mexico, où « après la mort des grands-parents, chaque membre de la génération suivante se transforme, à son tour, en tête d'une autre grande famille et ainsi successivement » (*Ibid.*, p. 148)[165].

Si la centralité de la maison parentale est prédominante dans tous les milieux socioéconomiques considérés, une différence notoire émerge quant à la figure parentale qui y occupe cette place centrale. D'abord, il y a les cas où la figure maternelle apparaît comme le centre articulateur des coprésences quotidiennes, ce que j'appelle les configurations

---

[164] Dans le chapitre 5 (III), j'analyse une exception à ce modèle : le cas des Camposano D, où la configuration de quasi-proximité entre sept sœurs et un frère est restée presque intacte presque trois décennies après la mort du père fondateur.

[165] L'usage très répandu sur mon terrain des homonymes, plus accusé en milieux aisés et pratiqué autant pour les fils que pour les filles, peut être aussi un indicateur de cette logique. Dans plusieurs cas, la transmission du prénom du père au fils aîné (parfois aussi à la fille aînée dans sa version féminine) et de la mère à la fille aînée se fait non seulement dans le noyau des aînés d'une fratrie, mais de tous les membres de celle-ci, comme une anticipation de la possibilité que tous les frères et les sœurs deviennent, à leur tour, tête d'une nouvelle grande-famille trigénérationnelle.

« matricentrées ». Si celles-ci sont prédominantes de manière générale, on peut constater une concentration parmi les cas étudiés en milieux défavorisés. Lorsqu'il y a un couple stable de parents, il n'est pas rare que ce soit la mère la propriétaire de la maison ou du *sitio*, acquis la plupart du temps grâce à une allocation étatique. La figure paternelle, par contre, acquiert une importance accrue dans les cas issus des classes moyennes et notamment en milieu aisé, quoique la figure maternelle y conserve toujours une importance. Selon le poids relatif de la figure paternelle comme centre articulateur des proximités résidentielles, je propose de parler de configurations « patricentrées » ou de configurations « centrées autour du couple parental », lorsque le poids des figures paternelle et maternelle est équilibré. Entre autres facteurs, comme les asymétries en termes de ressources patrimoniales, économiques et familiales entre les familles d'origine des conjoints, il est possible que l'enchaînement intergénérationnel entre des configurations résidentielles, évoqué plus, haut explique en partie le biais matri-, patri- ou couple central. Si la configuration actuelle est issue d'une configuration précédente en lignée maternelle ou paternelle, cela constitue une sorte de « tradition » ou « héritage », pour évoquer les termes avec lesquels les enquêtés expliquent l'origine des « matriarcats » ou « patriarcats ».

– **Des configurations matricentrées ou *« matriarcats »***

Dans un nombre important de mes cas d'étude, la place centrale dans la structuration de la coprésence quotidienne est occupée par une ou plusieurs femmes connectées par une lignée maternelle – mère, sœur de la mère, grand-mère, arrière-grand-mère – aux individus participants à la configuration résidentielle, une situation qui est décrite en termes indigènes comme un *« matriarcat ».* Les mots de Marcela chez les Solís T, évoqués quelques pages plus tôt, expriment bien de ce qu'est pour mes interlocuteurs une *« matriarche »* : *« je suis la maîtresse de cette maison et la mère de tous ceux qui vivent ici ! »* (E13, 2007). Dans le chapitre 5 (I), j'interroge en détail et en profondeur la figure maternelle au centre des configurations résidentielles de proximité, sous la lumière spécifique de la parenté pratique. Ici, ce qui m'intéresse pour le moment c'est d'offrir une esquisse générale de la variabilité des configurations matricentrées dans mon échantillon.

Dans certains cas, fortement concentrés en milieux défavorisés, il s'agit de femmes dont la vie adulte s'est développée sans la compagnie durable d'un époux ou d'un compagnon, et dont lers enfants sont parfois issus de plusieurs relations de courte durée. Au Chili, la centralité de la dyade mère-enfant dans la constitution des unités domestiques en milieux populaires, ainsi que la réalité du « père absent », dans l'expression courante de la littérature, constituent des

faits historiquement enracinés et largement documentés par les sciences sociales (Montecino et Aguirre 1996 ; Salazar 1990). Des études récentes ont aussi confirmé le rapport étroit entre la prévalence de noyaux familiaux menés par des femmes seules et la corésidence familiale intergénérationnelle (Palma 2018). Cela dit, ce qui est le plus caractéristique dans ces cas c'est que la figure maternelle qui sert de centre au rapprochement correspond rarement à une seule femme. Il s'agit plutôt d'une figure en soi complexe, puisque faite de plusieurs femmes sans compagnon stable appartenant à deux générations corésidentes différentes, qui se « partagent » la maternité des enfants[166], au point que la différentiation entre les générations et entre les noyaux familiaux corésidents en devient assez floue. *« Ma mère, c'est comme ma sœur »,* affirme Amelia, chez les Rojas T. (chapitre 2, III). *« Mon fils, c'est comme mon frère »,* dit à son tour Marjorie (chapitre 5, I). Et puis, *« nous sommes les mères de tous »*, déclare Nadia chez les Domínguez E. (chapitre 5, I). Ici, la plus âgée des « mères » – la grand-mère ou l'arrière-grand-mère – est le plus souvent la propriétaire de la maison, et donc celle qui « accueille » les autres, et aussi celle qui apporte, souvent avec des contributions des autres femmes adultes, l'essentiel des ressources fondamentales pour la vie domestique au sein de la configuration.

Dans plusieurs autres configurations matricentrées, la figure maternelle renvoie à des femmes mariées ou en relation de couple stable, mais où c'est la figure maternelle au sein du couple qui concentre le poids symbolique et pratique dans la configuration. Ainsi, on parle de la maison parentale comme *« la maison de maman ».* Plus que d'être le soutien économique de la configuration, ce qui repose souvent sur les épaules du père, la figure maternelle en tant que *« matriarche »* est celle qui a la capacité de *« réunir tout le monde »,* comme l'affirme Jacinta Sabalsa R. à propos de sa mère, et de prendre les décisions concernant la vie domestique et la structuration de la sociabilité familiale. C'est aussi la qualité de la disponibilité, évoquée par plusieurs enquêtés à propos des *« maisons ouvertes »*, à accueillir ceux qui arrivent sans prévenir et à n'importe quel moment. Dans ces cas, il est aussi fréquent de trouver une prolongation en termes intergénérationnels avec d'autres femmes ascendantes – la mère de la mère, la grand-mère de la mère –, et descendantes – la fille aînée –, auxquelles on attribue une certaine « identité continuée » (Pina-Cabral 1991).

166 Ce sujet de la maternité « divisible » ou « partagée » sera abordé dans la section I du chapitre 5, à partir de l'analyse en profondeur d'un cas.

Sur le terrain, il était frappant d'observer ces cas où, au sein du couple parental, la figure du père accompagnait celle de la mère comme une ombre, une figure de fond, qui participe de la configuration résidentielle familiale, mais sans y prendre une position centrale. Un cas particulièrement éloquent est celui de Patricia G.[167], âgée d'une cinquantaine d'années, qui, en 2006, était la propriétaire d'une maison à deux étages où habitaient ses deux filles, avec leurs mari et enfants respectifs, ainsi que son ex-mari et père de ses trois enfants aînés. Patricia s'était tardivement séparée de ce dernier et avait noué une nouvelle relation conjugale, de laquelle deux enfants étaient nés. Au moment de mon enquête, Patricia louait la maison immédiatement contiguë à la sienne, et elle s'y était installée avec son compagnon et leurs jeunes enfants. Selon Patricia et ses deux filles, avec qui je discutais dans leur maison, autour d'une tasse de thé, cette proximité leur a permis d'entretenir un rapport quotidien avec leur mère et leurs demi-frères après la séparation, *« je viens prendre le petit-déjeuner tous les jours avec mes filles, et aujourd'hui elles m'ont invitée à déjeuner, mais il n'y a pas un jour où je ne viens pas ici »* ; *« ma mère est toujours proche, elle passe beaucoup de temps ici à la maison »* (E2, 2006). Mais cela a aussi permis que Patricia ne perde pas son ancien statut de *« maîtresse de maison »* [*dueña de casa*]. Même si c'est son ex-mari qui est resté à la maison avec les noyaux familiaux de leurs deux filles, c'est la mère qui s'est maintenue à la tête de la configuration résidentielle. Grâce à son installation dans la maison voisine, Patricia a pu continuer de remplir les conditions nécessaires au maintien de la vie en commun. Selon ses mots, *« je suis toujours au courant de ce qui se passe ici. Je ne peux pas m'empêcher de venir [...], lorsqu'il y a des problèmes, la seule qui les résout, c'est moi. Tout retombe sur moi »* (E2, 2006).

- **Le couple parental au centre**

Au sein de mon échantillon, on trouve des cas où le père et la mère occupent une place relativement équilibrée et où c'est par conséquent plutôt la figure d'un couple parental qui sert à l'articulation du rapprochement des enfants. En me fondant sur ce que j'ai pu observer, ce type de configurations est généralement « inaugural », dans le sens où il n'est pas précédé par une autre configuration résidentielle de proximité, que ce soit du côté maternel ou paternel, ce qui peut indiquer une certaine homogénéité dans les lignées respectives en termes de ressources foncières et économiques. Le biais matricentré ou patricentré est tellement présent dans le discours indigène, que, par contraste, les cas où les deux parents exercent un poids similaire en tant que figures fondatrices apparaît aussi très clairement. Le cas le plus frappant à cet égard

[167] Cas nº 2 en Annexes.

est peut-être celui des Saldes T., mentionné plus haut comme exemple d'un « vrai » *condominio,* puisque j'ai pu y observer la mise en place d'un véritable « culte » du couple parental.

Au moment de mon enquête en 2013, les deux parents fondateurs étaient décédés. José *père* était mort quelques mois auparavant, à l'âge de 93 ans. Sa femme, Clara, était décédée deux ans plus tôt, à 89 ans. Leur maison, située au centre du terrain familial et entourée par les maisons de quatre de leurs enfants (figure 15-I), était encore habitée par leur fille aînée, Clara Ester. Celle-ci s'était installée chez ses parents avec son fils plusieurs décennies auparavant, suite à une séparation conjugale précoce[168]. Or, après la mort de ses parents, Clara Ester a continué à occuper l'aile « des enfants », tandis que, comme j'ai pu le constater de mes yeux, le reste de la maison était encore dans le même état qu'au moment de la mort du père : même le lit parental était fait. D'une manière très évidente, le couple de parents continuait à être présent et à constituer le centre symbolique de la configuration.

Au milieu du jardin de la maison parentale, qui, comme on peut le voir dans le plan (figure 15-I), est aussi le centre du terrain familial partagé, il y a une sculpture de la Vierge, dont je montre la photo plus bas (figure 23). Clara Ester m'a appris que les corps incinérés des deux parents ont été ensevelis sous la Vierge, en ajoutant qu'elle *« adore les avoir tout près »* (E35, 2013). Selon les souvenirs de sa belle-sœur, Isabel, *« ça a été toute une cérémonie Saldes, ils ont placé l'urne avec les cendres là, alors ils l'ont scellée, ils ont mis une Vierge pleine de fleurs, et ils l'illuminent à une certaine heure »* (E24, 2013). En effet, la Vierge occupe une place vraiment centrale du point de vue de l'espace : elle est visible de presque toutes les maisons des enfants, et le soir, elle est illuminée. Quand on circule d'une maison à une autre, la Vierge est un point de passage obligé. En outre, l'emplacement où elle a été placée est très soigné, fleuri toute l'année, avec deux petits bancs pour s'asseoir à l'ombre d'un grand mûrier.

168 C'est l'une des rares situations de corésidence durable rencontrées dans le milieu le plus aisé sur mon terrain.

FIGURE 23 : PHOTOGRAPHIES DE LA VIERGE CHEZ LES SALDES T.

SOURCE : PHOTOGRAPHIES PRISES PAR UNE ENQUETEE

Selon Isabel, épouse de José, la Vierge occupe aussi une place très significative en termes symboliques, puisqu'elle opère comme un substitut efficace à la présence des parents morts, *« ils nous observent »*. À travers elle, *« ils sont présents, ils ne nous ont pas abandonnés. […] Cette union est perpétuée à travers cette image, parce que pourquoi ils ne les ont pas emmenés au cimetière ? »* (E24, 2013). Lorsqu'on entend les témoignages de plusieurs membres de la configuration résidentielle des Saldes T., avec lesquels j'ai pu m'entretenir, on voit clairement que l'ensemble des conditions nécessaires à la formation et au maintien de la proximité résidentielle – foncières, économiques, affectives – étaient bien distribuées entre la mère et le père.

Le cas des Erler F., Mario et Adriana, un couple d'octogénaires rencontrés en 2014 à San Miguel, un quartier occupé par des classes moyennes, est aussi exemplaire d'une configuration centrée autour du couple parental. Comme je le montre plus en détail dans le chapitre 6, leur maison constitue le centre d'une configuration résidentielle où il y a un nœud de quasi-corésidence avec la maison d'une de leurs filles, et où les deux autres filles participent de manière « satellite » à la coprésence ordinaire, sans vivre à proximité, mais par la mise en œuvre de dispositifs spécifiques, parmi lesquels une forte circulation des individus et des séjours réguliers chez les uns et les autres. Dans ce cas, la complémentarité du couple dans toutes les dimensions de la vie domestique et familiale, y compris économique, est frappante.

Bien que ce soit Mario qui ait toujours travaillé « officiellement », en exerçant des emplois divers, dont le plus long a été un poste d'enseignant dans une filière technique en production textile, Adriana a toujours fait du petit commerce *« en cachette »*, comme elle le dit, notamment en préparant et vendant des pâtisseries maison. Aussi, malgré l'aide conséquente qu'ils ont reçu de la part des parents de Mario, dont le don de la maison à San Miguel, où ils ont toujours habité, et le fait qu'ils ont vécu près de ceux-ci une bonne partie de leur vie, le couple a revendiqué à plusieurs reprises, pendant l'entretien, leur autonomie conjugale, et notamment le fait qu'ils se sont *« toujours arrangés tous les deux seuls »* et qu'ils n'ont jamais *« délégué »* leurs responsabilités en tant que parents et *« maîtres »* de leur maison aux grands-parents paternels, même lorsqu'ils ont traversé *« plusieurs situations difficiles »* (E67, 2014).

– **Des configurations patricentrées ou *« patriarcats »***

Les cas où la figure articulatoire du rapprochement résidentiel est celle du père sont beaucoup plus rares sur l'ensemble de mon terrain. Comme on vient de le voir, le cas le plus courant, lorsque l'on repère une figure paternelle saillante, est un couple où le père et la mère occupent une place relativement équilibrée au centre de la configuration. Le cas le plus poussé de ce type est celui des Camposano D.[169]. Il s'agit d'une configuration de type *condominio* ou *villa* situé à Lo Barnechea, et dont le terrain divisé est issu d'un héritage de la lignée maternelle du père, Francisco, d'origine campagnarde récente. Comme je l'analyse en profondeur dans le chapitre 5 (III), Francisco est devenu veuf très précocement et s'est chargé lui-même d'élever ses huit enfants, dont sept filles, pour lesquels il a divisé plus tard son terrain. Malgré son remariage, sa nouvelle femme n'a pas pris un rôle majeur dans l'articulation de la configuration résidentielle de l'ensemble des enfants Camposano D. C'est le père qui a mobilisé des ressources de toutes sortes, y compris de type affectif et relationnel, pour assurer la continuité de la proximité intergénérationnelle jusqu'à sa mort. De même que chez les Saldes T. où l'on a vu se mettre en place un véritable culte au couple parental, avant et après leur mort, cela est aussi le cas chez les Camposano D. à l'égard de Francisco, comme je le montre dans l'analyse du chapitre suivant.

J'ai trouvé des versions plus nuancées de configurations patricentrées ou *« patriarcats »* en termes indigènes, notamment dans les milieux les plus aisés de mon terrain. Ces pères fondateurs sont des hommes issus de l'élite aristocratique de la ville, et qui ont mené de belles

[169] Cas nº 36 en Annexes.

carrières professionnelles en tant qu'ingénieurs, entrepreneurs ou médecins. Ils ont occupé des postes importants, ont joui d'une certaine notoriété publique – dans le sport, la politique, la philanthropie, la religion –, et ont amassé des fortunes considérables. Il s'agit ainsi de figures masculines assez puissantes et qui, similairement à ce qu'on a vu dans les cas de *« matriarcats »*, sont connectées en termes intergénérationnels à des figures parentales fortes qui les ont précédées.

Emanuel Narváez en est peut-être l'exemple le plus saillant. Médecin et professeur universitaire de renommée internationale, *doctorat honoris causa* d'une importante université européenne, il occupe avec sa femme une position très élevée dans l'Église protestante à laquelle ils appartiennent. Avant de partir aux Etats-Unis, leur maison à Lo Curro a été le centre de la vie sociale de l'élite de Santiago. Selon Pedro Pablo, son petit-fils, les Narváez O. participent d'une sorte de *« dynastie »* patrilinéaire, *« c'est la dynastie des Emanuel. Il y genre six Emanuel, c'est toujours les fils aînés. Le fils de mon frère, c'est Emanuel Six »*. Pedro Pablo raconte aussi que, pour les fêtes familiales, *« ils prennent des photos des quatre Emanuel vivants, « depuis mon neveu jusqu'à mon grand-père »* (E28, 2013). En outre, chez les Narváez O., on fête *« le jour de la Saint Emanuel »*, malgré le fait que selon son petit-fils, ses *« grands-parents détestent les saints, puisqu'ils sont protestants »* (E28, 2013). Outre cette mise en valeur de sa lignée, Emanuel Narváez, toujours secondé par sa femme, s'est chargé lui-même, de manière très active, de promouvoir les conditions pratiques pour réussir le regroupement familial, après la période d'éclatement résidentiel dont j'ai parlée précédemment (II.1.2). Au-delà de la division du terrain et des aides financières aux enfants pour bâtir leurs maisons, un exemple apparemment banal mais très remarquable de son rôle central au sein de la configuration est la création d'une *« revue familiale ».* Selon son fils aîné, Emanuel, *« nous avions une revue familiale […], le promoteur était mon père, c'était lui qui poussait cette chose. Il fallait fixer des deadlines et tout le monde envoyait ces apports »*. Sa femme ajoute : *« c'était deux fois par an, et c'était très sérieux, avec un éditorial et tout ! C'est né à l'époque où nous étions partis partout, les uns au Chili, les autres aux États-Unis, en France »* (E22, 2013). Au long des années 1980 et au début des années 1990, le père a alors mis en place un système à distance par *« disquette »*, où tous – oncles, tantes, cousins – envoyaient leurs apports en dossiers numériques sur une disquette envoyée par la poste, et il y avait toujours un *« éditeur »* qui se chargeait de réunir toutes les contributions, de faire imprimer la revue et de l'envoyer ensuite à tous les membres de la configuration.

III.2. Rapports intragénérationnels

Concernant maintenant les rapports au sein d'une même génération, et donc notamment la composition des fratries, la grande partie des configurations résidentielles de proximité étudiées se caractérisent par deux traits. Le premier, c'est que le rapprochement intergénérationnel n'y implique pas les enfants de manière sélective, par exemple un seul membre de la fratrie – l'aîné, le cadet, etc. – ou bien les membres d'un seul genre, c'est-à-dire uniquement les fils ou les filles. Comme je l'ai anticipé à plusieurs reprises, dans les études de cas de mon échantillon, la tendance est à attirer chez soi ou accueillir l'ensemble des membres d'une fratrie donnée. Puisque les enquêtés considèrent que tous les enfants ont le « droit » d'être accueillis, et qu'aucun membre de la fratrie ne doit être exclu, alors ce sont très souvent des fratries mixtes qui s'installent autour des parents. Cela dit, le deuxième trait caractéristique est que, sauf dans des exceptions très ponctuelles, de telles fratries mixtes sont aussi « féminisées », puisqu'elles se composent majoritairement de sœurs. Et, lorsque les fratries ne sont pas mixtes, ce sont toujours des fratries exclusivement féminines. Je n'ai pas rencontré sur mon terrain d'exemple de fratries exclusivement masculines.

Configurations multi-enfants

Les cas de mon terrain sont largement des configurations « multi-enfants ». Reprenant là une distinction classique de la littérature sur la corésidence intergénérationnelle entre *stem family*, où seulement un des enfants mariés reste auprès des parents, et *joint family* (Ruggles 2010*)*, où plusieurs des enfants mariés restent auprès des parents, on peut dire que ces plutôt ce deuxième modèle celui observé à Santiago. Or, à la différence des modèles classiques de *joint families,* dans les cas étudiés, on n'observe aucune forme de critère explicite, ou même implicite, de sélectivité, que ce soit le genre, l'ordre dans la fratrie, la qualité des rapports affectifs, etc. Les enfants ont tous le même « droit » à cet égard. Comme je le développerai plus en détail dans le chapitre 5, sauf à de rares exceptions, sur mon terrain les fratries sont attirés « en bloc » autour de la maison parentale, c'est-à-dire qu'il y a une participation de la totalité ou de la majorité des membres adultes d'une fratrie, indépendamment de sa taille, qui peut être très large. Dans mon échantillon, il y a des cas qui vont d'un enfant unique (un seul cas) jusqu'à huit frères et sœurs. Dans la mise en place de la proximité, on voit ainsi un modèle de « réactions en chaîne », où les cadets suivent leurs aînés dans leur installation sur le *sitio*, les terrains contigus ou aux alentours de la maison parentale. On le verra plus en détail plus loin, derrière

la logique indigène du *« clan »*, quel que soit le milieu socioéconomique, une famille d'origine capable de retenir ou attirer la fratrie complète est considérée comme une famille « puissante ».

Lorsque tous les membres d'une fratrie ne participent pas à la configuration, cela est souvent considéré par les enquêtés comme un sujet à remarquer et justifier de manière explicite. Jamais, cela ne répond à l'application d'un quelconque critère sélectif, puisque dans ces cas, il semble que les configurations sont en permanence ouvertes à la participation des autres enfants dans l'avenir, ou bien, que les enfants y ont participé dans le passé. Le plus souvent, c'est l'un des frères ou des sœurs qui a « dû » s'éloigner pour des raisons de force majeure, notamment des opportunités de travail en dehors de la ville ou à l'étranger, ce qui est considéré comme un éloignement « légitime ». Et, lorsque cela est attribué à une décision délibérée d'éloignement de la part de l'enfant ou bien à une pression exercée par l'époux pour rejoindre la belle-famille, cet éloignement apparaît toujours comme n'étant pas pleinement légitime. On verra un cas de figure de cette dernière situation chez les Held P., analysé dans le chapitre 6 (II).

Fratries féminisées

Un regard général sur les configurations étudiées en termes de composition de genre des fratries montre qu'il y en a fondamentalement deux types, à quelques rares exceptions : des fratries composées exclusivement de femmes et des fratries mixtes « féminisées », c'est-à-dire où la majorité des membres sont des femmes.

Dans les discours indigènes, le fait de n'être *« que de filles »* ou *« plutôt des filles »* est souvent évoqué comme une explication de la formation résidentielle existante, voire de la *« réussite »* du regroupement trigénérationnel. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit plus haut, que les filles aient plus de *« droit »* ou bien qu'elles aient plus d'« *obligation »* à rester ou revenir s'installer auprès de leurs parents. Au contraire, les cas où c'est un fils qui le fait semblent hautement valorisés. Mais, les enquêtés considèrent que c'est plutôt difficile de *« réussir »* avec les fils, à cause des belles-filles. Ainsi, une sorte d'uxorilocalité sous-jacente ou implicite s'exprime dans la généralisation parmi les enquêtés du préjugé selon lequel il serait plus *« naturel »* que les filles se rapprochent de leur maison d'origine et que leurs conjoints l'acceptent, plutôt que l'inverse. Si les belles-filles s'installent auprès de leur belle-famille, alors cela est considéré comme *« un gros effort »* de leur part, puisque ce n'est pas *« leur famille »*. Aussi, il serait plus facile d'*« adopter » [ahijar]* les gendres plutôt que les brus. C'est pour cela que chez certaines de mes interlocutrices, se conduire très délicatement avec les

belles-filles, notamment en ce qui concerne l'éducation des petits-enfants, était une sorte de clef de sagesse pour réussir à attirer leurs fils. Chez les Anchoberry B., où la fratrie est composée de cinq sœurs et deux frères, l'une des sœurs m'a dit :

> SOFÍA : Nous sommes cinq sœurs et deux frères, donc on a essayé de donner la priorité à nos belles-sœurs, parce qu'évidemment pour elles, c'est beaucoup plus difficile de venir vivre avec une ribambelle de frères et sœurs que pour nous. […] Quand ils étaient petits, les enfants se disputaient. Pour moi, ça m'était égal de gronder le fils de ma sœur. Je le grondais comme si c'était mon fils, mais je n'ai jamais grondé les enfants de mes belles-sœurs, jamais. Parce que je trouve que c'est beaucoup plus délicat, même si elles sont super […]. Enfin, par respect, parce que dans le fond, c'est un gros effort, parce que ce n'est pas ta famille. (E40, 2013)

Si l'on considère *« normal »* que les femmes restent plus facilement proches de leur famille d'origine et que les hommes s'attachent plus à la belle-famille, en même temps, on ne renonce pas à l'attente d'attirer aussi les fils et les belles-filles, ce qui est souvent célébré comme un véritable *« triomphe »* chez mes interlocutrices. Au contraire, si c'est la fille qui part auprès de la belle-famille, alors ça peut être vécu comme une faillite. On en verra un exemple dans le chapitre 6 (II), avec le désespoir de Tania, chez les Heldt P., lorsqu'elle raconte que sa fille est *« passée de l'autre côté »,* en décidant d'aller vivre près des parents de son époux, et malgré tous ses efforts pour la retenir.

Je montrerai dans le chapitre suivant une situation similaire, à propos des Domínguez E., une configuration de corésidence dans un bidonville de la périphérie de Santiago. Là, le départ de la fille cadette avec son deuxième époux et ses deux enfants pour s'installer chez sa belle-famille dans un autre arrondissement est péniblement vécu par sa mère et ses deux sœurs, qui continuent à insister et ont laissé ouvertes les conditions pour son retour. Aussi, même si aussi bien les fils que les filles peuvent rester dans la maison parentale en contextes de corésidence durant les premières étapes de la formation familiale, il semble plus probable que les fils partent dans l'avenir, c'est-à-dire que, dans le long terme, la famille d'origine de la femme *« gagne ».* Ainsi, par exemple, chez Patricia, à Peñalolén, que j'ai mentionnée plus haut à propos des configuration matricentrées, cela peut doublement s'observer. Elle a eu deux filles et un fils avec son premier mari. Les trois sont mariés avec des enfants. Au moment de son mariage, la fille cadette est partie vivre chez sa belle-famille. Or, elle n'a pas pu supporter d'être séparée de sa mère et de ses frère et sœur, et elle est finalement revenue. Dans ses mots :

> CARLA : Je me suis mariée et je suis partie. Mais je n'ai pas réussi à me retrouver là-bas, ça a été trop brusque. […] Là-bas, il n'y avait pas la même union. Et ma mère m'appelait et nous commencions à

pleurer tous au téléphone, mon frère, ma sœur, moi et elle. Ça m'a fait vraiment du mal. Alors, je suis revenue quoi ! Et j'ai eu d'autres opportunités de m'en aller, mais non. (E2, 2006)

De l'autre côté, leur frère s'était aussi d'abord installé chez ses parents avec sa femme et son fils. Or, quelques années plus tard, le couple est parti chez la famille de la femme, ce dont ses sœurs de plaignent. Selon l'aînée, *« mon neveu était comme mon fils, puisqu'il est né là, et je l'ai élevé. Maintenant, je le sens comme distant, car il n'y a plus cette confiance que nous avions avec eux lorsqu'ils vivaient ici, cette confiance du quotidien »* (E2, 2006).

III.3. Rapports d'alliance : l'inclusion des beaux-enfants

Les questions que l'on vient de traiter à propos de la composition des fratries sont intimement liées à la troisième dimension de la structuration des relations familiales au sein des configurations résidentielles de proximité étudiées, à savoir les rapports d'alliance, et plus concrètement, aux façons par lesquelles on résout l'inclusion des beaux-enfants. On le verra en profondeur dans le chapitre 5, l'introduction des conjoints ou des beaux-enfants au sein de configurations de proximité est toujours une source de tensions. Les conjoins entraînent, par leur propre position structurelle d'étrangers au noyau consanguin, des propensions de fission, c'est-à-dire qu'ils introduisent la possibilité de la segmentation, autant résidentielle que relationnelle, entre les membres d'une famille d'origine. Si les tensions filiales et conjugales sont intrinsèques aux configurations étudiées, et une bonne partie du travail quotidien en leur sein consiste à les gérer, comme on l'a vu à propos de la production de barrières spatiales internes, j'ai repéré deux manières opposées de résoudre ces tensions sur mon terrain : le refus radical d'accueillir les conjoints et ce que les enquêtés appellent *« ahijar »,* littéralement *« a-filier »*, c'est-à-dire *« rendre enfant »* ou accorder aux beaux-enfants la qualité d'enfants.

En termes typologiques, je différencie grossièrement deux types de configurations : les configurations « inclusives », où les beaux-enfants sont considérés pleinement comme des membres, ce qui implique alors la mise en place de ce que l'anthropologie appelle mariages « en bru » ou « en gendre » (Weber 2003 ; Barry et al. 2000)[170] ; et les configurations « exclusives », où les beaux-enfants ne sont pas considérés comme des membres à part entière, et sont donc tenus à distance, voire, dans des cas extrêmes, définitivement exclus de la

[170] Le mariage en gendre est « l'union matrimoniale, le plus souvent hypogamique caractérisée par une résidence matrilocale et l'intégration de l'époux (ou seulement des enfants) dans le groupe de son épouse » (Barry et al. 2000, p. 728) ; la situation symétriquement inverse est celui du mariage en bru.

configuration résidentielle. Comme on le verra plus en détail dans le chapitre 5, ces deux types sont intimement liés aux différentiels – fortement conditionnés en termes socioéconomiques – , dans les modes de valorisation de la conjugalité, notamment, en ce qui concerne la formalité du lien, l'exigence de cohabitation stable entre les conjoints, ainsi que les attentes en termes de solidité, durabilité et autonomie relative des relations conjugales. Cela dit, même dans les configurations dites inclusives, la distinction entre filles et belles-filles apparaît de manière plus marquée que par rapport à la distinction entre fils et beaux-fils.

Configurations inclusives

J'appelle configurations inclusives celles où les conjoints des enfants qui se rapprochent de la maison parentale, sont intégrés comme des membres à part entière dans la configuration. Par définition, cela constitue, du moins en termes résidentiels et de déroulement quotidien de la vie domestique, une manière de mettre en place ce que l'anthropologie a appelé des mariages « en gendre » et « en bru ». Cela puisque, même si les conjoints des enfants continuent à appartenir à leur propre famille d'origine en termes de filiation, et le plus souvent à entretenir des rapports réguliers et intenses avec elle, en décidant de vivre avec ou *« à côté »* de leur belle-famille, ils en reviennent à appartenir pratiquement à celle-ci.

On l'a signalé plus haut, sur mon terrain, il y a toujours plus de mariages en gendre qu'en bru, simplement parce que les fratries ont tendance à être exclusivement féminines ou bien féminisées. Cela dit, l'inclusion des beaux-fils et celle des belles-filles ne se distinguent pas seulement en termes quantitatifs, mais aussi qualitatifs, puisque leur intégration s'avère *« plus compliquée »*. Avec des exceptions notables, les beaux-fils ont tendance à y adhérer plus fortement que les belles-filles. Ainsi, par exemple, chez les Astorga B., où la fratrie était composée de cinq filles et un fils, la mère compare son rapport envers ses filles et sa belle-fille, précisant que celle-ci reste toujours *« moins proche »* :

> LUZ : « La relation avec une belle-fille n'est pas la même qu'avec ses filles. C'est un amour, ma belle-fille, je l'adore, les petites sont adorables, mais elle a sa vie à elle, ses trucs […]. Dans le quotidien, [mes filles] m'appellent, « maman, tu as bien dormi ? », elle […] m'appelle de temps en temps, très gentiment, elle fait des cadeaux, […] très jolis, tout est superbe, mais ce n'est pas la même chose que m'appeler tous les jours « maman, tu as bien dormi ? » Elle est adorable, mais elle n'est pas si proche. (E27, 2013)

Cette idée du maintien d'une certaine distance, malgré l'inclusion des belles-filles dans la vie quotidienne, dans le sens d'*« avoir leur vie à elles »* signalé par Luz, a été soulignée aussi,

par exemple, par Javiera, la petite-fille des Anchoberry B., à propos des épouses des frères de sa mère. Selon Javiera, *« pour les femmes, c'est beaucoup plus compliqué… elles ont leur vie* full appart, inside home [en anglais dans l'original]. *Elles ne sont pas très copines avec mes tantes, il y a de très bonnes relations, mais elles ne se retrouvent pas pour prendre le thé ensemble. »* (E41, 2013)

On le verra dans le dernier chapitre, le cas des Heldt P. constitue une exception, dans le sens où l'intégration de la belle-fille a été comparable à celle plus commune des beaux-fils, en termes d'une véritable *« adoption » « comme » une fille ou une sœur* de la part de la belle-mère et des frères et sœurs du mari. Ce cas est très intéressant, parce que Tania, la mère des Heldt P. a décidé de l'accueillir chez elle lorsque, ayant fini sa relation avec son fils, et sans être mariés ou avoir vécu ensemble, sa belle-fille, qui était très jeune à l'époque, est tombée enceinte de lui et a été initialement rejetée par sa mère. Elle est alors venue vivre chez Tania, et seulement plus tard, elle a repris sa relation de couple avec le fils de celle-ci. Pour Tania, sa belle-fille est alors devenue *« comme une véritable fille »*.

Configurations exclusives

La tendance à exclure, partiellement ou totalement, les conjoints des enfants et parents des petits-enfants qui résident dans la maison parentale, est moins fréquente sur mon terrain, et fortement concentrée dans les configurations résidentielles issues de milieux défavorisés. On le verra en détail dans le chapitre suivant, les attentes qui portent sur les rapports conjugaux en général peuvent être très faibles en termes de durabilité et autonomie, ainsi que négativement valorisés. Au contraire, l'expérience biographique, qui peut remonter à plusieurs générations, fait que les rapports conjugaux sont fortement instables et conflictuels, et que, de ce fait, on se méfie des beaux-enfants.

Ainsi, soit on les accepte chez soi, mais pas de manière inconditionnelle, comme c'est le cas pour les enfants, et donc avec la possibilité de les expulser – *« Si quelque chose ne plaît pas à l'époux de ma fille, alors qu'il prenne ses petites affaires et s'en aille, et me laisse la fille là, c'est simple »* (E10, 2007) ; soit on refuse de les accueillir – *« On accepte nos filles et nos petits-enfants, mais pas les copains. Ils ne sont pas de notre goût, ils ont de mauvaises habitudes. Ils ne sont pas les bienvenus »* (E9, 2007). Voici un extrait d'un entretien avec Victoria, à propos de la relation sa fille, qui habitait chez elle à l'époque, avec le copain de sa petite-fille, qui avait eu récemment un bébé :

> VICTORIA : Ma petite fille, elle a déjà un bébé de ce gamin. Mais ils ne vivent pas ensemble. Alors, les vendredis, elle demande la permission à sa maman d'aller dans la chambre du copain, mais elle a déjà 20 ans ! […] Mais ma fille ne l'aime pas, et ne lui laisse pas de place comme papa du bébé. Elle ne laisse pas l'homme prendre des responsabilités aussi, même s'il est le copain de sa fille et le papa de la petite-fille. […] C'est comme si elle lui faisait de la concurrence. (E7, 2007)

Dans ce contexte, ce n'est que si les copains des filles sont totalement disposés à se plier à la condition de quasi-fils de leurs beaux-parents, et par conséquent à renoncer à faire une vie *« à part »*, qu'on les accepte à part entière chez soi. L'exemple suivant en très parlant, puisque mon interlocutrice trace une distinction nette entre les trois copains de ses filles, et a fini par expulser deux d'entre eux et n'en a accueilli qu'un. Dans ses mots, *« moi, le seul gendre que je vais accepter c'est le mari de ma fille […], puisqu'il a été toujours là lorsque j'ai eu besoin de soutien. Il a même quitté son travail pour m'aider lorsque j'étais malade. »* Ensuite, elle ajoute, *« je ne laisserai personne vivre ici, puisque je suis très méfiante. Et je n'ai pas confiance dans les deux copains de mes filles »*, du fait qu' *« ils aiment faire une vie à part. Mais mon gendre, il ne me dit pas belle-mère mais* 'cholita'[171]. *Pour moi c'est un fils. »* (E9, 2007)

*

* *

Dans cette dernière section, j'ai distingué les modalités-type de la composition des rapports de parenté par lesquelles émergent les configurations résidentielles de proximité observées à Santiago. De manière transversale, on peut dire que l'« axe porteur » correspond aux membres d'un groupe bilatéral de descendance de trois générations. Or, des variabilités significatives s'observent entre les différentes échelles et milieux socioéconomiques des rapprochements en termes de rapports intergénérationnels, intragénérationnels et d'alliance.

Concernant les rapports intergénérationnels, j'ai distingué les configurations à sens « descendant », lorsque ce sont les membres de la génération aînée qui attirent ou retiennent ceux de la jeune génération, des configurations à sens « ascendant », lorsque ce sont les membres de la jeune génération qui attirent ceux de la génération aînée. La première modalité est largement prédominante sur mon terrain et semble liée à des trajectoires où les enfants ne

---

[171] L'usage du nom *« cholita »* est dans ce contexte une expression très affectueuse et qui démontre une forte intimité. Le mot correspond à la dénomination très généralisée des femmes d'origine indienne de toute la zone andine, autant au Chili qu'au Pérou et en Bolivie. Mais, lorsqu'elle est utilisée pour remarquer une différence de type racial, cette dénomination peut prendre un sens très péjoratif.

connaissent pas une ascension socioéconomique significative par rapport aux parents. La deuxième, plus rarement présente dans mon échantillon, semble être liée aux trajectoires de mobilité socioéconomiques d'enfants issus des classes moyennes.

Considérant les configurations à sens descendant, issues de la générosité parentale, j'en ai observé trois types en fonction de la figure parentale « fondatrice » de la configuration. La forme la plus répandue est celle où la figure maternelle apparaît comme le centre articulateur des coprésences quotidiennes, ce que j'appelle des configurations « matricentrées » et que les enquêtés appellent souvent des *« matriarcats »*. Celles-ci se retrouvent de manière particulièrement concentrée en milieux défavorisés. En revanche, la figure paternelle au centre d'une configuration est surtout fréquente parmi les classes moyennes et en milieu aisé. Selon le poids relatif de la figure paternelle comme centre articulateur des proximités résidentielles, je propose de parler de configurations « patricentrées », ou *« patriarcats »* dans les termes indigènes, et de configurations « centrées autour du couple parental », lorsque le poids des figures paternelle et maternelle est plutôt équilibré. Les configurations matri- et patri- centrées s'articulent fréquemment dans l'enchaînement intergénérationnel des configurations précédentes, ce qui produit des sortes de lignées à biais maternel ou paternel.

Les rapports intragénérationnels ont été abordés depuis l'angle de la composition des fratries qui participent aux configurations résidentielles. L'élément le plus saillant est l'absence de tout critère sélectif explicite quant à l'inclusion de certains membres de la fratrie et l'exclusion d'autres. Il n'y a pas de différentiels quant au « droit » des enfants à s'installer auprès des parents. Cela produit des configurations du type multi-enfants, mais plus exactement où la tendance est à attirer ou accueillir la totalité des membres d'une fratrie donnée.

Cela dit, le deuxième trait caractéristique est que, sauf dans des exceptions très ponctuelles, de telles fratries mixtes sont aussi « féminisées », puisqu'elles se composent majoritairement de sœurs. Et même lorsque les fratries concernées ne sont pas mixtes, ce sont toujours des fratries exclusivement féminines. Je n'ai retrouvé sur mon terrain aucun exemple de fratries exclusivement masculines. On observe ainsi des processus d'installation enchaînée des frères et sœurs à proximité de la maison des parents. On constate cependant un biais s'agissant de la composition en termes de genre, quoiqu'il ne s'explique pas par l'application d'une sélectivité explicite de la part des parents, mais plutôt par une sorte d'uxorilocalité sous-jacente ou implicite. Cela, non seulement car dans mon échantillon, il n'y a presque que des fratries composées exclusivement de femmes ou des fratries mixtes à la majorité féminine, mais

aussi puisqu'il y a un préjugé généralisé chez les enquêtés, selon lequel il serait plus *« naturel »* que les filles se rapprochent de leur maison d'origine et que leurs conjoints l'acceptent, plutôt que l'inverse. Cela dit, on ne renonce pas à l'attente d'attirer aussi les fils et les belles-filles, ce qui est souvent célébré comme un véritable *« triomphe »*.

Intimement lié à cette dernière question, quant aux rapports d'alliance au sein des configurations résidentielles étudiées, j'ai pu observer deux façons par lesquelles on résout le problème posé par l'inclusion des beaux-enfants. Il y a les configurations « inclusives », où les beaux-enfants sont considérés pleinement comme des membres de la configuraiton et intégrés par un mécanisme du type mariage « en gendre » ou « en bru ». À cet égard, étant donné le biais uxorilocal sous-jacent, non seulement les mariages en bru sont moins fréquents parmi les cas étudiés, mais on considère aussi que la qualité de l'inclusion des belles-filles n'est pas la même que celle des beaux-fils. Pour le dire plus simplement, on considère que l'intégration des premières est *« plus compliquée »*, puisque *« ce n'est pas leur famille »*, et qu'il est beaucoup plus facile de *« adopter »* les beaux-fils. Il y a aussi parmi, les cas étudiés, ce que j'appelle des configurations « exclusives », où les beaux-enfants ne sont pas considérés comme des membres à part entière, soit qu'ils soient acceptés, mais de manière conditionnelle et donc tenus à distance, soit qu'ils soient carrément exclus de la configuration résidentielle. Ce type de configurations, qui est beaucoup moins fréquent, est fortement concentré dans les milieux défavorisés, ce qui est probablement lié aux différentes modalités de valorisation de la conjugalité en termes socioéconomiques, question que je vais approfondir dans le chapitre suivant.

Conclusion du chapitre

Après avoir élaboré le concept de configurations résidentielles familiales comme unité d'analyse, je suis revenue, tout au long de ce chapitre, sur mes données de terrain pour mener une analyse comparée de la presque totalité de mes cas d'étude. Je mets ainsi à l'épreuve l'hypothèse selon laquelle cette nouvelle unité d'analyse permet d'élargir l'éventail des formes résidentielles de la vie domestique quotidienne au-delà de la corésidence *stricto sensu*, en envisageant un continuum de possibilités en fonction de la structuration du tissu géographique, architectural et pratique du milieu urbain. Il s'agit de formations résidentielles complexes qui

émergent de l'interdépendance entre plusieurs lieux d'habitation différentiées, interdépendance par laquelle est rendue possible l'actualisation de la coprésence quotidienne ou quasi-quotidienne entre les individus qui y habitent. Cette unité résidentielle délimite un champ matériel, relationnel et identitaire partagé entre les individus qui y participent et qui se considèrent comme vivant « ensemble ». Sur cette définition commune, les conditions de possibilité dans lesquelles de telles configurations ont lieu à Santiago sont très hétérogènes et fortement conditionnées en termes socioéconomiques, c'est-à-dire par les ressources, opportunités et contraintes des groupes familiaux étudiés.

Le but principal de ce chapitre a été de systématiser, par une approche typologique, la variabilité des modalités spatiales, temporelles et relationnelles par lesquelles les configurations résidentielles de proximité ont lieu sur l'ensemble de mon terrain à Santiago, en prêtant une attention accrue aux rapports entre une telle variabilité et les conditions de vie des groupes familiaux impliqués. En poursuivant cet objectif, j'ai d'abord analysé les modalités de la spatialisation des configurations résidentielles, c'est-à-dire les échelles de son inscription dans l'espace urbain et donc la délimitation de ses contours, et les modalités de différentiation interne ou de production de frontières d'intimité et d'espace de partage entre les noyaux familiaux habitant ensemble. Dans un deuxième temps, j'ai observé les modes de structuration temporelle des configurations résidentielles de proximité, à savoir les successions d'événements par lesquelles elles se constituent dans la durée et les rapports à l'avenir ou les formes intersubjectives d'anticipation à l'égard de l'horizon résidentiel. Enfin, j'ai analysé les modalités des rapports de parenté, quant à leurs dimensions intergénérationnelle, intragénérationnelle et aux rapports d'alliance qui, en étroite interaction avec les formes de spatialisation et temporalité, constituent les configurations résidentielles sur mon terrain.

Depuis l'approche configurationnelle, la délimitation de l'échelle résidentielle des groupes domestiques est une question empirique liée aux conditions urbaines et socioéconomiques hétérogènes de la proximité. Sur l'ensemble de mon terrain, j'ai identifié une gradation qui va d'une échelle très étroite qui ne dépasse pas les limites d'une maison, jusqu'à une échelle assez large qui comprend plusieurs pâtés de maisons dans un rayon maximal de trois kilomètres environ. Cette gradation est entrecoupée par des sauts qualitatifs entre la corésidence, la contiguïté et la non contiguïté. Dans les configurations résidentielles concrètes, plusieurs échelles de la proximité peuvent se combiner, et elles peuvent évoluer dans la durée, ce qui témoigne du dynamisme et de la plasticité de la spatialisation des configurations de proximité. Les échelles dans lesquelles ces configurations s'étendent dans l'espace urbain à

Santiago ne semblent pas se distribuer de manière hasardeuse, mais en fonction des milieux socioéconomiques. On observe une sorte de *trade-off* de l'étendue des échelles de la proximité, des échelles plus étroites aux échelles plus larges, à mesure que l'on se déplace des milieux plus défavorisés vers les milieux plus aisés. Dans les milieux défavorisés, très dépendants des politiques étatiques de logements sociaux, les opportunités pour produire des configurations de proximité non-corésidentes sont beaucoup plus restreintes. On a ensuite observé la mise en place de formes plus faibles ou plus marquées de différentiation interne ou production de frontières d'intimité entre des noyaux corésidents ou quasi-corésidents, à travers le travail architectural et la gestion des usages et des circulations entre les lieux intimes et les espaces partagés au sein d'une configuration. L'analyse a montré qu'il n'existe pas de relation directe entre les échelles de proximité et les degrés de différentiation interne, puisque à une échelle similaire, des configurations à forte ou à faible différentiation sont observables. Ainsi, l'accent sur l'individuation ou la promiscuité, sur plus d'intimité ou plus de partage, ne semble pas lié aux conditions socioéconomiques, mais aux conditions de la vie familiale elle-même.

En somme, cette analyse témoigne de la richesse des possibilités empiriques par lesquelles les individus réalisent concrètement, avec les opportunités et contraintes qui sont les leurs, le travail perpétuel de production des contours extérieurs et intérieurs de la coprésence quotidienne entre des noyaux familiaux apparentés. L'hétérogénéité empirique des configurations de proximité se dessine sur le fond commun d'une double tension structurante, distance versus éloignement, intimité versus partage. Les uns rêvent de plus d'intimité, les autres de plus de partage, mais aucun ne rêve ni d'une totale promiscuité ni d'une totale distanciation, comme l'expriment les dictons populaires évoqués par mes interlocuteurs, *« ensemble mais pas brouillés, séparés mais pas éparpillés ».* Ces catégories indigènes tracent les limites maximales désirables pour l'éloignement et pour le rapprochement familial. L'imaginaire assez transversal du *condominio* ou de la *villa* répresente le modèle indigène idéal de configuration résidentielle puisqu'il est la concrétion optimale de cette formule.

Quant aux modalités types des temporalités de la mise en place des proximités résidentielles, j'ai distingué entre configurations « de toujours » et configurations « par regroupement ». Dans les premières, l'imbrication quotidienne entre les noyaux familiaux est le résultat d'une non-décohabitation des enfants adultes dans le cas des corésidences, ou de leur décohabitation partielle dans le cas des quasi-corésidences. La plupart des configurations de corésidence ont suivi une trajectoire de toujours, tandis que ce type de temporalité est plus rare, quoique présent, dans les configurations de quasi-corésidence. Le deuxième type de

temporalité, par regroupement, implique que la configuration résidentielle de proximité est issue d'un processus délibéré de regroupement, après une période d'éclatement résidentiel qui coïncide avec les premières étapes de la formation familiale ou « stade conjugal ». Cet éclatement résidentiel répond aux attentes de consolidation conjugale et professionnelle prédominantes dans les classes moyennes et aisées. Réussir à « rappeler » des enfants qui ont vécu relativement *« à part »* pendant une période relativement longue n'est pas une démarche facile et exige que la mise en place d'un véritable *« projet »*. Cela dit, les configurations par regroupement sont d'une certaine manière aussi des configurations de toujours, puisqu'elles ont été, pour la plupart, planifiées, attendues et désirées *« depuis toujours »*, comme le suggère l'image indigène de la *« Terre Promise »*.

En termes de modalités de structuration des relations familiale, l'axe porteur correspond aux membres d'un groupe bilatéral de descendance de trois générations : parents, enfants et petits-enfants. Or, des variabilités significatives s'observent entre les différentes échelles et milieux socioéconomiques des rapprochements. Concernant les rapports intergénérationnels, j'ai distingué des configurations à sens « descendant », lorsque ce sont les membres de la génération aînée qui attirent ou retiennent ceux de la jeune génération, modalité largement prédominant sur mon terrain, et des configurations à sens « ascendant », si ce sont les membres de la jeune génération qui attirent ceux de la génération aînée. Cette deuxième modalité semble spécifique aux trajectoires de mobilité socioéconomique ascendante d'enfants issus des classes moyennes. On a distingué ensuite des types de configuration en fonction de la figure parentale « fondatrice » ou centrale. La forme la plus répandue est celle où la figure maternelle constitue le centre articulateur des coprésences quotidiennes, lesquelles se retrouvent de manière particulièrement concentrée dans les milieux défavorisés. En revanche, la figure paternelle au centre d'une configuration est plus fréquente parmi les classes moyennes et en milieu aisé.

En ce qui concerne les rapports au sein d'une même génération, l'élément le plus saillant est l'absence de tout critère sélectif explicite quant à l'inclusion des membres de la fratrie. Il n'y a pas de différentiels quant au « droit » des enfants de s'installer auprès des parents. Cela produit des configurations multi-enfants, où la tendance est d'attirer ou accueillir la totalité des membres d'une fratrie donnée, ce qui donne lieu à des processus d'installation enchaînée des frères et sœurs à proximité de la maison des parents. On y constate par contre un biais uxorilocal implicite. Cela, non seulement car sur mon échantillon, il n'y a presque que des fratries composées exclusivement de femmes ou des fratries mixtes à la majorité féminine, mais aussi

puisqu'il y a un préjugé indigène généralisé, selon lequel il serait plus *« naturel »* que les filles se rapprochent de leur maison d'origine et que leurs conjoints l'acceptent, plutôt qu'à l'inverse.

À l'égard des rapports d'alliance, j'ai distingué deux façons de résoudre le problème de l'intégration des beaux-enfants à la configuration de proximité. Il y a les configurations « inclusives », où les beaux-enfants sont considérés comme des membres à plein titre, et intégrés par un mécanisme du type mariage « en gendre » ou « en bru ». Étant donné le biais uxorilocal sous-jacent, non seulement les mariages en bru sont moins fréquents parmi les cas étudiés, mais on considère aussi que la qualité de l'inclusion des belles-filles n'est pas la même que celle des beaux-fils. Il y a aussi parmi les cas étudiés ce que j'appelle des configurations « exclusives », où les beaux-enfants ne sont pas considérés comme des membres à part entière. Ici, ils peuvent être acceptés mais de manière conditionnelle et donc tenus à distance, ou bien ils sont carrément exclus de la configuration résidentielle. Beaucoup moins fréquent, ce type de configurations est fortement concentré dans les milieux défavorisés, ce qui est probablement lié aux différentes modalités de valorisation de la conjugalité selon les milieux socioéconomiques.

Ayant atteint mon objectif de caractériser l'ensemble de mon terrain en termes de variabilité spatiale, temporelle et relationnelle des configurations résidentielles de proximité étudiées à Santiago, je me propose ensuite d'aborder le dernier objectif de cette thèse. À savoir, comment le travail de production de la résidence commune affecte et est affecté par la production de la parenté pratique, question que je traiterai dans les chapitres 5 et 6.

CHAPITRE 5. *« Se faire clan »* : Filiation, conjugalité et germanité travaillées par la proximité résidentielle

« It is in the gradual accumulation of everyday experiences through living together over time—in both the ritual and non-ritual moments—that kinship acquires its particular power. »

Janet Carsten

Introduction

Jusqu'ici, j'ai abordé les deux premières questions de cette thèse. La première a consisté à saisir conceptuellement et empiriquement les contours résidentiels au sein desquels la vie domestique est produite dans les cas étudiés à Santiago. Suivant un processus inductif, qui part de la restitution des perspectives indigènes sur l'expérience de vivre « près », comme « vivre ensemble » (chapitre 2), j'ai élaboré ensuite (chapitre 3) une critique du ménage comme unité d'analyse et comme approche théorique prédominante dans l'étude de la vie domestique, pour ensuite passer en revue un corpus de littérature qui a pour but commun d'élaborer des alternatives conceptuelles et méthodologiques au ménage. Ce chemin, mené en lien étroit avec l'effort pour rendre compte des réalités observées sur mon terrain, m'a finalement conduite à m'approprier l'approche théorique de la sociologie configurationnelle, notamment dans son application à l'étude de la vie domestique en contextes urbains contemporains, et à proposer finalement, avec l'aide de la phénoménologie, le concept de « configurations résidentielles de proximité ». Celles-ci produisent un *dwelling environement* particulier, une formation résidentielle qui émerge de l'interdépendance entre plusieurs lieux d'habitation différentiés, par laquelle est rendue possible l'actualisation de la coprésence quotidienne ou quasi-quotidienne entre les individus qui les habitent. Cette unité résidentielle délimite un champ matériel, relationnelle et identitaire partagé entre les individus qui y participent, un « monde environnant commun de préoccupations », et une portion du « monde à portée » où les uns et les autres sont censés être disponibles pour être « sollicités ». Ce milieu de coprésence est aussi un milieu de coexistence où l'on « vieillit ensemble » : la présence physique continuelle des autres devient constitutive de toute existence propre, et non pas seulement une « mise en relation » entre existences individuelles déjà constituées.

Armée du concept de « configurations résidentielles de proximité », j'ai ainsi abordé la deuxième question de cette thèse (chapitre 4), à savoir, quelle est la variabilité des formes spatiales, temporelles et relationnelles dans lesquelles les configurations résidentielles de proximité ont lieu dans l'ensemble de mon terrain. Pour cela, j'ai proposé de revenir sur mes matériaux de terrain pour en faire une caractérisation globale, « d'en haut », des modalités-type qui caractérisent la quarantaine de configurations étudiées à Santiago. J'ai prêté une attention particulière aux rapports entre cette variabilité et les conditions socioéconomiques de vie des groupes familiaux impliqués.

Comme je l'ai signalé à la fin du chapitre 3, le concept de configurations résidentielles de proximité s'inscrit aussi dans l'effort de certains auteurs pour délimiter analytiquement trois des dimensions constitutives de la vie domestique, à savoir, la « résidence », la « parenté » et la « subsistance ». Cela permet ensuite d'interroger l'« unité de la différence » entre ces trois dimensions, c'est-à-dire les modalités dans lesquelles elles s'affectent, se différentient et se conditionnent réciproquement dans les contextes sociaux observées, en donnant lieu à des « styles de domesticité » particuliers, ce qui est abordé dans le présent chapitre et le suivant.

Le chapitre 5 a pour but d'interroger, en reprenant un regard « du bas » de mes données de terrain, quelles formes de la parenté pratique sont coproduites au sein des différentes modalités des configurations résidentielles de proximité. Autrement dit, il s'agit de comprendre les imbrications entre le travail de l'espace résidentiel qui permet de rendre possible la coprésence quotidienne dans la durée, et la réalisation ou *praxis* des liens de parenté –filiation, conjugalité, germanité –, selon les différentes contraintes et opportunités qui configurent l'horizon du possible dans les conditions de vie très hétérogènes présentes dans mon terrain à Santiago. Pour mener à bien cet objectif, j'inscris mon analyse en continuité avec le tournant « pratique » de l'anthropologie contemporaine de la parenté, ainsi que dans la revalorisation, au sein de la même mouvance, de l'étude de la *« maison »* en tant que lieu résidentiel « vécu », matériel et symboliquement constitué.

Parenté pratique, *mutuality of being* et la question résidentielle

Le tournant « pratique » qu'a connu l'anthropologie contemporaine de la parenté en réponse à la profonde crise de la tradition fonctionnalo-structuraliste et à sa déconstruction radicale par David Schneider[172], a ouvert la voie à une exploration inédite des processus concrets par lesquels la parenté est produite. Termes classificatoires, règles de filiation, d'alliance et de résidence, obligations et affections entre individus apparentés (Lévi-Strauss 2002) sont désormais observées dans leur contingence, comme le produit de pratiques, interactions, interprétations, évènements et contextes sociohistoriques par lesquelles elles

[172] « First, theories and debates about […] the basic building blocks of kinship (kinship terminologies, so-called rules of descent, marriage, and postmarital residence) no longer occupy their […] position of centrality. […] The change has occurred partly because of the critical rethinking of basic assumptions in the traditional study of kinship by Leach, Needham, Schneider and others. […] More broadly, the shift reflects the waning of structural-functionalism as a guiding paradigm. The feeling has arisen in its place that the study of kinship […] cannot be pursued in the isolated terms of what are ultimately functionally defined institutional domains. » (Peletz 1995, p. 345)

émergent, se stabilisent, se transforment ou disparaissent, et sont le fruit d'un travail toujours renouvelé de signification et resignification (Ortner 1984; Peletz 1995; Lambek 2011; Carsten 2004a; Sahlins 2011b; Weber 2005).

Un tel revirement ne concerne pas seulement la question de comment saisir empiriquement le domaine de la parenté, mais aussi celle de savoir ce qu'est la parenté elle-même et si elle constitue un domaine social à titre propre. En posant ces questions dans son ouvrage *What kinship is – and what is not,* Marshal Sahlins (2011) parvient à la conclusion que l'élément qui distingue les liens de parenté dans n'importe quelle expression empirique concrète est ce qu'il appelle *mutuality of being* (« mutualité d'existence »), ce qui veut dire des liens entre personnes qui « s'appartiennent », qui sont « membres » les uns des autres et dont l'existence des uns est « co-présente » dans ou « participe » de l'existence des autres :

> [G]enerally considered, kinsmen are persons who belong to one another, who are members of one another, who are co-present in each other, whose lives are joined and interdependent. Ethnography tells us repeatedly of such co-presence of kinsmen […]. [K]inship is not only added to bounded individuality, but where relatives are perceived as intrinsic to the self. (Sahlins 2011b, p. 11)

Solidement ancrée dans une relecture très vaste des matériaux ethnographiques accumulés par l'anthropologie, l'argumentaire de Sahlins a trouvé un profond écho au sein des sciences sociales. L'idée fondamentale est que la parenté constitue une forme de relationalité ou *relatedness* (Carsten (ed.) 2000), laquelle est processuelle et à portée ontologique, c'est-à-dire performative de l'ontogénèse même des êtres qui y participent (Toren 2009; Pina-Cabral 2016b; Pina-Cabral 2014b). Les moyens par lesquels une telle intersubjectivité radicale, ou co-présence ontogénétique, est produite sont empiriquement variables et ils touchent toutes les dimensions de la vie sociale : économique, politique, religieuse-magique, médicale, etc. Contrairement à la conclusion à laquelle arrivait Schneider, pour qui le fait que les catégories de la parenté renvoient à d'autres dimensions de la vie sociale montre que les premières sont dépourvues de véritable existence (Schneider 1980; Schneider 2004), pour Sahlins, c'est par la mobilisation de pratiques et symboles de toutes sortes (politiques, économiques, religieux, etc.) que la parenté en tant que mutualité d'existence est performée dans chaque contexte socioculturel particulier :

> « If love and nurture, giving food or partaking in it together, working together, living from the same land, mutual aid, sharing the fortunes of migration and residence, as well as adoption and marriage, are so many grounds of kinship, they all know with procreation the meaning of participation in one another's life. I take the risk : all means of constituting kinship are in essence the same ». (Sahlins 2011b, p. 14)

Dans ce cadre, une attention nouvelle est portée sur les gestes et les agencements quotidiens par lesquels la parenté est constituée au fil de la vie ordinaire. Dans l'introduction à son livre *Penser la parenté aujourd'hui,* Florence Weber propose la notion de « parenté quotidienne », laquelle selon l'auteure, « désigne les liens créés par le partage de la vie quotidienne et de l'économie domestique, dans leurs dimensions matérielle et affective, où s'effectue un travail de socialisation, largement inconscient et involontaire […]. » (Weber 2013). Pour Weber, cette approche permet de valoriser les formes de la parenté qui « ne relèvent ni de la filiation ni de l'alliance », mais qui émergent du partage du quotidien autour de « causes communes » (*Ibid.*)[173]. Plus largement, le regard sur la pratique permet de souligner le fait que même les liens fondés sur la filiation et l'alliance sont substantivement façonnés par les expériences concrètes du vécu quotidien des rapports interpersonnels. C'est dans cette direction que l'étude des échanges et circulations constitutifs de la co-présence quotidienne entre individus – tels que la nourriture, l'argent, les services et faveurs ou leur refus, les mots et les sorts, les expressions d'affection ou d'hostilité, les visites et les oublis, entre autres – occupe une place de plus en plus centrale dans la littérature consacrée à la parenté en sciences sociales (Rosental 2002; Carsten 2004a).

De manière conséquente à la revalorisation des processus concrets de production de mutualités d'existence, le tournant pratique de la parenté a entraîné un questionnement renouvelé du phénomène de la résidence. D'une part, la tradition anthropologique avait réduit la résidence à un ensemble de règles ou modèles qui précisent « le lieu où s'établissent les nouveaux mariés » (Barry et al. 2000, p. 730). De l'autre, la tradition de la démographie et la sociologie l'avait réduite aux définitions administratives du « domicile » auquel chaque individu peut être déclaré à un moment donné (Rosental 1999; Laslett et Wall (eds.) 1972). Prenant distance des traditions, la nouvelle anthropologie de la parenté a relié le phénomène de la résidence aux expériences concrètes de l'« habiter » (Morel-Brochet et Ortar (eds.) 2012), et de production située des *dwelling evironments* (Ingold 2000; Parker Pearson et Richards 1997)[174]. On voit apparaître ici une convergence entre l'intérêt pour l'analyse des rapports réciproques entre production matérielle et symbolique de l'espace résidentiel et la morphogénèse de la parenté. Ou bien, en reprenant la distinction de Hannah Arendt (1983) évoquée dans le chapitre 1, d'étudier les liens entre la *poiesis* de l'espace résidentiel –à savoir,

---

[173] À propos du concept de maisonnée de Florence Weber et de groupe de cause commune, voir la discussion présentée dans le chapitre 3 (I)

[174] J'ai aussi évoqué cette discussion dans le chapitre 3, à propos des critiques au *household* (I)

l'action orienté à la production d'une forme en tant qu'œuvre matérielle–, et la *praxis* de la parenté –c'est à dire, la réalisation de l'action elle-même, au-delà de ses résultats.

On pourrait voir ici l'émergence d'une nouvelle anthropologie de la parenté et de la maison, pour laquelle le défi est « considérer la maison et leurs habitants dans le même cadre analytique » (Carsten et Hugh-Jones (eds.) 1995, p. 37 traduction libre de l'anglais). Ainsi, dans l'introduction à l'ouvrage collectif *About the house : Lévi-Strauss and Beyond*, Janet Carsten et Stephen Hugh-Jones (1995) affirment qu'il n'est pas possible pour l'anthropologie d'étudier « la nature processuelle de la parenté » sans la relier à « la nature processuelle de la maison » (*Ibid.*, p. 43).

Une partie significative des processus par lesquels la parenté est réalisée au quotidien sont aussi ceux par lesquels l'espace résidentiel lui-même est produit. Or, comme je l'ai souligné à la fin du chapitre 3, l'échelle d'une configuration résidentielle au sein de laquelle ont lieu les processus de « mutualité d'existence » ou de réalisation pratique de la parenté n'a pas une délimitation prédéfinie. J'y ai cité des travaux qui montrent que les liens de parenté peuvent être produits à distance, sans besoin d'une coprésence physique quotidienne. Cela dit, ce qui m'intéresse pour ma propre analyse, c'est de distinguer un type spécifique de co-production entre parenté et espace résidentiel, celui où la « participation » réciproque des existences individuelles a lieu dans un contexte durable de rapprochement physique, d'une coprésence face-à-face, sans médiation autre que les corps, les gestes, les regards, les mots dits et les non-dits. Il s'agit ainsi de la résidence commune en tant qu'*intimate sharing of space* (Carsten 2004a), comme condition de possibilité de la constitution des formes les plus intimes et radicales de mutualité d'existence (Feuchtwang 2013), puisque la présence de l'autre est expérimentée dans la totalité de son existence corporelle, et non seulement dans ses expressions partielles des échanges et des communications à distance. À partir de ses ethnographies en Malaisie, Carsten a montré que la production d'une familiarité et d'une appartenance réciproque entre les individus, ce qu'elle appelle *relatedness* (Carsten 2004b; Jallinoja et Widmer (eds.) 2011), a un *locus* par excellence, la maison : « kinship is *made* in houses through the intimate sharing of space, food, and nurturance that goes on within domestic space, […] kinship is made in and through houses, and houses *are* the social relations of those who inhabit them. » (Carsten 2004a, p. 35).

« Se faire clan »

En continuité avec le tournant pratique de l'étude de la parenté, mon analyse cherche à comprendre les imbrications entre le travail de l'espace résidentiel et le façonnement des liens de parenté dans le contexte des configurations résidentielles de proximité étudiées à Santiago. Suivant Carsten, je soutiens que porter de l'attention aux modes de production de la résidence commune « ouvre une voie pour saisir la signification de la parenté 'depuis l'intérieur', c'est-à-dire à travers une exploration des intimités quotidiennes qui y ont lieu. » (*Ibid.*, p. 56). Comme l'affirme aussi Carsten (2004a), cette approche est particulièrement fructueuse pour rendre visible les significations indigènes et styles particuliers que la parenté prenne dans des contextes locaux, en dépassant des préconceptions formelles sur les liens de parenté relativement fixés autant dans le regard du chercheur que dans celui des enquêtés eux-mêmes.

En me focalisant sur des situations ethnographiques choisies, je montre comment le vécu de la proximité résidentielle, dans les modalités et conditions particulières où celle-ci a eu lieu, participe significativement du façonnement de styles *sui generis* de parenté dans trois dimensions fondamentales, filiation, conjugalité et germanité, que j'analyserai en détail. En se combinant, les styles de filiation, conjugalité et germanité observés configurent un complexe de parenté pratique que les enquêtés appellent littéralement *« se faire clan »* [*aclanarse*][175], dénomination indigène très répandue au Chili dans tous les milieux sociaux (Araujo et Martuccelli 2012b). Selon l'usage qu'en font les enquêtés, d'ailleurs assez transversal, un premier sens de *« se faire clan »* veut dire s'agglutiner, être très soudés les uns aux autres, similaire à cette qualité que Carsten appelle *thickennes* : l'épaisseur ou la densité des relations. Il s'agit d'un mode de relation familiale qui vise à maximiser les moments de proximité physique entre parents proches, et où la co-présence est fortement valorisée comme garantie de la solidité des liens. Deuxièmement, *« se faire clan »* touche aussi la question du nombre, d'être « plusieurs », et par conséquence, d'être protégé du risque de *« rester seul »*. Cela reflète la capacité des parents de retenir les siens et d'en attirer d'autres dans leur entourage familial

[175] L'utilisation indigène du mot « clan » et des dérivés (« se faire clan », « être acclanné ») dans le langage indigène de la parenté pratique a été signalé pour d'autres contextes urbains. Par exemple, dans leur ethnographie d'une zone de classe moyenne dans le Nord de Londres, Firth, Hubert and Forge signalent l'expression « we are very clannish », ce qui veut dire « we all rush to one another's rescue » et « to stick together » (Firth, Hubert et Forge 1970, p. 104). Pareil pour la Suède : « [...] en Suède, klan se réfère à un groupe de parenté différent de la norme dans le sens où les liens entre les membres sont particulièrement étroits et actifs et qu'ils sont privilégiés par rapport à l'extérieur. » (Gaunt 1995). Cela suggère une piste de recherche intéressante dans l'analyse comparée des usages du terme « clan » comme catégorie indigène et sa relation avec la configuration d'unités sui generis de parenté pratique.

quotidien. *« Se faire clan »* constitue alors une combinaison particulière entre densité des relations et abondance de parents dans l'entourage familial quotidien[176]. Dérivé du précédent, un dernier sens de *« se faire clan »* renvoie à la puissance dont une famille *« aclannée »* serait porteuse face aux familles qui *ne font pas clan*, en termes de ressources de toutes sorte : prestige, notoriété, assurance[177].

Dans plusieurs sens, l'idée native de *se faire clan* rappelle ce que Larissa de Lomnitz a décrit à propos des configurations familiales dans le Mexique urbain dans les années 1970, comme la « grande famille trigénérationnelle » en tant qu'« unité significative basique de solidarité » domestique (Lomnitz et Lizaur 1986), à laquelle j'ai fait référence rapidement dans le chapitre précédent (III). *Grosso modo*, on a vu que les individus qui participent régulièrement d'une configuration résidentielle permettant des rapports de coprésence au quotidien, correspondent aux membres d'un groupe bilatéral de descendance sur trois ou quatre générations. Devenir ou se faire *« clan »* serait la réalisation concrète, dans les variations spatio-temporelles et relationnelles des configurations résidentielles de proximité, de l'idéal de la grande-famille, au sein duquel les rapports de filiation, conjugalité et germanité prennent des significations et trouvent des conditions de réalisation particulières.

Structure of feelings

Dans son classique article *The Kinship System of the Contemporary United States,* Talcott Parsons (1943) décrit magistralement le système de parenté prédominant dans la société nord-américaine urbaine, et qui s'applique par extension à tout contexte social comparable, en fonction de trois caractéristiques : *« open, multilineal, conjugal »* (*Ibid.*, p. 24). À la base de ce système, comme unité minimale et nœud articulateur, il y a les « familles conjugales » : c'est exclusivement par leur imbrication que le système de parenté se configure. Sans m'arrêter sur la description très détaillée de ce système, dont j'évoquerai des éléments au fur et à mesure, il est important de souligner que selon Parsons, une caractéristique fondamentale est qu'il produit

[176] La même idée est bien présente dans un synonyme indigène pour « se faire clan », bien plus compliquée à traduire, « achoclonarse ». Ce verbe vient du mot choclo, dénomination locale d'origine quechua pour « maïs ». Dans l'épi de maïs, une multitude de grains se retrouvent étroitement soudés les uns aux autres, alors achoclonarse veut dire se rapprocher entre plusieurs personnes dans un espace réduit (Academia Chilena de la Lengua 2010).

[177] On peut retrouver ici un lien avec ce que Jane Guyer et d'autres anthropologues africanistes ont conceptualisé comme « wealth in people » (Guyer 1993).

une terminologie caractérisée par l'absence d'un des termes, pour dessiner des unités de parenté dont les contours ne coïncident pas avec ceux de la famille conjugale. En analysant le contexte chilien à partir de cette indication de Parsons, j'ai pris conscience du fait qu'effectivement il n'y a dans la terminologie institutionnelle, administrative ou scientifiquement disponible aucun terme pour désigner une autre unité de la parenté qui ne soit pas celle de la famille nucléaire, au-delà de ceux qui en nomment les versions « déficientes », comme famille monoparentale ou famille élargie, par exemple. En revanche, au niveau du langage indigène courant, c'est justement la catégorie très généralisée de *« clan »* que je viens d'exposer, celle qui désigne un niveau significatif de la structuration de la parenté qui est décalage avec les limites de la famille conjugale.

Il me semble que cette piste révèle les limitations d'une approche par les systèmes de parenté pour rendre compte des modes dans lesquels la parenté a lieu effectivement sur mon terrain, et le besoin de retrouver un cadre alternatif. Puisque, au sens strict, dans le contexte chilien l'on peut reconnaître formellement tous les éléments qui permettront de le classer sans difficulté comme un système cognatique de parenté, structurellement gouverné par le principe de filiation indifférenciée, où l'idéologie prédominante dans le discours normatif et institutionnel est celui de la famille nucléaire et la néolocalité. Or, en faisant recours à cette définition, ce n'est possible de rendre compte d'aucun des éléments observés sur mon terrain à l'égard des modalités par lesquelles la parenté se structure et a lieu dans la pratique.

Plutôt, ce que j'ai observé dans les groupes familiaux rencontrés à Santiago, c'est qu'il y a des « sensibilités structurantes » ou « styles »[178] de concevoir, évaluer et réaliser les liens de parenté. Très efficaces en termes pratiques, puisqu'orientant moralement les attentes et mobilisant les agencements concrets, ces sensibilités ne sont d'aucune manière prescrites en termes de règles juridiques ni formellement sanctionnées. Pour cette raison, je propose que ce n'est pas pertinent de décrire la tendance à *« se faire clan »* observé sur mon terrain comme un « component du système de parenté » chilien, comme le fait Lomnitz à propos de la grande-famille. En revanche, il semble beaucoup plus convaincant d'emprunter le concept de *structures*

[178] À propos du concept de style de Merleau-Pont, Linda Singuer signale que « style is that by virtue of which human behaviour is not just a series of gestures, but a melodic unfolding of a point of view, a distinctive way of being and being-with [...] a generalized structure to being-in-the-world. » (Singer 1981)

of feeling (« structure de sensibilité »), tel qu'il a été récemment approprié par l'anthropologie de la parenté.

Le concept de « structures de sensibilité » a été forgé par Raymond Williams (2001; 1977) pour rendre compte de formes de vie émergentes (*« social experiences in solution »*) qui ne correspondent pas avec les conventions établies hégémoniques. Ce concept a pour but de saisir des éléments culturels émergents de la vie sociale qui, bien qu'irréductibles à des formes sémantiques pleinement cristallisées et institutionnalisées, ne sont pas non plus des « fluxs anarchiques », mais possèdent une « structure de liens, d'accents et de suppressions particulières » (Hartley 2017, p. 42)[179]. Récemment, Silvia Vignato (2012; 2017)y a importé le concept de structures de sensibilité au domaine de l'anthropologie de la parenté. Suivant les observations précédentes de Nancy Tanner (1974) à propos de la matrifocalité comme une forme de structuration de la vie familiale opérante dans des systèmes de parenté et structures de pouvoir très différentes, Silvia Vignato a proposé de conceptualiser la matrifocalité comme une « structure de sensibilité ». Sur son propre terrain in Aceh, Indonesia, largement caractérisé par *« une forme cognatique ou bilatérale de descendance »*, l'on observe par contre une tendance à choisir la résidence uxorilocale bien que cela *« n'est pas prescrit par des règles officielles »* (Vignato 2017 traduction libre de l'anglais). Ici, la production d'arrangements domestiques matricentrés est conçue comme possibilité culturellement à portée des individus (*« as a cognitive possibility at work »*), mais qui ne peut être associée ou dérivée des règles de parenté explicitement institutionnalisées, comme le serait, par exemple, un principe de filiation matrilinéaire.

A partir de là, je propose que la tendance observée sur mon terrain des individus à se rapprocher résidentiellement configurer des *« clans »* familiaux (groupes de descendance bilatérale à trois générations) constitue une « structure de sensibilité », une possibilité émergente à portée et activée en fonction des contraintes et opportunités, mais qui n'est ni prescrite en termes de règles ni formellement sanctionnée. Plutôt, elle fait partie de l'horizon du possible et du désirable dans l'ordre de la structuration pratique de la parenté et qui peut trouver plusieurs voies de réalisation, dont celui du rapprochement résidentiel.

[179] Je remercie Marjorie Murray de m'avoir indiqué cet article, ainsi que pour le dialogue fécond autour des « structures of feelings ».

Filiation « totale », conjugalité « souple », germanité « en bloc »

Sous l'approche de la parenté pratique et des structures de sensibilité, au long de ce chapitre, j'analyse le processus de *« se faire clan »* comme une co-production entre le travail de l'espace résidentiel et la réalisation de la parenté pratique au sein des configurations qui rendent possible la coprésence quotidienne entre individus apparentés. Cette analyse s'organise en trois axes, correspondant à trois dimensions de constitution de la parenté pratique particulièrement saillants dans les configurations étudiées, à savoir, filiation, conjugalité et germanité.

À l'aide de cas ethnographiques choisis, j'avance que sous les différentes modalités de mise en place des configurations résidentielles de proximité, émergent des styles *sui generis* de la parenté, lesquels j'appelle filiation « totale », conjugalité « souple » et germanité « en bloc ». Dans la première section, l'analyse d'une histoire de corésidence de toujours dans des conditions de forte étroitesse spatiale et de pauvreté, me permettra de montrer un cas de figure d'un style de filiation présente à degrées variables dans l'ensemble de mon terrain, que j'appelle filiation « totale ». La corésidence et, quoique plus nuancée, la quasi-corésidence, contribuent à faire de la maternité une expérience « partagée », où la figure maternelle n'est pas concentrée sur une femme, mais « divisée » sur plusieurs. Des processus concrets de production de la coprésence, comme la commensalité et le dormir ensemble, sont à la base d'une expérience « totale » de la filiation, dans le sens où c'est ce lien qui sert de modèle symbolique pour signifier la totalité des liens de parenté et structurer la vie familiale. Dans un contexte à fort « biais matrifocal », plus marqué à mesure que l'on descend dans l'échelle socioéconomique, la primauté de la filiation sur la conjugalité est aussi liée aux formes de la présence masculine à la maison et aux tensions entre l'homme en tant que père-conjoint et en tant que fils-frère. Dans la deuxième section, l'observation d'un cas de quasi-corésidence en milieu aisé me permet de saisir les praxis de la conjugalité qui émergent lorsque les enfants se voient contraints de faire couple *« à côté »* des parents et du reste des membres de leur fratrie. À partir d'un cas de figure, je montre comment la primauté donnée à la filiation se développe dans un contexte où, à la différence des milieux démunis, il y a une forte valorisation du mariage comme idéel du parcours conjugal. La conjugalité retrouve une forme particulière au sein de la configuration familiale que j'appelle « souple ». Celle-ci décrit le fait que l'expérience conjugale des jeunes a lieu sous l'égide de la présence et la protection parentale, du fait que le passage à l'âge adulte et notamment à l'état conjugal des enfants n'entraîne pas de rupture. Enfin, la troisième section est consacrée à l'analyse des rapports de fratrie qu'accompagnent les expériences de filiation

totale et conjugalité souple, à partir duquel je décris l'émergence d'un style de germanité « en bloc ».

I. *« Nous sommes toutes leurs mères »*. Une filiation « totale »

En juillet de 2015 j'ai rencontré Nadia Domínguez E.[180]., à la Pintana, arrondissement de la périphérie sud de Santiago, dans un bidonville particulièrement défavorisé et stigmatisé à cause du micro-trafic. Comme le montre le schéma de la figure 24, Nadia est l'aînée d'une fratrie de quatre frères et sœurs, issus de trois unions différentes d'Andrea et dont le seul frère est mort il y a deux ans dans une bagarre en prison. Comme on l'a vu en détail dans le chapitre 4 (figure 16), à propos des modalités de différentiation interne au sein de la corésidence, Nadia, proche de la quarantaine, habitait avec quatre de ses cinq enfants dans la maison de sa mère, Andrea, 56 ans, avec celle-ci et sa sœur célibataire d'un an sa cadette, Paola. Les trois femmes travaillaient ensemble en récoltant des objets jetés ou donnés dans un chariot et en les revendant dans des marchés de rue locaux. Elles partagent autant les diverses tâches de ce travail comme l'argent qu'elles en tirent, et qui est complété par ce que Nadia et sa mère gagnent en préparant et vendant du pain auprès des voisins.

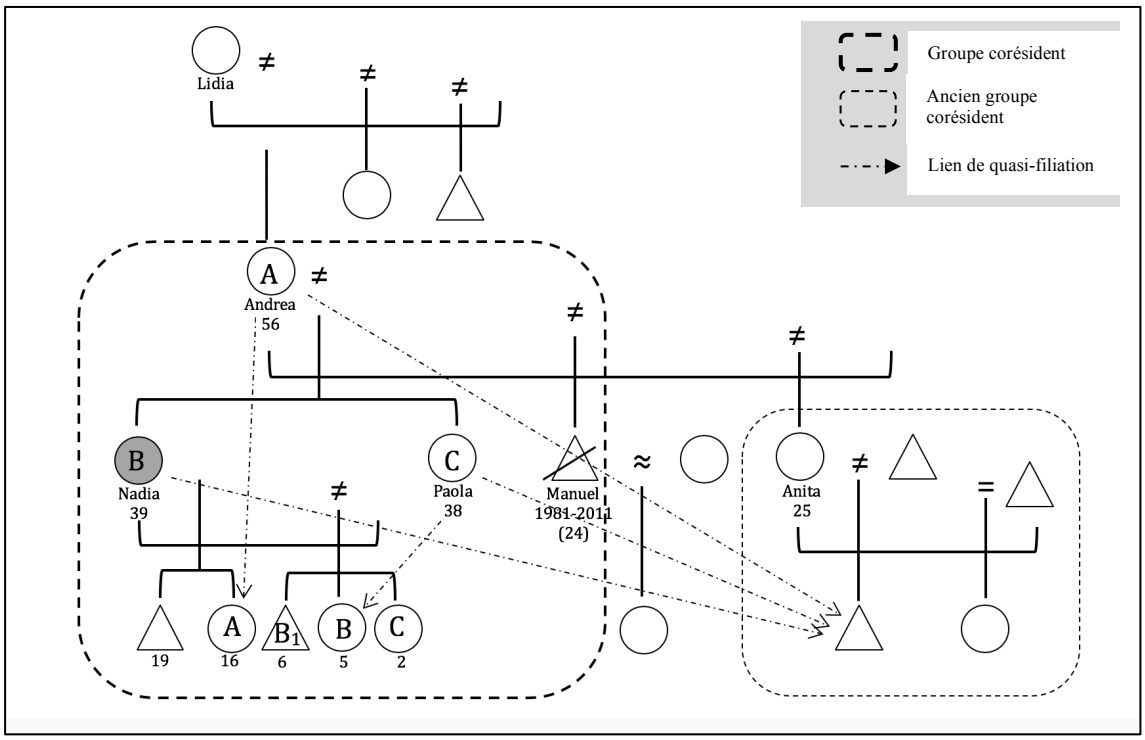
I.1. Une maternité « partagée »

Les trois femmes et les quatre enfants de Nadia occupent la maison principale du terrain, celle de la gauche dans le plan (figure 25). On peut y distinguer l'espace du milieu, qui correspond au logement social original, construit *« en dur »* (béton et briques). Lorsque je suis entrée dans cet espace, qui sert de salon et salle à manger, la première chose que j'ai vue, occupant entièrement le mur droit, était l'énorme autel dédié à Manuel, le fils décédé d'Andrea. En face, dans le mur gauche, il y avait un four industriel où les femmes préparaient du pain pour le vendre. Cet espace central donnait sur les trois autres espaces de la maison : la salle de bains, celle du logement basique originel, la cuisine, bâtie plus tard par le premier mari de la fille cadette, et la grande chambre. Cette dernière se trouve dans la *mediagua* dont j'ai parlé dans le chapitre 4, où dorment les sept habitants de la maison. La grande chambre n'est pas

[180] Cas nº 42 en Annexes.

cloisonnée, et les sept habitants s'y répartissent dans cinq lits qui sont disposés comme le montre la figure 25. Comme je l'ai mentionné précédemment, trois téléviseurs de bonne taille sont placés contre les trois lits des femmes, du fait que, allumés quasi en permanence, ils permettent de créer une division visuelle et sonore entre trois sous-espaces d'intimité relative au sein de la grande chambre partagée (en vert dans la figure 25)[181].

FIGURE 24 : SCHEMA DE PARENTE ET RESIDENTIEL DES DOMINGUEZ E. (2015)



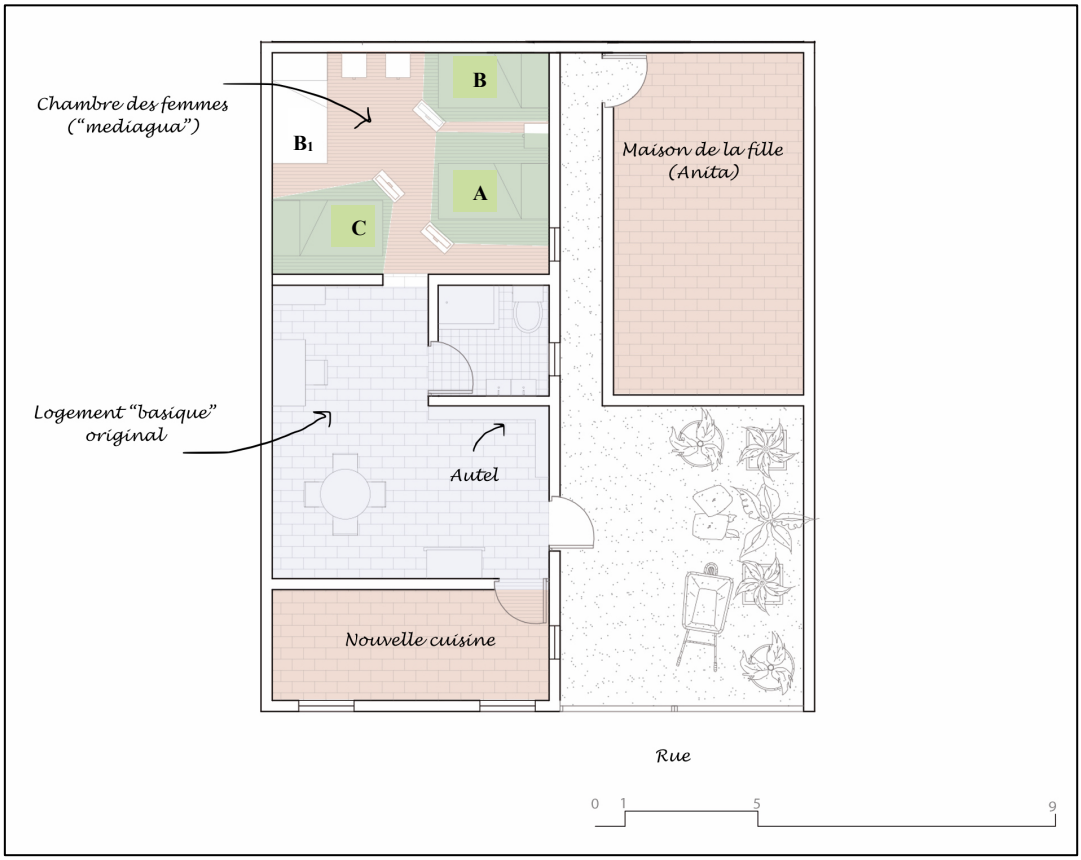
SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

Femmes et enfants ont toujours habité ensemble et dormi dans la même chambre. Les trois femmes ont ainsi participé à élever ensemble les cinq enfants de Nadia[182]. Dans les mots de celle-ci, *« nous sommes toutes des mamans pour eux. A nous trois, ma sœur, ma mère et moi, tous nous disent 'maman' »* (E91, 2015). Étant alors à la fin de mon enquête, ces propos m'ont paru très familiers, puisque j'en avais entendu des similaires à de multiples occasions sur mon terrain.

[181] Dans le chapitre 4, j'ai analysé en détail la fonction de séparation sonore et visuelle des téléviseurs, qui agissent comme des « murs invisibles », ce qui permet de créer de sous-espaces plus intimes au sein de la chambre partagée.

[182] L'aîné des enfants était parti de la maison un an auparavant suite à un grave conflit intrafamilial dont, pour des raisons de confidentialité, je ne peux pas rendre compte ici.

FIGURE 25 : PLAN DE MAISON DOMINGUEZ E. (2015)



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

Élever ensemble, partager le lit

Lors de ma première enquête en bidonvilles, mené entre 2006 et 2007, j'avais noté que, de manière assez systématique, les enfants appelaient leurs grands-mères *« maman »,* de même que, quoique moins fréquemment, certaines tantes avec lesquelles ils habitaient. Parfois, par contre, ils n'appelaient pas *« maman »* leur propre mère biologique, mais l'appelaient par son prénom. C'était notamment le cas des aînés, que leurs mères avaient eus très jeunes. Voilà par exemple les propos tenus par Marjorie, 27 ans[183], que j'ai interviewée en 2007 dans un bidonville à Peñalolén, où elle habitait dans le *sitio* de sa mère avec ses trois enfants :

> MARJORIE : L'aîné […], c'est comme mon frère. Il ne me dit pas maman à moi, il m'appelle par mon prénom et c'est à ma mère, sa grand-mère, qu'il lui dit maman. En fait, tous mes enfants lui disent maman à ma mère. (E17, 2007)

[183] Cas nº 14 en Annexes.

Dans cet exemple, comme dans plusieurs autres, on voit se mettre en place un style de maternité très semblable à celui que Giovanna Bacchiddu (2014) a décrit à propos de familles habitant une zone insulaire au Sud du Chili. L'auteure a y observé un décalage entre le fait d'accoucher et la maternité. La valeur de la maternité biologique est amoindrie et le « focus maternel passe de la femme qui a accouché l'enfant à celle qui l'élève », très fréquemment les grands-mères, que les enfants appellent alors « maman » (*Ibid.*, p. 35). Parfois, ils appellent aussi leur génitrice par son prénom, comme si elle était une sœur (*Ibid.*, p. 41). Cette situation a été conceptualisée par Bacchiddu comme la dyade « mère réticente / grand-mère maternelle ».

Sur mon terrain, j'ai fréquemment constaté que dans les configurations de corésidence, « élever » un enfant impliquait non seulement « s'occuper » de lui, c'est-à-dire, le nourrir, l'habiller, l'éduquer, le protéger, mais aussi « dormir ensemble » avec lui, en partageant la chambre et souvent le lit. Ainsi, plus tard dans ma conversation avec Marjorie, lorsque je lui ai demandé si parmi ceux qui habitaient dans le *sitio* (où habitaient aussi sa sœur et son neveu), ils cuisinaient et mangeaient ensemble, elle m'a répondu :

> MARJORIE : Non, moi, je fais la cuisine à part. Mes fils cadets [mangent] avec moi et l'aîné avec ma mère. Il fait une vie indépendante.
> MOI : Pour quoi ?
> MARJORIE : Dès que j'ai eu mon fils, à 14 ans, depuis le premier jour ma mère se l'est approprié [*se acabronó con él*]. Elle ne m'a pas laissé dormir avec lui, elle lui a pris pour elle [*se lo dejó para ella*]. » (E17, 2007)

En chilien populaire, le verbe *« acabronarse »* a une connotation très forte. Il indique un acte d'appropriation impliquant une certaine violence, dans le sens que l'on ne demande pas la permission de celui à qui la chose appropriée appartient. Dans ses propos, Marjorie lie cet acte d'appropriation avec le fait que sa mère l'a empêchée de dormir avec son fils depuis sa naissance. En le mettant dans son lit, sa mère l'a *« pris pour elle »*. Il semble ainsi qu'au sein de la corésidence, la pratique de dormir ensemble a joué un rôle important dans le processus par lequel la grand-mère est devenue la *« maman »* de son petit-fils aîné, et celui-ci le *« frère »* de sa mère biologique. Cela devient plus évident lorsqu'on regarde les deux enfants plus jeunes de Marjorie. Ils ont aussi été co-élevés par Marjorie et sa mère. Or, ils n'ont pas été *« appropriés »* par leur grand-mère et, en fait, ils « appartiennent » à leur mère biologique, avec qui ils dorment et mangent la plupart du temps, dans la pièce que celle-ci a au fond du *sitio* de sa mère. À la différence de leur frère aîné qui n'appelle *« maman »* que sa grand-mère, les deux

petits appellent *« maman »* les deux femmes. Ainsi, du fait que Marjorie avait commencé les démarches pour obtenir un logement social, elle n'avait pas de doute sur le fait que, si jamais elle obtenait sa maison, son fils aîné allait rester vivre chez sa grand-mère, raison pour laquelle elle ne voulait déménager que dans le même arrondissement.

Des mères « divisibles »

Ce que me racontait Marjorie ressemble à plusieurs égards à ce que j'ai pu observer, huit ans plus tard, chez Nadia, et qui se résume dans la phrase *« nous sommes toutes des mamans pour eux »*. Tous les enfants de celle-ci appelaient *« maman »* les trois femmes qu'étaient leur mère, grand-mère, et tante. Ici, des pratiques résidentielles concrètes propres à une corésidence durable, impliquant le partage étroit des espaces et mutualisation des tâches domestiques entre les deux filles adultes et leur mère, ont participé à la production d'une modalité de la maternité pratique qui me semble bien décrite par le concept de maternité « partagée » entre des mères qui sont d'une certaine manière « divisibles ». Mères « divisibles » veut dire qu'il ne s'agit pas simplement du fait les enfants aient « trois » mères, comme si l'on pouvait les prendre séparément les unes par rapport aux ; de même que maternité « partagée » ne veut pas dire qu'entre ces trois femmes, il y ait une claire « division du travail » concernant l'éducation des enfants. Plutôt, maternité « partagée » et mères « divisibles » renvoient au fait que dans l'imbrication redondante, durable et quotidienne de ces trois présences féminines émerge une expérience unitaire de la maternité.

Je m'inspire ici du concept créé par Marilyn Strathern à propos de la notion de personne en Mélanésie comme *dividual* ou *partible person*[184] :

> Far from being regarded as unique entities, Melanesian persons are as dividually as they are individually conceived. They contain generalized sociality within. Indeed, persons are frequently constructed as the plural and composite site of the relationships that produced them (Strathern 1988, p. 13)

De manière analogique, une mère « divisible » veut dire que, en tant que mère, cette femme est constituée par la « participation interpersonnelle » (Pina Cabral 2017) de plusieurs autres femmes-mères. Chacune de ces femmes-mères est « constitutivement dépendante »[185]

[184] Je remercie João de Pina-Cabral pour m'avoir introduit à ce concept à travers de l'appropriation qu'il en fait avec son concept *partible houses*, qui j'ai mentionné dans chapitre 3.

[185] « I mean 'constitutive' in the sense of its coming into being as an entity, of its hypostatization. » (Pina Cabral 2017)

d'autres. En contrepartie, la maternité qui émerge n'est pas une condition individualisable, mais le résultat d'une co-participation. Comme on l'a vu dans le chapitre 3, en reprenant la notion de « participation » de Lévi-Bruhl (1949), Pina-Cabral cherche justement à dépasser l'idée qu'il s'agit là seulement d'une « entraide » entre individus, mais bien de la production d'« identités continuées » entre personnes se constituant ontogénétiquement les unes les autres _. Du même, il me semble que la notion d'entraide ne suffit pas à décrire la praxis de la maternité chez Nadia et ailleurs sur mon terrain. Ce n'est pas qu'il y a la mère d'un côté, et puis la tante et la grand-mère qui « l'aident » de l'autre : ces femmes se constituent bien les unes les autres par le travail quotidien d'être mères de leurs enfants.

– **Les nuances de la maternité partagée**

Si cette modalité très nette de maternité partagée est un trait assez généralisé dans mon terrain en bidonvilles, j'en ai pu aussi observer des modalités plus nuancées dans plusieurs de mes cas de quasi-corésidence auprès des classes moyennes et aisées. Selon Alejandra, chez les Insunza J.[186] à La Dehesa :

> ALEJANDRA : Bon, c'est comme si les mères nous étions les mères de tous. Enfin, mes belles-sœurs disaient 'allez, tous les enfants au bain', et moi j'étais contente qu'elles les envoient se laver. Tu vois, je crois que c'est ça qui s'est passé, on est toutes les mères de tous, et si ma belle-sœur gronde un de mes enfants je trouve ça très bien, il n'y a pas de problème. (E37, 2013)

Mais c'est l'anecdote que m'a confiée Sofía, chez les Anchoberry B[187] qui renseigne de la façon la plus éloquente sur les pratiques de filiation croisée au sein des quasi-corésidences en milieux aisés :

> SOFIA : Je me souviens quand les enfants étaient petits, ils disaient 'maman Sofía', 'maman Vale', 'maman unetelle' […]. Quand ils avaient quatre ans, ils ne distinguaient pas très bien la mère de la tante, enfin, mes enfants me disaient, 'maman je vais chez maman Maca', ou 'je vais chez maman unetelle'. Comme s'ils percevaient le rôle de mère chez leurs tantes aussi, mais très fortement. Mais après, [c'est] naturel, personne ne leur a dit d'arrêter de le dire, ça s'est arrêté tout seul ». (E40, 2013)

Dans le contexte d'une quasi-corésidence en *condominio* comme celui-ci (voir chapitre 3), les petits-enfants sont habitués à circuler très librement entre les maisons de leurs oncles, tantes et celle des grands-parents. Les cousins mangent et dorment souvent les uns chez les

[186] Cas nº 23 en Annexes

[187] Cas nº 21 en Annexes

autres, et comme le dit Sofia, lorsqu'ils étaient en bas âge *« ils ne distinguaient pas très bien la mère de la tante »*, et ajoutaient l'appellatif « *maman »* au prénom des chacune des tantes avec lesquelles ils habitaient. Or, selon mon interlocutrice, cette habitude s'est arrêtée *« naturellement »* lorsqu'ils ont grandi, ce qui marque une différence notoire avec les formes de la maternité partagée en corésidence, et notamment en contextes plus démunis. Dans d'autres cas, quoique mes interlocutrices signalaient que *« nous les femmes sommes toutes les mères de tous »*, comme par exemple dans la citation précédente d'Alejandra chez les Insunza J., cela ne se traduit pas par la manière de s'adresser à toutes ces femmes., et on appelle *« mammy »* la grand-mère, *« maman »* la mère et *« tante »* les tantes. Ces nuances dans les modalités de la maternité partagée sont probablement liées au fait que la coprésence quotidienne est médiée dans ces derniers cas par l'attachement des enfants à leur propre maison. Chaque enfant appartient en même temps à sa propre maison, au sein de laquelle est bien défini qui sont ses parents, frères et sœurs ; par opposition aux autres maisons où il y a les cousins qui sont *« comme »* des sœurs ou frères, les tantes qui sont *« comme »* des mères, des neveux et nièces que sont *« comme »* des fils et filles. Dans la distinction entre ces deux niveaux d'appartenance résidentielle simultanée, se forge une différentiation souple mais claire entre ces deux niveaux de la parenté, puisque les responsabilités croisées sur les enfants sont beaucoup plus limitées et discontinuées, et se réduisent au fur et à mesure que les enfants grandissent. Aussi, comme on l'a déjà mentionné et on le verra plus en détail dans la section suivante, l'idéologie indigène de la famille nucléaire est beaucoup plus marquée parmi les classes moyennes et aisées qu'en milieux démunis[188]. Les propos de Sofia laissent entrevoir qu'il y a une certaine limite d'acceptabilité à cette sorte de promiscuité terminologique, du fait qu'il n'a pas été nécessaire de dire aux enfants *« d'arrêter de le dire »* cela s'est arrêté *« tout seul ».*

- ***« De mère, il n'y en a qu'une »***

Du même que la notion de *partible person* vient à l'encontre du concept occidental moderne de la personne comme individu (Strathern 1988), les *praxis* de maternité « partagée » que j'ai observées sous des modalités variables sur mon terrain à Santiago, vient à l'encontre d'un des corolaires fondamentaux du système de parenté typiquement occidental fondé sur la famille conjugale, dont j'ai fait mention dans l'introduction du chapitre. Ce corolaire est bien

[188] Cela est encore plus marqué chez Nadia, où aucune des trois femmes n'a jamais développé une vie stable vie de couple. De ce fait, aucune d'elles n'a cherché à constituer une dynamique domestique propre relativement indépendante de l'ensemble corésident.

résumé dans le dicton populaire *« de mère, il n'y en a qu'une »* [*« madre hay una sola »*]. Dans son article sur le système de parenté aux Etats-Unis déjà cité, Parson affirme :

> From *ego's* point of view, the core of the kinship system is constituted by, in the one case his father, mother, brother and sisters, in the other his spouse, sons and daughters. Monogamy is reflected in the fact that […] the terms father and mother, husband and wife can each apply to only *one* person at a time […]. A brother is specifically distinguished from any male cousin, the father from any uncle, the mother from any aunt, etc. (Parsons 1943, p. 25)

Il est ainsi une caractéristique constitutive des systèmes soi-disant « conjugaux », le fait que les termes de parenté « mère » et « père » ne peuvent s'appliquer qu'à une seule personne en même temps. Cette norme, parfaitement valide du point de vue juridique et de l'idéologie familiale prédominante dans le contexte chilien, ne l'est pas du point de vue de la parenté vécue en ces *dwellings environements* façonnés par une corésidence durable, et plus spécialement dans celles matricentrées[189]. Si le fait de nommer simultanément *« maman »* plusieurs femmes de l'entourage proche est particulièrement marqué en contexte de corésidence en milieux démunis, dans le cas des quasi-corésidences en classes moyennes ou aisés, on y voit au moins se développer une ambigüité entre l'expérience redondante de la maternité et la norme qui prescrit son exclusivité.

– **Des mères qui sont « plus mères » que les autres**

Certains cas m'ont permis observer la production d'une certaine hiérarchisation au sein de cette maternité partagée. C'est-à-dire un différentiel dans l'intensité de l'attachement filial entre chacune des femmes et certains des enfants. Tout comme chez Marjorie et sa mère – où le lien de filiation pratique entre son fils aîné et sa mère était plus fort que celui entre celle-ci et les autres petits-enfants –, chez Nadia des liens plus intenses de filiation pratique ont été produits par des formes d'*« appropriation »* de certains enfants de la part de certaines de leurs « mères » (ce qui est marqué par des flèches dans la figure 24). Dans ces deux cas, cela semble se façonner en bonne partie par la pratique du dormir ensemble, non seulement dans la même chambre, mais littéralement en partageant le même lit. Voici un extrait d'une conversation que j'ai eue avec les trois femmes :

> PAOLA : Lorsque ma nièce Eva est née, je n'avais pas d'enfant. Et alors, j'ai voulu me faire sa maman [*yo me quise hacerme la mamá de ella*]. Comme juste à ce moment Nadia est tombée enceinte de Joseph,

[189] À propos de la distinction entre configurations résidentielles matricentrées, patricentrées et centrées autour du couple parental, voir chapitre 4 (III)

alors j'en ai profité. Et je lui ai dit à Nadia si jamais je pouvais dormir avec la petite, si elle me la prêtait pour dormir avec [*caso me la prestaba para dormir*]. Et c'est comme ça que je me suis attachée plus à Eva.

ANDREA : Eva dort avec Paola, quoiqu'Eva a son lit à elle.

PAOLA : Elle ne veut pas son lit, car elle dit qu'il y fait trop froid.

NADIA : Mon fils dort en bas [du lit superposé] et je dors avec la petite dans mon lit.

MOI : Et l'aînée ?

NADIA : Elle ne sort pas du lit de ma maman !

PAOLA : Ma maman dit, « je vais te mettre un lit à part », et elle lui dit « non ». C'est comme ça qu'on l'a élevée, quoi ! (E92, 2015)

Comme ces mots le disent et comme le montre la figure 25, presque depuis leur naissance, chaque enfant dort avec l'une de ces trois « mères » : Andrea dort avec sa petite-fille aînée (A), Nadia avec ses deux enfants cadets (B, B_1) et Paola avec sa nièce Eva. Lorsque j'ai demandé à Paola pour quoi elle était plus attachée à sa nièce, elle m'a répondu que depuis sa naissance, elle avait demandé à sa sœur de se la *« prêter »* pour dormir avec. Selon mon interlocutrice, ce fait a été à l'origine d'une filiation plus intense et intime entre elles, ce qui s'est renforcé récemment quand, à la suite d'un souci de santé psychique de Nadia, Paola est devenue la tutrice légale d'Eva. Pour sa part, Andrea partage son lit depuis très longtemps avec sa petite-fille aînée, à qui elle se considère comme plus attachée. Dans un moment de notre conversation où l'on parlait de l'éventualité que Nadia obtienne un logement social, puisqu'elle voulait déposer son dossier, Andrea et Nadia m'ont dit que dans ce cas, la fille aînée resterait avec sa grand-mère. *« C'est moi qui l'ai élevée, quoi »*, a dit Andrea, à quoi Nadia a ajouté, *« c'est qu'elle ne fait rien avec moi. Elle se plie au caractère de ma mère. »* (E92, 2015)

C'est comme si des formes particulièrement intimes de *mutual possession*[190] (Feuchtwang 2013) entre certains individus s'étaient développées au sein du processus plus large de *mutuality of being* résultant de l'habiter durablement ensemble. La littérature anthropologique contemporaine a bien documenté l'idée d'une nature graduelle et non dichotomique des liens de parenté (Carsten 2004b; Carsten 2004a). Néanmoins, dans les explications des mécanismes par lesquels une telle gradualité est performée, l'accent a été mis sur les processus de consubstantialité liés notamment à l'alimentation (Viegas 2003; Dalmaso 2014; Carsten 2004b), tandis qu'une moindre attention a été octroyée à la pratiques de dormir

[190] « The activity of mutual being that is kinship could be specified as a special quality of creating an inside, namely an intimacy of participation of being. » (Feuchtwang 2013, p. 283)

ensemble (Verdon 1979; Verdon 1980). Or, mes données de terrain suggèrent que partager le lit peut jouer un rôle important dans la constitution des liens pratiques de filiation à travers des formes de gradation de ceux-ci. Et, bien qu'avec des nuances, ce phénomène traverse les catégories socioéconomiques. En fait, ce n'est pas rare d'entendre des femmes issues de milieux plutôt aisés, raconter durant les entretiens comment il était important pour elles de mettre leurs petits-enfants en bas âge dans leurs lits lorsqu'ils restaient dormir chez elles. Chez les Sabalsa R.[191], par exemple, Carolina me racontait qu'il y a un sofa-lit dans sa chambre, où ils préférent installer leurs petits-enfants qui restent assez souvent dormir chez eux, étant donné que, comme on l'a vu précédemment, il y a chez elle une grande quantité de chambres disponibles. Les tous petits, de son côté, dorment souvent dans le lit de Carolina et Guillermo, *« au milieu de nous deux »* (E71, 2014).

I.2. Une sensibilité matrifocale

Comme je l'ai signalée dans le chapitre 4, dans l'ensemble de mon terrain il y a une certaine prédominance des configurations résidentielles de type matricentrée parmi tous les milieux étudiés. Dans un sens large, ce type de configurations se caractérisent par la figure maternelle – par rapport à la paternelle ou au couple de parents –comme centre articulateur des coprésences quotidiennes. La mère y apparaît comme la source active, en termes pratiques, affectifs et symboliques sur laquelle repose l'existence même de la configuration résidentielle de proximité. On l'a vu, souvent cette place structurante de la figure maternelle ne renvoie pas à une seule femme, mais à plusieurs femmes connectées par lignée maternelle – mère, sœur de la mère, grand-mère, arrière-grand-mère – aux individus participants de la configuration, situation qui est décrite par la catégorie indigène de *« matriarcat »*[192] .

Nonobstant cette transversalité, l'on peut constater une plus forte concentration des configurations matricentrées en milieux démunis, du même que la prédominance d'une modalité spécifique de ces configurations, dont les Domínguez E. sont un cas de figure. Ici, l'organisation matricentrée de la vie domestique atteint une forme très notoire puisqu'elle est renforcée par une corésidence uxorilocale et par un biais matrilatéral en termes de mémoire généalogique. C'est-à-dire, d'un côté ce ne sont que des filles qui sont restées auprès de la mère – ce qui comme on l'a vu n'est pas toujours le cas sur mon terrain – et, de l'autre, les hommes

---

191 Cas nº 17 en Annexes.

192 J'ai analysé les significations de cette catégorie indigène dans le chapitre 4 (III).

en tant conjoints ont une très faible présence au long de plusieurs générations, non seulement dans le déroulement de la vie domestique, mais aussi dans la reconstruction généalogique – ce qui n'est pas non plus la situation la plus fréquente sur mon échantillon. Considérés en même temps, cela produit une situation où non seulement ce sont les filles qui restent auprès de la maison parentale, mais que celle-ci est en fait la maison maternelle, puisqu'il n'y a pas de père, et que les filles qui y restent n'ont pas de conjoints. La convergence entre ces trois éléments produit une radicalisation du « biais matrifocal » dans le sens définie par Nancy Tanner :

> [There is matrifocality] when the culturally defined role of « mother » (not always de genealogical mother, but sometimes the senior women of a kinship unit) is a powerful, economically significant, and culturally central one within the kinship group. (Tanner 1974, p. 133)

L'unité domestique consiste ainsi en un *cluster* de femmes apparentées entourées par leurs enfants.

Des hommes sans nom

Plus que l'absence effective des hommes adultes dans cette configuration, situation assez répandue en milieux démunis et bien documentée par la littérature historique et sociologique (Montecino et Aguirre 1996; Salazar 1990; Palma 2018), ce qui m'a paru particulièrement frappant chez ces femmes, c'est le biais matrilatéral imprégnant le récit généalogique de mes interlocutrices. Lorsque sœurs et mère me racontaient leur histoire familiale, elles ne faisaient mention que de la lignée maternelle : celle qui connecte Nadia à sa mère Andrea et à la mère de celle-ci, Lidia (figure 24). Autour de cet axe, l'on ajoutait des descendants de ces femmes, c'est-à-dire des parents consanguins maternels de Nadia. Par contre, il n'y avait aucune référence spontanée à la lignée paternelle et, si je demandais explicitement des informations sur les pères de leurs enfants, elles évitaient de nommer par leurs prénoms[193]. À la place, elles utilisaient des expressions indirectes, du type *« le père de mes enfants »*, *« mon ancien copain »* ou bien, plus péjorativement, *« cet homme-là »*, ou *« ce sale type [este roto]».*

[193] NADIA : Moi, 'ai vécu avec mon premier copain, avec le père de mes enfants aînés […]. Et après j'ai me suis dit que je n'amènerais plus aucun homme. MOI : Et comment s'appelle-t-il, votre premier copain ? NADIA : Non, c'est que je ne voudrais pas le nommer, non. » (E91 2015)

– ***« Je ne veux pas un homme, mais un compagnon »***

Dans le modèle tripartite de la filiation pratique proposé par Bacchidu (2014) dans l'article déjà évoqué (I.1.1), la dyade « mère réticente »/« grand-mère maternelle » se complète par un troisième élément, le « père oublié ». L'auteure décrit un contexte où la valeur génétique de la parenté est minimisée, en faveur de la relationalité active. Ce qui importe à l'heure de reconnaître l'existence des liens de parenté, c'est de *« se rappeler »* [a*cordarse*] les uns des autres et de le manifester par des gestes concrets d'attention et soutien[194]. Par contre, celui qui oublie les siens est à son tour oublié par ceux-ci, et les liens familiaux effacés, au point que les enfants de mère célibataire sont localement appelés *« enfants orphelins »* :

> Oublier quelqu'un est la négation de la parenté et peut effacer les liens familiaux. C'est ce qui se passe fréquemment avec les hommes qui ont des enfants et ne se marient pas avec les mères : ils sont oubliés pour toujours et ne feront jamais partie de la famille de l'enfant. (Bacchiddu 2014, p. 38 traduction libre du portugais)

Chez Nadia, j'ai observé une tendance similaire à l'« oubli » des hommes qui, étant les géniteurs des enfants, n'ont jamais agi comme des pères ou conjoints. Là, de même que dans le terrain étudié par Bacchiddu, « lorsqu'un membre de la famille est oublié, il n'est jamais mentionné ou inclu dans l'énumération des parents, il est effacé des souvenirs. » (*Ibid.*, p. 49). Selon ce que j'ai pu en restituer, les expériences de couple de ces trois femmes ont suivi un modèle assez systématique et réitéré à chaque nouvelle génération : une succession de rapports de couple qui n'ont pas ou presque pas connu de cohabitation, mais desquels résultent un ou plusieurs enfants (figure 24). Dans les situations très ponctuelles où il a eu une période de cohabitation conjugale, elle a été sporadique et très péniblement vécue par mes interlocutrices, puisque remplie d'abandons réitérés et de maltraitance. Comme je le montre dans la figure 24, de sa première relation, Nadia a eu deux enfants. Lorsque plus tard elle s'est remise en couple, son copain a été très rapidement interpellé et été condamné à une peine de prison pour plusieurs années. Les trois enfants issus de cette relation ont été conçus pendant les visites conjugales en prison. Du fait qu'elle n'a jamais amené ses enfants à lui rendre visite et qu'ils ont parlé très rarement par téléphone, Nadia assure qu'*« ils ne lui connaissant pas, ils ne lui disent même pas 'papa', non. »* (E91, 2015)

---

194 Cette description de la constitution de la parenté pratique dans une zone insulaire du sud du Chili, est très similaire à celle qui a été décrite sur des terrains dans la zone de Bahia, au Brésil, à propos de l'institution indigène de la consideração (« considération ») réciproque comme source de la parenté pratique (Pina-Cabral et Silva 2013; Marcelin 1996).

L'histoire conjugale de sa mère, est similaire. Andrea a eu quatre enfants issus de trois relations successives (figure 24). Si ces relations ont duré quelques années, elles n'ont pas donné lieu à une cohabitation conjugale, à l'exception de la dernière. Le récit qu'elle fait de son deuxième compagnon, père de son seul fils, est très éloquent de ce qui constitue, dans ce contexte, la figure de l'homme en tant que père et conjoint. Selon Andrea, *« il était un bon homme, très bon homme, mais irresponsable [...] il ne voulait rien prendre en charge […]. Il venait [voir son fils] quelques fois, quand il se rappelait […], après il s'en allait et oubliait son fils. »* S'ils n'ont jamais habité ensemble c'est parce qu'*« il n'a jamais voulu formaliser, [puisqu'] il été très attaché à sa maman. »* En fait, selon Andrea *« il vit encore chez ses parents […], attaché à ses sœurs »*, malgré qu'il ait une nouvelle femme et une fille, avec lesquelles il n'a jamais déménagé non plus. *« C'est comme ça qu'il aime bien »*, finit Andrea (E92, 2015)

D'après le récit de mes interlocutrices, chez les Domínguez E. au moins trois générations successives de femmes ont connu une expérience semblable en ce qui concerne la conjugalité. La conduite de leurs propres pères s'est reproduite avec les parents de ses enfants. En parlant de cela, mes interlocutrices faisaient la distinction entre un *« homme »* et un *« compagnon » ou « mari »*. Dans les mots d'Andrea, à l'égard du père de son fils, *« je lui disais que je ne voulais pas un homme, mais un compagnon qui me soutienne, que m'aide dans le chemin […]. Mais il n'en a pas voulu. »* (E92, 2013) Un *« homme »* est celui avec qui l'on fait des enfants, mais avec qui l'on ne fait pas une vie, comme avec un véritable *« compagnon »*. Ainsi, ce vécu de la conjugalité qui accompagne intimement celui de la filiation décrit en haut, semble fortement ancré autant dans l'expérience héritée que dans celle personnellement vécue et généralisée dans l'entourage proche[195].

- **Des conjoints visiteurs**

Au-delà de ce cas, plus largement sur mon terrain en milieux démunis, j'ai observé que dans une relation de couple l'exigence de cohabiter de manière régulière ne va pas de soi. Cela reste vrai, même lorsqu'on maintient une relation pendant plusieurs années et qu'on a des enfants ensemble, comme une sorte de version locale de la figure classique en anthropologie du « conjoint visiteur »[196]. Pendant une période relativement longue, voire indéfinie, il est

[195] Il est intéressant souligner en ce respect que dans la littérature historique sur la figure du père en milieux populaires au Chili l'on retrouve des descriptions assez concordantes, comme celle-ci, selon laquelle « [le père] n'est qu'un accident –ou une chaine d'incidentes- dans la vie de sa progéniture. » (Salazar 2006, p. 55)

[196] Sans prétendre une véritable comparaison, cette réalité observée sur mon terrain m'a toujours fait penser aux « maris furtifs » ou les « époux visiteurs » décrits par l'anthropologie de la parenté dans de contextes culturels

relativement normal du point de vue indigène que chaque conjoint continue à vivre chez lui, ce qui peut s'entrecouper avec des cohabitations intermittentes chez les parents de l'un ou de l'autre. Ainsi, des faibles attentes sur l'homme qui est le père de ses enfants, notamment en termes de soutien économique et affectif, s'accompagnent d'une haute tolérance au distancement résidentiel ou à l'intermittence de la cohabitation. Cela est notamment le cas lorsqu'il n'y a qu'un enfant issu de la relation. Si celle-ci continue, le couple peut commencer à cohabiter suite à la naissance d'un deuxième ou un troisième enfant, presque toujours chez les parents d'un des conjoints et plus fréquemment de la femme. Ainsi, lorsqu'elle a lieu, la cohabitation s'installe souvent de manière progressive et souple, en passant pour le conjoint d'être un « visiteur » sporadique, à rester pendant des périodes plus longues pour éventuellement s'installer de manière plus stable.

Or, même lorsque cela est le cas, la cohabitation conjugale n'est pas supposée être un évènement définitif. J'ai rencontré des cas de réversibilité de la cohabitation même chez des couples ayant développé une longue vie en commun. C'était le cas de Paloma, chez les Jara I.[197] à Peñalolén, déjà évoqué dans le chapitre 4 (I). Paloma, femme au foyer dans la quarantaine, habitait depuis plus de vingt ans dans le *sitio* de sa belle-mère, où presque tous les frères et sœurs de son mari avaient bâti des maisons *« indépendantes »*. Paloma avait récemment commencé les démarches pour accéder à un logement social dans le même arrondissement. À propos de l'éventuel déménagement, Paloma m'a dit, « mon mari, il ne veut pas partir. Il me dit qu'il n'est pas question, qu'il ne va pas démonter ici lorsque nous partirons, car il n'est pas sûr de s'en aller. » En suite, Paloma m'a dit que, si bien *« ce n'était pas l'idéal »*, elle *« lui comprend bien »,* puisqu'il est le cadet de la fratrie et *« c'est par amour pour sa mère, elle adore son fils, pour elle il est encore son bébé [su guagua] ».* (E11, 2007) À ma grande surprise, Paloma se montrait prête à ce que son mari ne déménage pas avec elle et ses enfants, et qu'il reste à vivre chez sa mère, sans que pourtant, cela implique une rupture de leur relation conjugale. Celle-ci peut bien se dérouler sans cohabitation ou avec une cohabitation intermittente, ce qui permettra le fait de déménager dans le même arrondissement : « *si jamais*

diverses. Dans les mots de Françoise Zonabend, citée par Burguière : « On peut évoquer les 'maris furtifs' des Menangkabau, les 'époux visiteurs' des Ashanti ou les 'conjoints absents' des Nayar, autant d'exemples qu'illustrent le fait que la famille peut exister sans qu'il y aïe vie en commun des parents. […] Les habitants de l'île de Tory se marient par l'Église, mais après chaque époux revienne vivre à sa maison natale, avec ses parents. Dans ce cas, le lien fraternel ou filial a plus de poids que celui d'alliance : avant qu'abandonner les parents âgés l'on préfère de renoncer à la vie conjugale commune. » (Burguière et al. 1988, p. 74-75 traduction libre de la version en espagnol).

197 Cas nº 8 en Annexes.

il y reste, il ne va jamais nous laisser de côté, car nous allons continuer à compter sur lui et tout cela [...] Il va nous laisser bien installés dans la nouvelle maison, mais il va rester là, avec sa maman, c'est ça ce qu'il veut. » (E11, 2007)

– ***« Mon frère, c'était le pilier de la maison »***

Cette permissivité à l'égard de la cohabitation conjugale dans ce contexte, contraste avec la forte exigence de proximité physique quotidienne qui porte sur les liens de filiation, comme ce même exemple le montre : la justification pour que le mari de Paloma ne parte pas avec sa femme et enfants est qu'il ne veut pas s'éloigner de sa mère. C'c'est similaire à ce que j'ai retrouvé chez Nadia, où l'image indigène du père-conjoint décrite plus haut contraste avec celle du frère-fils que ces femmes dessinent autour de la figure de Miguel, seul homme de la fratrie. En 2011, Miguel est décédé de manière tragique lorsqu'il avait vingt-quatre ans. Suite à son emprisonnement lié au trafic de drogues, il a été tué dans une bagarre en prison. Dans le récit de Nadia :

> NADIA : Il y a quatre ans, mais c'est comme c'était hier. Nous portons encore une douleur très grande, on n'a pas pu le surmonter. Car lui, il était le pilier de cette maison. […] Il était emprisonné, mais il nous appelait [par téléphone], il nous disait « ma sœur, comment vas-tu, comment se portent les enfants, comme ça va ma *mami* ? ». […] Parfois il me grondait car les gamins étaient malades.
> MOI : Et lui, il habitait avec vous avant d'être privé de liberté ?
> NADIA : Oui, oui. Comme je vous dis, il était le seul homme de cette maison, le seul. (E91 2015)

Avant son emprisonnent, Miguel a toujours vécu chez Andrea. Il est considéré par sa mère et ses sœurs comme *« le pilier »* et *« le seul homme »* qu'il y ait eu à la maison, c'est-à-dire, la seule figure masculine qui soit demeuré auprès de ces femmes, puisque tous les autres hommes passaient. Même après son départ en prison, mère et sœurs racontent qu'il a continué à les appeler par téléphone deux fois par jour, s'occupant affectivement d'elles, de ses neveux et nièces. Au moment de son emprisonnement, Miguel était en couple depuis quelques années et avait eu une fille avec sa copine. Or, en restant chez sa mère, il n'a jamais habité avec sa femme et son enfant. Selon les mots de sa sœur, *« il vivait ici et sa femme là-bas ».* En tant que père et conjoint, Miguel ne s'est pas conduit différemment de son propre père, ni de reste des hommes qui sont passés par la vie de sa grand-mère, sa mère et sa sœur.

L'analyse de la figure de Miguel est très intéressante, puisqu'elle montre que le même homme apparaît revêtu d'attentes opposées. En tant que fils-frère, il est le *« pilier »* et *« seul homme »* de la maison ; en tant que père-conjoint, il n'a jamais fait partie de la maison, et sa

présence semble superflue. Si les abandons successifs de la part des hommes sont racontés par Andrea, Nadia et Paola comme des faits banals sur lesquels il ne vaut pas la peine de s'arrêter, le départ en prison, puis la mort du fils et frère sont racontés comme des évènements majeurs et tragiques, qui ont remué le fondement même de leur vie domestique. Des autres hommes, ces femmes ne gardaient pas de traces visibles, et on ne prononçait même pas leurs noms de bon gré. Par contre, leur maison entière était une sorte de mémorial du fils mort. L'autel immense qu'on voyait en rentrant par la porte principale occupait entièrement le mur droit du salon (figure 25) : des photos, des images et objets religieux, des phrases dédiées à Miguel y débordaient ; en pénétrant dans la chambre des femmes, on y retrouvait une version réduite.

I.3. La maison pleine et la maison vide : la filiation totale en tension

Je n'ai pas fait mention encore d'Anita, la quatrième fille de la fratrie (figure 24). Âgée de vingt-cinq ans en 2015, Anita était issue de la dernière relation d'Andrea. Si au moment de mon enquête, elle ne vivait pas chez sa mère, elle avait sa maison dans le *sitio* de celle-ci, juste en face de la maison des femmes (figure 25). Depuis un an, Anita était partie vivre chez les parents de son deuxième compagnon. Elle avait un fils de huit ans, issu de son premier compagnon, et elle venait d'avoir une fille issue de sa relation actuelle. À la différence de sa sœur et sa mère, Anita avait cohabité durablement avec ses deux conjoints, dont le premier avait bâti sa maison.

J'étais surprise d'apprendre que, depuis son départ, la maison d'Anita est restée inhabitée. Ailleurs sur mon terrain en bidonvilles, j'avais observé une forte dynamique de la circulation résidentielle au sein des configurations de corésidence, où la norme était de réutiliser et réoccuper rapidement les espaces vacants. Au-delà d'être construite dans le terrain appartenant à sa mère, la maison d'Anita était de bonne qualité en termes relatifs, car solidement construite *« en dur »,* avec deux étages. De leur côté, on a vu que les trois femmes et les quatre enfants s'entassaient dans une seule chambre en bois et sans isolement thermique alors que l'on était en plein hiver. Pourquoi, alors, la maison d'Anita restait vide ? Pourquoi ce contraste entre la non-occupation de la maison de la fille cadette et la sur-occupation de la maison des femmes ? Quelles en étaient les justifications indigènes ?

Deux argumentaires indigènes

Voilà quelques extraits d'entretien qui témoignent des arguments indigènes mobilisés pour m'expliquer pourquoi on n'habitait pas la maison d'Anita. D'abord, dans une conversation qui j'ai eue seule avec Nadia :

> MOI : Alors, pendant toute cette période, personne n'a occupé cette maison ?
> NADIA : Non, personne ne peut occuper sa maison. C'est à elle, elle a ses affaires là. Non. Même si nous devons dormir tous entassés ici, mais sa maison est à elle […]. C'est que moi, je ne m'en irais pas non plus.
> MOI : Pour quoi ?
> NADIA : Car j'ai peur de cette maison-là. J'en ai très peur. C'est comme si elle avait de mauvaises vibrations, alors non, je n'irai pas. (E91, 2015)

Plus tard, en discutant avec les trois femmes :

> MOI : Je voulais en savoir un peu plus sur la maison d'arrière, car maintenant on ne l'utilise pas. Ça fait combien de temps qu'elle est vide ?
> NADIA : Comme un an.
> MOI : Et vous n'avez pas pensé à l'utiliser ?
> ANDREA : C'est qu'elle est à ma fille. Nous respectons tout cela. Et elles [Nadia et Paola], cette maison leur fait peur.
> PAOLA : Je ne l'aime pas.
> NADIA : Non ! Nous ne voulons rien avec cette maison-là, rien de tout ! J'ai peur même d'y rentrer en plein jour.
> MOI : Pourquoi ?
> PAOLA : Ah non, moi, j'entends la porte, ah, lorsque j'entends la porte, on entend là-haut qu'on marche, non !
> NADIA : Et les pas. Je me mets au lit, j'éteins les lumières, et on entend des pas là-derrière. Et je me dis « ils vont ouvrir la porte, ils vont rentrer par la fenêtre ». La terreur ! Non, j'ai une terreur de cette maison-ci.
> PAOLA : Et il y fait froid, si vous y rentrez c'est une plaque de glace. (E92, 2015)

Dans ces deux fragments d'entretiens, l'on peut identifier deux registres dans lesquels s'articule ce raisonnement indigène. Le premier, qui apparaît en premier plan dans le discours, renvoie au registre de la propriété : il s'agit de la maison et des objets appartenant à Anita et l'on *« respecte »* ce qui est à elle et à ses enfants. Car c'était le père de son fils, le premier mari d'Anita, qui a construit cette maison. Or, à côté de ce respect par la propriété de l'autre, il y a un rejet envers celle-ci, notamment de la part des deux sœurs aînées : elles *« ne veulent rien avec la maison »*, *« ne l'aiment pas »*. Lorsque je leur ai demandé pour quoi, elles me renvoient

au deuxième registre du discours, celui du surnaturel : la maison d'Anita a de *« mauvaises vibrations »*. Sans me le dire directement, mes interlocutrices me font comprendre que la maison est possédée, hantée par des présences hostiles et menaçants : on y entend des pas, des bruits étranges, l'air y est gelé. Le rejet de cette maison prend ainsi la forme du sentiment de la terreur et de la peur. Alors, l'on préfère de se tenir à distance, de n'y pas rentrer *« même en plein jour »*.

Ensemble, ces deux niveaux du raisonnement montrent que, du point de vue indigène, cette maison qui était pour moi « vide », ne l'est pas vraiment. Au contraire, elle est bien remplie et c'est justement à cause de cela que l'on ne l'occupe pas : puisqu'elle est habitée par certaines présences hostiles, il n'y a pas de place pour ceux qui vivent dans la maison d'à côté.

- **Réversibilités**

Explorons d'abord le premier argumentaire indigène. Andrea dit que l'on respecte ce lieu puisqu'il *« appartient à sa fille »*. On a vu à plusieurs reprises, de manière assez généralisée, qu'on est dans un milieu où la décohabitation des enfants adultes n'est pas considérée comme un évènement définitif, mais réversible. Anita est partie de chez sa mère en suivant son nouveau compagnon chez sa belle-famille à Renca, un arrondissement à l'extrême opposé de la ville, associé aux classes populaires mais relativement plus aisé et définitivement moins stigmatisé que La Pintana. Or, en partant, Anita a laissé ouverte la possibilité de son retour : elle n'a pas démonté sa maison, la plupart des meubles et objets y sont restés. Selon sa mère, *« ma fille [dit] qu'elle rentre, qui ne rentre pas. C'est comme ça, avec son compagnon ils se disputent, se réconcilient. Si l'autre jour elle est venue et m'a dit, 'maman, en juillet je suis de retour ! [rires]Et moi, 'c'est bon ma fille, reviens-toi, ta maison est là'. »* (E92 2015)

De ce point de vue, occuper ou *« toucher »* la maison d'Anita pourrait être interprété comme un équivalent de l'expulsion, c'est-à-dire une façon de lui dire qu'elle ne peut pas revenir, qu'elle n'est plus la bienvenue chez sa mère. D'autant plus que cette réversibilité se joue encore plus fortement encore par rapport au fils aîné d'Anita, dont le père est celui qui a bâti cette maison. Selon Andrea, son petit-fils lui dit *« quand je serai grand, maman, je vais m'en aller et je vais vivre avec toi, dans ma maison' »* (E92, 2015)

Tout comme les autres petits-enfants qui habitent sur place, cet enfant est né chez Andrea et a été élevé par l'ensemble des femmes. Il appelle sa grand-mère et ses tantes *« maman »* [*mami, mamita*] et elles le considèrent et s'adressent à lui comme leur *« fils »* (figure

24). Comme dans plusieurs d'autres cas évoqués précédemment dans la thèse, grand-mère et tantes proclament leur statut de « mères » à plein titre par rapport à leur neveu. Selon Andrea, c'est elle *« qui l'a élevé, jusqu'à ses huit ans »*, c'était elle *« qui l'amenait à l'école, le récupérait, lui lavait le linge, lui donnait le bain, lui donnait à manger, tout […]. »*. Alors, en partant, sa fille *« le lui a enlevé, on lui a emporté »* son *« bébé »* (E92, 2015).

Dans un premier niveau, il apparaît ainsi que la non-habitation de la maison de la fille cadette est révélatrice des attentes de réversibilité sur la décohabitation des enfants, dans un contexte où, comme on l'a vu, la *praxis* de la parenté trouve son fondement solide sur l'expérience de la filiation, tandis que l'on n'attend presque rien de la durabilité des rapports conjugaux. Cela dit, en mettant ce cas en rapport avec d'autres que j'ai étudiés, cette piste d'interprétation semble insuffisante pour expliquer que la maison d'Anita ne soit même pas utilisée de manière temporaire par les autres habitants du *sitio*. Dans plusieurs d'autres cas, c'est justement l'extrême plasticité résidentielle, la capacité de transformer en permanence les bâtis, réutiliser les matériaux et réoccuper les espaces laissés vacants qui garantit la réversibilité des départs de certains membres et l'accueil quasi-permanent des nouveaux venus[198].

– **Possessions**

Une deuxième piste d'analyse s'ouvre lorsque l'on se penche sur le deuxième argumentaire indigène, selon lequel la maison d'Anita serait hantée. Dans son article *Possessions*, Daniel Miller (2001) propose de faire de la maison hantée, figure très répandue dans la culture populaire de contextes socioculturels très divers, un sujet anthropologique à plein titre. Pour cela, l'auteur reprenne la formulation classique de Lévi-Strauss selon laquelle, tout mythe serait l'objectivation, au niveau du langage symbolique, de certaines contradictions vécues comme irrésolubles dans la réalité, ce qui permettra aux individus de faire sens et de vivre avec (Lévi-Strauss 2011). Miller propose ainsi que « the haunted house as a genre is a mythic form that constructs – at the level of myth – a resolution to a problem of social and material relations. » (Miller (ed.) 2001, p. 107)

Sans prétendre reproduire l'analyse que fait Miller de la tradition anglaise du mythe de la maison hantée, cette piste me semble efficace pour penser ce cas. Puisque chez ces femmes, la sémantique de la maison possédée semble renvoyer au vécu d'une contradiction entre deux

198 À ce propos, voir notamment l'analyse du cas d'Amelia Rojas T. présentée dans le chapitre 2 (III).

formes de concevoir et de produire la vie domestique et familiale. Si la « maison des femmes » a été le fruit et le lieu de réalisation d'une maternité partagée, où la filiation constitue le seul fondement effectif et légitime de constitution de la parenté, de l'espace résidentiel et de la subsistance commune, la « maison de la fille » apparaît comme son revers, puisqu'elle a été le fruit et le lieu de réalisation de liens significatifs de conjugalité. Anita est en effet la seule femme de la fratrie, et aussi la seule femme de la lignée maternelle sur au moins trois générations, qui a constitué une vie domestique relativement autonome du point de vue conjugal et économique. Anita est la seule qui a eu, dans les termes indigènes, un *« compagnon »*, et non pas seulement un *« homme »*, c'est-à-dire quelqu'un qui *« assume »* sa femme et ses enfants et les prend en charge, en construisant une vie en commun. De ce point de vue, la maison d'Anita n'est pas un simple bâti de plus dans le *sitio*, mais la concrétisation matérielle et symbolique d'une *praxis* de la parenté qui introduit des tensions sur la filiation « totale ».

L'opposition entre ces deux *praxis* de la parenté apparaît clairement dans le regard indigène. Selon Andrea, le premier mari d'Anita se conduisait *« en fils »* : il a accepté de s'installer chez sa belle-mère, sans jamais vouloir partir ailleurs avec Anita ; il était aussi très proche affectivement des sœurs et mère de sa femme. Lorsqu'il était en train de bâtir la maison d'arrière, il a construit une nouvelle cuisine dans la maison des femmes. Enfin, il ne s'est jamais opposé à ce que sa belle-mère et ses belles-sœurs participent activement à l'éducation de son fils. Par sa conduite, le beau-fils a amoindri la tension entre les deux maisons pendant la première union d'Anita, puisque celle-ci a continué à participer de la configuration de corésidence plus large. L'introduction d'un principe de différentiation conjugale, n'a pas défié la logique filiale prédominante.

Cet équilibre s'est néanmoins effondré après la séparation d'Anita et de sa mise en couple avec son compagnon actuel. Selon mes interlocutrices, le nouveau beau-fils ne s'est jamais *« adapté »* à la présence continuelle de sa belle-mère et ses belles-sœurs. Il voulait tenir Anita *« à part »*, l'*« enfermer »* dans sa maison, ne la laissant pas passer du temps chez les femmes. Andrea raconte qu'une fois, au milieu d'une dispute conjugale, elle a voulu s'en mêler pour défendre sa fille. Alors, son beau-fils lui a dit, *« je vais prendre Anita et je vais l'amener avec moi […] ».* C'est en ce moment que, selon ses mots, *« il l'a enlevée et a pris le gamin et tout. ».* Il y avait aussi le mépris que les femmes ressentaient de sa part, puisqu'il leurs considérait *« trop pauvres »*. Le départ d'Anita a été très mal vécu par ces femmes, non seulement car elles ont perdu les leurs, mais aussi puisqu'elles l'ont interprété comme un geste de dédain de la part d'Anita et son compagnon.

Le fantôme *« froid »* et le fantôme *« chaud »*

Dans son analyse, Miller propose qu'à l'origine du mythe de la maison hantée, il y ait une expérience d'aliénation par rapport à un espace que l'on est censé habiter mais que l'on n'arrive pas à s'approprier complètement. Cela, puisque l'histoire de cet espace renvoie à une temporalité, une moralité, un style de vie qui restent étrangers au vécu du présent. Cet espace est alors expérimenté comme « possédé » par tout ce qu'il représente, « a sense that agency lies in these things rather than in the relatively transient persons who occupy or own them […]. In more extreme circumstance the objects around us can embody an agency that makes them oppressive and alienating and may in turn be projected in a personified form as the ghost that haunts us. In short, where we cannot possess we are in danger of becoming possessed. » (*Ibid.*, p. 119-120) La maison de la fille représente à plusieurs égards un modèle socialement plus valorisé, autant du point de vue économique que normatif, qui est inaccessible pour le reste des femmes. Cette maison incarne tout ce que Nadia, Paola et Andrea perçoivent comme impossible à approprier. Cet espace aussi proche, construit à l'intérieur même de chez elles, leur est pourtant aliéné.

Par l'histoire de sa construction et de son occupation, les deux maisons bâties dans le *sitio* d'Andrea, apparaissent l'une comme le revers de l'autre, autant en termes matériels que symbolique. En revenant à Miller, l'auteur propose de penser la figure du « fantôme comme un anthropomorphisme partiel de l'histoire de la maison » (*Ibid.*, p. 109 traduction libre de l'anglais). Si la maison d'Anita est possédée par des fantômes hostiles, à plusieurs reprises pendant nos conversations mes interlocutrices font mention d'un autre fantôme, lequel habite chez elles : celui du fils mort, Miguel. Or, ce fantôme ne « possède » pas la maison, mais l'« habite ». Selon le récit des enquêtés, depuis sa mort, Miguel se fait présent *« tout le temps »* auprès des femmes. Il les appelle régulièrement sur leurs portables, il les aide à pousser le chariot dans la rue, il leur joue des tours à la maison :

> ANDREA: Moi, je sais qu'il va avec moi. Peut-être je ne le vois pas, mais là où je suis il y va. Je vais au marché et je lui dis, 'mon p'tit vieux [*papito*], aide-moi', et il m'aide […]. Quand je vais récolter des choses, parfois je marche avec le chariot trop lourd, je suis en train de le pousser et d'un coup il devient léger. Et je sens comme des pas derrière moi, voyez? Et quand j'amène ma fille à l'école je lui dis, 'mon vieux, accompagne-moi'.
>
> PAOLA : On le sent ! L'autre jour j'étais là toute seule. J'étais debout là et d'un coup je sens quelque chose tout près de moi. Je n'avais jamais ressenti une chose pareille. Et je fais comme ça avec la main et il n'y avait rien. Mais j'ai senti la chaleur sur moi et ses pas à lui.
>
> ANDREA : On dit que ce sont eux lorsqu'on a trop chaud ou trop froid, ce sont eux.

> PAOLA : Et je me suis retournée et j'ai fixé sa photo des yeux et je lui ai dit, 't'es fou, tu m'as fait peur, quoi, préviens-moi! [rires].
> ANDREA : Moi, il m'appelle. Car quand il était en prison, il m'appelait matin et soir, pour me dire bonjour et bonsoir. Il m'appelle toujours. Numéro inconnu, il n'y a aucun numéro, c'est lui. S'il le fait au même horaire qu'il m'appelait avant […]. Ou lorsqu'il va arriver quelque chose, il m'appelle aussi, je sais que c'est lui. (E92, 2015)

Chez ces femmes, deux formes d'occupation fantasmagorique des maisons s'opposent, en structurant significativement leur vie quotidienne. L'une, c'est une présence amoureuse et familière, *« chaude »*, qu'il faut garder au centre de la maison, comme dans l'image du *« pilier »*. L'autre, c'est une présence menaçante et étrangère, *« glacée »*, qu'il faut tenir à distance, dehors. Chacun de ces fantômes renvoie à une des formes dont la masculinité a été vécue par ces femmes au long de leur vie : celle du fils-frère, figure qui vient de l'intérieur de la maison et qui reste toujours-là, inconditionnellement, à côté des femmes ; et celle du père-conjoint, qui vient de l'extérieur et qui n'y demeure pas, voire qui finira par introduire une coupure et enlever une partie du corps familial.

*

* *

Au long de cette première section, l'analyse détaillée d'une histoire de corésidence de toujours dans des conditions de forte étroitesse spatiale et de pauvreté, a permis montrer un cas de figure et une version radicalisée d'un style de filiation présente à des degrées variables dans l'ensemble de mon terrain, que j'appelle filiation « totale ». La corésidence et, dans une moindre mesure la quasi-corésidence, contribuent à faire de la maternité une expérience « partagée ». La figure de la mère n'est pas concentrée sur une femme, mais sur plusieurs : les femmes habitant ensemble sont *« toutes les mères de tous »* les enfants, quoiqu'il y ait certaines qui sont *« plus mères »* de certaines enfants que d'autres. Des processus concrets de production de la coprésence, comme la commensalité et le dormir ensemble, sont à la base de cette maternité qui est l'axe central d'une expérience « redondante » ou « totale » de la filiation. C'est-à-dire que c'est sur ce lien que se fonde l'expérience de la vie familiale dans son ensemble et qui sert de référence symbolique pour signifier la totalité des liens de parenté. Les grands-mères et les tantes deviennent des quasi-mères et, quoique moins souvent, les grands-pères et oncles deviennent des quasi-pères ; ceux que l'on juge des « bons » gendres et des « bonnes » brus sont des quasi-enfants. Enfin, la mise en place d'une filiation « totale » a comme

contrepartie la relégation de la conjugalité. Là où la première s'affirme avec plus de force, la deuxième devient moins importante quant à sa place dans la constitution pratique et la signification de ce qu'on conçoit comme famille. Dans un contexte à fort « biais matrifocal », plus marqué à mesure que l'on descend dans l'échelle socioéconomique, cette primauté de la filiation sur la conjugalité est aussi intimement liée aux modalités de la figure masculine dans la maison, et notamment à la tension entre l'homme en tant que père-conjoint et en tant que fils-frère.

II. La *« chambre de la fiancée »* : une conjugalité « souple »

Sur l'ensemble des cas de proximité résidentielle étudiés à Santiago, à mesure que l'on monte dans l'échelle socioéconomique, on voit s'accroître de manière générale l'importance autant de la cohabitation conjugale stable et sanctionnée par le mariage[199], que de la centralité de la lignée paternelle. Ces deux éléments, faiblement présents dans la plupart des familles démunies de mon terrain, interagissent avec la modalité de la filiation « totale » et le biais matrifocal décris en haut, en en produisant des formes plus nuancées. En étroit rapport avec cela, je vais montrer qu'au sein des configurations de proximité résidentielle de classe moyenne et aisée, on voit émerger une praxis singulière de la conjugalité que j'appelle « souple ». Dans celle-ci, la valorisation explicite du mariage comme idéel du parcours conjugal et l'entretien d'un discours sur celui-ci comme un lien central et autonome dans la formation familiale – questions dont la relevance est fortement atténuée en milieux démunis – coexistent avec une valorisation de filiation dont la solidité et la centralité est censée de se maintenir sans changement substantiels après le mariage des enfants. Dans la pratique, l'expérience conjugale des jeunes émerge et se développe sous l'égide de la présence et la protection parentale. Cela fait émerger des tensions fusion-fission explicites et permanentes au sein de chaque couple et entre les couples participant de la configuration.

[199] Selon Pina-Cabral, il y a une « correspondance fondamentale entre pauvreté et absence de conditions pour une conjugalité formelle » caractéristiques des traditions ibériques, y compris l'Amérique latine. (Pina-Cabral et Silva 2013, p. 81 traduction libre du portugais). Pour des données sur le Chili contemporain, voir (Salinas 2011).

II.1. Se marier « dans » la maison parentale : un double contournement de l'idéal de la famille conjugale

Pour montrer le rapport entre certaines formes de la proximité résidentielle et le développement d'une conjugalité « souple », je vais appuyer le centre de mon analyse sur le cas des Sabalsa R.[200], déjà analysé à plusieurs reprises dans la thèse (chapitre 2, II ; chapitre 4, II). Les Sabalsa R. sont issus d'un milieu professionnel très aisé de la ville, dont les membres habitent à Vitacura et à Las Condes, des arrondissements largement associés aux classes supérieures de Santiago. Comme le montre la figure 8, présentée dans le chapitre 2, s'agit d'une configuration de quasi-corésidence où les maisons participantes se trouvent dans un rayon maximal de trois kilomètres par rapport à la maison parentale[201].

La *« chambre de la fiancée »*

Comme mentionné dans le chapitre 2, ma première visite à la maison parentale des Sabalsa R. en 2013 s'est passée autour d'un long déjeuner familial de dimanche à la terrasse de leur grande maison située dans un beau quartier à Vitacura. En plus des parents et la grand-mère paternelle – seule survivante des grands-parents –,étaient présents les six membres de la fratrie et les beaux-enfants, sauf le mari de Valentina, la troisième des filles qui venait de se marier. Valentina est arrivée après moi, car elle était allée déjeuner chez ses beaux-parents. En voyant qu'elle arrivait seule, l'un de ses beaux-frères lui a dit *« mais, où est ton mari ? »,* ce à quoi Valentina lui a répondu, *« il est resté avec sa famille, quoi ! »*. Son frère a alors ajouté *« ici, la chose s'est divisée ! »* après quoi, en rigolant, tous les jeunes ont commencé à huer *« déserteur, déserteur ! »,* en référence au beau-frère absent. J'ai compris plus tard que cette scène à l'apparence drôle et légère, était révélatrice de la place des beaux-enfants dans cette configuration et, plus largement, du caractère particulier qu'y revêtait la conjugalité. Celui-ci se montre de manière très nette dans existence d'un lieu particulier dans la maison parentale et d'une sorte d'institution liée à ce lieu.

À un moment où je parlais avec Carolina, la mère, et deux des filles à propos des occasions où les deux filles aînées étaient revenues séjourner à la maison parentale après leur

---

200 J'ai analysé ce cas à plusieurs reprises dans la thèse (chapitre 2, II ; chapitre 4, II). Il est issu d'un milieu professionnel très aisé de la ville, dont les membres habitent à Vitacura et à Las Condes, des arrondissements largement associés aux classes supérieures de Santiago.

201 Pour le schéma de parenté, voir la figure 7, présentée aussi dans le chapitre 2.

mariage, on m'a appris l'existence à la maison d'une pièce que l'on nommait la *« chambre de la fiancée »* [*la pieza de la novia*] :

> MOI : Et lorsqu'elles viennent là, comment faites-vous pour vous répartir dans la maison ?
> VALENTINA : Il y a une chambre de la fiancée [rires] ! C'est une grande chambre où ma mère a disposé un lit double et qui est là tout le temps pour les couples. Celle qui va se marier prend la chambre et si elle revient, elle revient là.
> CAROLINA : C'est la chambre de la fiancée. [À sa fille Valentina], il faut que tu y sortes bientôt, car j'envisage d'y mettre Teresa [rires] ! (E20, 2013)

Selon mes interlocutrices, il s'agit d'une grande chambre dont Carolina a disposé un lit double, et qui est disponible *« tout le temps pour les couples »* : l'enfant qui va se marier peut faire usage de la chambre et, aussi, une fois marié, peut l'utiliser lorsqu'il passe un séjour chez ses parents. Le dernier commentaire de Carolina révèle la logique d'alternance à laquelle cette chambre est vouée, c'est-à-dire, qu'il faut que les enfants, notamment les filles, « passent » par ce lieu les unes après les autres. Après son récent mariage, Valentina et son mari s'étaient installés dans cette chambre, en attendant la fin des travaux d'aménagement de leur nouvel appartement. Or, la fille suivante, Teresa, avait une relation de plusieurs années avec son petit ami. C'est pourquoi sa mère pressait Valentina de libérer la chambre pour qu'elle soit occupée par Teresa. En disant cela, Carolina suggèrait son désir de que Teresa s'engage bientôt dans le mariage, et suive la même trajectoire conjugale que ses sœurs aînées, et dévoilait au passage à quel point la *« chambre de la fiancée »* jouait un rôle important dans le façonnement de cette trajectoire. Cela m'a été confirmé par Teresa dans une conversation que nous avons eu seules, deux ans plus tard : *« Tu sais que chez mes parents ils ont une chambre qu'on appelle la chambre de la fiancée. Par-là passent tous ceux qui vont se marier et, je te jure, tous sont passés par là. »* (E77, 2015).

Du point de vue architectural, cette chambre se place dans l'extrême de l'aile gauche de la maison, à l'étage et exactement au-dessus de celle des parents. Ces deux chambres ont une taille plus grande que le reste et sont fournies d'un lit double et d'une salle de bains à l'intérieur, ce qui octroie une plus grande intimité. L'histoire du nom qu'on lui a donnée renvoie au premier mariage dans la fratrie, celui de Macarena, deuxième dans la fratrie. Suite aux fiançailles, les parents ont permis que cette chambre, qui servait à accueillir occasionnellement des invités, soit occupée par les fiancés pour dormir ensemble quelques jours par semaine. Dans un contexte normatif dans lequel la cohabitation conjugale avant le mariage est peu encore tolérée en milieux aisés et, dans une moindre mesure, parmi les couches supérieures des classes

moyennes (Herrera 2006; Herrera et Valenzuela 2006; Salinas 2011), cette concession pourrait être vue comme un relâchement normatif et une relativisation de la valeur du mariage formel. Néanmoins, dans la manière spécifique de la mettre en place, une telle permission reste fortement encadrée sous l'institution maritale et sous le contrôle parental, puisqu'elle sert à encourager le mariage des filles. Or, en même temps, cet arrangement semble efficace pour attirer et attacher les futurs beaux-enfants, les beaux-fils plus spécialement, auprès de la maison parentale. On peut ainsi souligner le caractère apparemment paradoxal de l'usage de la chambre de la fiancée : elle sert à encourager l'engagement en mariage des filles, en même temps qu'à maintenir un contrôle parental sur leur parcours conjugal et, notamment, à renforcer l'attachement les jeunes couples envers la maison des parents Salbalsa R, et réduire l'éloignent potentiel des enfants que le mariage entraine.

Les usages pré- et post-maritaux de la chambre

Le fait que la fille aînée, Jacinta, s'est mariée peu de temps après sa sœur a aidé à consolider l'usage prémarital de *« la chambre de la fiancée »*, ce qui a été reproduit plus tard pour la troisième des filles. Cela dit, dans le cas des trois premières filles, les nouveaux mariés se sont aussi installés transitoirement dans la chambre juste après la célébration du mariage, en y restant quelques mois durant les travaux d'aménagement de leur nouvelle maison. De la sorte, les jeunes couples ont vécu leurs premières expériences de cohabitation conjugale, autant avant qu'après mariage, à l'intérieur même de la maison parentale des femmes, quotidiennement entourés par les parents, sœurs, frère et autres membres de l'entourage proche, notamment des tantes et cousins du côté maternel qui fréquentent aussi la maison des parents Sabalsa R.

Cela dit, il faut souligner que cette chambre n'est pas faite pour que les jeunes couples y emménagent. Suivant la norme de la cohabitation post-mariage, chacun des conjoints habite « officiellement » chez ses parents respectifs jusqu'à la célébration des noces. En ce moment, les couples ont déjà loué ou acheté leur propre maison, dans laquelle ils sont censés s'installer dès que les travaux d'aménagement sont prêts, ce qui s'ajuste à la norme de la néolocalité. De cette manière, la disponibilité de la chambre pour que les couples puissent dormir ensemble chez les parents Sabalsa R. avant et après le mariage reste dissimulée derrière l'accomplissement official des attentes normatives généralisées dans leur milieu social.

De ce point de vue, chez les Sabalsa R., l'usage quasi-institutionnalisé de la chambre de la fiancée participe de la fabrication d'un style de conjugalité que contourne, mais sans les

défier frontalement, deux normes fortement structurantes de l'idéal familial parmi les classes moyennes et aisées au Chili, encadré par le modèle de la famille nucléaire conjugale. La première est la norme qui fait coïncider cohabitation conjugale et mariage : ce lieu explicitement destiné à l'usage des couples encore non mariés mais publiquement engagés octroie un encadrement légitime aux rapports sexuels prénuptiaux, sans que cela n'entrave le chemin vers le mariage. Quant à la norme qui prône la décohabitation des conjoints et leur installation dans une résidence indépendante, l'usage de la *« chambre de la fiancée »* inscrit la vie de couple au cœur même de la maison parentale, ce qui, comme on le verra, se projette dans la durée à travers la quasi-corésidence. Ainsi, l'on jette les bases d'une forme pratique de résidence ambilocale (ou bilocale)[202] à biais uxorilocale[203] qui coexiste avec la néolocalité. La conjugalité émerge ainsi comme de l'intérieur de la filiation.

II.2. La souplesse conjugale dans la durée : choix résidentiels dedans et hors la ville

On a vu comment les premières étapes de la formation conjugale des filles Sabalsa R., et notamment l'expérience de la cohabitation, ont eu lieu au sein de la maison parentale, où l'espace quasi-institutionnalisée de la *« chambre de la fiancée »* a joué un rôle majeur. Il semble que la corésidence intergénérationnelle initiale, intermittente avant le mariage et temporaire après, a un effet durable sur le développement d'un style de conjugalité durable de ces couples, à travers son incidence sur les choix résidentiels de ceux-ci dans la ville, d'abord, et, ensuite, sur leurs pratiques de villégiature.

Une continuité dans la ville

À travers l'analyse d'une blague familiale, dans le chapitre 2 on a vu comment chez les Sabalsa R. il s'exerçait une forte pression collective – autant de la part des parents que des frères et sœurs – sur les jeunes couples à l'heure de faire leurs choix résidentiels pour entretenir une distance minimale entre la maison choisie et la maison parentale, ce que certaines des enquêtées appelaient le *« mandat »* familial. Selon la blague, il fallait choisir une maison depuis laquelle l'on puisse voir l'enseigne de l'hôpital qui se trouve à quelques mètres de la maison des parents et où, de surcroit, travaille le père médecin. Ainsi, comme je l'ai montré dans la

---

202 « [Établissement du couple] auprès des parents soit de l'époux, soit de l'épouse, la décision étant fonction de facteurs d'ordre divers. » (Barry et al. 2000, p. 730)

203 « Établissement de la résidence sur le territoire où près du groupe de l'épouse. » (*Ibid.*, p. 731)

figure 8 (chapitre 2), tous les enfants Sabalsa R. mariés en 2013, y compris le seul fils de la fratrie, ont acheté leur maison à proximité de celle des parents. Les maisons des trois filles mariées se retrouvaient à environ un kilomètre, et celle du fils à trois kilomètres environ de la maison de Carolina et Guillermo. On l'a vu, dans ce milieu urbain et socioéconomique spécifique, de telles distances sont rapidement franchies en voiture, permettant d'entretenir des rapports face-à-face quotidiens, notamment entre les filles et leur mère autour de la prise en charge et la circulation des petits-enfants, lesquels passaient la plupart de leurs journées chez leurs grands-parents maternels. Autour de ce nœud de sociabilité familiale autour des petits-enfants, s'articulent des pratiques très variées et intenses de quasi-corésidence, fortement concentrées dans la maison parentale, telles que le goûter presque quotidien, le déjeuner long le samedi et le dimanche, les « jeudis ouverts »[204], entre autres.

– **Faire couple sous l'aile des parents**

On peut alors identifier une continuité expérientielle entre la période de gestation de vie conjugale des enfants et son développement postérieur, façonné par le passage dès la corésidence intergénérationnelle du début et la quasi-corésidence durable. D'autant plus que cette dernière, on le verra, est aussi entrecoupée par des corésidences ponctuelles et transitoires, mais réitérées, des enfants mariés à la maison parentale, ce qui le plus souvent concerne le retour des couples à la *« chambre de la fiancée »*. Je l'ai montré précédemment, un modèle similaire a façonné la trajectoire résidentielle des Carolina et Guillermo, par rapport aux parents de Carolina (chapitre 4, figure 22), et touche aussi des membres de la fratrie de celle-ci (chapitre 2, figure 9). De ce fait, l'on peut penser à la réactualisation, au présent, d'un style de conjugalité relativement ancrée dans la lignée maternelle des Sabalsa R.

À degrés divers d'aisance ou de tension au sein du couple, filles et beaux-fils se sont habitués à faire couple « sous l'aile » des parents et des autres membres des Sabalsa R. Dans une forme plus nuancée, cela est aussi vrai pour le fils et sa femme : ils moins souvent usage de la *« chambre de la fiancée »* ; la belle-fille se rend moins fréquemment chez Carolina pendant la semaine, ce qui est peut-être en rapport au fait que sa maison se place au double de

[204] Selon les enquêtées, il y a depuis plusieurs aînées une « institution » chez Carolina que l'on appelle *« jeudis ouverts »* [*jueves abiertos*]. Ceux ci-consistent à *« recevoir »* toutes les femmes adultes de la lignée maternelle – dont les sœurs et belle-sœur de Carolina, les cousines et épouses des cousins maternels, et bien sûr les sœurs Sabalsa R. et l'épouse du frère –, avec leurs enfants respectifs, pour goûter ensemble et réaliser des activités récréatives variées, telles que des cours de guitare pour les grands et d'anglais pour les petits. Plus tard, après la journée de travail, certains des époux s'y joignent.

la distance de celle des filles ; et ils concentrent la coprésence avec les Sabalsa R. plutôt pendant les weekends.

Or, du moins en ce qui concerne les filles, il est claire que la quasi-corésidence autour de la maison des parents Sabalsa R. a entrainé la mise en place de ce que les anthropologues appellent mariage « en gendre » (Weber 2003, p. 78-81)[205]. C'est-à-dire, l'annexion des époux à la famille d'origine de la femme. D'après mes interlocutrices, il y aurait même un biais dans l'élection des conjoints de la part des enfants Rocha, *« même »* dans le cas du fils, dans le sens qu'ils ont presque tous choisi des conjoints qui *« s'intègrent »* bien à la dynamique centripète de la maison Sabalsa R. Selon Teresa, *« la femme de mon frère est très intégrée […]. Lui, il a eu d'autres histoires amoureuses* [pololeos] *très longues, il a été au point de se marier, enfin. Je te dirai qu'une des raisons pour la choisir ça a été la capacité de ma belle-sœur de s'intégrer à nous. »* (E20, 2013). Du point de vue indigène, cette vertu d'*« intégration »* des conjoints choisis par les frère et sœurs Sabalsa R. est liée à une relative faiblesse quant à l'attachement à leurs respectives familles d'origine, pour des raisons diverses, telles que la conflictualité, le distancement géographique, l'asymétrie socioéconomique, des décès, entre autres. Il s'agit, en conséquence, *« des gens qui cherchent une maison, un foyer, quelques-uns plus que d'autres[…]. »*. Ainsi, selon Teresa, la femme du frère est issue d'une famille où *« tous ses frères se sont disputés entre eux »* ; l'époux de l'une des sœurs *« n'a pas de maman et ma mère est comme sa mère* », et la famille d'un autre des beaux-frères *« est loin dans le Sud ».* (E20, 2013)

- **Conjugalité souple et filiation totale**

Dans une expression qui ren appelle d'autres évoquées au long des chapitres précédents, Valentina affirme que ce que tous les beaux-fils ont en commun, c'est *« qu'ils deviennent des enfants* [se hacen hijos] *»*. Selon Jacinta, cela est particulièrement accusé dans le cas de l'époux de la deuxième des filles, au point que, dans ses mots, « *il a été comme implicitement adopté »* par ses parents :

> JACINTA : Lui, il est vraiment comme mon frère, il est depuis vingt ans dans la famille et il est un fils de plus. Si je me dispute avec lui, je suis sûre que ma mère va s'allier avec lui ! C'est-à-dire il a un pouvoir énorme au sein de la famille. […] Il se sent beaucoup plus faisant partie de ma famille que de la sienne, cela se voit dans le niveau d'intimité, dans la prise de décisions, dans tout, quoi. (E26, 2013)

---

[205] À propos des mariages « en gendre » et « en bru » au sein des configurations résidentielles de proximité étudiées, voir le chapitre 4 (III).

Ainsi, en essayant de restituer les formes pratiques de la conjugalité qui ont lieu au sein de cette configuration résidentielle de proximité, le récit des enquêtés nous renvoie à des éléments constitutifs de ce que j'ai appelé, dans la section précédente, filiation « totale ». Regardée du point de vue des liens conjugaux – ce que le cas des Domínguez E. ne permettait pas de faire–, il apparaît que les affectivités, les attentes et valorisations réciproques, ainsi que le façonnement des terminologies qui structurent le vécu de la conjugalité au sein de ce *dwelling environement,* sont marquées par une primauté de la logique filiale. Autrement dit, la filiation tend à se constituer comme référence pour la constitution de la conjugalité, et celle-ci est revêtue, dans la pratique, par le domaine sémantique, moral et symbolique des liens filiaux. Depuis là, l'on voit plus clairement le rapport intime entre le style de la filiation « totale » et un style particulier de conjugalité que je propose de nommer « souple ». Prenant le cas des Sabalse R. comme exemple paradigmatique, ce que l'on voit se réaliser par la voie des configurations résidentielles de proximité c'est un passage en « souplesse » des enfants à l'âge adulte. Lors que les enfants se marient, même quand ils décohabitent – comme chez les Sabalsa R.– ou qu'ils s'éloignent significativement pendant une période – comme dans les plusieurs cas de « regroupement » analysés précédemment[206]–, cela n'est pas vécu comme si la famille d'origine « finissait», en se fragmentant, et celles de procréation « commencent ».

Ces observations sur mon terrain à Santiago, retrouvent des échos importants dans la description que Lomnitz et Lizaur (1978b; 1986; 1978a) ont fait de la parenté au Mexique urbain dans les années 1970, de manière assez transversale en termes socioéconomiques :

> Dans le cas du Mexique, les rapports de solidarité entre parents et enfants ne sont pas drastiquement altérés par le mariage de ces dernières ; au contraire, les attentes d'aide réciproque et solidarité subsistent et souvent s'accroissent (Lomnitz et Lisaur 1980, p. 148, traduction libre de l'espagnol)

Selon les auteures, le mariage des enfants y est conçu avant tout comme la possibilité de réaliser, dans une nouvelle génération, l'idéal de la « grande famille trigénérationnelle », « puisqu'il n'y a pas de changement de loyauté au moment de se marier ni lorsque les enfants quittent la maison parentale, dans un sens drastique, pendant que leurs parents sont en vie. » (Lomnitz et Lizaur 1978b, p. 144) À l'image de ce que décrivent ces auteures, dans mes observations à Santiago, c'est aussi comme si par le mariage des enfants et la naissance des

206 J'offre une analyse des trajectoires de regroupement et, plus particulièrement, du « stage conjugal » dans le chapitre 4 (II).

petits-enfants, le cycle familial ne faisait que se compléter, en ajoutant la troisième couche qui fait d'une famille une véritable famille, c'est-à-dire un *« clan »*.

À la différence des praxis analysées dans la section précédente à la lumière du cas des sœurs Domínguez E. où la filiation à biais matrifocal devient une expérience totalisante, on voit ici une filiation qui embrasse, mais sans l'étouffer, l'expérience de la conjugalité. C'est dans cet encadrement plus large qu'il faut situer l'émergence et l'institutionnalisation de la *« chambre de la fiancée »*. Elle s'intègre naturellement à une dynamique de socialisation familiale fortement centripète, et permet de la renforcer lorsque des forces centrifuges s'instruisent par le mariage des enfants. L'expérience d'une proximité spatialement étroite et socialement intense, quoique courte, lors de la période de corésidence pré- et post-mariage devient alors fondatrice du processus de formation des nouveaux noyaux conjugaux, et elle se fait dans une claire continuité avec les expériences qui ont précédé le mariage et celles qui le suivront.

Une continuité dans les lieux de vacances

On a décrit jusqu'ici le développement d'un style de conjugalité qui combine la valorisation du lien conjugal comme lien solide et marqueur fondamental du passage des enfants à l'âge adulte, qui est consacré par le mariage civil et religieux, avec l'idée que ce passage se doit faire en souplesse, c'est-à-dire sans modifier le caractère quotidien des rapports en face-à-face avec la famille d'origine ni relâcher de manière substantielle les formes de solidarité et d'interdépendance filiale et fraternelle.

Dans certains des cas issus de milieux aisés, j'ai observé un redoublement du rapprochement résidentiel urbain dans les endroits des vacances. Cela produit ainsi un renforcement des logiques centripètes de sociabilité familiale pendant le temps non-ordinaire, ce qui n'est pas sans conséquences sur l'expérience de formation conjugale ici décrite. Si les pauses offertes par les weekends prolongés, les petites et grandes vacances sont l'occasion pour certains des enquêtés de s'éloigner un peu de la grande-famille et d'assurer un espace-temps

protégé pour se réaffirmer comme noyau conjugal, ou bien pour compenser en se rapprochant de l'autre branche conjugale[207], cela n'est pas du tout le cas pour les enfants Sabalsa R.[208]

On y voit une forte pression collective, exercée en même temps par les parents, les frères et sœurs, ainsi que l'ensemble des tantes, oncles et cousins maternels, pour entretenir et même renforcer un rapprochement physique étroit pendant n'importe quelle période de vacation : fériés, weekends, petites et grandes vacances. D'abord, les membres de la fratrie de Carolina, eux aussi vivant dans des résidences rapprochées dans la ville comme je l'ai montré ailleurs (chapitre 2, figure 9), ont l'habitude de partir ensemble pour les grandes vacances d'été, où ils louent collectivement plusieurs maisons dans un lieu balnéaire du Sud du pays, tradition qui s'est reproduite pour la nouvelle génération de cousins. En autre, Carolina et certains de ses frères et sœurs sont propriétaires de plusieurs maisons avoisinantes dans un lieu balnéaire près de Santiago, où ils se rendent fréquemment pendant l'année. Dans notre dernier entretien, en 2015, Carolina et sa fille Valentina m'ont raconté qu'ils avaient récemment acquis collectivement un énorme terrain là-bas, pour garantir le renouvellement générationnel de ce lieu familial :

> VALENTINA : Tu sais, nous nous sommes acheté un terrain à [la plage]. Il y a la maison de mes parents, mais maintenant on a acheté une parcelle avec tous les frères et sœurs, et les cousins.
>
> CAROLINA : Les six enfants. Je le lui ai acheté à la petite pour qu'elle ne reste pas exclue.
>
> VALENTINA : Chacun partage cinq mille mètres avec les autres, tu vois, c'est comme un rectangle, alors l'idée c'est de faire comme un *condominio*, et chacun va céder mille mètres du milieu et là on va faire une piscine, un espace barbecue.
>
> CAROLINA : Mais pour le moment, j'ai fait agrandir ma maison, car je pense qu'ils vont encore prendre du temps pour y construire ! (E71, 2015)

Une nouvelle fois, on voit apparaître l'imaginaire du *condominio* comme l'idéal du rapprochement qu'ils n'ont pas pu réaliser en ville[209], et qui émerge alors comme une possibilité envisageable dans les lieux de vacances. Outre ces déplacements réguliers, de manière plus

---

207 Ce renforcement du rapprochement ordinaire pendant les temps des vacances n'est qu'une des possibilités observées sur le terrain. Comme je l'analyse dans le chapitre 6 (II), très souvent les temps et lieux de vacances servent au contraire à contrecarrer l'asymétrie entre branches conjugales produite pendant le temps ordinaire, à travers un rapprochement intensif des noyaux conjugaux envers l'*« autre côté »*.

208 C'est aussi le cas notamment pour les Anchoberry B.

209 Dans le chapitre 4 (I) j'ai développé en détail les différentes morphologies spatiales des configurations résidentielles de proximité observées à Santiago. Parmi celles-ci, on a vu que la modalité du *condominio* ou *la villa* –des maisons contigües mais différentes, séparées de l'entourage par une barrière commune et, dans la plupart des cas, partageant des espaces communs – semble représenter transversalement un modèle optimal, une sorte d'archétype de la réalisation de l'idéal indigène du rapprochement résidentiel familial, synthétisé dans le dicton populaire *« ensemble, mais pas brouillés »* [*juntos, pero no revueltos*].

exceptionnelle, les parents Sabalsa R. ont organisé et financé des voyages à l'étranger pour l'ensemble des membres. Dans un email que Carolina m'a envoyé en 2015, elle m'a raconté le dernier de ces voyages, auquel ont participé l'ensemble des vingt membres des trois générations des Sabalsa R. (dont cinq des enfants déjà mariés et six petits-enfants nés), groupe que mon interlocutrice appelle *« sa famille nucléaire »* :

> CAROLINA : Cette année, nous sommes allés avec toute ma famille nucléaire, nous sommes vingt, à Galápagos pour passer Noël. Ça a été un voyage incroyable. Ça vaut la peine, et comme ça on continue à faire famille [*se va haciendo familia*]. (E-mail, janvier 2015)

Il me semble que cet usage indigène du concept de *« famille nucléaire »* pour désigner le groupe formé par ce qui, du point de vue de la terminologique sociologique classique, correspond à plusieurs familles nucléaires apparentées, vient renforcer l'hypothèse de la grande famille trigénérationnelle. C'est-à-dire que ce sont les contours du groupe de descendance à trois générations qui constituent la forme pleine de l'unité familiale. Considérant qu'en ce moment, il y avait deux de ses enfants qui étaient partis travailler ou étudier aux Etats-Unis, ce voyage a permis de réunir dans un même lieu et pendant plusieurs jours l'ensemble des Sabalsa R. Pour Carolina, *« comme ça on continue à faire famille »*, c'est-à-dire, *« se faire clan ».*

Enfin, dans ma dernière visite en 2015, on m'a appris que le fils et sa femme ont acheté un terrain à la montagne. Ils y ont bâti une petite maison où ils passent une partie des vacances *a solo*, sans la grande-famille. Or, Carolina m'a avoué, en rigolant, qu'elle et son mari avaient récemment acquis un *sitio* dans les environs de celui de leur fils. Si les parents n'y avaient pas encore bâti une maison, on y voit le germe de la reproduction de cette logique où les uns suivent les autres, ce qui implique qu'il y a très peu de place pour que les noyaux conjugaux puissent se retrouver sans la présence du reste des membres de l'entourage, où l'expérience de la conjugalité et la parentalité puisse s'affirmer de manière autonome.

Un stade conjugal décalé

En apparence, le style de la conjugalité décrit à partir du cas des Sabalsa R. va à l'encontre de ce que j'ai précédemment souligné comme un trait caractéristique des parcours de formation de la proximité résidentielle en milieu aisé : le « stade conjugal » (chapitre 4, II). Par cela, je désigne les situations où les configurations de proximité résultent d'un processus de regroupement entre parents et les membres adultes d'une fratrie, suite à une période d'éloignement résidentiel des noyaux familiaux, notamment pendant les premières étapes de

formation. Le stade conjugal apparaît comme une exigence propre aux couches aisées, liée à l'accomplissement des attentes de réussite professionnelle et financière des couples, ainsi que de leur stabilisation conjugale. Cela se différence des parcours « de toujours », plus couramment observés en milieux démunis, où les configurations de corésidence résultent du fait que les enfants « restent » dans la maison parentale lors de la période initiale de leur formation familiale et au-delà.

La trajectoire des Sabalsa R. est intéressante car, comme on l'a vu, il s'agit d'une configuration de quasi-corésidence en milieu aisé, mais qui a été le fruit d'un parcours du type « de toujours ». On n'y voit pas la mise en place d'un « stade conjugal », c'est-à-dire d'une période d'éclatement résidentiel des noyaux après leur mariage et un regroupement postérieur. Néanmoins, la possibilité que j'ai eu de suivre plus longuement ce cas dans le temps m'a permis de constater que le stade conjugal n'est pas complètement absent de la trajectoire résidentielle des enfants Sabalsa R., mais plutôt qu'il s'est mis en place de manière décalée par rapport au processus de formation de la configuration résidentielle de proximité.

- **Les départs des enfants à l'étranger**

On a vu qu'une continuité pré- et post-nuptiale a été tissée par une quasi-corésidence bien établie pendant les premiers stages de la formation familiale, notamment des filles. Or, cela n'a pas empêché, mais a seulement décalé le départ des enfants à l'étranger dans des études de post-graduation ou d'expériences de travail comme le prescrivent de manière générale les attentes des classes supérieures au Chili. Macarena, médecine et deuxième dans la fratrie, est partie pendant deux ans en Europe faire un master avec son mari. La quatrième, aussi médecine, était en 2015 en train de préparer son départ avec son mari et son bébé pour réaliser un master de deux ans en Europe. La cinquième fille, Teresa, sociologue, a été la seule à partir juste après son mariage pour suivre son mari faire un doctorat en économie aux États-Unis. Le fils, ingénieur, est aussi parti avec femme et fille aux Etats-Unis pour des raisons de travail. La seule qui n'avait pas réussir à partir était la fille aînée, Jacinta, ce qu'elle regrettait comme une sorte d'échec et un handicap par rapport à ses sœurs et frère puisque, selon ses mots, *« c'est une expérience qu'il faut vivre »*.

Par rapport à d'autres cas de milieu aisé de mon enquête, le stage conjugal des enfants Sabalsa R. se montre non seulement décalé par rapport au moment du mariage, mais aussi plus court, à l'exception de Teresa qui est partie immédiatement après ses noces et pour une période

d'au moins cinq ans. Le mari de Teresa appartient à une famille liée à l'élite intellectuelle et le fait d'avoir été accepté dans une prestigieuse université américaine a été très valorisé au sein des Sabalsa R., notamment par le père. Si leur installation aux Etats-Unis, a permis à Teresa et son mari d'établir des marges d'autonomie conjugale que la proximité résidentielle ne rend pas possible, ces marges théoriquement garanties par le distancement géographique se sont vues fortement restreintes dans la pratique. Lorsque j'ai demandé à sa sœur Valentina sur le régime de visites des Sabalsa R. à Teresa, elle m'a répondu en riant, *« je peux te le résumer : tous les mois ! ».* Selon Carolina et Valentina, ce qui m'a été plus tard confirmé par Teresa elle-même, la succession des allers-retours de l'ensemble des membres de la fratrie, de Carolina et Guillermo et de Teresa entre le Chili et les États-Unis ont été tellement réguliers qu'ils ne s'est pas écoulé plus de deux mois sans contact en face-à-face avec Teresa. Quand j'ai pu rencontrer Teresa aux Etats-Unis en 2015[210], elle a estimé que, dans une période d'un an, elle et sa mère s'étaient vues *« entre 4 et 6 fois ».*

– **L'entretien des coprésences à la distance et la force de la filiation totale**

Même avant son mariage, Carolina et Guillermo sont allés *« déposer »* leur fille aux États-Unis pour *« voir où elle allait vivre »,* comme ce que Carolina avait fait auparavant avec une autre des filles, Macarena :

> CAROLINA : Bon, avant de partir, nous sommes allés avec [Teresa] pour voir où elle allait vivre. C'était super, car c'est très bien de voir où elle va rester, c'est très important. C'est comme lorsque Macarena [deuxième fille] est partie [en Europa], je suis allée dans l'avion avec elle, comme ça j'étais tranquille. Ça aurait été bien pire pour moi si elle était partie sans savoir où elle allait arriver. (E71, 2014)

Ce geste de Carolina d'accompagner ses filles mariées dans leur départ à vivre à l'étranger et les « déposer » littéralement dans leurs nouvelles maisons où elles allaient vivre avec leur mari, est fort révélateur de la solidité avec lequel le style de conjugalité « souple » – et, corrélativement, de la filiation « totale » – s'inscrit dans ce contexte. Il est frappant de voir combien la conjugalité reste fortement subordonnée à une *praxis* de la filiation structurée par la coprésence physique (et non seulement virtuelle) comme expérience continue – même lorsqu'on introduit une distance géographique tellement significative entre les jeunes couples et les parents. Or, cette prolongation de la coprésence à la distance requiert des efforts individuels conséquents et des investissements de ressources de toute sorte. Des voyages de

[210] Par coïncidence, en 2015, je suis allée à une conférence dans l'université où étudiait le mari de Teresa, occasion que j'ai saisie pour la revoir.

travail, des échanges d'études, des vacances familiales, sont des opportunités saisizs par les divers membres des Sabalsa R. pour se rendre l'un après l'autre chez Teresa aux États-Unis et vice-versa. Pour pallier la distance entre les visites, ils utilisent de manière quotidienne diverses plateformes de communication virtuelle qu'– Carolina a offert à Teresa un téléphone IP satellite pour pouvoir se parler plus facilement.

En considérant l'ensemble d'éléments avancés jusqu'ici, on peut observer comment la pression centripète qu'exerce la grande-famille trigénérationnelle réussit à s'imposer face aux multiples sources de contre-pression envers la dispersion et l'autonomie nucléaire des nouvelles familles conjugales, qu'elles soient de caractère tant normatif que pratique : injonction à la néolocalité, périodes de vacances, départs à l'étranger. *« Se faire-clan »* trouve dans la dimension résidentielle de la coprésence physique quotidienne ou quasi-quotidienne un *locus* fondamental. C'est dans les configurations résidentielles concrètes des Sabalsa R. à Santiago, dans les endroits de vacances ou, à défaut, dans tout autre lieu qui puisse servir de substitut conjoncturel de la coprésence, où *ont lieu* des processus concrets par lesquels sont façonnées des styles relationnels familiaux *suis generis*. En particulier, on fait en sorte que l'entrée des enfants à l'âge adulte, dont le nœud est le mariage, ne constitue pas un moment de segmentation familiale ou de rupture. Ce passage est dépouillé de tout caractère radical, assoupli par l'accompagnement permanent de l'entourage familial plus proche qui enveloppe d'une certaine manière les noyaux qui commencent à se former et les maintienne assujettis, sans pour autant les empêcher de se développer. Les contours de ces marges restreintes d'autonomie conjugale sont par contre l'objet de tensions constantes face aux pressions centripètes de la filiation et de la germanité qui attirent la vie de couple au sein de la maison parentale et menacent de fondre complètement l'unité bigénérationnelle de chaque noyau dans la grande-famille. De ces tensions, sources de conflit et de souffrance je vais m'occuper dans la sous-section suivante.

II.3. Les non-souplesses de la conjugalité souple : conflits conjugaux et souffrances personnelles

Si la souplesse de la conjugalité vécue au sein des configurations résidentielles de proximité octroie aux jeunes adultes un accès pour ainsi dire « protégé » à l'âge adulte, elle entraine aussi des coûts importants quant aux degrés d'autonomie dans la construction des individualités personnelles et des rapports conjugaux. Évoquant une nouvelle fois Lomnitz et Lizaur :

> « La grande famille trigénérationnelle produit des sociétés dans lesquelles un individu dispose davantage de soutien social à tout moment et notamment en situations critiques ; or, cet appui comporte aussi des contraintes à la liberté individuelle. » (*Ibid.*, p. 165 traduction de l'auteure)

Les conflits conjugaux chez Jacinta

Cette tension est fort évidente pour Jacinta, l'aînée des Sabalsa R. Selon elle, Emanuel, son mari, entretient toujours une certaine distance vis-à-vis du *« clan »*, à différence des autres beaux-frères qui se *« fraternisent »* plus facilement. Jacinta m'a raconté comment Emanuel mène une lutte quotidienne pour conserver un espace d'intimité conjugale libre de l'influence et du regard constant de la belle-famille. Ainsi, Jacinta se trouve en permanence au milieu de deux forces qui la tirent dans des directions opposées, dans un feu croisé de loyautés conjugale et filiale, situation à laquelle elle attribue des troubles psychologiques qu'elle a dû traiter avec une thérapie de couple. Ce morceau d'entretien en est très éloquent :

> JACINTA : Mon mari rentre dans le *clan*, mais quand on est tous ensemble il joue toujours un rôle extérieur. Il se fatigue, il se fatigue de ce qu'on parle tous en même temps, il se fatigue de ce qu'on ne s'écoute pas [...]. Si je ne veux pas suivre ce rythme parce que ça me crée des problèmes, ça fait parler parce que c'est la règle [familiale]. J'ai suivi pendant un an une thérapie de couple à cause de cela. (E26, 2013)

D'un côté, Jacinta désire limiter la puissance de ce qu'elle appelle, en bonne psychologue, le *« mandat familial »* (chapitre 2, I), et trouver un compromis plus équilibré entre fidélité filiale et conjugale. Aller à la thérapie de couple, réduire le nombre de jours de la semaine où elle se rend chez sa mère et de rester plus chez elle avec ses enfants, raviver le projet de partir un ou deux ans vivre à l'étranger avec Emanuel, font partie des mesures qu'elle s'est imposées pour réussir l'équilibre entre son désir d'autonomie conjugale et sa fidélité au *« clan »*.

Les souffrances personnelles d'Isabel

J'ai rencontré Isabel en 2013, puis en 2015. Isabel, assistante sociale à la retraite et plasticienne amatrice, est la femme de José, le fils aîné des Saldes T. [211] En 2013, Isabel avait 62 ans, dont 26 passés *« à côté »* de sa belle-famille. Comme je l'ai décrit dans le chapitre 4

[211] Cas nº 16 en Annexes.

(figure 15-I), les Saldes T. habitaient depuis presque trois décennies dans un *condominio* dans le beau quartier de La Dehesa. Autour de la maison des parents, décédés en 2011 et 2012, où habitait encore la fille ainée, séparée, et son fils, on y trouvait les maisons de cinq des sept frères et sœurs. Lorsqu'on a discuté en 2013, Isabel n'a pas caché son ressentiment envers son mari pour n'avoir jamais voulu *« sortir »* de la *« communauté Saldes »* ni *« couper le cordon ombilical »* avec le *« clan »*. Dans ces mots, *« le clan l'attire trop, ça le dépasse je te dirais »*. Pour mon interlocutrice, ce *« mode de vie »* marqué par le *« manque de distance »,* a non seulement fini par faire des dégâts sur son mariage, mais l'a affaiblie aussi en tant que personne, puisque toute sa vie elle a été contrainte à rester en deuxième plan en tant qu'épouse et mère. Un jour, son mari lui aurait dit : *« si mon père m'appelle c'est plus important que toi ! »*. (E24, 2013) Il y a une scène qu'Isabel m'a décrite, dans laquelle on entrevoit bien à quel point le vécu quotidien de la quasi-corésidence chez sa belle-famille l'a contrainte à trouver une manière particulière de réaliser à la fois la conjugalité et la parentalité, à laquelle elle ne s'est jamais bien adaptée :

> ISABEL : S'il y a un barbecue à côté, jusqu'à maintenant, Andrés passe [rapidement] et dit "tout le monde au barbecue", et nous on est en train de déjeuner, que font les Saldes, mon mari et mes enfants, ils partent et ils y vont, et moi je me retrouve avec la bonne qui a travaillé toute la matinée pour faire la cuisine à manger toute seule. (E24, 2013)

Isabel m'a aussi raconté que depuis un certain temps, envisageant l'éventuel démantèlement du *condominio* suite à la mort des grands-parents Saldes T., ses fils mariés et son mari évoquaient le projet d'acheter un grand terrain pour aller y vivre tous ensemble. En plaisantant, elle a rétorqué à José, *« bon, si tu fais ça, moi je vais aller vivre dans un appartement ! »*, ce à quoi il a répondu *« va-t'en ! »*. Alors, je lui ai demandé si pendant ces années elle n'avait jamais proposé à José d'aller vivre ailleurs, à quoi elle m'a répondu : *« Il ne serait jamais parti. Non, il en mourrait, il m'aurait dit 'va-t'en'. C'est une chose, presque comme une maladie, ce clan ».* (E24, 2013) La *« maladie »* que représente pour Isabel le *« clan »* de son mari, après presque trois décennies de quasi-corésidence, est étroitement liée au manque d'autonomie des enfants Saldes T. par rapport aux parents : *« [Ils ont tous] une faible capacité de décision, parce que leur père résolvait tout pour eux. […] L'eau de Cologne, […] il faut que ce soit celle du père. À chaque fois qu'il devait prendre une décision à propos d'un problème, José allait voir son père, il ne trouvait pas la détermination lui-même ».* (E24, 2013)

De même que pour Jacinta l'idée de partir à l'étranger avec son noyau constituait une promesse d'autonomie et de consolidation conjugale, pour Isabel, les années où elle et José ont vécus seuls avec leurs enfants aux États-Unis, au début de leur mariage, demeurent *« les meilleures années »* de sa vie conjugale. Évoquant avec nostalgie cette période, à plusieurs reprises pendant l'entretien, Isabel exclamait, *« moi j'aurais aimé avoir plus notre propre famille » ; « J'ai tellement envie de faire ce que je veux, en tant que mère, en tant qu'éducatrice des enfants, en tant qu'épouse ! ».*

L'année suivant notre rencontre en 2013, la fratrie Saldes T. a vendu le terrain. Les parents fondateurs étant décédés, ils ont reçu une proposition d'achat économiquement très conséquente pour le terrain entier. Aussi, la plupart des enfants Saldes T. étaient devenus grands-parents et voulaient se consacrer à leur propre grande-famille trigénérationnelle. En 2014, j'ai rendu visite à Isabel dans son nouvel appartement, placé dans le même quartier que l'ancien *condominio*. Alors, elle m'a appris qu'elle et José s'étaientséparés juste après le démantèlement du *condominio*. Le fait que leur relation de couple n'a pas résisté la dissolution du *« clan »* m'a tout d'abord paru contradictoire, puisque c'était enfin l'opportunité de s'installer avec son mari à l'écart de la belle-famille, cette indépendance qu'Isabel attendait depuis longtemps. Et néanmoins, au moment de quitter le *condominio*, Isabel et José sont chacun partis vers une maison différente. Face à la situation de devoir emménager une nouvelle maison ensemble, Isabel dit qu'il est devenu évident *« qu'il n'y avait plus rien : cette relation n'a pas été faite de bagarres ni de cris, mais elle est morte lentement »* (E53, 2014). J'ai alors compris que leur relation de couple s'était tellement construite au sein du *clan* Saldes T., qu'elle était structurée en fonction des contraintes d'autonomie et de liberté dans le tissage trigénérationnel.

*

* *

Au long de cette section, l'observation d'un cas de quasi-corésidence en milieu aisé nous a permis de saisir les *praxis* de la conjugalité qui émergent lorsque les enfants se voient contraints de faire couple *« à côté »* des parents et du reste des membres de leur fratrie. À partir du cas de figure des Sabalsa R., on a vu que la primauté donnée à la filiation, ou style de filiation « totale », se développe dans un contexte social où, à la différence des milieux plus démunis, il y a une valorisation forte et explicite du mariage comme idéel du parcours conjugal et de sa

place centrale dans la formation familiale. Dans ce contexte, au sein d'une configuration durable de quasi-corésidence, l'expérience de la vie conjugale acquière des traits *sui generis* que je propose de réunir sous la notion de conjugalité « souple ». Celle-ci décrit le fait que l'expérience conjugale des jeunes enfants se met en place sous l'égide de la présence et la protection parentale. De ce fait, le passage à l'âge adulte des enfants n'entraîne une véritable rupture, ne donne pas lieu à une segmentation du groupe familial préexistant, mais ajoute une nouvelle couche à partir de laquelle l'on devient un *« clan »*, c'est-à-dire une grande-famille à trois générations.

Au sein de la maison parentale des Sabalsa R., la *« chambre de la fiancée »* n'est pas un simple réceptacle de la vie de couple des enfants, mais un lieu performateur de l'expérience même de la conjugalité, par rapport aux significations, valorisations et pratiques qui la constituent. On a vu comment ce dispositif a façonné les trajectoires conjugales, notamment des filles, en les inscrivant très tôt sous l'égide de la présence permanente des membres de leur famille d'origine. En même temps, les usages pré- et post-nuptiaux de cette chambre, permettent de contourner sans les défier certaines injonctions fortement normatives dans ce milieu social au Chili, tels que l'interdiction de la cohabitation prémaritale et la prescription de la néolocalité, ainsi qu'aux attentes éducatives et professionnelles.

Bien que je n'aie pas trouvé ailleurs sur mon terrain d'autres *« chambres de la fiancée »*, le cas des Sabalsa R. manifeste d'une manière particulièrement institutionnalisée et explicite, des pratiques plus subtilement présentes dans d'autres cas. Par rapport à la plupart des cas issus des classes moyennes et aisées de mon terrain, celui des Sabalsa R. se démarque en apparence, mais ne fait au fond que présenter de manière exemplaire des éléments constitutifs d'un style de conjugalité façonné par l'expérience durable de la proximité résidentielle familiale à Santiago. Malgré les variations dans la manière de débuter la vie conjugale des enfants selon les milieux socioéconomiques – notamment en termes d'exigence de formalisation de la vie de couple dans le mariage, des normes de cohabitation et de parentalité prénuptiale, et des attentes en termes de décohabitation et néolocalité –, le style « souple » de la conjugalité semble un trait assez transversal.

III. *« C'est tous ou personne »* : une germanité « en bloc »

Comme je l'ai signalé dans le chapitre 4, sauf à de rares exceptions, l'un des traits les plus saillants des configurations résidentielles de proximité étudiées est la tendance à attirer les fratries « en bloc » autour de la maison parentale. C'est-à-dire la participation de la totalité ou de la majorité des membres adultes d'une fratrie, indépendamment de la taille de celle-ci. De même que dans les sections précédentes, j'ai avancé l'idée qu'au sein des configurations résidentielles, il y a des conditions pour le développement de styles *sui generis* de filiation et conjugalité : l'on y retrouve aussi des *praxis* relationnelles spécifiques entre germains adultes.

Plusieurs auteurs s'accordent à affirmer que les fratries constituent un sujet largement négligé dans l'étude de la parenté en sciences sociales, par rapport aux liens filiaux et conjugaux (Crenner, Déchaux et Herpin 2000; Cicirelli 1994; Buisson 2003; Fine 2012; Déchaux 2012). Cela s'expliquerait en partie puisqu'en Occident le lien de fraternité ou de sororité a une position structurellement secondaire dans le système de parenté et, par conséquent, il est faiblement normé, du fait qu'il « apparaît largement discrétionnaire et contingent » (*Ibid.*, p. 109). En contraste, les liens parent-enfant et entre époux sont fortement régulés juridiquement et moralement quant aux obligations et attentes réciproques.

En revanche, ces auteurs proposent qu'un tel relâchement en termes de régulations statutaires, octroie une importance accrue, dans la production d'obligations réciproques entre frères et sœurs, au vécu des relations interpersonnelles et à la durée de la vie en commun entre germains. Selon Jean-Hugues Déchaux (2012), la forme de l'implication entre sœurs et frères à l'âge adulte, « est avant tout le produit d'une histoire familiale, de relations qui se sont développées au fil du temps. ». C'est le « processus d'engagements cumulatifs », fait de proximités, d'affections et de soutiens concrets, typiques « d'une relation peu statutaire », ce qui caractérise le lien de germanité (*Ibid.*, p. 109). De ce point de vue, l'approche résidentielle à l'étude des formes, pratiques et processus configurant la vie domestique, constitue une entrée particulièrement riche pour l'étude des rapports de fraternité ou de sororité. La force de ceux-ci n'étant pas renforcée juridiquement, elle est fortement dépendante des coprésences effectives qui se sont développées dans la durée, ce que Pina-Cabral (1991) appelle les « identités continuées » mais appliquées aux rapports intragénérationnels (Pina-Cabral et Silva 2013, p. 93).

Du point de vue de mon terrain, *« se faire clan »* n'est pas seulement l'expérience de la coprésence ordinaire entre les membres d'au moins trois générations, mais aussi celle d'une proximité physique quotidienne de nombreux collatéraux : frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, tantes et oncles, cousins et cousines. C'est pour cette raison qu'il semble important de considérer ici l'analyse des fratries en tant que relations « plurielles » et non seulement « binaires » (Buisson 2003), c'est-à-dire comme des rapports d'ensemble plutôt que d'affinité interpersonnelle. Comme je l'ai anticipé dans l'Introduction du chapitre, il y a dans l'expression de *« se faire clan »* une association indigène entre la capacité d'agglutiner la totalité ou la majorité des membres d'une fratrie dans un étendu résidentiel commun, et une certaine « puissance familiale »[212] qui en découle, comme une version locale du « wealth in people » décrit par Guyer (1993), ou des « fronts de parenté » repérés Giovanni Levi (Levi 1989; Julliette Hontebeyrie et Rosental 1998). De manière semblable à ce qu'ont observé Lomnitz et Lizaur au Mexique urbain, dans mon terrain à Santiago « la force d'une famille se démontre dans le fait que l'on puisse attirer les femmes affines dans sa propre sphère d'influence et, en même temps, retenir la plupart de [propres] femmes. » (1978a, p. 151).

Je propose de poursuivre par l'analyse d'un cas de figure de ce que j'appelle un style de germanité « en bloc », dont je soutiens qu'elle est significativement façonnée par l'expérience durable du rapprochement résidentiel. Ici, la fratrie se conçoit comme un set indivisible d'interdépendances, au sein duquel les individualités émergent en fonction de la place que chacun ou chacune occupe par rapport aux autres. À la différence de la tendance à la segmentation ou l'émancipation entre frères et sœurs au moment du mariage et la formation familiale qui a été décrite en contextes où prédomine l'organisation familiale nucléaire (Crenner, Déchaux et Herpin 2000; Déchaux 2012; Parsons 1943; Hubert 1965; Cicirelli 1994; Fine 2012; Buisson 2003), l'on observe ici une forte continuité des liens de germanité à l'âge adulte.

Le cas des Camposano D.[213], auquel j'ai fait peu référence jusqu'à présent, se distingue à plusieurs égards de l'ensemble de mon échantillon. Il s'agit de la seule configuration du type *condominio* o *villa* que j'ai pu rencontrer sur mon terrain parmi les classes moyennes, quoiqu'elle se retrouve aussi à Lo Barnechea, dans le même arrondissement où j'ai fait face à

---

212 Dans le chapitre 6, je développe plus en détail cette idée de « puissance familiale ».

213 Cas nº 36 en Annexes.

d'autres configurations de ce type[214]. Or, à la différence de celles-ci, l'actuelle configuration résidentielle des Camposano D. est issue d'un héritage foncier de longue date au sein d'une lignée d'origine rurale. Les sœurs et frère Camposano D. ont été élevés à la campagne. Ce n'est que lorsque les filles ont commencé à travailler comme coiffeuses et à fréquenter *« la ville »*, qu'elles ont acquis un style de vie *« plus urbain ».* L'énorme parcelle de terrain qui a été successivement divisée jusqu'à sa forme actuelle, se trouve dans la zone traditionnelle de Lo Barnechea, actuellement considérée comme péri-urbaine : Jusqu'à présent l'on peut y voir des éléments caractéristiques de la vie rurale. Ce terrain appartenait à la lignée maternelle de Francisco, le père des Camposano D. D'abord divisé entre Francisco et ses deux sœurs, celui-ci a plus tard subdivisé son tiers parmi ses huit enfants.

Cette configuration est aussi la seule vraiment « patricentrée » de mon terrain, c'est-à-dire où c'est la figure du père autour de laquelle se structurent les conditions de possibilité foncières, économiques, affectives et pratiques du rapprochement résidentiel familial, sans contrepoids significatif d'une figure maternelle[215]. Il s'agit, enfin, d'une fratrie très « féminisée », où parmi huit membres seulement le cadet, déjà décédé au moment de mon enquête, est un homme[216].

III.1. La vie en commun et la genèse des sentiments de fratrie[217]

J'ai rencontré les sœurs Camposano D. en 2014, dans le salon où les sept sœurs travaillent comme coiffeuses depuis plusieurs décennies, et dont deux d'entre elles – Sara et Camila – étaient les propriétaires. Au milieu du bruit de plusieurs sèche-cheveux, j'interrogeais une d'elles, Leonor, à propos du fait qu'elle et ses six sœurs habitaient et travaillent ensemble *« depuis toujours »*. Leonor, 70 ans, était la troisième d'une fratrie de huit enfants : sept filles, d'entre 74 et 68 en 2014, et un seul garçon, le cadet, décédé il y a cinq ans (figure 24). Quoique troisième, selon ses sœurs, Leonor *« faisait l'aînée ».* Ayant perdu leur mère très tôt, celle-ci s'est imposée aux deux aînées – dont l'une était *« trop timide »* et l'autre *« trop rigolote »* –, comme celle qui *« mettait tout en ordre »* à la maison, se conduisant comme le bras droit du

[214] À propos des typologies spatiales des configurations résidentielles étudiées, et particulièrement du type *condominio*, voir chapitre 4.

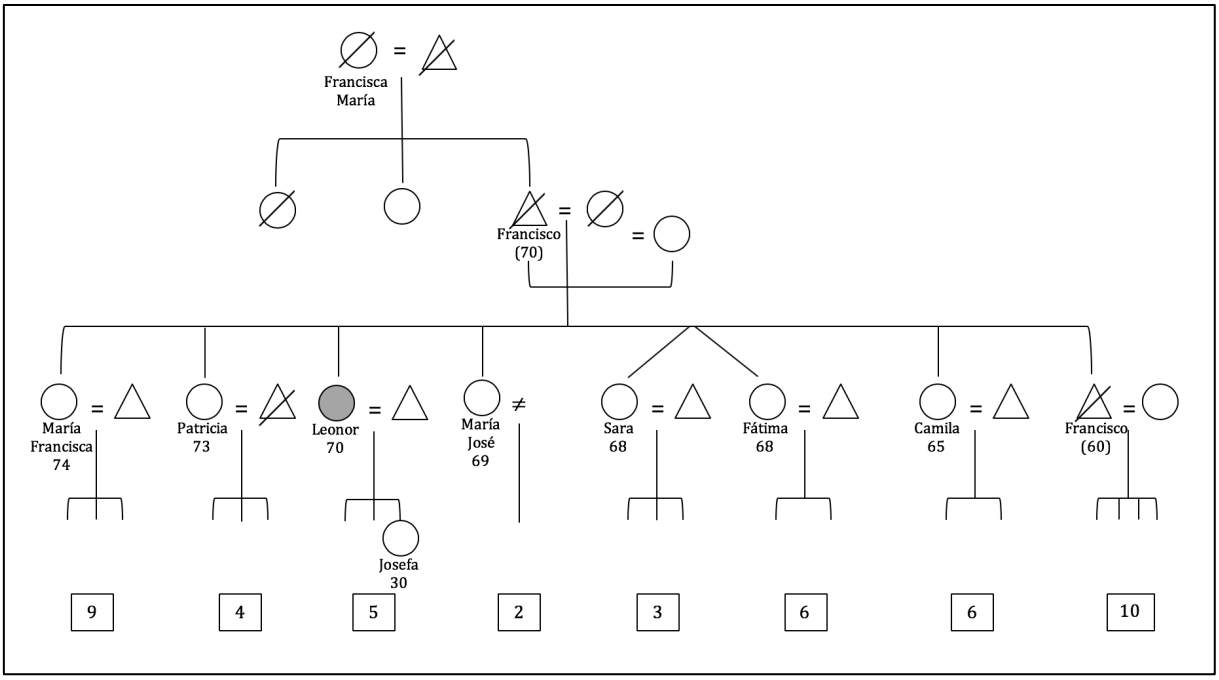
[215] À propos des configurations patri ou matricentrées, voir chapitre 4.

[216] À propos des fratries « féminisées », voir chapitre 4.

[217] Ce titre fait explicitement écho de celui de l'article de Florence Weber (2006), « La genèse des sentiments de filiation ».

père, Francisco. Selon sa sœur Camila, Leonor *« était la petite-chef […], c'était comme la maman, sans l'être, sans marquer autant, mais maman quand-même. »* (E70, 2014). Cette position dans la fratrie s'est consolidée plus tard, vers ses 16 ans, quand sans avoir encore fini l'école secondaire, Leonor a été la première des sœurs à *« sortir »* de Lo Barnechea, commune encore rurale à l'époque, pour travailler à Santiago. Elle a accepté la proposition d'une connaissance de l'embaucher comme assistante dans un salon, suite à quoi elle a fini par entraîner, une par une, le reste de ses sœurs. Selon ses propres mots, *« j'ai pris chacune [des sœurs] pour travailler, et mon père m'a laissé la responsabilité à moi, quoi ! […] À la fin, c'est moi qui les ai formées. »* (E73, 2014)

FIGURE 26 : SCHEMA DE PARENTE DES CAMPOSANO E. (2014)



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

Un tissage solide d'interdépendances et affects

– Hiérarchies croisées

Selon la littérature spécialisée, il est fréquent dans les fratries de grande taille que les aînés prennent des responsabilités plus larges et plus lourdes que les cadets, en se substituant partiellement à certains rôles du père et de la mère, d'autant plus si l'un des ceux-ci est décédé (Cicirelli 1994). Or, le cas des Camposano D., où l'écart d'âge entre sœurs est très serré, montre que les responsabilités ne se structurent pas nécessairement suivant une

hiérarchisation selon l'ordre d'âge, mais que les responsabilités réciproques peuvent s'entrecroiser de manière plus complexe, renvoyant plutôt aux caractéristiques personnelles.

Tandis que Leonor a pris le rôle de leadership dans la fratrie, les autres aînées se sont occupées activement de la prise en charge des plus petits. Quoique toutes les sœurs aient participé à l'éducation du cadet (*« Il avait toujours sept mamans derrière lui ! »*), c'est Patricia, la deuxième, qui est reconnue comme celle qui s'y est consacrée plus fortement, *« celle qui était comme sa maman ».* C'est pour cela que, selon Patricia elle-même, lorsque son frère est mort, elle *« a perdu la vie »* [*se me fue la vida*] (E73, 2014). D'après leurs récits, on voit se constituer depuis leur enfance un tissage ferme d'affects pseudo-filiaux et de responsabilités croisées entre les membres de la fratrie. Jusqu'à présent, les rapports entre sœurs se constituent par un croisement de hiérarchies qui se compensent les unes aux autres, donnant lieu à un enlacement fortement intégré de dépendances réciproques. Par exemple, si les sœurs consultent Leonor sur n'importe quelle décision importante à prendre, et que les aînées sont reconnues comme des piliers affectifs, pour le reste, ce sont deux sœurs cadettes, Sara et Camila, les propriétaires du salon familial, que le reste des sœurs reconnaissent comme les *« patronnes »* lorsqu'il s'agit du travail :

> MARÍA JOSÉ : En fait, c'est Sara et Camila qui sont les propriétaires [du salon], nous sommes les employées. Elles sont les patronnes et tout ce que l'on veut faire [au salon] il faut leur demander l'autorisation à elles deux. Nous pouvons bien être les sœurs, mais il faut respecter leur hiérarchie à elles. (E70 2014)

Cette forte interdépendance avec des hiérarchies croisées, qui s'est configurée très tôt dans leur enfance, est à la base du « sentiment de fratrie » chez les sœurs Camposano D. Cela explique peut-être la basse conflictualité qui semble y avoir entre les sœurs, malgré la claire stratification au travail et les hétérogénéités socioéconomiques qui se sont accentuées et consolidées entre elles avec le temps, notamment dans la dernière génération de petits-enfants[218]. Selon Josefa, fille cadette de Leonor et journaliste de 30 ans, les situations conflictuelles surgissent plutôt entre beaux-frères et entre cousins, mais elles *« ne sont jamais générées par les sœurs […], elles sont super soudées. […] S'il y a un conflit entre cousins par*

---

[218] Si mes interlocutrices reconnaissant une mobilité ou *« croissance sociale »* transversale entre leur génération et la suivante, une différentiation socioéconomique entre noyaux familiaux a émergé avec le temps. Celle-ci n'est pas seulement liée à la différence entre propriétaires et employées du salon, mais aussi à la position sociale relative des maris respectifs, aux parcours éducationnels des enfants (dont ceux qui ont eu un titre universitaire et ceux qui ont suivi un office technique), et à la position sociale relative des beaux-enfants.

exemple, elles jamais se bagarrent entre elles, jamais prennent parti pour l'un ou l'autre. » (E76, 2014).

– **Indivisibilité**

Ce que j'appelle ici le « sentiment de fratrie », concerne l'expérience « plurielle et pas seulement binaire » (Buisson 2003, p. 18) des relations entre sœurs et frères, et résulte d'un partage dense – intensif, multidimensionnel et durable - de la vie quotidienne dans une position de relative égalité, fond sur lequel les individualités se dessinent par contraste[219]. Dans leurs discours, les sœurs Camposano D. situent de manière systématique les évènements de leur propre vie par rapport à l'ensemble de la fratrie. C'est comme si chacune des sœurs se concevaitt elle-même comme étant composée de ses autres sœurs : elles ont participé mutuellement de leurs existences de manière très intense et durable. En reprenant la description que Janet Carsten fait du lien de germanité en Malaisie, on peut dire qu'il s'agit ici d'une *praxis* où « siblings are conceived as a more or less indivisible set » (Carsten 1995, p. 226). À propos des fratries malaises, Carsten décrit une marquée « résistance à la division » entre ses membres, du fait qu'il y a certaines actions qu'il faut réaliser ensemble, comme manger. Chez les Camposano D., cette résistance à la division, ou ce besoin d'agir en bloc apparaît partout, qu'il s'agisse de travailler ou de faire les courses :

> LEONOR : Même à notre âge, nous sommes encore ensemble, nous travaillons ensemble, nous nous venons ensemble [au travail] et partons ensemble [du travail], nous faisons les courses ensemble.
> MOI : Comment ça, vous faites les courses ensemble ?
> LEONOR : Mais oui, nous allons tous les samedis au supermarché, toutes ensemble, nous sommes très particulières ! [rires] C'est Camila qui nous amène, dans sa voiture. Chacune achète ses trucs, mais on y va ensemble. (E73, 2014)

Ailleurs sur mon terrain, la tendance à agir « en bloc » entre les membres des fratries est assez frappante. Chez les Sabalsa R., par exemple, n'importe quelle activité de loisir doit inclure l'ensemble de la fratrie, y compris beaux-frères et belle-sœur, sous peine de conflit. Pour l'expliquer, Jacinta parlait du *« désir d'être ensemble »,* associé à *« la peur d'être exclu ».*

---

[219] « Creuser des différences tout en établissant des liens tel est l'enjeu des relations fraternelles. Se construire comme différent tout en appartenant à un groupe de semblables est le défi à relever pour chaque membre d'une fratrie qui expérimente tout à la fois l'altérité et la similitude au sein de ce groupe […]. Nom de famille et prénom symbolisent le caractère indissociable du couple altérité et similitude. » (Buisson 2003, p. 20)

> JACINTA : C'est le désir d'être ensemble, car c'est trop amusant, c'est tout. L'été, j'ai plus envie d'appeler mes frères et sœurs que d'appeler des amis, car c'est trop confortable. […] Si quelqu'un dit « camping », les cinq autres disent « moi, moi, moi ». Et je pense que cela est très marqué par la joie, mais aussi par la peur d'être exclu. Car, si jamais on n'est que trois à aller quelque part, alors les autres, « mais, tu ne m'as pas prévenu ! », et en général ça produit un conflit. Je l'associe aussi à la solitude, c'est comme si celui qui restait exclu en souffrait. Alors au final c'est tout le monde ou personne [*es todos o ninguno*]. (E26, 2013)

« C'est tout le monde ou personne ». Cette dernière expression de Jacinta est éloquente pour décrire l'expérience de la germanité comme set indivisible. Elle évoque aussi l'idée d'une souffrance causée par l'exclusion d'un membre de la fratrie, question très récurrente sur mon terrain. L'indivisibilité peut alors se montrer sous sa forme négative, lorsqu'il y a l'expérience de séparation physique entre frères et sœurs. Quand Leonor s'est mariée, elle est partie vivre dans une ville du Nord à cause du travail de son mari. Considérant que sa fille ne pouvait pas partir *« seule »*, le père a demandé à sa fille María José, qui était célibataire, de l'accompagner. Le père a lui-même voyagé *« déposer »* avec ses deux filles dans leur nouvelle ville[220]. Pendant les années qu'elles ont vécu là-bas, une fois par semaine le père, les sœurs et le frère *« descendaient »* au centre-ville, ce qui impliquait un long voyage en bus, pour appeler Leonor et María José depuis la centrale téléphonique, puisqu'à l'époque il n'y avait pas de téléphone à Lo Barnechea :

> LEONOR : Mon père est parti me déposer là-bas pour savoir où j'allais rester, figurez-vous ! Ça a été très fort, car imaginez-vous que mon père allait depuis Lo Barnechea jusqu'au centre, là où il y avait les cabines téléphoniques, toutes les semaines. Les pleurs étaient terribles !
> SARA : Nous allons au centre à appeler, on y allait tous ! (E73, 2014)

« Désir d'être ensemble », « peur de la solitude », « peur d'être exclu ». Au sein de ces fratries qui n'ont pas seulement partagé intimement leur enfance, mais aussi leur vie adulte, la question de la proximité physique des autres frères et sœurs n'est pas anodine. La constitution personnelle de chaque individu est inséparable de l'expérience de la coprésence continuelle des autres, de la participation constante et sous de formes très variées – soutien ou concurrence, amitié ou dispute, autorité ou soumission – dans l'existence quotidienne d'autres avec lesquels l'on partage aussi les conditions les plus basiques d'existence. Suivant Strathern (1988), Sahlins (2011a; 2011b), Pina-Cabral (2016a), au sein des configurations résidentielles de

---

220 On l'a vu dans la section précédente, Carolina et Guillermo Sabalsa R. sont aussi allés *« déposer »* leurs filles lorsqu'elles sont parties vivre à l'étranger.

corésidences ou quasi-corésidence durable entre frères et sœurs, a lieu une expérience profondément « dividuelle » de la personne.

Le père au centre

On pourrait attribuer la formation de ce réseau fermement imbriqué de coprésences et le fort sentiment de fratrie à la convergence de plusieurs situations, telles que la grande taille de la fratrie, le nombre prédominant de filles et la mort précoce de la mère. Si de telles conditions ont dû joué un rôle important, mes interlocutrices n'hésitaient pas à attribuer la consolidation du rapprochement entre germains à la volonté explicite du père et à la manière dans laquelle il les a élevées. Dans les mots de Leonor, *« c'est quatre-vingt-dix-neuf pour cent mon père qui nous a fait être très soudées. […] C'est lui qui a créé cette chose de la sororité entre nous, de l'union »* (E73, 2014)

Au-delà du fait que son père *« a toujours dit que si tu voyais ton frère, ta sœur qui avait besoin de quelque chose, il fallait l'aider »* (E73, 2014), les entretiens laissent identifier deux décisions prises par Francisco qui, mises en perspective, semblent fondamentales quant au rôle joué par le père dans la *« création de cette chose de la fraternité »*. On le verra, ces deux décisions touchent intimement les conditions de possibilité de la durabilité de la vie en commun entre les enfants.

- **Ne pas disperser la fratrie**

La première décision remonte au moment du veuvage, en 1952. Francisco, âgé de 38 ans à l'époque, comptait sur le soutien de ses deux sœurs qui habitaient dans les terrains avoisinants, et il s'est rapidement remarié. Or, ses filles s'accordent pour affirmer que leur père était *« très papa »*, et n'a pas délégué leur éducation aux femmes qui l'entouraient. Les enfants n'ont pas été non plus répartis dans la parentèle, comme c'était courant à l'époque dans ce type de situation, mais ont été gardés ensemble sous le toit paternel. Selon María José, *« [Ses sœurs] habitaient à côté de nous, mais mon père était très père, alors, il n'a pas voulu déménager là-bas, il a voulu que tout soit maintenu ici-même. »* (E70, 2014)

Avec l'aide de sa deuxième femme[221] et d'une domestique *[« nous avons toujours eu une bonne »*] Francisco s'est occupé personnellement de l'éducation de ses huit enfants, avec un dévouement peu habituel pour un homme de son âge et de sa condition à cette époque. Celui-ci est décrit par ses filles comme un *« huaso »*, dénomination typique pour les hommes campagnards de la zone centrale du pays, qui évoque une forme très traditionnelle de masculinité. Un peu étonnée de cette figure masculine, à mes yeux assez exceptionnelle, j'ai beaucoup insisté durant les entretiens sur l'éventuel rôle joué par les tantes paternelles et la deuxième épouse du père. Or, selon Camila, *« ici les tantes n'ont pas pris un rôle important. C'était le papa qui faisait la cuisine, le papa qui nous apprenait à laver, même à tricoter, tout, tout ! […] Il nous apprenait à préparer de la confiture, du pain. »* (E70, 2014) Dans leurs récits, mes interlocutrices communiquent l'image d'un père à tout faire, qui était en même temps source d'autorité et d'affection, concentrant sur lui les attributs de père et de mère :

> CAMILA : Mon papa, il a été papa et maman. On n'a pas eu de maman, alors mon papa a été éducateur, ami, quelqu'un avec qui t'avais la liberté […] de te mettre dans son lit et parler de tes problèmes (E70, 2014).

Lors cette première période de vie dans la maison paternelle, la logique de fratrie – en tant que « set indivisible » – était une expérience forte, autant du point de vue pratique qu'affectif, qui a marqué l'enfance et l'adolescence de mes interlocutrices et qui semble indissociable de la figure centrale du père. Mais cela avait comme condition de possibilité la corésidence. De ce fait, alors la perspective du mariage des filles était clairement une menace de segmentation. Alors, lorsque les filles ont commencé à se marier, ce qui pour certaines d'entre elles est survenu vers leurs dix-huit ou dix-neuf ans, Francisco a pris une deuxième décision qui a eu des effets conséquents pour la fratrie des Camposano D.

- **Diviser la propriété**

Il a décidé de diviser de manière égalitaire l'ensemble de sa propriété foncière, qu'il appelait *« villa Santa Francisca »* en l'honneur de sa mère dont il en avait hérité. Au long des

---

[221] Quoique Francisco s'est remarié très vite, et que sa deuxième femme a été toujours à ses côtés pour l'aider à élever ses filles, celles-ci ne la considèrent pas *« comme une mère »*. Leur belle-mère provenait d'une couche sociale inférieure à leur mère, et Francisco remplissait tellement la place de père et de mère en termes pratiques et affectifs, qu'il n'a jamais eu de place pour développer un véritable lien de filiation entre les filles et leur belle-mère. Selon Leonor, *« j'ai l'aimais bien, mais je ne l'aimais pas comme une mère. Mais, c'était une bonne femme, elle nous a pris depuis très petits et elle nous a élevées, elle a été toujours là, j'en suis très reconnaissante. »* (E73, 2014)

entretiens, les différents enquêtés revenaient sur le même souvenir, une anecdote très marquante : le moment où leur père a pris sa *chupalla* – chapeau en paille traditionnellement porté par les *huasos* –,y a mis huit morceaux de papier numérotés et a dit à ses huit enfants d'en choisir un, *« comme dans un tirage au sort »*. Ayant divisé et numéroté les *sitios* sur un autre papier – en gardant pour lui une parcelle plus grande que le reste --, Francisco en a attribué une à chaque enfant, et l'a ensuite inscrite légalement à leur nom. Comme dans tous les autres cas où la proximité résidentielle est produite par une division du patrimoine foncier, ici le geste de générosité du père accomplit plusieurs buts en même temps : résoudre un problème économique majeur pour les enfants qui rentrent à l'âge adulte ; assurer une continuité de la vie en commun dans un moment critique où s'ouvre la possibilité de la fragmentation familiale ; garantir le principe d'égalité d'héritage au sein de la fratrie, ce qui dans ce cas a été l'objet d'une mise en scène particulièrement soigneuse et symbolique. Il semble que pour Francisco la question de la continuité de la corésidence avec l'ensemble de ses enfants au moment de leur transition vers l'âge adulte, et donc de la formation d'une grande-famille trigénérationnelle, était un enjeu majeur. Selon María José, *« il a toujours dit que toutes ses filles devaient rester à ses côtés. Alors, lorsque toutes ont commencé à se marier, il a dit qu'il pouvait mourir en paix, car il avait déjà toutes ses filles où elles devaient être. »* (E70, 2014)

En synthèse, deux éléments ont joué un rôle clef dans la genèse d'un sentiment fort de fratrie chez les Camponsano D. Ces éléments sont également présents dans plusieurs autres des configurations étudiées. Le premier est l'expérience d'une germanité fortement intégrée pendant l'enfance, le deuxième, la possibilité d'étendre cette expérience dans la durée, du fait qu'elle trouve une forme de continuité, d'intensité variable, au moment du passage des frères et sœurs à l'âge adulte. A titre d'exemple ; les propos suivants de Sofia Anchoberry B., habitant un *condominio* dans une zone aisée, expriment avec clairté le rapport entre ces deux éléments :

> SOFÍA : Quand nous étions petits, nous jouons du tennis. Quand il y avait les compétitions, nous allons tous nous voir et nous supporter. C'est-à-dire que si mon frère jouait, alors nous allions tous les sept frères et sœurs le voir dans son match. L'autre faisait je ne sais pas quoi, et nous y partions tous. Nous étions très *aclanados* et très amis entre nous. C'est-à-dire, au fond c'est là où tout ça a surgi. Car mon frère [l'aîné] a dit, je suis très heureux avec mon mariage, mais vous me manquez beaucoup trop, alors c'est de là que tout a surgi. (E40 2013)

III.2. *« On rassemble les cocottes »* : configuration de maisons et formation de maisonnées au sein de la fratrie

Chez les Camposano D., *« au fur et à mesure que l'on se mariait, alors l'on bâtissait sa maison [sur le terrain familial] »* (E70, 2014). Seulement la deuxième fille ne s'est jamais y installée, mais vit dans les environs et a cedé son terrain à sa fille[222]. Ce processus a donné lieu à une configuration de maisons contiguës, séparées par des grilles *« qui permettent de se parler d'un côté à l'autre »*. Certaines maisons étaient reliées par l'intérieur. Cette configuration persiste avec peu de changements jusqu'à présent, comme je le montre dans la figure 27. Cette configuration a survécu au rapide processus d'urbanisation qu'a subi Lo Banechea à partir des années 1960. Durant celui-ci, l'ancienne *villa* a été traversée par une rue, qui a reçu le nom de la famille maternelle de Francisco, puisqu'ils étaient les anciens propriétaires de ces terres. Presque la totalité des maisons qu'occupent aujourd'hui les Camposano D., y compris celles des petits-enfants qui sont restés, se placent d'un côté de cette rue, autour d'une petite ruelle transversale.

Un effet en chaîne

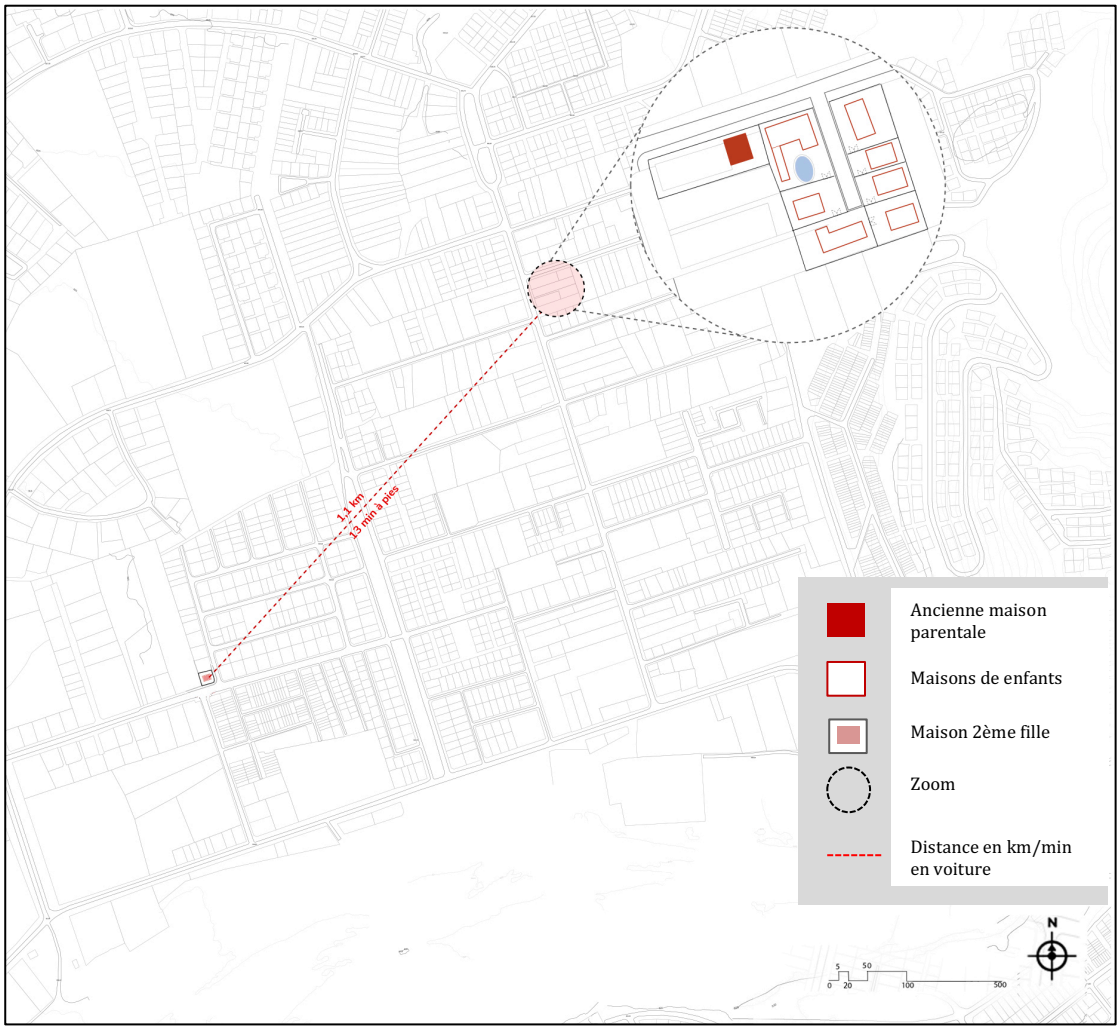
L'installation successive de la totalité des sœurs et du frère Camposano D. autour de la maison paternelle est constitutive de ce trait des liens de germanité que j'ai appelé plus haut « indivisibilité ». Il s'agit d'une sorte d'effet en chaine ou d'imitation, que j'ai observée très largement sur mon terrain à Santiago : l'installation d'un frère ou sœur marié *« à côté »* de la maison parentale affecte positivement la probabilité que ceux qui le suivent s'y installent aussi. C'est pourquoi le rapprochement résidentiel observé à Santiago semble peu dépendant de la qualité des rapports interpersonnels, ou des différentiels d'affinité entre parents et enfants ou

---

222 Trois situations ont impliqué des décalages par rapport à l'ordre d'installation des enfants Camposano D. dans les terrains offerts par le père. D'abord, lors du mariage de Patricia – deuxième dans la fratrie et première à se marier, Francisco n'avait pas encore fait la division. Patricia et son mari se sont alors installés dans une maison placée à quelques rues de distance de la *villa* familiale. Une fois la division faite, Patricia a décidé de garder le terrain pour ses enfants, et quand sa fille aînée s'est mariée, c'est cette dernière qui a occupé le *sitio* donné par Francisco. Patricia est ainsi la seule des sœurs qui n'habite pas dans l'ancienne *villa*, mais à quelques minutes à pied (figure 27). Ensuite, on a vu qu'après son mariage, Leonor est partie vivre dans une ville du Nord du pays en suivant des opportunités de travail de son mari, accompagnée par Maria José qui était célibataire. Les deux sœurs ont y trouvé rapidement un emploi dans un salon. Six ans plus tard, Leonor a eu des conflits de couple et a décidé de rentrer seule à Santiago avec ses deux enfants, en s'installant dans son *sitio*. Son mari l'a suivi plus tard, ils se sont réconciliés et se sont définitivement installés chez les Camposano D. Or, María José n'est pas rentrée avec sa sœur et est restée dans le Nord encore dix ans, jusqu'à qu'elle ait une fille en tant que mère célibataire, ce qui l'a amenée, devant l'insistance de son père et de ses sœurs, à rentrer définitivement à Santiago. C'est seulement à ce moment que la configuration résidentielle actuelle s'est définitivement cristallisée.

entre membres de la fratrie, mais il a tendance à s'appliquer « en bloc » sur l'ensemble de la fratrie. Si ponctuellement certains membres n'actualisent pas cette possibilité, elle est toujours disponible et exigible. Certaines situations observées en bidonvilles en sont éloquentes. Comme je l'ai montré par exemple chez les Rojas T. (chapitre 2), bien que l'étroitesse du terrain disponible rendait difficile que l'ensemble de la fratrie s'installe simultanément dans le *sitio* parental, la mise en place d'un système d'alternances a permis que tous les frères et sœurs adultes aient vécu chez leurs parents à un moment ou un autre.

FIGURE 27 : PLAN DE MAISONS DES CAMPOSANO E. (2014) (RESTITUTION APPROXIMEE)



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

Lorsque l'on observe des configurations de proximité non corésidentes, la tendance à installation des fratries « en bloc » n'est pas différente. J'avais mentionné dans le chapitre 4 le cas des Narváez O. (figure 18), famille très riche habitant dans l'un des beaux quartiers de la capitale. Les deux aînés de la fratrie et les parents s'étaient regroupés dans un énorme terrain

familial après une longue période d'éclatement transnational. Le fils cadet est par contre resté vivre encore quelques années à l'étranger pour des raisons professionnelles. Or, quand il a décidé de rentrer définitivement au Chili, il s'est retrouvé face au fait que la régulation urbaine interdisait de bâtir une quatrième maison dans le terrain familial. Il n'a pas cependant renoncé à son désir de rejoindre les siens et les efforts collectifs, qui ont mobilisé des influences locales et familiales, ont finalement permis qu'il achète un terrain contigu à celui de ses parents, ce qui lui a permis finalement de ne pas rester exclu du reste de la fratrie.

En observant le comportement des cadets, on peut saisir l'attrait puissant qu'exerce la fratrie comme un tout, sur ses membres individuels. C'est aussi le cas d'Ana María, la seule des cinq enfants des Risopatrón T. (cas analisé dans le chapitre 4) qui n'était pas encore mariée en 2013. María Luz, sa mère, m'expliquait que le fiancé de sa cadette travaillait dans un village à deux heures de Santiago et que sa fille était alors confrontée à l'éventualité de s'installer loin de sa famille après son mariage, alors que son frère et ses sœurs habitent tous à proximité du logis maternel. Ana María ressentait pourtant fortement la pression de la fratrie de rester près. Selon sa mère, sa fille lui aurait dit *« je te jure maman que je ne peux pas partir aussi loin. […]il peut se passer peut-être je sais pas combien de temps où je vais être éloignée de tout, de ma mère, mes neveux, mes frères et sœurs, j'ai du mal, c'est pas facile ».* Alors, lorsque son fiancé lui a dit *« bon, et si un jour on allait faire quelque chose aux États-Unis ? »,* elle lui a répondu, *« c'est différent, parce que, bon, je sais que je peux peut-être partir un an aux Etats-Unis, mais vivre en permanence coupée du quotidien familial, j'ai du mal ».* (E36, 2013)

Ce dernier extrait ajoute un élément pour l'analyse. Selon le récit de sa mère, Ana María distingue clairement le fait de partir à l'étranger pendant une période limitée, ce qui est pour elle acceptable, du fait de s'installer vivre loin de manière définitive, ce à quoi elle *« a du mal »,* puisqu'elle serait la seule des frères et sœurs qui resterait *« coupée du quotidien familial ».* En effet, de manière générale sur le terrain, il n'y n'a presque pas d'exemples de dispersion d'une même fratrie à l'intérieur de la ville[223]. Lorsqu'il y a une configuration de proximité, celle-ci a vocation à embrasser l'ensemble et non seulement certains des enfants. La tolérance vis-à-vis la séparation spatiale est très faible quand il s'agit d'un choix délibéré, ce qu'on a vu

[223] Un cas d'exception très intéressant est celui des Erler F., que j'analyse en détail dans le chapitre 6 (III). Là, deux des trois filles habitent dans la même ville mais à une distance conséquente du nœud de proximité formé par les parents et une fille. Or, comme je le montre en détail, cela n'empêche pas dans ce cas ponctuel la mise en place d'une logique très forte de fratrie, et le fonctionnement d'une configuration de coprésence fréquente, mais exige un coût de déplacement très important de l'ensemble des membres, y compris les parents âgés.

précédemment exprimé dans le dicton *« séparés, mais pas éparpillés »* [*separados, pero no desparramados*]. Lorsqu'un membre de la fratrie n'habite pas *« à côté »*, l'on tolère la séparation comme légitime seulement s'il s'agit d'une situation estimée comme inévitable ou relativement forcée par les circonstances, notamment pour des raisons de travail ou d'études qui impliquent d'aller vivre hors de la ville ou à l'étranger, et non comme un choix délibéré de se tenir *« à part »*. En revanche, si l'on habite à Santiago, alors *« il faut »* vivre à côté des parents et du reste des sœurs et frères, faute de quoi cela est jugé comme un geste délibéré d'éloignement, dans la plupart des cas interprété comme une préférence par la belle-famille[224].

La *« maison mère »*

Jusqu'à la mort de Francisco père, survenue de manière inattendue lorsqu'il avait 70 ans, comme dans la plupart des configurations étudiées, c'était sa maison à lui qui jouait la position centrale. Celle-ci était ce que mes interlocutrices appellent *« la maison mère »*. Après sa mort, c'est la maison de Leonor, qui en a pris le relais : sa maison est devenue le lieu qui concentre la production de la sociabilité familiale, ce qui s'accorde bien avec le rôle d'autorité et de conciliation, *« de bras droit du père »,* qu'on a toujours reconnu à Leonor au sein de la fratrie. Selon María José, malgré le fait que chacun s'est installé dans sa maison avec sa famille, il y a une seule maison où *« on rassemble les cocottes »* [*junta las ollas*] *:*

> MARÍA JOSE : Tout a un même centre, c'est une seule la maison où l'on va manger en été, c'est là où il y a la piscine et c'est le centre de tout.
> MOI : Et laquelle est cette maison ?
> MARÍA JOSÉ : Celle de Leonor. […] On y déjeune toujours ensemble [les dimanches, notamment en été]. Et quand on ne le fait pas, les enfants nous demandent « tantes, êtes-vous fâchées ? ». Et on y rassemble les cocottes, on y met les tables. (E70, 2014)

– ***« Rassembler les cocottes »***

Après la mort du père, et autour de la nouvelle *« maison mère »*, il a émergé une habitude que les enquêtées appellent *« rassembler les cocottes »*. Josefa, fille de Leonor, m'a expliqué à ce propos :

> JOSEFA : Presque tous les weekends, l'été, l'on rassemble les cocottes. Ce concept, c'est que chacune cuisine chez elle et après elle ramène ce qu'elle a cuisiné à la maison où l'on va se rassembler. C'est

[224] J'analyse en détail un cas de ce type, celui des Heldt P., dans le chapitre 6 (II), à propos de la seule fille d'une fratrie qui décide d'aller vivre près de sa belle-famille, ce qui est très mal vécu par la mère.

> presque toujours chez mes parents, car c'est là où il y a la piscine, alors les enfants peuvent en profiter. Il y a un petit coin barbecue derrière, alors c'est assez agréable pour passer l'après-midi. (E76, 2014)

Les dimanches, et notamment lorsqu'il faut beau, chaque sœur cuisine chez elle, et ensuite elles amènent leurs cocottes chez Leonor, ainsi que des *« grandes tables, des chaises, la vaisselle »* depuis chaque maison pour en faire un grand repas ensemble, où en 2014 participaient *« environ quatre-vingt-dix »* personnes. Il me semble que la manière indigène de nommer cette habitude de manger ensemble comme *« rassembler les cocottes »* reflètent une nouvelle fois le principe idéel qui structure le rapprochement résidentiel familial sur mon terrain, et qui est bien synthétisée par le dicton *« ensemble, mais pas brouillés »* [*juntos, pero no revueltos*]. Il y a plusieurs feux, chaque sœur prépare de quoi manger chez elle, mais ces feux ne sont pas indépendants les uns des autres, ils participent mutuellement car ces préparations ont vocation à être réunies dans une seule maison et partagées pour tous.

Cette institution est aussi parlante de la forme que prend la solidarité entre les membres de la fratrie, laquelle se structure en termes de rapports d'ensemble plutôt que des rapports bilatéraux, un-à-un. En reprenant une terminologie proposée par Florence Weber, la solidarité au sein de la fratrie suit une logique de « maisonnée » ou de « dévouement » (Weber 2003), plutôt que d'échange interpersonnel, en tant que « le dévouement est en fait un don de soi de l'individu au groupe et pas à une personne en particulier » (Gollac 2003, p. 301). L'interdépendance qui en résulte n'est pas donc celle de la dette telle que l'inaugure une relation don/contre-don entre individus, mais celle d'une « spirale d'échanges » (Weber 1998), « pot commun » (Gollac 2003) ou « circuits d'échange » (Zelizer 2001). Les individus participants ne prennent pas en compte les services ou dons ponctuels, mais plutôt la disponibilité permanente de chacun à aider, donner ou s'offrir à n'importe quel autre membre et, en conséquence, à l'ensemble des membres.

- **Une configuration de maisons sœurs**

C'est autour de ces deux *« maisons mères »* successives que l'on voit se déployer une logique configurationnelle entre maisons[225]. Si chaque maison est clairement attribuée à un noyau familial et matériellement différenciée des autres, il est impossible de comprendre le fonctionnement d'une maison sans l'inscrire en relation aux autres (Marcelin 1996; Pfirsch

[225] Pour une discussion détaillée sur l'approche configurationnelle au phénomène résidentiel, voir chapitre 3, à partir de la section II.

2008; Motta 2014). Plusieurs situations quotidiennes évoquées par mes interlocutrices témoignent de la « continuité », « divisibilité» ou « participation » entre maisons (Pina-Cabral 2016a; Pina-Cabral et Silva 2013; Pina-Cabral 1991). Ainsi, par exemple, Leonor raconte comment son père parcourait toutes les maisons de ses enfants *« tous les jours »,* et que *« quand il arrivait chez lui, il n'avait plus envie de manger ! Car tout le monde lui donnait à manger. »* (E73, 2014). Camila se réfère aussi à cette circulation diurne de son père pendant laquelle il était littéralement « nourri » par ces filles, en disant que *« toutes les maisons étaient à lui »* :

> CAMILA : Mon père disait, « bon, si votre *mamita* [en référence à sa deuxième épouse] ne me donne pas à manger à la maison, alors j'ai sept maisons où aller manger ! ». Toutes les maisons étaient à lui ! S'il aimait bien le parfum d'un des maris, alors, il se mettait le parfum. Ou j'arrivais le soir et il m'avait planté un arbre, là où je n'avais pas l'intention de mettre un arbre, et on l'acceptait ! (E70, 2014)

La circulation de la nourriture, entre autres choses – comme les parfums des beaux-fils et les plantes – dont parlent ces extraits est particulièrement expressive du fait que, d'une certaine manière, tous les Camposano D. appartiennent à toutes les maisons. D'un côté, tout individu peut manger dans n'importe quelle maison. Lors de ses tours quotidiens entre les maisons, le père était toujours accueilli avec de la nourriture, et cela n'était pas seulement un souci des filles, mais aussi de leurs maris. Certains de ceux-ci appelaient Francisco *« mon papa »* ou *« mon petit vieux père »* [*mi papito viejo*], comme l'appelaient aussi ses petits-enfants. En parlant des rapports que Francisco avait avec ses beaux-fils, Camila m'a raconté *« qu'ils ont trouvé un père dans mon papa, il été très accueillant. C'était curieux […], par exemple, si l'on préparait un gâteau, alors pour mon mari la moitié c'était pour la maison du papa, ou de la confiture 'non, c'est pour mon papa', vois-tu ? »* (E70, 2014)

En autre, les filles avaient l'habitude de *« passer »*[226] matin et soir par la maison du père, où elles profitaient pour *« se changer de chaussures »* avant de partir au travail et au retour, puisqu'à l'intérieur de la *villa « il y avait beaucoup de boue »*, notamment pendant la période d'urbanisation du secteur. Alors, la nuit, Francisco s'occupait personnellement de nettoyer une par une les chaussures de ses sept filles, qu'elles retrouvaient propres le lendemain :

> CAMILA : Mon père habitait dans la première maison, alors tous les matins on passait lui dire bonjour, et le soir on repassait voir mon père. […] En hiver, au début on était en train de faire les égouts, les premières années, quand on a divisé. Alors, il y avait de la boue. Nous arrivions [le soir] avec les chaussures [sales] chez mon père, et [on y prenait] les bottes en caoutchouc, et le matin suivant on reprenait les chaussures, et elles étaient propres et sèches ! (E70, 2014)

---

226 À propos de l'analyse de la pratique indigène de *« passer »*, voir le chapitre 2 (II).

Cette dernière anecdote illustre la continuité entre les maisons mise en place par la proximité résidentielle, à travers la circulation d'objets, de services, d'attentions et d'affects qui accompagnent la circulation des individus entre les maisons coparticipantes.

La fratrie dédoublée : cousinages et avunculats

La coprésence quotidienne entre les membres adultes d'une fratrie sous-tend deux autres types de liens collatéraux qui tendent à renforcer la logique de fratrie, à savoir, le lien entre cousins et le lien avunculaire[227].

– Les quasi-germanités du cousinage

Notamment lorsqu'ils étaient encore jeunes et habitaient tous dans la *villa*, c'était bien établi que pour les petits-enfants de Camposano D., la circulation entre les maisons était libre. Selon Leonor, dans n'importe quelle maison *« c'était comme chez eux. [La liberté] était totale, ils y restaient dormir, ils ouvraient le frigo, ils allaient tous prendre le thé. Ils entraient [les uns chez les autres] comme dans un moulin [*como Pedro por su casa*]. »* (E73, 2014). La quasi-germanité des cousins est aussi renforcé par une quasi-filiation commune envers leur grand-père, Francisco. Il était, pour tous ses petits-enfants, le *« petit vieux père » [papito viejo]*.

De manière plus généralisée sur mon terrain, la troisième génération vient renforcer significativement l'imbrication horizontale entre maisons. La logique du *« cousinage »* [*primaje*], comme l'appelaient certains enquêtés, ajoute une deuxième couche de rapports horizontaux entre les *« quasi-frères »* et *« quasi-sœurs »* qui deviennent les cousins corésidents ou quasi-corésidents. À propos de cela, des auteurs ont montré que de manière générale, et non seulement en contextes de proximité résidentielle, « les relations de germanité se raffermissent avec la présence des neveux », ce qui viendrait contrecarrer l'affaiblissement des rapports de fratrie lors que ses membres commencent à former leurs propres familles (Crenner, Déchaux et Herpin 2000, p. 221). Le récit de Javiera, membre de la troisième génération des Anchoberry B.[228], à propos de son enfance au *condominio* familial en est particulièrement éloquent. Selon elle, au sein de la quasi-corésidence, les *« neveux et nièces fonctionnent absolument comme des*

---

227 Le terme avunculaire a été utilisé par l'anthropologie de préférence pour désigner le lien avec l'oncle maternel dans les systèmes matrilinéaires (Barry et al. 2000, p. 722). Néanmoins, strictement il peut être appliqué à l'ensemble des liens oncle, tante/neveux, nièces (Trévisi 2006).

228 Cas nº 21 en Annexes

frères et sœurs », et la dynamique relationnelle entre eux est d'une *« intensité énorme »*, puisque c'est *« tout le monde, tous les jours, tous ensemble »* :

> JAVIERA : « Pour jouer, on était au moins dix, on était comme dix frères et sœurs […]. On organisait des sortes de foires dans la rue […]. C'était comme une petite école […]. Encore maintenant ils inventent des jeux pour tous […]. Et donc, ils commencent à arriver, à arriver, à arriver, et ils veulent tous jouer au même jeu, et d'un coup ils sont dix à regarder autour, il y a une intensité énorme. » (E41, 2013)

Si le fait d'appartenir à différentes familles est parfois mis en avant - notamment au moment de conflits -, la plupart du temps, l'ensemble des petits-enfants fonctionne comme une très grande et véritable fratrie, où l'amitié et les capacités de chacun se renforcent réciproquement pour constituer une dynamique relationnelle très dense. Selon Javiera, le groupe de cousins et cousines possède une telle force d'attraction qu'aucun ne veut en être exclu. Si un petit groupe se réunit autour d'un jeu, tous les autres finissent par se joindre à eux, pour jouer, mais aussi parfois comme simples spectateurs.

- **Les parentalités redondantes de l'avunculat**

Lié directement à cela, l'avunculat, implique des entrecroisements des responsabilités et affections entre oncles, tantes, neveux et nièces vivant ensemble, notamment autour de la prise en charge des jeunes. Cela donne lieu à une expérience « redondante » de la filiation pratique, comme on a vu dans la première section du chapitre[229]. Chez les Camposano D., la forte tendance des sœurs à agir en bloc et faire tout ensemble jusqu'à présent, a fait que pour les petits-enfants c'était plutôt rare d'avoir des moments seuls avec leur mère, spécialement quand ils étaient plus jeunes. De plus, l'éducation presque collective des enfants entre les sœurs ne se limitait pas à la *villa*, mais elle s'étendait aussi au salon où elles ont travaillé toute leur vie ensemble : ce lieu a participé aussi de la configuration résidentielle, comme une sorte d'extension. Puisque les sœurs ne s'arrêtaient presque pas de travailler suite aux accouchements, pour continuer l'allaitement, elles amenaient les bébés au salon avec elles. Selon Leonor, *« jusqu'aux cinq mois, nous les avons élevés au salon »,* on les mettait *« dans les armoires du salon, sur la mousse ! »*. Plus grands, lorsqu'ils étaient capables de se mouvoir par eux-mêmes, les petits-enfants allaient aussi beaucoup au salon. Selon Camila, *« le salon a*

---

[229] J'ai rencontré plusieurs cas, notamment issus des classes moyennes et démunies, où des sœurs restées célibataires ont pris un rôle particulièrement important dans l'éducation de leurs neveux et nièces corésidentes ou quasi-corésidentes. Il me semble que le célibat de certains membres des fratries en contexte de proximité résidentielle constitue une piste intéressante d'analyse, quoique je n'aie pas récolté d'information suffisamment systématique à ce sujet comme pour le développer comme un sujet à titre propre dans cette thèse.

été toujours comme un point d'encontre. Lorsqu'ils étaient petits, ils allaient à la même école, même pédiatre, même dentiste, alors le plus grand prenait le reste et les amenait en bus au salon, parfois ils y arrivaient treize enfants. » (E70, 2013)

Cette expérience redondante de la maternité en termes collatéraux, et non seulement intergénérationnels, sert aussi fortement à renforcer les liens au sein de la fratrie et à construire une forme de continuité « horizontale » entre les maisons rapprochées. Les rapports entre sœurs et, dans d'autres cas aussi entre frères, sont « dédoublés » (*Ibid.*) par les rapports avunculaires et entre cousins, structurant un tissu de sociabilité très dense et stable, dont les limites sont solidement définies par l'appartenance au « clan » familial.

- **Devenir personne au milieu d'une multitude**

Souvent, la dynamique du cousinage a une tendance à se replier sur elle-même, en configurant une sorte de « petit monde » relativement autosuffisant en matière de sociabilité et de prise en charge. Une histoire entendue aussi chez les Anchoberry B. montre à quel point la surabondance de collatéraux au quotidien, propre des configurations étudiées, est déterminante des processus d'ontogénèse de ses membres. Ignacio, un des petits-enfants cadets, est sourd de naissance. Le parcours de la maladie d'Ignacio a été marqué par le fait de vivre à côté de ses grands-parents, oncles et tantes, cousins et cousines maternels. Sa mère attribue le succès de sa réhabilitation actuelle au fait même d'être constamment entouré par des proches au sein de la quasi-corésidence, ce que les spécialistes consultés aux États-Unis ont confirmé :

> SOFIA : C'est la psychologue qui nous a demandé « comment est-ce que vous vivez ? », et je lui ai raconté […]. Elle m'a dit « vous ne devez surtout pas venir ici, je vais te former, mais vous devez vivre là, pour un enfant sourd c'est de loin la meilleure chose de vivre comme vous le faites ». […] Parce que dans [le processus de] réhabilitation, il fallait lui dire tout ce qui passait à l'oreille, alors on le faisait tour à tour, celui qui le voyait seul savait qu'il fallait s'approcher de lui et lui raconter tout ce qui se passait, donc dans ce sens ça a été une aide très importante. C'est pour ça qu'aujourd'hui personne ne peut croire qu'il parle aussi bien, mais ça a été pour ça, parce qu'il a eu huit oncles et tantes qui lui ont parlé, il a eu ses grands-parents super proches, il a eu huit nounous qui lui parlaient chaque fois qu'elles le voyaient, donc, dans son cas particulier, c'est incroyable. Et en plus tout ce que signifie l'intégration, l'appartenance, enfin, aujourd'hui Ignacio est super sûr de lui, il arrive à l'université et il y a vingt de ses cousins, qui sont comme ses frères et sœurs, il arrive à n'importe quelle fête et c'est pareil ». (E40, 2013)

La trajectoire de vie d'Ignacio montre comment le fait de vivre en proximité facilite l'émergence d'un groupe quotidien de « cause commune »[230] (Weber 2013; Gollac 2003). Tous,

[230] Pour une discussion sur le concept de maisonnée, voir chapitre 3 (I).

des grands-parents aux nounous, en passant par les adultes et les enfants, se sont engagés dans la thérapie de l'enfant, et l'aide facilitant la réhabilitation s'est trouvée multipliée.

Or, le vécu de cette multitude constamment présente est ambiguë du point de vue de la constitution personnelle, comme le montrent ces propos de Marina, petite-fille chez les Pérez R.[231], que j'ai rencontrée à San Miguel en 2014. Concernant sa vie de corésidence chez ses grands-parents maternels et la quasi-corésidence avec plusieurs des sœurs de sa mère, Marina souligne que, puisqu' « *il y avait trop de personnes toujours mêlées à la maison, il n'y avait pas beaucoup d'intimité* ». Malgré le fait que c'était une maison de grande taille et très solide, et donc *« c'était pas de la promiscuité, on n'étendait pas à travers les murs »*, il y avait toujours les *« tantes, cousins, les infermières [du grand-père atteint d'Alzhaimer], la bonne, alors, il y avait beaucoup de gens »* chez elle. Selon Marina, le fait que *« nous étions toujours entourés par plusieurs personnes »* c'était bon *« puisqu'on avait toujours le soutien de plusieurs personnes qui se préoccupaient pour toi »*, mais de l'autre côté, *« ils était toujours attentifs à tout ce que tu faisais, tous savaient ce que tu faisais. »* (E47 2014)

III.3. *« Le roi est mort »* : Indivisibilité de la fratrie et mort des parents fondateurs

Mariage en gendre… à sept

Revenant aux Camposano D., il faut dire que la volonté active du père de retenir ses enfants à ses côtés n'a pas été la seule condition qui a permis de constituer cette configuration. Il a fallu notamment que les conjoints des six filles mariées – María José est toujours restée célibataire –, ainsi que l'épouse du cadet, acceptent de s'installer dans le terrain offert par leur beau-père, et d'y rester dans la durée. Dans nos conversations, j'ai à plusieurs reprises interrogé mes interlocutrices sur le degré d'acceptation ou résistance de leurs époux quant au fait de développer leur vie familiale sous la présence constante et très prépondérante de l'ensemble de la belle famille. A guise de réponse, María José m'a raconté que, quand Francisco est mort, ses beaux-frères on dit quelque chose comme *« le roi est mort, qu'est-ce que nous allons faire maintenant ? ».* (E70, 2014)

Il semble que, de même qu'on l'a vu chez les Sabalsa R. et dans d'autres cas, les enfants Camposano D. ont tendu à choisir des époux issus de familles d'origine peu susceptibles de

---

231 Cas nº 27 en Annexes

rivaliser avec la force centripète de leur belle-famille. Selon Sybille Gollac dans son analyse des logiques de maisonnée au sein d'une grande-famille de classe moyenne française, les gendres mieux intégrées à la belle-famille « sont ceux dont la famille d'orientation avait le moins de poids » (*Ibid.*, p. 305). Selon mon enquête, les beaux-enfants étaient en général issus de milieux relativement inférieurs aux Camposano D. Des six maris (Maria José est toujours restée célibataire), trois étaient des policiers peu gradés, et les autres étaient des commerçants indépendants ou des employés. Au moment du mariage, le patrimoine foncier apporté par les enfants Camposano D. n'a pas eu de contrepartie de la part des époux, d'autant plus que les sœurs étaient déjà bien installées dans leur métier de coiffeuses. Ainsi, je n'ai pas trouvé d'hésitation de la part des enquêtées à l'heure d'affirmer que, dans toutes les maisons, *« les femmes sont plus fortes dans tous les sens, et économiquement parlant »*. Josefa, fille de Leonor, a même qualifié certains de ses oncles *« comme des appendices des femmes. »* (E76, 2014).

Au-delà de la dimension économique et foncière, il semble que dans plusieurs cas les rapports familiaux des beaux-enfants envers leurs familles d'origine n'étaient pas très soudés. Josefa me racontait à propos de son père, que sa mère est morte quand il était bébé, *« il n'avait pas le concept d'un père présent, son père habitait loin, dans le Nord, il a été élevé par une tante. Et je pensé que mon père, plus que de tomber amoureux de ma mère, il est tombé amoureux de tout cela. »* (E76, 2014).

On voit se produire chez les Camposano D. une forme presque parfaite du mariage en gendre (plus en bru, si l'on considère la femme du fils) : absolument tous les époux des enfants ont rejoint la belle-famille de manière définitive. Cela faisant, ils ont d'une certaine manière adopté Francisco *« comme père »*, du fait que symboliquement ils sont devenus des « quasi-frères » de leurs femmes. *« Mon père attirait, attirait, attirait] »*, exclamait Camila, en évoquant l'emprise que son père avait sur ses beaux-enfants et petits-enfants et sa capacité pour *« devenir le père »* de tous ceux qui vivaient sous son toit. À ce propos, il est intéressant de souligner l'idée de Janet Carsten sur le modèle conjugal malais comme subordonné, en termes idéels, au modèle de la germanité. Cela serait indicateur d'une tendance plus large à transformer symboliquement les liens d'affinité en liens de consanguinité, comme celle qui j'ai pu observer largement sur mon terrain, « the modeling of marriage on siblingship means that affinity has a special status as it is always in the process of being transformed into consanguinity. » (Carsten 1995, p. 226)

Chez les Camposano D., la continuité de l'expérience de la vie en commun entre germains enveloppe la presque totalité du cycle de vie des individus, entraînant une forme particulièrement souple, en même temps que durable, de conjugalité. La solidarité entre sœurs se présente avec une telle force que la solidarité conjugale pâlit, et se voit partiellement « sacrifiée » – du moins en termes d'autonomie et centralité – pour le « dévouement » à la fratrie (Gollac 2003, p. 303). À la différence d'autres cas, ici les beaux-enfants ne semblent opposer aucune résistance significative à cette logique. Face à ma remarque à ce propos, Camila s'étonnait : « *c'est curieux, très curieux, mais ils ne se sont jamais révoltés contre ça ! ».* (E7,0 2014) En ce respect, il semble intéressant de regarder les récits des filles à propos du moment de la mort du père. Dans cette situation critique, il apparaît très nettement la prééminence affective de l'attachement filial sur celui conjugal en tant que fondement ou *« pilier »* de vie familiale :

> CAMILA : Ça a été un coup fort. Il était le cœur et l'adoration, il a été toujours le pilier de toute la famille. Le fait de ne l'avoir plus, je me suis senti orpheline de tout. Les premiers jours après que le papa est mort, c'était un mur, je n'avais pas de vision vers l'avenir. C'est-à-dire, j'étais seule, je n'ai pas considéré que j'aie deux enfants et un mari. J'étais seule, et plusieurs des sœurs ont senti le même, nous étions seules, le papa était tout. (E70 2014)

Vieillir et mourir ensemble

Pareil à presque la totalité des cas rencontrés sur le terrain, la centralité de la figure parentale dans la genèse du rapprochement entre les membres de la fratrie Camposano D. est incontournable[232]. C'est pour la même raison que, comme cela est décrit par Lomnitz et Lizaur au Mexique (1986), en général la duration d'une grande-famille trigénérationnelle coïncide avec la durée de la vie des grands-parents « fondateurs ». C'est seulement à leur mort que se déclenche la segmentation de la deuxième génération, au sein de la fratrie, dont les membres peuvent à leur tour devenir la tête de potentielles grandes-familles. Cette description de la durée du cycle de vie d'une grande-famille à trois générations, est assez pertinente à l'égard des configurations résidentielles de proximité dont j'ai pu restituer l'évolution après la mort des grands-parents. Là, la structuration « en bloc » des fratries s'affaiblit de manière significative, bien qu'elle ne disparaisse pas. C'est par exemple ce que l'on a vu à propos des frères et sœurs de Carolina, chez les Sabalsa R., où la fratrie auparavant très concentrée autour de la maison

[232] Voir chapitre 4 (III).

des parents, s'est divisée après leur mort en deux pôles, celui des frères et celle des sœurs (chapitre 2, figure 9). On a évoqué aussi dans le chapitre 4 le cas des Saldes T. où quelques années après la mort des parents, le *condominio* a été démantelé, et les frères et sœurs sont partis vivres *« chacun de leur côté »*, quoique dans le même arrondissement.

Ceux-ci ne sont que des exemples de la constatation générale que dans les configurations résidentielles étudiées, les rapports de germanité se reconfigurent, à des degrés variables, lorsque les parents « agglutinants » ne sont plus là. Cela appuie partiellement la littérature selon laquelle « la relation de germanité est en réalité fonction de la présence des père et mère. Lorsque au moins l'un des deux parents est en vie, les rencontres sont beaucoup plus fréquentes. » (Crenner, Déchaux et Herpin 2000, p. 220) Cela dit, dans le cas des configurations de corésidence et quasi-corésidence de long-terme entre membres d'une fratrie, le rôle agglutinant des parents est moins déterminant, puisque la sociabilité coprésentielle entre frères et sœurs ne se produit pas seulement dans la maison parentale et dans le rythme discontinu des fêtes et célébrations familiales, mais aussi dans la continuité de la vie quotidienne et de manière plus ou moins distribuée entre l'ensemble des maisons coparticipantes. C'est pour cela que, malgré une reconfiguration effective en termes résidentiels, les rapports de germanité entre les anciens membres d'une configuration de proximité ont tendance à se maintenir comme des liens forts après la mort des parents.

C'est justement à cet égard que le cas des Camposano D. montre la portée exceptionnelle qu'y a atteint le sentiment de fratrie et l'expérience du lien de germanité comme indivisible. Là, on voit une configuration qui est restée sans changement presque trois décennies après la mort de Francisco. Ce qui pourrait dans un premier regard contredire la supposée centralité de la figure paternelle précédemment analysée en détail, n'est qu'un indicateur de la puissance dont le lien de germanité est investi dans cette configuration. Autrement dit, la persistance de la fratrie « en bloc » ne met pas en question, mais vient confirmer le rôle fondamental qu'a joué le père dans la production d'une continuité de la vie en commun entre germains et de celle-ci comme condition fondamentale dans la genèse du sentiment de fratrie. La médiation paternelle, d'ailleurs, n'a pas disparu avec la mort de Francisco, puisque sa maison est restée là, et sa mémoire est pérennisée partout dans les lieux et les personnes participant de la configuration[233].

---

[233] Les récits des filles témoignent de la forte présence du père absent à travers la mémoire des enfants et des petits-enfants. Selon Camila : « Mon père, il est présent jusqu'aujourd'hui, vingt-sept ans après qu'il soit mort. Si une des sœurs a des problèmes, alors, on dit, qu'est-ce que mon père dirait de cela, demande toi ce que ton père te dirait sur ce que tu es en train de penser » (E70 2014). De sa part, Leonor racontait : « Mais nous, tous les jours

Résidentiellement, le style de germanité « en bloc » se manifeste dans le fait que, presque trois décennies après la mort de Francisco, aucune des sœurs n'a voulu déménager, même lorsque ses propres enfants mariés ont décidé de ne pas s'installer à Lo Barnechea, mais dans des arrondissements plus centraux[234]. Dans ce cas, ce sont les enfants qui doivent se déplacer très fréquemment vers la *villa* pour assurer la continuité trigénérationnelle et la coprésence quasi-quotidienne malgré la distance. A ce propos, Leonor raconte qu'elle a laissé *« intactes »* les chambres de ses enfants lorsqu'ils se sont mariés, puisque comme ça, ils peuvent revenir passer des séjours quand ils le veulent. Sa fille aînée, par exemple, revient s'installer presque tous les weekends car son mari part souvent en voyage : « elle vient le vendredi avec ses valises s'installer chez moi avec les deux petites. Avec ses valises ! Vendredi, samedi et le dimanche soir elle s'en va. […] La maison est toujours pleine !» (E73, 2014)

Au moment de mon enquête, quoiqu'elles travaillassent encore à temps plein au salon, la plus jeune des sœurs Camposano D. était proche de la septantaine, et trois étaient veuves. Lorsque je leur ai demandé ce qu'elles pensaient faire au moment de prendre leur retraite, elles ont beaucoup rigolé à propos du fait qu'elles comptaient vieillir et mourir ensemble, en partageant une seule maison où, tout comme lorsqu'elles étaient petites, chacune s'occuperait d'une tâche selon ses caractéristiques personnelles :

> CAMILA : Patricia a une parcelle à la campagne, une maison sur une colline. Et elle dit, « s'il y a une chose que nous pourrions faire avec notre retraite, c'est de nous en aller vivre ensemble dans la même maison ». Car là-bas on peut dormir à deux dans chaque chambre. Alors, elle distribue et dit, « bon, Leonor, comme elle est paresseuse, alors elle fait la cuisine ; l'autre qui aime bien le jardin, alors s'en occupe avec María José qui adore la campagne. Sara, comme elle est tellement organisée et maniaque, elle s'occuperait du ménage et de repasser ». Alors, on a tout distribué de cette manière, mais il faudra que meurent tous les maris ! [*rires*] (E70 2014)

Même si c'est dit en ton de blague, il semble éloquent le fait que, dans leurs rêveries, les sœurs imaginent la fin de leurs jours dans une corésidence autosuffisante, s'accompagnant réciproquement et s'occupant les unes des autres, sans maris ni enfants habitant avec elles. Cela

---

on se rappelle lui. Les enfants aussi s'en rappellent du *papito viejo,* le *papito viejo* disait telle chose, ils ont gardé les chapeaux qui étaient à lui, qui sentent le parfum du *papito viejo*. » (E73, 2014)

234 L'installation des membres mariés de la troisième génération est assez hétérogène, et elle semble suivre un modèle lié aux processus d'ascension socioéconomique. Selon les enquêtés, ceux qui auront eu un *« meilleur mariage »* et/ou atteint un statut professionnel plus élevé, auront choisi de ne pas s'installer dans la *villa* des Caposano D. ou dans ses environs, mais dans des zones plus prestigieuses ou plus centrales de la ville. Si la force centripète de la fratrie n'était aussi forte, on pourrait supposer que les sœurs dont les enfants sont partis déménagent vers les zones où ceux-ci se sont installés, suivant la logique du rapprochement descendant qui j'ai observée dans autres cas issus des classes moyennes à trajectoire socioéconomique ascendante (chapitre 4, III).

semble faire une nouvelle fois écho à la description de la parenté malaise chez Carsten, où l'on attend que les germains « s'entraident les uns les autres et restent proches au long de la vie », ce qui serait spécialement marqué dans les « relations affectueuses qui se tissent entre sœurs adultes. » (Carsten 1995, p. 226 traduction propre de l'anglais)

*

* *

Dans cette dernière section, la restitution du cas des Camponsano D. nous a permis de montrer les traits constitutifs d'un style de constitution des liens de germanité que j'appelle « en bloc ». L'intensité et la durabilité de la vie en commune entre ces sœurs et frère au sein d'une configuration de quasi-corésidence, malgré la mort précoce de leur mère et grâce à l'agencement et les ressources du père, ont apporté les conditions pour la genèse d'un fort sentiment de fratrie. Celui-ci est constitué d'un tissage ferme d'affects pseudo-filiaux et de responsabilités croisées entre germains. Ces observations appuient certains auteurs qui ont souligné la moindre normativité des liens de germanité en Occident, par rapport aux liens de filiation et alliance, et donc l'importance accrue de l'intensité et la durabilité de la vie en commun à l'heure d'entretenir des liens d'obligation réciproques entre frères et sœurs à l'âge adulte, et notamment après le mariage. Dans les cas étudiés, le sentiment de fratrie constituée au long d'une vie en commun peut acquérir une certaine indépendance par rapport au rôle agglutinant des parents et s'entretenir après leur mort, avec des degrés variables de recompositions résidentielles.

Comme le dit l'expression indigène *« c'est tous ou personne »*, la germanité « en bloc » est vécue comme un lien quasi indivisible, où l'on voit une résistance marquée à n'importe quelle forme de distanciation physique entre germains et une tendance à agir ensemble dans plusieurs dimensions ordinaires et non ordinaires de leur vie. Ici, les liens entre frères et sœurs ne sont pas conçus en premier lieu comme des rapports sélectifs un-à-un, mais comme des liens d'ensemble, des « spirales d'échange » sur lesquelles les affinités interpersonnelles se dessinent par contraste. Au sein des configurations résidentielles de proximité, les liens de germanité sont « redoublés » par des rapports intenses de cousinage et d'avunculat, renforçant les continuités « horizontales » entre les maisons rapprochées. Ici, la solidarité fraternelle tend à soumettre une conjugalité qui devienne très « souple ». Renforçant ce que l'on a vu à propos du style de

filiation « totale », la germanité « en bloc » participe aussi de la tendance à transformer, symboliquement, les liens d'affinité en liens de consanguinité.

Conclusion du chapitre

Ce chapitre cherchait à comprendre les rapports entre le travail de l'espace résidentiel dans la durée, et la réalisation pratique de la parenté au sein des différentes modalités des configurations résidentielles de proximité rencontrées à Santiago. On a vu que celles-ci produisent un *dwelling environement* particulier, caractérisé par l'actualisation de la coprésence quotidienne ou quasi-quotidienne entre individus apparentés qui sont attachés à des lieux d'habitation différenciés. Cette analyse s'inscrit dans le tournant « pratique » de l'anthropologie contemporaine de la parenté. Celle-ci met en valeur les agencements concrets à travers lesquelles la parenté est constituée dans la vie courante, autrement dit, les processus par lesquels certains individus participent constitutivement les uns des existences des autres. A partir de là, c'est par la cumulation des expériences de vie partagée dans la durée, que les liens de parenté se constituent comme des liens véritablement significatifs du point de vue indigène, au-delà des préconceptions formelles de la parenté.

Dans le cas de mon enquête, ces processus ont comme *locus* fondamental des configurations résidentielles de proximité, c'est-à-dire, un contexte durable de partage intime de l'espace d'habitation. Au long de ce chapitre, j'interroge ainsi comment le vécu de la proximité résidentielle, sous les conditions particulières dans laquelle elle a lieu sur les différents cas analysés, participe significativement du façonnement de styles *sui generis* de parenté dans trois dimensions fondamentales, filiation, conjugalité y germanité. Plus qu'un « système de parenté » spécifique, il s'agit de « sensibilités structurantes » ou de « styles » de concevoir, d'évaluer et de réaliser les liens de parenté, dans un contexte de parenté cognatique : à savoir, filiation « totale », conjugalité « souple » et germanité « en bloc ». Pragmatiquement efficaces, car elles orientent moralement les attentes et mobilisent les agencements, ces sensibilités présentes à divers degrés sur l'ensemble de mon terrain, ne sont pas prescrites en termes de règles juridiques et formellement sanctionnées.

Dans la première section, nous avons suivi l'histoire des Domínguez E., une configuration de corésidence en contexte de forte étroitesse spatiale et de pauvreté, à partir de

laquelle on a montré l'émergence d'un style de filiation « totale ». C'est-à-dire, où l'expérience de la filiation est « redondante », puisqu'elle sert de référence symbolique pour signifier la totalité des liens de parenté et se constitue ainsi en fondement du vécu de la vie familiale dans son ensemble. La coprésence quotidienne entre plusieurs noyaux familiaux, plus ou moins nettement différenciés selon le cas, contribuent à faire de la parentalité, et notamment de la maternité une expérience « partagée » : elle se concentre non sur une personne, mais sur plusieurs. Les femmes habitant ensemble sont *« toutes les mères de tous »* les enfants, quoique dans une gradation où certaines sont *« plus mères »* de certains enfants que d'autres. Là où la filiation « totale » s'affirme avec plus de force, l'expérience de la conjugalité se voit amoindrie quant à sa place dans la constitution pratique et la signification de ce qu'on conçoit comme famille.

Dans une deuxième section, on reprend ce dernier fil, en focalisant l'attention sur les *praxis* de la conjugalité au sein des configurations résidentielles de proximité. À partir de l'analyse du cas des Sabalsa R., une configuration de quasi-corésidence en milieu aisé, on a observé un style de conjugalité qui se forge par l'expérience précoce et durable de faire couple *« à côté »* des membres de la famille d'origine d'une des conjoints, notamment la femme, ce que j'appelle conjugalité « souple ». Lorsque cela se produit dans un contexte social à forte valorisation du mariage formel, et de coïncidence entre cohabitation conjugale et néolocalité, des dispositifs pour contourner ces normes sans les défier frontalement sont mis en place, dont l'exemple de *« la chambre de la fiancée »* apparaît comme un cas de figure. La conjugalité « souple » décrit une modalité du passage à l'âge adulte des enfants par la formation familiale qui n'entraîne pas une segmentation du groupe familial préexistant. Les relations conjugales s'inscrivent en continuité des rapports filiaux, du fait que ceux-ci se voient renforcés par ajout d'une nouvelle couche, à partir de laquelle émerge une nouvelle grande-famille à trois générations ou, en termes indigènes, un *« clan »*. S'il y a des variations dans la manière de débuter la vie conjugale des enfants selon les milieux socioéconomiques, le style « souple » de la conjugalité est un trait transversal dans les configurations de proximité.

Enfin, par l'analyse du cas des Camponsano D. au long de la dernière section, on a observé la constitution d'un style de germanité que j'appelle « en bloc ». L'intensité et la durabilité de la vie en commun entre sœurs et frère, qui rend possible la proximité résidentielle, rendent aussi possible la genèse d'un sentiment de fratrie particulièrement solide, fait d'un tissage d'affects pseudo-filiaux et de responsabilités croisées, capable de structurer des liens d'obligation réciproques entre germains qui s'étendent, voire se renforcent dans le passage à

l'âge adulte et peut survivre à la mort des parents. Le style de germanité « en bloc » décrit l'expérience de la fratrie comme un set quasi indivisible, ce qui touche la constitution ontogénétique même des individus. Y découle une forte résistance à la distanciation physique et une tendance à agir ensemble entre germains. Au sein des configurations de proximité résidentielle, les continuités « horizontales » entre les maisons rapprochées par les fratries sont « dédoublées » par la surabondance des rapports entre cousins, oncles et tantes. Renforçant ce que l'on a vu à propos du style de filiation « totale », la germanité « en bloc » participe aussi de la tendance à transformer, symboliquement, les liens d'affinité en liens de consanguinité.

Les trois styles de filiation « totale », de conjugalité « souple » et de germanité « en bloc », configurent un complexe de parenté pratique que les enquêtés appellent *« se faire clan »* [*aclanarse*]. J'avance que la production de configurations résidentielles de proximité constitue une forme particulièrement poussée, solide et durable de *« se faire clan »*, puisqu'elle permet l'actualisation quotidienne de l'idéal de solidarité familiale structurée sur trois générations, à la différence de celui à deux générations correspondant à l'idéal de la famille nucléaire. Si dans le contexte chilien l'on ne trouve pas à un niveau officiellement institutionnalisé une terminologie destinée à désigner une autre unité de la parenté qui dépasse les contours de la famille nucléaire, l'on le retrouve justement au niveau du langage indigène dans la catégorie très répandue de *« clan »*. Être une famille *« aclannée »* entraine une combinaison entre l'abondance de parents dans l'entourage familial quotidien, des liens particulièrement soudés et à forte densité physique entre eux, et une forme de puissance familiale qui en découle, en termes de disponibilité à portée de ressources de toutes sortes, ainsi que de prestige, notoriété et assurance. En contrepartie, vivre en permanence entouré par un *« clan »*, entraine des formes spécifiques de limitation de l'autonomie individuelle et du développement des rapports interpersonnels un-à-un, ce qui constitue une source de tensions, conflits et souffrances personnelles. L'analyse du caractère mouvante des configurations qui je mènerai dans le chapitre suivant et dernier de cette thèse, permettra d'observer de manière plus détaillé les tensions structurantes des configurations résidentielles de proximité, lesquelles participent du façonnent de la parenté pratique au sein des mêmes.

CHAPITRE 6. Le caractère mouvant des proximités : temporalités longues, saisonnières et quotidiennes

« A real house is always a work in progress »
Tim Ingold

Introduction

En continuité avec le précédent, ce dernier chapitre cherche à aller plus loin dans l'analyse de la coproduction entre lieux d'habitation et liens de parenté, entre travail de l'espace résidentiel et réalisation de la parenté pratique au sein des configurations étudiées à Santiago. Le portrait dressé jusqu'ici des configurations résidentielles familiales n'a peut-être pas mis assez en lumière son caractère contingent. La restitution rétrospective des histoires résidentielles à partir du récit des individus entraîne le risque de montrer comme nécessaire et presque inévitable un développement des faits qui n'est que l'actualisation successive de certaines possibilités parmi d'autres. Cependant, je soutiens que les matériaux issus de mon terrain apportent du fondement empirique pour avancer l'hypothèse qu'à Santiago la quête d'un rapprochement résidentiel entre les membres d'une grande-famille trigénérationnelle – ou, en termes indigènes, *« se faire-clan »* –, constitue une « disposition ». C'est-à-dire une possibilité à portée des individus, ancrée sur des expériences familiales héritées et ou personnellement vécues, mais aussi investie d'une valorisation et d'un contenu d'obligation morale.

Comme je l'ai signalée précédemment (chapitre 5, Introduction), cette disposition relève plus d'une « sensibilité » pragmatiquement structurante des attentes –*structures of feeling*–, que de prescriptions explicites en termes de règles institutionnalisées ou formellement sanctionnées. C'est-à-dire qu'elle fait partie de l'horizon du possible des individus, mais sa matérialisation est contingente à une pluralité de conditions –notamment des ressources foncières et économiques et l'inclination à les mettre à disposition des membres du groupe de descendance– et aux expériences concrètes de vie domestique vécues par les individus au long de leur propre histoire résidentielle.

Deux « sensibilités » coexistantes

Au cours de mon enquête, la coexistence de deux sensibilités structurantes des attentes et des pratiques liées à la parenté dans le discours indigène est devenue de plus en plus évidente à mes yeux. Toutes deux, néanmoins, opèrent sur le fond de l'acceptation généralisée de la filiation indifférenciée ou bilatérale. C'est-à-dire de l'inclusion simultanée d'Ego dans les lignées d'origine du père et de la mère, et donc du poids structurellement équivalent entre celles-

ci (Segalen 2010; Barry et al. 2000; Dechaux 2003). Dans la tradition hispanique, cela se traduit par la règle de transmission des deux noms de famille, paternel et maternel.

La première de ces sensibilités exalte la primauté du lien conjugal comme fondement d'une nouvelle unité de solidarité familiale bigénérationnelle, et produit donc l'attente d'autonomie des nouveaux mariés par rapport à leurs familles d'origine (Le Pape 2006; de Singly 2004). Le passage entre les deux familles d'appartenance d'Ego, celle d'origine et celle de procréation, constitue un moment de segmentation familiale, vécu comme une forme de rupture avec la première. Cela se décline résidentiellement par la norme de la néolocalité, comme l'exprime le dicton populaire *« qui se marie veut une maison »* [*casado casa quiere*]. Celui-ci transparaît l'attente qu'il n'y ait pas de préférence d'appartenance ni de solidarité pour la lignée maternelle ou paternelle, et donc l'idéal d'une symétrie entre les lignées conjugales (Jonas et Le Pape 2008). On l'a vu dans les chapitres précédents, cette sensibilité, que l'on peut appeler nucléaire ou conjugale, se présente à degrés variables selon les milieux socioéconomiques. Elle est beaucoup plus poussée parmi les classes moyennes et aisées, tandis qu'elle peut apparaître très atténuée en milieux défavorisés.

La deuxième sensibilité structurant les attentes et pratiques de parenté sur mon terrain renvoie à une primauté de l'appartenance de chaque Ego à sa propre lignée d'origine, par le biais d'une continuité des interdépendances entre parents et enfants après le mariage de ces derniers (Dechaux 2003; Jonas, Pape et Véron 2007). Le passage de la famille d'origine à celle de procréation se fait en souplesse et le moment de segmentation familiale est reporté au moment du décès des parents. Là, les liens de consanguinité l'emportent sur le lien conjugal, et le nouveau couple est pensé comme intégrant les groupes familiaux préexistants. La néolocalité est ainsi contournée dans la pratique par des formes variables de dépendance du nouveau couple à l'une des deux lignées d'origine des conjoints, même lorsque ceux-ci habitent dans leur propre maison. Lorsque cette dépendance entraine le rapprochement résidentiel vers l'une des familles d'orientation des conjoints, apparaît une préférence filiale pratique qui met en tension le principe de symétrie entre lignées.

L'idéal indigène de *« se faire-clan »* observé à Santiago ne coïncide avec aucune de ces deux sensibilités, mais il jongle entre les deux. On l'a vu, le rapprochement résidentiel entre membres d'une grande-famille trigénérationnelle n'empêche pas la formation des noyaux familiaux différenciés, mais entraine leur imbrication et contraint alors le déploiement d'une logique proprement « nucléaire ». L'idéal d'un compromis entre ces deux sensibilités

coexistantes apparaît bien dans les expressions indigènes évoquées plus tôt, *« ensemble mais pas brouillés »*, *« séparés mais pas éparpillés »*. Néanmoins, du fait qu'en termes pratiques ces deux sensibilités se mettent réciproquement en cause, le compromis entre elles n'est jamais complètement achevé, mais relève d'un travail perpétuel. Plutôt, on y voit une production toujours renouvelée de tensions et des processus d'ajustement entre elles, en fonction des individualités, de l'évolution des rapports interpersonnels, des moments du cycle de vie, de l'occurrence d'évènements imprévisibles, ainsi que des opportunités et contraintes contextuelles de toutes sortes.

Dans ce chapitre, il s'agit d'observer en détail les tensions entre ces deux sensibilités de la parenté qui structurent et, en même temps, mettent constamment en péril les configurations résidentielles de proximité, ainsi que les modalités des ajustements que les individus mettent en œuvre pour les équilibrer. Cela permet de rendre compte de la contingence de ces formations, car ces tensions font monter à la surface les autres possibilités d'articuler la vie domestique qui, si elles ne sont pas actualisées à un moment donné, restent néanmoins disponibles dans l'horizon du possible des individus : vivre *« à part »*, *« passer de l'autre côté ».* C'est pour parvenir à ce but que je propose d'accentuer la dimension temporelle de l'analyse, en rendant plus dynamique la restitution des configurations résidentielles étudiées.

Temporalités, mouvements, tensions

Comme je l'ai discuté dans le chapitre 3, l'approche théorique fondée sur la sociologie configurationelle de Norbert Elias met l'enjeu de la temporalité au centre de la compréhension des phénomènes sociaux. Les configurations sociales ne sont pas pour lui des « entités », mais des « processus », des chaînes d'interdépendance mouvantes entre individus ou groupes d'individus entre lesquels « s'établit un équilibre fluctuant des tensions, un mouvement pendulaire d'équilibre des forces, qui incline tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. » (Elias 1991b, p. 158) L'emphase sur la temporalité implique aussi de repenser la spatialisation des rapports sociaux. Suivant Heidegger dans sa critique de la conception occidentale moderne de l'espace, Tim Ingold soutient que les vies réelles ne se déroulent pas *dans* l'espace, comme si celui-ci était un conteneur préexistant du mouvement vital. L'espace en tant que « lieu » ou espace « vécu » (Mulet 2018; Merleau-Ponty 2009) est transpercé par le temps, « delineated by movement » (Ingold 2011, p. 149).

Une valorisation nouvelle de la temporalité dans l'observation de l'espace domestique est à la base de l'anthropologie contemporaine de la maison évoquée dans le chapitre précédent (Carsten et Hugh-Jones (eds.) 1995; Ingold 2000). Dans cette perspective, l'espace résidentiel n'est pas conçu comme une « chose », un récipient fixe de la vie domestique (comme dans la notion administrative de « domicile » ou dans la définition du « ménage »), mais comme processus ou « mouvement » (Comerford 2014; Cosacov, 2017; Dureau, 2002; Dureau, Giroud, & Lévy, 2016; Dalmaso 2014; Guedes, 2014; Guedes 2013). Cela implique de prendre ses distances avec le présupposé selon lequel dans la production de l'habitat humain le déplacement est un évènement exceptionnel et la sédentarité la règle[235], de l'idée selon laquelle le mouvement est « accidentel, secondaire et dérivé par rapport à la stabilité » et que, « subordonné au point de 'départ' et d' 'arrivée', le mouvement n'aurait pas de valeur en lui-même, en n'étant que passage entre deux points. » (Guedes 2013, p. 41 traduction libre du portugais). Cette perspective permet de prendre en compte la contingence du phénomène résidentiel, c'est-à-dire les possibilités autres qui apparaissent lorsque l'on met l'espace résidentiel en mouvement.

Selon André D. Guedes (2018), à propos de ce qu'il appelle la « désubstantialisation de la maison », les « mouvements qui traversent et constituent » les configurations résidentielles servent comme des indicateurs ou « codes » pour la « description d'autres mouvements corrélés. » (*Ibid.*, p. 3). L'analyse des différentes sources temporelles de mouvement des configurations résidentielles étudiées ici –longitudinale, saisonnière, quotidienne–, ouvre la voie à la description de l'émergence de tensions relationnelles sous-jacentes à la formation des *« clans »* trigénérationnels dans un contexte où coexistent deux sensibilités de la parenté.

Mouvements longitudinaux, saisonniers, quotidiens

Le caractère mouvant des configurations de proximité résidentielle comprend plusieurs niveaux de l'expérience de la diachronie dans la vie des individus. À partir de mes données, j'ai pu identifier trois dimensions temporelles qui semblent articuler les dynamiques constitutives des configurations étudiées. La première et plus évidente est la temporalité longitudinale. Celle-ci comprend l'expérience de la diachronie dans le moyen et le long terme, et donc

[235] À propos du biais en faveur de la stabilité, Bourdieu souligne la désignation courante de « la maison comme lieu stable, qui demeure, et de la maisonnée comme unité permanente » (1993, p. 33).

l'enchaînement des étapes du cycle de vie des individus et la succession entre générations contemporaines. La deuxième est la temporalité saisonnière, qui introduit une dimension cyclique dans la diachronie, par l'alternance récursive entre périodes à durées variables de temps ordinaire et de temps extraordinaire pendant l'année. La troisième est la temporalité quotidienne, qui touche l'expérience de la diachronie dans le court terme, dont notamment la chronologie journalière et hebdomadaire. Ces trois temporalités conditionnent la morphogenèse de la proximité résidentielle, du fait que celle-ci s'avère être un processus de reconfiguration continuelle, en même temps que celui-ci peut produire un effet de stabilité dans l'expérience propre des individus, comme le témoigne la notion indigène de *« toujours »* analysée dans le chapitre 2. Peut-être cette discordance s'explique par le fait que dans ces cas la continuité de la coprésence quotidienne est la « résultante » de multiples mouvements, qui restent dans les coulisses de la mise en scène de la proximité : déménagements, aménagements, séjours, vacances, déplacements à pied, en voiture, en transport en commun, visites, *« passages »*.

Au long de ce dernier chapitre, je propose d'analyser le caractère mouvant des configurations résidentielles de proximité dans ces trois dimensions –longitudinale, saisonnière, quotidienne–, comme voie d'accès pour l'observation des tensions qui émergent dans trois niveaux de la parenté pratique. Ainsi, la restitution des mouvements dans le temps long du cycle de vie permet une focale sur les tensions entre éloignement et rapprochement entre générations ; l'analyse des mouvements saisonniers révèle les tensions de concurrence entre lignées conjugales ; enfin, l'attention sur les mouvements quotidiens rend visible la tension entre autonomie et dépendance au niveau des rapports interpersonnels.

Dans la première section, on verra comment une histoire longue de proximité résidentielle qui embrasse jusqu'à quatre générations est marquée par plusieurs déménagements, par des périodes d'éloignement géographique entrainant des déplacements quotidiens coûteux, ainsi que par une trajectoire de mobilité économique ascendante liée à l'accès à la propriété et à la sémantique indigène de réussir à disposer d'une *« maison à soi »* [*casa propia*]. Cette analyse d'une famille de classe moyenne, témoigne de l'élasticité morphologique que les configurations résidentielles de proximité peuvent développer pour réussir à concilier des attentes socioéconomiques, des opportunités et des contraintes contextuelles, avec des logiques familiales en tension, dont notamment le tiraillement entre les valorisations de la néolocalité et de la solidarité nucléaire et d'une solidarité coprésentielle par rapport au *« clan »* trigénérationnel. La deuxième section aborde les manières dont la « variation saisonnière » (Gotman, Léger et Decup-Pannier 1999; Mauss 2009) des pratiques

résidentielles entre temps ordinaire et temps non-ordinaire révèlent les tensions entre lignées conjugales ou belles-familles. Sur fond de filiation indifférenciée, les configurations de proximité impliquent que les enfants et les beaux-enfants aient pris parti de façon pratique pour une des lignées, c'est-à-dire qu'une lignée a partiellement « perdu » la fidélité d'un enfant que l'autre lignée a « gagnée ». Il s'est donc introduit une asymétrie entre lignées pendant le temps ordinaire qui peut être nuancée ou contrecarrée à l'approche des vacances, des weekends ou des jours fériés offre des opportunités pour la nuancer ou la contrecarrer. Enfin, dans la troisième section, je m'intéresse aux formes de la circulation quotidienne des individus entre maisons qui participent d'une configuration, non pas en termes de recensement des fréquences et directions, mais en fonction des interprétations que les enquêtés eux-mêmes donnent aux circulations en tant que « gestes » de reconnaissance intersubjective par l'activation d'un « langage de l'hospitalité » (Comerford 2014). Les tensions qui apparaissent ici sont liées à la production des hiérarchies et de rapports de « gouvernement » (de L'Estoile 2015a), entre les individus quasi-corésidentes.

I. *Home, sweet home* : mobilité sociale ascendante et production longitudinale de la proximité

Dans cette section, je m'intéresse à la production dynamique des configurations dans sa dimension longitudinale. La restitution de l'histoire familiale des Heldt P. embrasse jusqu'à quatre générations et permet de montrer que, loin d'être le fruit d'une inertie résidentielle, l'entretien de la proximité dans la durée est le résultat d'une grande élasticité des arrangements observés dans ce contexte urbain. Une telle élasticité répond à la quête pour concilier des attentes, des opportunités et des contraintes de diverse nature qui caractérisent la vie familiale des individus dans la durée et qui entrent souvent en tension.

En particulier, je centre l'attention sur la trajectoire de mobilité socioéconomique ascendante de Tania et de sa famille, qui se matérialise dans l'attente de réussir à disposser d'une *« maison à soi »* [*casa propia*]. Si ce choix fait ressortir la tension entre les idéaux coexistants de l'autonomie nucléaire et de la fidélité au *« clan »*, il permet aussi de mettre en cause l'association souvent trop simpliste entre mobilité socioéconomique et tendance à la nucléarisation familiale avancée par les approches classiques de sociologie sur les familles de

classe moyenne (Ruggles 1994; Ruggles 2007; Smith 1970). Pour ma part, je mets en avant les articulations complexes entre les injonctions à l'accès à la propriété, à la mobilité ascendante et à l'indépendance résidentielle du groupe familial restreint, et la quête pour entretenir, voire renforcer, les interdépendances au niveau de la grande-famille trigénérationnelle. Ce compromis, assez coûteux pour les individus sur plusieurs plans, semble retrouver sa justification dans la quête de ce qui constitue une « bonne vie » (de L'Estoile 2015a) du point de vue indigène.

I.1. Les Heldt P., un cas « typique » de la classe moyenne santiaguine

Lorsque je leurs ai rencontrés en 2014, Tania I. avait 64 ans, et son mari, Renzo Heldt, 68 ans. Issus de ce que Tania appelle « *une classe moyenne très ordinaire [*común y corriente*]* », les deux conjoints ont obtenu une licence universitaire en administration publique et ont travaillé durant leurs carrières comme fonctionnaires administratifs. Lui, dans une importante université du pays ; elle, dans une importante chaîne de télévision, ce qui leur a permis de connaître une ascension socioéconomique, cristallisée notamment dans la cumulation d'un certain patrimoine foncier :

> TANIA : Je ne connais pas le mot exact sociologiquement, mais c'est un dépassement [*una superación*]. Car mes parents ont fait des études, mais pas universitaires. Mon père était comptable, il a étudié dans un lycée, ma mère aussi a étudié dans une école technique, je ne sais pas, confection de vêtements ou quelque chose comme ça […]. En provenant d'une classe moyenne très, mais très ordinaire, nous nous sommes tenus là, avec plus d'accès, une meilleure situation économique.
> MOI : Et vous avez pu cumuler un certain patrimoine ?
> TANIA : Cette maison, la maison à la plage, les voitures, oui […]. Car nous avons travaillé tous les deux, peu à peu dans nos travails nous avons amélioré [*surgido*], et donc accédé à plus de confort économique. C'est à dire, sans doute que mes enfants ont eu plus que ce que j'ai eu et mes petits-enfants ont plus de ce que mes enfants ont eu, si on le voit en termes des choses matérielles. (E44, 2014)

Si les deux ont atteint des postes de cadres intermédiaires, Tania a mieux réussi sa carrière que Renzo, autant du point de vue du salaire que du statut. Au moment de mon enquête, ils avaient dépassé l'âge de la retraite, mais seulement Renzo l'avait prise, tandis que Tania continuait à travailler à temps plein[236]. En entretien, leur fille Maureen, 31 ans et institutrice en

[236] En effet, pour notre entretien Tania m'a donné rendez-vous dans son bureau en pleine semaine, et non dans sa maison comme ai-je le lui avais demandé, en argumentant qu'elle rentrait trop tard chez elle pendant la semaine. Pour la même raison, le weekend était *« sacré »*, pour se dédier à sa maison et à sa famille. De ce fait qu'elle ne pouvait pas se permettre de me recevoir chez elle samedi ou dimanche.

école secondaire, m'a dit explicitement que sa mère, ayant *« toujours beaucoup travaillé et beaucoup réussi dans la vie »*, est *« la fournisseuse [*proveedora*] »* principal de la maison. C'est pourquoi elle la définit comme *« matriarche »*[237] (E58, 2014).

Une trajectoire socioéconomique ascendante

Avec le parcours professionnel, la trajectoire d'accession à la propriété des Heldt P. constitue un bon indicateur de leur ascension au sein des classes moyennes à Santiago. À la différence de Tania, dont les parents étaient issus d'une classe moyenne propriétaire, et établis depuis deux générations dans le centre-ville, Renzo était issu des populations allemandes arrivées au Sud du pays après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Sa mère et son père se sont séparés très tôt, après quoi celui-ci n'a pas maintenu du contact avec ses enfants. Renzo, sa mère et sa sœur cadette ont alors migré vers la capitale pour s'installer chez un oncle maternel. Tania et Renzo se sont rencontrés à l'université et se sont mariés en 1971. À la suite de leur mariage et durant les dix années suivantes, ils ont loué à un parent une petite maison à Independencia, près du centre-ville où habitaient les parents de Tania (point B, figure 29-I). C'est durant cette période que sont nés leurs deux premiers fils. En 1981, ils ont acheté leur première maison grâce à un crédit privé, sans aide directe de leurs parents. Cette maison se trouvait à La Florida (point B, figure 29-III), un arrondissement suburbain qui s'est fortement développé durant les années 1980 et 1990, conjointement à une forte croissance des classes moyennes à Santiago et à une extension horizontale de la ville (Dureau (ed.) 2015; Stillerman 2016; Cáceres Seguel 2015), suivant un modèle que certains auteurs rapprochent des *suburbs* américains (Ducci 2000a). Dans ce contexte, aller vivre à La Florida est devenu symbole d'accès à la *« maison à soi »* pour les classes moyennes et marqueur d'une première étape dans l'ascension sociale. Leurs deux enfants cadets, un fils et une fille jumeaux, sont nés dans cette maison. Une quinzaine d'années plus tard, en 1997, le couple et leurs quatre enfants encore résidant chez eux achetaient une nouvelle maison à Ñuñoa (point B, figure 29-VI), un arrondissement beaucoup plus central et associé aux classes moyennes professionnelles (Stillerman 2016). Tania et Renzo habitaient encore cette maison en 2014 lorsque je leurs ai rencontrés. Parallèlement, ils ont acquis une maison dans une station

237 Sur l'usage indigène de la catégorie *« matriarcat »*, voir notamment le chapitre 4 (III).

balnéaire située à environ une heure et demi de Santiago, également fortement associé aux fractions hautes des classes moyennes[238].

Deux lectures alternatives

Je propose maintenant de mettre en regard deux lectures possibles de la trajectoire résidentielle qui je viens d'ébaucher. Une première perspective, plutôt classique en sociologie de la famille, focalise le regard sur la trajectoire des Heldt P. en tant que famille nucléaire. Des travaux classiques menés notamment dans des pays du Nord ont identifié les classes moyennes (blanches, notamment) comme celles où nucléarisation de la parenté et processus d'urbanisation et de modernisation semblent se soutenir indéfectiblement, tandis que leur association et plus nuancée dans les classes urbaines populaires et supérieures (Parsons 1943; Hubert 1965; Smith 1970). La néolocalité n'est que l'aspect le plus visible d'une injonction sociale plus large caractérisée par ce que Talcott Parsons a décrit comme « the structural isolation of the conjugal family » (Parsons 1943, p. 30). Par le mariage, *Ego* est séparé des membres de sa famille d'origine, du fait que sa première loyauté est sans équivoque envers son conjoint et ses enfants, tandis que celle envers ses parents, ses frères et ses sœurs est fortement nuancée. Parsons signale explicitement que ce trait central du système de parenté américain et similaires est « most conspicuously developed in the urban middle class areas of society » (*Ibid.*, p. 29), puisque cela augmenterait les degrés de liberté qui a la famille d'origine d'*Ego* pour évoluer socialement, indépendamment du statut et des lieux de résidence des autres membres de la famille d'origine d'Ego.

Ainsi, la trajectoire résidentielle type d'une famille de classe moyenne serait la néolocalité et la mobilité, deux caractéristiques qui semblent aller conjointement. Ce sont justement deux traits que l'on peut reconnaître dans la trajectoire résidentielle des Heldt P. que j'ai décrite en haut. Selon le modèle parsonien, l'envers de cette trajectoire de Tania et Enzo devrait être un repli significatif de la sociabilité familiale sur leur propre noyau conjugal. Or, si l'on regarde cette trajectoire avec une grille de lecture différente de celle que nous offre la sociologie classique de la famille, on voit se dessiner une figure très différente. Par la suite, je montrerai comment la substitution de l'approche du *household* par l'approche

238 Dans la section suivante, j'analyse plus en détail les pratiques de villégiature des Heldt P.

configurationnelle[239] permet de relativiser le rapport entre mobilité socioéconomique et résidentielle et isolement structurel du noyau conjugal dans les couches moyennes urbaines. En reprenant les propos de João de Pina-Cabral à propos des analyses dominantes de l'organisation familiale urbaine au Portugal, on peut dire que le portrait que l'approche du *household* trace des Heldt P., « est comme l'image d'un homme gros dans un miroir amincissant –bien qu'il y ait quelque ressemblance, l'essentiel est occulté. » (Pina-Cabral 1991, p. 39).

Je propose une lecture configurationnelle de la trajectoire des Heldt P., en commençant par l'analyse de la maison par laquelle Tania et Renzo ont accédé à la propriété et que j'appellerai ici « la maison de La Florida ». Si celle-ci occupe pour cette raison une place particulièrement importante dans la trajectoire résidentielle du couple, on verra qu'elle est aussi révélatrice des enjeux qui font diverger significativement cette trajectoire du modèle sociologique de la nucléarisation dans les classes moyennes.

I.2. La *« maison dortoir »* : le dédoublement entre « habiter » et « vivre »

Comme la grande majorité des maisons bâties massivement dans cet arrondissement périphérique du sud de la capitale à partir de la fin des années 1970, la maison achetée par Tania et Renzo en 1981 à La Florida (figure 29-VI) correspondait bien à l'imaginaire indigène de la *« maison à soi »* [*« casa propia »*] partagé par les classes moyennes au Chili (Ariztía 2012). Assez similiaire aux pavillons français (Lambert 2015) ou aux *suburbs houses* américaines (Sabatini et al. 2010; Ducci 2000a), c'était une maison de taille moyenne, permettant l'installation d'un couple avec quatre enfants, entourée par un petit jardin, située dans une petite rue au milieu de milliers d'autres maisons similaires, et entourée par de grandes avenues à forte circulation et d'immenses *shopping centers* qui ont fleuri dans la ville, notamment à partir des années 1990 (Stillerman et Salcedo 2010).

Sweet home au goût amer

Pendant mon entretien avec Tania, j'étais frappée par la manière dont mon interlocutrice décrivait la période durant laquelle elle et Renzo ont habité dans cette version santiaguine du *home, sweet home* américain :

---

[239] Les sections II et III du chapitre 3 sont consacrées au développement de l'approche configurationnelle dans l'étude de la vie domestique et, plus spécifiquement, du phénomène résidentiel.

MOI : Combien de temps avez-vous vécu dans cette maison à La Florida ?

TANIA : Nous avons vécu de 81 à 89. [C'était] très loin, beaucoup trop loin, ça a été une tragédie.

MOI : Vous l'avez vécu comme ça ?

TANIA : Ça a été atroce, atroce. Car travaillant là [près du centre-ville], les enfants dans l'école là, à côté [du travail], alors, c'était super loin […]. Mon mari travaillait les samedis à cette époque, à l'université, alors je prenais les enfants et mes affaires et je venais chez ma mère. Pour moi, la vie c'était là, j'allais au marché de rue de chez ma mère, j'y apportais le linge et je le lavais chez ma mère. C'est-à-dire [on y faisait] tout, car on passait très peu le weekend là-bas. (E44 2014).

Loin de l'idéalisation à laquelle je m'attendais de la première maison *« à soi »* du couple, Tania qualifie cette période de *« tragédie »*. La raison qu'elle avance est que cette maison était *« beaucoup trop loin »* par rapport à la zone dans laquelle se concentraient les activités quotidiennes des Heldt P. : les lieux de travail de Tania et de Renzo, les écoles des enfants et, notamment, la maison des parents de Tania qui j'appellerais ici la « maison du Centre ». D'après Tania, *« la vie c'était là »,* c'est-à-dire que les aspects fondamentaux de leur vie n'avaient pas lieu dans ou autour de leur maison à La Florida, mais plutôt au centre-ville, autour et dans la maison de parents de Tania. Dès que le weekend arrivait, Tania *« prenait ses enfants et ses affaires »* et partait chez sa mère, où elle s'installait des journées entières et y faisait les activités les plus banales et quotidiennes de la vie domestique, tels que cuisiner, manger, laver le linge ou faire les courses. Maureen (31 ans), la fille de Tania, a aussi évoqué question durant l'entretien que nous avons eu quelques jours plus tard dans la maison de sa mère : « À cette époque, je me souviens que ça prenait, je ne sais pas, une heure pour arriver à la Florida. Nous habitions très loin, je me souviens que c'était presque une excursion d'aller à La Florida ! Moi, j'étudiais à Providencia, mes frères aussi. Ma mère travaillait à Providencia, mon père ici à Macul. Alors, c'était en fait comme si nous bougions tous vers Santiago [c'est-à-dire, vers le centre] ». (E58, 2014)

Une *« maison dortoir »*

En entretien, Tania décrit le statut particulier de la maison de La Florida par rapport à la maison du Centre en utilisant l'expression *« maison-dortoir »* [*casa-dormitorio*]. Tania applique cette qualification aussi à la première maison où a vécu le couple, celle qu'ils ont loué à la suite de leur mariage :

MOI : En quelle année vous vous êtes mariés ?

TANIA : En 71. Et là nous sommes allés vivre dans une maison qu'avait ma marraine, c'était une grande maison ancienne à Independencia. Nous vivions avec elle, mais séparés, totalement indépendants[240]. Mais la vérité est que cette maison-là était presque une maison-dortoir, et à la fin, lorsque mon fils aîné allait naître, en 73, je suis repartie chez ma mère.

MOI : Maison-dortoir dans quel sens ?

TANIA : Que l'on n'y arrivait que pour dormir !

Cette catégorie indigène de *« maison-dortoir »* me semble centrale pour comprendre la spécificité de la configuration résidentielle des Heldt P. Tania et sa fille Maureen ont toutes les deux insisté pendant les entretiens sur cette idée selon laquelle la maison de La Florida n'était que *« pour dormir »*. Cela voulait dire qu'ils y passaient le moins de temps possible, plutôt le soir et la nuit, et que les activités les plus significatives de leur vie quotidienne se déroulaient ailleurs. Par rapport à ce que Tania considère *« faire la vie »,* cette maison occupait une place marginale par rapport à la maison de ses parents. Il est parlant que Tania et son mari n'aient jamais songé, pendant les huit années qu'ils ont vécu à La Florida (1981-1989), à mettre leurs enfants dans une école plus proche ni à s'investir pour y déplacer du moins certaines de leurs habitudes. Au lieu de cela, ils passaient plusieurs heures dans leur voiture ou bien dans les transports en commun pour se déplacer chaque jour de la semaine et du weekend de La Florida *« à Santiago »* et vice-versa, alors même que ces déplacements étaient pour eux très pénibles. D'une certaine manière, on peut dire que Tania et Renzo ne se sont jamais vraiment installés dans leur maison de La Florida, mais qu'ils ont vécu cette étape comme transitoire, à la fois nécessaire et difficile.

La distinction entre « habiter » et « vivre »

Ainsi, il y a d'un côté la maison des parents de Tania, où *« l'on faisait la vie »* et, de l'autre, la maison de Tania et Enzo, où *« l'on dormait ».* Le sens de cette distinction indigène m'a paru plus intelligible grâce à la lecture d'une ethnographie menée récemment par Flávia Dalmaso (2014) dans une petite ville en Haïti. Dans sa thèse, Dalmaso raconte une situation qui s'est passée au début de son étude de terrain. Dans le cadre d'un recensement des ménages,

[240] Il s'agit de la même morphologie résidentielle que celle de l'*« appartement d'intérieur »* analysée dans le chapitre 2. C'est à dire des maisons bâties dans le terrain à l'arrière de grandes maisons anciennes. Si ces maisons sont de petite taille, elles sont en revanche *« indépendantes »*, selon l'expression indigène, dans le sens où elles contiennent les espaces minimaux pour y vivre sans avoir besoin d'utiliser la maison principale.

l'ethnographe avait demandé à une enquêtée *« avec qui habitez-vous ? »*[241]*,* à quoi celle-ci lui a répondu *« j'habite avec mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs »* (Dalmaso 2014, p. 41-42). Or, vers la fin du rendez-vous, ethnographe et enquêtée ont commencé à marcher vers la cour depuis laquelle elles pouvaient la maison des grands-parents paternels de l'enquêtée, ainsi qu'un terrain de culture. Alors, l'ethnographe a demandé à l'enquêtée si ces terres appartenaient à sa famille et si c'était son père qui la cultivait. Elle a répondu que oui, que ces terres appartenant à sa famille, mais que c'était sa mère qui les cultivait car son père ne *« vivait »* pas en Haïti depuis qu'elle-même était bébé. Il était parti en République Dominicaine pour travailler et envoyer de l'argent. J'ai traduit par « habiter » le verbe *morar* et par « vivre » leverbe *viver* en portugais. Si cette distinction indigène entre *« habiter »* et *« vivre »* [242] a d'abord surpris l'ethnographe, celle-ci a fini par constater qu'elle était habituelle sur son terrain . En particulier, les hommes en âge de travailler migrent et *« vivent »* ailleurs, mais ils continuent à *« faire partie de la maison »* en Haïti, considérée par leurs proches comme leur véritable maison, c'est-à-dire le lieu où ils *« habitent »*.

Je considère que la distinction entre la maison où l'on *« fait la vie »* et celle où l'on *« dort »,* implicite dans la notion indigène de *« maison-dortoir »* sur mon terrain, est analogue à celle découverte par Dalmaso en Haïti, bien que les activités concrètes que l'on considère comme faisant partie de l'habiter ou du vivre ne sont pas identiques dans les deux contextes. On « vit » à la maison de La Florida, mais on « habite » à la maison du Centre, chez les grands-parents maternels. Il s'agit d'une distinction asymétrique, puisque seule celle où ils habitent est considéré par mes interlocuteurs comme une maison à part entière[243]. Comme si l'ajout du qualificatif *« dortoir »* l'amputait d'un élément fondamental : en tant que *locus* de la sociabilité familiale, la maison de La Florida est une maison incomplète.

Un quotidien dédoublé

Tania utilise le terme *« tragique »* pour qualifier des années de véritable dédoublement de la vie quotidienne qu'elle, son mari et ses enfants ont opéré. Si, comme on le verra, ce

---

241 Je fais une traduction libre du texte portugais, lui-même traduction par l'auteure du créole haïtien utilisé dans cet échange.

242 La distinction traduite au français par *« habiter »* et *« vivre »* correspond en portugais à *morar* et *viver*, respectivement.

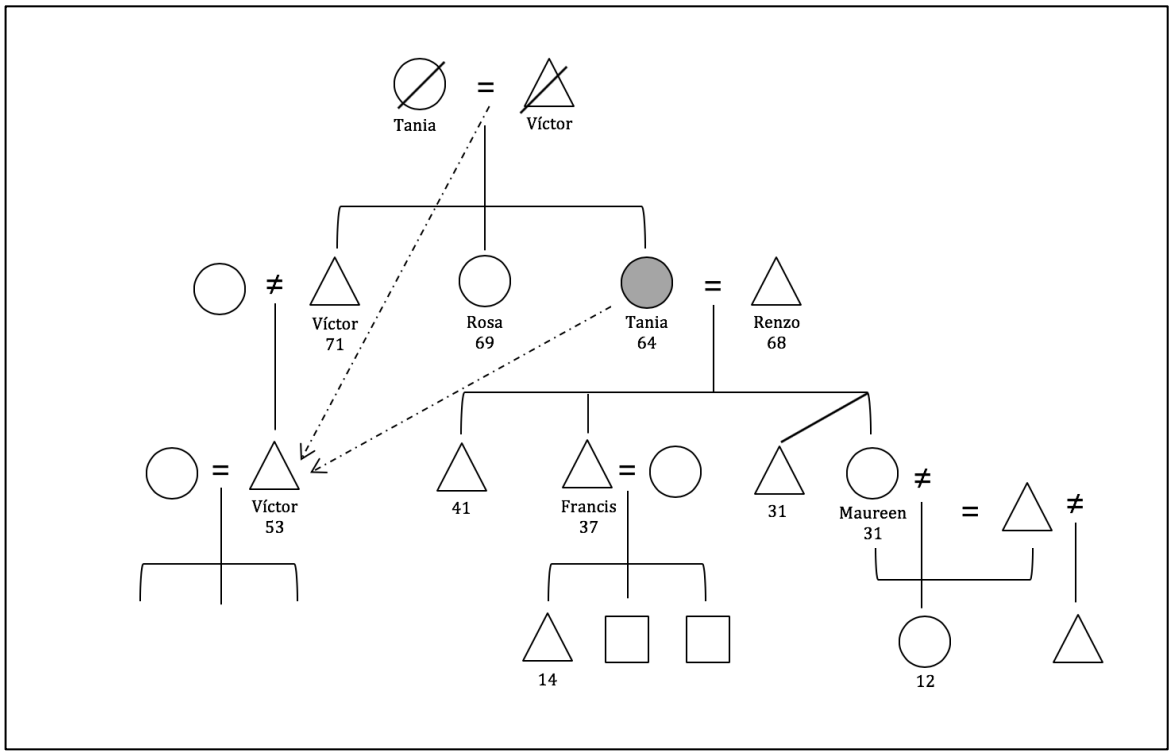
243 Il me semble qu'il s'agit là d'une distinction analogue à celle entre *« maison »* et *« foyer »* mobilisée par une autre enquêtée et que j'analyserai dans la dernière section (III) de ce chapitre.

dédoublement n'est pas spécifique à cette période, il est devenu cauchemardesque lorsqu'il s'est fait entre deux lieux géographiquement très éloignés. Cette distance a été renforcée par une circulation très peu fluide entre les deux maisons, à cause des embouteillages et d'un service déficient de transport publique, provoqués par une expansion suburbaine rapide et peu planifiée caractéristique de Santiago (Dureau (ed.) 2015; de Mattos, Fuentes et Link 2014). C'est comme si l'élastique qui reliait la maison de Tania à celle de ses parents s'était tendu au maximum au moment du départ vers la Florida, élevant ainsi la tension de cette organisation domestique à la limite du tolérable.

Néanmoins, il leur fallait obtenir la *« maison à soi »*. Malgré la description dévalorisante qu'elle en fait, Tania tient à sa maison à La Florida, quoique justement dans la forme paradoxale de la tragédie et du sacrifice. En effet, de même que cette maison n'est pas complète comme *locus* de l'« habiter », l'alternative de rester *« à côté »* de la maison du Centre n'aurait pas non plus suffi à satisfaire les attentes du couple sur le plan socioéconomique. Tania et Renzo ne pouvaient pas se passer de la maison de La Florida s'ils voulaient répondre aux injonctions de réussite sociale dans les conditions d'accès à la propriété qui se présentaient pour un jeune couple de classe moyenne dans les années 1980 à Santiago. En même temps qu'elle était à leur portée en termes financiers, cette maison était valorisante justement à cause de son emplacement dans cet arrondissement devenu symbole d'une mobilité ascendante parmi les classes moyennes.

L'éloignement a alors été le prix à payer pour franchir une étape cruciale dans la progression vers ce que mes interlocuteurs considèrent comme une « bonne vie ». Or, en même temps, ils ne pouvaient pas atteindre une « bonne vie » si, pour des soucis de commodité, ils renonçaient à maintenir les liens quasi-quotidiens que, *« depuis toujours »,* le couple avait maintenu avec ceux qui habitaient dans la maison du Centre : le père et la mère de Tania, sa sœur aînée célibataire, son neveu (fils de son frère aîné) et sa belle-sœur (figure 29).

FIGURE 28 : SCHEMA DE PARENTE DES HELDT P. EN 2014

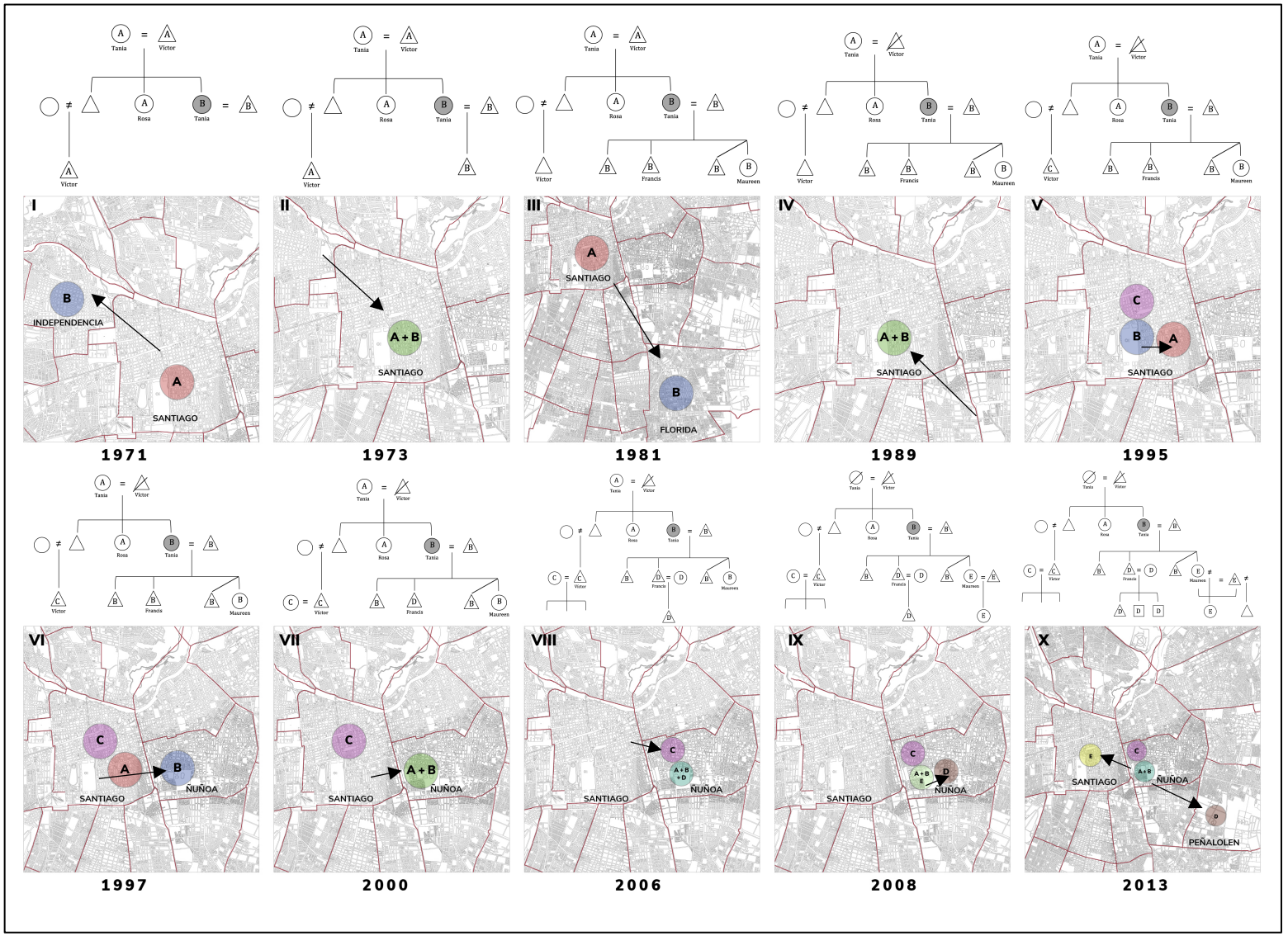


SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

I.3. Une néolocalité *sui generis*

Regardons maintenant la trajectoire résidentielle des Heldt P. dans son ensemble, dont la synthèse chronologique est présentée dans la figure 29. On l'a vu, lors de leur mariage en 1971 Tania et Renzo sont allés vivre dans un petit appartement *« indépendant »* qu'ils ont sous-loué à une tante de Tania à Independencia (point A figure 29-I), un arrondissement voisin du centre-ville où habitaient les parents de Tania, les Pérez (point B). Dans les propos cités plus haut, Tania se réfère aussi à cette première maison du couple comme *« maison-dortoir »*, ce qui suggère que le dédoublement résidentiel, c'est-à-dire l'habitude de se rendre régulièrement chez les Pérez pour y faire *« la vie »*, observé plus tard à La Florida a été mis en place dès le début de leur mariage. Dit autrement, la transition de Tania vers sa vie de femme mariée a été assouplie par la mise en place de cette configuration résidentielle dans laquelle la maison de ses parents est placée au centre de la sociabilité familiale quasi-quotidienne et à laquelle la maison du jeune couple est rattachée. On y voit clairement l'asymétrie entre la lignée de Tania et celle de Renzo. Même avant le mariage, ce dernier s'est fortement rapproché de sa belle-famille, constituant ainsi un exemple clair de mariage en gendre.

FIGURE 29 : CHRONOLOGIE DE LA CONFIGURATION RESIDENTIELLE DES HELDT P. (1971-2006)



Des épisodes intermittents et récursifs de corésidence

Lorsque l'on observe la trajectoire en détail, apparaît un nouvel élément du dédoublement résidentiel entre les « deux maisons » de Tania, à savoir, des épisodes intermittents mais répétés de corésidence (figure 29-II). Pareil à d'autres cas analysés dans la thèse[244], on y voit se dessiner dans la durée un mouvement de va-et-vient du couple depuis la maison parentale, ce qui apparaît nettement dans le récit de Tania :

> TANIA : Lorsque j'étais nouvelle mariée, dans plusieurs occasions j'allais vivre à nouveau avec mes parents, avec mon mari et mes enfants, pour n'importe quelle situation. Quand mon premier fils est né, par exemple, nous avions avec mon mari notre vie à part, mais quelques mois auparavant [ma mère m'a dit] « mais, non, ma p'tit puce [*hijita*], viens là ». Le petit est né et [on y est resté] jusqu'à ce que le petit ait un an, seulement à ce moment je suis rentrée chez moi. Ensuite, pour le deuxième, pareil. […] En vrai, si je fais un décompte, j'ai vécu plus de temps avec ma mère que dans la maison que j'avais louée ! (E44, 2014)

Tania avoue que depuis très tôt elle est revenue vivre chez ses parents à plusieurs reprises et *« pour n'importe quelle situation »*, au point qu'elle calcule qu'elle a vécu plus de temps chez sa mère que dans la maison qu'elle et son mari louaient. Par *« situations »*, elle veut dire l'occurrence d'évènements impliquant une certaine déstabilisation de la normalité quotidienne. C'est le cas, par exemple, de la naissance d'un nouvel enfant. Il s'agit là de séjours de plusieurs mois, voire un an, de corésidence. Dans son ethnographie des classes moyennes londoniennes dans les années 1960, Jane Hubert décrit l'habitude des jeunes femmes mariées d'*« appeler»* [*to call*] leurs mères lors de la naissance d'un nouvel enfant, alors que très souvent filles et mères habitaient dans des villes différentes ou à une distance considérable :

> « [...] One of the situations in which mothers are most frequently called in to help is at the birth of a baby. Nearly all the young wives had their mothers to stay in the house at least during one confinement […]. Thus it can be seen that distance is no barrier to the sort of services these sort of people tend to need. » (Hubert 1965, p. 79)

Dans le contexte décrit par Hubert, ce rapprochement intime entre mères et filles mariées autour de la naissance d'un enfant constituait une situation très exceptionnelle et dont la durée était restreinte au *« confinement »* qui suit l'accouchement. Ici, la mère est appelée *par la fille*, à qui elle vient en aide pendant que cette dernière est affaiblie. Dès que la fille récupère, la mère repart chez elle. Selon l'auteure, ni les mères ni les filles « attendent ou désirent un

---

244 Par exemple, chez les Vargas E. (chapitre 2, II).

échange quotidien de services domestiques en circonstances normales, et généralement elles ne veulent pas non plus du contact permanent de l'une et de l'autre » (*Ibid.* traduction libre de l'anglais).

Deux modèles divergents du rapprochement mère-fille

Derrière l'apparente ressemblance de ces rapprochements mère-fille autour de la naissance des petits-enfants, entre cet exemple issu du contexte urbain anglais et celui que j'ai observé sur mon terrain à Santiago, il y a des différences considérables. Dans les deux cas, par ce geste de rapprochement résidentiel s'actualisent et se confirment les affections et les obligations réciproques qui font, dans ces contextes respectifs, les liens de filiation entre mère et fille. Cela dit, dans le cas décrit par Hubert ce geste prend clairement la forme d'une visite ponctuelle que la mère rend à sa fille à l'occasion de l'accouchement, en ne restant auprès d'elle que quelques jours pour l'assister. Dans aucun des cas la fille ne « revient » à la maison parentale avec mari et enfants. Dans ce cadre, la présence ponctuelle de la belle-mère maternelle chez le jeune couple ne reconfigure en rien de substantif l'autonomie résidentielle réciproque qui est fermement établie entre les familles d'origine et de procréation de la fille. Si ce schéma est le plus souvent mis en place en contexte d'éloignement géographique, il est intéressant de noter que, selon Hubert, il s'observe aussi dans les cas où mère et fille habitent dans la même ville, ce qui relève selon l'auteure d'un « non déterminisme de la distance géographique ». C'est-à-dire que dans ce contexte il est probable que la mère vienne ponctuellement en aide à sa fille quelle que soit la distance entre leurs lieux d'habitation, en exceptant des cas d'éloignement extrême et, à l'inverse, qu'elles ne seront pas en contact quotidien même si elles habitent à proximité.

Cette découverte dans les classes moyennes londoniennes contraste, selon Hubert, avec ce qui avait été décrit par rapport aux classes ouvrières londoniennes par Willmott et Young (2010; 1957), où justement les rapports entre mères et filles adultes étaient très souvent ceux du contact et de l'entraide quotidiens ou quasi-quotidiens. D'après Hubert, cette différence entre milieux socioéconomiques ne concerne pas le degré d'importance ou d'affectivité du lien mère-fille, mais des modalités qualitativement différentes de construction de la relation filiale quant à l'implication réciproque « dans le déroulement quotidien de leurs vies » (Hubert 1965, p. 64). Hubert relève, pour expliquer ce différentiel, des éléments propres aux classes moyennes anglaises : une tradition bien ancrée d'indépendance des jeunes bien avant leur mariage, une

valorisation accrue de l'autonomie individuelle et des exigences propres au *professional training*.

Chez Tania et ailleurs sur mon terrain au sein des classes moyennes, on pourrait difficilement qualifier les rapprochements résidentiels motivés par un accouchement de visites à caractère ponctuel. D'abord, normalement ce n'est pas la mère qui se rend chez sa fille, mais c'est plutôt cette dernière qui, accompagnée de son mari et de ses enfants, revient *« s'installer »* à la maison maternelle pendant une période censée être temporaire, mais sans date de terme fixée, et de laquelle émerge une véritable vie en commun et non seulement un rapport d'entraide. Ensuite, puisque ces retours post-décohabitation se font en continuité avec une fréquence hebdomadaire ininterrompue de contacts de face-à-face depuis la décohabitation. Alors, autant pour les adultes que pour les enfants, aller vivre chez les grands-parents maternels est assez naturel, car ils y ont déjà leurs habitudes. On y voit, une nouvelle fois, une expérience très normalisée de la réversibilité de la décohabitation, trait qui apparaît à des degrés variables sur l'ensemble de mon terrain et qui ne peut se comprendre hors du cadre dynamique des configurations de proximité dans la durée.

I.4. La *« maison d'accueil »*, un modèle hérité

Si l'on adopte une perspective longitudinale, il apparaît que la maison de la Florida a marqué un moment de clivage en termes des rapports entre générations au sein de la configuration formée par la maison des parents Pérez et celle des Heldt P. Plus spécifiquement, on peut identifier un avant et un après par rapport à l'inversion du sens de l'asymétrie dans les rapports d'interdépendance intergénérationnelle, c'est-à-dire un passage d'une configuration à sens « descendant » à une configuration à sens « ascendant », selon la typologie proposée dans le chapitre 4.

La *« maison d'accueil »*

À propos des va-et-vient chez ses parents, Tania rigolait en disant que la maison de ses parents était une *« maison d'accueil »* [*casa de acogida*] [245], par analogie aux maisons à vocation sociale.

---

[245] Il s'agit une expression indigène analogue à celle de *« maison ouverte »*, aussi présente sur mon terrain, évoquée dans le chapitre 4 (I).

> TANIA : Mes parents étaient très accueillants […]. Je le dis la maison d'accueil [rires]. J'ai vécu avec des milliers de personnes proches que nous avons accueillies à certains moments de leur vie […]. Alors, pour moi c'est comme une chose très normale d'accueillir les gens. (E44, 2014)

De manière systématique, au long de notre conversation Tania renvoie sa propre tendance à s'accrocher à la maison de ses parents pendant sa vie adulte à l'expérience qu'elle a eue, pendant toute son enfance et sa jeunesse, de cette maison comme *« maison d'accueil ».* D'après ses souvenirs, une tante célibataire, qui était la sœur d'une belle-sœur de sa mère[246], que Tania, son frère et sa sœur appelaient *« marraine »* [*madrina*], a habité chez les Pérez *« depuis que nous avons ouvert les yeux, […] jusqu'à sa mort* ». En outre, Víctor, le frère aîné de Tania s'est marié très jeune avec une femme dont la famille était dans le Sud du Chili, et les parents Pérez ont accueilli le couple chez eux, où est né leur fils, appelé aussi Víctor. Ce mariage a très peu duré, mais au moment de la séparation, le petit-fils est resté chez ses grands-parents paternels, qui l'ont élevé aux côtés de leurs deux filles. Selon Tania, ce neveu avec lequel elle n'a que onze ans d'écart est pour elle quelqu'un de très proche, au point qu'elle le considère tantôt *« comme petit frère »*, tantôt *« comme un fils ».*

La place de ce neveu de Tania dans la configuration résidentielle mérite d'être analysée plus en détail. Du fait qu'il a vécu chez ses grands-parents et a été élevé par eux, Víctor a, d'une certaine manière, intégré la fratrie de son père. Au moment de la répartition de l'héritage des parents Pérez., les enfants ont décidé de le diviser par quatre et non par trois. Dans les mots de Tania, *« l'héritage n'a pas été reparti parmi les trois enfants, mais entre les quatre avec mon neveu. Toujours, tout ce qui a été héritage a été réparti avec mon neveu inclus, il était un quatrième. »* (E44, 2014). Victor fils a fait des études de médecine et est parti faire sa spécialisation aux États-Unis. À son retour, déjà marié, il a d'abord vécu avec sa grand-mère et sa tante (point C, figure 29), pour louer ensuite un appartement dans le même bâtiment et acheter un peu plus tard un appartement à quelques rues de distance. Enfin, après le déménagement de Tania à Ñuñoa, où elle a accueilli sa mère et sa sœur, Victor s'est acheté un appartement près de la maison de Tania.

Ainsi, dans la durée, Victor est resté *« à côté »* de ceux qui constituent pour lui sa famille d'origine, en suivant le déplacement du centre de gravité qui est passé de la maison de ses grands-parents à celle de sa tante et quasi-sœur, Tania. Victor et Tania ont développé leurs propres trajectoires d'ascendance professionnelle et résidentielle, ce qui a impliqué des périodes

---

246 « Ma mère avait un frère qui s'est mariée avec une fille, et cette fille avait une sœur, alors c'était elle. »

d'éloignement plus ou moins importants du point de vue géographique, sans pour autant introduire une véritable rupture quant à l'expérience de vivre « ensemble ».

Générosité et puissance

Selon ses propres mots, Tania a *« hérité »* de ses parents de la disposition et de la capacité à occuper une position centrale rapport à l'entourage familial : dans la durée, c'est sa propre maison qui est devenue une *« maison d'accueil »*. Comme je le montrerai dans la section suivante, les configurations de proximité s'articulent autour d'une forme particulière de « générosité », parentale et/ou filiale, moins caractérisée par la quantité et la qualité des ressources dont on dispose que par ce qu'une enquêtée appelle la *« relation psychologique avec l'argent »*. Pour se situer au centre d'une configuration résidentielle, il ne suffit pas d'avoir une certaine aisance en termes de ressources par rapport à son propre milieu socioéconomique – ressources foncières, financières, démographiques, d'usage du temps, entre autres–, mais de faire preuve d'une « disposition » particulière envers cette richesse. À savoir, mobiliser ses ressources au service de la corporisation effective, dans l'espace et dans le temps, du groupe de parenté proche. Chez les Heldt P., cette forme de générosité est très marquée et constitue un véritable « style » répliqué d'une génération à l'autre :

> TANIA : J'ai toujours eu beaucoup d'aide économique de la part de ma mère et de mon père. Depuis que je me suis mariée, ma mère a été attentive aux enfants, « qu'est-ce qui leur manque aux enfants ? », elle m'achetait les choses, si j'allais accoucher elle m'achetait la poussette, m'achetait le berceau […]. Alors, dans la mesure de mes possibilités, j'ai aussi apporté mon soutien économique à mes enfants. Lorsqu'ils ont pris leur indépendance, l'achat du premier appartement, on les a aidés avec de l'argent. Pour l'achat d'une voiture, pareil […]. Moi, pourquoi je voudrais de l'argent pour moi-même, si j'ai déjà la mission accomplie ! Moi, je le veux pour eux et pour mes petits-enfants, c'est cela ma mission dans cette vie. Accumuler de l'argent en ce moment de ma vie, ça n'a pas de sens. (E44, 2014)

Lorsque j'ai abordé ce sujet en entretien avec sa fille Maureen, celle-ci a ajouté un élément qui est absent du récit de sa mère. À savoir, le rapport entre cette largesse parentale, qui va de petites dépenses quotidiennes à d'importants investissements, et le pouvoir que cela octroie aux parents sur les membres de leur entourage familial[247]. Notamment quant à leur capacité à les maintenir auprès d'eux et quant à leur implication dans les prises de décision des

[247] Comme je l'ai déjà signalé, ce rapport entre générosité et puissance parentale rappelle à plusieurs titres le concept de *wealth-in-people* qui a été développé à propos des terrains africains (Guyer 1993). Je remercie Amélie Grysole de m'avoir suggéré cette piste.

membres adultes du *« clan »*. Maureen m'a raconté qu'elle et son actuel mari ont vécus deux ans chez Tania et Enzo avant de se marier. Alors, ils *« n'apportaient rien »* à la maison. Maureen raconte que même après son départ, sa mère voulait continuer à lui payer les courses et, de manière plus générale, à tout prendre en charge :

> MAUREEN : Quand je venais de partir, un jour je suis venue chez ma mère et nous sommes allées au supermarché. Et alors, elle me jetait de trucs dans le charriot, « voilà mon amour, un petit morceau de viande, un petit peu de lait, prend cela pour [la petite] ». Et moi, « maman, mais si j'ai de quoi manger chez moi », et ma mère, « non, mais ma fille, pour que rien ne vous manque » […]. Elle ne va jamais nous demander qu'on lui rende l'argent, la même chose lorsqu'on va à la plage, elle ne demande rien […]. C'est pour cela que je te dis que ma mère a une personnalité très matriarche. C'est elle la matriarche de tout le monde. […] C'est du genre, « moi, je m'en charge ». (E58, 2014)

Tout en reconnaissant une *« bonne intention »* dans générosité de sa mère, Maureen en souligne par contre *« le côté mauvais »*, à savoir, que *« certaines de ses aides sont super conditionnées »*. Alors, elle donne comme exemple ce qu'il s'est passé à propos du choix de l'école de la fille de Maureen. Tania lui aurait dit *« je t'aide avec l'école, je la paie, moi, mais je veux cette école-ci. »* (E58, 2014). En prenant en charge les frais de l'école privée, Tania voulait aussi décider quelle école était la meilleure pour sa petite-fille, ce à quoi Maureen s'est par contre opposée. Un autre exemple du rapport entre générosité et puissance parentale que Maureen attribue à sa mère concerne l'achat du premier appartement de Maureen et celui de son frère, Francis. Alors que Maureen habitait encore chez Tania avec son actuel mari, sa mère lui a offert de l'aide pour s'acheter un petit appartement, tout comme elle l'avait fait avant avec son frère. Comme le montre la figure 29-IX (point D), ces deux appartements étaient situés *« super près »* de la maison de Tania à Ñuñoa. Selon Maureen, sa mère n'a pas seulement décidé que l'appartement de sa fille devait être dans le même ensemble de bâtiments que celui de son fils, mais elle a voulu décider aussi quelle orientation devait avoir l'appartement de sa fille :

> MAUREEN : Alors, j'ai décidé d'acheter un appartement orienté vers le Sud, et ma mère est allé le voir et elle a dit « non, comment ça l'orientation Sud ? Ça fait trop froid !». Alors, je lui ai dit que je n'avais pas de sous pour en acheter un autre, alors elle : « voilà, je te donne la différence mais achète toi vers l'Est ». Tu vois, ma mère a dû aller voir personnellement l'appartement et elle-même décider cela. (E58, 2014)

Une idéologie des classes moyennes ?

Cette forme de générosité, en même temps débordante et dominante, que Maureen rattache au caractère *« très matriarche »* de sa mère, semble peu accordée aux descriptions les plus classiques de l' « idéologie de la parenté » [*kinship ideology*] (Firth, Hubert et Forge 1970) des classes moyennes, largement caractérisée par un *« stress on independance »* entre générations (Hubert 1965, p. 64). Selon ces derniers, parmi les classes moyennes, les investissements parentaux sont orientés vers la garantie d'une autonomie solide entre générations dans l'avenir. Typiquement, les injonctions consistent à investir pendant une première étape dans l'éducation des enfants, ce qui dans le contexte anglais est accompagné par la tradition de longue date d'envoyer les enfants dans des écoles avec internats (*boardings school*) et, dans le contexte nord-américain, dans les *colleges*[248] (Reher 1998). Ensuite, elles consistent à les aider éventuellement, lorsqu'ils sont jeunes adultes, à se consolider dans une autonomie résidentielle, économique et affective (Hubert 1965) et, plus tard, à investir pour assurer leur propre prise en charge pendant la vieillesse. Selon Parsons :

> For young people not to break away from their parental families at the proper time is a failure to live up to expectations, an unwarranted expression of dependency. But just as they have a duty to break away, they also have a right to independence. Hence for an older couple –or a widow or widower- to join the household of a married child is not, in terms of the kinship structure, a « natural » arrangement. (Parsons 1943, p. 37)

À ce propos, dans les cas issus de classes moyennes sur mon terrain, on retrouve au contraire un « accent sur l'interdépendance » entre générations, ce qui est d'ailleurs assez similaire dans les cas issus des milieux défavorisés et aisés. Sur ce point, mes résultats vont à l'encontre de l'idée selon laquelle il aurait un *ethos* familial consubstantiel aux classes moyennes urbaines. Dans la même direction, l'étude récente de Natalia Cosacov (2017) sur l'inscription territoriale des classes moyennes à Buenos Aires a montré la mise en œuvre de mécanismes similaires de générosité parentale, leur rapport étroit avec les décisions résidentielles des enfants adultes et la formation de « géographies familiales » de proximité dans ce milieu.

---

[248] Certains historiens de la famille vont plus loin, en rattachant ces traits des classes moyennes en contextes nord-européens à la tradition médiévale des couches populaires rurales qui consiste à envoyer les jeunes se faire employer comme servants hors de leur foyer (Reher 1998; Laslett 1977).

I.5. De *« maison-dortoir »* à *« maison d'accueil »* : le renversement de l'asymétrie générationnelle

Le père de Tania est décédé en 1989. Cet événement a déclenché le déménagement définitif de Tania et Renzo de la maison de La Florida (figure 29-IV). Au-delà des difficultés quotidiennes liées à l'éloignement géographique évoquées en haut, Tania raconte que l'isolement ressenti à La Florida s'est accru avec le déménagement de sa meilleure amie et *« commère »* (marraine de baptême d'un de ses enfants), qui était sa voisine à La Florida. Jusque-là, la proximité de sa commère avait constitué le seul repère de familiarité dans cet endroit. Si Tania avait tenu le coup de l'éloignement pendant huit ans, cela est devenu insupportable du fait de la convergence de ces deux événements forts, l'éloignement de sa commère et la mort de son père : *« cela a coïncidé avec le départ de mon amie il y a un an, et pour moi c'était atroce que mon amie chérie n'était plus là. Je me suis sentie totalement seule, isolée. »* (E44, 2014). De plus Tania et son mari ont considéré que la mère et la sœur de Tania *« ne pouvaient pas rester les deux toutes seules.* Ils ont alors vendu leur maison à La Florida et sont allés vivre avec leurs quatre enfants à la maison du Centre, en partageant l'appartement avec la mère et la sœur de Tania. Selon Maureen, ce déménagement arrangeait aussi sa mère car ses journées de travail s'allongeaient de plus en plus et elle s'assurait ainsi que ses quatre enfants étaient toujours bien gardés.

De l'éloignement à la corésidence

Ainsi, la période de plus fort éloignement géographique (figure 29-III) a été suivie par la période la plus longue de corésidence (figure 29-IV) des membres de cette configuration. La disparition du père a rendu possible une redistribution des espaces dans l'appartement du centre-ville, en vue d'accueillir les Heldt Pérez. Renzo et Tania ont occupé la chambre des parents, tandis que la mère de Tania a rejoint la chambre de sa fille célibataire. Les quatre enfants, encore jeunes, ont été installés ensemble dans une troisième chambre. Mais au-delà des aménagements pratiques de l'espace, cette période de corésidence a constitué un véritable moment de transition. À la différence des séjours de corésidence précédents, cette fois Tania et Renzo ne sont pas revenus en tant qu' « enfants », c'est-à-dire dans la position de dépendance par rapport aux parents. Au contraire, ils sont venus occuper la chambre conjugale de la maison autant dans le sens symbolique que pratique, puisqu'ils ont pris la position haute dans l'asymétrie de l'interdépendance, en prenant en charge la maison et ses habitants.

Dans le récit de mes interlocutrices, l'époque de cette corésidence longue est évoquée comme une période très harmonieuse, fortement contrastante avec l'étape précédente. Il s'agit d'une phase durant laquelle le dédoublement du quotidien entre le lieu où l'on *« habite »* et celui où l'on *« vit »* s'est attenué. Tania et les siens ont été épargnés des déplacements pénibles, mais surtout ils sont revenus s'installer *« chez eux »*. Maureen, qui avait cinq ans au moment du déménagement, considère la maison du Centre comme *« sa maison d'enfance »*, où elle a vraiment grandi et lieu de son *« enracinement »*. En fait, c'est dans ce quartier qu'elle a rencontré son futur mari et où elle est repartie s'installer au moment de quitter la maison de ses parents à Ñuñoa.

La corésidence ne semble avoir posé de problèmes que quelques années plus tard, lorsque les quatre enfants grandissants ont commencé à demander plus de place et d'intimité. En 1995, Rosa, la sœur célibataire de Tania, institutrice d'école, a décidé d'investir ses économies dans un petit appartement situé *« à côté »*, où elle a emménagé avec sa mère (figure 29-V). Ce nouvel arrangement a permis de gagner plus d'espace et de confort sans sacrifier le partage du quotidien. En outre, ce mouvement a encore consolidé la position centrale de Tania dans la configuration, puisqu'elle est devenue définitivement la *« maîtresse de maison » [dueña de casa]*, et puisque dorénavant c'est elle elle qui *« reçoit »* chez elle les membres de son entourage –sa mère, sa sœur, son neveu, sa belle-sœur– pendant les weekends[249]. Selon Tania : *« c'est là que nous avons commencé à changer d'habitude, 'maintenant, c'est vous qui venez tous manger chez moi les dimanches' ! ».* (E44, 2014)

La maison « définitive »

Cet arrangement a duré environ deux ans, pendant que Tania et Renzo cherchaient une nouvelle maison à acheter. Selon Tania, *« l'appartement était très bon et confortable, mais trop ancien »* (E44, 2014). D'après Maureen, son père, qui *« venait du Sud, ne s'est jamais trop habitué à vivre dans un appart »* (E58, 2014). En 1997, le couple a acheté la maison à Ñuñoa (figure 29-VI) avec l'argent tiré de la vente de la maison de La Florida et avec la part d'héritage tirée a de la vente de la maison parentale. Ils ont choisi une maison relativement ancienne, des années 1940 environ, spacieuse et qui pouvait être facilement agrandie.

---

[249] Dans la section finale de ce chapitre (III), à propos des circulations entre maisons interdépendantes, je propose une interprétation de l'importance donnée, pour les membres d'une configuration résidentielle, au fait de prendre la position d' « hôte » ou de « convive » pour les membres des configurations de maisons.

Cet aménagement du couple constitue l'aboutissement de la convergence de deux processus : celui de l'ascension socioéconomique, en accédant à une propriété symboliquement associée aux classes moyennes professionnelles, et celui de transition générationnelle et le positionnement de Tania à la tête du *« clan »* et au centre de la configuration résidentielle. C'est autour de la maison de Ñuñoa que dorénavant se réarticule une nouvelle étape de l'histoire longue de cette configuration.

Plusieurs évènements se sont alors succédé assez rapidement. D'abord, vers 1999 la compagne de Francis, deuxième fils de Tania, est tombée enceinte. Elle était très jeune et a été initialement rejetée par sa mère, qui n'a pas accepté sa grossesse. Alors, c'est Tania qui *« l'a prise et l'a accueillie enceinte, […] comme une fille »*. (E44, 2014) Le petit-fils est né chez Tania et le jeune couple y est resté encore pendant quelques années. Selon Maureen, cette distribution de la maison était trop serrée, raison pour laquelle elle a décidé de déménager vers l'appartement de sa tante Rosa et de sa grand-mère :

> MAUREEN : À la fin j'en avais marre et j'ai dit à ma mère que nous étions, au niveau de la promiscuité, tout comme ces HLM du coin ! [rires]. […] Alors, je suis partie à l'appartement de ma tante. D'abord, je m'en allais un weekend, après j'ai commencé à y rester, et à la fin j'y suis restée comme deux ans. C'était elle, ma grand-mère et moi. (E58, 2014)

On l'a vu, Maureen avait circulé entre les maisons de ses parents et de ses grands-parents et tante pendant toute sa vie. De ce fait, ce déplacement de Maureen s'inscrit dans cette continuité et n'a pas été vécu comme un véritable déménagement. De sa tante, Maureen dit qu'elle *« a toujours été comme une mère […], je m'en allais chez elle, je restais dormir avec elle, les weekends. […] C'était un peu comme ma fille avec ma mère. »* (E58 2014) Pendant la période durant laquelle Maureen s'est installée chez sa tante, Tania et Renzo ont mené des travaux pour agrandir leur maison à Ñuñoa, en ajoutant deux chambres et une salle de bains à l'étage. Cela a permis de libérer de la place pour que, vers l'année 2000, Maureen revienne chez Tania. Or, elle n'est pas rentrée seule, mais en compagnie de sa tante et sa grand-mère, qui ont quitté l'appartement pour s'installer chez Tania (figure 29-VII). Ce mouvement a répondu à la récente fragilisation de la santé de la grand-mère et à l'anticipation de sa mort :

> TANIA : Quand ma mère est tombée trop malade en phase, terminale, je les ai ramenées toutes les deux chez moi, car je ne voulais pas que ma sœur reste tout seule. Nous partagions la responsabilité de prendre soin de ma mère, mais aussi on envisageait le jour où ma mère allait mourir et ma sœur allait rester toute seule. (E44, 2014)

Comme je l'ai précisé dans le chapitre 4, sur mon terrain, *« ramener »* ou *« prendre »* *[traerse*, *llevarse*] les parents âgés ou des membres de sa fratrie constitue une modalité de rapprochement résidentiel –à sens « ascendant »– spécifique des familles de classe moyenne ayant connu une ascension socioéconomique. Lorsqu''un des enfants s'installe dans une zone plus prestigieuse de la ville ou dans une maison d'un standard plus élevé, il est courant qu'il *« traine »* ses parents, ses frères ou ses sœurs. Des faits similaires ont été observés dans le cadre d'études récentes sur les mobilités résidentielles menés auprès des classes moyennes à Santiago (Dureau (ed.) 2015) et à Buenos Aires (Cosacov 2017). Au contraire, dans son ethnographie des classes moyennes londoniennes, Hubert avait remarqué que la cause du déménagement d'un individu d'une zone de la ville à une autre n'était presque jamais liée au lieu de résidence où à la mobilité résidentielle d'un autre membre de sa famille (Hubert 1965, p. 67)[250].

Comme on peut le voir dans la figure 29-IX, la maison des Heldt P. à Ñuñoa a bien mérité le nom de *« maison d'accueil »* : elle a été, un moment, occupée simultanément parquatre générations, trois noyaux familiaux et une dizaine d'adultes. Comme le suggère la blague de Maureen qui comparait le niveau de *« promiscuité »* de sa maison à celle qu'il y aurait dans les *« HLM du coin »*, la configuration résidentielle des Heldt P. en cette période ressemble fortement aux morphologies complexes de corésidence qui j'ai observées en bidonvilles[251]. Quoique l'occupation maximale de la maison n'a duré que quelques années, la corésidence s'est maintenue avec différents arrangements jusqu'à ma visite en 2014, moment où habitaient chez Tania et Renzo leurs deux enfants célibataires, de 41ans et 31 ans respectivement[252], ainsi que la sœur de Tania.

Cette étape de corésidence multiple a été très dynamique, comme le montrent les dernières images de la figure 29. Vers 2008, la femme de Francis est tombée enceinte à nouveau et Tania a aidé le couple à acheter l'appartement dont j'ai fait mention plus haut, situé près de

---

250 « All the individuals in Highgate gave reasons for moving to London that are in general unrelated to kin or kinship relationships. […] Both men and women came mainly for professional training, or to take up a job. In the cases where our informants have moved to London from some other area there is very little evidence that other kin have followed them. It might have been expected that parents would come to London to be near their children or at least live near one of their children. […] There seems to be no tendency for siblings to follow each other when they migrate. » (Hubert 1965, p. 67).

251 Voir notamment la description typologique des micro-échelles de la corésidence dans le chapitre 4.

252 Selon Maureen, son frère aîné a toujours eu des problèmes de développement cognitif, qui ont été diagnostiqués comme une forme du syndrome d'Asperger. Si cela lui a empêché de finir ses études universitaires, il travaille depuis plusieurs années comme facteur, ce qui lui permet d'avoir un revenu modeste mais relativement stable. Quant à son frère jumeau, il travaille comme ingénieur du son.

sa maison. Pendant cette période, Maureen est aussi tombée enceinte de son copain à l'époque. Une nouvelle fois, Tania a reçu le couple chez elle :

> TANIA : Maureen est aussi tombée enceinte ! Alors, ok, « amène le garçon là ». [...] Ils ont eu une fille en 2006, et ils ont vécu ensemble jusqu'en 2008 environ. Après, ils ont rompu et ma fille a renoué avec son ancien copain, avec qui elle s'est enfin mariée. Mais d'abord, ils se sont aussi installés ensemble chez moi. Alors, les deux compagnons de ma fille ont vécu à la maison. (E44, 2014)

Comme son petit-fils aîné, la petite-fille de Tania a vécu jusqu'à ses six ou sept ans chez ses grands-parents. Lorsqu'en 2013 Maureen s'est mariée avec son deuxième compagnon, qui n'était pas le père de sa fille, Tania les a aidés à acheter l'appartement qui était situé dans le même ensemble que celui de Francis. Cependant, quand Maureen a reçu l'appartement, elle n'a pas voulu s'y installer car c'était *« trop petit »*. À la place, elle a décidé de louer un appartement auprès de ses beaux-parents, qui habitaient dans le même quartier du centre-ville que ses grands-parents (point E, figure 29-X). Les enjeux de ce basculement de Maureen vers sa belle-famille seront analysés dans la section suivante.

Enfin, quelques années plus tard, Francis a aussi voulu acheter une maison plus grande, ce qui l'a obligée à déménager hors de Ñuñoa, à Peñalolén, un arrondissement relativement éloigné et de plus en plus peuplé par des couches hautes des classes moyennes de la ville. Dans plusieurs sens, ce mouvement a été vécu d'une manière analogue au départ de Tania et Enzo à La Florida. Si pour Tania, cet éloignement *« a été dur, car c'est très loin »*, il a été vécu moins difficilement que celui de Maureen. À différence de celui-ci, le départ du fils n'a pas été lié à un rapprochement vers la belle-famille, mais à l'injonction d'ascension socioéconomique. Tout en déménageant dans leur nouvelle maison, Francis et sa femme ont continué à se rendre très fréquemment chez Tania, non seulement les dimanches, mais aussi pendant la semaine. Le travail de Francis se trouve à proximité de la maison de Tania, et ses enfants sont gardés de manière régulière par Rosa, la sœur de Tania. À propos de cela, et non sans regret, Tania affirme que c'est sa belle-fille et non sa fille *« qui va hériter d'elle le rôle de souder la famille ».* (E44, 2014)

*

* *

L'analyse configurationnelle de la trajectoire résidentielle d'une famille « type » de classe moyenne à Santiago révèle les limites et le réductionnisme d'une approche classique en

sociologie de la famille. L'attention portée à la temporalité longue, montre que la proximité résidentielle est un processus dynamique, caractérisé par des mouvements successifs et non linéaires, par des « jeux » d'approximation et d'éloignement géographiques entre noyaux apparentés. En suivant les Heldt P., on peut avancer l'hypothèse d'un style *sui generis* de vie domestique des classes moyennes à Santiago. D'un côté, une injonction forte à la néolocalité est contestée par des pratiques systématiques de réversibilité de la décohabitation et de quasi-corésidence même lorsqu'il y a des distances géographiques significatives entre les maisons. Comme le décrivaient Lomnitz et Lizaur à propos des Gómez au Mexique, ici la néolocalité « semble plus apparente que réelle » (1978b, p. 150). D'un autre côté, la quête d'une mobilité socioéconomique ascendante introduit des pressions qui poussent à aller vivre loin, dans un contexte de forte extension du périmètre urbain. Ainsi, des arrangements quotidiens concrets sont mis en place pour composer avec, d'une part, ces pressions à l'éloignement et la nucléarisation et, d'autre part, l'entretien d'un principe productif de la sociabilité familiale qui émerge de la co-présence quasi-quotidienne au sein de la parenté proche.

Une élasticité résidentielle telle qu'on l'a vue chez les Helds P. exige des investissements conséquents de la part des familles, et vise à concilier, d'une part, les injonctions, attentes et opportunités économiques, démographiques et urbaines propres à la position relative du groupe familial restreint dans la structure de stratification –accès à la propriété, mobilité ascendante, néolocalité– avec, d'autre part, la quête pour entretenir, voire renforcer, des interdépendances au sein de la parenté plus large, dans ce qui constitue pour ces individus la quête d'une « bonne vie ». Contrairement à une vision qui tend à attribuer la proximité résidentielle durable entre membres d'un groupe de parenté à une certaine inertie, autant socioéconomique que résidentielle, je montre qu'une telle proximité peut être le produit d'une forte dynamique résidentielle et peut être conjointe à l'ascension socioéconomique des individus. Ici, le mouvement n'est pas secondaire ni accidentel par rapport à la stabilité. Au contraire, bouger en permanence, à différentes échelles spatio-temporelles, devient la condition de possibilité d'une certaine stabilité de la parenté pratique.

II. *« Passer de l'autre côté »* : reconfigurations résidentielles saisonnières et luttes entre lignées

Dans la section précédente, j'ai analysé la production dynamique d'une configuration résidentielle en mettant l'accent sur la dimension longitudinale de la temporalité, c'est-à-dire, sur l'expérience de la diachronie dans l'enchaînement des étapes du cycle de vie des individus et dans la succession des générations. J'ai montré que cela constitue unaccès à l'observation des tensions entre éloignement et rapprochement entre générations. Dans cette section, j'interroge une autre dimension temporelle constitutive du caractère mouvant des configurations résidentielles observées. Il s'agit de la temporalité saisonnière, qui introduit une dimension cyclique dans la diachronie par l'alternance récursive de périodes de temps ordinaire et de temps non-ordinaire. Sur mon terrain, l'analyse des mouvements saisonniers révèle des tensions entre lignées conjugales, notamment en termes de concurrences pour la fidélité et l'attachement des enfants et des petits-enfants.

Ainsi, il s'agit d'analyser comment la « variation saisonnière » (Gotman, Léger et Decup-Pannier 1999; Mauss 2009) des pratiques résidentielles participe de la configuration plus large des rapports de parenté dans la durée. Pour cela, je mets l'accent sur les « pratiques de villégiature » (Pfirsch 2011b), c'est-à-dire les pratiques de vacances qui impliquent un déplacement résidentiel temporaire par rapport à l'espace domestique ordinaire et une réorganisation corrélative des configurations familiales[253]. Par rapport à mon terrain, cela implique donc de centrer l'attention sur les mobilités vacancières hors de Santiago des membres des familles étudiées.

Du point de vue de la *praxis* de la parenté, le temps des vacances des familles de mon étude ne pourrait pas être plus éloigné des idées de repos, d'oisiveté ou de détente par lesquelles on a par habitude de se le représenter. Pour ces familles, le temps des vacances est l'occasion - et d'une façon particulièrement poussée- de ce que Bourdieu appelle un « travail d'institution » (1993, p. 34). Observées dans leur ensemble, avec leurs durées variables et leur régularité cyclique, les pratiques de vacances occupent une place significative « dans les innombrables actes de réaffirmation et de renforcement visant à produire, par une sorte de création continuée,

[253] Il n'y a pas en espagnol de catégorie semblable à celle de villégiature. Pour villégiature on dit « partir/sortir en vacances » [*irse/salir de vacaciones*].

les *affections obligées* et les *obligations affectives du sentiment familial* » (Op. cit, p. 34, italiques de l'auteur).

Si les vacances ne constituent pas le sujet central de mon enquête, ce thème a néanmoins été évoqué de façon spontanée et réitérée par une bonne partie de mes interlocuteurs[254]. Le fait que ces enquêtés parlaient de leurs vacances alors que je leur posais des questions sur leur quotidien est peut-être un indice du rôle que celles-ci jouent dans la mise en place de ces configurations. L'analyse qui suit consiste alors en une sorte de décentrement du regard sur les configurations résidentielles de proximité par le biais des reconfigurations pendant les vacances. Suivant Pfirsch (2011b), il s'agit de placer l'analyse des pratiques de villégiature « dans le cadre plus général […] des 'systèmes résidentiels familiaux' » (*Ibid.*, p. 105). Alors, j'interroge les pratiques de villégiature non pas en tant que phénomène à titre propre, mais comme horizon où deviennent plus visibles certains des éléments structurants de la vie quotidienne des familles enquêtées, ainsi que comme « champ », dans le sens bourdieusien, dans lequel cette structuration se joue de façon pratique[255].

Mes observations de terrain montrent que les pratiques de villégiature ne sont pas sans lien avec d'autres pratiques qui ont lieu hors du « temps ordinaire ». Cette notion fait référence ici aux périodes consacrées au travail, aux études et à la production domestique quotidienne, qui se distinguent du « temps non-ordinaire », et que mes interlocuteurs appellent le temps *« durant l'année »* ou bien, dans le cycle hebdomadaire, *« les jours de semaine »*. Les weekends, les fêtes et célébrations de famille, ainsi que les vacances passées à Santiago, partagent avec les pratiques de villégiature et les voyages plus exceptionnels un caractère que certains auteurs ont appelé « secondarité » (Bonnin 1999; Bonnin et de Villanova 1999; Rémy 1999; Sansot et al. 1978). D'après ces auteurs, la distinction primarité/secondarité ne serait pas liée en premier lieu à un espace objectif donné, comme ce qu'indique la distinction administrative entre résidence

---

254 C'est le cas notamment des familles issues des milieux aisés et moyens, et beaucoup moins celui des familles démunies. Ce différentiel est probablement le reflet d'une très inégale distribution de la fréquence, de la durée et le type des villégiatures au sein des différents milieux socioéconomiques de Santiago. Inégalité qui, comme j'essaie de le montrer par la suite, touche aussi les ressources dont disposent les familles pour gérer leurs tensions dans la *praxis* quotidienne de la parenté.

255 Pour Bourdieu, « [L]a famille, si elle doit, pour exister et subsister, fonctionner comme un *corps*, tend toujours à fonctionner comme un *champ*, avec ses rapports de force physique, économique et surtout symbolique. » (1993, p. 34 italiques de l'auteur)

principale et résidence secondaire[256], mais à la signification intersubjective et de ces espaces (Rémy 1999, p. 319).

Les pratiques de villégiature ont, cependant, un statut particulier au sein de la secondarité. Car elles impliquent un déplacement résidentiel qui, quoique temporaire, entraine l'installation dans un endroit où l'on « séjourne », c'est-à-dire, où l'on passe des journées et des nuits successives. En raison de cela, j'avance que la villégiature rend possible une « mimésis du quotidien » : on y reconstruit un quotidien, mais dans une autre « scène sociale » (Weber 2009a), avec d'autres contraintes temporelles, spatiales, environnementales et relationnelles. Même pendant les séjours les plus courts, les pratiques de villégiature produisent une sorte d'*illusio* du quotidien, dans le sens donné par Huizinga (2014), ouvrant une parenthèse spatio-temporelle où l'on peut « jouer » à vivre avec des personnes et dans des conditions qui ne sont pas celles de tous les jours.

Je me suis intéressée aux pratiques de villégiature car j'ai remarqué que plusieurs de mes enquêtés établissaient une association entre celles-ci et l'enjeu des tensions entre belles-familles. Ainsi, le sujet des vacances était évoqué par eux lorsque je leur posais des questions relatives à la famille d'origine du conjoint qui avait rejoint résidentiellement celle de l'autre. Et la même chose dans l'autre sens : si jamais on abordait des questions relatives aux vacances, ils commençaient tout de suite à me parler de la belle-famille. En revenant sur ces mentions, j'ai alors noté l'usage d'un langage indigène qui tenait à présenter les rapprochements résidentiels dans les termes suivants : une lignée (ou, en termes indigènes, *« un côté »*) « perd » la fidélité d'un enfant que l'autre lignée « gagne ».

De ce point de vue, se rapprocher résidentiellement plus d'*« un côté »* que de l'autre implique que dans la pratique le jeune couple prenne parti pour l'une des deux lignées conjugales. Cela introduit une asymétrie qui entre en tension avec l'attente généralisé de non-préférence structurale entre lignées, supposée dans un contexte à filiation bilatérale (Jonas et Le Pape 2008; Le Pape 2006; Dechaux 2003). Dans son analyse du fonctionnement d'une « maisonnée étendue » de petite classe moyenne à l'Ouest Nord de la France, Gollac fait un constat équivalent, signalant que :

---

256 Cela revoie à la critique de la notion administrative de « résidence secondaire que la plupart de ces auteurs partagent », ce qui a donné lieu à une vaste discussion en France (Ortar 1999). Si je ne m'attarde pas ici sur cette question terminologique, je partage cependant l'approche des auteurs qui proposent un passage de l'analyse de l'objet « résidence secondaire » à celui de la « secondarité » de la vie sociale.

> La logique de maisonnée met également en danger la famille conjugale dans la mesure où son existence au sein d'une des deux familles d'orientation des époux implique un déséquilibre dans le poids de chacune de ces familles d'orientation. La logique de maisonnée requiert en effet une adhésion quotidienne de l'individu au groupe. Elle va ainsi à l'encontre des normes d'égalité régissant les relations avec les familles d'orientation des époux. (Gollac 2003, p. 304)

En contexte de filiation bilatérale, c'est la norme d'égalité qui régit les attentes des rapports entre les époux et leurs familles d'origine respectives (de Singly 2004), du fait que, en termes d'attentes généralisées, aucune des familles d'origine n'a la « priorité de statut structurellement sanctionnée » (Parsons 1943, p. 30 traduction libre de l'anglais). Ainsi, la balance en termes d'ascendance sur les nouveaux couples est une question non tranchée a priori, mais qui se joue dans la pratique. Selon Lomnitz et Lizaur (1986), de ce fait les conjoints « se trouvent au centre d'une compétition parfois ouverte, parfois voilée […] pour déterminer à quelle grande-famille ils s'identifient le plus ». C'est ici que, selon les auteurs, « le problème de la résidence est d'une importance vitale dans cette compétition, car la proximité facilite l'interaction et éventuellement une identification sociale et émotionnelle plus proche » (*Ibid.*, p. 156).

Dans ce cadre, dans les pages qui suivent je vais d'abord montrer (II.1) que la concurrence latente entre branches conjugales pour l'appartenance pratique des enfants adultes et des petits-enfants devient particulièrement manifeste lorsque le temps non-ordinaire, et notamment celui du départ en vacances, s'approche. Ensuite (II.2), je montrerai comment ces tensions sont concrètement gérées par les individus et quelle est la place des pratiques de villégiature et, plus largement, de la « secondarité » dans la quête d'arrangements légitimes entre lignées conjugales.

II.1. Gérer les asymétries entre les deux *« côtés »* : jeux de compensation ou de renforcement pendant les vacances

María Estela *« aime bien les clans »*

Je vais commencer par reprendre le cas des Saldes T., évoqué précédemment à plusieurs reprises[257]. On l'a vu, cinq sur sept membres de la fratrie (composée de quatre fils et trois filles, nés entre 1945 et 1958) issue du couple formé par José Saldes et sa femme Clara T. (décédés

[257] Cas nº 16 en annexe. J'ai également analysé ce cas dans le chapitre 4 (I et II) et dans le chapitre 5 (II).

en 2013) habitaient dans un *condominio* situé dans le quartier très aisé de La Dehesa. Andrés, 57 ans, avant-dernière de la fratrie, ingénieur comme son père et la plupart de ses frères, a été le dernier de la fratrie à s'installer chez les Saldes T.[258] J'ai mené un entretien avec lui, sa femme et leurs quatre enfants (tous nés à partir de 1984) sur la terrasse de leur maison.

– **Le *« côté »* paternel à Santiago, le *« côté »* maternel à la plage**

Alors que j'interrogeais María Estela à propos de sa famille d'origine, sa fille aînée, Trinidad, a évoqué les vacances à la plage :

> TRINIDAD : On est très soudés [*somos muy patota*][259] dans les deux familles, du côté de mon père et du côté de ma mère [...]. À la plage, on a des maisons tous ensemble.
> MARIA ESTELA : C'est que mes parents ont une maison à la plage. En fait, c'était un pâté de maisons tout entier où c'était la maison de mon père, celle de sa sœur plus tous leurs cousins. Moi, en fait, je suis proche de mes cousins au deuxième degré, car on allait toujours passer les vacances là-bas. Plus tard, mes parents sont restés avec les trois maisons, alors nous y allons les frères et sœurs. […] Le weekend dernier nous nous y sommes tous réunis et on y est allé passer un weekend tous soudés [*apatotados*]. Donc, c'est super, car c'est ici pendant l'année et les weekends longs et les vacances là-bas. (E25, 2013)

Du point de vue de mes interlocutrices, si la famille d'origine paternelle est indissociable des maisons à Santiago (*« ici »*), la famille maternelle est indissociable des maisons à la plage (*« là-bas »*). En remarquant et valorisant l'alternance rapide de ces deux configurations de maisons (*« c'est super, car c'est ici pendant l'année et les weekends longs et les vacances là-bas »)*, mes interlocutrices cherchent à mettre les deux *« côtés »*, maternel et paternel, dans une position de symétrie. On est ici face à un cas où, selon les enquêtés, les deux lignées conjugales ont des poids relativement égaux en termes de patrimoine foncier –les uns à Santiago, les autres à la plage. Dans ce contexte, le fait d'avoir rejoint la configuration de proximité des Saldes T. est quelque part compensé pendant les weekends longs et les vacances, puisque les séjours à la plage se font normalement *« en patota »*, c'est-à-dire entre l'ensemble des frères et sœurs, plus les parents de María Estela. L'équilibre se produit ainsi quant à la capacité de ces deux familles à réunir les membres de trois générations dans une sociabilité coprésentielle intense et régulière,

---

258 D'ailleurs, les parents et plusieurs membres de la fratrie de María Estela habitent aussi dans les arrondissements environnants de Las Condes et Vitacura, mais selon María Estela ils n'ont jamais vécu *« à côté »* ou *« ensemble »*, comme c'est le cas par rapport à sa belle-famille.

259 Selon le dictionnaire d'usage de l'espagnol au Chili, *patota* est un « groupe de personnes, notamment des amis [... un] groupe soudé [*afiatado*]. » (Academia Chilena de la Lengua 2010).

les uns pendant le temps ordinaire, les autres pendants le temps non-ordinaire, comme l'expriment les mots de Trinidad, *« on est très soudés dans les deux familles ».*

– **Faire le pivot entre les deux *« clans »***

María Estela elle-même semble jouer un rôle important dans la production d'un tel équilibre entre les deux *« côtés »*, qui implique aussi d'autres pratiques de la secondarité au-delà de la villégiature. Comme le dit son fils aîné, Andrés, leur maison, située dans le *condominio* des Saldes T., sert très souvent de centre de réunion non seulement pour ces derniers (notamment après la mort des grands-parents), mais aussipour les membres de la lignée maternelle. Hors des vacances, c'est la maison de María Estela et Andrés qui sert de pivot entre les deux *« clans »*. C'est par exemple le cas pour Noël, fête qu'ils ont l'habitude de passer avec le *« côté »* maternel, mais en territoire des Saldes T. :

> ANDRES fils : Mais, dans les deux familles, la maison de réunion c'est la nôtre.
> MARIA ESTELA : Oui, car nous passons Noël, la nuit du 24, toute la vie nous l'avons passée avec ma famille, ici, dans cette maison. On a essayé de le faire dans une autre maison [...]. Une fois, on est allés ailleurs et c'est comme si personne n'était à l'aise, ce n'était pas la même chose. [...] Ici, c'est évident que c'est Noël, les célébrations, par exemple, [l'anniversaire] des 50 ans [de mariage] de mes parents nous l'avons fait ici, les 80 ans de mon père on l'a fait ici, ce qui a duré deux jours, car le lendemain on a continué la fête avec les restes [du repas]. » (E25 2013)

Isabel, la femme du frère aîné de Carlos, m'a dit en entretien, à propos de sa belle-sœur qui met en permanence sa maison à disposition pour organiser les réunions et fêtes de sa belle-famille autant que de la sienne propre: *« la femme d'Andrés, elle aime bien les clans »*.[260] Peut-être ce « goût » de María Estela pour les *« clans »* que décrit sa belle-sœur exprime le fait qu'elle a assumé un rôle actif dans l'équilibrage du rapport de force entre les deux grands familles au milieu desquelles elle était prise. Le temps des vacances, ainsi que celui des weekends, des jours fériés et des célébrations importantes, sont des occasions de *« se faire clan »* avec *« l'autre côté »*. On l'a vu, chez les Saldes T. il n'y a pas de barrière ferme entre maisons contiguës, la circulation entre celles-ci est très fluide et les rapports entre cousins, frères et sœurs, grands-parents et petits-enfants sont particulièrement intenses. Par cette proximité résidentielle active pendant le temps ordinaire, la vie familiale produit donc une

[260] On l'a vu dans le chapitre 4 (II), Isabel se positionne elle-même à l'opposé de sa belle-sœur, puisque, à sa différence, Isabel n'aime pas les *« clans »* et elle a toujours souffert du manque d'intimité et d'autonomie que le fort attachement de son mari aux Saldes T. a impliqué pour leur relation de couple et pour elle-même au niveau personnel.

asymétrie significative du point de vue du « principe affectif de *cohésion* » (Bourdieu, Op. cit. p. 34, italiques de l'auteur) entre les deux lignées du couple formé par Andrés et María Estela. Cette dernière l'exprime explicitement, lors qu'elle me dit *« figure-toi que moi, mes beaux-parents, je les voyais beaucoup plus que je voyais mes parents. Car même si Andrés n'était pas là, s'il voyageait, moi, j'allais chez eux, je m'asseyais avec eux, je m'installais là-bas, je restais là-bas avec. »* (E25, 2013)

En général sur le terrain, dans les conversations était exprimé, avec des intensités variables, un sentiment de malaise, une certaine gêne liée au rapport de force inégal que le rapprochement résidentiel avec une des lignées conjugales produit inévitablement. Cela montre à quel point en ce contexte la bilatéralité de l'appartenance filiale constitue un fond structurant des attentes –de manière plus poussée parmi les classes moyennes et aisées, mais néanmoins observable en milieux démunis. En effet, j'ai pu vérifier sur le terrain que, même après plusieurs décennies de quasi-corésidence ou de corésidence avec les membres d'une des lignées, la fidélité des enfants n'était jamais gagnée de façon définitive[261], notamment lorsque les vacances ou d'autres moments de pause viennent interrompre le cours du temps ordinaire. Puisque cette parenthèse ouvre la possibilité d'une reconfiguration temporaire des arrangements résidentiels, il apparaît une opportunité de « récupérer » enfants qui on a « perdu ».

II.2. Maureen *« est passée de l'autre côté »*

Reprenons le cas des Heldt P. que j'ai analysé en détail dans la section précédente avec un angle différent. On avait vu le développement très dynamique de cette configuration de proximité en termes longitudinaux, en prenant le couple formé par Tania et Enzo et sa trajectoire de mobilité ascendante comme point de référence pour l'observation de l'enchaînement des générations. Désormais, je centrerai l'analyse sur la figure de la seule fille du couple, Maureen, et sur les rapports entre les deux branches conjugales qui ont convergé lors de son mariage.

---

[261] Dans plusieurs des cas de corésidence étudiés en bidonvilles les couples alternent, à rythmes variables, entre la maison des parents de la femme et celle des parents de l'homme. Malgré un biais uxorilocal, qui s'exprime notamment dans le long-terme, il y a souvent possibilité d'aller vivre à un moment avec l'autre *« côté »*. Cela octroie une plasticité résidentielle qui permet de faire face à l'occurrence d'imprévus, l'émergence de conflits familiaux, et l'éventuel manque de place dans une des maisons parentales.

Une décohabitation *« compliquée »*

On l'a vu, après l'installation de Tania et Enzo à Ñuñoa, leur maison a occupé définitivement la place centrale dans la configuration résidentielle. Autour de et à l'intérieur de cette maison se sont petit à petit installés la plupart des membres adultes du *« clan »*, avec leurs noyaux respectifs. Maureen a d'abord vécu dans la maison de ses parents avec son premier compagnon, tandis qu'elle était enceinte de sa fille. Le couple s'est séparé deux ans après, le père de sa fille est parti, tandis que Maureen y est restée avec sa fille. Un peu plus tard, elle s'est mis en couple avec un ami d'enfance, qui l'a rejointe chez ses parents. Ils y ont vécu jusqu'à leur mariage en 2013. Après leur mariage, Maureen s'est résolue à quitter la maison parentale et à aller vivre avec son mari et sa fille dans un appartement qu'ils ont loué au centre-ville, dans le quartier de l'ancienne maison des grands-parents maternels, où Maureen a vécu la plupart de son enfance et où elle et son mari se sont connus.

Cette décohabitation a été très *« compliquée »* du point de vue de Tania, et continue à être une source de tension entre mère et fille. En aidant Maureen à acheter un appartement dans le même ensemble résidentiel que son frère, ainsi qu'en proposant de payer l'école de sa petite-fille, Tania n'a pas ménagé ses efforts pour convaincre sa fille de s'installer à Ñuñoa, dans les environs de la maison parentale. Après beaucoup de discussions, Maureen a choisi le centre-ville, ce qui n'impliquait pas seulement de s'éloigner relativement de la maison de ses parents, mais aussi de se rapprocher fortement de la maison de ses beaux-parents. L'appartement loué par Maureen ne se trouve qu'à quelques minutes de marche de celle-ci, et est aussi aussi à proximité la maison de la sœur aînée de son mari.

Selon Tania, la famille du mari de Maureen est « aussi très *aclanada* », ce qui explique la pression centripète qu'elle a pu exercer sur le jeune couple. Examinons son récit de ce moment :

> TANIA : Ils se sont mariés en 2013 [...], et ils sont partis. [...] Là c'est comme la coupure la plus forte, car ma fille a choisi d'aller vivre près de sa famille à lui. Car il est aussi très soudé [*aclanado*] avec sa famille. Et là, il n'y a eu rien à faire, je veux dire, un tas de conversations, beaucoup de discussions à propos de cela, mais ma fille a décidé finalement que « non, je pars vivre près d'eux ».
> MOI : et comment ce sont passées ces conversations ?
> TANIA : Ça a été compliqué, pour moi ça a été très dur, car je n'ai jamais compris que ma fille, qui est la plus gâtée, la prunelle de mes yeux, ait pris cette décision. Ce n'est pas le modèle qu'ont suivi ses frères, ce n'est pas mon modèle à moi, alors je n'ai jamais bien compris. Et encore ça me gêne de penser qu'elle

> a préféré dans ce sens son autre famille. On a une très bonne relation, elle vient tous les dimanches déjeuner à la maison, mais elle est très proche [d'eux]. (E44, 2014)

Les propos de Tania sont très explicites quant à son interprétation du départ de sa fille comme un *« choix d'aller vivre près de sa famille à lui »* et une *« préférence pour son autre famille ».* Elle vit cet événement dans les termes d'une concurrence entre lignées pour « gagner » l'adhésion des enfants adultes et de leur descendance, puisque son beau-fils est *« aussi très soudé avec sa famille ».*

Deux manières très différentes de s'éloigner

Il est intéressant de mettre en comparaison l'éloignement résidentiel de Maureen avec celui de son frère, Francis, aussi marié. Comme je l'ai décrit antérieurement, depuis leur mise en couple, Francis et sa femme ont vécu *« à côté »* des Held P. D'abord dans la maison de Tania où ils ont eu leur premier fils, et ensuite dans l'appartement que Tania les a aidés à acheter dans les environs lorsqu'ils ont eu leur deuxième fille. Par contre, à l'approche de la naissance du troisième enfant du couple, ils ont décidé de partir vivre dans un arrondissement plus éloigné, où ils pouvaient accéder à une maison de standard plus élevé dans une zone peuplée par des couches hautes des classes moyennes. Bien plus distant en termes géographiques, cet éloignement a été par contre beaucoup moins *« dur »* pour elle. Puisque celui-ci a été plutôt motivé par une stratégie d'ascension sociale, il n'a pas impliqué un rapprochement avec la belle-famille de son fils et il n'a pas changé de manière radicale le rythme très fréquent, quasi-quotidien, du contact entre les Helds P. et le noyau de Francis.

Ce n'est pas le cas de Maureen, dont l'éloignement par rapport à la maison de ses parents a peu à voir avec une stratégie d'ascension sociale. Maureen et son mari n'ont pas encore investi dans l'accès à la propriété et, dans la configuration actuelle de la ville, habiter au centre-ville, et particulièrement dans la zone où Maureen s'est installée, est beaucoup moins prestigieux que d'habiter à Ñuñoa. Il est clair que la force d'attraction de sa belle-famille, ajouté à la valeur affective que ce quartier représente pour Maureen, a beaucoup joué dans cette décision. Plus que le départ en soi, c'est notamment ce rapprochement vers la belle-famille qui *« gêne »* Tania. D'autant plus qu'il s'agit de sa seule fille et, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, il y a sur mon terrain un biais uxorilocal implicite, puisque si tous les membres d'une fratrie ont en principe le même droit de vivre *« à côté »* des parents, il est considéré que cela est plus

« naturel » pour filles. Alors, si pour un *« clan »* rapprocher un fils marié est une « réussite », ne pas réussir à rapprocher une fille mariée est un « échec ».

Parmi les enfants de Tania, un des rares cas de fratrie non féminisée sur mon terrain, il s'est alors passé le contraire de ce que celle-ci attendait comme la réalisation normale et appropriée du *« modèle »* familial : *« ce n'est pas le modèle qu'ont suivi ses frères, ce n'est pas mon modèle à moi »*. Ainsi, elle vit cet état des choses comme un non-sens, quelque chose qu'elle n'arrive pas à *« comprendre »* : *« je n'ai jamais compris que ma fille, qui est la plus gâtée, la prunelle de mes yeux, ait pris cette décision »*. (E44, 2014). Selon Maureen, sa mère *« avait un peu peur »* que sa petite-fille *« passe de l'autre côté [se fuera pa'l otro lado] et qu'elle ne la reconnaisse plus »* (E58, 2013).

On voit ainsi à quel point les choix résidentiels occupent une place importante dans la concurrence entre lignées conjugales dans ce contexte. Tania a dû accepter que sa fille et sa petite-fille *« passent de l'autre côté »*, ce qui a été vécu par elle comme de les avoir « perdues », du moins partiellement. Cela dit, il est intéressant de voir que pour Tania, la partie ne s'est pas terminée. Tania a été « vaincue » en ce qui relève du temps ordinaire. Le champ de lutte pour regagner les siens s'est alors déplacé vers le temps non-ordinaire.

Les *holy-days,* une monnaie d'échange

Tania considère toutes les activités familiales du temps non-ordinaire comme quelque chose de *« sacré »*. Lorsque je lui ai proposé d'aller chez elle le dimanche pour y faire un entretien collectif et participer au déjeuner dominical, elle m'a répondu *« non »* de manière tranchante, puisque c'était un *« jour sacré, consacré »* à sa famille. Il en est de même pour les vacances.

Tania et Enzo ont une maison *« très spacieuse »* dans une station balnéaire fréquentée principalement par des familles de classe moyenne et moyenne-aisée, située à une heure et demie environ de Santiago. Les Heldt P. ont l'habitude d'y passer une bonne partie des vacances d'été, celles d'hiver et les weekends longs, en compagnie des membres de ce que Tania appelle son *« noyau »* [*mi núcleo*]. Ces derniers sont les mêmes que ceux qui sont régulièrement inclus dans les déjeuners dominicaux : les quatre enfants, les deux beaux-enfants, les petits-enfants, la sœur de Tania, et son neveu Victor avec sa femme et leurs ses enfants. Il y a chez les Held P. un accord selon lequel au moins pendant une partie des vacances d'été ilsdoivent tous se

retrouver dans la maison à la plage et selon lequel la fille de Maureen, doit y rester pendant *« le mois de février tout entier »*, avec ou sans sa mère (ce à quoi Tania et Enzo tiennent particulièrement). Les pratiques de villégiature peuvent alors fonctionner comme une sorte de monnaie d'échange particulièrement précieuse entre lignées, ce qui se joue notamment à travers la petite-fille :

> TANIA : Les étés sont sacrés avec nous à la plage. On y a une maison et mon neveu a sa chambre avec sa femme, c'est leur chambre.
>
> MOI : Et vous y passez l'été tous ensemble ?
>
> TANIA : Quasiment, la grande partie, avec les quatre enfants. Bien sûr, l'un va une semaine, l'autre va une autre semaine, je ne sais pas. Ma fille est celle qui a le plus d'activités ailleurs, mais mes autres enfants sont tout le temps avec nous pendant les vacances. Ma fille parfois fait indes voyages ailleurs, [...] mais ma petite-fille reste avec moi, le mois de février tout entier. (E44, 2014)

La valeur des jours des vacances repose sur le fait qu'ils rendent possible des formes particulièrement intensives de coprésence. Bien qu'il ne s'agisse que d'un séjour temporaire, la sociabilité coprésentielle qui s'y développe peut-être très poussée, du fait que les opportunités pour partager du temps ensemble, renforcer les liens affectifs et cumuler des souvenirs mémorables s'amplifient. Comme le rappelle l'origine du mot anglais *holidays*, qui veut dire « jours-sacrés » (*holy-days*) (Leach 1989) [262], le temps de vacances a une valeur disproportionnée par rapport au temps ordinaire (*every-days*). D'où, par exemple, l'importance des photographies et des anecdotes qui contribuent à fixer dans la durée du temps ordinaire les expériences saisonnières du non-ordinaire (Sansot et al. 1978).

Si dans le cas précédent on voyait María Estela se positionner activement dans le rôle d'équilibrage des asymétries entre sa belle-famille et la sienne, par un travail de l'espace-temps des villégiatures et d'autres moments de la secondarité, chez les Heldt P. il semble que cette position a été déléguée à la fille de Maureen. Celle-ci est littéralement *« réclamée »* par ses grands-parents et oncles maternels, non seulement pendant les vacances mais aussi à chaque fois que la secondarité vient découper le temps ordinaire. Ainsi, par exemple, à propos des weekends :

---

[262] Cette disproportion de la valeur intersubjective des vacances par rapport à l'ordinaire peut-être éclairé en suivant une piste apportée par Edmund Leach (1989) sur l'origine du mot anglais *holidays*. Selon l'auteur, *holidays* dérive de *Holy- Days*, c'est-à-dire, les « jours sacrés ». L'opposition entre *every-day time* et *holi-day time*, banalisée dans son usage commun, renvoie donc à celle entre le « sacré » et le « profane ». Ainsi, l'interdiction des activités ordinaires (travailler, étudier, même parfois regarder la télé en solitaire, par exemple) et la prescription de donner une place plus importante au collectif qu'à l'individuel pendant les vacances constituent peut-être de traces de leur sacralité.

MOI : Est-ce que le lien avec ta petite-fille s'est un peu affaibli après le départ de Maureen ?
TANIA : Bon, c'est perdu de lundi à vendredi. Car la fillette, la seule chose qu'elle attend le vendredi c'est de venir à la maison. [...] Elle commence tôt, « venez me récupérer ! », et elle appelle mon mari, « vient me chercher, je veux m'en aller ! ». Et elle reste jusqu'au dimanche. Moi, je vis en songeant au vendredi, et quand elle arrive à la maison, on fait des plans et des trucs, je l'amène au shopping, enfin. (E44, 2014)

Autant dans le cas de Maureen que dans celui de María Estela, le temps ordinaire est presque entièrement organisé autour de leur belle-famille, qu'elles ont rejointes en termes résidentiels. Parallèlement, le temps des vacances et une bonne partie du temps non-ordinaire en général est *« précieusement »* gardé pour revenir auprès de leur famille d'origine. Ces cas sont ainsi exemplaires du fait que l'organisation saisonnière de la temporalité offre des opportunités pour la mise en place d'un véritable jeu d' « alternances » (Gotman, Léger et Decup-Pannier 1999) quant à l'expérience de coprésence entre membres d'une grande-famille trigénérationnelle. La succession cyclique de la primarité et de la secondarité (Bonnin 1999; Bonnin et de Villanova 1999; Rémy 1999) de la vie familiale permet de nuancer l'accentuation des asymétries entre branches qui se produit comme conséquence de la formation de configurations résidentielles de proximité. Cette logique saisonnière apparaît très clairement dans les propos suivants de Maureen :

MAUREEN : Je pense que les dates critiques sont toujours Noël et le Nouvel An. Car là c'est vers où ? Je veux dire, moi, j'aime bien passer Noël ici [chez Tania], ma fille adore venir ici, mais mon mari aussi parfois veut le passer là-bas. [...] Avec mes beaux-parents nous avons plutôt une relation pendant la semaine, c'est-à-dire nous allons chez eux. Tout à coup je dis « allons chez ma belle-mère chérie [*suegrita*], allons y prendre le goûter ! » C'est bon. Ou bien, « belle-mère, qu'est que vous avez de bon pour manger ? », « ok, venez déjeuner, venez dîner », et nous y passons. On se voit beaucoup plus pendant la semaine, mais le weekend généralement on est ici. (E58, 2014)

II.3. Gagner les vacances, une question de « puissance » familiale

L'inversion transitoire de l'asymétrie entre lignées conjugales par la villégiature et autres pratiques de la secondarité est flagrante dans les exemples que je viens de présenter. Cependant, si l'on ne considère que ces deux cas de figure, peut-être risque-t-on de penser à une sorte d'alternance structurale, presque mécanique, issue de la « règle » de filiation bilatérale qui imposerait un rythme régulier de compensations entre les lignées conjugales. Mais ce n'est pas toujours le cas dans les familles de mon terrain. En fait, certains de mes cas, comme on l'a vu par exemple chez les Sabalsa R., montrent que les pratiques de villégiature peuvent aussi

être l'occasion d'un renforcement de l'asymétrie produite au sein des configurations résidentielles de proximité.

Cette dernière situation n'implique cependant pas l'absence de tensions entre lignées conjugales. Le fait de résider auprès d'une des familles d'origine des conjoints est toujours regardé par mes interlocuteurs comme un manque d'équilibre au détriment de *« l'autre côté »*, même lorsque celui-ci n'a pas les moyens de concurrencer ou d'essayer d'atténuer. La question que je me pose alors est de comprendre pourquoi certaines des familles d'origine arrivent à s'imposer pendant les temps non-ordinaire, en contrecarrant les « forces de fission » en son sein (Bourdieu 1993; Weber 2003), et pourquoi d'autres n'y arrivent pas.

La puissance familiale

Du point de vue de la stratification socioéconomique à Santiago, Maria Estela et Maureen appartiennent à des milieux différents, puisque la première fait partie des couches les plus aisées et la deuxième des classes moyennes professionnelles. Leurs arrondissements de résidence et leurs lieux de vacances respectifs sont des marqueurs importants de l'appartenance à ces milieux. En prenant cela en compte, apparaissent entre ces deux cas des ressemblances en ce qui concerne ce que j'appelle la « puissance familiale » des lignées conjugales, c'est-à-dire, des familles d'origine de María Estela et Maureen et leurs belles-familles. Par cette notion, j'entends la capacité d'une famille d'origine d'attirer leurs membres adultes de manière à « faire corps » dans une sociabilité coprésentielle régulière et, par cela, d'affecter, en tant qu'ensemble, le déroulement des vies et des prises de décision des membres individuels. Dans les termes de Bourdieu, il s'agit d'une capacité à « doter chacun des membres [...] d'un 'esprit de famille' générateur de dévouements, de générosités, de solidarités [...] » (Bourdieu 1993, p. 34). Alors, de quoi est faite cette puissance ? Quelles sont les ressources nécessaires et comment doivent-elles être mobilisées pour qu'une famille d'origine soit capable d'attirer ses membres adultes pendant les vacances et produire ainsi des configurations résidentielles de proximité dans les lieux de villégiature ?

On l'a vu, autant les parents de Maria Estela que ceux de Maureen possèdent un capital foncier important, dont notamment des maisons de vacances situées dans des endroits très valorisés dans de leurs milieux sociocioéconomiques respectifs, géographiquement proches de Santiago, et qui sont disponibles pour l'usage familial pendant toute l'année. Dans le premier cas, il s'agit d'un ensemble de maisons héritées par le père de María Estela dans une station

balnéaire traditionnellement identifiée à l'élite de Santiago. Dans le deuxième, d'une maison achetée par Tania et son mari, et agrandie au fils du temps, dans un endroit aujourd'hui plutôt associé aux classes moyennes et moyennes-aisées de la capitale. La localisation, le mode d'acquisition et l'ancienneté des rapports avec ces maisons de vacances sont sans doute des indices milieu dont ces deux familles sont issues et révèlent de « systèmes de villégiature » différenciés en termes de classe (Pfirsch 2011b). Ils ont néanmoins en commun les moyens de mobiliser leurs ressources respectives pour « regagner » leurs enfants pendant les vacances.

« C'est une relation psychologique avec l'argent »

En contrepoint, afin de mieux expliquer le concept de « puissance familiale », j'analyserai deux cas issus de mon terrain en milieu aisé, où les pratiques de villégiature viennent renforcer, au lieu de compenser, l'asymétrie entre branches produite par le rapprochement résidentiel.

- **Le père et le beau-père de Sofia**

Le premier cas est celui des Anchoberry B., déjà évoqués dans les chapitres précédents[263]. Le couple de parents, âgés de 84 ans en 2013, et leurs sept enfants (cinq filles et deux fils) habitent dans un *condominio* de huit maisons à La Dehesa. En entretien avec Sofia, psychologue de 49 ans, cinquième dans la fratrie et dernière à s'installer au *condominio*, nous avons beaucoup discuté des rapports avec sa belle-famille, les Navarro O. Depuis que Sofia et son mari ont finalement décidé de rejoindre les Anchoberry B. –question sur laquelle ils ont beaucoup réfléchi et qu'ils ont même soumis à des « tests »[264]–, le besoin d'équilibrer les rapports avec la famille du mari a été un sujet de préoccupation constante pour le couple. Sofia a même demandé des conseils à des collègues psychologues. Ils ont alors pris des mesures de *« compensation »* qui touchent aussi l'organisation du temps ordinaire, par exemple quant au choix de l'école pour ses enfants :

---

263 Cas nº 21 en annexe. Voir également le chapitre 4 (II et III).

264 Selon Sofia, « nous avons été les derniers à venir. Parce que moi, je l'ai demandé à mon mari. Moi, franchement heureuse d'être là, mais il fallait son avis à lui aussi. Je lui ai dit : « peut-être on peut faire une étape de transition, comme ça tu seras sûr si tu veux ou pas ». Alors, nous sommes venus vivre dans une maison qui est comme à une rue d'ici, comme pour tester bien si dans le fond il en voulait ou pas. » (E40, 2013)

> SOFÍA : Lorsqu'on était en train de choisir l'école, j'ai dit à mon mari : j'aimerais bien que les enfants soient dans l'école de leurs cousins Navarro O., pour compenser. [...] Car d'abord on avait mis tous [les petits-enfants Anchoberry B.] dans la même école. Mais nous nous sommes rendus compte que c'était trop *clan*. En fait, j'en ai parlé avec deux psychologues et elles m'ont conseillé [...] de les mettre dans des écoles différentes. [...] Alors, je sens que cela a été super bon, car ils sont très copains avec les Navarro O. aussi, par l'école. (E40, 2013)

En signalant que, à un certain moment, leur vie au sein de la configuration des Anchoberry B. faisait *« trop* clan *»*, Sofía glisse une perception négative quant à l'inégalité qui s'est produite entre son propre *« côté »* et celui de son mari. Dans un effort délibéré pour contrecarrer cette situation, le couple a notamment pris la décision de sortir leurs enfants de l'école privée qu'ils partageaient avec leurs cousins Anchoberry B. et de les inscrire à l'école fréquentée par les cousins paternels. Il est intéressant de remarquer que c'est à ce même moment de l'entretien que Sofia a basculé tout à coup vers le sujet des vacances :

> SOFÍA : Figure-toi, mon beau-père a aussi un champ près de Santiago. Alors, je me rappelle qu'à plusieurs occasions je lui ai suggéré d'y faire bâtir des maisons pour que nous y allions tous passer les vacances, mais il n'y a jamais accroché. (E40, 2013)

Cette tournure spontanée dans son récit montre clairement que l'horizon des vacances se présentait naturellement pour Sofia comme une bonne opportunité –de même que le choix de l'école des enfants– pour résorber la dette de proximité qu'ils cumulent pendant l'année envers sa belle-famille. Alors, c'est elle-même qui a pris des initiatives en ce sens, en suggérant à son beau-père d'investir pour que les Navarro O. puissent passer leurs vacances ensemble. Si elle s'est permise de faire *« à plusieurs occasions »* la suggestion à son beau-père *« de faire construire des maisons »* dans son *« champ près de Santiago »*, il semble alors que cela était envisageable du point de vue du capital foncier et économique, ce qui révèle une position relativement équivalente en termes socioéconomiques entre les parents et les beaux-parents de Sofía. Néanmoins, son beau-père n'a jamais *« accroché »* à cette idée. Par contre, c'est justement ce qu'a fait le père de Sofia. Dans un champ hérité par la mère de celle-ci, son père a apporté beaucoup d'argent pour la construction de maisons pour tous les enfants Anchoberry B. Selon Juan, le fils aîné de Sofia, les maisons dans la campagne *« sont une reproduction »* de la configuration à Santiago : *« nous avons un champ que c'est comme la même chose, un champ près de la plage, avec les grands-parents et tous les tantes et oncles qui ont des maisons là-bas. La même famille, tous les étés, les weekend longs, on s'en va là-bas. »* (E31, 2013)

Les propos de Sofía sur son beau-père et la comparaison avec son propre père à partir de la création d'une configuration de maisons à la campagne révèlent de manière particulièrement nette l'un des éléments constitutifs de la « puissance familiale ». Il ne suffit pas seulement d'avoir une relative aisance en ce qui concerne les ressources foncières, économiques ou de prestige symbolique par rapport au milieu socioéconomique de référence. Sur ce point, les lignées de Sofia et de son mari sont assez équivalentes. Mais leurs parents ne semblent pas avoir la même « disposition » envers cette richesse. Sofia est explicite à ce propos quand, sur le ton de la blague, elle me raconte qu'ils appellent son père « *suegromático* », littéralement *« beau-père-matique »*, par analogie avec un distributeur automatique de billets, *« car il paye un peu tout »*[265] :

> SOFÍA : Mon père [a payé] tout au début, il a dit : « j'ai ce terrain [pour] celui qui veut y faire construire ». […] Il a manqué de peu pour qu'il nous paie toute la maison ! Alors, nous lui appelons *suegromático*, car il paye un peu tout [rires]. (E40 2013)

La puissance familiale semble résulter ainsi de l'interaction pratique entre une certaine richesse –par exemple des biens fonciers, argent, temps– donnée, qui peut être assez variable en termes absolus, et une disposition spécifique par rapport à celle-ci ; à savoir, ce que j'ai auparavant signalé en termes de *« générosité parentale »*, c'est-à-dire une disposition à mettre les ressources familières au service de la corporisation effective de la grande-famille en termes de partage coprésentiel intensif et récursif. Pour attirer fermement les membres du groupe de descendance, il ne suffit pas d'avoir un certain capital économique familial, il faut surtout être prêt à le dépenser et à le mutualiser au profit du groupe en tant que tel et non à titre individuel. De cette manière, non sans rappeler la logique du Potlatch (Mauss 2007), on peut dire ici que les familles qui gagnent la lutte pour les vacances ne sont pas les plus riches, mais les plus généreuses.

- **La mère et la belle-mère de Luz María**

Pour approfondir l'analyse de cette disposition qui rend certaines familles plus aptes à attirer leurs membres pendant les vacances que d'autres, j'évoque ici le cas des Insunza J.[266] Il s'agit aussi d'une famille aisée rencontrée lors de mon terrain dans les beaux quartiers de

---

[265] Dans un autre cas que je mentionnerai par la suite, les Insunza J., mon interlocutrice a utilisé une expression similaire, aussi en rigolant : « ma belle-mère a tout payé. On dit tous, la carte bleue de ma belle-mère. » (E37, 2013)

[266] Cas nº 23 en annexe. J'ai également mentionné ce cas dans le chapitre 4 (I et II), entre autres.

Santiago. Elle est issue du couple formé par Pablo Insunza (décédé en 2008) et Rosario J., 84 ans, et de leurs trois enfants nés après 1959. En 2013, la mère et les noyaux des enfants habitaient depuis une quinzaine d'années dans quatre maisons contigües disposées autour d'une ruelle.

En entretien avec la deuxième fille du couple, Luz María, psychologue de 52 ans, nous discutions à propos du fait que les Insunza J. déjeunaient *« tous ensemble depuis toujours »* les samedis, dans la maison parentale. Selon mon interlocutrice, années auparavant les déjeuners des dimanches étaient alors consacrés à la famille de son mari. Or, les dimanches chez sa belle-famille ont *« commencé à s'effondrer »* à partir d'un certain moment :

> LUZ MARÍA : « Cela s'est dilué tout seul. Là-bas, c'était plus compliqué. Je trouve que ma mère a l'a très bien fait car, il y a de quoi manger. Personne n'y est obligé, mais tous y viennent y arrivent, comme un aimant. [...] Mais, avec ma belle-famille il s'est passé que, comme ma belle-mère vit [un peu loin], il fallait que ce soit chez une des filles. Donc ça a été chez ma belle-sœur aînée, qui à partir d'un certain moment en a eu assez, alors elle a commencé à dire « bon, que tout le monde amène des trucs ». Tu vois, donc c'était comme ça, qu'il faut amener le poulet, la viande, et l'autre la salade, je ne sais pas. Ce sont des dynamiques différentes. Ma mère ne nous a jamais demandé de payer, mais chez eux c'était parfois comme, ok, si l'on fait un dîner en famille chacun paie une part. Je sais pas, ce sont des systèmes, ici c'est ma mère qui nous invite. [...] Ce n'est pas qu'ils sont plus pauvres, c'est la relation psychologique avec l'argent. Dans cette autre famille ils vendent les choses, par exemple. Nous, nous donnons les choses, [...] dans ma famille personne ne vend rien ! [...] Je les amène à l'église, ou je les donne aux bonnes, au jardinier, [...] quoique j'ai un mari qui est capable de me vendre à moi même ! [Rires] Chez moi, cela ne n'a jamais été comme ça, et cela tient un peu les relations. (E39, 2013)

Dans cet extrait, Luz María propose une comparaison très fine entre ce qu'elle appelle deux *« systèmes »* (ou *« dynamiques »*) familiaux, définis par une *« relation psychologique avec l'argent »* très différente entre des groupes familiaux qui sont cependant économiquement équivalents (*« ce n'est pas qu'ils sont soient plus pauvres »*). Chez les Insunza J., celui qui organise une réunion – ce qui repose le plus souvent sur les épaules de la grand-mère–, offre le repas et n'exige des autres que leur présence (*« ma mère ne nous a jamais demandé de payer, […] c'est ma mère qui nous invite »*). Dans sa belle-famille, en revanche, où les réunions se passent le plus souvent chez sa belle-sœur, les coûts sont répartis en parties équivalentes (*« chacun paye une part »*).

Cette différence, qui s'exprime ponctuellement dans les modalités d'organisation des repas familiaux, renvoie par contre à une question plus profonde pour Luz María : si dans sa famille on *« donne »* ce qu'on n'utilise pas, dans sa belle-famille, on le *« vend »*. Ayant vécu

plusieurs années aux États-Unis, Luz María attribue en partie ce différentiel à l'influence de la culture Nord-américaine sur sa belle-famille. Au-delà de cette explication indigène assez culturaliste, pour mon interlocutrice c'est dans la disposition envers la richesse que repose la différence fondamentale à l'heure d'expliquer pourquoi tandis que sa *« mère a très bien fait »* (puisqu'elle réussit à attirer l'ensemble de sa descendance *« comme un aimant »*), le potentiel de rapprochement s'est *« dilué tout seul »* dans sa belle-famille. Aujourd'hui en effet c'est Luz María et son mari qui invitent les beaux-parents à déjeuner chez eux les dimanches.

*

* *

À partir de ces quatre exemples, j'ai essayé de montrer que les pratiques de villégiature peuvent représenter pour certaines familles une opportunité privilégiée pour réorganiser transitoirement la résidence. Le déplacement et le changement des contraintes sociales, temporelles et écologiques pendant les vacances rendent alors possible un « dédoublement » (Rémy 1999) de la vie sociale qui introduit, par alternance, « une certaine élasticité » (Bonnin 1999, p. 28) de l'horizon du possible. La villégiature permet aux groupes familiaux de « jouer sur plusieurs tableaux» (Gotman, Léger et Decup-Pannier 1999, p. 208) et fait partie des conditions avec lesquels la parenté compte pour se configurer au fils du temps.

Ainsi, les pratiques de villégiature et, dans une forme plus nuancée, l'ensemble de pratiques constitutives du temps non-ordinaire ou de la secondarité, peuvent jouer un rôle important dans la *praxis* de la parenté. Dans les cas de mon terrain, cela se joue notamment au niveau des tensions entre lignées conjugales, dans un contexte local où celles-ci sont sensés d'être équivalentes. Or, la préférence résidentielle pour un des *« côtés »* du couple conjugal produit une asymétrie pratique dans rapports de force entre lignées pendant le temps ordinaire. Cela fait du temps non-ordinaire en général, et de celui des vacances en particulier, un champ précieux d'ajustement de cette asymétrie, que ce soit par sa compensation ou par son renforcement.

La question sur pourquoi certaines familles d'origine sont capables de « gagner » ses membres adultes pendant les vacances a permis de relever l'importance de ce qui j'appelle « puissance familiale ». Celle-ci se traduit dans la capacité de « faire corps », de réunir les membres issus d'une famille d'origine dans une sociabilité coprésentielle régulière. La puissance familiale découle de l'interaction pratique entre la possession une certaine richesse –

par exemple des biens fonciers, argent, temps–et une disposition spécifique par rapport à celle-ci, puisqu'il faut surtout être prêt à le dépenser et à le mutualiser au profit du groupe.

L'approche des vacances, tout comme celle des weekends et des fêtes, entraine un renouvellement des sentiments de malaise –au sein du couple, entre enfants et parents, entre enfants et beaux-parents– par rapport au fait que l'un des *« côtés »* d'appartenance filiale a été négligé. Avec ses promesses de déplacement et surtout d'une surabondance d'occasions pour passer du (bon) temps ensemble, les vacances rappellent le fait que l'arrangement résidentiel choisi n'est pas nécessaire mais contingent et, finalement, réversible. C'est un rappel du fait que le champ du possible reste encore ouvert à la construction de la filiation pratique.

III. Qui *« bouge »* chez qui ? : circulations résidentielles, hospitalité et gouvernement dans la parenté pratique

Dans les sections précédentes, j'ai analysé la production des configurations résidentielles dans ses dimensions longitudinale –comme expérience de la durée dans le long-terme–, et saisonnière –comme alternance cyclique du temps ordinaire et du temps non-ordinaire–. Ce détour a permis d'observer l'émergence de tensions entre générations et entre lignées conjugales qui participent de la production de la parenté pratique au sein des configurations résidentielles de proximité. Maintenant, il s'agit d'interroger une troisième dimension de la dynamique de ces configurations la temporalité quotidienne, entendue comme l'expérience journalière et hebdomadaire de la diachronie. Ce focus permet de porter une attention particulière aux circulations quotidiennes des individus entre maisons interdépendantes. Qui va chez qui ? Quels sont les individus qui se déplacent et ceux qui ne se déplacent pas ? Vers quels lieux se déplace-t-on, et vers lesquels ne se déplace-t-on pas ? Quelles sont les modalités de ces déplacements ?

Dans la littérature spécialisée, les questions liées aux fréquences, directions, et formes de la circulation résidentielle ont été abordées de manière prédominante avec une logique de « recensement ». Mon analyse, en revanche, vise à restituer les interprétations indigènes des modes de circulation en tant que « gestes » significatifs. Plus précisément, je montre que les déplacements entre maisons activent un « langage de l'hospitalité », par lequel se structurent

des formes de reconnaissance entre les individus apparentés qui y participent. Tout comme l'analyse des trajectoires longitudinales a révélé des tensions entre les injonctions à la néolocalité et les injonctions à la continuité intergénérationnelle, comme l'analyse des alternances saisonnières a permis de saisir les luttes entre branches conjugales pour gagner la fidélité des enfants, cette dernière analyse dévoile les tensions entre autonomie et dépendance au niveau des rapports interpersonnels et des expériences de constitution personnelle au sein des configurations résidentielles de proximité.

En analysant mes entretiens, j'ai remarqué que lorsque je cherchais à recenser les circulations des individus entre les maisons concernées –fréquence, durée, horaires, etc. –, mes interlocuteurs ajoutaient des commentaires laissant entendre qu'il s'agissait pour eux d'autre chose qu'une seule constatation de « faits ». Les formes que prenaient leurs propres déplacements et ceux des autres d'une maison à l'autre étaient pour eux des « gestes », c'est-à-dire des signes renvoyant à un champ linguistique ouvert à l'interprétation (Ricœur 1995). Or, lorsqu'on étudie les modalités des contacts et des circulations entre ménages apparentés en milieu urbain, on observe dans la littérature une prédominance de la logique du « recensement ». Les auteurs quantifient les contacts et déplacements, et construisent à partir de cela des typologies en fonction de variables comme la fréquence, les distances, les liens de parenté impliqués, les lieux fréquentés, entre autres. Ensuite, les auteurs expliquent la variabilité de la distribution de ces typologies par des facteurs de type structural, notamment démographiques, urbains et économiques (Bonvalet 2003; Crenner, Déchaux et Herpin 2000; Déchaux 2012; Dureau 2002; Dureau, Giroud et Lévy 2016; Dureau et Imbert 2016; Leopold 2012).

Même dans le cas des approches qualitatives et ethnographiques qui ne suivent pas une logique de recensement et dont la restitution des circulations entre ménages apparentés est beaucoup plus fine et dynamique que dans les approches quantitatives, on observe une tendance à surestimer les facteurs démographiques, liés notamment aux étapes du cycle de vie, au patrimoine foncier, et aux ressources économiques et besoins pratiques des ménages (Cosacov 2017; Gollac 2003; Pfirsch 2008). De manière générale, ces approches mettent l'accent sur les conditions structurelles sous-jacentes aux rapports entre maisons, dont les fréquences, directions et modalités des circulations individuelles sont les résultats.

Beaucoup plus marginale dans la littérature est l'approche interprétative des circulations résidentielles. Selon celle-ci, on ne peut pas rendre compte pleinement des déplacements

individuels entre maisons si on les réduit à des « faits », puisqu'ils sont interprétés et signifiés par les individus en fonction des situations et de l'histoire relationnelle dans lesquelles ces circulations s'inscrivent. Je suis ici notamment les pistes proposées par l'anthropologue John Comerford à partir de son étude ethnographique d'une zone rurale au Brésil. Selon Comerford, les circulations entre maisons voisines « donnent de quoi parler » [*daõ o que falar*] :

> Les déplacements habituels ou exceptionnels entre maisons voisines, ou entre maisons liées […] perdraient une dimension centrale dans leur signification propre s'ils étaient décrits seulement comme des arrangements économiques provoqués par des transformations […], ou comme mouvement permanent, cyclique, saisonnier […]. [Il s'agit plutôt d'] de pratiques [indigènes] de cartographie dynamique et polémique, dans laquelle les maisons et les modes du mouvement entre celles-ci elles constituent un focus d'intérêt et d'élaboration [pour les individus]. (Comerford 2014, p. 130 traduction libre du portugais)

On l'a vu au long de cette thèse, sur mon terrain à Santiago il est indiscutable que les dimensions démographiques, socioéconomiques, patrimoniales et urbanistiques conditionnent significativement la morphogenèse des configurations résidentielles familiales et, par conséquent, les modalités qu'y prennent les déplacements entre maisons. Il y a certainement des maisons plus grandes que d'autres, des membres de la famille plus riches ou plus âgés, des lignées plus puissantes et plus faibles, des gens qui ont des voitures et des gens qui n'en ont pas, et tout cela participe de la structuration des modes de la circulation résidentielle. Néanmoins, j'essaierai de montrer que ces conditionnements n'affectent pas les actions individuelles de manière directe, mais qu'ils sont médiatisés par des processus interprétatifs. Dans la mesure où il configure un langage, le travail intersubjectif de circulation entre maisons interdépendantes peut contribuer à créer, renforcer, nuancer ou contrecarrer les différentiels structurels –de génération, d'âge, de statut, de ressources économiques, etc.– existant entre ces maisons.

Dans cette section, je propose que les modes de circulation des individus appartenant à des maisons interdépendantes participent de la construction intersubjective de la reconnaissance. Selon Paul Ricœur, la sphère de la reconnaissance est celle où « le sujet se situe sous la tutelle d'une relation de réciprocité » quant à l'acceptation « des capacités qui modulent [le] pouvoir d'agir, [l'] *agency*. » de soi et de l'autre (Ricoeur 2009, p. 310 traduction libre de la version en espagnol). Selon l'auteur, la quête de la reconnaissance est l'action politique par excellence (2009).

Les circulations entre maisons activent un « langage de l'hospitalité » entre ceux qui accueillent et ceux qui sont accueillis. Comme le montre Émile Beneviste (1969), une des racines latines du mot hospitalité, *hospes*, indique un rapport à la dualité hôte-maître (*hosti-pet*). Sur le terrain, le langage de l'hospitalité activé par les déplacements résidentiels participe significativement des processus de stratification interne aux configurations de maisons, donc de production d'asymétries ou de symétries, de renforcement ou de nuancement des dépendances entre les individus. Typiquement, l'analyse des pratiques de l'hospitalité en sciences sociales a été liée aux problématiques de l'étrangeté et des processus sociaux par lesquelles l'étrangeté est transformée en familiarité (Candea et Da Col 2012; Derrida et Dufourmantelle (eds.) 2005; Pitt-Rivers 2012). Je fais ici l'exercice opposé : il s'agit de mobiliser la problématique de l'hospitalité pour comprendre les rapports au niveau de la familiarité la plus intime, notamment les processus de différenciation d'individus apparentés et qui ont toujours vécu ensemble. Dans ce sens, je propose d'analyser comment les pratiques d'hospitalité peuvent servir à introduire de l'étrangeté dans la familiarité et du distancement dans l'intimité.

C'est dans son rapport intime avec la reconnaissance qu'apparaît la dimension proprement politique de l'hospitalité (Boudou 2012; Ricoeur 2009) : recevoir et honorer le convive est une opportunité pour se montrer publiquement en tant que maître du chez-soi. Cela veut dire que, même dans le cadre de la dépendance interpersonnelle radicale de la parenté, il y a un domaine où il est possible d'affirmer l'autonomie de soi, une marge irréductible de liberté, puisque que la mutualité d'existences n'annule pas complètement la différence entre le soi et l'autrui. On le verra, c'est pour cette raison que les enquêtés accordent une grande importance à la présence ou à l'absence de réciprocité dans les déplacements individuels entre maisons. L'activation d'un langage de l'hospitalité entre les membres d'une configuration d'interdépendance permet d'introduire un principe de différentiation dans l'unité. Là où il n'y avait qu'une seule maison, gouvernée par ses maîtres et ses règles, émergent alors d'autres maisons gouvernées par d'autres maîtres et d'autres règles. Pour que cela ait lieu, il ne suffit pas que les enfants devenus adultes bâtissent des maisons distinctes de celle de leurs parents. Il faut qu'elles soient publiquement reconnues comme telles et ses habitants comme ceux qui les gouvernent, ce qui passe par l'ouverture au jeu de l'hospitalité.

C'est dans ce sens restreint que l'on peut parler ici d'une dimension politique dans la parenté pratique, ou ce que Benoît de l'Estoile appelle « modes de gouvernement » domestiques (2015; *Ibid.*). Ainsi, je cherche à montrer que, selon la manière dont se structure

intersubjectivement la « systématique des mouvements » (Comerford 2014, p. 107) au sein d'une configuration de maisons, se constituent des « modes de gouvernement » spécifiques, c,'est-à-dire des modalités de distribution et de stratification de la dépendance et de l'autonomie relative entre les individus appartenant aux maisons coparticipantes. Les normes rituelles qui régulent les pratiques d'invitation, de réception et de visite sont structurées par des enjeux de reconnaissance qui s'articulent autour de l'ambivalence entre pouvoir et générosité (Pitt-Rivers 2012), ce qui fait du langage de l'hospitalité un gestes politiques par excellence (Boudou 2012).

En somme, cette section vise à explorer ces relations entre circulation résidentielle, reconnaissance et hospitalité, à partir d'une interrogation des processus d'interprétation des déplacements en tant que gestes, par l'analyse détaillée de deux cas de configurations de maisons que j'ai observées à Santiago.

III.1. Jacinta et sa mère : *« bouger »* ou *« ne pas bouger »*, telle est la question

C'était durant la conversation que j'ai eue en mars 2013 avec Jacinta Sabalsa R.[267] que j'ai pris conscience des implications indigènes des circulations résidentielles ordinaires. Jacinta, psychologue de 36 ans, et son mari, ingénieur et cadre d'entreprise, ont acheté leur maison il y a trois ans à Vitacura, un arrondissement de la zone Nord-Est, la plus aisée de la ville. Ils y habitent avec leurs deux enfants en bas âge. Comme on l'a déjà vu, cette maison se trouve à environ un kilomètre de la maison des parents de Jacinta, les Sabalsa R. (chapitre 2, figure 8). Les deux sœurs mariées de Jacinta ont aussi acheté des maisons situées à environ un kilomètre de celle de leurs parents. Son frère habite un peu plus loin, mais aussi à Vitacura, à trois kilomètres environ de la maison parentale.

« Ma mère ne bouge pas »

Au cours de la conversation, Jacinta a décrit avec détail les relations quotidiennes de face-à-face entre les membres de ces cinq maisons. On l'a vu, cette sociabilité s'articule fortement autour de la circulation des petits-enfants. Jacinta et sa sœur *« déposent »* tous les matins leurs enfants chez leur mère. Souvent, les bonnes [*nanas*] qui travaillent chez chacune des sœurs accompagnent les petits enfants. De ce fait trois ou quatre domestiques peuvent s'y

[267] J'ai analysé à plusieurs reprises dans cette thèse le cas des Sabalsa R.,. Voir notamment le chapitre 2 (I) et le chapitre 5 (II).

trouver en même temps. Les petits y passent la journée et leurs mères font des allers-retours entre la maison parentale et leurs lieux de travail. Filles et mère ont même organisé une crèche *« à domicile »*, en embauchant une puéricultrice. Dans son récit, Jacinta désigne d'abord un tableau très harmonieux de cet arrangement, selon lequel la maison de ses parents – *« une maison délicieuse, pleine de choses pour les enfants »* – constitue le centre de gravité d'une sociabilité familiale quotidienne intense[268]. Cependant, au milieu de ce récit, Jacinta a fait une remarque exprimant un regret :

> JACINTA : Bon, il y a une chose. Ma mère rassemble tout le monde, mais elle ne bouge pas [*no se mueve*] de la maison. C'est-à-dire, ma mère, tu penses qu'elle vient ici ? Jamais ! Au plus, elle peut passer récupérer ou déposer un enfant, mais elle ne bouge pas. Cela a un côté mauvais, […] car il devient plus difficile d'y faire foyer [*cuesta más hacer hogar*]. (E26, 2013)

Dans ce récit, Jacinta met d'abord en valeur le fait que, au sein du nodule de parenté (Firth, Hubert et Forge 1970, p. 139) constitué par l'ensemble de maisons familiales situées *« à côté »*, Carolina occupe un rôle central, celui de parent-pivot (*Ibid.*, p. 142). C'est sa mère, avec le support du père, qui fait le travail quotidien de *« ressembler »* tout le monde, ce qui est très coûteux en termes d'investissement de temps, de ressources affectives et économiques. Ensuite, Jacinta glisse néanmoins son reproche : *« mais, elle ne bouge pas de la maison »*. Là, il ne s'agit pas d'un simple constat des faits, car elle-même raconte que sa mère se déplace en effet chez Jacinta pour récupérer ou déposer les petits-enfants ou pour lui apporter ou emprunter quelque chose. Lors de tels déplacements elle reste souvent dans la voiture, en attendant que les enfants lui soient amenés, ou bien elle n'en descend que rapidement pour les attendre au portail. Dire que sa mère « *ne bouge pas »,* ou qu'elle *« ne vient jamais »,* signifie pour Jacinta que ces mouvements ne prennent jamais la forme d'une *« visite »*, ou même d'un *« passage »*[269], c'est-à-dire de situations où celle-là peut se mettre dans la position du convive et Jacinta dans celle de l'hôte.

---

[268] « Les jeudis c'est le jour où s'y rassemblent tous les cousins et y arrivent aussi les enfants de nos cousins à nous. Et là, il y a des milliers de déguisements, nous racontons des histoires en anglais aux enfants. Je joue de la guitare, et nous avons un professeur, ça fait un an et demi, et nous y prenons des cours de guitare. Alors, il y a une ambiance très sympa, comme culturelle mais sans imposition. C'est-à-dire, le jeudi est un jour de joie, alors pour moi c'est comme très sacré le jeudi après-midi. » (E26, 2013)

[269] Sur la distinction indigène entre *« visiter »* et *« passer »* sur mon terrain, voir le chapitre 2 (II)

Avoir une *« maison »* n'est pas avoir un *« foyer »*

À travers cette sémantique du *« bouger »*, Jacinta se plaint du fait qu'il y a seulement un lieu où les Sabalsa R. *« font foyer »* : la maison parentale. Avec ses chambres nombreuses et confortables, son immense jardin avec terrasse et piscine, ses repas et goûters généreux toujours prêts pour tout le monde, la maison parentale constitue ce que Janet Carsten (2004b; 2004a) appelle le « foyer » (*hearth*) de cette configuration de maisons, ce lieu où la parenté est produite, cuisinée dans la chaleur des affects et du soin quotidien. Selon Jacinta : *« tu y arrives et il y a un déjeuner incroyable, exquis, avec des parents trop affectueux et gentils. Il y a de l'affect et il y a l'enjeu pratique d'une maison délicieuse. […] Tout cela est trop bon et moi, je l'aime beaucoup.* » (E26, 2013)

Mais le revers de cet accaparement de la sociabilité familiale est, selon Jacinta, qu'il *« devient plus difficile de faire foyer »*[270] en dehors de la maison des parents. Elle m'a ainsi raconté à quel point depuis son mariage elle a éprouvé des difficultés à faire de sa maison un *« foyer »* :

> JACINTA : Je m'en allais tous les jours chez ma mère. C'est atroce, ça me fait une honte terrible, mais je m'en allais tous les jours chez ma mère. C'est-à-dire, j'ai eu ma fille et je me suis dit : « je m'en vais là-bas » […]. Alors, il m'était difficile d'être en intimité avec ma fille, toutes les deux, tu vois ? (E26, 2013)

D'un côté, Jacinta interprète son propre *« bouger »* vers la maison parentale comme un signe de la dépendance et dela soumission filiale qui l'empêchent d'investir sa propre maison pour en faire un *« foyer »*. De l'autre côté, elle interprète le *« non bouger »* de sa mère comme un déni, un manque de reconnaissance de sa maison comme *« foyer »*, ce qui nourrit la dépendance filiale. On l'a vu à propos des Heldt P. dans ce même chapitre, ailleurs sur mon terrain les enquêtés appelaient *« maisons-dortoir »* [*casa-dormitorio*] les maisons n'ayant pas le statut de *« foyer »*. Une maison-dortoir est un lieu où l'on réalise de façon ponctuelle et intermittente certaines activités nécessaires à la vie domestique, notamment dormir et dîner, mais où n'ont pas lieu les pratiques les plus valorisées et durables de la sociabilité familiale,

---

[270] Tout comme le mot français *foyer*, le mot espagnol *hogar* trouve son origine dans le lieu de la maison réservé pour le feu, et donc pour la cuisine (et donc la commensalité) et le réchauffement (Real Academia Española 2012). Il est ainsi l'espace de réunion par excellence du groupe domestique, ce qui le dote non seulement d'une valeur pratique essentielle, mais aussi d'une valeur symbolique par rapport à ce qui constitue le centre actif et productif de l'expérience de la résidence commune. Si la distinction entre *maison* et *foyer* (*casa* et *hogar*, en espagnol ; *house* et *home,* en anglais) est classique en anthropologie, il est très intéressant de remarquer qu'elle apparaît nettement ici dans le langage indigène.

productrices de « dévouements, de générosités, de solidarités » qui permettent aux membres de « faire corps » (Bourdieu 1993, p. 34).

À ce propos, il est intéressant de noter le rapport que Jacinta établit entre les modes de la circulation résidentielle, l'asymétrie du statut symbolique entre les maisons, et la dévalorisation de soi-même en tant qu'épouse et mère. La position marginale et subordonnée de sa propre maison est corrélative aux difficultés que Jacinta éprouve à transcender sa condition de fille et à être reconnue comme épouse et mère à part entière. Dans un autre entretien, Carolina, sa mère, m'a dit emphatiquement : *« les petits-enfants, on les élève dans cette maison »* (E71, 2014). Jacinta elle-même relie le fait –rétrospectivement qualifié d'*« atroce »* et d' *« honteux »*– d' *« aller tous les jours »* chez sa mère depuis son accouchement et les difficultés rencontrées pour créer une relation *« intime »* avec sa propre fille. Il en est de même en ce qui concerne les rapports conjugaux : *« il y a le coût de l'intimité […], de l'autonomie […]. [Mon mari] me dit 'pourquoi nous devons y aller déjeuner tous les dimanches si je ne veux pas ?' »* (E26, 2013). Pour Jacinta, il est en jeu sa capacité à construire un rapport de couple autonome et solide.

Vers la fin de notre conversation, évoquant l'avenir de sa relation avec sa propre fille, Jacinta m'a dit qu'elle voudrait faire mieux que sa mère, sans pour autant défier le *« modèle »* de la proximité résidentielle à trois générations :

> JACINTA : J'aimerais bien le reproduire dans une version améliorée […], parce c'est comme un modèle de soin des plus vulnérables, les enfants […], les vieux. […] Ce qu'il faut travailler, là où il faut faire très attention, le défi, c'est la question de l'autonomie. C'est-à-dire, j'aimerais […] soutenir ma fille et aller à sa maison, pour qu'elle puisse faire foyer là-bas [pour que cela] lui coûte moins. Au fond c'est : « moi, je vais aussi là où tu es » [*yo también voy donde tú estás*]. Je sens que cela a une connotation qui te permet de partir et de produire plus d'intimité [sans] rester exclue. (E26, 2013)

Dans ce dernier extrait apparaît avec toute sa force l'enjeu de reconnaissance inscrit dans du geste d'aller à la maison de l'autre. En disant *« moi, je vais aussi là où tu es, là où tu habites »,* on donne à l'autre la possibilité de se placer en tant qu'hôte. Celui-ci, dans l'acte de recevoir et d'honorer le convive, peut alors se montrer publiquement en tant que maître ou maîtresse de maison [*dueña de casa*] (de L'Estoile 2015; *Ibid.*). Instaurer la réciprocité dans les circulations au sein de la configuration résidentielle constitue pour Jacinta un geste de reconnaissance qui permettrait de mieux conjuguer la dépendance réciproque avec la liberté et l'autonomie.

III.2. Silvia et ses sœurs : circuler pour égaliser

Le cas des Erler F.[271] présente deux différences par rapport à celui des Sabalsa R. D'abord, on y observe des inégalités socioéconomiques beaucoup plus marquées au sein de la fratrie et aussi entre certains des enfants et les parents, ce qui s'exprime par une inscription urbaine plus large des maisons concernées.

Comme on peut le voir dans la figure 30, chez les Erler F. le nodule de proximité résidentielle est formé par deux maisons avoisinantes, celle des parents, Mario et Adriana, et celle de la deuxième fille, Silvia, entre lesquels les rapports de face-à-face sont quotidiens, comme on l'a vu en détail dans le chapitre 2 (figure 11). Ces deux maisons se trouvent à San Miguel, un arrondissement du centre-sud de la ville, largement associé aux classes moyennes, notamment aux employés du secteur public et privé et aux commerçants indépendants.

Les deux autres filles de la fratrie ont connu une certaine ascension sociale autant par leurs études et leurs carrières professionnelles que par les origines sociales du conjoint. Elles se sont installées dans d'autres zones de la ville, identifiées à des couches plus hautes des classes moyennes. Or, leurs maisons participent aussi, de manière pour ainsi dire « satellite », de la configuration résidentielle de coprésence qui gravite autour des deux maisons à San Miguel, ce qui implique un fort « travail de mobilité » (Cosacov 2017). Ensuite, on voit que l'activation du langage de l'hospitalité par les circulations résidentielles entre ces maisons produit l'effet inverse de celui observé chez les Sabalsa R. Elle sert en effet à nuancer les inégalités entre maisons et à produire une certaine symétrie statutaire entre individus.

Des inégalités entre sœurs

Entre les trois sœurs Erler on observe des écarts en termes de ressources économiques et de prestige social liés aux statuts d'emploi et aux lieux d'habitation respectifs. Eveline, la sœur cadette, administratrice commerciale âgée d'une quarantaine d'années, a développé une carrière ascendante dans la banque et s'est mariée avec un ingénieur issu d'un milieu plus aisé que celui des Erler. La famille d'origine de ce dernier a toujours habité à La Reina, arrondissement concentrant une population de classe moyenne aisée. Il y a quelques années,

[271] Les Erler F. constituent la famille d'origine de Silvia, l'épouse dans le couple Vargas E. qui j'ai analysé en détail dans le chapitre 2 (II). Dans ce chapitre, je reprends le cas, mais depuis l'angle de la configuration résidentielle composée par le couple des parents et la fratrie de Silvia.

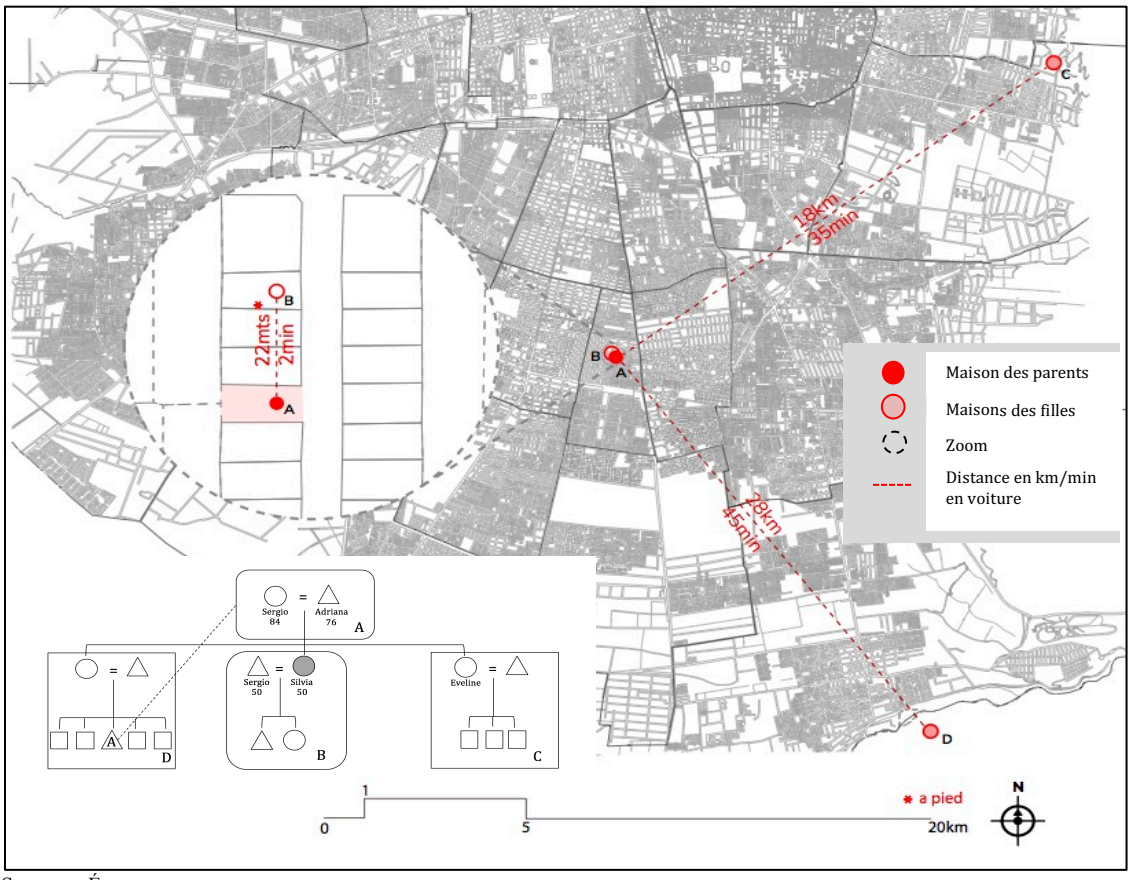
Eveline et son mari y ont acheté une grande maison à proximité de celle des parents de celui-ci (figure 30, C).

De son côté, la sœur aînée de la fratrie Erler F., infirmière de 53 ans, s'est mariée avec un ingénieur en construction. Elle et son mari ont toujours voulu vivre *« hors de la ville »*, c'est-à-dire dans la périphérie semi-rurale qui l'entoure. Ce choix a été en partie lié aux différentes entreprises de construction que le mari, entrepreneur indépendant, a créé. Si le sens ascendant de la trajectoire économique de la fille aînée est moins marqué et stable que celui d'Eveline, selon les enquêtés ils ont réussi à atteindre *« un bon niveau de vie »*. Au moment de mon enquête, ils étaient propriétaires d'une grande maison à Pirque, zone semi-rurale de la Région Métropolitaine (figure 30, D).

Enfin, Silvia, la deuxième de la fratrie, est puéricultrice et mariée avec un administrateur d'entreprise. Comme on l'a vu, sa maison se trouve dans la même impasse que celle de ses parents (figure 30, A et B), à San Miguel, un arrondissement du centre-sud de Santiago, associé depuis longue date aux classes moyennes issus des couches de fonctionnaires publiques et commerçants. Cette zone est moins prestigieuse par rapport à celles où se placent les maisons des autres deux filles Erler F., et la de Silvia et celle des parents plus petites et modestes (Figure A, B). Aussi, ces deux noyaux ont moins de ressources économiques, ce qui se reflète par exemple dans le fait que c'est la sœur cadette de Silvia qui a payé une partie des frais d'université du fils de cette dernière et que très souvent ce sont ses deux sœurs qui ont financé les vacances de Silvia, de son mari et de ses enfants.

Au cours de nos conversations, la question des inégalités socioéconomiques entre les membres de la famille d'origine de Silvia a été souvent abordée. Néanmoins, à chaque fois, mes interlocuteurs y ajoutaient immédiatement quelques commentaires pour nuancer l'asymétrie qui venait d'être soulignée. Ce qui m'a paru remarquable à ce sujet est que c'est notamment à travers des remarques à propos des modalités de circulation résidentielle que les enquêtés ont relativisé ces inégalités. Trois situations me semblent particulièrement illustratrices de cela. La première concerne les lieux des réunions familiales ; la deuxième, la circulation des grands-parents ; la troisième, la circulation des petits-enfants.

FIGURE 30 : CONFIGURATION DE MAISONS DES ERLER F. EN 2014



SOURCE : ÉLABORATION PERSONNELLE

« On va à toutes les maisons »

En novembre 2014, j'ai rencontré Eveline, cadette de la fratrie, dans son bureau à la banque dans laquelle elle occupe un poste de cadre. Lorsque je lui ai demandé comment ils vivaient dans sa famille l'hétérogénéité socioéconomique entre sœurs, elle m'a répondu de façon tranchante :

> EVELINE : Cela n'est pas un sujet, pas du tout. Du moins pour moi. Jamais dans la famille on n'a fait de différence sur le fait que toi, tu gagnes plus ou toi, tu gagnes moins, non, jamais. Ou bien, que j'ai la meilleure voiture ou la piscine la plus grande, non, non. (E66, 2014)

Ensuite, comme pour objectiver ce qu'elle venait d'affirmer, elle a ajouté :

> EVELINE : Et, pour la même raison, ma maison pourrait être plutôt le centre de réunion, car elle est plus proche de San Miguel et de Pirque, elle est plus confortable, plus grande, elle est équipée avec beaucoup de choses. Mais, non. C'est-à-dire, on va à toutes les maisons, à toutes.
> MOI : Et comme ça, on reconnaît l'égalité ?
> EVELINE : Oui, exactement. (2014, E 66)

D'un point de vue pratique, il est clair pour Eveline que tout pousse à faire de sa maison le centre de réunion par excellence des Erler F. Elle m'a aussi raconté qu'à sa maison travaillent deux femmes de ménage, ce qui n'est pas le cas chez ses sœurs ou chez ses parents. Il est évident qu'elle a plus de ressources matérielles pour accueillir régulièrement les nombreux membres Erler F., qui se réunissent deux fois par mois environ. *« Mais, non ».* Telle que la remarque de Jacinta Sabalsa R. – *« ma mère ne bouge pas »* –, celle d'Eveline – *« on va à toutes les maisons »* – est révélatrice de l'importance des modes de circulation résidentielle dans la gestion des asymétries au sein d'une configuration résidentielle familiale. Ainsi, l'égalité statutaire entre les Elder F. malgré les fortes asymétries socioéconomiques entre ses membres, est en bonne partie façonnée par la « règle » d'alternance des lieux des réunions familiales. *« On va à toutes les maisons, à toutes »*, qu'elles soient plus ou moins bien localisées, plus ou moins spacieuses, plus ou moins confortables et bien équipées. Dans cet échange d'hospitalité réciproque, les trois sœurs et leurs parents occupent en alternance le rôle d'hôtes et de convives. À travers cette distribution explicitement égalitaire du régime de visites familiales, chacun honore la maison des autres, et par ce biais, ceux qui l'habitent. Cela permet de nuancer sur le plan rituel et symbolique les inégalités socioéconomiques. Comme toute norme de réciprocité, l'instauration de cette alternance fait émerger dans la durée un certain nivellement social, en faisant apparaître comme symétries les asymétries (Luhmann 1998).

Ce travail de nivellement semble d'autant plus nécessaire que, dans la pratique, il y a une forte asymétrie dans le flux des aides financières entre les sœurs, sous la forme de dons et de prêts :

> EVELINE : Moi, je décide économiquement si je dois aider ma sœur, je prends l'argent et je le lui donne. Je ne lui demande pas « est-ce que t'as besoin d'argent ? », car elle va toujours me dire que non. Et si mon beau-frère a des ennuis, « tiens, prends cet argent et rends-le-moi après ». Et comme je suis très structurée, je lui dis « dans tel délai et tel délai tu me rends cet argent ». (E66, 2014)

Il semble que chez les Erler F. la distribution égalitaire des circulations résidentielles à l'occasion des réunions et fêtes familiales permet aux individus de mieux tolérer les inégalités existantes sur d'autres plans, et de rendre plus acceptable la production d'asymétries dans le flux des aides financières. Car par ce biais est restitué par la reconnaissance de la dignité, de l'autonomie et de l'égalité de chacun, ce que la dépendance économique met en cause.

Des grands-parents qui *« bougent »*

Un autre point à souligner est qu'Adriana et Sergio, les parents Elder F., font preuve d'une disponibilité –assez rare parmi les cas de mon terrain, et notamment chez les Sabalsa R.– à *« bouger »* de manière fluide entre les maisons de leurs trois filles. Non seulement ils *« passent »* quotidiennement chez Silvia, mais aussi, malgré leur âge avancé et leurs problèmes de santé, ils ont l'habitude de se rendre chez leurs deux filles qui n'habitent pas *« à côté »*. En parlant un soir chez eux autour de la table à manger, je leur ai demandé si leur participation à la prise en charge des enfants de Silvia était plus intense qu'à celle des autres petits-enfants, puisque ces derniers ont toujours habité *« à côté »*. Adriana m'a alors répondu :

> ADRIANA : Non, pareil, pareil. La fille aînée habite à Pirque et elle a cinq enfants, alors elle a eu besoin de beaucoup de soutien […]. Nous, on y va. Ma fille me dit, « regarde maman, toi, quand tu veux venir, viens sans problème, il ne faut pas me demander ». Et, alors, mon beau-fils lui dit, « bien sûr, tu l'invites pour que ta mère vienne travailler ! » [rires]. Oui, mais je l'ai toujours soutenue. Et Eveline c'est pareil, en fait, ce weekend nous, nous allons chez elle.
> MOI : Vous y restez quelques jours ?
> SERGIO : Oui, nous y restons.
> ADRIANA : Par exemple, Eveline vient demain nous chercher. (E67, 2014)

– **Des séjours réguliers et intensifs de coprésence**

Une configuration résidentielle de proximité émerge lorsque les membres des maisons apparentées peuvent établir de manière quotidienne ou quasi-quotidienne des rapports de face-à-face. Pour Sergio et Andriana, réussir la coprésence avec les filles qui habitent loin leur exige de se déplacer régulièrement chez elles et de s'y installer pendant plusieurs jours d'affilée : weekends allongés, une ou deux semaines entières. De cette manière, il ne s'agit pas seulement de visites ponctuelles, mais de formes transitoires et intensives de partage du quotidien, ce qui compense l'impossibilité d'une coprésence quotidienne.

La circulation d'Adriana et Sergio entre les maisons des filles a eu d'autres raisons que les réunions de famille où le partage du quotidien avec leur descendance. Ils ont dû s'y déplacer aussi à cause de problèmes de santé. Notamment lorsqu'Adriana a été traitée pour un cancer et, dans la même période, lorsque Sergio s'est fait renverser par une voiture. Cette situation critique qui aurait pu déstabiliser l'équilibre des circulations au sein de la configuration de maisons a, au contraire, servi à le renforcer. Faire circuler les parents malades entre les quatre maisons a permis une distribution égalitaire de leur prise en charge, en fonction des différentes ressources

dont les filles disposaient, à savoir, l'expertise médicale, la proximité géographique, du temps, de l'argent :

> ADRIANA : Quand je suis sortie de l'hôpital [suite à la chirurgie], l'aînée m'a amenée chez elle, car elle est infirmière. On y est allées toutes les deux, nous avons fermé la maison ici [...]. Et il y a eu la mauvaise chance que Sergio est allé acheter des médicaments à l'hôpital et qu'une voiture l'a renversé.
> SERGIO : J'en suis resté pire qu'elle, les deux au lit !
> ADRIANA : Là, on a embauché une personne pour qu'elle nous soigne chez ma fille. […] Mais, lorsque j'ai commencé les chimiothérapies [à l'autre bout de la ville], j'ai dû m'en aller chez Silvia, quoi, et Sergio est resté là-bas, à Pirque. Alors Silvia se couchait avec moi, car c'était terrible […]. Plus tard, Eveline a dit, « c'est bon, je prends mes parents, car chez moi c'est près des chimios […] ». Mais, lorsque mes cheveux ont commencé à tomber, j'étais chez Eveline et j'ai voulu rentrer chez moi. Car, ce n'était pas ma maison, aller à la salle de bain, laisser tout rempli de cheveux. Elle m'a dit, « bon, si tu veux t'en aller, va-t'en. Mais alors, elles venaient tout le temps ici. (E67, 2014)

– ***« Notre maison nous manque aussitôt »***

Alors que les parents Erler F. ont fait preuve de disponibilité pour aller régulièrement chez leurs trois filles et de docilité en acceptant d'être soignés chez elles, en même temps ils valorisent fortement l'intimité chez eux. À propos du fait qu'ils allaient partir le lendemain chez Eveline, Sergio m'a dit : *« on aime bien ça, mais notre maison nous manque aussitôt »*. Dans le dernier extrait d'entretien, on voit qu'Adriana a demandé à revenir chez elle lorsqu'elle a commencé à perdre ses cheveux à cause de la chimiothérapie, car pour elle c'était quelque chose de *« trop intime »*. Sergio aussi exprime durant l'entretien cette valorisation du chez soi à propos de l'éventualité de déménager lorsqu'ils atteindraient un âge trop avancé :

> SERGIO : Vous voyez, je pense que cela on le sait très bien, on en a déjà discuté. Ici, tant que nous pourrons bouger les pieds. Qu'ils nous laissent vivre notre vie. Ici, Adriana est toujours la maîtresse de maison [*dueña de casa*], c'est sa fonction. Chez un enfant, on peut être très bien, […] on peut même être plus gâté chez les dilles, mais ce n'est pas sa maison à soi. Et pour moi, tant qu'Adriana sera vivante et capable, les filles pourront aider, peut-être quelqu'un nous soigner, mais chez nous [*en nuestra casa*]. Moi aussi, je veux finir chez moi ! [et il frappe la table du poing]. (E67, 2013)

Sergio souligne ici le rôle de sa femme en tant que *« maîtresse de leur maison »*, ainsi que le droit du couple à *« vivre leur vie »* et à *« finir chez eux »*. Il le dit : chez les enfants ils peuvent avoir plus de confort, mais là-bas ce *« n'est pas sa maison à soi »*, puisque l'on n'y est pas le *« maître »*, la *« maîtresse »*. Au premier regard, cette revendication assez passionnée – qui se termine par un coup de poing sur la table– du statut d'autonomie du couple et de leur maison, peut paraître contradictoire avec leur docilité à *« bouger »* chez leurs enfants. Or, des

éléments permettent d'avancer que c'est l'inverse. En effet, comme on l'a vu plus haut, le mode de circulation que les Erler F. ont établi au sein de la configuration résidentielle permet justement de reconnaître le statut équivalent des maisons qui y participent, ainsi que de leurs maîtres et maîtresses respectives. Reprenant l'expression de Jacinta, *« en bougeant »* dans toutes les directions, les parents Erler F. ont aidé leurs filles à *« faire foyer »*, autant du point de vue pratique que du point de vue symbolique. De même, en revenant toujours chez eux, ils revendiquent leur propre autonomie, en inscrivant leur maison dans le système d'hospitalité réciproque constitutif de cette configuration.

La circulation des petits enfants

La prise en charge familiale des petits-enfants n'a pas seulement été assurée dans le cadre d'une circulation régulière des grands-parents entre les maisons des filles. Ce sont aussi les petits-enfants qui circulent entre les maisons et passent notamment des séjours chez leurs grands-parents maternels. Au moment de mon enquête, le troisième fils de la fille aînée habitait depuis un an chez Sergio et Andriana pendant la semaine, revenant chez ses parents les weekends. Ce jeune homme de 25 ans a un handicap cognitif qui l'a empêché de suivre un parcours éducatif régulier. Il a néanmoins réussi à finir le lycée et a débuté un programme d'études techniques adapté à son handicap. Comme ses parents habitent loin, il a été décidé qu'il s'installerait chez ses grands-parents pour suivre ses cours, comme d'ailleurs l'avait fait précédemment son frère aîné.

Au-delà de la proximité géographique de la maison des grands-parents avec l'université, dans le cas de ce deuxième petit-fils un autre élément a joué. En entretien, Eveline m'a dit que la décision d'envoyer son neveu vivre chez les parents Erler F. a été influencée par l'autorité et l'emprise que Sergio a sur lui :

> EVELINE : Là-bas ils sont cinq enfants, et ma sœur n'a pas les moyens de poser les règles. Et mon neveu a besoin de règles, il a besoin d'un itinéraire. Mon père est très strict, très carré, alors les choses doivent rester là, la cuillère ici, et figure-toi qu'il arrive à calmer ce gamin. Il a besoin de routine. Car lui, il est très agité. Il s'en va [chez les grands-parents] de lundi à vendredi et le vendredi il revient. Pour mon père, c'est une manière d'alléger un peu la croix [de sa fille aînée]. (2014, E 66)

La maison des grands-parents est ainsi vue comme une maison gouvernée selon des *« règles »* qui lui sont propres, et dont la routine est structurée sous l'autorité *« très stricte »* et *« carrée »* du grand-père. D'après ses filles, Sergio est capable d'offrir à son petit-fils

l'*« itinéraire »* et la *« routine »* qu'il n'a pas chez lui. Cela dit, si la maison des grands-parents reste une référence importante pour les petits-enfants, ces derniers ne circulent pas selon une logique centripète et dans un sens presque unidirectionnel, à la différence de ce que j'ai observé chez les Sabalsa R. Au contraire, les petits-enfants Erler F. se déplacent aussi beaucoup chez leurs tantes :

> EVELINE : C'est très fort [le lien] entre cousins. Ils vont dormir [chez les autres].
> MOI : Il y a beaucoup de circulation des enfants ?
> EVELINE : Oui. « Donne-les-moi [*pásamelos a mí*]! », « amène-moi celui-ci! », « dis à Untel qu'il reste chez moi ! ». Oui, il y a énormément de circulation. Mes filles, quand elles sont en vacances et qu'elles veulent aller en centre-ville acheter des vêtements pas chers, elles s'en vont chez Silvia, ou chez ma mère, il y a beaucoup de circulation des gamins, c'est vrai. (E66, 2014)

Le travail d'équilibrage des circulations résidentielles dans différentes dimensions de la vie familiale est explicitement interprété par mes interlocuteurs comme performateur d'égalité en termes de reconnaissance, de dignité et d'autonomie des membres adultes, malgré les asymétries et dépendances en termes de condition de vie, d'aide économique et de statut social. Par le biais d'une intense circulation de *« tous chez tous »*, chacun reconnaît la valeur de la maison des autres en tant que *« foyer »* à titre propre, des autres en tant que *« maîtres »* et *« maîtresses »* de leur maison, en même temps que s'affirme l'interdépendance mutuelle.

Cette dernière section avait pour but d'interroger le caractère mouvant des configurations résidentielles de proximité étudiées au niveau de la temporalité quotidienne. Dans ce cadre, j'ai observé les circulations ordinaires des individus apparentés entre les maisons interdépendantes. J'avance que cette focale d'analyse rend visible les tensions entre autonomie et dépendance au niveau des rapports interpersonnels ainsi que les expériences de constitution personnelle au sein des configurations résidentielles de proximité.

Plus concrètement, l'analyse menée dans cette dernière section visait à explorer les rapports entre circulation, hospitalité et reconnaissance au sein de deux configurations résidentielles familiales. Pour cela, j'ai mis en avant les processus d'interprétation indigène par lesquels les déplacements des individus ne constituent pas seulement des « faits », mais aussi des « gestes » qui activent un langage de l'hospitalité entre membres de maisons distinctes et interdépendantes. Cet exercice visait ainsi à dépasser les tendances dominantes de la littérature, dans laquelle les circulations résidentielles entre parents en milieu urbain sont abordées selon une logique de recensement, ou sont expliquées par des causes purement structurelles, notamment par les conditionnements démographiques, économiques et urbains.

Or, lorsqu'ils racontent leurs pratiques de circulation résidentielle dans leur quotidien, mes interlocuteurs semblent y placer d'autres. En tant que gestes, les circulations semblent acquérir une certaine autonomie par rapport aux conditions de vie. C'est ce que j'ai cherché à montrer dans l'analyse des deux cas ethnographiques à cet égard opposés. Dans le premier cas, issu d'un milieu très aisé de la ville, alors que les maisons participantes dans la configuration sont dans une relation relativement symétrique en termes socioéconomiques, démographiques, et d'emplacement urbain, on observe une organisation fortement centripète et asymétrique des circulations résidentielles. Le récit de Jacinta était révélateur des distinctions indigènes entre *« bouger »* et *« ne pas bouger »*, ainsi qu'entre *« maison »* et *« foyer »*, autour desquelles s'articule le vécu de cette interdépendance très asymétrique. En tant que fille adulte, Jacinta interprète le geste de sa mère de *« ne pas bouger »* chez elle comme un manque de reconnaissance à son égard en tant que maîtresse d'un *« foyer »*, c'est-à-dire d'une maison à titre propre où se forgent aussi des liens significatifs de parenté, et pas seulement une annexe de la maison parentale, seul lieu de la configuration à être reconnu comme *« foyer »*. Dans l'acte de *« bouger »* ou de *« ne pas bouger »* se joue ainsi le façonnement quotidien des rapports de dépendance et des marges d'autonomie entre les membres adultes d'un groupe trigénérationnel de parenté pratique.

Le deuxième cas, issu des classes moyennes de la ville, présente des conditions de vie bien moins égalitaires entre les maisons concernées. Néanmoins, on a vu que ces inégalités de base sont nuancées par un travail conscient de symétrisation des *« visites »* et *« passages »* entre les maisons des sœurs et de leurs parents, permettant d'égaliser, au niveau symbolique de la reconnaissance, les statuts des maisons et, par ce biais, ceux des individus apparentés. L'institution d'une réciprocité de l'hospitalité selon laquelle *« l'on va à toutes les maisons »* témoigne de l'importance des mobilités résidentielles quotidiennes dans la constitution des modes de gouvernement au sein des configurations de maisons étudiées.

On a observé ainsi deux modalités très différentes de mise en place du langage de l'hospitalité entre maisons, au moyen duquel se joue la reconnaissance réciproque (Ricoeur 2009), se structurent les dégrés d'asymétrie et les marges d'autonomie entre les membres adultes d'une configuration résidentielle. Si les inégalités structurelles entre maisons coparticipantes conditionnent l'horizon du possible des mobilités résidentielles, elles peuvent aussi être partiellement contournées, renforcées, inversées ou nuancées sur le plan symbolique que ces mêmes circulations activent. En somme, cette analyse montre que la « systématique des mouvements » (Comerford 2014) dans l'espace résidentiel est un élément constitutif des modes

de gouvernement (de L'Estoile 2014; de L'Estoile 2015) dans la parenté pratique (Weber 2005). Loin d'être seulement des faits dérivés d'impératifs pragmatiques ou des conditions structurelles de vie, les circulations résidentielles constituent pour les individus des gestes ouverts à l'interprétation. Là, se joue la reconnaissance de chacun des membres adultes d'un groupe de parenté quasi-corésident en tant que maîtres et maîtresses de leur maison, et de leurs maisons comme foyer-feu où la parenté se fait corps (Carsten 2004a; Carsten 2004b; Bourdieu 1993). Dans le cadre des rapports de mutualité d'existence (Sahlins 2011) et d'interdépendance pratique, les mouvements quotidiens d'une maison à l'autre participent de l'infinité de gestes par lesquels ces individus se confirment ou se dénient les uns les autres des marges de liberté et d'agencement, de maîtrise sur soi et sur les siens.

Conclusion du chapitre

En complément du chapitre précédent, ce dernier chapitre a permis d'approfondir l'analyse de la coproduction entre travail de l'espace résidentielle et réalisation de la parenté pratique au sein des *dwellings environments* particuliers que constituent les configurations résidentielles de proximité étudiées à Santiago. La mise en place celles-ci produit, à des dgrés variables selon les milieux socioéconomiques et les modalités concrètes de la proximité, des tiraillements entre deux sensibilités coexistantes de la parenté, qui opèrent sur fond de filiation indifférenciée. Il y a tiraillement entre, d'un côté, l'exaltation de la primauté et de l'autonomie du lien conjugal par rapport aux deux lignées qu'y convergent et de l'autre, le renforcement de la continuité de l'appartenance de chaque conjoint à sa propre lignée d'origine, par le biais d'une continuité des interdépendances entre parents et enfants après le mariage de ces derniers.

« Se faire clan » consiste à équilibrer ces deux sensibilités, puisqu'il entraine l'imbrication quotidienne de noyaux familiaux distincts et apparentés. L'idéal d'un tel équilibre se cristallise dans les expressions indigènes complémentaires *« ensemble mais pas brouillés »*, *« séparés mais pas éparpillés »*. Or, la mise en place des *« clans »* par le rapprochement résidentiel durable met en cause au niveau de la *praxis* le compromis entre ces deux sensibilités, en produisant plusieurs sources de tension au niveau de la parenté pratique. Celles-ci deviennent particulièrement visibles lorsqu'on porte l'attention sur le caractère dynamique des configurations résidentielles, dans trois dimensions de la temporalité : longitudinale,

saisonnière, et quotidienne. Les mouvements résidentiels dans le temps long du cycle de vie rendent visible les tensions entre éloignement et rapprochement entre générations ; ceux qui relèvent des alternances saisonnières entre temps ordinaire et temps non-ordinaire sont révélateurs des tensions de concurrence entre lignées conjugales ; enfin, l'attention portée aux mouvements résidentiels quotidiens montrent les tensions entre autonomie et dépendance au niveau des rapports interpersonnels.

Dans la première section, j'ai restitué en termes longitudinaux la morphogenèse d'une configuration résidentielle comprenant jusqu'à quatre générations. L'analyse d'un cas qui représente, à plusieurs points de vue, un modèle familial type des classe moyenne à Santiago, a montré la forte élasticité de la proximité résidentielle dans la durée. L'expérience d'une proximité résidentielle quasi quotidienne peut s'entretenir au long de trajetoires à fort dynamisme spatial répond aux tiraillements entre, d'une part, des injonctions à la néolocalité et la quête d'une mobilité socioéconomique ascendante qui poussent la jeune génération aller vivre loin et, d'autre part, l'importance donnée aux pratiques systématiques de réversibilité de la décohabitation et de la quasi-corésidence par rapport à la maison parentale. On a vu comment cela a exigé des investissements familiaux conséquents et vise à concilier dans la vie quotidienne, d'une part, les injonctions, attentes et opportunités économiques, démographiques et urbaines propres à la position relative dans la structure de stratification –accès à la propriété, mobilité ascendante, néolocalité– du groupe familial restreint avec, d'autre part, la quête pour entretenir, voire renforcer, des interdépendances dans la parenté plus large, dans ce qui constitue pour ces individus la quête d'une « bonne vie » .

La deuxième section a été consacrée à l'analyse des reconfigurations saisonnières de la proximité résidentielle. À partir de quatre exemples, j'ai montré que les pratiques de villégiature et, plus largement, les pratiques de la secondarité, jouent un rôle important dans la *praxis* de la parenté, notamment en ce qui concerne les tensions entre lignées conjugales. Puisque les configurations résidentielles de proximité introduisent une préférence pratique pour l'un des *« côtés »* conjugaux, elles font émerger une asymétrie dans les rapports de force entre lignées pendant le temps ordinaire. L'approche des vacances, des weekends et des fêtes, renouvelle les sentiments de malaise à l'égard de cette asymétrie, en même temps qu'elle offre des opportunités pour la contrecarrer en reconfigurant de manière temporaire les conditions de la coprésence entre membres d'une grande-famille trigénérationnelle. Cette capacité de rappeler les enfants et petits-enfants qu'une famille d'origine a « perdu » pendant le temps ordinaire, exige une certaine « puissance familiale », c'est-à-dire une disposition à mettre des ressources

de toute sorte au profit du regroupement trigénérationnel, ce qui n'est pas toujours le cas. Ainsi, les vacances et les autres parenthèses du temps ordinaire peuvent être aussi des occasions d'un renforcement des asymétries entre lignées produites par le rapprochement résidentiel.

La dernière section a consisté à interroger le caractère mouvant de configurations résidentielles au niveau de la temporalité quotidienne et, plus précisément, des circulations des individus entre maisons interdépendantes. En mettant en avant les interprétations indigènes des circulations résidentielles considérées comme des « gestes » qui activent un langage de l'hospitalité entre maisons distinctes, j'ai montré qu'il s'y joue la reconnaissance réciproque de chacun des membres adultes d'une configuration résidentielle en tant que maîtres et maîtresses de leur maison, et de leurs maisons comme foyer où la parenté se fait corps. Les mouvements quotidiens d'une maison à l'autre participent des processus par lesquels les individus se confirment ou dénient mutuellement des marges de liberté et d'agencement.

En inscrivant mon analyse dans le tournant « pratique » de l'étude contemporaine de la parenté, dans le chapitre précédent j'avais mis l'accent sur l'émergence de styles *sui generis* de filiation (« totale »), de conjugalité (« souple ») et de germanité (« en bloc ») par la mise en place des proximités résidentielles. On a vu que ces trois dimensions imbriquées produisent un style plus large de parenté qui correspond à la notion indigène de *« se faire clan »,* et qui se caractérise par la quête d'un rapprochement coprésentiel et une continuité identitaire entre les membres d'un groupe de descendance bilatéral à trois générations. Sur cette base, dans ce dernier chapitre j'ai tourné le regard vers les tensions sous-jacentes à l'expérience de *« se faire clan »*, afin de mettre en lumière son caractère contingent. En effet, ces tensions font émerger différentes manières d'articuler la vie domestique disponibles à l'horizon du possible.

CONCLUSION GÉNÉRALE

« Durkheim did not know it, but what sweeter confirmation of its sociology of kinship could there be than the derivation of the English and French scholarly term 'totem' from a Proto Algonquian word for 'co-resident'? »
Marshal Sahlins

Cette thèse a eu pour but de contribuer à comprendre comment la parenté *a lieu* concrètement dans les conditions urbaines actuelles à Santiago, métropole fortement stratifiée en termes socioéconomiques et géographiques, et capitale d'un pays qui a expérimenté un développement économique et social accéléré pendant les dernières quatre décennies.

Dans le cadre de cette question plus large, ma recherche s'est focalisée sur une forme particulière de la spatialisation de la parenté à Santiago, à savoir, la tendance au rapprochement résidentiel durable entre noyaux familiaux apparentés, lesquels forment des *clusters* ou « grappes » résidentielles familiales dans la ville. L'étude approfondie de ce phénomène représente une opportunité privilégiée pour remettre en question les hypothèses, héritières de la sociologie de la modernisation, qui prônent l'association entre développement économique et urbain et nucléarisation de la vie familiale, et ouvrir ainsi des nouvelles pistes d'interprétation sociologique sur les liens entre plusieurs dimensions des processus de modernisation – économiques, politiques, démographiques, urbanistiques – et la configuration de la parenté et de la sociabilité familiale.

À l'exception de la corésidence ou *allegamiento*, le phénomène du rapprochement résidentiel au Chili et, aussi en Amérique Latine, a été largement négligé par l'étude de la vie domestique et des arrangements résidentiels familiaux, vide qui est particulièrement creusé en dehors des contextes de pauvreté. Cette thèse a eu pour ambition de commencer à réduire ce vide par une entrée monographique et comparée, de caractère ethnographique, à travers l'étude d'une quarantaine de cas de proximité résidentielle familiale à Santiago, comprenant plusieurs échelles spatiales (au-delà de la corésidence) et à travers un large éventail de milieux socioéconomiques (au-delà de la pauvreté). Il s'agit de rendre visible un phénomène jusqu'ici largement inconnu, ce qui exige un regard inductif permettant une description fine du

phénomène dans ses plusieurs dimensions et dans la variabilité de ses manifestations empiriques ; ainsi que l'élaboration d'hypothèses explicatives qui puissent jeter les bases d'un programme plus large de recherche, où l'approche ethnographique sert à la formulation de questions complémentaires de type historique et statistique.

Ainsi, cette thèse a consisté à répondre la question de ce que cela veut dire pour les individus de « vivre à proximité des parents proches » à Santiago, laquelle se décline en trois questions spécifiques. La première, comment saisir conceptuellement et empiriquement une telle proximité ? Quel concept articulateur, quelle unité d'analyse pour capter ce niveau relationnel émergent et spatialement ancré ? La deuxième, quelle est la variabilité empirique des formations résidentielles de proximité, quant à leur morphologie et les processus de morphogenèse concrets par lesquels elles ont lieu sur mon terrain ? Quels rapports entre cette variabilité et l'hétérogénéité socioéconomique des conditions de vie urbaine rencontrées sur mon terrain ? La troisième, quelles formes effectives et expériences de la parenté ont lieu au sein de telles formations résidentielles ? En quoi des telles formes et expériences de la parenté convergent ou diffèrent en fonction la variabilité morphologique et morphogénétique des rapprochements résidentiels familiaux étudiés, et des hétérogénéités des conditions de vie urbaine où elles ont lieu ?

À travers les six chapitres qui conforment cette thèse, j'ai cherché à répondre cet ensemble de questions de recherche. Les trois premiers chapitres se sont chargés de la première question. Ils constituent le cheminement inductif, fortement orienté par l'effort de restitution des perspectives et catégories indigènes et de sa mise en dialogue critique avec plusieurs traditions théoriques et conceptuelles, dans la construction du sujet de thèse et dans l'élaboration d'une approche théorique et d'un concept capable de saisir, en tant qu'unité d'analyse, le niveau émergent du rapprochement résidentiel familial étudié à Santiago. Le quatrième chapitre s'est notamment chargé de répondre, depuis une perspective comparée et typologique, à la deuxième question : il décrit la variabilité empirique des rapprochements sur mon terrain dans ses dimensions spatiale, temporelle et relationnelle, en octroyant une importance accrue aux différentes conditions de vie où cette variabilité a lieu. Enfin, les deux derniers chapitres ont été consacrés à la troisième question de recherche, en rendant compte des styles particuliers de la parenté, quant aux liens comme aux tensions constitutives, qui ont lieu au sein des différentes expériences de la proximité résidentielle familiale à Santiago. En continuation, j'offre une synthèse des principales conclusions de mon enquête, qui me permettent d'offrir une première esquisse de réponse à ces questions de recherche.

I. De l'*allegamiento* aux « configurations résidentielles de proximité », et de retour à *l'allegamiento*

Le long chemin parcouru pour réussir à trouver des réponses à ces questions de recherche autour du phénomène du rapprochement résidentiel familial à Santiago, est parti de la critique de l'approche scientifique-politique de l'*allegamiento* au Chili, et a abouti à l'appropriation d'une approche configurationnelle et à l'élaboration du concept de « configuration résidentielle de proximité ». Celui-ci décrit l'émergence d'un *dwelling enviroment* particulier, constitué par un ensemble de lieux d'habitation – maisons, appartements, chambres – interdépendants, c'est-à-dire qu'ils s'affectent et se conditionnent réciproquement. En s'interpénétrant, ces lieux font émerger une unité résidentielle majeure, qui n'annule pas les frontières entre eux, mais qui tisse des contours propres, très dynamiques et contextuellement délimités, et qui rend possible l'actualisation d'interactions en face-à-face ou de coprésence quotidienne entre les membres des plusieurs noyaux familiaux, lesquels se reconnaissent comme vivant « ensemble ».

Paradoxalement, l'application de ce concept pour analyser les données issues de mon terrain à Santiago, a produit des résultats qui m'ont amenée à revenir à la catégorie indigène d'*allegamiento*, quoique non pas dans sa formulation sociologique actuelle, mais en référence aux significations qu'elle prend au sein de l'expérience durable de vivre *allegado*, ainsi qu'aux significations variées qui constituent l'horizon sémantique du mot. Cela touche notamment trois éléments caractéristiques des configurations résidentielles de proximité familiale : son caractère « constitutif » ; son ancrage « moral » ; et son modèle relationnel d'« indépendance dans la dépendance ».

I.1. *« Je suis fabriqué ici »* : le rapprochement résidentiel comme expérience constitutive

L'approche savante de l'*allegamiento,* inscrite dans le cadre plus large du « ménage », comprend le rapprochement résidentiel étroit comme une « stratégie utilisée par les ménages et noyaux familiaux » pour résoudre certains problèmes domestiques, notamment de nature économique, tels que le manque de logement et l'insuffisance de revenus, ainsi que d'autres, comme la prise en charge des enfants et personnes âgées. Depuis là, familles, ménages et individus sont considérés comme des entités déjà constituées, et la proximité résidentielle comme le produit de l'action « rationnelle » ou « stratégique » de ces entités, par laquelle l'on

réorganise les ressources et les relations familiales entre les parts pour atteindre certains buts. Or, à l'égard des expériences variées de proximité résidentielle familiale étudiées à Santiago, j'ai noté que cette description n'est pas suffisante pour rendre compte de ce qui se joue pour les individus et groupes familiaux qui y prennent part. En effet, ces arrangements et relations ne sont pas quelque chose d'extérieur qui « s'ajouterait » aux groupes familiaux et aux individus préexistants, mais ils sont des enjeux « constitutifs » des processus de morphogénèse de la parenté et de l'ontogénèse personnelle (Pina-Cabral 2014b, p. 55; Pina-Cabral 1997). En empruntant la distinction de Bernard Perret (2003), on peut dire que l'approche savante de l'*allegamiento* conçoit le rapprochement résidentiel – et plus largement le phénomène résidentiel lui-même – dans les termes d'un « agir instrumental », tandis que l'approche configurationnelle proposée dans cette thèse le conçoit comme un « agir constitutif » :

> L'acteur rationnel est supposé capable de se fixer un but dans un monde – naturel ou social – qui lui est extérieur. Il y a, donné au départ, un rapport fixe entre l'individu et le monde. Or, c'est précisément la réalisation de cette condition qui est l'enjeu de l'agir constitutif. La grande majorité de nos actions sont à la fois instrumentales (dirigées vers des buts) et constitutives (elles participent d'un effort permanent pour explorer, interpréter et construire la réalité, et, dans le même mouvement, nous définir nous-mêmes). (*Ibid*., p. 145)

À travers l'histoire de la maison de Victoria évoquée au début cette thèse – et qui est en même temps mon premier et dernier cas d'étude –, on a entrevu le sens d'une catégorie indigène d'*allegamiento* qui, à la différence de sa conceptualisation savante, est ancrée dans l'expérience d'une vie entièrement marquée par les ambigüités de la coprésence entre plusieurs membres d'un groupe de descendance sur quatre générations qui partagent la maison parentale. Si l'*allegamiento* entraîne une multitude de pratiques visant à résoudre des difficultés quotidiennes ou exceptionnelles de toute sorte, ses conséquences pour la vie des individus vont au-delà des enjeux pour ainsi dire productifs et touchent la *praxis* même de la parenté. En témoignent Victoria, par son refus obstiné de renvoyer ses enfants malgré les difficultés et les souffrances que cela entraine pour elle, et son mari, Luis, par sa tardive consécration à l'entretien de la maison et à la prise en charge du nombre croissant de petits-enfants habitant chez eux. On est dans un contexte où se rapprocher, accueillir et être accueilli entre générations connectées par la filiation constitue l'un des modes privilégiés où la parenté se fait elle-même, et constitue la forme primaire de la relationalité ou *relatedness* (Carsten (ed.) 2000) au sein de laquelle l'on devient une personne.

Tout au long de cette thèse, j'ai proposé que le concept de « configuration résidentielle de proximité » est capable de rendre compte de ce niveau constitutif qui se joue dans la formation de ces unités résidentielles complexes. Une configuration résidentielle décrit un ensemble de lieux d'habitation qui sont radicalement interdépendants (Elias 1991a; Elias 1981), c'est-à-dire qu'ils s'affectent et conditionnent réciproquement dans leur propre constitution comme « unités » d'habitation (Pfirsch 2008; Motta 2014; Marcelin 1996). En s'interpénétrant, ces lieux font émerger une unité résidentielle majeure, qui n'annule pas les frontières entre eux, mais qui tisse des contours propres, très dynamiques et contextuellement délimités.

Dans le vaste éventail des échelles spatiales où les configurations résidentielles se mettent en place, ce qui distingue une configuration *de proximité* par rapport à une configuration *à distance*, est l'émergence d'un *dwelling environment* (Ingold 2000) qui rend possible l'actualisation d'interactions en face-à-face ou de coprésence quotidienne entre les membres des plusieurs noyaux familiaux interdépendants. C'est ce qu'exprime de manière condensée l'expression indigène *« vivre à côté »,* entendue sur mon terrain. Par celle-ci, les enquêtés décrivent l'expérience d'une proximité radicale entre les maisons des parents et des enfants mariés, malgré le fait que celles-ci se situent à une distance d'un à trois kilomètres les unes des autres. Or, les pratiques quotidiennes de déplacement entre les maisons associées à l'expérience de *« vivre à côté »* révèlent que, loin de se réduire à la constatation d'une distance géographique donnée et objectivement mesurable, la proximité résidentielle émerge de la capacité à réduire les distances par la circulation intensive des individus, et à traverser de manière fluide les frontières entre les maisons, en rendant possible l'actualisation quotidienne de la co-présence. Cela permet aux individus qui y participent de se reconnaître comme vivant « ensemble ».

La coprésence physique délimite un champ matériel, relationnel et identitaire partagé entre individus qui « vieillissent ensemble » (Schütz 1973), un « monde ambiant commun de préoccupation » (Heidegger 2005), et une portion du « monde à portée » (Merleau-Ponty 2009; Schütz 1973) où les uns sont censés être constamment disponibles pour être « sollicités » par les autres. De même que l'on ajoute des couches de bâti autour de la maison principale – le plus souvent celle des parents –, le rapprochement résidentiel produit une forme familiale « à couches », où l'existence de chacun est quotidiennement et durablement marquée par la présence de plusieurs autres. Les personnes que j'ai rencontrées à Santiago, pour certaines sont nées, et dans tous les cas, ont passé la plupart de leur vie, au sein d'une telle configuration. *« Je*

suis fabriqué ici » [*yo soy hecho aquí*] me disait un jeune homme. Par le travail de l'espace résidentiel partagé se forgent les formes les plus intimes de *mutuality of being* (Sahlins 2011a; Sahlins 2011b), de « participation » des uns dans l'existence des autres (Pina-Cabral 2014b; Pina-Cabral et Silva 2013).

En reprenant, à partir de là, les significations actuelles et désuètes du mot espagnol *allegar* que nous avons passé en revue dans divers dictionnaires, on a vu qu'elles ont pour point commun justement l'idée d'un « rapprochement intime » entre choses ou personnes, lequel dans certaines des déclinaisons prend le sens fort d'imbrication, d'appariement, d'accouplement, voire d'échange substantiel entre entités. Cette dimension constitutive des relations familiales qui émerge à travers des configurations résidentielles de proximité, déjà présente dans le fond des significations courantes de la notion indigène d'*allegamiento*, est mise en lumière à partir de l'approche configurationnelle, et rendue empiriquement opérante pour la recherche par le concept de configurations résidentielles de proximité.

I.2. *« On ne ferme pas la porte aux enfants »* : le rapprochement résidentiel comme enjeu moral

Dans sa formulation savante, l'*allegamiento* est conçu comme un arrangement « contraint » par des circonstances externes au domaine de la vie familiale elle-même. Le rapprochement résidentiel entre noyaux familiaux est une réponse aux contraintes contingentes ou structurelles, notamment de nature économique et patrimoniale, mais aussi aux cycles et événements démographiques. Du point de vue de la logique intrinsèquement familiale, les individus sont censés s'orienter vers la réalisation de l'idéal moral de l'autonomie « nucléaire » : par conséquent, ce qui « pousserait » les individus à prendre des décisions (rationnelles) impliquant le sacrifice partiel et temporaire de leur idéal familial ne relèverait pas d'enjeux familiaux, mais de leur quête pour optimiser leurs conditions économiques de vie.

Toutefois, j'avance que cette perspective surestime la dimension économique, et sous-estime, voire néglige, le rôle que jouent des logiques et des pratiques indigènes qui renvoient à l'ordre de la parenté dans la production des morphologies résidentielles en général, et particulièrement de celles de type complexe. Or, en même temps, ce fort biais économiciste est loin d'être neutre en termes normatifs. Derrière l'appareil conceptuel et statistique soi-disant technique de mesure de l'*allegamiento,* se retrouve la construction d'un cadre normativement structurant sur les formes de vie familiale urbaine (Bourdieu 1993), où le rapprochement

corésident, prédominant au sein des couches populaires au Chili, est considéré comme déviant, et susceptible de correction. C'est l'approche que l'on peut lire y compris dans les travaux les plus récents sur le sujet (Palma 2018; Palma et Scott 2018). Ils attribuent la valeur de la vie familiale, sa réalisation « pleine » (Mercado 1993), à l'indépendance résidentielle de la famille nucléaire, ce qui l'emporte sur toute autre considération morale, et se traduit dans l'imaginaire idéalisé de la « maison à soi » [*casa propia*] comme but ultime du développement familial (Ducci 2000a). Ainsi, du côté des politiques de logement, on étudie l'*allegamiento*, on l'identifie, on le mesure, non pas dans le but de mieux comprendre son fonctionnement, mais dans le but d'en faire une « catégorie cible » (de L'Estoile 2015c) : l'identifier et mieux cerner les actions pour l'éradiquer.

Or, les cas analysés au long de cette thèse montrent que ce qui « pousse » au rapprochement résidentiel n'est pas réductible à des contraintes « externes » qui orientent les décisions résidentielles des individus dans une direction contraire à leurs attentes morales à l'égard de la vie familiale ; mais, au contraire, que celles-ci jouent un rôle majeur dans la configuration du rapprochement, en faisant recours aux ressources disponibles de toutes sortes pour le mettre en place.

Il est frappant, sur mon terrain, de constater la force d'un principe moral concernant les attentes intersubjectives dans le champ des relations de parenté, autant par son omniprésence dans le discours, que par sa performativité sur la mise en place des configurations. Celui-ci se cristallise dans une sorte d'impératif selon lequel, selon les termes indigènes, *« les parents ne ferment jamais les portes à leurs enfants »*. Il s'agit d'un impératif que je qualifie d'« inclusion filiale », puisqu'un père et une mère ne sont pas censés renvoyer de leur maison ou de ne pas accueillir chez eux un enfant adulte, même (et surtout) si celui-ci a commencé le processus de formation familiale. Cette inclusion est en même temps « totale », puisqu'elle s'applique à tous les enfants sans distinction (ex. sexe, positions dans la fratrie, qualité affective de la relation filiale), et par extension, aux descendants de ceux-ci ; et « inconditionnelle », puisque cet accueil n'est pas censé être soumis à la fixation de conditions que l'enfant accueilli devrait remplir sous peine d'être renvoyé. On a vu que dans les classes moyennes et notamment parmi les classes aisées, certaines nuances apparaissent quant à l'inconditionnalité de l'accueil, puisqu'il y a des fortes attentes parentales sur le développement d'une relative autonomie et stabilité économique et conjugale de la part des enfants, mais cela n'empêche que même les enfants « non réussis » ont le droit d'être accueillis. C'est en tant que *locus* de réalisation de ce

principe moral, que la maison parentale est conçue par les individus comme une *« maison ouverte »* ou une *« maison d'accueil »,* pour évoquer certaines des expressions indigènes.

D'après mes données de terrain, en termes de mise en place des configurations résidentielles de proximité, il y a une diversité de modalités qui performent cet impératif dans la pratique : la non-décohabitation des enfants adultes, qui donne lieu à des corésidences intergénérationnelles ininterrompues ; la réversibilité de leur décohabitation, et donc des formes intermittentes et récursives de corésidence intergénérationnelle ; la décohabitation « souple », où l'indépendance résidentielle des enfants est très restreinte dans la pratique, ce qui donne lieu à des quasi-corésidences intergénérationnelles ininterrompues ; ou la décohabitation transitoire en vue d'un rapprochement dans l'avenir, ce qui donne lieu à la formation plus tardive de quasi-corésidences intergénérationnelles. Enfin, il en existe une modalité dans sa forme inversée, lorsque c'est l'un des enfants qui, ayant atteint une position plus favorable à l'accueil résidentiel, accueille ou installe auprès de lui ses parents ou des membres de sa fratrie.

Du point de vue du vécu intersubjectif, la « densité morale » (Durkheim 2001) des rapports résidentiels entre parents et enfants adultes sur mon terrain se présente avec une double face : dans la forme contraignante de l'obligation, d'une part, dans la forme valorisante du juste accomplissement d'une « bonne vie » (de L'Estoile 2015a), de l'autre. Autrement dit, sa composante obligatoire découle finalement de sa désirabilité. Le récit de Victoria est à ce sujet éloquent. Elle décrit l'installation successive de ses enfants adultes comme quelque chose *« qui s'est tout simplement passé [*se fue dando no más*] »*, en évoquant l'image d'une chose qui *« poussait au fond »* de chez elle, et qui *« prenait »* [*tomándose*] silencieusement la maison. Face à ce *fatum*, Victoria se demandait avec insistance : *« Et alors, qu'est-ce que l'on pouvait faire ? ».* Elle présente ainsi sa propre disponibilité ou tolérance envers le nombre croissant de descendants qui s'installaient chez elle comme une obligation trop puissante, face à laquelle elle n'aurait pas de choix, même si selon sa fille cela l'aurait fait *« tomber malade »* à plusieurs reprises. Du point de vue des enfants, c'est ce que certaines enquêtées, dans le cadre d'une configuration de proximité non corésidente, appelaient le *« mandat familial »* : une pression implicite exercée collectivement sur les enfants mariés, notamment les filles, au moment de choisir leur maison, pour que celle-ci se situe *« à côté »* de celle des parents, c'est-à-dire, à une distance minimale qui permette d'entretenir une coprésence quotidienne. On voit ainsi que la contrainte est réciproque, et peut s'exercer dans les deux directions des attentes intergénérationnelles. Tant les parents que les enfants peuvent ressentir le manque de marge d'action par rapport à l'autre, à l'heure de prendre leurs décisions résidentielles. De même, ce

ne sont pas seulement les enfants qui peuvent réclamer leur droit d'être accueillis par leurs parents, et d'invoquer l'injustice lorsque cela n'est pas le cas, mais aussi les parents ont le droit de protester lorsqu'un enfant décide de faire sa vie *« à part »*, et de ne pas se plier au *« mandat »*. Comme dans le récit de la jeune fille qui m'a raconté que sa belle-mère *« est tombée malade »* lorsqu'elle et son mari lui ont annoncé qu'ils allaient demander une allocation pour un logement social ; ou dans les différents cas où les grands-mères se plaignaient de l'injustice d'avoir été privées de leurs petits-enfants lorsque leurs enfants ont décidé de s'en aller.

Comme je l'ai dit, le vécu de l'impératif d'inclusion filiale comme obligation et contrainte, est paradoxalement accompagné de sa valorisation positive puisque, en même temps qu'ils s'en plaignent, les individus revendiquent une justesse morale dans sa réalisation, et l'accomplissement de ce qui constitue pour ceux-ci une « bonne vie ». Chez Victoria, la plainte face à la fatalité s'accompagne d'une fierté de l'avoir assumée, elle et Luis, et d'avoir réussi à réaliser pleinement ce que l'on attendait d'eux : *« heureusement, jamais on n'a manqué d'une casserole avec de la nourriture »*, *« nous avons bien réussi avec les enfants ».* Mais aussi, elle reconnaît que si elle ne l'avait pas fait, elle serait bien plus *« gênée »* et *« amère »* au présent. Il apparaît ainsi la reconnaissance d'une marge d'agencement des acteurs : ils auraient pu agir contre cette attente, mais en ce faisant, ils auraient dû accepter de ne pas réaliser pleinement ce que l'on considère être une bonne mère, un bon père. De même, en parallèle du vécu oppressif du *« mandat »,* mes interlocutrices revendiquaient *« la joie, le désir d'être ensemble puisque c'est simplement trop amusant ».*

L'on peut parler ici d'un « impératif moral » puisque, du point de vue indigène, la disponibilité à accueillir les siens semble quelque chose de beaucoup moins flexible que les conditions matérielles concrètes d'habitation. Autrement dit, j'ai pu observer, dans tous les milieux étudiés, que le défaut immédiat des conditions matérielles n'est pas *a priori* une raison suffisante pour ne pas honorer le mandat de ne jamais fermer la porte aux enfants. Puisque, finalement, l'on peut toujours *« s'arranger »* [*rebuscárselas ; arreglárselas*]. Sur mon terrain, j'ai observé des formes très créatives et parfois très coûteuses – en termes de confort, d'argent, de temps – de « travailler » l'espace résidentiel de manière de réussir à accueillir un enfant et sa descendance, malgré les difficultés pratiques et économiques que puissent se présenter. On voyait ainsi les mots avec lesquels le grand-père d'Amélia lui avait répondu lorsque celle-ci lui a demandé de l'accueillir avec son mari et quatre enfants : *« Ici, tu peux vivre. Mais, où ? »*. Il n'a pas d'hésitation face à sa quasi-fille quant à sa disponibilité pour la recevoir, même s'il n'y a plus de place évidente dans son *sitio* : or, cette constatation pratique n'est pas une négation

de l'accueil, mais une question ouverte à en trouver les moyens. Alors, contre toute difficulté, l'on bâtit collectivement la maison sur le toit d'Amélia. Dans un cas opposé en termes socioéconomiques, on voyait le fils cadet des Narvaés O. qui a mobilisé, avec l'aide de sa mère, tous les ressources disponibles – capital d'autochtonie, réseaux de parentèle, argent – pour réussir la très improbable démarche d'acheter un terrain contigu au terrain familial où habitaient ses parents, frère et sœur, mais où pour des raisons juridiques, il ne pouvait pas bâtir sa maison. Ou encore, Carolina chez les Sabalsa R., qui n'a pas épargné ses ressources et efforts personnels pour trouver une nouvelle maison « à côté » de ses parents, ce qui était tellement improbable qu'elle considère cette réussite comme un « miracle ».

L'approche configurationnelle avancée dans cette thèse a permis de mettre en valeur les attentes morales issues du champ de la parenté elle-même, dans les forces qui poussent à la formation des configurations résidentielles de proximité ; et de replacer, sans les négliger, les facteurs de type patrimonial, économique et démographique qui y jouent aussi un rôle fondamental. Contrairement au modèle savant de l'*allegamiento*, dans la plupart de mes cas, c'est plutôt la force des attentes morales indigènes concernant la juste réalisation des rapports de parenté, notamment ceux de filiation, qui mobilise l'investissement de ressources de toutes sortes pour réussir la formation des unités résidentielle familiales complexes. Le principe de *« ne jamais fermer la porte aux enfants »* constitue une forme particulièrement poussée et réalisée à travers le travail de l'espace résidentiel, d'un principe moral plus large qui peut aussi retrouver d'autres formes empiriques de réalisation, que Lomnitz et Lizaur (1986) ont formulé à partir du cas Mexicain, selon lequel les responsabilités des parents vis-à-vis des enfants, et des enfants par rapport aux parents ne se prennent pas fin et ne changent pas de manière significative avec le mariage des enfants. Cet impératif moral constitue une portion de l'horizon du possible que j'appelle « désirable ». Il est éloquent que souvent mes interlocuteurs y fassent référence avec la catégorie indigène de *« modèle ».* Dans les choix résidentiels, on valorise les alternatives « faisables » ou à portée – conditionnées par les opportunités et contraintes de toutes sortes – en fonction du désirable. À l'inverse, les choix effectifs, « factuels », modifient partiellement le champ du désirable car ils introduisent des expériences nouvelles, souvent inattendues (de L'Estoile 2014; Motta 2014).

Je me rapproche ici de la critique que Benoît de l'Estoile (2015a) adresse aux approches qui ont surestimé l'« idiome de l'économie » pour rendre compte des enjeux de la vie domestique, ce qui pour lui se cristallise notamment dans la tradition qui a traduit la catégorie aristotélique *oikonomia*, par « économie domestique ». Or, cela néglige les composants «

politique, moral et affectif » qui sont cruciaux pour les individus au moment de configurer leurs modes de vie domestique, et particulièrement en ce qui concerne la production matérielle et symbolique de leur *« maison »* (*casa*). *L'oikonomia,* que l'auteur propose de traduire comme « gouvernement de la maison », concerne non seulement les moyens pour assurer la vie, mais pour réaliser une « bonne vie ». J'ai avancé l'hypothèse que le réductionnisme de la perspective économiciste sur l'*allegamiento* est dû en bonne partie à l'influence directe des logiques de politique publique de logement dans les sciences sociales, qui cherchent à « intervenir » avant de comprendre la réalité de l'habiter. De même, de l'Estoile signale, à propos de son terrain auprès de populations rurales bénéficiaires d'un programme de réforme agraire au Nord-Est du Brésil, que la sur-économisation de l'étude de la vie domestique est « en partie le résultat du besoin de démontrer aux économistes et *policy-makers* la 'relevance' des recherches anthropologiques et sociologiques […], ce qui entraine le risque de limiter le potentiel heuristique de l'ethnographie. » (*Ibid.*, p. 20)

I.3. *« Ensemble mais pas brouillés, séparés mais pas éparpillés »* : le rapprochement résidentiel comme indépendance dans la dépendance

Un troisième présupposé de l'approche savante de l'*allegamiento*, étroitement lié aux précédents, est l'idée d'une dichotomie radicale entre « famille nucléaire » et « famille élargie », pour reprendre sa propre sémantique. Cette vision, fermement ancrée dans la conception des politiques de logement social au Chili, partage les hypothèses des théories de la modernisation selon lesquelles l'autonomie du groupe familial restreint est une condition *sine qua non* pour l'adaptation des individus aux pressions croissantes de mobilité résidentielle de la vie urbaine moderne, notamment liées à la structure du marché de travail. À cet égard, l'entretien de la dépendance intergénérationnelle constitue en revanche un obstacle. En témoigne, par exemple, la campagne publicitaire menée en 2014 d'un nouveau programme d'aide étatique à la location de logements pour les jeunes familles *allegadas* classées comme « vulnérables ». Le slogan du programme, présenté de manière humoristique, était *« Au-revoir belle-mère ! »* [*¡Chao suegra !*]. Ici, l'on met l'accent sur la décohabitation du jeune couple et sa supposée « libération » de la dépendance intergénérationnelle, présentée sous l'angle péjoratif de l'image de la belle-mère. Or, ce regard dichotomique laisse en suspens une autre question, à savoir, où ce couple part s'installer après la décohabitation et, par conséquent, comment les rapports de dépendance intergénérationnelle se reconfigurent dans le nouveau

scenario résidentiel. On y assume une solution de continuité des dépendances intergénérationnelles entre un moment et l'autre.

Néanmoins, d'après ce que j'ai pu saisir de mon premier terrain en bidonvilles, cette vision dichotomique – produite et reproduite par les principaux instruments statistiques – a mené à une incompréhension des processus de formation familiale. Non seulement puisque les décohabitations à proximité permettent une gradation des rapports d'autonomie et de dépendance entre noyaux familiaux auparavant corésidents, mais aussi puisque souvent la décohabitation et l'accès à des niveaux plus élevés d'indépendance nucléaires des nouvelles familles ne sont possibles que grâce à l'entretien rapports de dépendance – fonciers, économiques, domestiques, affectifs – par rapport au groupe de parenté élargi, comme l'a montré par exemple Catherine Bonvalet pour le cas de la France, où le modèle familial nucléaire est prédominant (Bonvalet 1991; Bonvalet 1997).

L'approche configurationnelle proposée dans cette thèse permet de rompre avec cette opposition dichotomique, puisque les groupes ou noyaux familiaux restreints sont observés dans leur relation avec les groupes de parenté plus larges dont ils sont issus, notamment avec les familles d'origine des conjoints. Ce que j'ai pu observer dans les configurations de corésidence et de quasi-corésidence est que la formation des nouvelles familles n'implique pas « passer le relais » de l'appartenance d'Ego à sa famille d'origine vers celle de formation, mais l'émergence d'une nouvelle appartenance familiale qui vient s'ajouter à la précédente, laquelle ne se segmente pas, mais s'agrandit. La délimitation des contours des nouveaux noyaux familiaux ne se fait pas sur la base d'un affaiblissement des liens envers les familles d'origine d'au moins un des conjoints, mais sur sa continuité voire son renforcement. La fidélité principale d'Ego ne se résout pas de manière nette vers l'une ou l'autre appartenance familiale, mais doit s'équilibrer entre les deux, ce qui produit des tensions permanentes et la quête d'arrangements résidentiels qui permettent de mettre en place ce compromis.

L'éventail d'arrangements résidentiels qui rendent possible ce compromis entre dépendance intergénérationnelle et autonomie nucléaire est très large. Deux expressions indigènes complémentaires, entendues sur mon terrain, délimitent, par ses extrêmes, ce qui constitue pour les enquêtés l'ensemble de possibilités résidentielles désirées : *« ensemble mais pas brouillés »* [*juntos pero no revueltos*], *« séparés mais pas éparpillés »* [*separados pero no desparramados*]. Sous forme de dictons populaires, ces formules matérialisent un horizon des rapports familiaux qui sert de référence pour évaluer les arrangements concrets et changeants

où la vie familiale se fait corps. On y délimite une intimité minimale, d'un côté, de l'autre, un distancement maximal entre les noyaux familiaux issus d'une famille d'origine donnée. À l'intérieur de ces limites, la vie familiale peut se développer de manière raisonnable, significative, et non de manière chaotique et dépourvue de sens, ce que désignent les adjectifs « brouillés » et « éparpillées », c'est-à-dire sans octroyer de place pour une certaine autonomie nucléaire ou au contraire, en trahissant la fidélité intergénérationnelle.

La tension entre autonomie et dépendance entre noyaux familiaux est un enjeu structurant des configurations résidentielles de proximité étudiées. Le récit du départ d'une des filles de Victoria, après plusieurs décennies de corésidence, en constitue une bonne illustration. Raconté par Victoria comme une véritable « fuite » en cachette, pendant la nuit et sans prévenir personne, la décohabitation tardive de cette fille, son mari et leurs enfants, apparaît pour Victoria comme une trahison filiale par rapport à la longue histoire de dépendance intergénérationnelle. Cela, en même temps que Victoria se dit soulagée de voir sa fille *« s'envoler »*. Il s'agit là du vécu d'une contradiction insoluble entre dépendance et autonomie, entre la continuité de la dépendance filiale, comme condition de possibilité de la stabilité et la réalisation personnelle, et les obstacles que cela impose face au désir de chacun de *« surgir »*, de devenir quelqu'un pour soi-même, de sortir du cycle de la dépendance. On a vu que l'une des racines latines du mot *allegar* est *applicāre*, c'est-à-dire « plier » (Real Academia Española 2012). Du geste d'accueillir quelqu'un chez soi, résulte la production d'un lien de dépendance et d'une inégalité entre celui qui accueille et celui qui est accueilli, entre celui qui est maître de sa maison et celui qui ne l'est pas. Au sein de cette relation en même temps productrice de familiarité et d'asymétrie, on y trouve une oscillation entre hospitalité et hostilité, entre des sentiments d'affection et reconnaissance et d'agacement et conflit, entre légitimité et illégitimité. Ainsi, dans le langage populaire au Chili, on peut utiliser *allegar* comme une expression d'affection, *« viens-toi auprès de moi »* [*alléguese pa'cá*], ou comme une offense, *« tu n'es qu'un dépendant »* [*no eres más que un allegado*], contenant le reproche d'être incapable de subvenir à ses besoins par soi-même.

Sur l'ensemble du terrain, nous avons analysé plusieurs manières de mettre en place, par le travail de l'espace résidentiel et les jeux des rapports résidentiels dans la durée, une logique de formation familiale que j'appelle « indépendance dans la dépendance » : l'accent relatif sur l'indépendance ou sur la dépendance y est très variable selon les morphologies architecturelles, les pratiques de circulation et les modalités relationnelles. La figure de l'*« appartement d'intérieur »* que nous avons vu chez les Vargas R. en est un exemple éloquent.

Celui-ci, première maison du couple, est une petite maison bâtie dans le terrain de la maison de la sœur aînée du mari, qu'il considère *« comme une mère entre guillemets »*. D'un côté, cette maison est considérée en termes indigènes comme *« indépendante »* (raison pour laquelle on l'appelle *« appartement »*), puisqu'elle est équipée de tout le nécessaire pour que le couple n'ait pas besoin d'utiliser la maison principale. De l'autre, elle est bâtie à l'*« intérieur »* d'une autre maison à laquelle elle appartient. En acceptant l'aide de la sœur aînée du mari consistant à louer à bas prix cet *« appartement d'intérieur »* lors de son mariage, le couple a accompli l'attente de néolocalité conjugale (*« qui se marie veut une maison »)*, assez prégnante parmi les classes moyennes sur mon terrain, en même temps qu'il a renforcé le rapport de dépendance quasi-filiale et son inscription dans des rapports de parenté plus larges.

L'approche des configurations résidentielles de proximité permet de montrer que le désir de combiner autonomie nucléaire et dépendance intergénérationnelle est un enjeu transversal aux milieux socioéconomiques étudiés. À la différence de ce que prônent les approches de stratégies de survie et du regard dichotomique qui oppose famille nucléaire à famille étendue, mes résultats ne permettent pas de soutenir l'hypothèse selon laquelle les familles issues des classes démunies se verraient davantage contraintes de « sacrifier » leur autonomie nucléaire et de « privilégier » les rapports de dépendance envers la parenté proche, tandis que dans les classes moyennes et aisées les familles seraient plus libres de couper la dépendance intergénérationnelle et réaliser pleinement l'autonomie nucléaire. Mon hypothèse est, au contraire, que la quête d'un compromis entre autonomie et dépendance familiale constitue une aspiration transversale aux milieux socioéconomiques étudiés. Cela dit, ma recherche montre aussi que les opportunités concrètes pour mettre en œuvre cette aspiration sont beaucoup plus restreintes au sein des milieux démunis et ce, notamment parce que les politiques de logement social ont été conçues selon une vision dichotomique qui ne conçoit pas les gradations possibles entre autonomie nucléaire et dépendance intergénérationnelle.

II. La diversité des formes empiriques des configurations résidentielles de proximité et son rapport aux conditions socioéconomiques de vie

En tant que nouvelle unité d'analyse, le concept de configuration résidentielle de proximité a permis d'élargir l'éventail des observations des unités domestiques complexes au-delà de la corésidence *stricto sensu*, en envisageant un continuum de possibilités en fonction de

la structuration du tissu géographique, architectural et pratique du milieu urbain. À travers la récupération d'une formulation conceptuelle et méthodologique « connectée » avec l'expérience même de la proximité résidentielle familiale ouvert par l'approche configurationelle, il est possible d'affirmer que l'*allegamiento* – dans son sens large – n'est pas seulement une « affaire de pauvres » comme formulé de manière prédominante par les sciences sociales latino-américaines, mais qu'il peut être aussi une affaire de familles des classes moyennes et aisées.

II.1. La structure trigénérationnelle de la proximité résidentielle

De manière transversale, on peut dire que l'« axe porteur » (Godelier 2010) des configurations étudiées à Santiago correspond aux membres d'un groupe bilatéral de descendance sur trois générations : père, mère ou couple de parents, leurs enfants adultes et leurs petits-enfants. Cela se rapproche beaucoup de ce que Lomnitz et Lizaur (1986) ont appelé, pour le cas du Mexique urbain, la « grande-famille trigénérationnelle ». Celle-ci constitue une « unité basique de solidarité » dont la durée coïncide à peu près avec celle de la vie des grands-parents. Au long du cycle de vie individuel, « chaque individu fait des efforts pour adapter ses circonstances économiques, sociales et résidentielles aux expectatives de sa grande famille et le processus de socialisation a lieu au sein de la grande famille » (Lomnitz et Lizaur 1978b, p. 148).

Selon les auteures, « ce modèle d'organisation familiale est essentiellement le même pour toutes les classes sociales », quant aux personnes censées d'être inclues, aux définitions des droits et des obligations et à la signification des liens de parenté. Pareil quant aux formes de la sociabilité familiale, ce qui inclut une interaction personnelle étroite, le partage d'une idéologie et une ritualité familiales, de l'aide économique et du soutien émotionnel (Lomnitz et Lisaur 1980, p. 145, 154). En tant qu'unité de solidarité, la grande famille ne s'articule pas seulement en termes d'échanges et célébrations, mais elle retrouve souvent une inscription résidentielle spécifique, puisque les maisons des membres « ne sont pas localisées sans ordre dans la ville […], et ceux qui peuvent se le permettre habitent dans des ensembles résidentiels trigénérationnels » (Lomnitz and Lisaur 1980:145). Enfin, les auteures insistent sur le fait que ce modèle de solidarité familiale à trois générations prend forme de manières très diverses selon la position sociale, les ressources économiques, la situation géographique, et les circonstances historiques ou individuelles des membres, ce qui touche aussi les formes de sa spatialisation.

II.2. Variations spatiales, temporelles et relationnelles de la proximité familiale

Dans la même direction, les résultats de mon enquête ont montré aussi une importante hétérogénéité quant aux morphologies et aux processus de morphogenèse par lesquels se réalise concrètement l'expérience de l'interdépendance coprésentielle entre noyaux familiaux apparentés. L'analyse comparée de l'ensemble des cas étudiées à partir d'une approche typologique a permis d'organiser cette variabilité en fonction de trois dimensions constitutives de toute configuration sociale, à savoir, spatiale, temporelle et relationnelle (Elias 1991a). On a vu aussi que cette hétérogénéité renvoie fortement à la structuration de l'horizon du possible résidentiel des groupes étudiés, c'est-à-dire à la délimitation du factuel par rapport au faisable et au désirable. Ainsi, la morphogenèse des configurations résidentielles de proximité est significativement façonnée par les opportunités, les contraintes et les attentes issues des différents milieux socioéconomiques étudiés. Parmi elles, les inégalités par rapport au patrimoine foncier, les ressources financières, l'accès et l'état du marché du logement dans les différentes zones de la ville, le degré de dépendance aux politiques publiques du logement, les conditions de la circulation urbaine, les attentes inégales de réussite éducative et professionnelle.

Le *trade-off* entre corésidence et quasi-corésidence selon milieux socioéconomiques

La spatialisation de l'expérience de la proximité résidentielle sur l'ensemble de mon terrain se présente dans une gradation qui va d'une échelle très étroite qui ne dépasse pas les limites d'une maison ou d'un terrain, jusqu'à une échelle assez large qui comprend plusieurs pâtés de maisons dans un rayon maximal de trois kilomètres environ, gradation qui est interrompue par des sauts qualitatifs entre la corésidence, la contiguïté et la non-contiguïté entre les maisons concernées. Une même configuration peut varier son échelle d'étalement urbain dans le temps et, dans une configuration, plusieurs échelles peuvent se combiner simultanément. La distribution des types d'échelle de la proximité dans l'espace urbain à Santiago est fortement conditionnée par le milieu socioéconomique, dont le trait le plus visible est le *trade-off* entre versions variables de la corésidence et versions variables de quasi-corésidence à mesure que l'on se déplace des milieux plus défavorisés vers les milieux plus aisés. Parmi les classes démunies, les opportunités pour produire des configurations de proximité non-corésidentes sont assez restreintes, étant donnée la structure historique et actuelle

de l'offre de la politique étatique de logement à Santiago. L'accès à un logement social est dans la plupart des cas synonyme d'éloignement résidentiel, du fait que plusieurs des enquêtés de mon terrain ont rejeté des allocations obtenues, ne se sont pas engagés dans les démarches pour en obtenir, ou bien participent à des comités pour obliger les programmes à mener des projets dans les arrondissements où ils habitent. Entretemps, les investissements visent plutôt à réussir le passage d'une corésidence étroite au sein d'une même maison à une corésidence plus lâche à travers la construction de *« maisons indépendantes »* dans un même *sitio.* A l'extrême opposé, parmi les cas les plus aisés de mon terrain prédomine l'échelle de quasi-corésidence en contigüité ou *condominio.* Si cette échelle ne semble qu'à portée des plus riches – ou bien, comme dans le cas des Camposano D., plus exceptionnellement des classes moyennes héritières d'un patrimoine foncier d'origine rurale –, elle apparaît cependant assez transversalement dans le discours indigène comme un modèle idéel ou archétypique de la proximité résidentielle. Enfin, dans le vaste éventail des classes moyennes couvertes par mon terrain, l'alternative la plus accessible semble être plutôt celle de la quasi-corésidence sans contiguïté, à travers la location ou l'achat de maisons relativement éparpillées dans les rues voisines ou le quartier.

Un décalage entre échelle de proximité et niveaux d'intimité relative au sein des configurations

Au sein des configurations résidentielles de proximité, les frontières d'intimité résidentielle entre noyaux participants est produite à travers des dispositifs spatiaux, tant matériaux – comme la présence ou l'absence de murs, la hauteur et solidité des murs, l'ouverture de portails dans les murs, l'absence ou présence d'espaces en commun –, que relationnels – comme les règles implicites ou explicites de circulation entre maisons et d'usage des espaces communs. La différentiation d'espaces d'intimité ou de partage entre noyaux corésidents ou quasi-corésidents est aussi dynamique, du fait que l'on peut observer par exemple l'introduction progressive de portails dans les murs divisant les maisons, ou bien l'ajout de grillages ou de murs « verts » de plus en plus imposants, entre maisons où ils n'existaient précédemment pas de barrières. La multiplication de piscines « privées », ou l'introduction d'une cuisine dans une *mediagua,* servent aussi à modifier les degrés d'intimité résidentielle entre noyaux participants d'une configuration.

Mes analyses ont montré que la gradation de la différentiation entre les groupes familiaux rapprochés n'est pas en corrélation directe avec la gradation en termes d'échelle de

la proximité. Autrement dit, une distance relativement importante n'implique pas nécessairement une plus forte différentiation entre les noyaux. Au contraire, il s'agit de deux dimensions complémentaires, qui peuvent varier avec une certaine indépendance : à une échelle urbaine similaire, des configurations à forte ou à faible différentiation sont observables. Ainsi, je n'ai pas observé une tendance plus marquée à la « promiscuité » dans les configurations dans les milieux plus défavorisés, ou une tendance plus marquée vers l'« individuation » chez les plus riches.

En somme, mes données témoignent de la richesse des possibilités empiriques par lesquelles les individus réalisent concrètement, avec les opportunités et contraintes qui sont les leurs, le travail de production des contours extérieurs et intérieurs de la coprésence quotidienne entre des noyaux familiaux apparentés. L'hétérogénéité empirique des configurations de proximité se dessine sur le fond commun d'une double tension structurante – distance versus éloignement ; intimité versus partage. Les uns rêvent de plus d'intimité, les autres de plus de partage, mais aucun ne rêve ni d'une totale promiscuité ni d'une totale distanciation. Dès lors, l'imaginaire transversal du *condominio* ou de la *villa* comme le modèle indigène idéal de configuration résidentielle apparaît comme la réalisation optimale de ces limites.

Des trajectoires de rapprochement « de toujours » ou « par regroupement »

Mon analyse a montré deux modalités fondamentales de formation des configurations résidentielles de proximité dans la durée, « de toujours » et « par rapprochement ». Ces modalités entrainent des différences quant à la succession des d'événements qui constituent l'histoire de leur émergence, et quant aux formes intersubjectives d'anticipation à l'égard de l'horizon résidentiel. Dans les rapprochements de toujours, l'imbrication quotidienne entre les noyaux familiaux est le résultat de la non-décohabitation des enfants adultes dans le cas des corésidences, ou de la décohabitation partielle dans le cas des quasi-corésidences. Ainsi, les processus de différenciation résidentielle entre les noyaux apparentés se fait sur le fond d'une coprésence quotidienne jamais interrompue. La plupart des configurations de corésidence ont suivi une trajectoire de toujours, tandis que celle-ci est plus rare dans les configurations de quasi-corésidence.

En revanche, dans les rapprochements par regroupement, il y a eu un moment significatif de rupture dans les conditions de la coprésence quotidienne entre les membres adultes d'une ancienne famille d'origine. Ainsi, la configuration résidentielle de proximité est

issue d'un processus délibéré de regroupement, après une période d'éclatement résidentiel qui coïncide avec les premières étapes de la formation familiale des enfants ou « stade conjugal ». Cet éclatement résidentiel transitoire répond aux attentes de consolidation conjugale et professionnelle prédominantes dans les classes moyennes et aisées. Or, réussir à « rappeler » des enfants n'est pas une démarche facile et exige la mise en place d'un véritable *« projet »*, impliquant des formes explicites d'anticipation et l'investissement de toutes sortes de ressources de la part des parents.

Des configurations majoritairement centrées sur les figures parentales et à biais uxorilocale.

Concernant les rapports intergénérationnels, la grande partie des configurations étudiées ont une structure « descendante », c'est-à-dire que c'est la maison parentale qui sert d'ancre au rapprochement résidentiel des enfants adultes. Plus rares étaient les configurations à sens « ascendant », où la maison-ancre du rapprochement est celle d'un des enfants, qui accueille ou attire les parents et éventuellement des membres de la fratrie. J'ai aussi retrouvé des configurations à sens descendant et ascendant en même temps. La modalité ascendante semble spécifique des trajectoires de mobilité socioéconomique ascendante d'enfants issus des classes moyennes.

Quant aux configurations descendantes, la modalité la plus répandue parmi mes cas est de type « matricentré » ou *« matriarcal »*, c'est-à-dire celle où la figure maternelle – la mère ou plusieurs femmes liées par filiation –, sans ou avec le soutien d'un conjoint, est celle qui articule les possibilités d'une sociabilité coprésentielle quotidienne. Celles-ci se concentrent plus fortement dans les milieux défavorisés. En revanche, selon le poids relatif de la figure paternelle comme centre articulateur des proximités résidentielles, je propose de parler de configurations « patricentrées », ou *« patriarcats »*, et de configurations « centrées autour du couple parental », lorsque le poids des figures paternelle et maternelle est plutôt équilibré. Celles-ci sont plus couramment présentes parmi les classes moyennes et aisées.

L'autre élément saillant en termes de rapports de parenté est l'inclusion par défaut de la fratrie complète, indépendamment de la position relative dans la fratrie, du genre ou de la situation conjugale des enfants, ce qui produit des configurations multi-enfants et mixtes si la fratrie l'est. Quoique cela n'implique pas l'application d'une sélectivité explicite, j'ai constaté un biais uxorilocal sous-jacent. En effet, sur mon échantillon, la plupart des fratries sont

composées exclusivement de femmes ou « féminisées » (à la majorité de femmes), ce qui peut n'être qu'un biais de sélection. Cela renvoie au préjugé indigène généralisé selon lequel il serait plus *« naturel »* que les filles se rapprochent de leur maison d'origine et que leurs conjoints l'acceptent, que l'inverse. Cela dit, les enquêtés ne renoncent pas à l'attente d'attirer aussi les fils et les belles-filles, ce qui est souvent célébré comme un véritable *« triomphe »*.

Étroitement lié à l'inclusion des fratries et au biais uxorilocal, j'ai distingué deux façons de résoudre le problème de l'intégration des beaux-enfants. D'un côté, la plupart des configurations résidentielles sont « inclusives », c'est-à-dire que les beaux-enfants sont considérés comme des membres à plein titre, et intégrés par un mécanisme du type mariage « en gendre » ou « en bru ». Non seulement les mariages en bru sont moins fréquents parmi les cas étudiés, mais l'intégration des belles-filles est *« plus compliquée »*, puisque *« ce n'est pas leur famille »*, et qu'il est beaucoup plus facile de *« rendre enfants »* les beaux-fils. Plus rares et concentrés parmi les cas les plus démunis, ce qui est probablement lié aux différentes modalités de valorisation de la conjugalité selon les milieux socioéconomiques, j'ai retrouvé des configurations « exclusives », où les beaux-enfants ne sont pas considérés comme des membres à part entière de la configuration, ou bien y sont acceptés mais de manière conditionnelle : ils peuvent être expulsés ou exclus de la configuration résidentielle, de sorte que les couples doivent continuer leurs rapports sans cohabiter.

III. Des formes sui-generis de filiation, conjugalité et germanité

L'analyse des configurations résidentielles de proximité à Santiago se veut non seulement un apport à la sociologie de la vie domestique et des arrangements résidentiels urbains au Chili et en Amérique latine, mais aussi à l'anthropologie contemporaine de la parenté (Carsten 2004a; Sahlins 2011a; Sahlins 2011b) et à la sociologie de la parenté pratique (Weber 2005; Weber 2013). Mon analyse renvoie aux approches qui, se distinguant des perspectives structurelles et fonctionnelles de la parenté, mettent l'accent sur les gestes et les agencements quotidiens par lesquels la parenté est constituée au fil de la vie ordinaire, en ouvrant la voie pour l'étude de la parenté « depuis l'intérieur ». Dans ce cadre, la « maison » comprises dans le sens large du *dwelling environement* résidentiel, constitue le *locus* par excellence de la production pratique de la parenté, du fait qu'il devient fondamental de relier l'étude de « la nature processuelle de la parenté », à celle de « la nature processuelle de la

maison » (Carsten et Hugh-Jones (eds.) 1995, p. 43). Déjà Marcel Mauss, dans son classique *Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos* [1904], soulignait le « rapport étroit entre l'aspect morphologique de la maison et la structure du groupe complexe qu'elle abrite » (Mauss 2009, p. 439). Dans ce cadre, mon analyse a montré comment le travail de l'espace résidentiel dans la durée par lequel ont lieu les configurations résidentielles de proximité, participe au façonnement de styles *sui generis* de la parenté pratique dans trois dimensions fondamentales : filiation, conjugalité et germanité. C'est par la cumulation des expériences de vie partagée dans la durée, que les liens de parenté se constituent comme des liens véritablement significatifs du point de vue indigène, au-delà des préconceptions formelles de la parenté.

III.1. Une filiation « totale »

Au sein de l'expérience durable de coprésence entre les membres d'un groupe trigénérationnel de descendance ou *« clan »*, apparaît une modalité de concevoir les attentes concernant les rapports de filiation que j'ai appelé style de filiation « totale » : ce lien se constitue en fondement du vécu de la vie familiale dans son ensemble et en référence pour signifier les autres liens de parenté. La vie au sein d'une configuration résidentielle de proximité contribue à faire de la parentalité, et notamment de la maternité, une expérience « partagée » : le travail d'élever les enfants se concentre non sur une personne, mais sur plusieurs. Les femmes corésidentes ou quasi-corésidentes sont *« toutes les mères de tous »* les enfants, quoique dans une gradation où certaines sont *« plus mères »* de certains enfants que d'autres. Là où la filiation « totale » s'affirme avec plus de force, l'expérience de la conjugalité se voit amoindrie quant à sa place dans la constitution pratique et la signification de ce qu'on conçoit comme *« famille »*. Dans un contexte à « biais matrifocal », plus marqué à mesure que l'on descend dans l'échelle socioéconomique, cette primauté de la filiation sur la conjugalité est aussi intimement liée aux modalités de la présence masculine dans la maison, et notamment à la tension entre la conception indigène de l'homme en tant que père-conjoint et en tant que fils-frère.

III.2. Une conjugalité « souple »

Les trajectoires de formation des configurations résidentielles de proximité contribuent à la production d'une modalité de la conjugalité qui se forge par l'expérience durable de faire couple *« à côté »* des parents et d'autres membres de la famille d'origine d'un des conjoints. J'ai appelé cela un style de conjugalité « souple », puisque le processus de formation familiale

des enfants adultes n'entraîne pas une segmentation du groupe familial préexistant, du fait que les relations conjugales s'inscrivent en continuité avec les rapports filiaux. Les beaux-enfants ont tendance à *« devenir des enfants »* et les jeunes couples ont peu d'espaces et d'opportunités pour développer une vie conjugale autonome. S'il y a des variations dans la manière de débuter la vie conjugale des enfants selon les milieux socioéconomiques, le style « souple » de la conjugalité est un trait transversal dans les configurations de proximité. J'ai montré que lorsque cela se produit dans un contexte social à forte valorisation du mariage formel et la néolocalité, ce qui est plus accentué chez les classes moyennes-aisées et aisées à Santiago, les groupes étudiés mettent en place des dispositifs pour contourner ces normes sans les défier frontalement.

III.3. Une germanité « en bloc »

Enfin, mon analyse a montré que l'intensité et la durabilité de la vie en commun entre sœurs et frères qui participent d'une configuration résidentielle de proximité, rendent aussi possible la genèse d'un sentiment de fratrie particulièrement solide, capable de structurer des liens d'obligation réciproques entre germains qui s'étendent, voire se renforcent dans le passage à l'âge adulte. On y voit se performer ce que j'ai nommé un style de germanité « en bloc », puisque la fratrie y est conçue comme un set presque indivisible. En découle une forte résistance à la distanciation physique et une tendance à agir ensemble entre germains dans plusieurs dimensions ordinaires et non ordinaires de leur vie : *« c'est tout le monde ou personne »*. Au sein des configurations de proximité résidentielle, ces continuités horizontales entre les maisons des membres d'une fratrie sont « dédoublées » par la surabondance des rapports entre cousins, oncles et tantes. De la main de la filiation « totale » et la conjugalité « souple », la germanité « en bloc » participe aussi de la tendance à transformer, symboliquement, les liens d'affinité en liens de consanguinité au sein des configurations étudiées. Enfin, les liens entre frères et sœurs ne sont pas conçus en premier lieu comme des rapports sélectifs un-à-un, mais comme des liens d'ensemble sur lesquels les affinités interpersonnelles se dessinent par contraste.

Sur mon terrain, la filiation « totale », la conjugalité « souple » et la germanité « en bloc » ne découlent pas de règles explicite ou formellement formulées par les enquêtés, et moins encore, sanctionnées en termes juridiques. Il s'agit, par contre de « sensibilités structurantes » (Vignato 2017) ou de « styles » (Singer 1981) de concevoir, d'évaluer et de réaliser les liens de parenté, dans un contexte de parenté cognatique. Ces sensibilités présentes

à divers degrés sur l'ensemble de mon terrain, sont pragmatiquement efficaces, puisqu'elles orientent moralement les attentes et mobilisent les agencements des individus.

IV. Proximité résidentielle et puissance familiale

En se combinant, les styles de filiation, conjugalité et germanité observés au sein des configurations résidentielles de proximité produisent un complexe de parenté pratique que les enquêtés sur mon terrain appellent littéralement *« se faire clan »* [*aclanarse*] (Araujo et Martuccelli 2012b). Si dans le contexte chilien, comme c'est d'ailleurs courant en contextes de parenté cognatique (Parsons 1943), l'on ne trouve pas une terminologie officiellement institutionnalisée pour désigner une quelconque unité de parenté qui dépasse les contours de la famille nucléaire, on la retrouve justement au niveau du langage indigène dans la catégorie de *« clan »*.

J'avance donc qu'à Santiago, *« se faire clan »* à travers le rapprochement résidentiel exprime une forme particulièrement poussée de réalisation de l'idéal de « grande famille trigénérationnelle » décrite par Lomnitz et Lizaur (1986). Cela dit, en continuité avec ce que je viens d'affirmer par rapport aux styles de la parenté pratique, il ne me semble pas pertinent de décrire la tendance à *« se faire clan »* comme une « composante du système de parenté » chilien, comme le font ces auteures à l'égard de la grande famille à Mexique. Il me semble beaucoup plus convaincant de la décrire en empruntant le concept de « structures de sensibilité » [*structures of feeling*] (Williams 2001), tel qu'il a été récemment approprié par l'anthropologie de la parenté (Vignato 2017). Ainsi, à Santiago, la formation configurations résidentielles de proximité ne renvoie pas à une combinaison particulière de « règles » de filiation et de résidence constituant une sorte de « système de parenté » *sui generis*, mais constitue plutôt une possibilité émergente de structuration de la parenté pratique, qui est sélectivement activée en fonction des contraintes et opportunités concrètes par lesquelles se stratifie l'horizon du possible des individus, en termes du factuel, du faisable et du désirable.

IV.1. Générosité et puissance

Dans l'usage indigène, être une famille *« acclanée »* comporte du moins trois sens simultanés. D'abord, cela veut dire être *« très soudés »* les uns aux autres, par une forte densité

des relations familiales en termes de proximité physique et d'opportunités par la coprésence. Deuxièmement, cela touche le nombre important de personnes qui entretiennent de telles relations, puisqu'être *acclané* cela veut souvent dire être *« beaucoup de monde »*. Enfin, en vertu de leur capacité à maintenir ensemble un nombre élevé de parents proches, une famille *« acclanée »* serait porteuse d'une certaine « puissance » face aux familles qui *« ne font pas clan »*, que l'on considère comme plus *« faibles »*, notamment en termes de ressources morales : notoriété, assurance, affects, prestige.

Les configurations résidentielles s'articulent dans la plupart des cas grâce à une forme particulière de « générosité » parentale, moins caractérisée par la quantité et la qualité des ressources dont on dispose que par ce qu'une enquêtée appelle la *« relation psychologique avec l'argent »*. Pour se situer au centre d'une configuration résidentielle, il ne suffit pas d'avoir une certaine aisance en termes de ressources par rapport à son propre milieu socioéconomique – ressources foncières, financières, démographiques, d'usage du temps, entre autres –, mais d'avoir une « disposition » particulière envers cette richesse, à mobiliser ces ressources au service de la corporisation effective, dans l'espace et dans le temps, du groupe de parenté proche. Dans l'analyse, le rapport entre générosité parentale et la capacité des familles d'origine à attirer leurs membres adultes et à affecter, en tant qu'ensemble, le déroulement des vies et des prises de décision des membres individuels est apparu plus clairement à l'égard de la concurrence entre lignées conjugales pour « gagner » leurs enfants et petits-enfants pendant les vacances. Le fait de résider auprès d'une des familles d'origine des conjoints apparaît aux yeux de mes interlocuteurs comme une prise de parti pratique pour « un côté » au détriment de *« l'autre côté »*, ce qui produit un malaise à l'égard des attentes de symétrie entre branches conjugales propres d'un contexte à filiation bilatérale. Dans le cadre des configurations résidentielles de proximité, les vacances apparaissent comme des moments privilégiés pour *« compenser »* de manière partiale et transitoire l'asymétrie entre lignées produite pendant l'année. Or, seulement certaines des belles-familles arrivent regagner leurs enfants pendant les vacances, ce qui a révélé l'importance de la générosité parentale dans la formation de la « puissance familiale ». Il s'agit là non pas de la richesse économique en soi, mais bien d'une *« relation psychologique avec l'argent »,* puisque les familles qui gagnent la lutte pour les vacances ne sont pas les plus riches, mais les plus généreuses.

Du point de vue des individus qui y participent, vivre en permanence entouré par un *« clan »*, entraine des formes spécifiques de limitation de l'autonomie individuelle et du développement des rapports interpersonnels un-à-un, ce qui constitue une source de tensions,

conflits et souffrances personnelles. *« C'est un mur immense qu'il faut surmonter »*, disait une enquêtée à propos de la possibilité de s'éloigner du *condominio* familial où elle a grandi et de son désir de faire sa vie *« à part »*. L'une des analyses qui a le mieux permis d'accéder à ce qu'une autre enquêtée appelait *« le côté mauvais »* du rapport entre générosité et puissance familiale, est celui des circulations résidentielles quotidiennes des individus au sein des configurations résidentielles. J'ai montré que celles-ci configurent un langage d'hospitalité où se joue la reconnaissance réciproque en termes de degrés d'asymétrie et de dépendance entre les membres adultes d'une configuration. Des parents extrêmement généreux dans l'accueil quotidien chez eux, mais qui ne veulent jamais céder leur place d'hôtes à leurs enfants, et où c'est toujours chez eux que l'on « bouge », mais qui eux-mêmes « ne bougent jamais », accentuent la dépendance filiale.

IV.2. *Wealth in people, worth in people*

On y entrevoit une circularité causale dans le rapport entre la puissance familiale et la capacité à *« se faire clan »*, puisque la première est à la fois condition et résultat de la deuxième. « Doter chacun des membres [...] d'un 'esprit de famille' générateur de dévouements, de générosités, de solidarités [...] » (Bourdieu 1993, p. 34), et réussir à « faire corps » entre les membres issus d'une ancienne famille d'origine, exige de la puissance : il s'agit d'une opération coûteuse, qui exige d'investir et de mettre à disposition des ressources de toutes sortes : foncières, financières, affectives, temporelles, entre autres. Mais lorsque le processus réussit, cela produit aussi de la puissance, et apporte aux membres des ressources de toutes sortes, pratiques, économiques, foncières, et surtout morales : on ne risque pas d'être seul au long de sa vie, on a toujours quelqu'un à portée à solliciter en cas de besoin, on aura toujours un lieu où se protéger dans les moments de crise – conjugale, de santé, économique –, les enfants grandissent sur un matelas relationnel solide et les plus vulnérables comptent avec une prise en charge à plusieurs couches.

Ici apparaît une piste analytique intéressante à suivre à l'avenir, concernant ce que Jane Guyer et d'autres anthropologues africanistes ont conceptualisé comme *wealth in people* (1993). À savoir, des formes de production de richesse fondées sur l'investissement dans les personnes, dans l'accumulation et le rapprochement des personnes sous son autorité et son toit. Or, il me semble que peut-être un concept plus précis pour saisir la puissance qui découle des configurations résidentielles de proximité à Santiago, serait celui de *worth in*

people, puisqu'il s'agit d'une modalité de production de la valeur dans un sens plus large que celui décrit par *wealth*. Celle-ci touche avant tout la dimension morale de l'accomplissement d'une « bonne vie », la réalisation de certaines attentes concernant ce qui est « désirable » en termes de constitution des formes relationnelles primaires et l'ontogénèse des personnes qui y participent.

V. Vers une sociologie des styles de domesticité

J'espère que les conclusions que je viens de présenter suffisent à montrer dans quelle mesure cette thèse a réussi à répondre aux questions de recherche qui sont à son origine. Et, ainsi, sa contribution à la compréhension de l'expérience de vivre à proximité des proches dans les conditions de vie urbaines à Santiago et des modalités dont la parenté *a lieu* dans ce contexte. Comme je l'ai suggéré dans la discussion théorique et conceptuelle de cette thèse, la délimitation de l'étude des « configurations résidentielles » s'inscrit dans un cadre plus large visant l'étude des « styles de domesticité » émergents dans des contextes sociaux divers. Cela implique d'adhérer aux positions théoriques qui prônent une distinction conceptuellement claire entre les dimensions de la parenté, de la résidence et de la subsistance commune (Weber 2003; Pina-Cabral 1989; Bender 1967), très souvent confondues dans la littérature sur la vie domestique (Yanagisako 1979).

Loin de soutenir l'idée que ces trois dimensions constituent des phénomènes réciproquement étrangers, ou bien qu'il faudra choisir parmi l'une d'elles pour rendre compte de la vie domestique, cette distinction reconnaît que ces dimensions de la sociabilité ont des principes structurants propres : l'on ne peut pas supposer *a priori* qu'elles se comportent empiriquement de manière convergente, et que les limites du groupe de subsistance commune soient équivalentes à celles du groupe de parenté et à celles du groupe de résidence, comme le présuppose le concept de *household* (*Ibid.*). L'évidence ethnographique démontre que ces trois dimensions peuvent varier empiriquement de manière semi-indépendante, et il importe alors de saisir comment chacune d'elles prend forme sur le terrain, et les manières dont se produit empiriquement l' « unité de la différence » entre elles (Luhmann 2007) pour faire émerger le champ social de la domesticité.

Ainsi, l'effort de cette thèse a été de produire une unité d'analyse capable de saisir la dimension résidentielle de la vie domestique sur mon terrain. Le concept de configurations résidentielles de proximité n'a pas eu seulement pour but de rendre visible un certain niveau de l'organisation résidentielle, mais de comprendre dans quelle mesure et par quels processus les modes de produire la résidence commune affectent la production de la parenté et de la subsistance commune.

Il y a ainsi dans l'effort de cette thèse l'ambition de contribuer à la production de concepts « intermédiaires » (Pina-Cabral 1989) pour chacune de ces dimensions, assez flexibles pour être déclinés de manière inductive en fonction des particularités empiriques de chaque contexte étudié, et suffisamment abstraits et solides en termes théoriques pour être comparativement efficaces. Le concept de « maisonnée » proposée par Florence Weber (2003; Gollac 2003) pour saisir la formation des groupes de subsistance commune et leurs pratiques, ou celui de *vicinalities* proposé par João de Pina-Cabral pour les groupes de résidence, en constituent des exemples intéressants. Il s'agit ainsi de restituer de la manière la plus fine et minutieuse possible, les modes par lesquels ces trois dimensions interagissent effectivement dans la pratique, comment elles s'affectent, se différencient ou fusionnent pour donner lieu à des « styles de domesticité » *sui generis*.

De manière encore très germinale, je comprends les styles de domesticité comme les modalités émergentes par lesquelles les individus signifient et bâtissent intersubjectivement une portion du monde de la vie « domestiquée » ou « familière », c'est-à-dire par lesquelles ils s'approprient affectivement leur monde en même temps qu'ils se constituent eux-mêmes, en accomplissant par un travail incessant l'improbable expérience d'être « chez soi ».

BIBLIOGRAPHIE

ACADEMIA CHILENA, 1978, *Diccionario del habla chilena*, Santiago, Editorial Universitaria.

ACADEMIA CHILENA DE LA LENGUA, 2010, *Diccionario de uso del español de Chile (DUECh)*, Santiago, MN Editorial.

ALBERTINI Marco et KOHLI Martin, 2012, « The Generational Contract in the Family: An Analysis of Transfer Regimes in Europe », *European Sociological Review*, 2012.

ALBERTINI Marco, KOHLI Martin et VOGEL Claudia, 2007, « Intergenerational transfers of time and money in European families: common patterns — different regimes? », *Journal of European Social Policy*, 11 janvier 2007, vol. 17, nº 4, p. 319-334.

AQUILINO William S., 1990, « The Likelihood of Parent-Adult Child Coresidence: Effects of Family Structure and Parental Characteristics », *Journal of Marriage and Family*, 1990, vol. 52, nº 2, p. 405-419.

ARAOS Consuelo, 2016, « When families live nearby: Kinship, Socioeconomic Conditions and Residential Configurations in Santiago, Chile », *Cuadernos ISUC*, 2016, vol. 1, nº 1, p. 2-18.

ARAOS Consuelo, 2015, « Comentarios al Estudio "Allegamiento y solicitud de viviendas de emergencia: más que una estrategia económica." CIS TECHO-CHILE (2014) », *Revista CIS*, 2015, nº 18, p. 99-108.

ARAOS Consuelo, 2013, *La puissance du rapprochement: corésidence intergénérationnelle au sein des familles aisées à Santiago du Chili*, Thèse de Master, École Normale Supérieure de Paris, Paris.

ARAOS Consuelo, 2008, *La tensión entre conyugalidad y filiación en la génesis empírica del allegamiento. Estudio cualitativo comparado entre familias pobres de Santiago de Chile*, Master, Pontificia Universidad Católica de Chile, Santiago.

ARAUJO Kathya et MARTUCCELLI Danilo, 2012a, *Desafíos comunes: retrato de la sociedad chilena y sus individuos. Tomo I*, 1a. ed., Santiago, LOM Ediciones.

ARAUJO Kathya et MARTUCCELLI Danilo, 2012b, *Desafíos comunes: retrato de la sociedad chilena y sus individuos. Tomo II*, 1a. ed., Santiago, LOM Ediciones.

ARCHIVO HISTORICO ENCUESTA CASEN (site Web) http://observatorio.ministeriodesarrollosocial.gob.cl/casen/casen_obj.php (dernier accès le 25 mars 2018)

ARENDT Hannah, 1983, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy.

ARIZTÍA Tomás, 2012, « Decorating the new house: the material culture of social mobility » dans John Sinclair et Ana Cristina Pertierra (eds.), *Understanding consumer culture in Latin America*, New York, Palgrave Macmillan.

ARRIAGADA Camilo, 2003, « La dinámica demográfica y el sector habitacional en América Latina », *Serie Población y Desarrollo CEPAL*, 2003, nº 33.

ARRIAGADA Camilo, ICAZA Ana María et RODRÍGUEZ Alfredo, 1999, « Allegamiento, Pobreza y Políticas Públicas. Un estudio de domicilios complejos del Gran Santiago », *Temas Sociales. Boletín del Programa de Probreza y Políticas Sociales de Sur*, 1999, nº 25.

ARRIAGADA Irma, 2002, « Changes and inequality in Latin American families », *CEPAL Review*, 2002, p. 135–154.

ATTIAS-DONFUT Claudine et RENAUT Sylvie, 1994, « Vieillir avec ses enfants. Corésidence de toujours et recohabitation », *Communications*, 1994, vol. 59, p. 29-53.

BACCHIDDU Giovanna, 2014, « Mães relutantes, avós maternais e pais esquecidos: o fazer e desfazer das relações de parentesco em Apiao, Chiloé », *Tellus*, 24 novembre 2014, vol. 0, nº 23, p. 35-58.

BACHELARD Gaston, 1999, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie philosophique Vrin.

BARRY Laurent S, BONTE Pierre, GOVOROFF Nicolas, JAMARD Jean-Luc, MATHIEU Nicole-Claude, PORQUERES I GENÉ Enric, D'ONOFRIO Salvatore, WILGAUX Jérôme, ZEMPLÉNI András et ZONABEND Françoise, 2000, « Glossaire de la parenté », *L'Homme*, 2000, nº 154-155, p. 721-732.

BEAUD Stéphane et WEBER Florence, 2010, *Guide de l'enquête de terrain: Produire et analyser des données ethnographiques*, s.l., Editions La Découverte, 333 p.

BENDER Donald R., 1967, « A Refinement of the Concept of Household: Families, Co-Residence, and Domestic Functions », *American Anthropologist*, 1 octobre 1967, vol. 69, nº 5, p. 493-504.

BONGAARTS John et ZIMMER Zachary, 2001, « Living arrangements of older adults in the developing world: an analysis of DHS household surveys », 2001, p. 1.

BONNIN Philippe, 1999, « La domus éclatée » dans *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis, p. 19-43.

BONNIN Philippe et VILLANOVA Roselyne DE, 1999, « Pluriel singulier » dans *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis, p. 5-15.

BONVALET Catherine, 2003, « La famille-entourage locale », *Population*, 2003, vol. 58, nº 1, p. 9-43.

BONVALET Catherine, 1997, « Sociologie de la famille, sociologie du logement: un lien à redéfinir », *Sociétés Contemporaines*, 1997, nº 25, p. 25-44.

BONVALET Catherine, 1991, « La famille et le marché du logement: une logique cachée » dans Martine Segalen (ed.), *Jeux de familles*, Paris, Presses du CNRS, p. 57-77.

BONVALET Catherine et LELIÈVRE Éva, 1995, « Du concept de ménage à celui d'entourage : une redéfinition de l'espace familial », *Sociologie et sociétés*, 1995, vol. 27, nº 2, p. 177.

BÖRSCH-SUPAN Axel, BRUGIAVINI Agar, JÜRGES Hendrik, KAPTEYN Arie, MACKENBACH Johan, SIEGRIST Johannes et WEBER Guglielmo (eds.), 2008, *First results from the Survey of Health, Ageing and Retirement in Europe (2004-2007). Starting the longitudinal dimension.*, Mannheim, Mannheim Research Institute for the Economics of Aging (MEA).

BOURDIEU Pierre, 2000, *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de trois études d'éthnologie kabyle*, Paris, Seuil.

BOURDIEU Pierre, 1993, « A propos de la famille comme catégorie réalisée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1993, nº 100, p. 32-36.

BOURDIEU Pierre, 1972, « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1972, vol. 27, nº 4, p. 1105-1127.

BOURDIEU Pierre et LAMAISON Pierre, 1985, « De la règle aux stratégies : entretien avec Pierre Bourdieu », *Terrain*, 1 mars 1985, nº 4, p. 93-100.

BRAIN Isabel, PRIETO José Joaquín et SABATINI Francisco, 2010, « Vivir en campamentos: ¿camino hacia la vivienda formal o estrategia de localización para enfrentar la vulnerabilidad? », *EURE*, 2010, vol. 36, nº 109, p. 111-114.

BUISSON Monique, 2003, *La fratrie, creuset des paradoxes*, Paris, L'Harmattan.

BURGUIÈRE André, KLAPISCH ZUBER Christiane, SEGALEN Martine et ZONABEND Françoise, 1988, *Historia de la familia I*, Madrid, Alianza Editorial, vol.I.

CÁCERES SEGUEL César, 2015, « Ciudades satélites periurbanas en Santiago de Chile: paradojas entre la satisfacción residencial y precariedad económica del periurbanita de clase media », *Revista INVI*, novembre 2015, vol. 30, nº 85, p. 83-110.

CÁCERES Teresa, 2005, « ¿La construcción de un barrio? Villa Nueva Resbalón, de Cerro Navia y Villa San Arturo, de Maipú » dans *Los con techo: un desafío para la política de vivienda social*, Santiago, Ediciones SUR, p. 139-165.

CAMUS Albert, 1985, *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard.

CARSTEN Janet, 2012, « Fieldwork Since the 1980s: Total Immersion and its Discontents » dans *The SAGE Handbook of Social Anthropology*, London, SAGE Publications Ltd, p. 7-20.

CARSTEN Janet, 2006, « L'Anthropologie de la parenté : au-delà de l'ethnographie ? », *ethnographiques.org*, 2006, Numéro 11.

CARSTEN Janet, 2004a, *After Kinship*, New York, Cambridge University Press.

CARSTEN Janet, 2004b, « The substance of kinship and the heat of the hearth: feeding, personhood, and relatedness among Malays in Pulau Langkawi » dans Robert Parkin et Linda Stone (eds.), *Kinship and Family. An anthropological reader*, United Kingdom, Blackwell Publishing, p. 309-327.

CARSTEN Janet (ed.), 2000, *Cultures of Relatedness. New Approaches to the Study of Kinship*, Cambridge, Cambridge University Press.

CARSTEN Janet, 1995, « The Substance of Kinship and the Heat of the Hearth: Feeding, Personhood, and Relatedness among Malays in Pulau Langkawi », *American Ethnologist*, 1995, vol. 22, nº 2, p. 223-241.

CARSTEN Janet et HUGH-JONES Stephen (eds.), 1995, *About the House: Lévi-Strauss and Beyond*, Cambridge, Cambridge University Press.

CASTILLO María José, 2007, « Proyecto Piloto 9 x 18, una alternativa a la expansión de Santiago » dans *1906/2006 Cien años de Política de Vivienda en Chile*, s.l., Universidad Andrés Bello, p. 215-232.

CASTILLO María José, 2004, « Renovación de las poblaciones mediante la radicación de allegados. Una alternativa a la expansión de Santiago de Chile », *Informes de la Construcción*, vol. 56, nº 491, p. 7-17.

CASTILLO María José et HIDALGO Rodrigo (eds.), 2007, *1906/2006 Cien años de Política de Vivienda en Chile*, Santiago, Facultad de Arquitectura y Diseño Universidad Nacional Andrés Bello, Instituto de Geografía UC.

CAVALCANTI Mariana, 2009, « Do barraco à casa: tempo, espaço e valor(es) em uma favela consolidada », *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, février 2009, vol. 24, nº 69, p. 69-80.

CHAUVIN Sébastien et WEBER Florence, 2003, « Un texte de Norbert Elias (1987): "The retreat of sociologists into the present" », *Genèses*, 2003, vol. 3, nº 52, p. 133-151.

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (site Web) http://www.cnrtl.fr/etymologie/ (dernier accès le 20 septembre 2018)

CICIRELLI Victor G., 1994, « Sibling Relationships in Cross-Cultural Perspective », *Journal of Marriage and Family*, 1994, vol. 56, nº 1, p. 7-20.

CIS TECHO, 2004, *Hitoria de campamentos*, Santiago, Centro de Investigación Social Un Techo para Chile.

COMERFORD John, 2014, « Vigiar e narrar: sobre formas de observação, narração e julgamento de movimentações », *Revista de Antropologia*, 19 décembre 2014, vol. 57, nº 2, p. 107-142.

CONTRERAS Dante, COOPER Ryan, HERMANN Jorge et NEILSON Cristopher, 2005, « Movilidad y vulnerabilidad en Chile », *Revista En Foco-Expansiva*, 2005, nº 56, p. 1-17.

COROMINAS Joan, 1973, *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, 3a éd., Madrid, Gredos.

COROMINAS Joan, 1954, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, vol.4.

CORREA Verónica, 2017, *Más que nanas, más que madres*, Santiago, Uqbar.

CORTADO Thomas, 2016, « Houses made out of eyes. An etnography of brick walls in the urban hinterland of Rio de Janeiro », Milano, Non publié.

CORTÁZAR Julio, 2006, *Casa tomada y otros relatos*, Madrid, Alfaguara.

COSACOV Natalia, 2017, « El papel de la familia en la inscripción territorial. Exploraciones a partir de un estudio de hogares de clase media en el barrio de Caballito, Buenos Aires », *Población & Sociedad*, 2017, vol. 24, nº 1, p. 35-65.

CRENNER Emmanuelle, DÉCHAUX Jean-Hugues et HERPIN Nicolas, 2000, « Le lien de germanité à l'âge adulte. Une approche par l'étude des fréquentations », *Revue française de sociologie*, 2000, vol. 41, nº 2, p. 211-239.

CRIBIER Françoise, 1992, « La cohabitation à l'époque de la retraite », *Sociétés Contemporaines*, 1992, vol. 10, nº 1, p. 67-91.

DALMASO Flávia, 2014, *Kijan moun yo ye? As pessoas, as casas e as dinâmicas da familiaridade em Jacmel/Haiti*, Tèse Doutorado, UFRJ, Rio de Janeiro.

DE VOS S., 1987, « Latin American households in comparative perspective », *Population Studies*, 1987, vol. 41, nº 3, p. 501–517.

DÉCHAUX Jean-Hugues, 2012, « La place des frères et sœurs dans la parenté au cours de la vie adulte », *Informations sociales*, 27 novembre 2012, nº 173, p. 103-112.

DÉCHAUX Jean-Hugues, 2005, « L'argent entre germains adultes : ambivalence, déni et parades », *Enfances, Familles, Générations*, 2005, nº 2.

DECHAUX Jean-Hugues, 2003, « La parenté dans les sociétés occidentales modernes: un éclairage structural », *Revue des politiques sociales et familiales*, 2003, vol. 72, nº 1, p. 53-63.

DEMORAES Florent, GOUËSET Vincent, PIRON Marie, FIGUEROA Oscar et ZIONI Silvana, 2010, « Mobilités quotidiennes et inégalités socio-territoriales à Bogotá, Santiago du Chili et São Paulo », *Espace populations sociétés. Space populations societies*, 31 décembre 2010, 2010/2-3, p. 349-364.

DUBY Georges, 1992, *Tres órdenes o lo imaginario del Feudalismo*, España, Taurus.

DUCCI María Elena, 2000a, « Santiago: territorios, anhelos y temores. Efectos sociales y espaciales de la expansión urbana », *EURE (Santiago)*, décembre 2000, vol. 26, nº 79, p. 5-24.

DUCCI María Elena, 2000b, « The dark side of Chile's housing policy » dans *Social development in Latin America, the politics of reform*, Boulder, CO, Woodrow Wilson Center Current Studies on Latin America. Lynne Rinner Publishers, p. 149-175.

DUREAU Françoise (ed.), 2015, *Mobilités et changement urbain. Bogota, Santiago et Sao Paulo*, Rennes, PU Rennes.

DUREAU Françoise, 2006, « Habiter la ville : stratégies et mobilités résidentielles » dans Françoise Dureau et Éveline Mesclier (eds.), *Géographies de l'Amérique latine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 263-292.

DUREAU Françoise, 2002, « Les systèmes résidentiels : concepts et applications » dans Jean-Pierre Lévy et Françoise Dureau (eds.), *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en questions*, Paris, L'Harmattan, p. 355-382.

DUREAU Françoise, GIROUD Matthieu et IMBERT Christophe, 2016, *La dynamique biographique des lieux de la circulation : une « affaire de famille » ?*, s.l., Armand Colin.

DUREAU Françoise, GIROUD Matthieu et LÉVY Jean-Pierre, 2016, *L'observation des mobilités quotidiennes*, s.l., Armand Colin.

DURKHEIM Émile, 2001, *La división del trabajo social*, traduit par Carlos G Posada et traduit par Luis R Zúñiga, Torrejón de Ardoz, Akal.

ELGUEZABAL Eleonora, 2015, *Frontières urbaines. Les mondes sociaux des copropriétés fermées*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

ELIAS Norbert, 2003, *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Fayard.

ELIAS Norbert, 1997, *La civilisation des moeurs*, Paris, Fayard.

ELIAS Norbert, 1996, *Du temps*, Paris, Fayard.

ELIAS Norbert, 1991a, *La société des individus*, France, Fayard.

ELIAS Norbert, 1991b, *Norbert Elias par lui-même*, Paris, Fayard.

ELIAS Norbert, 1987, « The Retreat of Sociologists into the Present », *Theory, Culture & Society*, 6 janvier 1987, vol. 4, nº 2, p. 223-247.

ELIAS Norbert, 1985, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 420 p.

ELIAS Norbert, 1981, *Qu'est-ce que la sociologie?*, France, Pandora Éditions.

ELIAS Norbert et SCOTSON John L., 1997, « Logiques d'exclusion: enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté », Paris, Fayard.

ENGLUND Harri et LEACH James, 2000, « Ethnography and the Meta-Narratives of Modernity », *Current Anthropology*, 2000, vol. 41, nº 2, p. 225-248.

ESPINOZA Vicente, 1993, « Vivienda y familia: allegamiento y formación de hogares » dans *Allegados: caracterización y propuestas para una política de vivienda*, Santiago, CEPAL.

FASSIN Didier, 1996, « Exclusion, underclass, marginalidad. Figures contemporaines de la pauvreté urbaine en France, aux États-Unis et en Amérique latine », *Révue française de sociologie*, 1996, vol. 1, XXXVII, p. 37-75.

FAVRET-SAADA Jeanne, 2014, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.

FAVRET-SAADA Jeanne, 2012, « Being affected », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, 1

mars 2012, vol. 2, nº 1, p. 435-445.

FERRANDO Francisco, 2010, « Santiago de Chile: antecedentes demográficos, expansión urbana y conflictos », *Revista de Urbanismo*, 25 janvier 2010, vol. 0.

FEUCHTWANG Stephan, 2013, « What is kinship? », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, 13 septembre 2013, vol. 3, nº 2, p. 281-284.

FINE Agnès, 2012, « Liens de fraternité », *Informations sociales*, 27 novembre 2012, nº 173, p. 36-45.

FIRTH Raymond, HUBERT Jane et FORGE Anthony, 1970, *Families and their relatives. Kinship in a middle-class sector of London*, Great Britain, Humanities Press.

FOLCHI Mauricio, 2007, « La higiene, la salubridad pública y el problema de la habitación popular en Santiago de Chile (1843-1925) » dans Rosalba L. López (ed.), *Perfiles habitacionales y condiciones ambientales. Historia urbana de Latinoamérica XVII-XX*, México, Universidad Autónoma de Puebla.

FONTAINE Laurence et SCHLUMBOHM Jürgen, 2000, « Household Strategies for Survival: An Introduction », *International Review of Social History*, 2000, vol. 45, Supplement S8, p. 1-17.

FONTAINE Romeo, GRAMAIN Agnès et WITTWER Jérôme, 2007, « Les configurations d'aide familiales mobilisées autour des personnes âgées dépendantes en Europe », *Économie et Statistique*, 2007, nº 403-404, p. 97-116.

FORRAY Rosanna, MÁRQUEZ Francisca et SEPÚLVEDA Camila, 2011, *Unidad Vecinal Portales. Arquitectura, identidad y patrimonio: 1955 – 2010*, Santiago, Seremi Metropolitana de Vivienda y Urbanismo.

FORS Stefan et LENNARTSSON Carin, 2008, « Social mobility, geographical proximity and intergenerational family contact in Sweden », *Ageing & Society*, 2008, vol. 28, p. 253-270.

FOURNIER Pierre, 2006, *Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur*, http://www.ethnographiques.org/2006/Fournier , 2006, consulté le 30 septembre 2018.

FRANCE Angélica, 1991, *El allegamiento: ¿sólo expresión de escasez de vivienda?*, Licence, Pontificia Universidad Católica de Chile, Escuela de Trabajo Social, Santiago.

GARCÍA B. et OLIVEIRA O. DE, 2015, « Family changes and public policies in Latin America », *Annual Review of Sociology*, 2015, vol. 37, p. 593–611.

GARCÍA B. et ROJAS O., 2002, « Los hogares latinoamericanos durante la segunda mitad del siglo XX: Una perspectiva sociodemográfica », *Estudios Demográficos y Urbanos*, 2002, p. 261–288.

GARRETÓN Manuel Antonio, CRUZ María Angélica et ESPINOZA Francisco, 2010, « Ciencias sociales y políticas públicas en Chile: cómo y por qué se investiga en el Estado », *Sociologias*, 2010, vol. 12, nº 24, p. 76-119.

GAUNT David, 1995, « Esprit de clan dans les villes suèdoises » dans *La famille en Europe. Parenté et perpétuation familiale*, Paris, La Découverte.

GERMANI Gino, 1969, « Etapas de la Modernización en América Latina », *Desarrollo Económico*, 1969, vol. 9, nº 33.

GLASER K. et TOMASSINI C., 2000, « Proximity of older women to their children: A comparison of Britain and Italy », *Gerontologist*, décembre 2000, vol. 40, nº 6, p. 729-737.

GODELIER Maurice, 2010, *Métamorphoses de la parenté*, s.l., Flammarion, 949 p.

GOJARD Séverine, GRAMAIN Agnès et WEBER Florence (eds.), 2003, *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte.

GOLLAC Sibylle, 2011, *La pierre de discorde : stratégies immobilières familiales dans la France contemporaine*, Thèse de doctorat, EHESS, sous la direction de Florence Weber, Paris.

GOLLAC Sibylle, 2003, « Maisonnée et cause commune: une prise en charge familiale » dans *Charges de famille: dépendance et parenté dans la france contemporaine*, Paris, Éditions La Découverte, p. 274-311.

GONZÁLEZ DE LA ROCHA Mercedes, PERLMAN Janice, JELIN Elizabeth, ROBERTS Bryan R. et WARD Peter M., 2004, « From the marginality of the 1960s to the "new poverty" of today: a LARR Research Forum », *Latin American Research Review*, 2004, vol. 39, nº 1, p. 183-203.

GOODY Jack, 1972, « The evolution of the family » dans Peter Laslett et Richard Wall (eds.), *Household and family in past time*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 103-124.

GOTMAN Anne, LÉGER Jean-Michel et DECUP-PANNIER Benoite, 1999, « Variations saisonnières de la vie familiale. Enquête sur les secondes résidences. » dans *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis.

GRAMAIN Agnès, LACAN Laure, WEBER Florence et WITTWER Jérôme, 2005, « Économie domestique et décisions familiales dans la prise en charge des personnes âgées dépendantes. De l'ethnographie à la formalisation microéconomique », *Revue Économique*, 2005, vol. 2, nº 56, p. 465-484.

GRAMAIN Agnès et WEBER Florence, 2001, « Ethnographie et économétrie : pour une coopération empirique », *Genèses*, 2001, vol. 3, nº 44, p. 127-144.

GREEN Margarita, 1988, *Familia, Hogar y Vivienda: el problema de los allegados*, Master, Pontificia Universidad Católica de Chile, Instituto de Sociología, Santiago.

GRYSOLE Amélie, 2018, *Placer et déplacer ses enfants : stratégies transnationales de mères sénégalaises aux Etats-Unis, en Italie et en France*, These de sociologie, EHESS, s.l.

GUBER Rosana, 2011, « La entrevista etnográfica o el arte de la no directividad (Capítulo 4) » dans *La etnografía. Método, campo y reflexividad*, Bogotá, Grupo Editorial Norma.

Des-substancializando a casa (Parte II). Configurações, prolongamentos, mobilidades e descontroles, [Document en processus, non publié], 2018.

GUEDES André D., 2014, « Fevers, movements, passions and dead cities in Northern Goiás », *Vivrant*, 2014, vol. 11, nº 1, p. 56-95.

GUEDES André D., 2013, *O trecho, as mães e os papéis: etnografia de movimentos e durações no norte de Goiás*, São Paulo, SP : Rio de Janeiro, RJ, ANPOCS, Associação Nacional de Pós-Graduação e Pesquisa em Ciências Socais ; Garamond (coll. « Coleção Cultura e economia »), 455 p.

GUROVICH A., 1989, « Síntesis crítica de la Operación Erradicación Masiva, Plan de Subsidios Dirigidos, MINVU, Serviu Metropo litano, 1979-1985. Gobierno de A. Pinochet », *Cuadernos de Arquitectura*, 1989, nº 57, p. 32-35.

GUYER Jane I., 1993, « Wealth in People and Self-Realization in Equatorial Africa », *Man*, 1993, vol. 28, nº 2, p. 243-265.

HAMMEL E. A. et LASLETT Peter, 1974, « Comparing Household Structure over Time and between Cultures », *Comparative Studies in Society and History*, 1974, vol. 16, nº 1, p. 73-109.

HAMMOND-TOOK William David, 1963, « Kinship, Locality, and Association: Hospitality Groups among the Cape Nguni », *Ethnology*, 1963, vol. 2, nº 3, p. 302-319.

HARTLEY Daniel, 2017, « Complexity, Immanence and the Long Revolution: On Raymond Williams », *Mediations: Journal of the Marxist Literary Group*, 2017, vol. 30, nº 1, p. 39-60.

HEIDEGGER Martin, 2005, *Ser y tiempo*, Santiago, Editorial Universitaria.

HEIDEGGER Martin, 2001, *Essais et conferénces*, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 1994, *Conferencias y artículos*, España, Ediciones del Serbal.

HERRERA Soledad, 2006, « Proyectos familiares y de pareja entre los jóvenes de Santiago de Chile », *Ultima Década*, 2006, vol. 25.

HERRERA Soledad, BARROS Carmen et FERNÁNDEZ Beatriz, 2011a, « Predictors of Quality of Life in Old Age: A Multivariate Study in Chile », *Journal of Population Ageing*, 2011, vol. 4, nº 3, p. 121-139.

Factores que inciden en el intercambio de apoyo familiar y en el bienestar de los adultos mayores, 2011b.

HERRERA Soledad et VALENZUELA Eduardo, 2006, « Matrimonios, separaciones y convivencias » dans Samuel Valenzuela, Eugenio Tironi et Thimoty Scully (eds.), *El eslabón perdido. Familia, modernización y bienestar en Chile*, Santiago, Taurus.

HERZFELD Michael, 2009, « The performance of secrecy: Domesticity and privacy in public spaces », *Semiotica*, 2009, vol. 2009, nº 175.

HIDALGO Rodrigo, 2002, « Vivienda social y espacio urbano en Santiago de Chile: Una mirada retrospectiva a la acción del Estado en las primeras décadas del Siglo XX », *EURE*, 2002, vol. 28, nº 83, p. 83-106.

HINTZE Susana, 2004, « Capital social y estrategias de supervivencia. Reflexiones sobre el capital social de los pobres » dans *Políticas Sociales y Economía Social: debates fundamentales*, Buenos Aires, Altamira.

HØJER Lars et BANDAK Andreas, 2015, « Introduction: the power of example », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 2015, vol. 21, nº S1, p. 1-17.

HONTEBEYRIE Juliette, 2010, « La famille avant la ville, ou comment se perpétuer dans un espace urbain en construction », *Annales de démographie historique*, 17 mars 2010, n° 117, nº 1, p. 213-247.

HONTEBEYRIE Julliette et ROSENTAL Paul-André, 1998, « Ségregation sociale de l'espace et dynamiques longes de peuplement: la rue Wacquez-Lalo à Loos-lès-Lille (1866-1954) » dans *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

HUBERT Jane, 1965, « Kinship and Geographical Mobility in a Sample from a London Middle-Class Area », *International Journal of Comparative Sociology*, 1 janvier 1965, vol. 6, nº 1, p. 61-78.

HUIZINGA Johan, 2014, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, France, Gallimard.

IACOVOU M et SKEW A.J, 2011, « Household composition across the new Europe: Where do the new member states fit in? », *Demographic Research*, 2011, vol. 25, nº 14, p. 465–490.

IBARRA Rodrigo, 2005, *Determinantes del allegamiento en Chile. El caso de las madres solteras*, Santiago, Expansiva (coll. « Indagación »).

INGOLD Tim, 2014, « That's enough about ethnography! », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, 17 juin 2014, vol. 4, nº 1, p. 383-395.

INGOLD Tim, 2011, *Being Alive. Essays on movement, knowledge and description*, New York, Routledge.

INGOLD Tim, 2000, *The perception of the environement. Essays on livelihood, dwelling and skill*, London, Routledge.

INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE ET DES ÉTUDES ÉCONOMIQUES (site Web) https://www.insee.fr/fr/information/2016815#def_M (dernier accès le 7 juin 2017)

INSTITUTO DE ESTUDIOS URBANOS Y TERRITORIALES, 2018, *Índice de Calidad de Vida Urbana Comunas y Ciudades de Chile 2018*, Santiago, PUC Chile.

ISENGARD Bettina et SZYDLIK Marc, 2012, « Living Apart (or) Together? Coresidence of Elderly Parents and Their Adult Children in Europe », *Research on Aging*, 1 juillet 2012, vol. 34, nº 4, p. 449-474.

JALLINOJA Riitta et WIDMER Eric D. (eds.), 2011, *Families and Kinship in Contemporary Europe: Rules and Practices of Relatedness*, s.l., Springer, 287 p.

JONAS Nicolas et LE PAPE Marie-Clémence, 2008, « L'équilibre entre les lignées ? Les aides à la famille et à la belle-famille, Abstract, Resumen », *Population*, 8 octobre 2008, vol. 63, nº 2, p. 299-316.

JONAS Nicolas, PAPE Marie-Clémence Le et VÉRON Bérangère, 2007, « Au nom du sang : amour et filiation », *Informations sociales*, 2007, nº 144, p. 100-107.

KERTZER David I., 1991, « Household history and sociological theory », *Ann. Rev. Socio.*, 1991, nº 17, p. 155-179.

LAMAISON Pierre et LÉVI-STRAUSS Claude, 1987, « La notion de maison », *Terrain*, 1 octobre 1987, nº 9, p. 34-39.

LAMBEK Michael, 2011, « Kinship as gift and theft: Acts of succession in Mayotte and Israel », *American Ethnologist*, 1 février 2011, vol. 38, nº 1, p. 2-16.

LAMBERT Anne, 2015, *« Tous propriétaires! »: l'envers du décor pavillonnaire*, Paris, Seuil.

LASLETT Peter, 1977, *Family Life and Illicit Love in Earlier Generations: Essays in Historical Sociology*, Great Britain, Cambridge University Press.

LASLETT Peter, 1972a, « Introduction: the History of the Family » dans *Household and Family in Past Times*, Great Britain, Cambridge University Press.

LASLETT Peter, 1972b, « La famille et le ménage : approches historiques », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, traduit par Antoinette Chamoux, 1972, vol. 27, nº 4, p. 847-872.

LASLETT Peter et WALL Richard (eds.), 1972, *Household and Family in Past Time. Comparative studies in the size and structure of the domestic group over the last three centuries*, Cambridge, Cambridge University Press.

LE PAPE Marie-Clémence, 2006, « Les ambivalences d'une double appartenance : hommes et femmes en milieux populaires, The ambivalences of dual family membership: Working class men and women », *Sociétés contemporaines*, 1 octobre 2006, no 62, nº 2, p. 5-26.

LE PLAY Frédéric, 1884, *L'organisation de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps*, Tours, A. Mame.

LEACH Edmund, 1989, « Masquerade: the presentation of the self in holi-day life », *The Cambridge Journal of Anthropology*, 1 janvier 1989, vol. 13, nº 3, p. 47-69.

LÉOBAL Clémence, 2017, *« Osu », « barraques » et « batiman »: redessiner les frontières de l'urbain à Saint-Laurent-du-Maroni (Guyane)*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris Descartes, Paris.

L'ESTOILE Benoît DE, 2015a, « Oikonomia or Governing the House. State policies, domestc practices and "the good life" in Northeastern Brazil », Princeton University.

L'ESTOILE Benoît DE, 2015b, *Je les aime comme amis, pas comme patrons. Comment décrire des relations de dépendance personnelle?*, [texte pour le séminaire « Modes de gouvernement et pratiques économiques ordinaires »]

L'ESTOILE Benoît DE, 2015c, « La politique par les côtés: une ethnographie du lien politique ordinaire au Nordeste du Brésil », Conférence à Laussane.

L'ESTOILE Benoît DE, 2014, « "Money Is Good, but a Friend Is Better": Uncertainty, Orientation to the Future, and "the Economy" », *Current Anthropology*, 1 août 2014, vol. 55, nº S9, p. S62-S73.

LEVI Giovanni, 1989, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard.

LÉVY-BRUHL Lucien, 1949, *Carnets*, Paris, PUF.

LÉVI-STRAUSS Claude, 2002, *Les structures élémentaires de la parenté*, Berlin, Mouton de Gruyter.

LÉVI-STRAUSS Claude, 2011, *Antropología estructural*, Barcelona, Paidós.

LEWIS Oscar, 2004, *Los hijos de Sánchez*, México, Editorial Grijalbo.

LOMNITZ Larissa, 1977, *Networks and Marginality. Life in a Mexican Shantytown*, New York, Academic Press.

LOMNITZ Larissa, 1975, *Cómo sobreviven los marginados*, Mexico, Siglo XXI.

LOMNITZ Larissa et LISAUR Marisol Perez, 1980, *Significados culturales y expresion de la familia en México*, México.

LOMNITZ Larissa et LIZAUR Marisol Pérez, 1986, « La gran familia como unidad básica de solidaridad en México », *Anuario Jurídico XIII. Primer congreso interdisciplinario sobre la familia mexicana*, 1986, p. 147-164.

LOMNITZ Larissa et LIZAUR Marisol Pérez, 1978a, « The History of a Mexican Urban Family », *Journal of Family History*, 1978, vol. 3, nº 4.

LOMNITZ Larissa et LIZAUR Marisol Pérez, 1978b, *Una familia de la élite mexicana: parentesco, clase y cultura, 1820-1980*, México, Miguel Ángel Porrúa.

LUHMANN Niklas, 2007, *La sociedad de la sociedad*, México, Universidad Iberoamericana.

LUHMANN Niklas, 1998, « Complejidad y sentido » dans *Complejidad y modernidad*, Madrid, Trotta, p. 25-30.

MARCELIN Louis Herns, 1999, « A linguagem da casa entre os negros no Recôncavo Baiano », *Mana*, 1999, vol. 5, nº 2, p. 31-60.

MARCELIN Louis Herns, 1996, *A Invenção da Família Afro-Americana: Família, Parentesco e Domesticidade entre os Negros do Recôncavo da Bahia, Brasil*, PHD, PPGAS / Museu

Nacional / UFRJ, s.l.

MÁRQUEZ Francisca, 2009, « Historias e identidades barriales del Gran Santiago: 1950-2000 », *Avá*, nº 15.

MÁRQUEZ Francisca et ARRIAGADA Rodolfo, 2017, *[Relatos de una] ciudad trizada: Santiago de Chile*, 1a edición., Providencia, Santiago, Chile, Ocho Libros.

MATTOS Carlos DE, FUENTES Luis et LINK Felipe, 2014, « Tendencias recientes del crecimiento metropolitano en Santiago de Chile: ¿Hacia una nueva geografía urbana? », *Revista INVI*, vol. 29, nº 81, p. 193-219.

MAUSS Marcel, 2009, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. Étude de morphologie sociale » dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF.

MAUSS Marcel, 2007, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, s.l., Presses Universitaires de France.

MAYOL María Soledad, 1988, *El fenómeno de los allegados: una forma de marginalidad urbana. Estudio de caso: comuna de Estación Central*,Pontificia Universidad Católica de Chile, Instituto de Geografía, Santiago.

MERCADO Olga, 1993, « Allegamiento: operacionalización del concepto y características relevantes » dans *Allegados: caracterización y propuestas para una política de vivienda*, Santiago, CEPAL.

MERLEAU-PONTY Maurice, 2009, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard (coll. « Tel »), 537 p.

MERLEAU-PONTY Maurice, 1997, *Fenomenología de la percepción*, Barcelona, Península.

MILLER Daniel (ed.), 2001, *Home possessions: material culture behind closed doors*, Oxford, Berg, 234 p.

MONTECINO Sonia, 2006, *Identidades, mestizajes y diferencias sociales en Osorno, Chile. Lecturas desde la antropología de la alimentación*, Thèse de Doctorat, Leiden University Repository, s.l.

MONTECINO Sonia et AGUIRRE Sonia Montecino, 1996, *Madres y huachos: alegorías del mestizaje chileno*, s.l., Editorial Sudamericana, 176 p.

MORA Pía, FULGUEIRAS Mariana et INNOCENTI Daniella, 2014, *¿Densificación como vía para conciliar negocio inmobiliario e integración social? El caso de la comuna de Santiago de Chile*, Santiago, Centro de Políticas Públicas UC (coll. « Notas Públicas »).

MORALES Felix, 2006, *Nuevo diccionario ejemplificado de chilenismos y de otros usos diferenciales del español de Chile*, Valparaíso, Puntángeles.

MORANDÉ Pedro, 2017, « La crisis del paradigma modernizante de la sociología latinoamericana » dans Andrés Biehl et Patricio Velasco (eds.), *Pedro Morandé. Textos sociológicos escogidos*, Santiago, Ediciones Universidad Católica de Chile, p. 35-64.

MOREL-BROCHET Annabelle et ORTAR Nathalie (eds.), 2012, *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan.

MORENO Juan Cristóbal, 2013, *Evolución del déficit habitacional cuantitativo. Resultados de la Encuesta CASEN 2011*, Santiago, Observatorio MINVU.

MOTTA Eugênia, 2016, « Casas e economia cotidiana » dans Rute Imanishi Rodrigues (ed.),

Vida social e política nas favelas: pesquisas de campo no Complexo do Alemão, Rio de Janeiro, Ipea, p. 197-213.

MOTTA Eugênia, 2014, « Houses and economy in the favela », *Vivrant*, 2014, vol. 11, nº 1, p. 118-158.

MULET Pascal, 2018, *Des lieux appropriés. Économies contemporaines du Haut-Atlas*, Paris, Éditions Rue d'Ulm.

MURRAY C. et CLAPHAM D., 2015, « Housing policies in Latin America: Overview of the four largest econ- omies », *International Journal of Housing Policy*, 2015, vol. 15, nº 3, p. 347–364.

NECOCHEA Andrés, 1987, « Los Allegados: una estrategia de supervivencia solidaria en vivienda », *EURE*, 1987, vol. 13-14, nº 39-40, p. 85-99.

NEEDHAM Rodney, 1985, *Exemplars*, Berkeley, University of California Press.

NEEDHAM Rodney, 1974, *Remarks and Invetions. Skeptical essays about kinship*, Great Britain, Cox & Wyman Ltd.

NEEDHAM Rodney (ed.), 1971, *Retinking kinship and marriage*, Edinburgh, T. & A. Constable Limited.

ÓRDENES CARVAJAL Claudia, 2016, *Servicio doméstico en Chile: caracterización, evolución y determinantes de su participación laboral*, Thèsis de master, Universidad de Chile, Santiago.

ORTAR Nathalie, 1999, « Les multiples réalités du terme résidence secondaire » dans *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis, p. 139-156.

ORTNER Sherry B., 1984, « Theory in Anthropology since the Sixties », *Comparative Studies in Society and History*, 1984, vol. 26, nº 1, p. 126-166.

OSWALD Ursula, 1991, *Estrategias de superviviencia en la ciudad de México*, México, CRIM, UNAM.

PALMA Julieta, 2018, *Extended living arrangements in Chile: an analysis of subfamilies*, PHD Dissertation, Cambridge University, Cambridge.

PALMA Julieta et SCOTT Jacqueline, 2018, « The implications of changing living arrangements for intergenerational relations in Chile », *Contemporary Social Science*, 9 avril 2018, p. 1-14.

PARKER PEARSON Michael et RICHARDS Colin, 1997, *Architecture and order approaches to social space*, London; New York, Routledge.

PARSONS Talcott, 1943, « The Kinship System of the Contemporary United States », *American Anthropologist*, 1 janvier 1943, vol. 45, nº 1, p. 22-38.

PELETZ Michael G., 1995, « Kinship Studies in Late Twentieth-Century Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, 1995, vol. 24, p. 343-372.

PELIOWSKI Sholem, 1993, « Del allegamiento a la densificación: programas habitacionales para la precariedad urbana » dans *Allegados: caracterización y propuestas para una política de vivienda*, Santiago, CEPAL.

PÉREZ Francisca, 2012, *Representaciones y prácticas cotidianas del espacio doméstico y el suburbio burgués. Barrio El Golf, Santiago 1930 – 1960*, Doctorado en Arquitectura y Estudios Urbanos, Pontificia Universidad Católica de Chile, Santiago.

PÉREZ VILAR Natalia, 2009, « De la hospitalidad a la hostilidad. Ruptura del lazo social », *Tramas UAM-X*, 2009, vol. 31, p. 31-46.

PERRET Bernard, 2003, *De la société comme monde commun*, Paris, Desclée de Brouwer (coll. « Sociologie économique »), 224 p.

PFIRSCH Thomas, 2011a, « Une géographie de la famille en Europe du Sud », *Cybergeo : European Journal of Geography*, 25 mai 2011.

PFIRSCH Thomas, 2011b, « Maisons de famille et systèmes de villégiature dans les élites urbaines : l'exemple de Naples », *Genèses*, 2 février 2011, n° 81, nº 4, p. 104-127.

PFIRSCH Thomas, 2009, « Proximité familiale et organisation résidentielle de la parentèle dans les élites d'une ville d'Europe du Sud. L'exemple de Naples », *Journal of Urban Research*, 2009, Special issue 1.

PFIRSCH Thomas, 2008, *Des territoires familiaux dans la ville. Classes supérieures, relations familiales et espace urbain à Naples*, PHD, Université Paris ouest Nanterre La défense, s.l.

PINA-CABRAL João de, 2016b, « Brazilian Serialities: Personhood and Radical Embodied Cognition », *Current Anthropology*, 2 juin 2016, vol. 57, nº 3, p. 247-260.

PINA-CABRAL João de, 2014a, « Agnatas, vizinhos e amigos: variantes da vicinalidade em África, Europa e América », *Revista de Antropologia*, 19 décembre 2014, vol. 57, nº 2, p. 23-46.

PINA-CABRAL João de, 2014b, « World: An anthropological examination (part 1) », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, juin 2014, vol. 4, nº 1, p. 49-73.

PINA-CABRAL João de, 1997, « Houses and legends: family as community of practice in Urban Portugal » dans *Family and kinship in Europe*, London, Pinter, p. 77-102.

PINA-CABRAL João de, 1991, « Identités familiales dans la succession des générations au sein de la bourgeoisie de Porto », *Recherches en anthropologie au Portugal*, 1991, vol. 3, nº 1, p. 39-47.

PINA-CABRAL João de, 1989, « L'héritage de Maine : Repenser les catégories descriptives dans l'étude de la famille en Europe », *Ethnologie française*, 1989, vol. 19, nº 4, p. 329-340.

PINA-CABRAL João de, 1986, *Sons of Adam, Daughters of Eve. The peasant Worldview of the Alto Minho*, Oxford, Clarendon Press.

PINA-CABRAL João de et LIMA Antónia Pedroso de, 2005, « Como fazer uma história da familia: um exercício de contextualização social », *Etnográfica*, 2005, IX, nº 2, p. 355-388.

PINA-CABRAL João de et SILVA Vanda, 2013, *Gente livre: consideração e pessoa no baixo sul da Bahia*, São Paulo, SP, Terceiro Nome.

PIZARRO Cynthia, 2014, « La entrevista etnográfica como práctica discursiva: análisis de caso sobre las pistas meta-discursivas y la emergencia de categorías nativas », *Revista de Antropologia*, 11 novembre 2014, vol. 57, nº 1, p. 461-496.

PRIETO Bárbara, 2001, *Determinantes de la situación de allegamiento interno en las familias de bajos ingresos*, Thèsis de master, Institut d'Économie, Pontificia Universidad Católica de Chile, Santiago.

PROURBANA UC, work in progress, *Estudio sobre el mercado del arriendo en Chile*, s.l., Centro de Políticas Públicas UC, BID.

PUSCHMANN Paul et SOLLI Arne, 2014, « Household and family during urbanization and industrialization: efforts to shed new light on an old debate », *The History of the Family*, 2 janvier 2014, vol. 19, nº 1, p. 1-12.

QUIJANO Aníbal, 1973, « Redefinición de la dependencia y proceso de marginalización en América Latina » dans Francisco Weffort et Aníbal Quijano (eds.), *Populismo, marginalización y dependencia*, San José, Costa Rica, Editorial Universitaria Centroamericana, p. 171-329.

QUIRÓS Julieta, 2015, « Etnografiar mundos vividos. Desafíos de trabajo de campo, escritura y enseñanza en antropología », *PUBLICAR-En Antropología y Ciencias Sociales*, 2015, nº 17.

RAMÓN Armando DE, 2000, *Santiago de Chile: (1541-1991): historia de una sociedad urbana*, Santiago, Editorial Sudamericana.

RAMÓN Armando DE, 1985, « Estudio de una periferia urbana : Santiago de Chile 1850-1900 », *Historia, Instituto de Historia Pontificia Universidad Católica de Chile*, 1985, nº 20, p. 199-289.

RASSE Alejandra, SALCEDO Rodrigo et PARDO Juan, 2009, « Transformaciones económicas y socioculturales: ¿Cómo segmentar a los chilenos hoy? » dans Alfredo Joignant et Pedro Güell (eds.), *El arte de clasificar a los chilenos: Enfoques sobre los modelos de estratificación en Chile*, Santiago, Ediciones Universidad Diego Portales, p. 17-36.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2012, *Diccionario de la lengua española*, 22e éd.

REHER David Sven, 1998, « Family Ties in Western Europe: Persistent Contrasts », *Population and Development Review*, 1998, vol. 24, nº 2, p. 203-234.

RÉMY Jean, 1999, « Dédoublement des espaces sociaux et problèmatiques de l'habitat » dans *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis, p. 315-345.

RICOEUR Paul, 2009, *Parcours de la reconnaissance: trois études*, Paris, Gallimard.

ROCHA Mercedes Gonzalez DE LA et GANTT Barbara B., 1995, « The Urban Family and Poverty in Latin America », *Latin American Perspectives*, 1995, vol. 22, nº 2, p. 12-31.

RODRÍGUEZ Alfredo et SUGRANYES Ana (eds.), 2005, *Los con techo. Un desafío para la política de vivienda social*, Santiago, Ediciones SUR.

ROMERO Luis Alberto, 1997, *Qué hacer con los pobres?: élite y sectores populares en Santiago de Chile, 1840-1895*, s.l., Editorial Sudamericana S.A., 220 p.

ROSENTAL Paul-André, 2002, « Les liens familiaux, forme historique? » dans *Les solidarités familiales en questions : Entraide et transmission*, Paris, L.G.D.J, p. 107-142.

ROSENTAL Paul-André, 1999, *Les sentiers invisibles. Espaces, familles et migrations dans la France du XIXe siècle*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

RUGGLES Steven, 2010, « Stem Families and Joint Families in Comparative Historical Perspective », *Population and Development Review*, 2010, vol. 36, nº 3, p. 563-577.

RUGGLES Steven, 2009, « Reconsidering the Northwest European Family System: Living Arrangements of the Aged in Comparative Historical Perspective », *Population and Development Review*, 2009, vol. 35, nº 2, p. 249-273.

RUGGLES Steven, 2007, « The Decline of Intergenerational Coresidence in the United States, 1850 to 2000 », *American Sociological Review*, 2007, vol. 72, p. 964-989.

RUGGLES Steven, 1994, « The Transformation of American Family Structure », *The American Historical Review*, 1994, vol. 99, nº 1, p. 103.

RUGGLES Steven et HEGGENESS Misty, 2008, « Intergenerational coresidence in developing countries », *Population and Developement Review*, 2008, vol. 34, nº 2, p. 253-281.

SABATINI Francisco, 2000, « Reforma de los mercados de suelo en Santiago, Chile: efectos sobre los precios de la tierra y la segregación residencial », *EURE*, 2000, vol. 26, nº 77, p. 49-80.

SABATINI Francisco, CÁCERES Gonzalo et CERDA Jorge, 2001, « Segregación residencial en las principales ciudades chilenas: Tendencias de las tres últimas décadas y posibles cursos de acción », *EURE (Santiago)*, décembre 2001, vol. 27, nº 82, p. 21-42.

SABATINI Francisco, RASSE Alejandra, MORA Pía et BRAIN Isabel, 2012, « ¿Es posible la integración residencial en las ciudades chilenas?: Disposición de los grupos medios y altos a la integración con grupos de extracción popular », *EURE (Santiago)*, septembre 2012, vol. 38, nº 115, p. 159-194.

SABATINI Francisco, WORMALD Guillermo, SIERRALTA C. et PETERS P., 2010, « Segregación residencial en Santiago: Tendencias 1992-2002 y efectos vinculados con su escala geográfica » dans Francisco Sabatini, Rodrigo Salcedo, Guillermo Wormald et Gonzalo Cáceres (eds.), *Tendencias de la segregación en las principales ciudades chilenas: Análisis censal 1982-2002*, Santiago, Pontificia Universidad Católica de Chile/Instituto Nacional de Estadísticas, p. 19-42.

SAENZ Álvaro et DIPAULA Jorge, 1981, « Precisiones teórico-metodológicas sobre la noción de estrategias de existencia », *Demografía y Economía*, 1981, vol. 15, nº 2, p. 149-163.

SAGREDO Rafael, 2013, *Historia de la vida privada en Chile 3: El Chile contemporáneo. De 1925 a nuestros días*, s.l., Penguin Random House Grupo Editorial Chile, 694 p.

SAHLINS Marshall, 2011a, « What kinship is (part two) », *Journal of the royal anthropological institute*, 2011, vol. 17, nº 2, p. 227-242.

SAHLINS Marshall, 2011b, « What kinship is (part one) », *Journal of the royal anthropological institute*, 2011, vol. 17, nº 1, p. 2-19.

SALAZAR Gabriel, 2006, *Ser niño « huacho » en la historia de Chile (siglo XIX)*, s.l., Lom Ediciones, 140 p.

SALAZAR Gabriel, 1990, « Ser niño huacho en la Historia de Chile (siglo XIX) », *Proposiciones Chile historia y bajo pueblo*, 1990, vol. 19, p. 55-83.

SALINAS Viviana, 2011, « Socioeconomic Differences According to Family Arrangements in Chile », *Population Research and Policy Review*, 1 octobre 2011, vol. 30, nº 5, p. 677-699.

SANSOT Pierre, STROHL Hélène, TORGUE Henri et VERDILLON Claude, 1978, *L'espace et son double. De la résidence secondaire aux autres formes secondaires de la vie sociale*, Paris, Éditions du Champ urbain.

SANTA MARÍA Ignacio, 1988, « Los allegados: ¿Una catástrofe ambiental inevitable? », *EURE*, 1988, vol. 15, nº 44, p. 79-86.

SCHMINK Marianne, 1984, « Household Economic Strategies: Review and Research Agenda », *Latin American Research Review*, 1 janvier 1984, vol. 19, nº 3, p. 87-101.

SCHNEIDER David M., 2004, « What is kinship all about? » dans Robert Parkin et Linda Stone (eds.), *Kinship and Family. An anthropological reader*, Australia, Blackwell Publishing Ltd.

SCHNEIDER David M., 1980, *American Kinship. A cultural account*, United States of America, The University of Chicago Press.

SCHÜTZ Alfred, 2007, *Essais sur le monde ordinaire*, Paris, Le félin.

SCHÜTZ Alfred, 1995, *El Problema de la realidad social*, Buenos Aires, Amorrortu.

SCHÜTZ Alfred, 1987, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Klincksieck.

SCHÜTZ Alfred, 1973, *Las estructuras del mundo de la vida*, Buenos Aires, Amorrortu Editores.

SEGALEN Martine, 2010, *Sociologie de la famille*, s.l., Armand Colin, 482 p.

SEGOVIA Olga, 2005, « Habitar en conjuntos de vivienda social: ¿cómo construir identidad, confianza y participación social? » dans *Los con techo: un desafío para la política de vivienda social*, Santiago, Ediciones SUR, p. 79-90.

SHELTON Nicola et GRUNDY Emily, 2000, « Proximity of Adult Children to their Parents in Great Britain », *International Journal of Population Geography*, 2000, vol. 6, nº 3, p. 181–195.

SINGER Linda, 1981, « Merleau-Ponty on the concept of style », *Men and World*, 1981, vol. 14, p. 153-163.

SINGLY François DE, 2004, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.

SMITH Raymond T., 1970, « The Nuclear Family in Afro - American Kinship », *Journal of Comparative Family Studies*, 1970, vol. 1, nº 1, p. 55-70.

STILLERMAN Joel, 2016, « Educar a niñas y niños de clase media en Santiago: capital cultural y segregación socioterritorial en la formación de mercados locales de educación », *EURE (Santiago)*, mai 2016, vol. 42, nº 126, p. 169-186.

STILLERMAN Joel et SALCEDO Rodrigo, 2010, « Es mucho más que comprar. Discursos y prácticas espaciales cotidianas en Malls de Santiago », *Estudios Avanzados*, 2010, nº 13, p. 79-103.

STRATHERN Marilyn, 1988, *The Gender of the Gift: Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, s.l., University of California Press.

SUBERCASEAUX Miguel, 1986, *Diccionario de chilenismos*, Santiago, Chile Juvenil.

SUGRANYES Ana, 2005, « La política habitacional en Chile, 1980-2000: un éxito liberal para dar techo a los pobres » dans *Los con techo: un desafío para la política de vivienda social*, Santiago, Ediciones SUR, p. 23-50.

TANNER Nancy, 1974, « Matrifocality in Indonesia and Africa and among Black Americans » dans Michelle Zimbalist Rosaldo et Louise Lamphere (eds.), *Woman, Culture, and Society*, Stanford, California, Stanford University Press.

TAPIA Rodrigo, ARAOS Consuelo et SALINAS Carolina, 2012, « Condominios Familiares: una alternativa de solución residencial para las familias allegadas en lotes tipo 9x18 » dans *Propuestas para Chile. Concurso Políticas Públicas 2013*, Santiago, Universidad Católica de Chile, p. 101-137.

TOMASSINI Cecilia, WOLF Douglas A. et ROSINA Alessandro, 2003, « Parental Housing Assistance and Parent-Child Proximity in Italy », *Journal of Marriage and Family*, 1 août 2003, vol. 65, nº 3, p. 700-715.

TORCHE Arístides, 1993, « Comentarios » dans *Allegados: caracterización y propuestas para una política de vivienda*, Santiago, CEPAL.

TORCHE Florencia, 2005, « Unequal but Fluid: Social Mobility in Chile in Comparative Perspective », *American Sociological Review*, 2005, vol. 70, nº 3, p. 422-450.

TOREN Christina, 2009, « Intersubjectivity as Epistemology », *Social Analysis*, 1 janvier 2009, vol. 53, nº 2.

TRÉVISI Marion, 2006, « Les relations tantes, nièces dans les familles du Nord de la France au

XVIIIe siècle, Summary », *Annales de démographie historique*, 2006, nº 112, p. 9-31.

URMENETA Roberto, 1993, « Allegamiento y política habitacional: evolución y perspectivas del fenómeno: resultados de la encuesta de calidad de vida » dans *Allegados: caracterización y propuestas para una política de vivienda*, Santiago, CEPAL.

VERDON Michel, 1980, « Shaking off the Domestic Yoke, or the Sociological Significance of Residence », *Comparative Studies in Society and History*, 1980, vol. 22, nº 1, p. 109-132.

VERDON Michel, 1979, « Sleeping Together: The Dynamics of Residence among the Abutia Ewe », *Journal of Anthropological Research*, 1 décembre 1979, vol. 35, nº 4, p. 401-425.

VERGARA Francisco et PALMER Montserrat, 1990, *El lote 9 x 18 en la encrucijada habitacional de hoy*, s.l., Facultad de Arquitectura y Bellas Artes, Pontificia Universidad Católica, 160 p.

VIEGAS Susana De Matos, 2003, « Eating With Your Favourite Mother: Time And Sociality In A Brazilian Amerindian Community », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1 mars 2003, vol. 9, nº 1, p. 21-37.

VIGNATO Silvia, 2012, « 'Men come in, men go out': single Muslim women in Malaysia and Aceh », *Social Identities*, 1 mars 2012, vol. 18, nº 2, p. 239-257.

WALLACE Claire, 2002, « Household Strategies: Their Conceptual Relevance and Analytical Scope in Social Research », *Sociology*, 2002, vol. 36, nº 2, p. 275-292.

WEBER Florence, 2015, *Brève histoire de l'anthropologie*, Paris, Flammarion.

WEBER Florence, 2013, *Penser la parenté aujourd'hui: La force du quotidien*, Paris, Éditions Rue d'Ulm.

WEBER Florence, 2009a, *Le travail à-côté: Une ethnographie des perceptions*, s.l., Éditions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 238 p.

WEBER Florence, 2009b, *Manuel de l'ethnographe*, Paris, PUF.

WEBER Florence, 2007, « Vers une ethnographie des prestations sans marché. Préface à l'Essai sur le don » dans *Essai sur le don*, Paris, p. 7-75.

WEBER Florence, 2006, « L'approche ethnographique (introduction au dossier) », *Idées*, 2006, nº 143, p. 4.

WEBER Florence, 2005, *Le sang, le nom, le quotidien: Une sociologie de la parenté pratique*, Paris, Aux Lieux d'Être, 272 p.

WEBER Florence, 2003, « Pour penser la parenté contemporaine » dans *Les solidarités familiales en questions : Entraide et transmission*, Paris, L.G.D.J, p. 73-106.

WEBER Florence, 1998, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XXe siècle*, Paris, Belin.

WEBSTER David, 2009, *A sociedade chope : indivíduo e aliança no Sul de Moçambique 1969-1976*, Lisboa, Instituto Ciencias Sociais.

WIDMER Eric D. et JALLINOJA Riitta (eds.), 2008, *Beyond the nuclear family: families in a configurational perspective*, Bern ; New York, Peter Lang (coll. « Population, family, and society Population, famille et société »), 401 p.

WILK Richard, 1991, « The household in athropology: panacea or problem? », *Reviews in Anthropology*, 1991, p. 1-12.

WILLIAMS Raymond, 2001, *The long revolution*, Orchard Park, NY, Broadview Press, 399 p.

WILLIAMS Raymond, 1977, *Marxism and Litterature*, Oxford, Oxford University Press.

WILLMOTT Peter et YOUNG Michael, 2010, *Le village dans la ville*, 1re éd., s.l., Presses Universitaires de France - PUF, 208 p.

WILLMOTT Peter et YOUNG Michael, 1957, *Family and kinship in East London*, s.l., Routledge and Kegan Paul.

WILSON Sergio, 1985, *El drama de las familias sin casa y los allegados*, Santiago, Fundación para la Acción Vecinal y Comunitaria.

WOORTMANN Klaas, 1980, « Casa e Família Operária », *Anuário Antropológico*, 1980, vol. 80, p. 119-150.

YANAGISAKO Sylvia Junko, 1979, « Family and Household: The Analysis of Domestic Groups », *Annual Review of Anthropology*, 1979, vol. 8, p. 161-205.

ZELIZER Viviana, 2001, « Transactions intimes », *Genèses*, 2001, vol. 42, no 1, p. 121-144.

ZIMMER Zachary, FANG Xianghua, KANEDA Toshiko, TANG Zhe et KWONG Julia, 2004, « Trends and transitions on children's coresidence with older adults in Beijing municipality », *Population Council. Policy Research Division*, 2004, no 187, p. 1-29.

ANNEXE

TABLEAU 2 : SYNTHESE DES ENTRETIENS REALISEES PAR CAS D'ETUDE

CAS Nº	Nom du cas (fictif)	Terrain premier contact	Type de contact	Arrondisse-ment	ENTRETIENS Nº	Enquêté(es) (fictif)	Lieu	Date	N enquêté(es)
C1	Carrasco B.	Terrain 1 2006	Fondation TECHO	Peñalolén	**E1**	**Juana Carrasco B.**	Chez sa mère	Novembre 2006	1
C2	Gutiérrez F.	Terrain 1 2006	Fondation TECHO	Peñalolén	**E2**	**Patricia Gutiérrez F.** Fille 1 Fille 2	Chez elle	Novembre 2006	3
C3	Núñez O.	Terrain 1 2006	Réseau personnel	Peñalolén	**E3**	**Alejandra O.**	Chez elle	Novembre 2006	3
					E4	Soledad Núñez O. (Fille)	Chez elle	Novembre 2006	
					E5	Penélope Núñez O. (Fille)	Chez sa mère	Novembre 2006	
					E49	Soledad Núñez O. (Fille)	Chez elle	Octobre 2014	
C4*	Segovia A.	Terrain 2 2007	Réseau personnel	Peñalolén	**E6**	**Victoria A.** Luis Segovia (mari) Fille 1 Fille 2	Chez Victoria A.	Mars 2007	5
					E7	Victoria A.	Chez elle	Mars 2007	
					E82	Victoria A. Petite-fille	Chez Victoria	Juillet 2015	
C5	Soto B.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Conchalí	**E8**	**Ana B.** Mari	Chez eux	Mars 2007	2
C6	Tapia V.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Conchalí	**E9**	**Marta V.** Amandina Tapia V. Fille Mari	Chez Marta V.	Mars 2007	4
C7	López I.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Conchalí	**E10**	**Elizabeth I.** Mari	Chez eux	Mars 2007	2

C8	Jara I.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Peñalolén	**E11**	**Paloma I.** Fille Nièce	Chez Paloma I.	Avril 2007	3
C9	Lara M.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Peñalolén	**E12**	**Pamela Lara M.**	Chez ses parents	Avril 2007	1
C10	Solís T.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Peñalolén	**E13**	**Marcela T.** Belle-fille	Chez Marcela T.	Avril 2007	2
C11	Palma A.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Peñalolén	**E14**	**Nicol A.**	Chez ses parents	Avril 2007	1
C12	Tapia S.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Peñalolén	**E15**	**Julia S.** Andrea (nièce)	Chez Julia	Avril 2007	2
C13	Ramos S.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Peñalolén	**E16**	**Lidia G.**	Chez ses beux-parents	Avril 2007	1
C14	Soto T.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Peñalolén	**E17**	**Marjorie H.**	Chez sa mère	Avril 2007	1
C15	Jara A.	Terrain 2 2007	Fondation TECHO	Peñalolén	**E17**	**Guillermina A.**	Chez Paloma I. (C8)	Avril 2007	1
C16	Saldes T.	Terrain 3 2013	Réseau personnel	Lo Barnechea	**E19**	**José Saldes T.**	Chez lui	Mars 2013	9
					E24	Isabel (femme)	Chez elle	Mars 2013	
					E25	*Andrés (frère)* Saldes María Estela Saldes (femme) Trinidad Saldes (fille) Fille 2 Fils 1 Fils 2	Chez eux	Mars 2013	
					E35	Clara Ester	Chez ses parents	Mars 2013	
					E53	Isabel	Chez elle	Octobre 2014	
					E57	Clara Ester	Chez elle	Octobre 2014	
17	Sabalsa R.	Terrain 3 2013	Réseau personnel	Vitacura	**E20**	**Carolina R.** Jacinta Sabalsa R. (fille) Valentina Sabalsa R. (fille) Teresa Sabalsa R. (fille)	Chez Carolina R.	Mars 2013	4
					E26	Jacinta Sabalsa R.	Chez elle	Mars 2013	
					E71	Carolina R. Valentina Sabalsa R.	Chez Carolina R.	Novembre 2014	

					E77	Teresa Sabalsa R.	Café Universitaire (EEUU)	Junio 2014	
C18	Baum A.	Terrain 3 2013	Réseau personnel	Las Condes	**E21**	**Milagros A.**	Chez elle	Mars 2013	3
					E23	Adriana (belle-mère)	Chez Milagros	Mars 2013	
					E30	Josefina (fille)	Café près du travail	Avril 2013	
C19	Narváez O.	Terrain 3 2013	Réseau personnel	Vitacura	**E22**	**Emanuel Narváez O.** María de los Ángeles (femme) Pedro Pablo (fils)	Chez eux	Mars 2013	6
					E28	Pedro Pablo (fils)	Café universitaire	Mars 2013	
					E29	*Emanuel Narváez (père)* Ángeles María O. (femme) Juan Andrés Narváez O. (fils)	Chez Emanuel N. et Ángeles María O.	Avril 2013	
					E79	Pedro Pablo (fils)	Chez ses parents	Septembre 2015	
C20	Risopatrón A.	Terrain 3 2013	Réseau personnel	Vitacura	**E27**	**Luz B.**	Chez elle	Mars 2013	2
					E36	María Luz A. (fille)	Chez elle	Avril 2013	
C21	Anchoberry H.	Terrain 3 2013	Enquêté	Lo Barnechea	**E40**	**Sofía Anchoberry H.**	Chez elle	Avril 2013	4
					E31	Juan (fils)	Chez ses parents	Avril 2013	
					E32	Javiera H. (mère) Juan (fils)	Chez Javiera H.	Avril 2013	
					E41	Javiera (nièce)	Au bureau	Avril 2013	
					E93	Juan (fils)	Par téléphone Paris-Santiago	Novembre 2015	
C22	Areche B.	Terrain 3 2013	Réseau personnel	Las Condes	**E34**	**María Elena Areche B.** Josefina Areche B. (sœur)	Chez María Elena Areche B.	Avril 2013	3
					E33	Francisca (belle-sœur)	Chez elle	Avril 2013	
C23	Insunza J.	Terrain 3 2013	Réseau personnel	Lo Barnechea	**E39**	**Luz María Insunza J.**	Chez elle	Avril 2013	4
					E38	Rosario J. (mère)	Chez Alejandra	Avril 2013	
					E37	Alejandra (belle-sœur)	Chez elle	Avril 2013	

					E78	Joaquín (neveau)	Cafe à Paris	Juin 2015	
C24	Fernández G.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	San Miguel	**E42**	**José Manuel**	Au bureau/dans la voiture	Octobre 2014	3
					E43	Rosario (mère)	Au bureau/dans la voiture	Octobre 2014	
					E45	María José (sœur)	Au bureau/dans la voiture	Octobre 2014	
C25	Heldt I.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	Ñuñoa/Centre-ville	**E58**	**Maureen Heldt I.**	Chez sa mère	Octobre 2014	4
					E44	Tania I. (mère)	Au bureau	Octobre 2014	
					E75	*Jaqueline (belle-mère)* Luis (mari)	Chez eux	Novembre 2014	
C26	Flores G.	Terrain 4 2014	Enquêté	Peñalolén	**E46**	**Magdalena Flores G.**	Chez elle	Octobre 2014	1
C27	Pérez R.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	San Miguel	**E47**	**Marina Pérez R.**	Au bureau	Octobre 2014	3
					E52	Roberta R. (tante)	Chez elle	Octobre 2014	
					E64	Javiera R. (mère)	Chez elle	Novembre 2014	
C28	Gutiérrez H.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	La Florida	**E62**	**Juan Carlos Gutiérrez** Ana María H. (femme)	Chez eux	Novembre 2014	3
						Julieta Gutiérrez H. (fille)	Au bureau	Octobre 2014	
C29	Montoya N.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	Ñuñoa	**E50**	**Edmundo Montoya N.**	Café près du bureau	Octobre 2014	1
C30	Carrasco D.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	San Miguel	**E51**	**Javier Carrasco D.**	Chez lui	Octobre 2014	1
C31	Aguad B.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	Ñuñoa	**E54**	**Enrique Aguad B.**	Café près du bureau	Octobre 2014	2
					E60	Soledad B. (mère)	Chez son fils	Novembre 2014	
C32	Vargas E./Erler F.	Terrain 4 2014	Enquêté	San Miguel	**E59**	**Silvia E. (Erler F.)** Sergio Vargas (mari)	Chez eux	Octobre 2014	7
					E55	Nicolás Vargas E. (fils)	Chez ses parents	Octobre 2014	
					E65	Gloria Vargas (belle-sœur)	Chez elle	Novembre 2014	
					E66	Eveline Erler F. (sœur)	Au bureau	Novembre 2014	

					E67	*Sergio Erler* (père) Adriana F. (femme)	Chez eux	Novembre 2014	
C33	Sánchez T.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	San Miguel	**E56**	**Ana Sánchez T.** Mari	Chez eux	Octobre 2014	4
					E68	Joaquín (neveau)	Café près de chez lui	Novembre 2014	
					E69	Nancy (sœur)	Chez elle	Novembre 2014	
C34	Noriega O.	Terrain 4 2014	Enquêté	San Miguel	**E61**	**María Paula Noriega O.** Fille	Chez elles	Novembre 2014	3
					E74	Lidia (sœur)	Chez sa mère	Novembre 2014	
C35	Mora N.	Terrain 4 2014	Réseau personnel	Providencia	**E63**	**Damián Mora N.**	Café près du bureau	Novembre 2014	1
C36	Camposano D.	Terrain 4 2014	Enqueté	Lo Barnechea	**E70**	**Camila Camposano D.** María José Camposano D. (sœur)	Au salon de coiffure	Novembre 2014	6
					E73	Leonor Camposano D. (sœur) Sara Camposano D. (sœur) Patricia Camposano D. (sœur)	Au salon de coiffure	Novembre 2014	
					E76	Josefa (nièce)	Chez elle	Novembre 2014	
C37	Ibacache J.	Terrain 4 2014	Enqueté	Las Condes/San Bernardo	**E72**	**Vicente Ibacache J.**	Chez lui	Novembre 2014	1
C38	Guzmán H.	Terrain 5 2015	Fondation VIVIENDA	Lampa	**E80**	**Rosa H.** Fille	Chez Rosa H.	Juillet 2015	3
C39	Jorquera L.	Terrain 5 2015	Enquêté	Lampa	**E81**	Marina Jorquera L.	Chez sa grande-mère	Juillet 2015	
C40	Rojas R.	Terrain 5 2015	Fondation VIVIENDA	Macul	**E83**	**Amelia Rojas R.**	Chez sa grande-mère	Juillet 2015	2
					E84	Ester R. (grande-mère)	Chez elle	Juillet 2015	
C41	Cifuentes D.	Terrain 5 2015	Fondation VIVIENDA	Recoleta	**E85**	**María Jesús**	Chez elle	Juillet 2015	2
					E89	Carla (fille)	Chez sa mère	Juillet 2015	

C42	Domínguez E.	Terrain 5 2015	Fondation VIVIENDA	La Pintana	**E86**	**Nadia** Paola (sœur)	Chez sa mère	Juillet 2015	3
					E91	Nadia Paola Andrea (mère)	Chez Andrea	Juillet 2015	
C43	Moya N.	Terrain 5 2015	Réseau personnel	Renca	**E87**	**Rosario Moya N.** Sœur 1 Sœur 2 Sœur 3	Au salon de coiffure	Juillet 2015	4
C44	Concha D.	Terrain 5 2015	Réseau personnel	Puente Alto	**E90**	**Denisse Concha D.**	Chez elle	Juillet 2015	1
C45	Espinoza F.	Terrain 5 2015	Réseau personnel	Peñalolén	**E92**	**Carmen Espinoza F.**	Chez elle	Juillet 2015	1
Total de personnes directement interviewées									**123**

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS 6

NOTE AU LECTEUR 8

RÉSUMÉ 9

ABSTRACT 10

SOMMAIRE 11

TABLE DE FIGURES 14

LEGENDE DES SCHÉMAS GÉNÉALOGIQUES 15

INTRODUCTION GÉNÉRALE 16

I. Contextualisation générale de l'enquête 17
I.1. Le point de départ 17
I.2. Questions et objectifs de la thèse 19
I.3. Une sociologie de la parenté pratique en milieux urbains 20
I.4. L'étude de la proximité résidentielle familiale au Chili en perspective comparée 21
La corésidence familiale dans les pays latino-américains et au Chili 22
Les proximités résidentielles au-delà de la corésidence 23
I.5. Santiago comme contexte urbain 25

II. Enjeux méthodologiques d'une enquête de longue durée (2006-2015) 30
II.1. De l'entretien qualitatif à l'entretien ethnographique 31
Dépasser la logique directive d'enquête 32
La construction d'un lien 33
La non directivité de l'« écouter » 35
Une enquête ethnographique ? 37
II.2. Cinq étapes intensives de terrain à Santiago : visiter, circuler, revenir 38
Une entrée territorialisée 38
Bidonvilles et campements : premières étapes de l'enquête (2006, 2007) 40
Les beaux quartiers : deuxième étape d'enquête (2013) 41
Les arrondissements des classes moyennes : troisième étape d'enquête (2014) 42
Bidonvilles périphériques : dernière étape d'enquête (2015) 43
II.3. Entre monographie familiale et démarche comparative 43

III. Description des chapitres 44

CHAPITRE 1. LA CATEGORIE *ALLEGAMIENTO* AU CHILI : VARIATIONS SUR UNE CONCEPTION LOCALE DU RAPPROCHEMENT RESIDENTIEL FAMILIAL 47

Introduction 48

I. L'allegamiento comme mot vécu : *ancora*, *fatum*, *praxis* 51
I.1. La maison de Victoria 51

« Tu sais qu'ici on va t'ouvrir les portes » : l'allegamiento comme *ancora* 55
La « maison prise » : l'allegamiento comme *fatum* 57
« Nous avant bien réussi avec les enfants » : l'allegamiento comme *praxis* 60

II. Interrogations sémantiques et étymologiques sur le mot *allegamiento* 67
II.1. Le sens large du mot en espagnol 67
II.2. L'étymologie latine du mot 68
Arriver, se (re)plier 69
Allégeance, lige 70
Allier, lier 71
II.3. Déclinaisons chiliennes du mot 72

III. Reformulations savantes de la catégorie *allegamiento* 76
III.1. L'influence des politiques publiques : déficit de logement et *allegamiento* comme catégorie cible 77
Déficit de logement et quantification de l'*allegamiento* 78
L'*allegamiento* comme catégorie cible 79
L'assujettissement de la recherche aux critères politico-administratifs 80
III.2. L'influence des approches économicistes : stratégies de survie et *allegamiento* comme « affaire des pauvres » 82
Stratégies de survie et rationalité 83
Deux sous-approches des stratégies de survie et une prophétie auto-accomplie 85

Conclusion du chapitre 89

CHAPITRE 2. *« VIVRE A COTE »*, *« PASSER »*, *« RESTER LA »* : DESCRIPTIONS INDIGENES DE LA PROXIMITE VECUE 94

Introduction 95
Les perspectives indigènes 95
Qu'est-ce que la proximité résidentielle familiale ? 97
Trois cas exemplaires 98

I. Jacinta *« vit à côté »* 100
I.1. La blague 101
« Une cartographie de tout le monde » 101
Le décalage entre la définition indigène et ma préconception du *« vivre à côté »* 102
I.2. Une maîtrise pratique des déplacements 103
« Déposer » les enfants, faire des *« va-et-vient »* 105
Vitesse et porosité des circulations 106
I.3. Une proximité structurée 107
Des maisons placées *« autour »* 108
« On les dépose avec leur nounou » 109
Une crèche à domicile 110
La maison des grands-parents maternels et l'hôpital au centre 111

II. Silvia *« passe »* tous les soirs 114
II.1. L'*« appartement d'intérieur »* 115
Indépendance dans la dépendance 115
Concilier deux attentes en tension 118
II.2. Les ambiguïtés de la pratique de *« passer »* 119
Une surprise routinière 120
Intimité et distance 121
II.3. Les va-et-vient et la souplesse des jeux résidentiels 122
Les va-et-vient 122
Et les va-et-vient continuent, mais à petite échelle 127
Réversibilité et souplesse 129

III. Amelia peut *« toujours rester là »* 132
III.1. La maison sur le toit 132

III.2. *« Vers l'arrière »* et *« vers le haut »* : un modèle d'inclusion totale 136
L'installation dans le *sitio*, un maillon de plus 137
« Ma mère, c'est comme ma sœur » : la naissance d'Amelia et l'élargissement de la maison 138
« Vers le haut » 143
III.3. La gestion de l'étroitesse : ajustements spatiaux et temporaux de l'inclusion totale 146
« Rester là pour toujours » 147
Différentiations et alternances 150

Conclusion du chapitre 155

CHAPITRE 3. L'APPROCHE CONFIGURATIONNELLE : NOUVEAUX SENTIERS CONCEPTUELS POUR L'ETUDE DES PROXIMITES RESIDENTIELLES FAMILIALES 160

Introduction 161

I. Autour du « ménage » : constructions et déconstructions d'une unité d'analyse hégémonique 163
I.1. La révolution laslettienne du ménage dans les sciences sociales 163
La tyrannie de la corésidence : un triple réductionnisme 167
- Corésidence et groupe domestique 167
- Corésidence et néolocalité 169
- Corésidence, domicile et maison 170

Résidence, parenté, subsistance : une convergence forcée 171
- Trois dimensions semi-indépendantes 171
- L'« unité de la différence » entre parenté, résidence et subsistance 172

I.2. Le ménage débordé : l'essor des conceptualisations alternatives 174
« Fusion de ménages » : le travail pionnier de l'ethnologie anglaise 176
« Fronts de parenté » : les apports de la microhistoire 178
« Intimité à distance », « maisonnée » et « groupe de cause commune » : la recherche sur l'économie domestique dans la France contemporaine 179
« Famille-entourage locale » : la recherche sociodémographique sur la parenté contemporaine en Europe 182

II. « Configurations résidentielles familiales » : l'héritage de Norbert Elias et ses déclinaisons contemporaines 186
II.1. La sociologie configurationnelle de Norbert Elias 186
La centralité théorique de l'interdépendance 187
« Configuration sociale » : un concept maniable et une approche inductive 188
Jeux de tensions, pouvoirs et affects 190
L'ancrage spatio-temporel des configurations sociales 191
II.2. Configurations résidentielles et familiales : réappropriations contemporaines de la sociologie éliassienne 192
« Configurations résidentielles familiales » : les proximités résidentielles dans les beaux quartiers à Naples 193
« Configuration de maisons » : les modes de l'habitat dans les zones populaires afro-américaines au Brésil 195
« Configurations familiales » : l'organisation complexe des familles européennes contemporaines 200

III. « Configurations résidentielles de proximité » : synthèse et appropriations pour une nouvelle unité d'analyse 201
III.1. Conceptualiser l'expérience de vivre à proximité 202
« Vicinalités » : la proximité résidentielle comme unité sociale primaire 202
- La « vicinalité » ce n'est pas du « voisinage » 202
- Une catégorie intermédiaire et un outil comparatif 203
- Participation interpersonnelle*, partible houses* et identités continuées : une modalité spécifique de vivre à proximité 204

« Espace vécu », « monde-à-portée » et « co-présence » : l'apport de la phénoménologie 205
- L'espace « géographique » et l'espace « vécu » 206
- Le monde à portée comme proximité vécue 207

- La coprésence comme co-existence et comme sollicitude 208

III.2. « Configurations résidentielles de proximité » : une nouvelle unité d'analyse 209

Conclusion du chapitre 212

CHAPITRE 4. SE RAPPROCHER DANS LA VILLE : UNE CARACTERISATION GLOBALE DES CONFIGURATIONS RESIDENTIELLES DE PROXIMITE A SANTIAGO 215

Introduction 216

I. Spatialités : échelles, frontières et architectures du rapprochement 218

I.1. Les échelles urbaines de la proximité résidentielle : formes resserrées et formes étendues des configurations résidentielles 219

Partager une même propriété : les micro-échelles de la corésidence 220

- Plusieurs chambres, une même maison 221
- Plusieurs *« maisons indépendantes »*, une seule propriété 223

S'éparpiller dans le quartier : les micro-échelles de la non-contiguïté 224

- Autour des rues avoisinantes 225
- Au long d'une même rue 226

Condominios et *villas* : les micro-échelles de la contiguïté 227

- Les *condominios* fermés 228
- Les « faux » *condominios* 230
- Le *condominio* et la *villa* comme archétype de la proximité 231

I.2. Les délimitations des frontières internes : gestion de l'intimité et du partage 233

Gestion de l'intimité : production de barrières et régulations de la circulation 234

- Des murs invisibles 234
- Des dispositifs qui différencient 235
- Murs solides et murs « verts » 237
- Grillages et portails 241
- Des *« maisons ouvertes »* 242

Gestion du partage : production et usage des espaces en commun 244

- La cuisine 245
- La piscine 247

II. Temporalités : processus de rapprochement et modes de l'anticipation 253

II.1. Proximités « de toujours » : variations du *« rester là »* 254

Corésidences de toujours 255

- La continuité résidentielle des générations 257
- L'anticipation comme *fatum* 258

Quasi-corésidences de toujours 262

II.2. Proximités « par regroupement » : variations d'un *« projet »* 266

Quasi-corésidences par regroupement 267

- *« Ici, c'était la terre promise »* 267
- Le « stade conjugal » et les trajectoires « en boucle » 269
- L'anticipation comme *« projet »* 273

Corésidences par regroupement 275

III. Relationalités : compositions des rapports intergénérationnels, intragénérationnels et d'alliance 280

III.1. Rapports intergénérationnels 281

La direction du rapprochement : modalités « ascendantes » et « descendantes » 282

- Les rapprochements résidentiels descendants : la générosité parentale 283
- Les rapprochements résidentiels ascendants : la générosité filiale 287

La figure parentale : des configurations « matricentrées », « patricentrées » et « centrées autour du couple parental » 290

- Des configurations matricentrées ou *« matriarcats »* 292
- Le couple parental au centre 294
- Des configurations patricentrées ou *« patriarcats »* 297

III.2. Rapports intragénérationnels 299
Configurations multi-enfants 299
Fratries féminisées 300
III.3. Rapports d'alliance : l'inclusion des beaux-enfants 302
Configurations inclusives 303
Configurations exclusives 304

Conclusion du chapitre 307

CHAPITRE 5. *« SE FAIRE CLAN »* : FILIATION, CONJUGALITE ET GERMANITE TRAVAILLEES PAR LA PROXIMITE RESIDENTIELLE 312

Introduction 313
Parenté pratique, *mutuality of being* et la question résidentielle 314
« Se faire clan » 318
Structure of feelings 319
Filiation « totale », conjugalité « souple », germanité « en bloc » 322

I. *« Nous sommes toutes leurs mères »*. Une filiation « totale » 323
I.1. Une maternité « partagée » 323
Élever ensemble, partager le lit 325
Des mères « divisibles » 327
- Les nuances de la maternité partagée 328
- *« De mère, il n'y en a qu'une »* 329
- Des mères qui sont « plus mères » que les autres 330

I.2. Une sensibilité matrifocale 332
Des hommes sans nom 333
- *« Je ne veux pas un homme, mais un compagnon »* 334
- Des conjoints visiteurs 335
- *« Mon frère, c'était le pilier de la maison »* 337

I.3. La maison pleine et la maison vide : la filiation totale en tension 338
Deux argumentaires indigènes 339
- Réversibilités 340
- Possessions 341

Le fantôme *« froid »* et le fantôme *« chaud »* 343

II. La *« chambre de la fiancée »* : une conjugalité « souple » 345
II.1. Se marier « dans » la maison parentale : un double contournement de l'idéal de la famille conjugale 346
La *« chambre de la fiancée »* 346
Les usages pré- et post-maritaux de la chambre 348
II.2. La souplesse conjugale dans la durée : choix résidentiels dedans et hors la ville 349
Une continuité dans la ville 349
- Faire couple sous l'aile des parents 350
- Conjugalité souple et filiation totale 351

Une continuité dans les lieux de vacances 353
Un stade conjugal décalé 355
- Les départs des enfants à l'étranger 356
- L'entretien des coprésences à la distance et la force de la filiation totale 357

II.3. Les non-souplesses de la conjugalité souple : conflits conjugaux et souffrances personnelles 358
Les conflits conjugaux chez Jacinta 359
Les souffrances personnelles d'Isabel 359

III. *« C'est tous ou personne »* : une germanité « en bloc » 363
III.1. La vie en commun et la genèse des sentiments de fratrie 365
Un tissage solide d'interdépendances et affects 366
- Hiérarchies croisées 366
- Indivisibilité 368

Le père au centre 370

- Ne pas disperser la fratrie 370
- Diviser la propriété 371

III.2. *« On rassemble les cocottes »* : configuration de maisons et formation de maisonnées au sein de la fratrie 373

Un effet en chaîne 373
La *« maison mère »* 376
- *« Rassembler les cocottes »* 376
- Une configuration de maisons sœurs 377

La fratrie dédoublée : cousinages et avunculats 379
- Les quasi-germanités du cousinage 379
- Les parentalités redondantes de l'avunculat 380
- Devenir personne au milieu d'une multitude 381

III.3. *« Le roi est mort »* : Indivisibilité de la fratrie et mort des parents fondateurs 382

Mariage en gendre… à sept 382
Vieillir et mourir ensemble 384

Conclusion du chapitre **388**

CHAPITRE 6. LE CARACTERE MOUVANT DES PROXIMITES : TEMPORALITES LONGUES, SAISONNIERES ET QUOTIDIENNES 391

Introduction **392**
Deux « sensibilités » coexistantes 392
Temporalités, mouvements, tensions 394
Mouvements longitudinaux, saisonniers, quotidiens 395

I. *Home, sweet home* : mobilité sociale ascendante et production longitudinale de la proximité **397**

I.1. Les Heldt P., un cas « typique » de la classe moyenne santiaguine 398
Une trajectoire socioéconomique ascendante 399
Deux lectures alternatives 400

I.2. La *« maison dortoir »* : le dédoublement entre « habiter » et « vivre » 401
Sweet home au goût amer 401
Une *« maison dortoir »* 402
La distinction entre « habiter » et « vivre » 403
Un quotidien dédoublé 404

I.3. Une néolocalité *sui generis* 406
Des épisodes intermittents et récursifs de corésidence 408
Deux modèles divergents du rapprochement mère-fille 409

I.4. La *« maison d'accueil »*, un modèle hérité 410
La *« maison d'accueil »* 410
Générosité et puissance 412
Une idéologie des classes moyennes ? 414

I.5. De *« maison-dortoir »* à *« maison d'accueil »* : le renversement de l'asymétrie générationnelle 415
De l'éloignement à la corésidence 415
La maison « définitive » 416

II. *« Passer de l'autre côté »* : reconfigurations résidentielles saisonnières et luttes entre lignées **421**

II.1. Gérer les asymétries entre les deux *« côtés »* : jeux de compensation ou de renforcement pendant les vacances 424
María Estela *« aime bien les clans »* 424
- Le *« côté »* paternel à Santiago, le *« côté »* maternel à la plage 425
- Faire le pivot entre les deux *« clans »* 426

II.2. Maureen *« est passée de l'autre côté »* 427
Une décohabitation *« compliquée »* 428
Deux manières très différentes de s'éloigner 429
Les *holy-days,* une monnaie d'échange 430

II.3. Gagner les vacances, une question de « puissance » familiale 432
La puissance familiale 433
« C'est une relation psychologique avec l'argent » 434

- Le père et le beau-père de Sofia 434
- La mère et la belle-mère de Luz María 436

III. Qui *« bouge »* chez qui ? : circulations résidentielles, hospitalité et gouvernement dans la parenté pratique 439

III.1. Jacinta et sa mère : *« bouger »* ou *« ne pas bouger »*, telle est la question 443
« Ma mère ne bouge pas » 443
Avoir une *« maison »* n'est pas avoir un *« foyer »* 445
III.2. Silvia et ses sœurs : circuler pour égaliser 447
Des inégalités entre sœurs 447
« On va à toutes les maisons » 449
Des grands-parents qui *« bougent »* 451
- Des séjours réguliers et intensifs de coprésence 451
- *« Notre maison nous manque aussitôt »* 452

La circulation des petits enfants 453

Conclusion du chapitre 456

CONCLUSION GÉNÉRALE 459

I. De l'*allegamiento* aux « configurations résidentielles de proximité », et de retour à *l'allegamiento* 461
I.1. *« Je suis fabriqué ici »* : le rapprochement résidentiel comme expérience constitutive 461
I.2. *« On ne ferme pas la porte aux enfants »* : le rapprochement résidentiel comme enjeu moral 464
I.3. *« Ensemble mais pas brouillés, séparés mais pas éparpillés »* : le rapprochement résidentiel comme indépendance dans la dépendance 469

II. La diversité des formes empiriques des configurations résidentielles de proximité et son rapport aux conditions socioéconomiques de vie 472
II.1. La structure trigénérationnelle de la proximité résidentielle 473
II.2. Variations spatiales, temporelles et relationnelles de la proximité familiale 474
Le *trade-off* entre corésidence et quasi-corésidence selon milieux socioéconomiques 474
Un décalage entre échelle de proximité et niveaux d'intimité relative au sein des configurations 475
Des trajectoires de rapprochement « de toujours » ou « par regroupement » 476
Des configurations majoritairement centrées sur les figures parentales et à biais uxorilocale. 477

III. Des formes sui-generis de filiation, conjugalité et germanité 478
III.1. Une filiation « totale » 479
III.2. Une conjugalité « souple » 479
III.3. Une germanité « en bloc » 480

IV. Proximité résidentielle et puissance familiale 481
IV.1. Générosité et puissance 481
IV.2. *Wealth in people, worth in people* 483

V. Vers une sociologie des styles de domesticité 484

BIBLIOGRAPHIE 486

ANNEXE 505

TABLE DES MATIÈRES 512

RÉSUMÉ

Cette thèse vise à comprendre comment la parenté a lieu dans les conditions urbaines actuelles à Santiago, à travers l'étude du phénomène des proximités résidentielles familiales. Sous l'influence des approches dominantes en termes de ménage et des stratégies de survie, l'étude de ce sujet au Chili et en Amérique latine en général a été presque exclusivement restreinte aux morphologies de corésidence intergénérationnelle en milieux démunis. Par rapport à cela, cette enquête est doublement originale. Premièrement, elle propose d'élargir l'unité d'analyse, en passant du ménage, groupe de corésidence, aux « configurations résidentielles de proximité » impliquant plusieurs groupes familiaux quasi-corésidents. Deuxièmement, elle propose une étude comparative entre des milieux socioéconomiques très divers de la ville, l'analyse portant sur 45 cas issus des classes démunies, moyennes et aisées. À partir d'un terrain mené en plusieurs étapes entre 2006 et 2015 à Santiago, et consistant en 92 entretiens ethnographiques, cette thèse vise trois objectifs. Le premier est de produire un cadre conceptuel pertinent et une unité d'analyse efficace pour saisir les rapprochements résidentiels familiaux observés à Santiago. Le deuxième est de rendre compte de la variabilité morphologique et morphogénétique des configurations résidentielles de proximité familiale étudiées, en fonction de l'hétérogénéité des opportunités et contraintes socioéconomiques et urbaines. Le troisième est d'identifier et comprendre les imbrications de la mise en place des arrangements résidentiels de proximité avec la production des formes et expériences concrètes de la parenté qui ont ainsi lieu. Au croisement d'une approche configurationnelle, d'une sociologie de la parenté pratique et d'une anthropologie de la maison, cette étude permet d'avancer trois conclusions principales. D'abord, que le désir de combiner autonomie nucléaire et interdépendance intergénérationnelle est un enjeu transversal aux milieux socioéconomiques étudiés. Ensuite, que les morphologies et les processus de morphogenèse par lesquels se réalise concrètement l'expérience de l'interdépendance résidentielle familiale varient fortement en fonction des conditions de vie dans la ville. Enfin, que le rapprochement résidentiel participe au façonnement de styles sui generis de la parenté pratique dans trois de ses dimensions fondamentales : la filiation, la conjugalité et la germanité.

MOTS CLÉS

Parenté ; Résidence ; Proximité résidentielle ; Logement ; Conditions de vie ; Chili

ABSTRACT

This dissertation aims to understand how kinship takes place in current urban conditions in Santiago, through the study of the phenomenon of family residential proximities. Framed by dominant household and strategies of survival approaches, the study of this topic in Latin America and Chile has been almost exclusively restricted to intergenerational co-residence morphologies in poor communities. In contrast, this research is doubly original. First, it proposes to broaden the unit of analysis, moving from co-residence at the household level to « residential configurations of proximity » involving several quasi-co-resident family groups. Second, it proposes a comparative study between very diverse socio-economic environments of the city, with cases coming from lower, middle and upper classes. Starting from a multi-stage fieldwork carried out between 2006 and 2015 in Santiago – consisting of 92 ethnographic interviews for 45 study cases–, this thesis has three main objectives. The first, to produce a relevant conceptual framework and an efficient unit of analysis in order to capture the family residential proximities observed in Santiago. The second is to report on the morphological and morphogenetic variability of the residential configurations of proximity studied, according to the heterogeneity of socioeconomic and urban opportunities and constraints. The third is to identify and understand the interrelationships between the residential configurations of proximity and the production of actual forms and experiences of kinship that take place there. In the intersection of a configurational approach, a sociology of practical kinship and an anthropology of the house, the results of this thesis allow advancing three main conclusions. First, that the desire to combine nuclear autonomy and intergenerational interdependence is a cross-cutting issue along all of the socioeconomic environments studied. Second, that morphologies and processes of morphogenesis by which the experience of family residential interdependence is concretely realized vary greatly according to conditions of life in the city. Finally, residential proximity contributes to shaping sui generis styles of practical kinship in three fundamental dimensions: filiation, conjugality and siblingship.

KEYWORDS

Kinship ; Residence ; Residential proximity ; Housing ; Living conditions ; Chili